

CORRESPONDANCE
DE
GEORG BRANDES

III



CORRESPONDANCE
DE
GEORG BRANDES

Publiée par
LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DE LA
LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE DANOISES
aux frais de la
FONDATION RASK-ØRSTED

Sous le contrôle de
PAUL V. RUBOW

CORRESPONDANCE
DE
GEORG BRANDES

LETTRES CHOISIES ET ANNOTÉES

PAR
PAUL KRÜGER

III
L'ALLEMAGNE



ROSENKILDE OG BAGGER
COPENHAGUE 1966

COPYRIGHT 1966 BY
DET DANSKE SPROG- OG LITTERATURELSKAB
KØBENHAVN

Au moment de publier ce troisième volume de la Correspondance de Georg Brandes, qui termine l'édition en quatre volumes, la Société pour l'étude de la Langue et de la Littérature danoises tient à adresser à la Fondation Rask-Ørsted ses remerciements sincères de la subvention importante qu'elle a accordée à la présente publication.

La Société exprime ses remerciements les plus chaleureux à M^{lle} Hanne Møller Nielsen, bibliothécaire, pour son aide précieuse, et surtout pour avoir terminé la correspondance allemande que contient ce volume et que, malheureusement, l'éditeur n'a pu achever lui-même. Elle remercie aussi M^{me} Agnete Krüger, qui s'est chargée de la correction des épreuves de l'édition entière.

En outre la Société exprime sa gratitude à M^{lle} Ruth Rytter Jensen et à M^{me} la comtesse Marga Ahlefeldt-Laurvig, qui ont copié les lettres, ainsi qu'à M. Olaf Magnussen, pour la part qu'il a prise à l'établissement du commentaire, et à M^{me} Marcelle Jousserand, qui a traduit ce même commentaire.

Ensuite la Société adresse ses remerciements à tous ceux qui ont donné l'autorisation de publier les lettres : la Bayerische Staatsbibliothek à Munich, qui possède les archives Paul Heyse, MM. Hermann et Sigfried Fitger, le D^r Benvenuto Hauptmann, les Archives Nietzsche, la librairie Insel-Verlag, M^{me} Ruth Fritzsche-Rilke et M^{me} Stella Latzko.

M^{me} Edith Philipp, née Brandes, et son mari, M. Reinhold Philipp ont fourni, avec leur complaisance coutumière, tous les renseignements voulus.

Enfin nous remercions la Bibliothèque royale et son directeur, M. Palle Birkelund, M. Kåre Olsen, conservateur en chef du Département des manuscrits, la Bibliothèque de l'État à Århus et ses obligeants bibliothécaires.

PAUL KRÜGER

Le présent volume de la *Correspondance de Georg Brandes* était déjà sous presse lorsque Paul Krüger est mort, le 31 décembre 1965.

Paul Krüger naquit le 23 avril 1897 à Elseneur, où son père, pédagogue de grande réputation, était principal du collège. Paul Krüger fit ses études à l'université de Copenhague. Élève de Valdemar Vedel, le savant auteur de *Deux classiques français* (Corneille et Molière) (Paris 1935), il prit, en 1922, le degré de *Magister artium* en littérature générale et comparée. De bonne heure Krüger manifesta une prédilection pour les lettres françaises. En 1923-24 il fit un premier stage à Paris, où il revint, de 1929 à 1934, comme lecteur de danois à la Sorbonne. C'est à Paris qu'il prépara sa thèse sur la critique littéraire en France jusqu'à 1830 (*Fransk litterær Kritik indtil 1830*), parue en 1936. Cette belle étude vaut autant par l'exposé qu'elle donne des grands courants universellement connus que par sa présentation d'obscurs critiques que Krüger avait dénichés au prix de longues recherches. Ce tableau à la fois vaste et nuancé de la critique française avant Sainte-Beuve fait autorité dans le monde scandinave; il n'a d'équivalent dans aucune des grandes langues. L'ouvrage fut complété, en 1945, par un livre substantiel sur la critique de Sainte-Beuve (*Sainte-Beuves litterære Kritik*). Titulaire, depuis 1939, de la chaire de littérature comparée à l'université d'Aarhus, Krüger faisait profiter à ses élèves de son érudition et les animait par son ardeur pour les maîtres de la littérature. Il écrivit, pour une histoire de la littérature mondiale publiée en Suède (Bonniers Allmänna Litteraturhistoria, t. V, 1962), de beaux chapitres sur le romantisme et le naturalisme dans la littérature française. Ce fut également pour une maison d'édition suédoise qu'il composa son *Honoré de Balzac* (1959)

Cette brève monographie a été faite avec un amour et un enthousiasme qui se communiquent au lecteur.

De 1945 à 1950, Krüger faisait, pour *Orbis litterarum*, revue internationale publiée à Copenhague, le compte rendu de toutes les publications danoises dans le domaine de l'histoire littéraire. Dans cette délicate besogne, Paul Krüger faisait preuve d'un esprit ouvert et d'un jugement très sûr. — Par la nature même de son professorat Krüger fut amené à participer aux travaux de l'Association internationale de littérature comparée. De 1954 à 1961 il fut un des vice-présidents de cette très active association. Aux réunions du bureau comme aux congrès de l'AILC, Krüger était très écouté. Il était lié d'amitié avec nombre de collègues européens et américains.

A partir de 1938 Paul Krüger s'employa à préparer, pour Det Danske Sprog- og Litteraturselskab (La Société pour l'étude de la Langue et de la Littérature danoises) une édition des lettres que Georg Brandes avait reçues de personnalités non scandinaves. Au cours de ses démarches pour obtenir l'autorisation d'imprimer ces lettres, Krüger devait constater que dans bien des cas les familles des correspondants de Brandes avaient gardé ses lettres. C'est ainsi que Det Danske Sprog- og Litteraturselskab fut en état de publier la présente Correspondance de Brandes. Aussi, pendant de nombreuses années, les relations internationales du grand critique demeurèrent-elles au centre des recherches de Paul Krüger. A l'université d'Aarhus, l'Institut de littérature générale possède dès maintenant les matériaux essentiels d'une bibliographie universelle de Georg Brandes. Il est hors de doute que les collections réunies par Paul Krüger serviront utilement aux recherches futures sur la vie intellectuelle en Europe au temps de Georg Brandes. De cette manière sera poursuivi longtemps le travail de ce *bon Européen* que fut Paul Krüger.

F. J. Billeskov Jansen.

TABLE DES LETTRES

**Les chiffres de gauche indiquent le numéro de la lettre,
ceux de droite les pages.**

PAUL HEYSE ET GEORG BRANDES

431. Brandes à Heyse. 20-10-1872..... 5
 Il a lu *Kinder der Welt* avec sympathie et gratitude. Il envoie le premier volume de *Die Hauptströmungen*, qui ne vaut pas grand'chose, mais dont les idées ont eu une influence dans les pays scandinaves.
432. Heyse à Brandes. 1-11-1872..... 5
 Remercie de *Die Emigrantenliteratur*, dont il est enchanté. Nous n'avons rien de semblable en Allemagne. Souhaite voir Brandes.
433. Brandes à Heyse. 12-11-1872..... 8
 Toutes les sympathies de Brandes ont toujours été antiallemandes. Au sujet de voyages, de fréquentations, de lecture. Il se sent triste au Danemark où toutes les voies conduisant au public lui sont fermées.
434. Heyse à Brandes. 7-12-1872..... 10
 Envoie ses propres ouvrages. Voudrait discuter avec Brandes du problème de l'indépendance de l'art vis-à-vis des courants d'opinion d'une époque.
435. Brandes à Heyse. 23-12-1872..... 13
 Brandes est l'objet d'attaques de toutes parts au Danemark. Brandes a traité la question de l'influence du milieu dans sa thèse et dans son étude sur H. C. Andersen. Revient sur le problème des causes. A des centaines de questions dont il voudrait discuter avec Heyse.
436. Heyse à Brandes. 1-1-1873..... 16
 Continuation du débat sur le déterminisme. Les meilleures œuvres poétiques de Goethe ne sont pas l'expression de l'esprit de son temps.
437. Brandes à Heyse. 11-1-1873..... 20
 A obtenu de la plus importante maison d'édition danoise qu'elle publie une traduction de *Kinder der Welt*. Goethe est profondément en contact avec « les grands courants » de son temps.
438. Brandes à Heyse. 7-2-1873..... 24
 Au sujet de la lecture de Spielhagen : Il n'aime pas *Hammer und Amboss* mais apprécie *In Reih' und Glied*. Captivé par Lassalle.

| | | |
|------|--|----|
| 439. | Heyse à Brandes. 27-2-1873 | 25 |
| | N'est pas ardent partisan de la consigne de mettre les problèmes en débat, ni du roman à tendance sociale. | |
| 440. | Brandes à Heyse. 28-3-1873 | 29 |
| | <i>Don Quichotte</i> est un roman à thèse, <i>Hamlet</i> n'est que débat. | |
| 441. | Brandes à Heyse. 24-4-1873 | 31 |
| | Demande une réponse à cor et à cri. | |
| 442. | Heyse à Brandes. 30-4-1873 | 31 |
| | Heyse a vu Lassalle dans sa jeunesse ; il était marqué de « chuzbe » caractéristique aux gens de sa race à laquelle Heyse appartient aussi par sa mère. Au sujet de Moritz Lazarus. <i>Kongsemnerne</i> d'Ibsen a fait une profonde impression sur Heyse. | |
| 443. | Brandes à Heyse. 8-5-1873 | 34 |
| | Il croyait que Heyse savait que Brandes était d'origine juive. Heyse se fait une opinion erronée de Lassalle. Il est le complément nécessaire de Bismarck. La génération actuelle a pour mission d'éclairer les ouvriers. | |
| 444. | Brandes à Heyse. 23-10-1873 | 36 |
| | Travaille dans une mauvaise atmosphère. Brandes subit beaucoup d'attaques dans la littérature d'imagination aussi. Agitation politique au Danemark. Brandes souhaite que les paysans triomphent. Sur <i>Keiser og Galilæer</i> d'Ibsen. Les tableaux de Drachmann se vendraient-ils en Allemagne ? | |
| 445. | Heyse à Brandes. 7-11-1873 | 40 |
| | Bien que Brandes n'ait pas un esprit de parti accentué et bien qu'il croie au droit sacré de la vérité, il devrait constituer un parti pour combattre ses adversaires. | |
| 446. | Brandes à Heyse. 16-11-1873 | 42 |
| | Le meilleur des jeunes écrivains, J. P. Jacobsen, est à la mort. Article défavorable sur Heyse dans <i>Revue des deux Mondes</i> . Lecture des nouvelles de Heyse. C'est dans ses portraits de femmes que Heyse semble avoir le plus d'assurance. Projet de fonder une revue au Danemark. | |
| 447. | Brandes à Heyse. 30-12-1873 | 45 |
| | Où il est de nouveau question des nouvelles de Heyse et de son art de composer. Demande une plus grande tension dramatique et donne les contes de Mérimée comme exemple. | |
| 448. | Heyse à Brandes. 19-1-1874 | 48 |
| | A de la peine à sortir de la paralysie intellectuelle dans laquelle le suicide de son beau-frère, J. Kugler l'a plongé. Projet de roman sur la vie des artistes à Munich. Brandes a su pénétrer au cœur de l'art de conteur de Heyse. | |

| | | |
|------|--|----|
| 449. | Heyse à Brandes. 20-1-1874 | 52 |
| | Critique de l'art de conter français et défense du même dans la littérature allemande après la lecture de <i>La double méprise</i> de Mérimée. Le « pourquoi » et le « comment » de l'art. L'artiste est dans la dépendance du public pour lequel il écrit. | |
| 450. | Brandes à Heyse. 6-2-1874 | 56 |
| | Sur la crainte des écrivains français et celle de Brandes de se trahir vis-à-vis de la populace. <i>Die Reaction in Frankreich</i> est un livre profondément composé. Souhaite dédier ce livre à Heyse en témoignage de gratitude. Brandes est traité de traître dans la presse danoise. | |
| 451. | Heyse à Brandes. 16-2-1874 | 60 |
| | A repris son travail de traduction de Giusti. Heureux de l'amitié de Brandes et de leur correspondance. | |
| 452. | Brandes à Heyse. 11-3-1874 | 63 |
| | Réflexions sur l'amitié. Attitude des écrivains français par exemple Leconte de Lisle, opposée à celle des écrivains allemands. | |
| 453. | Heyse à Brandes. 16-3-1874 | 68 |
| | Rapports de l'écrivain avec ses personnages : objectif ou sentimental. | |
| 454. | Brandes à Heyse. 10-4-1874 | 72 |
| | Mélancolie. <i>Kinder der Welt</i> va sortir en traduction danoise. | |
| 455. | Brandes à Heyse. 24-7-1874 | 73 |
| | Le projet de fonder une revue. Travaux de préparation à un essai sur Heyse. | |
| 456. | Brandes à Heyse. 12-11-1874 | 76 |
| | L'essai de Brandes sur Heyse est imprimé. On commence à reconnaître Brandes au Danemark. A « éreinté » une critique norvégienne de <i>Kinder der Welt</i> . | |
| 457. | Brandes à Heyse. 10-12-1874 | 79 |
| | La famille Lazarus. Fr. V. Hegel publiera le prochain roman de Heyse. Bjørnson a écrit deux pièces de théâtre de valeur. | |
| 458. | Heyse à Brandes. 13-12-1874 | 80 |
| | Travaille à la traduction de Giusti. <i>Die ungarische Gräfin</i> est la meilleure nouvelle du dernier recueil de Heyse. | |
| 459. | Brandes à Heyse. 15-12-1874 | 83 |
| | Doit retourner à Copenhague pour écrire, parler, encourager et stimuler. Etude sur Lassalle en allemand. | |
| 460. | Brandes à Heyse. 29-1-1875 | 84 |
| | A repris l'ancienne vie de lutte à Copenhague. Se sent assez seul. Ibsen trahit Brandes, Bjørnson se rapproche. | |

| | | |
|------|--|-----|
| 461. | Heyse à Brandes. 31-1-1875 | 86 |
| | <i>En Fallit</i> de Bjørnson l'a déçu. Il est absurde que l'on présente cette moralité en Allemagne. | |
| 462. | Brandes à Heyse. 10-2-1875 | 88 |
| | Le haut clergé intrigue contre la revue des frères Brandes. Difficultés avec l'éditeur. Le Danemark vit sous une telle pression qu'il est impossible d'écrire sur des sujets essentiels. Mécontent de l'horrible traduction de <i>Deutsche Rundschau</i> . | |
| 463. | Heyse à Brandes. 23-2-1875 | 92 |
| | Désagréments à l'occasion de la traduction danoise de <i>Im Paradiese</i> . A lu <i>Lettre à une inconnue</i> de Mérimée, en est déçu. | |
| 464. | Heyse à Brandes. 14-3-1875 | 94 |
| | Où il est de nouveau question de l'édition subreptice de <i>Im Paradiese</i> . | |
| 465. | Brandes à Heyse. 19-3-1875 | 96 |
| | Vit dans la solitude. Est mélancolique. Une pièce de théâtre contre Brandes. | |
| 466. | Brandes à Heyse. 21-3-1875 | 98 |
| | Critique détaillée de quelques faiblesses de style dans les nouvelles de Heyse. Le Dr. P. Heiberg est mort, c'est une grande perte pour le parti de Brandes. | |
| 467. | Heyse à Brandes. 26-3-1875 | 100 |
| | Donne en partie raison à Brandes pour sa critique du style de Heyse. | |
| 468. | Brandes à Heyse. 20-4-1875 | 102 |
| | Conférence sur Shelley à l'Association des Etudiants, succès. Graves difficultés personnelles. | |
| 469. | Brandes à Heyse. 6-5-1875 | 105 |
| | Sur Henrik Ibsen. Carte d'introduction de Chr. K. F. Molbech. | |
| 470. | Brandes à Heyse. 23-6-1875 | 107 |
| | Veut traduire quelques-unes des nouvelles de Gottfried Keller. Est traité de traître. Est plein de volonté d'agir, ce qui est nécessaire, car ses partisans sont très mous et sans courage. | |
| 471. | Heyse à Brandes. 26-6-1875 | 110 |
| | A reçu la visite de Chr. K. F. Molbech, une cascade d'éloquence. Sur l'étude de Brandes sur Shelley. Sur Gottfried Keller. | |
| 472. | Brandes à Heyse. 1-7-1875 | 112 |
| | Pour Brandes, ses conflits au Danemark en sont venus à signifier littéralement sa « lutte pour la vie ». Sur Shelley. | |
| 473. | Heyse à Brandes. 13-7-1875 | 115 |
| | Sur <i>Im Paradiese</i> . A rencontré Henrik Ibsen. Lecture d'écrivains français et traduction de Leopardi. | |

-
474. Brandes à Heyse. 3-8-1875..... 117
Brandes n'est pas loin de penser à émigrer. Le Danemark est une prison.
475. Heyse à Brandes. Août 1875..... 120
Lecture de l'étude de Brandes sur Lassalle. Traduction de Giusti et de Leopardi. Inspiration pour un nouveau récit.
476. Brandes à Heyse. 14-10-1875..... 123
Vit en lutte continuelle. La pièce *Lygtemænd*, dirigée contre Brandes et ses amis, est représentée au Théâtre Royal dans le tumulte.
477. Heyse à Brandes. 16-10-1875..... 125
Est en train d'apprendre à lire le danois. Travaille à une révision de *Im Paradiese*.
478. Heyse à Brandes. 22-11-1875..... 128
Inquiet pour l'avenir de Brandes. Ses propres travaux littéraires. Il a de nouveau envie d'écrire une tragédie. A lu l'essai de Brandes sur Wordsworth.
479. Brandes à Heyse. 28-11-1875..... 131
Sur les possibilités d'être nommé professeur à Copenhague. Attaque contre Brandes. *Søgte Mænd* d'Edvard Brandes.
480. Brandes à Heyse. 8-12-1875..... 135
Ne sera pas professeur à l'Université de Copenhague.
481. Heyse à Brandes. 9-12-1875..... 137
Sur la différence que présentent la nouvelle et le roman pour les possibilités de tracer des « tableaux ». Sur les personnages de *Im Paradiese*. Brand d'Ibsen l'a profondément déçu.
482. Brandes à Heyse. 14-12-1875..... 142
Attaque contre Brandes à l'occasion de sa traduction de deux nouvelles de Gottfried Keller. Défend Brand d'Ibsen. Projets de création d'un quotidien. La destinée d'une baronne suédoise. Piètres adversaires à la Faculté des Lettres.
483. Brandes à Heyse. 6-1-76..... 146
Attaques continuelles contre Brandes dans la presse quotidienne. Il y a peu de tolérance en Allemagne mais pourtant un plus grand respect de la liberté individuelle qu'au Danemark. Se console en lisant *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.
484. Brandes à Heyse. 11-2-1876..... 149
A décidé de quitter le Danemark plusieurs années. Veut s'installer en Allemagne pour apprendre à écrire l'allemand et se faire une carrière dans ce pays.

| | | |
|------|---|-----|
| 485. | Heyse à Brandes. 14-2-1876. | 152 |
| | Sur <i>Naturalismen i England</i> et sur les projets d'avenir de Brandes. Il vaut sans doute mieux que Brandes se fixe à Berlin qu'à Vienne. | |
| 486. | Brandes à Heyse. 10-4-1876. | 156 |
| | Vit comme d'habitude en état de guerre. Quelques jeunes écrivains se joignent à lui. | |
| 487. | Brandes à Heyse. 15-4-1876. | 158 |
| | Un article empoisonné l'a empêché de dormir et lui a donné de la fièvre. | |
| 488. | Brandes à Heyse. 11-6-1876. | 159 |
| | Ne se soucie pas de la bassesse de la presse danoise. N'aime pas beaucoup que Heyse voie si souvent Ibsen. Lit <i>Les Rougon Macquart</i> de Zola. | |
| 489. | Brandes à Heyse. 17-12-1876. | 161 |
| | Tournée de conférences en Suède et en Norvège. Défense de faire sa conférence à l'Université de Christiania. | |
| 490. | Brandes à Heyse. 27-12-1876. | 165 |
| | Conférence sur Søren Kierkegaard en Suède et en Norvège. Grand bruit dans la presse norvégienne quant à la présence de Brandes. | |
| 491. | Heyse à Brandes. 16-8-1877. | 168 |
| | Tristes pensées après la mort de son jeune fils. | |
| 492. | Brandes à Heyse. 16-9-1877. | 169 |
| | Est en train de quitter le Danemark. | |
| 493. | Heyse à Brandes. 16-10-1877. | 172 |
| | Voyage en Italie. | |
| 494. | Brandes à Heyse. Octobre 1877. | 174 |
| | Il lui a été dur de quitter le Danemark, mais il se sent plein d'entrain à Berlin. | |
| 495. | Heyse à Brandes. 10-12-1877. | 176 |
| | A Rome, y a étudié les nouveaux écrivains italiens. | |
| 496. | Brandes à Heyse. 1-1-1878. | 178 |
| | « Meine Person ist hier, aber mein Herz ist leider noch immer in Dänemark. » A gagné un procès contre Ploug. Toute la Norvège est en émoi parce que Bjørnson a déclaré qu'il ne croyait pas à sa majesté le diable. | |
| 497. | Heyse à Brandes. 18-1-1878. | 179 |
| | Est à Rome, impatient d'avoir une bonne longue conversation avec Brandes. | |

| | | |
|------|---|-----|
| 498. | Brandes à Heyse. 29-5-1878. | 181 |
| | Commence à être connu à l'étranger. | |
| 499. | Heyse à Brandes. 31-5-1878. | 183 |
| | Plongé dans une profonde hypocondrie. | |
| 500. | Brandes à Heyse. 26-6-1878. | 186 |
| | Merci pour <i>Leopardi</i> . Projette des articles pour <i>The Academy</i> . | |
| 501. | Heyse à Brandes. 4-10-1878. | 187 |
| | <i>Königsmark</i> et <i>Elfride</i> seront représentés. A été presque tous les jours avec Ibsen cet été. N'est pourtant pas plus proche de lui. | |
| 502. | Brandes à Heyse. 11-10-1878. | 189 |
| | Ibsen semble s'être éloigné de Brandes. Brandes se sent étranger en Allemagne, l'allemand sera toujours pour lui une langue étrangère. Réaction aussi bien en Allemagne qu'au Danemark. | |
| 503. | Brandes à Heyse. 29-2-1879. | 193 |
| | Relations à Berlin. Veut former une nouvelle génération en Norvège et au Danemark. | |
| 504. | Brandes à Heyse. 29-5-1879. | 196 |
| | Ne peut pas croire au portrait de Lassalle fait par Helene von Dönniges. Sur Hans Hopfen. | |
| 505. | Brandes à Heyse. 24-6-1879. | 198 |
| | Sur <i>Lord Beaconsfield</i> . | |
| 506. | Brandes à Heyse. 29-10-1879. | 199 |
| | Sur Bjørnstjerne Bjørnson. Ne lui parlez pas d'Ibsen. | |
| 507. | Brandes à Heyse. 5-12-1879. | 202 |
| | Beaucoup d'auditeurs aux cours de Brandes à Copenhague. Bjørnson a fait le récit de sa visite chez Heyse. | |
| 508. | Heyse à Brandes. 12-12-1879. | 204 |
| | La visite de Bjørnson ; impression vague. A lu <i>Nora</i> d'Ibsen avec admiration pour une pièce construite de façon si conséquente. | |
| 509. | Brandes à Heyse. 24-2-1880. | 208 |
| | Beaucoup d'articles pour et contre Brandes dans la presse danoise. Les scissions politiques au Danemark. | |
| 510. | Brandes à Heyse. 6-4-1880. | 210 |
| | <i>Søren Kierkegaard</i> de Brandes ne semble pas éveiller un intérêt particulier en Allemagne. | |
| 511. | Brandes à Heyse. 19-6-1880. | 212 |
| | Tournée de conférences en Norvège. | |
| 512. | Heyse à Brandes. 1-7-1880. | 214 |
| | Sur John Paulsen. Heyse n'aime pas les naturalistes français et italiens. | |

| | | |
|------|--|-----|
| 513. | Brandes à Heyse. 2-9-1880 | 216 |
| | Reconnait qu'il doit retourner au Danemark pour y continuer la lutte pour tout ce qu'il a commencé dans sa jeunesse. | |
| 514. | Heyse à Brandes. 21-9-1880 | 218 |
| | Brandes a aussi une mission en Allemagne. | |
| 515. | Brandes à Heyse. 24-9-1880 | 219 |
| | Edvard Brandes élu au Parlement. Sur une préface à une traduction allemande de <i>Adam Homo</i> . | |
| 516. | Brandes à Heyse. 28-12-1880 | 222 |
| | Remarques critiques au sujet des fins des nouvelles de Heyse. Brandes vit à Berlin mais vit, quant à la pensée, dans un climat scandinave. | |
| 517. | Heyse à Brandes. 31-12-1880 | 224 |
| | Un peu déçu après avoir revu des physionomies et des bâtiments ternes à Paris. Sur l'art de la nouvelle. Adversaire du naturalisme de Zola. | |
| 518. | Heyse à Brandes. 18-1-1881 | 228 |
| | Sur l'étude de Brandes sur Balzac. | |
| 519. | Brandes à Heyse. 1-5-1881 | 229 |
| | Sur la nouvelle édition de <i>Die Hauptströmungen</i> . L'introduction doit-elle aussi figurer ? | |
| 520. | Heyse à Brandes. 4-5-1881 | 231 |
| | L'introduction doit figurer. A lu l'étude de Brandes sur la littérature française autour de 1830. | |
| 521. | Heyse à Brandes. 27-9-1881 | 233 |
| | A commencé à étudier le danois tout seul. La tendance de la poésie et les exigences de l'art. | |
| 522. | Heyse à Brandes. 15-10-1881 | 235 |
| | A lu des portraits écrits par Brandes en danois. Des tragédies de Heyse sont représentées. Lecture de livres de Erik Skram et Kristian Elster. | |
| 523. | Brandes à Heyse. 17-10-1881 | 236 |
| | Aux yeux de Brandes, son plus grand mérite a été d'avoir formé et inspiré la jeune génération norvégienne et danoise. Sur Skram et Elster. J. P. Jacobsen est notre plus grand écrivain, Drachmann notre meilleur poète. | |
| 524. | Heyse à Brandes. 27-10-1881 | 241 |
| | Captivé par <i>Garman og Worse</i> de Kielland. A lu avec grand intérêt l'article de Brandes sur Bismarck que des quotidiens allemands ont reproduit. | |

525. Brandes à Heyse. 25-11-1881..... 243
 Est revenu après beaucoup de vagabondage au désert de Berlin. Sur Kielland, J. P. Jacobsen et Drachmann. La lettre à Bismarck a fait naître une haine contre Brandes à Berlin et lui a rendu cette ville détestable encore davantage haïssable. Brandes a fait des conférences à Copenhague, à l'Université et à la Société des Etudiants. Il est également allé à Christiania. On attend avec impatience, à Copenhague, la nouvelle pièce d'Ibsen dont Brandes a vu les épreuves; elle ne contient que d'horribles hardiesses et pas une seule note encourageante. Remarques sur une pièce et des nouvelles de Heyse. Il a eu beaucoup de plaisir à lire les nouvelles, mais ce faisant il a encore mieux senti combien il avait tort de vouloir écrire dans une langue qu'il ne possède pas. Recommande à Heyse de lire *Dæmpede Melodier* et *Sange ved Havet*; Drachmann est le plus grand poète du Danemark.
526. Heyse à Brandes. 24-12-1881..... 247
 Il est très regrettable qu'Ibsen ait pu écrire *Gengangere*.
527. Heyse à Brandes. 7-1-1882..... 248
 Témoignages d'amitié. Sur *Moderne Geister*.
528. Heyse à Brandes. 15-1-1882..... 251
 Encore *Gengangere*. Heyse ne peut voir quelle cause sociale ce cas pénible peut servir. Rien n'est discuté. Il en est autrement de *Nora*. Mais le théâtre n'est pas le cadre qui convient pour discuter des questions brûlantes.
529. Heyse à Brandes. 7-3-1882..... 253
 Lit des livres de Kielland, de Drachmann et de J. P. Jacobsen dans la langue originale, et y trouve de quoi reprendre.
530. Brandes à Heyse. 15-8-1882..... 257
 A pris la décision de retourner au Danemark. Un petit cercle lui a offert une modeste somme annuelle pour faire des cours publics à Copenhague. A Berlin je ne manquerai à personne. Une excursion à Valløe avec Kielland pour aller voir J. P. Jacobsen dont Brandes admire les nouvelles.
531. Heyse à Brandes. 19-8-1882..... 259
 Idées pour des pièces de théâtre. A lu les nouvelles de Jacobsen avec un intérêt pour ainsi dire médicale.. Par contre *Skipper Worse* de Kielland lui a donné du plaisir à lire.
532. Brandes à Heyse. 23-9-1882..... 261
 Le champ d'action et la mission de Brandes sont au Danemark. Il a été l'objet d'une manifestation d'enthousiasme à une réunion à la Société des Etudiants. Est heureux que Heyse travaille

- facilement. Il est bien plus beau d'être poète que critique littéraire et historien.
533. Heyse à Brandes. 23-12-1882..... 263
Le roman de J. Paulsen, *Familien Petersen* est indiscret par ses allusions à la vie privée d'Ibsen. *En Folkefjende* d'Ibsen est une pièce doctorale, ennuyeuse et fautive quant aux idées maîtresses.
534. Brandes à Heyse. 16-1-1883..... 267
Au sujet de détails dans *Spruchbüchlein* de Heyse.
535. Heyse à Brandes. 18-1-1883..... 272
Sur ses épigrammes.
536. Brandes à Heyse. 26-1-1883..... 274
Sur des malentendus au sujet du désir de Brandes que la littérature mette des questions en discussion. *Das Recht des Stärkeren* de Heyse. Une fête d'adieu en l'honneur de Brandes se prépare à Berlin.
537. Brandes à Heyse. 5-6-1883..... 276
Les difficultés qu'il y a à réaliser quelque chose d'important et de satisfaisant au Danemark. Sur le *Romulus* de Gjellerup. Redoute la vieillesse, mais Brandes se sent pourtant le seul jeune parmi les gens de son âge. Les ouvriers témoignent de l'affection à Brandes, la moitié intelligente de la gent estudiantine le considère comme son maître.
538. Heyse à Brandes. 20-6-1883..... 279
La littérature danoise est en ce moment supérieure en qualité à la littérature allemande mais souffre d'une prédilection pour les détails insignifiants, ce dont Jacobsen et Gjellerup donnent de multiples exemples.
539. Brandes à Heyse. 26-12-1883..... 282
Surmené par le travail. Son projet de fonder le parti agraire avec l'opposition intelligente s'est effondré. Brandes et ses amis ont perdu *Morgenbladet*. Sur *Von Gottes Gnaden* de Fitger. Brandes est en train de perdre contact avec l'Allemagne.
540. Heyse à Brandes. 5-1-1884..... 284
Heyse trouve que les deux amis s'éloignent de plus en plus l'un de l'autre. Brandes est de plus en plus occupé par les tendances politiques et actuelles de l'art. Sur *Von Gottes Gnaden* de Fitger.
541. Brandes à Heyse. 3-6-1884..... 287
Ses cours ont du succès. Mais il est mélancolique et vit mal à Copenhague. Les amis de Brandes ont commis des fautes politiques. Ses anciens ennemis ont recommencé de l'attaquer dans les journaux. Quelques jeunes écrivains cherchent à se faire remarquer en écrivant contre Brandes. Entretien avec le prince

- héritier de Danemark. Deux pauvres types réactionnaires ont des postes de chargés de cours en histoire de la littérature danoise à l'Université. « J'étouffe dans ce pays sans air, et aspire à une grande liberté, de grandes missions ».
542. Heyse à Brandes. 14-6-1884 289
Recommande à Brandes de ne pas se surmener. Veut se consacrer exclusivement à écrire des pièces de théâtre. Se fait du souci parce que Brandes ne se montre pas indépendant dans son appréciation littéraire des tendances des ouvrages qu'il analyse.
543. Brandes à Heyse. 30-12-1887 292
Remercie des derniers récits de Heyse. Brandes est allé en Russie et a fait connaissance avec un monde tout nouveau. Il se sent bien parmi les Slaves. Bjørnson voyage et prêche le nouvel évangile : il ne faut pas embrasser les filles. Trouve malheureusement cette furie de continence chez Ibsen aussi. Nietzsche a écrit de belles choses profondes sur l'idéal ascétique.
544. Heyse à Brandes. 2-1-1888 294
Occupé de la représentation de ses pièces. Sur Bjørnson et Ibsen. Nietzsche est un des plus surprenants penseurs révolutionnaires de tous les temps, mais son orgueil effréné frise la folie. Heyse considère la situation mondiale avec inquiétude.
545. Brandes à Heyse. 14-1-1888 296
Ne partage pas la médiocre opinion de Heyse sur Ibsen. Réfléchis sur Nietzsche. La puissance militaire de la Russie dans une guerre contre l'Allemagne est très faible. Il semble que Bismarck ne veuille pas de guerre tant qu'un monarque de 90 ans règne sur l'Allemagne.
546. Brandes à Heyse. 20-4-1888 298
Après la mort de l'Empereur, cela ira mal. Sur les dernières œuvres dramatiques de Heyse. Brandes s'intéresse toujours à Nietzsche. Ibsen fait-il en Allemagne une aussi forte impression que le disent les journaux danois ? Ce vieux singe de Bjørnson gagne gros avec sa conférence sur sa propre vertu.
547. Heyse à Brandes. 11-6-1888 300
Sur leur vieille controverse au sujet d'Ibsen. Et voilà que Brandes a sanctionné *Albertine* de Christian Krohg. L'art a-t-il donc le droit de tout représenter ? Heyse ne s'étonne pas que ce joli cœur de Bjørnson se soit laissé entortiller dans cette folle entreprise. Fitger est l'hôte de Heyse ces jours-ci.
548. Brandes à Heyse. 17-11-1888 302
Heyse ne doit pas voir en Brandes un « chef de parti ». C'est il y a 15 ans qu'on pouvait lui donner ce titre. Heyse croit que Brandes est doctrinaire dans le domaine de l'art. C'est inexact.

- Mais ses idées sur l'homme se rapprochent davantage des vues pessimistes d'Ibsen que de l'optimisme de Heyse. Brandes ne s'intéresse plus à la politique danoise. La politique générale européenne est décourageante à ses yeux. Brandes a défendu *Albert ine* parce que le livre a des qualités et aussi parce qu'il voulait lutter contre l'action de la police exercée contre l'auteur.
549. Heyse à Brandes. 6-12-1888. 304
 Difficulté à entretenir des échanges de pensées par lettres. Espère revoir Brandes. A lu ses livres sur la Russie et la Pologne. Brandes croit-il vraiment que la Pologne puisse redevenir une nation libre alors qu'il lui manque une bourgeoisie.
550. Brandes à Heyse. 13-1-1889. 306
 « Ne dis pas que notre correspondance est sans profit ; je ne veux pas te lâcher. » Brandes reconnaît que les Polonais pourront difficilement constituer un Etat : que la Pologne n'ait pas de bourgeoisie, tant mieux.
551. Heyse à Brandes. 31-3-1889. 308
 Quelque amertume au sujet des brèves remarques de Brandes sur les livres que Heyse lui envoie. Il ne se formalise pas, comme Brandes l'a écrit, des critiques de son ami, mais ne demande qu'à se laisser instruire par Brandes.
552. Brandes à Heyse. 16-12-1889. 310
 La dernière lettre de Heyse a glacé le sang de Brandes. Brandes regrette d'avoir eu la sottise d'envoyer une confession si ouverte, mais Heyse a répondu en faisant de la littérature. O Dieu, cette littérature. Si Brandes ne veut pas entamer une critique par lettres des livres de Heyse, c'est qu'ils suscitent tant de problèmes qu'il ne pourrait en discuter avec lui que de vive voix. Tout ce que Heyse écrit présente toujours le même intérêt aux yeux de Brandes.
553. Heyse à Brandes. 19-12-1889. 311
 Heyse est navré d'avoir blessé Brandes. Il se sent seul et ne voudrait pas perdre contact avec Brandes à cause de divergences de vues sur l'art de l'écrivain.
554. Brandes à Heyse. 14-2-1890. 313
 Remercie pour le volume de Heyse contenant des traductions d'écrivains italiens. Envoie un essai sur Maupassant et un article faisant partie de la polémique sur Nietzsche. Travaille à la sixième et dernière partie de *Hovedstrømninger*.
555. Brandes à Heyse. 23-1-1911. 314
 Que Heyse ne se soucie pas des attaques de la presse. Brandes a été heureux que Heyse ait reçu le prix Nobel, mais il ne le félicite pas, car ce prix n'ajoute rien à sa célébrité.

GEORG BRANDES ET ARTHUR FITGER

556. Brandes à Fitger. 20-4-1882..... 319
 Envoie son article sur Fitger.
557. Fitger à Brandes. 21-4-1882..... 319
 Remercie de l'article. Sur la lecture de ce que Brandes écrit. N'est pas d'accord avec lui au sujet de Max Klingler dont la recherche d'originalité lui est insupportable.
558. Brandes à Fitger. 9-5-1882..... 323
 Brandes sur Max Klingler et sur l'art de peindre de Fitger et sur sa poésie. Envoie un portrait.
559. Fitger à Brandes. 12-5-1882..... 326
 Brandes a frappé juste en décrivant le caractère et la personne de Fitger. La lutte du peintre pour rendre l'imagination artistique. Fitger lit deux écrivains danois et donne des exemples de son bagage littéraire. Envoie un portrait.
560. Brandes à Fitger. 22-5-1882..... 329
 Brandes cherche surtout par sa critique à stimuler la pensée créatrice. La jeune génération des écrivains en Norvège et au Danemark. L'Allemagne n'a pas un tel groupe qui, malgré des différences, travaille pourtant dans le même sens. Karl Gjellerup lit avec ravissement les poèmes de Fitger.
561. Brandes à Fitger. 24-6-1882..... 333
 Sur ses propres ouvrages. La lutte contre la domination séculaire des prêtres en Scandinavie. Brandes souhaite former une élite intelligente dans la capitale pour en faire un guide de la classe agraire. Les jeunes modernistes littéraires ont ceci de commun qu'ils luttent tous contre le Romantisme.
562. Fitger à Brandes. 31-7-1882..... 335
 A l'occasion du retour de Brandes au Danemark, remarques sur les affinités entre les esprits danois et allemands. Lecture de *Les Origines* de Taine.
563. Brandes à Fitger. 26-9-1882..... 337
 Brandes place très haut Taine, son ami et son maître, mais pense que sa conception de la grande Révolution française est étroite et fausse. Ce que Fitger a écrit des affinités entre le Danemark et l'Allemagne paraît très étranger à Brandes. Pour lui il y a un abîme sans fond entre les deux pays et les deux peuples. Ce sont deux nationalités différentes. On n'a jamais compris un Danois en Allemagne. Malgré des amitiés personnelles, Brandes se sent à l'étranger en Allemagne. Il se sent mieux chez lui à Paris qu'à Berlin. A la fondation de la Société des Etudiants Brandes a été vivement fêté.

| | | |
|------|---|-----|
| 564. | Fitger à Brandes. 30-12-1882..... | 340 |
| | A vu plusieurs des œuvres de Klinger, les trouve horribles. Lecture de <i>Histoire de Marie Antoinette</i> des frères Goncourt. | |
| 565. | Fitger à Brandes. 21-1-1883..... | 342 |
| | Lit <i>Den romantiske Skole i Frankrig</i> de Brandes. Surpris que Klinger soit dans la gêne, mais cela ne change rien à ce qu'il pense de l'art de Klinger. | |
| 566. | Fitger à Brandes. 11-6-1883..... | 344 |
| | Sur les natures et façons de vivre différentes des deux amis et sur l'influence profonde de Brandes sur Fitger. Fitger a fait une conférence sur Paludan-Müller et a donné lecture de passages de la traduction allemande de <i>Adam Homo</i> , qui a donné au lecteur aussi bien qu'à ses auditeurs l'impression d'être un ennuyeux poème. | |
| 567. | Brandes à Fitger. 22-6-1883..... | 347 |
| | Etat d'âme entre haut et bas : mélancolie due à des chagrins personnels, pensée attristée par la mort en revoyant des gens de son âge faisant l'effet de vieillards, mais heureux de l'amitié des écrivains, des ouvriers et des étudiants. <i>Adam Homo</i> a été abrégé dans la traduction allemande et a perdu sa beauté d'expression. | |
| 568. | Brandes à Fitger. 30-7-1883..... | 350 |
| | La réaction politique en Allemagne. La plus grande partie de la littérature allemande est soumise, ne manifeste ni esprit de révolution, ni volonté d'éduquer la nation. | |
| 569. | Fitger à Brandes. 12-9-1883..... | 352 |
| | S'efforce de comprendre <i>Søren Kierkegaard</i> . La faiblesse littéraire de l'Allemagne. Projets de soirée de divertissement au profit de Madame Elster. | |
| 570. | Fitger à Brandes. 29-9-1883..... | 355 |
| | Le monde intérieur de <i>Søren Kierkegaard</i> lui est profondément antipathique. | |
| 571. | Fitger à Brandes. 1-12-1883..... | 358 |
| | L'essai de Brandes sur Henrik Ibsen est pour Fitger une source d'inspiration. Lecture de Swinburne, Shelley, Byron. | |
| 572. | Brandes à Fitger. 23-12-1883..... | 360 |
| | Brandes et ses amis gens de lettres ont perdu leur journal. Défection et trahison parmi d'anciens partisans. Brandes a contribué à faire connaître les œuvres de Fitger au Danemark. Sur Shelley, Swinburne, Heyse et Keller. | |
| 573. | Brandes à Fitger. 9-5-1884..... | 363 |
| | Conférences sur Ludvig Holberg. Petit triomphe dans une revue | |

- anglaise. Brandes se sent politiquement désarmé au Danemark. Le prince héritier a envoyé chercher Brandes.
574. Fitger à Brandes. 16-5-1884. 366
Heureux que Brandes ait conservé le goût de la lutte. A l'intention de traduire *la Ciguë* d'Augier.
575. Brandes à Fitger. 28-7-1884. 368
A vainement essayé de travailler pendant la période de chaleur dans cet horrible Copenhague. Le climat politique s'est amélioré en Norvège et au Danemark, où les amis de Brandes sont en train de faire la conquête de la capitale. Sur les pièces d'Augier.
576. Fitger à Brandes. 1-10-1884. 370
Heine et von Platen. Holberg et Molière; Fitger trouve ce dernier effroyablement prosaïque.
577. Brandes à Fitger. 3-11-1884. 372
Fondation de *Politiken*. Aime et admire Molière. Les journaux et revues allemands n'impriment pas ce qu'écrit Brandes. Son rayon d'action se limite maintenant aux pays scandinaves.
578. Fitger à Brandes. 24-11-1884. 374
Attend avec impatience la visite de Brandes. Vient de relire *Le Misanthrope* et doit reconnaître qu'Alceste est un caractère tracé de main de maître.
579. Brandes à Fitger. 12-10-1885. 377
Travaille et voyage.
580. Fitger à Brandes. 28-10-1885. 379
Remercie de ce que Brandes a écrit sur Fitger dans *Berlin*. Lecture du livre de Brandes sur Ludvig Holberg. Sur Henrik Ibsen. Traduit *Marino Faliero* de Byron. Ce sont les Philistins qui sont au pouvoir au Danemark et partout ailleurs.
581. Brandes à Fitger. 15-7-1888. 382
Sur la pièce de Fitger *Die Rosen von Tyburn*. Conférences sur Heine, la Russie et Nietzsche. Culte de l'empereur en Allemagne.
582. Fitger à Brandes. 13-8-1888. 383
Sur les drames historiques et critique de *Julian* de Henrik Ibsen. L'article de Brandes sur Fitger en allemand. Enthousiasme pour l'empereur en Allemagne.
583. Fitger à Brandes. 7-5-1890. 385
Trouve difficile de voir en Nietzsche un grand philosophe et trouve affreuse la plus grande partie de l'œuvre de Wagner.
584. Brandes à Fitger. 17-6-1890. 388
En a fini avec Nietzsche et s'est mis à d'autres études.
585. Brandes à Fitger. 24-11-1890. 389
Sur sa fille défunte, Astrid Brandes. Mauvaise traduction alle-

- mande du dernier volume de *Hovedstrømninger*. « Ich kann ja nicht Deutsch. » Le texte danois est bien meilleur. Efforts de grandes personnalités danoises pour faire reconnaître Brandes officiellement.
586. Fitger à Brandes. 26-2-1892 391
La vie politique en Allemagne va à l'abîme parce qu'un jeune homme a la maladie des grandeurs. La presse est muselée. Sur l'intention actuelle de ses drames historiques.
587. Fitger à Brandes. 17-10-1893 393
Relit avec profit le livre de Brandes sur les romantiques français. Remercie pour *Menschen und Werke*.
588. Fitger à Brandes. 24-12-1893 395
Sur l'art descriptif de Brandes. Fitger trouve *Aladdin* d'Oehlen-schläger, *Don Quichotte* de Cervantes et *Paradise lost* de Milton trop longs. Il n'aime pas *Tartuffe* de Molière non plus, ni *le Misanthrope*. Sur sa propre pièce *Jean Melier*, qu'il s'efforce de corriger en se conformant à la critique de Brandes.
589. Brandes à Fitger. 31-12-1893 397
Nous ne nous mettrons pas d'accord au sujet de Molière.
590. Fitger à Brandes. 9-4-1894 398
Réflexions sur la vie intellectuelle et politique au Danemark et en Allemagne après la lecture de la conférence de Brandes : *Nationalgefühl*.
591. Fitger à Brandes. 24-10-1894 401
Sur la vérité et le mensonge de la poésie.
592. Brandes à Fitger. 9-11-1894 403
Le public comprend peu la transfiguration que le poète fait subir aux choses qu'il a vécues, mais ne voit grossièrement dans les poèmes qu'une partie de la vie privée du poète.
593. Fitger à Brandes. 12-10-1895 404
Sur Shakespeare à l'occasion du livre de Brandes et quelques problèmes touchant à la vie intérieure de Hamlet.
594. Fitger à Brandes. 24-2-1896 407
Revient sur l'interprétation du caractère et des actions de Hamlet.
595. Brandes à Fitger. 13-3-1898 409
Relation de voyage. Sur Max Klinger et l'ancien art de peindre.
596. Brandes à Fitger. 13-4-1900 411
Voyages et maladie. Attaque contre Brandes dans la presse allemande. Publication de *Samlede Skrifter*.
597. Fitger à Brandes. 31-5-1901 412
Lecture de Voltaire. Un détail dans le *Shakespeare* de Brandes. Citations de Michelet.

| | | |
|------|--|-----|
| 598. | Brandes à Fitger. 6-7-1901..... | 415 |
| | Sur Michelet, <i>Leutnant Gustl</i> de Schnitzler, <i>Renate Fuchs</i> de Wassermann et propres articles de polémique. | |
| 599. | Fitger à Brandes. 25-6-1902..... | 417 |
| | Sur la peinture et la poésie. La guerre des Boers. Le livre de Gervinus sur Shakespeare. | |
| 600. | Brandes à Fitger. 16-8-1902..... | 420 |
| | Sur la peinture et la poésie anonymes. | |
| 601. | Fitger à Brandes. 24-4-1903..... | 422 |
| | La pièce de Fitger <i>San Marcos Tochter</i> est inspirée par les souffrances actuelles des Arméniens. En cas de guerre, les anciens ennemis, la France et l'Angleterre, s'uniront contre l'Allemagne. Sur <i>Mona Vanna</i> de Maeterlinck. | |
| 602. | Brandes à Fitger. 9-3-1904..... | 424 |
| | Projets de voyage. La jeunesse danoise le hait. Est assez solitaire mais ne s'ennuie presque jamais, et jamais quand il est seul. | |

GERHART HAUPTMANN A GEORG BRANDES

| | | |
|------|---|-----|
| 603. | Hauptmann à Brandes. 19-2-1885..... | 429 |
| | Il a entendu à Berlin une conférence de Brandes et il a lu <i>Les Grands courants</i> , d'où il sait maintenant qu'il peut se confier à Brandes. Hauptmann parle des changements survenus dans sa vie et de ses projets. « Ich glaube ich bin ein Genie » —, c'est à dire un être qui se sent désigné pour lutter pour la vérité. | |
| 604. | Hauptmann à Brandes. 24-2-1890..... | 431 |
| | Sur des objections critiques dans une lettre de Brandes. Mentionne le mauvais accueil fait à la pièce <i>Vor Sonnenaufgang</i> . Remarques teintées de réserve sur <i>Die Ehre</i> de Hermann Sudermann. | |
| 605. | Hauptmann à Brandes. 28-5-1891..... | 433 |
| | Est heureux et fier du jugement de Brandes sur <i>Einsame Menschen</i> . Projets littéraires: <i>Die Weber</i> et une pièce tragique sur l'amour. | |
| 606. | Hauptmann à Brandes. 19-4-1925..... | 434 |
| | Heureux d'avoir regagné l'estime de Brandes. Sur l'impression profonde que les livres de Brandes ont faite sur lui. « Ich sehe Sie still und einsam das Europa von heut überragen. » | |

FRIEDRICH NIETZSCHE ET GEORG BRANDES

607. Brandes à Nietzsche. 26-11-1887..... 439
Brandes remercie des livres que Nietzsche lui a envoyés. Le radicalisme aristocratique de Nietzsche s'accorde avec les idées et les sympathies de Brandes. D'autres choses dans les écrits de Nietzsche ne sont pas tout à fait claires pour Brandes et il ne peut partager les idées de Nietzsche sur les femmes.
608. Nietzsche à Brandes. 2-12-1887..... 440
L'expression « le radicalisme aristocratique » est la plus judicieuse caractéristique de son attitude intellectuelle que Nietzsche ait lue. Sur le chœur *Hymnus an das Leben*.
609. Brandes à Nietzsche. 15-12-1887..... 443
Brandes ne tient pas à ce qu'on l'appelle « Cultur-Missionär » mais n'a pas d'objection à « ein guter Europäer. » En accord et en désaccord avec les opinions de Nietzsche. Sur Paul Rée et Lou von Salomé.
610. Nietzsche à Brandes. 8-1-1888..... 445
Envoie une suite de *Also sprach Zarathustra*, qui ne se trouve pas en vente. Sur les savants allemands que Nietzsche trouve d'année en année plus carrés et plus lourds.
611. Brandes à Nietzsche. 11-1-1888..... 447
Sur Søren Kierkegaard, un des plus profonds psychologues qui aient existé. Les exigences morales de Bjørnson. En accord avec les idées et les sentiments de Nietzsche.
612. Nietzsche à Brandes. 19-2-1888..... 449
Sur son ouvrage de jeunesse *Unzeitgemässe Betrachtungen*. L'expression « Bildungsphilister » construite par Nietzsche.
613. Brandes à Nietzsche. 7-3-1888..... 452
Sur l'horrible traduction allemande de *Den romantiske Skole i Tyskland*. L'humanité a besoin, pour pouvoir respirer, de réformer les quatre honorables institutions que sont l'église, la royauté, le mariage et la propriété. Le mariage tue l'individualité et paralyse la liberté.
614. Nietzsche à Brandes. 27-3-1888..... 455
Le sombre Nord. A St. Pétersbourg, Nietzsche serait nihiliste. A Nice, il croit — comme les plantes — au soleil.
615. Brandes à Nietzsche. 3-4-1888..... 457
Brandes fera des cours sur Nietzsche à l'Université.
616. Nietzsche à Brandes. 10-4-1888..... 459
Heureux que Brandes veuille faire des cours sur lui. Dans son pays,

- Nietzsche est inconnu. Envoie un petit curriculum vitæ et donne quelques informations bibliographiques.
617. Brandes à Nietzsche. 29-4-1888. 461
Brandes parle de ses cours sur Nietzsche à Copenhague.
618. Nietzsche à Brandes. 4-5-1888. 462
Signes de compréhension et d'estime — se sent plus fort et en état d'esprit serein. Cela est-il dû aux bons vents nordiques de Copenhague.
619. Nietzsche à Brandes. 23-5-1888. 464
Un clair printemps. Pense de nouveau à l'avenir.
620. Brandes à Nietzsche. 23-5-1888. 466
Intérêt porté aux cours de Brandes sur Nietzsche. Son nom est maintenant populaire dans tous les cercles intellectuels de Copenhague et connu dans toute la Scandinavie.
621. Nietzsche à Brandes. 27-5-1888. 468
« Was Sie für Augen haben! »
622. Nietzsche à Brandes. 13-9-1888. 468
De mauvais jours à profusion. Envoie *Der Fall Wagner* et annonce un nouveau livre.
623. Brandes à Nietzsche. 6-10-1888. 470
Sur Wagner et Bizet. Donne le nom de différentes personnalités à qui Nietzsche devrait envoyer son dernier livre.
624. Nietzsche à Brandes. 20-10-1888. 472
Der Fall Wagner a été accueilli avec silence ou indignation. Sur Dostojevski.
625. Brandes à Nietzsche. 16-11-1888. 474
Dostojevski, grand poète mais type affreux, tout à fait chrétien dans ses sentiments. August Strindberg, ce fou de Suédois, éprouve une grande estime pour Nietzsche.
626. Brandes à Nietzsche. 20-11-1888. 475
Travaille à un livre qui est un attentat au Crucifié. *Ecce homo* et *Umwertung aller Werthe*.
627. Brandes à Nietzsche. 23-11-1888. 477
A incité Henrik Ibsen à lire les œuvres de Nietzsche. Ibsen est un cerveau original et puissant. Cela fera plaisir à Strindberg que Nietzsche l'apprécie. Brandes s'étonne de la passion polémique de Nietzsche. Lui-même ne combat plus que par le silence. Sur Pascal que les Jésuites ont compris. Le visage et le caractère de Dostojevski.
628. Nietzsche à Brandes. [Fin décembre 1888]. 479
Der Gekreuzigte.

R. M. RILKE, CLARA RILKE ET RUTH RILKE A
GEORG BRANDES

629. R. M. Rilke à Brandes. 6-2-1902 483
Lettre d'anniversaire retardée, mais dans la vie de Brandes, chaque jour est l'anniversaire de bonnes et profondes pensées.
630. R. M. Rilke à Brandes. 17-1-1906 484
Habite chez Rodin à Meudon. Envoie *Das Stundenbuch*.
631. Clara Rilke à Brandes. 8-2-1906 486
Lit, vit parmi les œuvres de Brandes et admire le talent qu'il possède de rendre si magistralement et passionnément vivantes tant de personnalités différentes.
632. R. M. Rilke à Brandes. 8-2-1906 488
Entretiens avec Rodin sur l'ingratitude. Lit Brandes — en danois aussi.
633. R. M. Rilke à Brandes. 22-10-1909 489
Va envoyer des livres à Brandes. Se souvient de son séjour à Copenhague et des moments passés avec Brandes.
634. R. M. Rilke à Brandes. 28-11-1909 491
Envoie *La Porte étroite* d'André Gide que Søren Kierkegaard aurait compris et admiré.
635. Ruth Rilke à Brandes. 12-8-1917 492
Demande à Brandes de lui parler de J. P. Jacobsen qu'elle lit avec enthousiasme.

ANDREAS LATZKO ET GEORG BRANDES

636. Latzko à Brandes. 25-7-1920 497
Demande à Brandes de lui venir en aide. Il est poursuivi par les autorités parce que ses livres ne respiraient pas l'enthousiasme pour la guerre. Malgré les gros tirages de ses livres, il vit dans des conditions matérielles difficiles qui l'empêchent d'écrire.
637. Latzko à Brandes. 7-11-1920 500
Peut maintenant, après avoir reçu l'aide matérielle du Danemark par l'intermédiaire de Brandes, travailler à son livre. La situation financière désolante de l'Autriche.
638. Latzko à Brandes. 3-4-1925 502
A changé tout de suite autrefois toutes ses couronnes danoises en couronnes autrichiennes qui ne valaient plus rien quelques semaines plus tard. C'est pour cette raison que le livre commencé

-
- il y a cinq ans vient seulement d'être terminé. Peut-il le dédier à Brandes ?
639. Lutzko à Brandes. 25-6-1925 504
Remercie pour *Julius Cæsar*. Considérations sur la cruauté de la vie.
640. Brandes à Lutzko. 12-7-1925 506
Vit dans la solitude à Copenhague.
641. Lutzko à Brandes. 27-7-1925 507
Son jeune fils vient d'être tué dans un accident d'automobile.
642. Brandes à Lutzko. 27-8-1925 508
Sur le malheur qui vient de frapper Lutzko.
643. Lutzko à Brandes. 31-8-1925 509
Sur son fils défunt. Il hait les montagnes immobiles qui l'entourent. Dans la nature qu'on chante si haut, il n'aime que l'eau, la mer.
644. Brandes à Madame Lutzko. 26-4-1926 512
Il connaît peu de personnes aussi aimables que Madame et Monsieur Lutzko.
645. Lutzko à Brandes. 30-4-1926 513
Sa femme et lui gardent un souvenir très vivant de la visite de Brandes à Salzbourg. Peut-il dédier son livre à la mémoire de son fils au lieu de le dédier à Brandes ?

CORRESPONDANCE DE GEORG BRANDES

Lettres n^{os} 431 à 645

PAUL HEYSE ET GEORG BRANDES
1872—1911

431 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Berlin 20. Oct. 72¹.

Verehrter Herr!

Während eines kurzen Aufenthalts in Berlin hab' ich was von ihrem Roman *Kinder der Welt* erschienen ist gelesen und zwar mit einem tiefen Gefühl von Dankbarkeit und Sympathie².

Ich bin sehr jung und kann nicht warten, dass mein Name zu Ihnen erreicht ist. Ich bitte Sie aber das mitfolgende kleine Buch, dass eben jetzt ins Deutsche übersetzt worden ist, als ein Zeichen meiner wahren Hochachtung zu empfangen³. Ich glaube Anderes geschrieben zu haben, das vielleicht eher eine Übersetzung verdient hätte; man hat dies Buch gewählt als das am leichtesten verständliche für die grosse Menge. Es hat, obwohl als Buch von sehr untergeordneter Bedeutung, als Handlung eine gewisse Bedeutung gehabt fürs skandinavische Norden.

Ich bitte die möglichen Sprachfehler zu entschuldigen.

Und nun noch ein mal aus meinem ganzen Herzen Dank. —
Meine Adresse ist einfach Copenhagen.

Ihr verbundene

Georg Brandes.

432 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 1-11-1872]

Ich habe es wieder einmal lebhaft beklagt, verehrtester Herr, dass diese schöne Erde so weitläufig ist und obenein die böse Tücke des Geschickes es so einzurichten liebt, dass man die wenigen Menschen, mit denen man von Auge in Auge und von

Mund zu Mund leben möchte, nur mit einem kümmerlichen fliegenden Blatt erreichen kann. Als ich Ihr Buch gelesen, fühlte ich mich stark versucht, Alles stehen und liegen zu lassen und Sie aufzusuchen, um Ihnen die Hand zu drücken und Ihnen für diese seltne Erquickung zu danken. Nun liegt zum Unglück nicht weniger als das ganze deutsche Reich und ein Meeresarm zwischen uns, und das Beste von dem, was ich für Sie auf dem Herzen hätte, muss ungesagt bleiben, da mich meine Nerven in jüngster Zeit zu unliebsamster Oekonomie im Briefverkehr nöthigen. Überdies, was hätten wir an einem Gespräch in solchen Pausen, denn gerade der Hauptreiz alles Gedankenaustausches unter Gleichgesinnten, das Fallenlassen und Wiederaufnehmen des geringsten Einfalls, der leisesten Schattierung einer Meinungsverschiedenheit, das ganze trauliche *parlando* der persönlichen Nähe fehlen muss. Und so will ich heut auf nichts Einzelnes eingehen, sondern nur sagen, dass ich mit der lebhaftesten Ungeduld die Fortsetzung des Werkes erwarte. In der That, werther Herr und Freund, Sie vereinigen in Ihrer Natur so viel seltene Gaben, dass Sie es der ausgleichenden Gerechtigkeit der Weltordnung zu Gute halten müssen, wenn sie Ihnen den Genuss derselben nicht friedlich gönnt, sondern Sie in Kampf und Anfechtung mitten hineingestellt hat. Ich habe Ihr Buch in einem immer wachsenden Staunen über die Breite des Horizonts und die Tiefe und Wärme der Anschauung, von Blatt zu Blatt fortgetragen von der machtvollen Begeisterung und schönen Fülle Ihres Stils, in einem Zuge zu Ende gelesen und war noch lange nachher im Banne der Ideen, die Sie darin so siegreich zu Worte kommen lassen. Wir haben nichts Ähnliches in Deutschland.

Die Literaturgeschichte leidet bei uns theils unter dem mühsamen Notizendünkel der alten Zunftmeister, oder dem Dilettantismus schönrednerischer Journalisten. Auch der treffliche Hett-

ner ist mir nie so ins Blut gegangen, wie Ihr Buch mir's angehan hat. Vielleicht gerade darum, weil der verlorene Posten, auf dem Sie fürs Erste noch stehen, alle Energie Ihres Wesens, Geist und Charakter, mit einem Wort: den ganzen Menschen zum Einstehen für seine höchsten geistigen Güter aufruft, während bei uns von einem Kampf nicht mehr die Rede ist und eine gewisse Bequemlichkeit und Gelassenheit des Interesses den tiefsten Fragen der Menschheit gegenüber herrschend geworden ist. Aber ich darf mich in diesen Unterschied nicht vertiefen, ohne dass wieder hundert Dinge in mir auftauchen, die mir beim Lesen Ihres Buchs der Rede und Gegenrede werth scheinen. Lassen Sie mich hoffen, dass Ihre Sehnsucht nach dem Süden, die Sie doch nicht lange verschonen wird, Sie vielleicht schon im nächsten Jahr an mir vorüber führt. Sie wenigstens im Fluge festzuhalten soll dann meine und Münchens Sache sein. Und da ich doch einmal den *Kindern der Welt* die Freude Ihrer Bekanntschaft verdanke, will ich Ihnen als Schreibgruss für diesmal das Motto aus einem Hölderlin'schen Gedicht zurufen, das ich, aus guten Gründen, dem Roman hernach doch nicht mit auf den Weg gegeben habe:

†Verlass mit deinem Götterschilde,
 Verlass, o du der Kühnen Genius,
 Die Unschuld nie! Gewinne dir und bilde
 Das Herz der Jünglinge mit Siegsgenuss.
 O säume nicht! erwache, strafe, siege
 Und sichre stets der Wahrheit Majestät,
 Bis aus der Zeit geheimnissvoller Wiege
 Des Himmels Kind, der ew'ge Friede, geht!¹

Von Herzen

München. 1. Nov. 72.

Ihr Paul Heyse.

433 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kjöbenhavn 12. Nov. 72.

Lieber Herr Heyse!

Sie können sich nicht leicht vorstellen, wie sehr ihre gute und freundliche Worte mich gerührt haben. Es ist mir, als hätte ich einen Freund gewonnen, und ich habe nicht viele. Auch ihr Lob freut mich, ob wohl ich es nicht verdiene; mit Hettner kann ich durchaus nicht verglichen werden; er steht allzu hoch über mich. Doch hat er sich selbst, als ich in Dresden seine Bekanntschaft that, sehr liebenswürdig über mein Buch ausgesprochen¹.

Es ist mir sonderbar, dass mir jetzt in letzter Zeit mehreres Gutes von Deutschland aus entgegen kommt. Meine Sympathien sind, wie Sie begreifen können, mein ganzes Leben hindurch sehr anti-deutsch gewesen. Wir Dänen kennen nicht eben die Deutschen von ihrer besten Seite. Doch ich werde von Nationalitätshader und Politik nicht zu Ihnen schreiben; sie sollen mir die Freude an Ihr Wohlwollen nicht verderben.

Ich möchte gern von Ihnen gekannt sein. Darf ich Ihnen sehr kurz die wenigen Begebenheiten meines Lebens erzählen. Ich bin eben 30 Jahr' alt. Ich habe Æsthetik und Philosophie studirt. Meine Universitätscarrière war, was man glänzend nennt; ich habe als Student Hegel sehr genau studirt, unter den Philosophen übrigens am meisten Spinoza. Zweimal bin ich ziemlich lange in Paris gewesen². Ich lernte da einige von den besten französischen Schriftstellern zu kennen, Renan, besonders aber Taine, über den ich ein Buch geschrieben habe³. In Paris kam Stuart Mill, von dem ich das Buch über die Frauenfrage übersetzt und bei uns introducirt habe, mich zu besuchen, und ich war öfters bei ihm in London⁴. In der Philosophie bin ich ein

Schüler und Bewunderer von ihm und Taine. Zweimal bin ich in der Schweiz gewesen⁵, ein Paar Mal in Schweden⁶, und ein Jahr habe ich in Italien hingebracht⁷. Dumm ist'es, dass ich sowohl 1868 als 1870 in München war ohne Sie zu kennen⁸. Komme ich wieder da hin, erlaub' ich mir Sie zu besuchen.

Sie haben ganz Recht, Briefwechsel bietet wenig und welcher Verfasser hat in unsern Tagen die Zeit dazu? Ich schreibe auch diesmal nicht um einen Antwort zu erhalten, sondern nur um Sie für den Brief zu danken.

Ich las in Berlin von Ihnen *La rabbiata*, eine sehr feine Novelle, dann hörte ich in einer Gesellschaft Frau Fanny Lewald, die sich sehr hart gegen die *Kinder der Welt* aussprach, eine andere Novelle *Die Stickerin von Treviso* ausserordentlich warm loben und las auch diese⁹. Ich denke dass Sie vieles Böses für den grossen Roman hören müssen. Am meisten wohl aus Neid, denn man sprach überall in Berlin von Nichts als von dem Roman und köstlich war'es, dass er in der officiellen Zeitung stand¹⁰. Ich las in Berlin auch ihr Gedicht von der Frauenfrage, das mich besonders interessirte¹¹. Ich hörte da zum ersten Mal ihren Namen, so dass Sie sehen können, dass Ich der so Viel in Berlin zu lesen und zu sehen hatte, in den drei Wochen, die ich da verbrachte, nach Vermögen versucht habe Sie kennen zu lernen.

Jetzt bin ich zu Hause und mein Leben hier ist trist. Es ist ein Gefühl, dass Sie sich gewiss nicht recht vorstellen können, alle Wege zum Publicum verschlossen zu finden. Nichts Rechtes lässt sich anfangen in einem Lande, dessen ganze Existents so unsicher ist wie Dänemarks. Ich habe allerlei Sorgen und Plagen. Doch klagen will ich nicht. Wenn ich es nicht mehr aushalten kann, schnüre ich meinen Sack und gehe weg für immer. Leider

kann ich noch bei nahe gar nichts verdienen. Ein Publicum von 1 $\frac{1}{2}$ Million, das giebt keine hohe Honorare. — Doch ich will von besseren Sachen sprechen als vom Gelde.

Ich kann verstehen, dass vieles in meinem Buche Ihnen unreif scheinen muss. Bisweilen ist'es wohl so, bisweilen auch nicht. Denn sie müssen nie vergessen, dass ich hier jetzt einen Kampf führen muss, der in Deutschland schon verälet ist. Man spricht viel ruhiger und besonnener, wenn man auf sichere Unterstützung in fremden Gemüthern rechnen kann. — Ich werde jetzt das Buch fortsetzen und studire die deutschen Romantiker recht con amore. Aber mein grösstes Vergnügen würde es sein ein grosses Buch über «die Association (von Sinneneindrücke und Ideen) als Grundprincip der menschlichen Intelligenz» zu schreiben¹². Ich glaube etwas wahres und neues gefunden zu haben, aber die Sache ist sehr schwer und ich habe so viel anderes zu thun und die Anfänge liegen hin. Ich mache Sie zu meinen Vertrauten ohne Sie gesehen zu haben. Da sehen sie die Wirkung von Ihrem Brief auf meine Seele.

Ihr herzlich ergebener

Georg Brandes.

434 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München 7. Dec. 1872.

Ich danke Ihnen sehr, verehrter Herr und Freund, für Ihren liebenswürdigen Brief, der mir über Ihre Person Alles bestätigt, was Ihr Buch mir über den Schriftsteller gesagt hatte. Mein Wunsch, den Faden nicht wieder abreissen zu lassen, Ihnen, in der Hoffnung mündlichen Begegnens, schriftlich so nahe zu bleiben, als es zwei vielbeschäftigten Menschen irgend möglich werden kann, wurde durch Ihre vertrauensvollen und freundschaftlichen Mittheilungen lebhaft bestärkt, und ich hätte Ihnen

das längst gesagt, wäre ich nicht in dieser ganzen Zeit durch neu aufdämmernde Pläne völlig in Beschlag genommen worden. In diesem Traumzustand, den ich nicht stören darf, wenn die Bilder nicht wieder zerrinnen sollen, befinde ich mich eigentlich noch immer und schreibe daher nur, um Sie nicht an mir irre werden zu lassen. Wie Sie sich mir zu erkennen gegeben, möchte auch ich von Ihnen gekannt sein. Erlauben Sie mir daher, dass ich Ihnen einige Bände meiner Schriften schicken darf, in denen von meinem innersten Leben sich etwas deutlichere Spur findet, als in den Novellen. Sie sollen mir nicht darüber schreiben. Aber wenn ein günstiger Stern uns zusammenführt, wünschte ich wenigstens Einiges von diesen Sachen als bekannt voraussetzen zu dürfen, was, wird Ihnen selbst ohne weiteren Fingerzeig erkennbar werden, wenn Sie in diesem ziemlich bunten und an Werth sehr verschiedenen Haufen nur ein wenig herumschauen. Über den Entwicklungsgang, den ich durchgemacht — wenn es Sie überhaupt interessirt — geben die Jahreszahlen hinlänglich Aufschluss. Hierbei aber kommt ein Punkt in Betracht, über den es mich sehr reizen würde gerade mit Ihnen, und zwar durchaus nicht in Bezug auf meine eignen Sachen, mich gründlich auszusprechen: die Frage nämlich, nach welchen Kriterien wir es unterscheiden können, ob ein künstlerisches Werk aus einer Zeitströmung hervorgegangen oder überhaupt für eine solche charakteristisch sei. Die entlegensten und persönlichsten Anregungen können auf eine Künstlerseele so stark wirken, dass eine Schöpfung entsteht, die ihre Zeit mit sich fortreisst wider ihren Willen, oder doch ohne jede anderweitige Vermittlung mit dem augenblicklichen Geist der Zeit, der dann auch nach einiger Ergebung in diese Gewalt sie wieder abschüttelt. Wie viel falsche Geschmacksrichtungen sind der Cultur gewisser Perioden durch blendende Talente in dieser

Weise aufgedrungen worden! Und andererseits wie viel einsam überragende Leistungen sind auf uns gekommen, aus denen wir jetzt vielleicht auf eine wahlverwandte Richtung der Zeitgenossen schliessen, während diese sich kaum der Gegenwart jener grossen Unverstandenen bewusst waren¹. Diese Gedanken haben mich vielfach bei der Lektüre Ihres Buchs beschäftigt. Schwerlich wird etwas prinzipiell Massgebendes im Allgemeinen sich formulieren lassen, vielmehr bei jeder einzelnen Erscheinung die Aufgabe entstehen, zu sondern was Ursache und Wirkung, was dem Einzelnen und was der Gesamtheit angehöre. Aber bei Ihrem grossen Scharfblick für das Wesentliche in der Signatur historischer Epochen, wäre es mir höchst interessant zu erfahren, ob Sie die Frage überhaupt theoretisch sich gestellt oder mehr mit divinatorischer Klarheit sich von Fall zu Fall in die Fülle der wirkenden Kräfte hineingedacht haben.

Da bin ich trotz meiner ausdrücklichen Absicht, heute keinen Brief zu schreiben, zu vier Seiten gekommen, denen Sie es nun wahrscheinlich ansehen werden, wie Recht ich eben thue, während meines jetzigen Brutzustandes mich aller brieflichen Erörterungen zu enthalten. Legen Sie dieselben getrost einstweilen ad acta, als blosses «schätzbares Material» für unser persönliches Begegnen auf das ich immer und immer wieder als auf einen Lieblingswunsch u. ein wahres Herzens- und Geistesbedürfnis zurückkomme. — Adolf Strodtmann hat mir einen ganz trefflichen und mir höchst erfreulichen Brief geschrieben². Hoffentlich ist meine Antwort in seine Hände gekommen.

Und nun noch 1000 Grüsse

Ihres aufrichtig zugethanen

P. H.

435 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Copenhagen 23. December 72.

Monsieur et cher ami!

Ich danke Ihnen von Herzen für Ihren liebenswürdigen Brief, es freut mich dass Sie mich nicht vergessen.

Ich habe ein ziemlich schweres Leben hier in diesem Winter, von allen Seiten angegriffen und wie in einer Quarantaine, da kein Blatt eine Zeile von mir oder zu meiner Vertheidigung aufnehmen will¹. Ich bin «gottlos», «durchaus unmoralisch» und ausserdem «Socialist». Socialist ist man in Copenhagen, wenn man nicht national-liberal ist. Meine liebe Landsleute sind von einer unglaublichen naiven Boshaftigkeit oder boshaften Naivetät. Alles ist hier provinziell, das ganze Land ein Krähwinkel, wo Alle von einander wissen und plaudern.

Ihre Frage ist mir in Jahren eine Lieblingsfrage gewesen, ich habe ein ganzes Buch darüber geschrieben, aber Sie verstehen nicht Dänisch². In einer kleinen Abhandlung über H. C. Andersen, die Hr. Strodtmann in Januar ausgiebt, sind meine Principien entwickelt³. Aber wollen Sie was Gutes darüber lesen, dann nehmen sie H. Taines kleines vortreffliches Buch *L'idéal dans l'art*⁴.

Ob ich Sie übrigens ganz verstehe, weiss ich nicht. In allen wahren Büchern ist der Volksgeist oder Zeitgeist rege, das Buch ist um so viel besser, um so viel lebendiger je mehr es von den Ideen seiner Zeit enthält. Alle gute Bücher sind Resumeen einer Periode, die besten von einer Epoche, die weniger bedeutende von einer Mode. Es kommt mir vor, als ob es gar nicht Geister giebt, die ausserhalb der Zeit stehen. Sie sind von gewissen Umgebungen, von einer bestimmten milieu bestimmt und wirken dadurch um so viel gewisser. Alles fordert einen Schriftsteller auf, mit seiner Zeit zu stimmen: die Zeit giebt ihm 1) gewisse Stoffe. Behandelt er andere, gefällt er nicht. 2) eine

gewisse Stimmung. Schreibt er leicht und frivol unter ernststen tragischen Begebenheiten z. B., wird er nicht gelesen. 3) ist er selbst in seinem Privatleben von den öffentlichen Begebenheiten der Zeit berührt und bestimmt.

Wie man die Werke kennt, die die Zeit ausdrücken? Dadurch dass sie allein stehen bleiben. Die Anderen werden vergessen. Die Zeit ist die erste und beste Kritiker und kritisirt uns Andern vor. Es braucht kein Scharfsinn um auszufinden dass De Foes Robinson das beste Werk ist von seinen hunderten Schriften. Das allein steht übrig und warum? weil es den wahren Engländer seiner Zeit in seiner charakteristischen Nationalbestimmtheit ausdrückt.

Aber die falschen Geschmacksrichtungen? sagen sie. Ich verstehe hier nicht ganz das Wort. Waren diese falsche Richtungen denn nicht in Wahrheit Richtungen der Zeit, ja mehr: Nothwendigkeiten der Zeit.

Dass man die Bäume in Versailles zustutzt, ist kein Zufall. So stutzte man schon den Dialog in den Dramen. In Gartenkunst, Poetik, bildende Kunst, Politik ist es eine Petschaft die sich in den verschieden Oblaten abdrückt. Es gilt nur, dies — wie sagt man? — Gravrte, die gestochene Tafel zu finden, dann versteht man alle Abdrücke. Alles bedingt einander, das ist der erste Grundsatz meiner Aesthetik. Da Alles bedingt ist, kann ja nichts ausser dem Zusammenhang sein. Wir finden erst, was in den Productionen eines Dichters gemein ist, das gemeinschaftliche Gepräge in allen seinen Dichtungen. Wir gewinnen so eine kurze Formel. Dann untersuchen wir noch 20 andere Verfasser, und gewinnen 20 neue Formeln. Dann behandeln wir die Formeln wie früher die Verfasser, und finden, was für sie gemeinschaftlich ist, dann was gemeinschaftlich ist für Poesie und Politik, Poesi und Geschichtschreiben, Poesi und Hand-

werk in einer gewissen Periode, so finden wir den Zeitgeist, und es ist dann nicht schwer zu sehen in welchen Dichterwerken er sich am schärfsten und deutlichsten ausdrückt, wo sein Profil am fasslichsten ist.

Vergeben Sie, lieber Herr und Freund, wenn Alles dies Ihnen — wie ich wohl vermüthe — durchaus trivial ist und ganz selbstverständlich und trocken und dürr — vielleicht habe ich den Kern Ihrer Frage gar nicht recht verstanden.

Ich war heute in einer Buchhandlung um mir Ihre Novellen zu kaufen. Aber da waren nur die zwei ersten Bände Ihrer sämmtlichen Werke und man sagte mir, Nichts mehr wäre ausgekommen. Vergessen Sie nicht Ihr Versprechen mir etwas zu schicken. Ich mag auch nicht kaufen, ehe ich weiss was ich bekomme. Sind die *Kinder der Welt* als Buch ausgekommen?*

Ach ich hatte viele, hunderte Sachen von denen ich mit Ihnen reden möchte. Ja ich würde mich sehr freuen, wenn ich Sie einmal im Sommer traf. Vielleicht geschieht es, und doch wie selten geschieht was man wünscht.

Sie sind ein glücklicher Mann, dass Sie schon so weit im Leben und in der Litteratur gekommen sind. Sie haben schon so viel Schönes vollbracht und vollbringen Solches noch immer leicht und ohne Mühe. Glauben Sie mir, ich vergesse nicht, dass ich Ihnen gegenüber nur ein junger Anfänger ist, und der vielen Fleiss nöthig hat, weil ich wenig Leichtigkeit habe. (Dies ist gewiss nicht Deutsch, ich fühle es — entschuldigen Sie dann die Sprache). Ich arbeite sehr langsam und muss oft viele Bände durchlesen um 4 Zeilen zu schreiben. Wie leicht und glücklich arbeitet der Dichter nicht in Vergleich mit dem Kritiker und Litterarhistoriker. Aber ich lebe nur für einen einzigen Gedanken und Alles was ich schreibe hat nur einen Ziel. So allein, scheint es mir immer, kann man ein wenig Meinung in das

meinungslose Menschenleben hineinbringen. Man muss es machen wie Sie sagen, der barmherzige Samaritaner sein, der eine arme nackte Wahrheit findet und pflegt.

Haben Sie zum Lesen schlechte Zeit, dann verzeihen Sie die Länge des Briefs.

Ich kaufte mich in Berlin Ihr Portrait, es amüsirt mich es zu haben. Ich nehme mir die Freiheit Ihnen als einem neugewonnenen Freunde das meinige zu schicken.

Ich bin mit der Hoffnung Sie mal kennen zu lernen Ihr ganz ergebener

Georg Brandes

Schreiben Sie mir einmal wieder in guter Stunde.

436 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 1-1-1873]

Diese Zeilen sind das Erste, was ich im neuen Jahre schreibe, mein werther Freund. Ich nehme das als ein günstiges Vorzeichen für unsere junge Freundschaft, und ferner auch, dass ich gleich damit anfangen, Sie zu bestreiten. Denn wenn wir in Allem Einer Meinung wären, hätten wir uns weniger zu sagen und die sympathische Berührung, die nicht durch eine gewisse Reibung belebt würde, hätte am Ende Zeit wieder zu erkalten.

Sie haben meine Frage ganz richtig verstanden und so deutlich beantwortet, dass sich auch ihre Meinung nicht missverstehen lässt. Sie wenden die grossen durchwaltenden Gesetze des Naturlebens in schrankenloser Ausdehnung auch auf das Culturleben an, und erkennen jeder einzelnen Erscheinung des geistigen Lebens eine tiefe Bedeutsamkeit für die Entwicklungsphase, der sie entsprossen ist zu, wie der vergleichende Anatom aus jedem Knochensplitter die geologische Epoche herausliest, in der das Gebilde gewachsen. Da Alles bedingt ist, sagen Sie,



Caricature de Georg Brandes, 1873.



Paul et Anna Heyse vers 1878.

kann ja nichts ausser dem Zusammenhang sein. Gewiss nicht. Nur dass dieser Zusammenhang im Geistesleben ein weit loserer, grillenhafterer und freierer ist, als im Naturleben, dass die Mischung der Kräfte und Säfte sich nach viel unberechenbareren Gesetzen vollzieht und der Zufall viel barockere Bildungen hervorbringt, als in der Fauna und Flora. Ich bin so entschiedener Determinist, als Sie nur irgend sein können. Ich habe stets gelächelt, wenn man vom Genie als von einer qualitativ verschiedenen Gabe sprach, da ich fest daran glaube, die sublimsten, welterleuchtendsten Gedanken gehorchen genau demselben Gesetz der Ideenassociation wie das einfältigste Raisonement eines bornirten Kopfes. Der Funke, der Moskau in Brand gesteckt hat, war chemisch nicht anders geartet, als der, an dem ich meine Cigarre anzünde. Aber darum handelt es sich hier gar nicht, dass die geistigen Thaten aus den Bedingungen ihrer Zeit entspringen. Diese Bedingungen sind in unsrer vielbrüchigen Culturepoche so mannigfaltig, so widerspruchsvoll, dass natürlich auch ihre Producte einander widersprechen müssen. Die Frage kann ja nur sein, welche Bedeutung für jede Epoche eine jede Leistung habe, und da ist der augenblickliche Erfolg nach Majoritäten und Minoritäten genau so trügerisch über zehn, fünfzig, hundert Jahre, wie im Augenblick der ersten Wirkung.

Ich gebe Ihnen unbedingt zu, dass Culturperioden von entschieden einheitlichem, naivem nationalem Gepräge kaum Werke an den Tag gefördert haben, die nicht in einer intimen Beziehung zur Volksseele gestanden, nicht als ihr Ausdruck zu gelten hätten. Auch die hellenische Cultur bis an die alexandrinische Zeit — obwohl wir gewöhnlich ihre Naivität überschätzen — wird wenig ansehnliche und bedeutsame Kunst- und Dichtwerke produziert haben, aus denen nicht mit Sicherheit auf den Ge-

sammtgeist der betreffenden Epoche zurückgeschlossen werden könnte. So nun vollends in den naiv epischen Zeiten, wo sich die Leistungen überhaupt noch nicht individuell absondern, noch keine Namen auftauchen, der eigentliche Künstler noch der Masseninstinct ist. Aber anders stellt sich die Sache in Zeiten einer hochgesteigerten Überbildung, wo das geniale Individuum, wenn es noch so sehr in den meisten seiner Werke dem Gesamtzuge des Jahrhunderts folgt, doch die seltsamsten Gelüste oder vielmehr die berechtigtesten Bedürfnisse verspüren kann, sich zu isoliren, sich auf sich selbst zu stellen, und dann Werke zu schaffen, die gleichwohl dauern, zu dauern verdienen und dennoch keiner Zeit und kaum einem Volke angehören. Solche Leistungen, dächt' ich, müssten den vergleichenden Literaturhistoriker, der Alles als ein nothwendiges Gefüge ineinanderwirkender Factoren darzustellen sich bemüht, stutzig machen wie erratische Blöcke den Geologen. Das Recht und die Macht des Individuums bricht hier plötzlich mit Glanz hervor und spottet alles Einordnens in die Bahnen des Zeitgeistes.

Niemand hat seinem Jahrhundert so viel gegeben und sich so viel von ihm geben lassen, als Goethe; Niemand war geneigter, Naturgesetze anzuerkennen. Und doch, wenn er nur das hätte schaffen wollen und sollen, was für seine Epoche als solche, von diesem Einen Individuum abgesehen, charakteristisch gewesen wäre — wie viel von seinem Herrlichsten hätte er nicht geschaffen! Was in der Zeit brachte ihn dahin, *Iphigenie* zu schreiben, die in die Zeit hineintrat als eine Fremde und selbst den nächsten Freunden des Dichters unerwartet, ja unerwünscht kam? Wo waren die Elemente des Zeitgeistes, die dazu mitwirkten, dass er den *Tasso* schreiben musste, in dieser Form, die den actuellen Werth u. Gehalt des Stückes für die Masse und selbst für die Eingeweihten fast wieder entwerthete? Und

doch, obwohl diese beiden Dichtungen «ihre Zeit nicht ausdrückten», sind sie «stehen geblieben» und werden stehen bleiben, weil in diesem Individuum sich eine so hohe Kraft und Fülle eigenartiger Schönheit angesammelt hatte, dass es gleichsam den Bedingungen der Zeit entwachsen dürfte, ohne dadurch dem Leben zu entwachsen. Ich spreche nicht von gewissen rein — artistischen Anwandlungen grosser Künstler, denen wir vielleicht mehr verdanken, als unsere dialektisch arbeitende Ästhetik sich träumen lässt; einem gewissen spielenden Sinnenrieb, der in seiner Dumpfheit Herrliches leistet und doch nichts mehr bedeutet, als gewisse höchst persönliche und völlig unbestimmbare Seiten im Naturell des Schaffenden. Ich rede hier von dem Gedicht *Iphigenie* nach seinen tiefsten sittlichen und geistigen Beziehungen. Was können Sie aus diesem Werk über seine Epoche aussagen, der es in keinem Sinne angehört? Oder glauben Sie, dass, wenn dieses Werk über 1000 Jahre Zeugnis geben sollte für den Geistes- und Sittenzustand des 18ten Jahrhunderts, dass der Recht hätte, der die geläuterte Seelenhoheit dieser Gestalten und ihres Dichters, als ein Characteristicum der damaligen Gesellschaft betrachtete? Nun aber, wie viel solcher einsamen, falschen Zeugen sind uns nicht vielleicht übriggeblieben aus ferner liegenden Zeiten? denn die Freiheit des individuellen Könnens und Wollens war schon in der Renaissance unglaublich stark entwickelt. Je stärker aber der Einzelne war, desto leichter konnte er Werke hervorbringen, die über das gemeinschaftliche Gepräge der Epoche weit hinausragte, von den Zeitgenossen als etwas unheimlich Fremdes mit dumpfer Ehrfurcht angestaunt das Mittelmässige weit überdauernd, ohne doch im Geringsten für den Geist ihrer Zeit bedeutsam zu sein.

Da bin ich auf der siebenten Seite und noch im ersten Anfang. Denn das Thema ist ja in Bänden nicht auszuschöpfen. Aber ich

wollte Ihnen mein Credo nicht vorenthalten, das in einem höchst scharf betonten Individualismus wurzelt und sowohl mit der metaphysischen als mit der historischen Ästhetik sich immer mehr entzweit. Vielleicht ist die höhere Einheit beider Standpunkte, nach der wir noch immer suchen, ihrer Entwicklung nicht mehr fern. Inzwischen lese ich Ihr Buch wieder und wieder und erquicke mich an dem Stahlbad männlicher Beredsamkeit, wenn ich mich auch bemühe, mir die Wellen nicht über den Kopf wachsen zu lassen.

Mein Roman erscheint in 6 Wochen. Ich sende ihn Ihnen sofort. Meine andern Sachen werden Sie inzwischen erhalten haben.

Dass ich «leicht und ohne Mühe» das Meine zu Stande bringe, trauen Sie mir zu? Sie täuschen sich sehr. Aber das gäbe einen neuen Brief und dieser ist schon ungebührlich lang.

Leben Sie tausendmal wohl, mein theurer Freund!

Immer Ihr
herzlich zugethaner

Paul Heyse.

München. 1. Jan. 1873.

Meinen allerherzlichsten Dank für Ihre Karte. Sie steht mir beständig beim Schreiben gegenüber. Wie sehr sehen Sie sich ähnlich!

437 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kjöbenhavn d. 11. Jan. 73.

Wie dank ich Ihnen, lieber Hr. Heyse für ihren Neujahrgruss. Wäre es nur mir erlaubt Dänisch zu schreiben, würde ich Ihnen recht innig und frei vom Herzen beantworten. Nehmen sie es nun so wie es fällt, ein wenig gezwungen, doch gut gemeint.

Da ich Ihnen sehr gern zeigen wollte, wie lebhaft ich mich für Sie interessire, hab ich Folgendes gethan. Ich habe (nicht

ganz ohne Diplomatie glaub' ich) unsern ersten Verlagsbuchhändler dafür gewonnen ihren Roman *Kinder der Welt* in Übersetzung auszugeben, und ich habe ausserdem einen sehr gut begabten jungen Übersetzer gefunden, einen Norweger mit dichterischer Anlage und für ihre Werke sehr begeistert¹. Von Ihnen ist Nichts ins Dänische übersetzt²; aber eben in diesen Tagen hat ein schlechter Buchhändler fürs nächste Jahr eine Übersetzung von ihren sämtlichen Novellen annonciert, die er von einem ganz elenden unwissenden Journalisten will ausführen lassen³. Vielleicht geschieht es niemals und den letzten Roman kennt er jedenfalls nicht. Aber wollen Sie nicht so liebenswürdig sein für alle Fälle mir eine Autorisirung zu schicken, dass die Übersetzung die ich besorgen lasse und die in dem Gyldendal'schen Buchhandel erscheint die einzige von Ihnen anerkannte ist. Ich lasse dann den jungen Mann anfangen aus der *Spenerschen Zeit*. zu übersetzen damit es schneller geht. Ich hoffe dass sie sich nicht dadurch werden abschrecken lassen, dass sie vermuthlich gar keinen Honorar bekommen; der Buchhändler kann es nicht gut geben, denn das Publicum ist allzu klein, aber wollen sie es haben, und wollen sie sich mit einem mässigen Honorar begnügen, konnte ich es Ihnen doch vielleicht schaffen. Ich habe sehr diplomatisch gehandelt und Niemand wird wissen, dass ich mich mit der Sache abgebe, sonst wird nichts verkauft und das Buch nicht in einer Zeitung genannt. Geben sie mir denn gütigst eine kleine Antwort; ich bin sehr froh über dies unverhoffte Resultat. — Was unsre Streitfrage angeht, dann gebe ich Ihnen wohl gern Recht in den Prämissen, dass der hervorbringende Geist von vielen Cellen seine Nahrung sucht und dass die Mischung nicht arithmetisch zu berechnen ist, aber ich kann in der Conclusion Ihnen nicht Recht geben und die Exempel überzeugen mich durchaus nicht.

Erstens thue ich sie auf einem Punkt aufmerksam, dass es nicht angeht wenn man von einer Epoche spricht ohne weiteres von einem der grössten Geister wie Gøthe so zu sprechen als konnte man ihn von der Epoche subtrahiren und die Epoche wäre noch da. Er gehört mit dazu und zwar als sehr bedeutender Factor, er begegnet in seinem Leben in der Umgebung schon den Einflüssen seiner Anfangsproduction. Zweitens kommen die Exempel mir vor, als ob sie für mich sprachen. Es ist kein leerer Zufall, keine Grille und keine Laune, die es macht, dass G. *Iphigenia* schreibt. Überall unter den Zeitgenossen ähnliches Streben. Solger verherrlicht *Oedipus in Kolonos*, Hegel immer und immer die *Antigone*, Voss hat eben Homer übersetzt, Carstens geht zu Rom, die Nachwirkung von Winckelmanns und Lessings Streben ist ungeheuer stark. Die Reproduction der Antike ist nicht Personal-, sondern Zeitrichtung. Dann ist diese Iphigenia eben sehr genau aus dem 18ten Jahrhundert. Wie fühlen sie noch das? Sie fragen mich unrichtig: Kann man vielleicht schliessen, dass die Damen in der Gesellschaft damals so hochherzig dachten? Ich antworte: Können sie aus der Iliade schliessen, dass die Männer damals wie Achilleus alle dachten und kämpften. Nein aber wir kennen so die heroische Ideale der Zeit. Und diese Iphigenia, dieses Humanitätsideal, concentrirt die Humanitätsperiode vorzüglich. Sie können doch auch nicht zweifeln, dass G. in Frau v. Stein und andere annähernde Modelle gehabt.

Was *Tasso* angeht, dann spricht dies Gedicht noch viel deutlicher für mich. Durch die ganze Sturm und Drang-periode geht als Grundproblem: Das Verhältniss zwischen Poesi und Leben, zwischen Dichter und Welt, es ist ferner als Verhältniss zwischen Ideal und Wirklichkeit Kern des *Wilhelm Meisters* es ist endlich später die Grundfrage und das Ferment der ganzen romantischen Richtung von Anfang bis zu Ende. Gøthe

hat diesen Kampf persönlich durchlebt weil er in der Mitte seiner Zeit lebt, und weil die Zeitströmungen durch sein Herz gehen; aber die Frage ist überall ausser ihm wie in ihm, vor ihm in der Litteratur, wie nach ihm in der Litteratur.

Verstehen wir uns recht, lieber Hr. Heyse! der *Æsthetiker* kann gewiss nur die Festung des Genies enger und immer enger mit Parallele umgeben, in die Mittelpunkt des Schöpfens dringt er nicht, das Individuelle lässt sich nicht auflösen, aber ist es denn Nichts gute und wohlausgeführte Karten der Umgrenzung zu zeichnen? muss man sich nicht überall genügen mit dem, was wir wissen können? und taugt dies gar nichts, weil es nicht das ganze Geheimniss, nicht Alles ist? Sie sprechen als Dichter im Gefühle ihrer artistischen Freiheit unnachspürliche *Capriccien* zu folgen, aber die Meinung ist nicht, diese Freiheit zu läugnen. Sie hat nur ihre Grenze. Wenn man auf dem Felde die Thiere zu einem Pfahl im Erden bindet (ich weiss nicht wie man die Sache deutsch sagt) dann haben sie auch eine gewisse Freiheit innerhalb des Kreises. Verzeihen sie mir das unedle Gleichniss. Es ist nur ein Scherz, aber ich glaube dass das Bild nicht unwahr ist.

Also sie bringen ihre Schriften nicht «leicht» zu Stande. Ich konnte es wohl an der Feinheit der Ausführung gesehen haben. Aber dies beruht auf so vielen verschiedenen *Factoren*, Nerven, Gemüthskämpfe und *Sinnesregungen* anderer Art. Ich hoffe, dass sie wenigstens freudig und glücklich leben.

Ich repetire mir jeden Tag Goethes «Allen Gewalten zum Trutz sich erhalten, Nimmer sich beugen, kräftig sich zeigen»⁴ aber vieles zehrt an meinem Lebensfaden und oft geht die ganze *Courage ad undas*. — Immer lebe ich in der Hoffnung diesen Sommer eine Reise nach Deutschland zu thun. Vielleicht konnte ich Sie dann treffen; es würde mich sehr erfreun. — Loben Sie

nicht mein Buch; das Buch ist schwach, leicht geschrieben, improvisirt, ich fühle selbst am besten alle seine Mängel; gut ist nur was über Dänemark dasteht und das interessirt einem Fremden nicht.

Erlauben sie mir eine indiscrete Frage. Wollen sie nicht den Brief an Madame Tout-le-monde in dem Roman weglassen es scheint mir unkünstlerisch ihn dastehen zu lassen⁵; sie brauchen keine Vertheidigung.

Ich bin von meinem ganzen Herzen ihr Freund

Georg Brandes.

438 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

7 Febr 73¹

Mein lieber Herr Heyse!

Herzlichen Dank für den Brief und den Theil des Buches den ich erhalten. Die Sachen sind jetzt in Ordnung. Nur dies peinigt mich, dass Sie nichts dadurch verdienen. Aber leider sind die Verhältnisse in diesen Ländern so elend klein, dass ich auf Ihre Wegen keine bestimmte Forderungen zu dem Buchhändler zu stellen wagte. Sehr gering würde jedenfalls das anerbote Honorar sein, ich selbst bekam in Deutschland 50 Th. für das Buch, das Sie kennen. Sie gewinnen nur dies, dass Ihr Buch in den drei skandinavischen Ländern bekannt wird, und dass dann gewiss viele von ihren Büchern in Original hier verkauft werden. So ist es mit Spielhagen gegangen, nachdem dieser Verfasser durch eine Übersetzung bekannt geworden. Von ihm hab ich (mit Langeweile) *Hammer und Amboss* gelesen, und dann mit dem grössten Vergnügen den trefflichen Roman *In Reih' und Glied*². Sie kennen natürlich diese Bücher; ich möchte wissen wie sie über den Verfasser urtheilen. Mir scheint er kein Genie aber ein sehr tüchtiger und liebenswürdiger Autor zu sein, oft viel zu breit und nicht künstlerisch genug aber besonders interessant

dadurch dass er Ideen hat und sich mit lebendigen Ideen beschäftigt. Seine Form ist lange nicht so fein wie die ihrige.

Ich las *In Reih' und Glied* weil ich eben angefangen hatte Lassalle genau zu studiren; ich war und bin von ihm sehr eingenommen. Er hat wahrhaft viele Elemente von einem grossen Manne. Sein grosses Buch über Heraklit habe ich bekommen aber habe jetzt die Zeit nicht es zu studiren³. Haben Sie ihn vielleicht gesehen oder gekannt, hat wohl Spiegelhagen ihn gekannt?⁴ Haben Sie sich selbst mit der Arbeiterfrage beschäftigt? Sie ist um mich brennend und ich werde fast ohne meinen Willen nach und nach hineingerissen.

Ich habe jetzt sehr viel gearbeitet und diesen Montag fang' ich (nicht ganz ohne Herzklopfen) meine Vorlesungen an. Das wird bis Ende März dauern und mich sehr beschäftigen⁵. — Was sagen sie zu dieser Lebensphilosophie in Daumers Hafis⁶: «Die Welt, sie wird dich schlecht begaben — glaube mir's! — Wofern du willst ein Leben haben — raube dir's!» Es liegt viel darin. Ich möchte Ihre Meinung hören. Über was möchte ich nicht ihre Meinung hören? Über nichts weniger als Alles. Schreiben sie mir bald einen recht langen Brief.

Ihr ergebener Freund

Georg Brandes.

439 Paul Heyse à Georg Brandes.

[München 27-2-1873]

Mein lieber Freund, wenn die längst ersehnte Gedanken-Photographie schon erfunden wäre, sollten Sie nicht umsonst sich «lange Briefe» von mir wünschen; denn ich ertappe mich oft, auf einsamen Spaziergängen oder in meinem Sopha-Brütwinkel, auf langer hitziger und traulicher Conversation mit Ihnen, wo wir uns *de rebus omnibus et quibusdam aliis* nach

Herzenslust ausschwatzen. Aber das arme lahme langsame Werkzeug, mit dem wir vorläufig noch operieren müssen — wenn es über Tag im strengen Dienst irgend einer Arbeit sich abgemattet hat, wie soll es, in seinen Mussestunden, Lust haben, abermals eine Feder zu umklammern und sich damit zu einem Freunde hinzuschwingen! Ein Droschkenpferd wird sich hüten, Abends im Hof seines Herrn Courbetten zu machen. Und doch, ob es so betrübsam ungewiss ist, wenn ich Ihnen wenigstens bis Steglitz entgegenreisen kann, würde ich Alles daran setzen, wenigstens die brennendsten Ihrer Fragen in möglichster Vollständigkeit zu beantworten, wenn Leute, die Bücher schreiben, sich nicht gerade immer nach Dingen erkundigten, über die man Bücher schreiben müsste, um sich zu verständigen. Dem Allen lässt sich allenfalls Rath finden, wenn man sich mündlich erst einmal über den Sinn und das Gewicht gewisser Worte ausgesprochen hat, sein Wörterbuch mit dem des Freundes verglichen und die abweichenden Bedeutungen oder, was noch dringender nöthig, die Schattierungen der Synonyma mündlich miteinander festgestellt hat. Hernach genügen eben wenige Worte, um Jedem klar zu machen, was der Andere denkt. Aber wie sollt' ich Ihnen jetzt auf ein paar Seiten über Spielhagen meine Ansicht mittheilen — vorausgesetzt selbst, dass ich genug von ihm gelesen hätte, um mir ein Urtheil zu erlauben (was bei meinem geringen Zuge zu dem Naturell dieses begabten Schriftstellers bisher noch nicht geschehen ist)? Die ganze Frage nach dem Werth und der künstlerischen Bedeutung des sozialen Romans käme da zur Sprache, und Sie würden vielleicht den Kopf schütteln, wenn ich einfach gestände, dass — trotz der *Kinder der Welt* — trotz meiner Freude an Ihrem Buch — diejenigen Dichtwerke, die vor Allem etwas zur «Debatte zu bringen» suchen, mir immer am wenigsten nahe gerückt sind, dass ich einen Anlauf habe nehmen müssen,

um von Spielh. überhaupt etwas zu lesen, und nie das Verlangen gespürt, etwas von ihm zum zweiten Mal zu lesen. Meines Bedünkens muss die Tendenz ein organisch gegliedertes Werk so unrscheinbar durchziehen, wie das Adergeflecht den menschlichen Körper. Hie und da darf ein zarter blauer Streifen unter der Haut erscheinen, der Leser muss dem Ganzen an gewissen Stellen den Puls fühlen können, und ein deutliches Klopfen soll ihm eben sagen, wie es mit dem Herzschlag des Werkes bestellt ist. Aber der soziale Roman des gewöhnlichen Zuschnitts erscheint mir so unerfreulich wie der Anblick eines übervollblütigen Leibes, unter dessen Epidermis in dicken blauen Strängen das schwarze, cholericische Blut hinläuft. Nichts von Spielh. hat mir bisher den Eindruck des Harmloslebendigen, des in schönen Selbstgenügen Existierenden, des Unmittelbaren gemacht — vielleicht weil mir gerade das Beste entgangen ist. Aber da sind wir gleich wieder bei einer prinzipiellen Frage, die der Culturforscher von anderm Standpunkte aus betrachtet, als der Poet. Und wie verwickelt wird diese Frage, wenn wir weiterfragen: wer soll die Debatte führen? Die Mitwelt oder die Nachwelt? Die «Besten seiner Zeit», die sehr oft schon die Debatte hinter sich haben, wenn der Poet sich erst des Stoffes bemächtigt, oder die Massen, die noch im Unklaren sind und vom Schriftsteller ins Klare geführt werden wollen? Und endlich: worüber lässt sich besser und zugleich schwerer debattieren, als über das, was ein ganz gedankenloses Dasein zu führen scheint? Was ist fragwürdiger als das unmittelbare, das naive Leben, und was enthält zugleich tiefere Aufschlüsse über den eigentlichen Lebensinhalt seiner Zeit? Philine hat nichts zur Debatte gebracht, Falstaff und König Lear, Sancho Pansa und die *Tausend und Eine Nacht* lösen keine Probleme, und doch — wie gesättigt sind sie mit dem Sauerstoff ihrer Epoche! —

Ich bin überzeugt, wir sind in den Hauptsachen völlig Einer Meinung und wenn wir das erst einmal Aug' in Auge constatirt haben, werden wir um Nebensachen so bequem als genussreich streiten können. Jetzt aber — ein einziges bedenkliches Gleichniss kann uns in die Irre und von einander ablocken. Aber sind Sie nicht auch der Meinung, dass es bei der am Strick festgebundenen Ziege vor Allem auf die Länge dieses Strickes ankommt? Dass die Ziege, die wir genial nennen, durch die Meilenlänge des ihrigen befähigt wird, sogar den Bergrücken zu überklettern, der die Wiese ihrer Nebenziegen abgrenzt, um sich von den Alpenkräutern zu nähren, die da droben oder gar jenseits der Wasserscheide wachsen? Wenn nun, um im Bilde zu bleiben, aus der Milch dieser Fortschrittsziege Käse gemacht werden, die sich hundert Jahre conservieren, und eine verfeinerte Chemie dann aus der Analyse folgern wollte, auf der heimischen Wiese dieses berühmten Ziegenwasens müssten durchaus die und die Alpenkräuter gewachsen sein, weil sich Spuren derselben in dem klassischen Käse nachweisen liessen?? —¹

Wie nehmen solche Bilderspässe geschrieben sich so seltsam aus! Immer wieder komme ich auf mein *Ceterum censeo*, dass wir uns erst sprechen müssen, ehe wir uns schreiben können. Ich plane für diesen Herbst eine Reise nach Holland. Wäre es möglich, sich da zu begegnen?

Alles Heil für Ihre Vorlesungen. Wann kommt die Fortsetzung Ihres Buches? Sobald *Carrière* es hier in der *Augsb. Allg. Zeitg.* besprochen haben wird, sende ich Ihnen die Nummer².

Leben Sie wohl, mein lieber, theurer Freund!

Von Herzen

Ihr

Paul Heyse.

München. 27. Febr. 73.

Gestern habe ich die ersten Exemplare des Romans bekommen. Die Aushängebogen sind Ihnen hoffentlich pünktlich zugegangen?

440 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kbh. 28. März 73.

Lieber Hr. Heyse!

Seit ich ihren letzten Brief erhielt, hab ich buchstäblich so angestrengt gearbeitet, dass ich nie einen Brief habe beantworten können. Gestern hab ich meine Vorlesungen geendigt und der Druck meines Buches im Dänischen ist jetzt angefangen¹. Das Buch wird wohl von 29 Bogen sein während der erste Theil nur von 17 war, so dass dieser Theil viel grösser ist. Ich hab' ihn in 9-10 Wochen geschrieben; ich hoffe dass er Ihnen gefallen wird; er wird nach und nach ins Deutsche übersetzt.

In Mai reis' ich von hier weg, und bleibe so lange weg, wie es mir nur möglich ist, denn ich hasse Kopenhagen. Aber ich habe nicht viel Geld, so dass dieser Umstand die Reise einschränken wird. Sehr gern wollt' ich mal mit Ihnen irgend etwas sehen. Sie gehen nach Holland sagen sie. Wann und welchen Weg? Es ist wohl nicht sehr wahrscheinlich obwohl nicht unmöglich dass ich Sie im Herbst in Holland treffen konnte; aber vielleicht käm' ich im Sommer nach München. — Ich gehe erst glaub ich nach Hamburg und Berlin. Schreiben Sie mir, lieber Freund ihre Reisepläne, falls sie solche haben.

Was ist Tendenz? Wird nicht vieles durch Zeitumstände Tendenz, was an sich harmlose Wahrheit ist. Es war 1803 in Dänemark furchtbar tendenziös für Toleranz gegen die Juden zu schreiben, jetzt ist's eine Trivialität. Tendenz hängt davon ab, wie die Stellung der Wahrheit zur Umwelt ab. Das Paradox ist die Wahrheit in Abstand gesehen, und die Tendenz die Wahr-

heit, die noch kämpfen muss. In Sancho Pansa und Don Quichote ist sehr viel zur Debatte gebracht, wie können sie, lieber Herr und Freund, was so einleuchtendes leugnen? *Don Quichote* ist eine Tendenzschrift d. h. war es. Philine — nicht tendenziös! Wie wäre es nicht tendenziös der Katechismusmoral gegenüber diese hübsche Dame einmal nach dem andern «die angenehme Sünderin», «die zierliche Sünderin» zu nennen². Und Hamlet! lauter Debatte!

Die Übersetzung ihres Buchs ist recht gut fortgeschritten. Druck wird sehr bald anfangen. Vergessen sie nicht, lieber Hr. Heyse, mir dies zu beantworten: Haben sie einem Buchhändler Imm. Rée hier in der Stadt die Erlaubniss gegeben ihre Novellen in Übersetzung auszugeben. Er hat es annoncirt, dass er von Ihnen die Erlaubniss hat; ich habe den Verdacht, dass dies Lüge ist. Wenn so ist, erlauben sie mir dies zu demaskiren, oder haben Sie jemand hier diese Erlaubniss gegeben?

Strodtmann hat ein Buch über Dänemark ausgegeben, worin das übertriebene und nicht geschmackvolle Lob, das er mir zutheilt, mir sehr geschadet hat³. Aber die Übersetzungen in diesem Buch scheinen mir ganz unübertrefflich. Was sagen Sie dazu?

Ich weiss — und Sie sagen mir's ja auch immer, dass Sie zum Briefschreiben keine Zeit noch Lust haben, aber glücklicherweise sagen Sie es immer in Briefen und so wag' ich denn wieder Fragen, die Sie vielleicht ungern beantworten. Wenn Sie mal wieder schreiben, dann sagen sie mir einige Worte über Lassalle.

Das haben sie sehr schön in ihrem Roman gemacht, dass Lea (wie ein Operngucker) zwei Auszüge (wie sagt man?) hat. Das ist tief und wahr. Aber warum lieben Sie so sehr das hässliche Wort «vornehm»?

Ihr ergebener
Georg Brandes.

441 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen 24. April [1873]

Immer kein Wort, lieber grosser Mann! Haben Sie jemals antichambriert? sie ahnen nicht, wie wenig ich es liebe. Ist der Herr noch nicht ledig? Das ist diese schlimme Vornehmheit der Seele, wovon ich letzt übles fürchtete. Da sitzt diese «vornehme» Seele und träumt von unsterblichen Dichterwerken, und die unvornehmen Seelen sitzen im Vorzimmer, wo es sehr kalt und unangenehm ist, und warten, und wenn sie nicht so correct sind wie ein Held von Paul Heyse, Edwin genannt, dann fangen sie an zu knurren leise.

In 4, 5 Tagen ist mein Buch hier fertig. Wollen Sie es dänisch haben?? Und ihre Gedichte die Sie mir versprochen; jetzt kommen sie, wenn ich nicht mehr hier bin.

Ihr ergebener

G. B.

442 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München 30. April 73.

Wenn Sie wirklich antichambriert haben, lieber Freund, was ich noch stark bezweifle, so haben Sie sich doch nicht langweilen können. Denn Sie waren in zahlreicher und guter Gesellschaft. Alle meine Freunde habe ich eine Weile warten lassen müssen, da ich mich mit einer grossen Arbeit einige Wochen «vor der Welt ohne Hass verschliessen» musste. Dreissig Druckbogen in $3\frac{1}{2}$ Monaten — ich dachte, das wären der «mildernden Umstände» genug. Und leider hatte ich auf Ihren vorletzten Brief nichts zu antworten, was dringend gewesen wäre. Jener Übersetzer meiner Novellen, wenn es ein Herr Kaufmann sein sollte, hat mich allerdings um Erlaubniss gebeten. Wie sollte ich sie ihm verweigern, da meine Sachen überhaupt in Dänemark

vogelfrei sind und es eine besondere Courtoisie eines geneigten Lesers ist, wenn er noch eigens anfragt, ob er seine Übersetzungen, die er bereits fertig hat, drucken lassen dürfe? Eine ausdrückliche «Autorisation» kann ich freilich nur ertheilen, wo ich ein internationales Recht zu schützen vermag, und thue es dann nur nach eigener Prüfung, wo ich der Sprache mächtig bin, oder sonst auf gute Empfehlung. Ist also dieser mein dänischer Dolmetsch kein glücklicher Interpret, so muss ich's eben leiden, wie ich es schon in England, Frankreich und Italien mir habe gefallen lassen müssen. Ihre zweite Frage hat mich nun vollends rathlos gelassen. Von Lassalle's Schriften wissen Sie ohne Zweifel mehr als ich, da ich nie ein tieferes Studium daran gewendet habe. Und seine Person ist mir nur aus meiner Primanerzeit erinnerlich, wo er im Mendelssohn'schen Hause — vor der berühmten Cassetten-Affaire — in einem Morgenconcert der Frau Fanny Hensel unter den Hörern stand, mir noch heute unvergesslich durch den scharfen trotzigen kalten Ausdruck des bedeutenden Gesichts¹. Sie wissen, dass sein Volk, im Grossen und Ganzen, zwischen Feigheit und Frechheit schwankt, welche Letztere wir — denn ich gehöre von Mutterseite dazu und weiss deshalb auch, wie viele und vornehme Ausnahmen von der Regel zu finden sind — mit dem unübersetzlichen Namen «Chuzbe» bezeichnen — worin Potulanz, Verschmitztheit, eine gewisse muntere Naivität und sogar einige Liebenswürdigkeit mit einbegriffen sind². Von alledem hatte der merkwürdige catilinarische Mensch sein gutes Theil.

Haben Ihnen in diesen Tagen nicht die Ohren geklungen, so giebt es keine Wirkung in die Ferne. Ich war einige Tage mit meinem weisesten Freunde zusammen, Moritz Lazarus (Verf. des *Lebens der Seele*, Herausgeber der *Zeitschrift für Völkerpsychologie*, die Ihnen doch wohl bekannt ist, da sie gerade auf Ihre

Mühle das reichlichste Wasser leitet). Ich baue ein bischen an einem Häuschen, das ich mir gekauft habe, und da jener treffliche Freund Alles kann, ist er auch der sicherste Sachverständige in diesem Fach. Nun, nach abgethanem Bau- und Finanzrath haben wir dann auch philosophiert und geplaudert und was ich ihm von Ihnen gesungen habe, sollte Ihnen wohl in den Ohren geklungen haben. Auf der langen winterlichen Heimfahrt habe ich mich dann an Ibsens *Kronpräsidenten* erwärmt — nein, durch und durch in Flammen setzen lassen. Kein Lebender hat mir je mit einer dramatischen Dichtung solche Schläge ins Herz gethan. Ich war wie in einem Meerbade, und weiss es Strodtmann grossen Dank, dass er uns diesen gewaltigen Poeten nahe gebracht hat³. Wenn er uns nicht auch Ihren zweiten Band verdeutschte, würde ich sicher Dänisch lernen. Aber mir den Genuss verkümmern mit Rathen und Buchstabieren? Lieber gedulde ich mich noch einige Monate. Und inzwischen hoffe ich Ihrer in Person habhaft zu werden. An Holland ist nicht zu denken, da mich der Bau bis in den Herbst hier festhält. Um so sichrer treffen Sie mich zu jeder Zeit. Ich dachte erst im Herbst anfangen zu können; nun hat es sich glücklich gefügt, dass das Häuschen schon jetzt leer wird.

Was hat Ihnen das gute Wort «vornehm» gethan, dass Sie es hassen? Die Sache werden Sie doch lieben müssen, da ihr Widerspiel, das Gemeine, hinter Ihnen liegt. Und einen Aristokratismus im Sinne der Junker werden Sie dem Verf. der *Kinder der Welt* doch nicht zutrauen. Übrigens habe ich freilich, je älter ich werde, je mehr die Nothwendigkeit begriffen, mir meine Gesellschaft auszusuchen, und meine Unfähigkeit, mit jedem sogenannten Nebenmenschen frère et cochon zu sein. Sind Ihnen denn meine Dramen u. Novellen in Versen nicht zugekommen? Ich habe dem Verleger längst den Auftrag gegeben. Den ersten Band, *Die Ge-*

dichte, haben Sie ja. Lassen Sie mich wissen, was Ihnen fehlt.
Und hier noch einen herzlichen Gruss und Händedruck

Ihres
Paul Heyse.

443 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Copenhagen 8. Mai 1873.

Lieber Hr. Heyse! Herzlichen Dank für Ihren Brief. Es freut mich dass Sie schon wieder eine Arbeit beendet haben. Viel Glück dazu dem Publicum gegenüber.

Herrn Lazarus kenn' ich nur in so weit als ich weiss, dass er ein Freund von meinem Lehrer und Meister Taine in Paris ist¹. Die Zeitschrift kenn' ich nur von Hörensagen, auch hab' ich einzelne Stücke daraus in Übersetzung gelesen.

Sehr komisch ist es mir, lieber Herr und Freund, dass Sie mir ein jüdisches Wort erklären; ich bin nämlich ein Jude; ich glaubte, Sie wussten es; hätten Sie die Polemiken gegen mich gelesen, würde es Ihnen kein Geheimniß sein. Dass Sie dagegen z. Th. jüdischer Abstammung waren, wusste ich nicht. Nun sind Sie mir doppelt lieb. Ich gestehe diese Schwäche. Sehr viele Menschen haben ja doch im Blute noch die Vorurtheile, die ihr Verstand verurtheilt, so ist man denn einem Fremden gegenüber immer etwas unsicher, wenn man ihm das Geständniß seiner Abstammung thun muss.

Sie urtheilen wahrhaft sehr hart über die Racenfehler, die doch eigentlich nicht solche sind, sondern nur Producte der Unterdrückung. Wass Lassalle angeht, scheinen Sie mir — ich kann es nicht läugnen —, wie alle verständige Deutsche, die ich gekannt habe, sehr ungerecht. Der Mann scheint mir kurzweg ein Genie gewesen zu sein. Ich habe seine kleine Brochuren wieder und wieder gelesen und in Jahren hat Nichts so einen Eindruck auf

mich gemacht wie dies. Vielleicht kam es auch etwas daher, weil meine Lage, als ich es las, einige Ähnlichkeit mit der seinigen hatte. Aber ich glaub es doch nicht. Die Gedanken sind neu, kühn, wahr. Wie lange haben nicht Leute dieser Art eben in Deutschland gefehlt. Es scheint mir das nothwendige Supplement Bismarcks zu sein.

Leider kenn' ich von Ihnen noch Nichts. Ich habe nämlich weder *Gedichte* noch *Novellen* bekommen. Ich hatte aber grosse Lust wenn ich diesen Sommer nach Deutschland komme, Sie aufzusuchen. Zudringlich bin ich aber nicht, obwohl von der «zwischen Frechheit und Feigheit schwankenden» Race. Ich fürchte nur, Sie haben all zu wenig Zeit zu Gesprächen. Aber für einige Tagen? In 14 Tagen denk ich von hier zu reisen, doch keineswegs gleich nach München.

Über Vornehmheit denk ich wohl ungefähr wie Sie. Aber ich glaube es unerlaubt sich geistreich — epikureisch abschliessen zu wollen und sich von den Ungebildeten zu entfernen, weil ihre Hände hart sind und ihre Kleider übel riechen (wie Heine). Es ist dieser Geschlecht, die jetzt lebt, eine Aufgabe gestellt: die Arbeiter zu erziehen: Thun wir es!

Ihr herzlich ergebener Freund

Georg Brandes.

P.S. Sie fangen an hier sehr populär zu werden. Die Übersetzung ihrer Novellen, die übrigens leider schlecht sein soll, geht sehr gut. Ihre Biographie hat in den Zeitungen gestanden und neulich hat ein Wochenblatt eine Schilderung ihrer Persönlichkeit nach dem Deutschen gehabt (anonym; es war etwas von Ihrer Jugend in Berlin, ein Gespräch zwischen Ihnen, dem König von Baiern, Liebig, Carrière u. mehrere)².

444 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen 23. Oct. 73.

Liebster Heyse!

Gestern empfang ich von Ihrem Verleger die zwei Bände von ihren Novellen, von denen alle sagen, dass sie die vorzüglichsten sind. Sie können dann begreifen wie gern ich sie lese. Ich fing an und las gestern zwei, wovon besonders *Die Stickerin von Treviso* mich stark ergriffen. Ich schreibe Ihnen dann heute um Ihnen für dies und alles andere zu danken und Sie zu bitten mir mal wenn Sie Zeit übrig haben zwei Zeilen zu schicken.

Ich bin in Innsbruck, Nürnberg, Weimar und Berlin gewesen seit letzt¹, und wohne jetzt wieder hier in Kopenhagen, für mich der traurigsten Stadt. Ich arbeite an meinen Vorlesungen aber, der Himmel weiss es, in keiner günstigen Atmosphäre. Kein einziges Blatt in Kopenhagen hat mein letztes Buch genannt², nur ein jütländisches Blatt erklärte kurz, Niemand hatte etwas so «Freches» gelesen³. Bergsøe hat ein Gedicht gegen mich geschrieben oder gegen «den freien Gedanken» wie Sie mich nennen⁴. Der populärste Romanschriftsteller, Ewald, hat eine Roman gegen mich verfasst⁵, wo der Held, ein vollendeter Schurke, der mein Portrait sein soll, und dem er lange Stücke (mit Citationszeichen) aus meinen Schriften in den Mund legt, nur darauf ausgeht Mädchen auf die gemeinste Weise zu verführen indem er sie von Emancipation der Frauen vorplaudert, der ausserdem feige ist etc. Einige Äusserlichkeiten von meinem Leben sind noch dazu benutzt, er ist in Paris, wenn ich da war u.s.w. Sie begreifen, wie die Zeitungen dies Buch loben und sich freuen⁶. Es versteht sich dass der Held «Freidenker» ist und andere zu dieser bösen Sache verführt, bis alle seine Schlechtigkeit erkennen. Gestern ist noch ein Roman auch gegen mich gerichtet angekommen⁷. Es ist ein allgemeines Hohnschrei.

Was ich nun besonders fürchte, und was scheint zu fürchten

zu sein, ist dass Chambord König in Frankreich wird⁸. Dann wird die Reaction hier sich alles erlaubt glauben. Sie haben vielleicht gesehen, das wir eben in der grössten politischen Aufregung sind. Die Linke (die Bauernfreunde und Bauern) haben einen Schritt gemacht, der unerhört ist in allen constitutionellen Ländern, hat das Finanzgesetz gelegnet ohne es verhandeln zu wollen. Sie haben nämlich jetzt Majorität im Volksting und wollen absolut das Ministerium (die Nationalliberalen) stürzen. Das ganze Land ist jetzt in der furchtbarsten Agitation. Das Volksting ist aufgelöst geworden, und neue Wahlen werden vorbereitet. Da der König (Idiot) aufs leidenschaftlichste für die Nationalliberalen, seine alte Gegner, Partei gegriffen hat, da alle Städte für diese Lügner- und Heuchler-bande sind, stehen wir vor grossen Krisen. Es ist zu wenig zu sagen, dass die Streit leidenschaftlich geführt wird; sie wird mit wahrer Wuth geführt. Ich wünsche innig den Bauern Sieg, wie schlecht und roh und bestechlich sie auch sind, aber selbst das nützt nicht, denn die Regierung scheint darauf bestimmt dann einen Staatsstreich zu thun, und wie die Stimmung ist in den Städten, können sie ohne geringste Furcht alles wagen. Ach! dies langweilt Sie gewiss aber für mich ist es von dem höchsten Interesse. In Dänemark ist in diesem Sommer kaum ein Tag ohne Regen gewesen, das ist symbolisch.

Ibsen hat zwei grosse zusammenhängende Dramen von Julian geschrieben⁹; leider sind sie ein wenig trocken. Ich fürchte man wird auch gegen ihn den Schrei über Freidenkereie erheben. Ich habe ihm gesagt, ich werde ihn nicht loben, denn dann glauben die Bestien gleich, er müsse Freidenker sein. Mit eignen Augen können sie es nicht sehen. Jedenfalls ist er jetzt noch ungeheuer populär und die ganze Auflage von 4000 Exemplare wurde in einem Tage ganz ausverkauft.

Schreiben Sie mir jetzt ob ihr kleiner Knabe wieder recht wohl sich befindet, er machte Ihnen ja diesen Sommer so viel Trauer. Ich hoffe es und bitte Sie ihren Kindern von mir recht vielmals zu grüssen.

Ich glaube man kann Alles tragen in der Welt, wenn man wie Sie eine glückliche Heimath hat.

Ich schäme mich nicht alles in meinem Brief so düster geschildert zu haben, weil es nicht im geringsten übertrieben ist. Ich klage nicht und bin immer arbeitsam. Wenn Eins nicht wäre — eine Herzenstrauer, ich meine eine Herzensangelegenheit von ernster und ziemlich hoffnungsloser Art — würde ich von allen meinen Feinden und Widersachern nur lachen. Aber — — — Es scheint mir bisweilen hart jeden Tag beinahe die gehässigsten Ausfälle gegen mich zu sehn, während nie z. B. ein einziges lobendes Wort von Deutschland aus zu unsern Blättern den Weg gefunden¹⁰, aber ich trug das und mehr leicht, wenn ich nicht innere Trauer hatte. Denken Sie sich um ein Beispiel Ihnen zu geben, dass Goldschmidt, als bei dem Minister Hall am Tische über mich gesprochen wurde und er erst gesagt hatte, ich hätte auch keinen Schatten von Talent, weiter gegen einen der Gesellschaft bemerkte, was in Deutschland günstiges über mich geschrieben wurde, hätte ich natürlicherweise alles bezahlt. Nur einer widersprach, der mir es erzählte¹¹.

Wollen Sie Bernays sehr viel von mir grüssen und ihm sagen, dass er in mir immer einen grossen Bewunderer hat. Ich fühle mich ihm gegenüber gewiss sehr dilettantisch, aber kann nun einmal nicht anders sein, weil ich in dem kleinen Lande keine bessere Erziehung genossen.

Sie erinnern vielleicht zufällig, in Strodtmanns Buch über Dänemark den Namen Drachmann gesehen zu haben. Es ist ein junger Dichter und Marinemaler, der für mich sehr eifrig in die

Schranke getreten ist. Er hat sehr viel Talent und seine Gemälde wurden früher sehr geschätzt und von den Matadoren der Börsenwelt gekauft. Seit er aber für mich aufgetreten ist, ist auch er verpönt und nun hat er in 1³/₄ Jahren kein einziges Bild verkauft, weil er wie es heisst als «Freidenker» keine «Unterstützung» verdient. Er ist neuverheirathet und muss jetzt um sich und seine Frau zu ernähren Töpfe malen. Die Gemälden hat er ganz weggelegt. Nun würde ich Sie fragen ob Sie es nicht möglich glauben, dass irgend ein Kunsthändler in München vielleicht dänische Marinebilder von unserer bekannten guten Marineschule kaufen möchte und wie man thut um mit so einem auf ernste Weise in Verbindung zu treten? Verzeihen Sie die Frage, wenn Sie mir hierzu keine Hülfe leisten können. Hier fürchtet man diese «atheistische» Seebilder, in Deutschland würde man gewiss nicht weder in dem See noch in den Schiffen das Irreligiöse spüren.

Nun leben Sie wohl. Glauben Sie nicht, aus allen diesen Worten hinaus zu lesen, dass ich zusammensinke oder mich aufgebe; nicht im Geringsten. Es geht mir herzlich schlecht aber ich halte den Kopf aufwärts. Ist ihr grosser Roman fertig? Ist der Druck schon angefangen? Ich freue mich von Herzen dazu ihn zu lesen. Ihre Novellen machen hier in der Übersetzung viel Glück, und ihr Bild steht in allen Fenstern. Die Übersetzung der *Kinder der Welt* ist leider noch nicht vollendet, aber es wird wohl nicht lange dauern.

Sie wissen dass ein Brief von Ihnen mich immer freuen wird. Schreiben Sie ihn denn, wenn Sie mal Zeit und Lust haben.

Ihr ergebener

Georg Brandes.

445 Paul Heyse à Georg Brandes.

München 7. Nov. 73.

Liebster Freund!

Ich bin mit Arbeiten überladen, zerstreut und betrübt — mein alter Dioscure, Hermann Kurz, eine Seele von Gold und ein Poet, von dem man über zehn und fünfzig Jahre in unserm Deutschland mehr wissen wird als heute, hat sich ohne Abschied fortgestohlen und mich mit dreifacher Sorge zurückgelassen. Die Herausgabe des deutschen und ausländischen Novellenschatzes soll ich nun allein fortsetzen und auch eine Gesamtausgabe von K's Werken veranstalten¹. Dazu häusliche Nöthe, eine kranke Frau (der Bube ist endlich aus der Noth mit seiner *petite santé* glücklich heraus), Aerger über den Schneckengang meines Hausbaues und andere Chicane der lieben Unerforschlichen. Also bin ich wenig dazu passend, von mir hören zu lassen, zumal einen Freund, der selbst mühselig und beladen ist, und dabei nicht selbstisch genug, um das *solamen miserum der socii malorum* gelten zu lassen. Aber schon allzu lange liegt mir's auf dem Herzen Ihnen zu sagen, wie hell die Tage mit Ihnen in meiner Erinnerung stehen, wie herzlich ich es Ihnen danke, dass Sie gekommen, dass Sie mit meiner zerrissenen Gegenwart vorlieb genommen haben, dass Sie Der sind, der Sie sind. Hier entbehre ich, bis auf wenige gute Stunden, eines Verkehrs, wie ich ihn mit Ihnen genossen habe, und es thut nicht gut, dass der Mensch allein sei, der auf Menschen wirken soll. Nun wieder auf den traurigen Nothbehelf der Briefe angewiesen zu sein! die nur eine Silhouette vom Leben sein können, während man so gern die Photographieen austauschte! Zumal in diesem Winter, wo ich viel Mangel an guter Stimmung und Überfluss an Zeitmangel haben werde. Denn der Roman, den ich noch auf dem Lande unter Dach gebracht habe, soll nun im Innern ausgebaut, verputzt, gemalt und poliert werden, eine

Arbeit bei der mir all meine Sünden einfallen, während im ersten Hinwurf die Lust gebüsst und die Liebe erschöpft zu werden pflegt, mit allem Leichtsinn, der zum Schaffen nöthig ist. Man muss eben sehen, wie man sich durchschlägt. Aber in der That, ich weiss nicht, ob ich nicht eine Handvoll äusserer Feinde mir lieber gegenüber, als den Geist des Streits und Ungenügens in mir selbst sähe. Eine Handvoll, kein Heer, wie Sie es zu bekämpfen haben! Im Ernst, Theuerster, ich glaube Ihnen fehlt Eines, was allein ein so angefochtenes Wirken auf die Länge erträglich, ja überhaupt nur möglich macht: eine Partei, und bestünde sie nur aus einem Dutzend Menschen, darunter unbedeutende und schwache, aber in geschlossener Aufstellung um die Fahne geschaart. Möglich, dass ich mich täusche, wenn ich Sie immer ganz einsam in jenem Kampf mir vorstelle den «die Götter selbst vergebens kämpfen». Aber wie ich Ihre adlige Art erkannt, scheint mir der Parteisinn überhaupt nicht stark bei Ihnen ausgebildet, Sie verlassen sich auf das gute heilige Recht der Wahrheit zu stolz und trotzig, um alle die kleinen demagogischen Mittel in die Hand zu nehmen, die eine Partei bilden, resp. vergrössern helfen. Und so bleiben Sie immer das ausschliessliche Ziel aller Pfeile und faulen Aepfel. Wenn Sie sich mit den Gemeinen gemein zu machen verstünden — aber dasselbe haben weise Leute dem Coriolan gesagt, und er ist geblieben, der er war, und wir fühlen mit ihm. Alle Wahrheit ist aristokratischer Natur, mag sie sich der Arbeiter erbarmen oder der verkannten Majestät des Gewissens. Und Sie sehen ja, wie pöbelhafter Waffen sich Ihre Feinde bedienen².

Dazu noch leidenschaftlichen Sturm und Drang! Herzensnöthe!

Wie gern träte ich in Ihr Zimmer und wir plauderten uns die Seele hell und ich sagte Ihnen mit einem Händedruck, wie sehr Sie mir theuer sind!

Bernays hat mit seinen Vorlesungen zu thun; ich sehe ihn weniger als ich möchte. Wenn der Winter erst völlig eingezogen, wird das hoffentlich anders. Er sendet Ihnen die freundschaftlichsten Grösse, und ich umarme Sie in Treue und Liebe

Ihr

P. H.

Schönste Grösse von meinen Kindern und unbekannter Weise von meiner Frau.

An verschiedenen Orten finde ich Ihrer *Hauptströmungen* in grossen Ehren gedacht und würde Ihnen die Artikel schicken, wenn ich der Journalnummern habhaft werden könnte. Aber die Thatsache genügt Ihnen wohl.

Was die Marinebilder betrifft wäre wohl eine Anfrage an den «Münchner Kunstverein» der sicherste Weg, die Sachen hier bekannt zu machen. Die Kunsthändler fänden sich dann schon ein³.

446 Georg Brandes à Paul Heyse.

16. November 73.
Kopenhagen.

Liebster Freund!

Tausend mal Dank für ihre 2 Briefe. Es war wacker von Ihnen meiner zu gedenken. Ich arbeite stark, fange übermorgen Abend meine Vorlesungen über die französische Restauration an. Also auch Sie haben Kummer. Sie sind dazu von den Göttern nicht bestimmt und es tröstet mich gewiss nicht in meinen Bekümmernissen, dass Sie Leid haben; hier ist meine Hand. — Wir hatten vorgestern Wahlen; die Bauern haben glücklicherweise doch eine kleine Majorität bewahrt. Dies, und dass der Esel Chambord nicht König wurde sind die einzige Lichtblicke, die in letzter Zeit in mein Leben gefallen, und die sind doch nicht stark. Meine Arbeit fällt mir leider ungeheuer schwer. — Es ist nicht ganz so, dass ich keine Partei habe. Etwa 70 Männer hatten sich schon vor

1½ Jahre zu mir geschlossen¹, aber die Zahl wächst nie, weil ich keinen Schritt dafür thun mag, und wenige von Ihnen sind wirklich bedeutend. Leider ist der talentvollste von uns allen, ein junger Novellist und Naturforscher, der mit uns in München war, und den Bernays da traf, jetzt todtkrank aus Brustschwäche. Der war die beste Kraft unter allen den jungen. Nur 26 Jahr, so talentvoll, so ausgezeichnet in Botanik, in allen Naturwissenschaften und in der Poesie und nun — — — heute hab ich die Nachricht bekommen, ich kann's gar nicht fassen².

Wenn die Arbeiter mal Macht bekommen, hab ich auch sie. Aber jetzt wandert der eine nach dem andern ins Zuchthaus, von unsern Spitzbuben verurtheilt. O dieser Zustand ist allzu traurig.

Ich las vor einiger Zeit eine elende Anzeige ihres Romans in der *Revue des deux mondes*, von dem sonst so liebenswürdigen und jetzt so unglaublich gemeinen Réville³. Im letzten N^o der *Revue* war meines Buches gedacht⁴. Blaze de Bury hatte beinahe den ersten Theil übersetzt, leider mit so viele übertriebene Schimpfworte auf Dänemark und mit Missverständnissen wie dass ich gesagt habe, es gäbe «keine dänische Litteratur», so dass man hier im Stillen noch mehr gegen mich wüthet, denn kein Blatt spricht natürlich öffentlich davon⁵.

Etwas in den Zuständen hier ist gar zu ekelhaft. Ich hatte z. B. einem jungen Maler viel Gutes bewiesen und er mich oft besucht; nun hat er sich erniedrigt auf Bestellung in einem sehr ausgebreiteten Almanach meine Karrikatur, auf dem Katheder stehend, zu zeichnen⁶. Sie illustriert eine neue Geschichte, wo ich der (natürlich lächerliche) Held bin. Man verliert so den Zutrauen zu den Menschen. Sonst ist es gleichgültig; denn die Geschichte von einer heiligen Dame geschrieben, ist ganz elend erbarmlich⁷.

Schicken Sie mir nur keine Zeitungen über mich, die Recensionen sind in Deutschland am meisten allzu schlecht. Nur im

Centralblatt stand eine überlegene und doch sehr schmeichelnde Recension über mich, die ich gesehen⁸. — Ich habe jetzt *Annina, Beatrice, Geoffroy und Garcinde, Auferstanden* von Ihnen gelesen. Sie sind gut. Es scheint mir dass sie besonders die Frauen kennen. Ihre Männer sind nicht ganz so tief aufgefasst. Ich habe einen etwas anderen Begriff von dem Männlichen als sie. Ich fasse es mehr aggressiv, sie es mehr als entwickelte Bildung. Auch haben Sie gewiss mehr Jünglinge als Männer gemacht. Ich habe in mir ein gewisses Ideal von Schärfe oder wie sagt man? die Schiffe hinter sich verbrennen, etwas auszurichten, und fertig thun, allen gegenüber sich zu behaupten, kurz ein Ideal von einem Malgrétout, das nicht Sie so beschäftigt. Sie machen die Frauen ganz, und ganz Frauen. Ihre Männer sind fein, sehr edel aber etwas passiv vielleicht, wie ihr Edwin⁹. Was sagen Sie dazu? Sie haben nach meinem Gefühl nie einen Mann gemacht, der so ganz ein Mann, wie ihre Frauen ganze Menschen und ganze Frauen sind. Ich bin viel brutaler und viel gewaltsamer oder härter als Sie, das fühl' ich. Vergeben Sie diese rein persönliche Reflexion, es ist nicht im entferntesten als Kritik gemeint, es ist nur Abschreiben eines Eindrucks.

Sagen Sie mir mal ob sie Turguéniows kleine Sachen kennen, die *Briefwechselung* oder *Frühlingswellen* (von der italienischen Familie). Wahre Meisterwerke¹⁰.

(Schreiben Sie mir immer nur mit deutscher Schrift, ich lese es eben so leicht wie lateinisch).

Mein jüngerer Bruder hat beschlossen jetzt eine Zeitschrift auszugeben¹¹. Mein Name wird dann mit seinem auf dem Titelblatt kommen, aber ich werde wenig dabei thun; mein grosses Buch nimmt mir alle Zeit. Ausserdem bin ich wenig arbeitsfähig. Ich bin wie einer, der einen Nadel im Herzen hat. Sonderbar! es kommt mir ganz lächerlich vor, Ihnen Herzensangelegen-

heiten anzudeuten. Sie haben so viel Liebesgeschichten geschrieben, so viele eigenthümliche und tragische Fälle gekannt, gedacht und erfunden, dass ich mich vorkomme wie einer, der dem Artzt eine Krankheit nennt. Sie werden gleich denken, ja dies ist der Fall N^o so und so, ich habe es so und so viele mal gesehen. Wie der Artzt denkt: das Mittel für diese Krankheit liegt in der Apotheke in dem Schubladen rechts.

— — — —¹²

Ganz ihr Freund

G. B.

Grüssen Sie mal auch Ihre Frau, wiewohl ich sie nicht kenne, von mir, und sagen Sie Ihr, ich habe mir das schönste Bild von ihr gemacht. Bitten Sie auch Ihre Kinder mich nicht zu vergessen.

447 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[København] 30. Dec. 73.

Lieber Heyse! obwohl ich Ihnen nichts von Interesse zu sagen haben, will ich Ihnen schreiben um Ihnen gute Wünsche für das neue Jahr auszudrücken und Ihnen zu danken für die Freundschaft die Sie mir in diesem Jahre bewiesen haben. Sie sind der Einzige, dem ich in diesem Anlass schreibe.

Sehr gut versteh ich, dass Ihre grosse Verluste Sie heftig und ernst angegriffen¹. Es ist herzerreissend von so theuren Personen auf solcher Art zu scheiden. Besonders Sie mit ihrem harmonischen Ansicht des Lebens müssen solche Dissonanzen auf's bitterste verwunden. Vielleicht rechnen Sie noch weniger darauf, als wir Andere. Mögen die Wunden heilen und Sie rüstig auf ihrer Bahn fortschreiten!

Ich habe mich wieder in der letzten Woche sehr mit Ihnen beschäftigt und Anlass gehabt Sie zu beneiden, wenn ich wie ihr Mohr thun würde². Sie können nicht selbst recht wissen wie gross das Glück ist, so in Werken, die den ganzen Menschen ideal

wiederspiegeln, sein ganzes Inneres auf schöne in ihrer Art vollkommene Weise an den Tag gebracht zu haben. Sie existiren so zu sagen doppelt, in den Büchern und persönlich und welche eine grosse Gallerie haben Sie nicht producirt!

Ich habe von Ihnen jetzt gelesen folgende mir früher unbekannte Novellen: *Lorenz und Lore. Der letzte Centaur. Mutter und Kind. Am todten See. Ein Abenteuer.*

Diese sind alle von den reifsten der ganzen Sammlung. Ihre Compositionsweise in den Novellen ist ganz originell. Es amüsirt mich ausserordentlich wie immer das Unerwartete geschieht und doch wohl motivirt, wie immer ein Umschlag kommt und allem Form giebt. *Der letzte Centaur* ist wunderbar frisch, und sehr gut ist das Wunderbare dadurch vorbereitet, dass die Todten mit einander sprechen. Diese Novelle vergisst man nicht. Eine halbe Stunde bevor ich *Am todten See* las, sass ich eben und dachte «ob wohl Heyse nie einen Selbstmordentschluss geschildert hat» denn ich hatte eben in dieser Woche, ob wohl — Gott weiss es — wenig zum Trösten Anderer auferlegt — erst ein junges Mädchen, später einen jungen Mann, die sich beide hatten tödten wollen und noch wollten (aus verschiedenen Ursachen — sie kannten sich nicht —) — predigen müssen, und dann las ich eben ihre Schilderung, die fein und gut ist. Ich liebe es sehr in ihren Novellen, dass sie den Philistern so scharf trotzen; ein Anderer würde es mit weniger Weichheit des Gemüths und weniger natürlicher Herzensgüte thun, aber wie Sie es thun, nützt es natürlich viel mehr. Nun kenne ich bald Alles was Sie gemacht, Sie haben sich stets verbessert.

Ich möchte nur gern Sie ein wenig straffer (wenn dies ein Wort ist) schreiben sehn; können Sie nicht sich selbst noch ein wenig mehr zurückhalten. Es scheint mir immer nicht Recht von den Artisten wenn man viel seine die Geschichte begleitende Herz-

empfindung fühlt. Ich und die Dänen überhaupt lieben ein wenig mehr Härte. Ihr Balder³ z. B. wird hier zu weich scheinen, nicht an sich, aber wegen der allzu grossen Theilnahme und Bewunderung der andern Personen und des Dichters. Sie geben sich vielleicht etwas zu viel hin. Nehmen Sie eine Geschichte wie Mérimées *La double méprise* nach meiner Auffassung ein Meisterwerk; Sie würden nie die Lust fühlen so schmerzlich zu greifen, so schneidend zu sein; das sehr Grässliche wird bei Ihnen vielleicht bisweilen wie in *Der Kinder Sünde, u. s. w.*⁴ ein wenig melodramatisch ausgedrückt, es geht nicht so einfach aus ganz alltäglichen Verhältnissen hervor. Und nehmen Sie jetzt eine andere Erzählung von Mérimée *Le vase étrusque*, da konnten Sie wohl eine derartige Geschichte erzählen, aber ich fürchte, Sie würden nicht so tief rühren, weil sie mehr es zeigen würden, dass Sie die Geschichte selbst rührend fanden. Haben Sie je Mérimée im eigentlichsten Sinne studirt, oder ist er Ihnen vielleicht wegen seiner Kälte und Strenge weniger lieb? Da ich alles dies aus der reinsten Liebe zu Ihnen sage, muss es Sie nicht beleidigen, aber Sie können es sehr ruhig dumm finden: Das Einzige denn, was in Ihren Büchern mir nicht ganz gefällt, das ist die beinahe ängstliche Moralität der Novellen. Sie sind so ängstlich den Fall (den aussermoralischen mein ich oder rechter ausserconventionellen), zu umgrenzen, zu vertheidigen, mit Pfählen und Pallisaden zu umzingeln, damit die Philister nicht läugnen können: so wie die Dinge lagen, war freilich wenig anderes zu thun, dass ich Verhärteter oft ein wenig ungeduldig werde und dem Verfasser zurufen möchte: Lieber und schöner Poet, greif mal dreist zu, vergesse einen Augenblick den Philistermoral, den du bekämpfst und doch nie vergissest; ein derberer Zug, eine rücksichtslosere Linie! Darum lieb ich so ausserordentlich den *Centaure*, weil er übermoralisch ist, die Andern sind alle in der Unmoral moralisch.

Hüten Sie sich auch, Sie, die ich sonst fast weise nennen möchte, (ein Wort dass ich sonst fast nie anwende) hüten Sie sich aus ihrem Optimismus ein Skema, ein System zu machen. In vielen von Ihren Erzählungen fühlt man ihn wie ein *partie prise*. So nun hab ich meine Absicht erfüllt Ihnen doch für zwei Kreuzer Nutzen vielleicht zu thun durch meinen Brief. Vermuthlich sind meine Bemerkungen Ihnen schon von Andern so oft abgeleiert worden, dass Sie herzlich müde davon sind.

Von mirselbst hab ich nichts zu erzählen, wenigstens nichts gutes. Ich bin in einer schiefen Stellung hier in Dänemark, denn ich hasse das Publicum, für das ich schreiben sollte. Alles ist hier vergebens in den ersten fünf oder zehn Jahren. Grüßen Sie Ihrer Frau und Ihren Kindern von mir und schreiben Sie, wenn Sie mal Lust dazu spüren. Sagen Sie mir besonders viel über den neuen Roman.

Ihr

Georg B.

448 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München 19. Jan. 74

Mein Blut fängt langsam an, aus der Erstarrung aufzuthauen, in die es das Grauen der letzten Schicksale versetz hat. Aber noch eine gute Weile wird es schwerflüssig bleiben und vielleicht nie wieder seine alten übermüthigen Sprünge machen. Es lag wie eine Lähmung auf mir, dass ich Ihren letzten Brief, mein liebster Freund, wochenlang Ihnen nicht danken konnte; so sehr mich die Seele täglich dazu drängte. Er war so klug und gut, so warm und zartfühlend, dass ich einen peinlichen Schmerz darüber empfand, Ihnen nicht gleich dafür die Hand drücken zu können. Aber die Sehne der Entschlusskraft war wie durchgeschnitten; ich liess mich treiben, und werde nun heute zu meinem Glück zu Ihnen getrieben. Sie wissen es, dass aus schweren Stimmungen nur die

Freude an eigenem Schaffen heraushilft, und darum schrieben Sie mir so viel von meinen Sachen, um mich zu erinnern, dass ich Mancherlei zu Stande gebracht hätte und noch dies und das zu Stande bringen würde. Wenn man nur nicht in solcher Lage das Kunststück Münchhausens zu machen hätte, der sich an seinem eignen Zopf aus dem Sumpf zog.

Aber *Invita Minerva* und *invitis nervis* will gerade künstlerisches Thun weder schmecken noch glücken. Als ich meinen geliebten Jungen verloren hatte, hab' ich mich an meinen ersten Roman gemacht¹; daher der nicht genügende Aufbau, zu dem ich noch nicht wieder besonnen genug war, und jene Weichheit des Tons, die Sie mit Recht an den Partieen um Balder herum tadeln. Ich war noch pathologisch ergriffen, der Boden in mir zu aufgelockert, als dass etwas feste Wurzeln treiben konnte. Jetzt hab' ich eine leichtere und doch auch schwerere Aufgabe. Der zweite Roman² ist seiner ganzen Stimmung nach durch eine Kluft von mir getrennt, die ich umsonst zu überbrücken suche. Was hilft es mir nun, dass er im ersten Hinwurf fertig vor mir liegt? Gerade die letzte Hand soll ja wieder die erste sein, die bleibende Töne, Lichter und Schatten aufsetzen, die entscheidenden Züge thun. Und die ganze Fabel, die eigentlich zu einem richtigen *roman comique* angelegt war — süddeutsche Malerwirtschaft — kommt mir jetzt so abgestanden vor, wie einem halberfrorenen Menschen ein Glas Bier, das ihn im Hochsommer köstlich erfrischt hätte.

Dennoch bin ich seit dem neuen Jahre wieder daran gegangen, eine Art von Neigung zu dieser Arbeit mir wieder zu erobern. «Was man nicht liebt, kann man nicht machen».

Aber es ist noch kein Segen dabei — der Erd- und Gallengeschmack auf meiner Zunge lässt mich an diesen schlichten Feldfrüchten nichts Reizendes finden. *Ci vuol pazienza*.

Alles, was Sie von dem Eindruck meiner Sachen sagen, ist mir so werth und wichtig, wie mir das Gerede meiner gewöhnlichen Beurtheiler gleichgültig ist. Zum Theil liegt das an Ihrem Naturell, dessen feine Fühlfäden mir in das Innerste dringen, so dass ich gewisse intime Punkte berührt fühle, die sonst nur mir selbst fühlbar wurden, theils auch an Ihrer fremden und doch verwandten Nationalität³. Ich bin nun auch heute noch zu wenig Herr meiner Worte, um auf manche Ihrer Fragen und hingeworfenen Gedanken näher einzugehen, wie ich es im Stillen sehr ausführlich thue. Denn jeder Ihrer Briefe regt eine unendliche Reihe von Betrachtungen in mir auf, die oft in die höchsten Höhen und tiefsten Abgründe der Metaphysik verlaufen, so dass tagelange Gespräche nöthig wären, um sich zu verständigen. Nach solchen trage ich ein lebhaftes Verlangen. Wäre ich nicht mit so vielen Banden hier festgeknüpft — mein sehr leidendes und sehr geliebtes Weib, das neue Haus, das zum Frühjahr fertig sein soll, die Cholera, die ich nicht im Rücken lassen mag, während alle Meinigen noch unter diesem Damoklesschwert hinleben — ich glaube ich wüsste keine bessere Cur für Seele und Leib als eine Reise zu Ihnen. Es würde mir eine grosse Freude und Beruhigung sein, was von meinem Buch schon lesbar ist, Ihnen mitzuthemen. Mein eigentliches Publikum schmilzt immer mehr zusammen.

Gerade dieser Schwager, den ich eben verloren habe, war einer meiner feinäugigsten Leser. Ich hatte gerade für dieses Buch stark auf ihn gerechnet. Und da mich die Masse immer weniger interessiert, — denn nur in den grossen Instincten ist sie rein von etwas Göttlichem bewegt, und das eigentlich Künstlerische ist in hohem Grade persönlich und aristokratisch — so habe ich mit den Jahren den Kreis der Freunde, in denen ich die Welt zu sehen pflege, bedenklich einschnüren sehen und mich an immer Wenigere wenden müssen.

Sehr zu denken hat mir Ihre Bemerkung über den Mangel einer gewissen rücksichtslosen Schärfe und Derbheit gegeben, den Sie in meinen Sachen wahrnehmen. Viel davon ist rein technischer Kunstgriff, leicht zu erringen, wenn man es der Mühe werth hält. Wie die Maler der neuen Schule sehr minutiös ausgeführten Bildern hernach durch Abschleifen, Übermalen und kleine dreiste Striche den Schein genialen Hinschleuderns zu geben suchen. Es ist dazu nur nöthig, dass man, wenn alle productive Stimmung erloschen ist, mit kalter Faust gewisse weiche Töne abdämpft und hie und da sich ins Fleisch schneidet, wenn es nicht mehr blutet. In gewissen Partieen ist dieses Kunstmittel nicht nur nicht tadelnswerth, sondern sogar sehr am Ort und ich gestehe, dass ich darin vielfach zu nachlässig war. In den Höhepunkten der Handlung, in den starken Katastrophen kann man nicht sorgsam genug Worte wägen und die Schärfe der Züge steigern. Auch von Mérimée wäre da zu lernen, was ich Ihnen gern zugebe, wie denn die Franzosen überhaupt viel sorgfältiger daran denken, dass sie mit ihren Sachen einen ganz bestimmten Eindruck machen wollen und müssen, während wir zufrieden sind, wenn wir uns selbst genug gethan haben. Aber dies Alles geb' ich nur für das Formale zu. Was die Sachen, die Stimmungen, die Stoffe und Charaktere betrifft, würde ich mir ein Gewissen daraus machen, mich steigern zu wollen, mit einer bewussten Absicht mich an Aufgaben zu machen, die nicht meinem innersten Wesen entsprechen, obwohl ich sehr gut weiss, dass mir Manches fehlt, was ich zu den höchsten Gaben der Menschen rechne, obwohl ich zu denen, die es besitzen, mit Neigung und Respect hinaufblicke. Aber ich fühle zu deutlich, dass, was gut an mir ist, es nur dadurch wurde, dass ich die Natur in mir walten liess und nie daran dachte, mir selbst auf meine eignen Schultern zu klettern oder über meinen Schatten wegzuspringen. Ich bin sehr langsam aus dem Zarten.

und Weichen ins Feste und Männliche gereift, aus der übermäßigen Pietät in den Mut meiner eignen Meinung. Nun denk' ich es wohl noch ein Stück weiter und höher zu treiben, aber nur wenn ich fortfahre, mich gehen zu lassen. Ob ich bis ins Gewaltige, Übermächtige, bis über die Schneelinie des Menschlichen hinaufkomme, kann ich nicht wissen. Es scheint fast als habe das Schicksal vor, die Milch der frommen Denkart — die paar Tropfen, die noch in mir sind — vollends gerinnen zu lassen, dass ich droben in der einsamsten Höhe auch kein Fremdling bliebe. Das muss ich eben abwarten.

Leben Sie tausendmal wohl, geliebter Freund. Wann sind Ihre Vorlesungen zu Ende, und wann werde ich mich daran erfreuen?

Von Frau u. Kindern allerherzlichste Grüsse.

Unwandelbar

Ihr

Paul Heyse.

449 Paul Heyse à Georg Brandes.

München. 20. Jan. 74.

Ich habe gestern Abend *La double méprise* von Mérimée gelesen, auf die Sie mich erst aufmerksam gemacht haben, liebster Freund. Zufällig war mir dieser Band der gesammelten Werke früher entgangen, oder ich hatte die Novelle in einer Zeit kennen gelernt, wo mir das farbigere südliche Colorit von *Colomba* und *Carmen* mehr einleuchtete als die meisterlichen Halbtöne dieses grau in grau gemalten Pariser Sittenbildes. Es hat jetzt auch mir den Eindruck hoher Kunstvollendung oder vielmehr höchster Virtuosität gemacht. Aber im Nachklingen der Wirkung finde ich, dass man hier nur zu sehr an das Wort erinnert wird: c'est le ton qui fait la musique. Die Fabel, das Sujet, die Silhouette des Schicksals sind weder durch die Erfindung bedeutend oder neu,

noch auch nur in der Entwicklung überzeugend. Diese Frau, die ein reines Geschöpf der Civilisation ist, die durch die Luft ihrer Zeit und Gesellschaft um die beste Kraft gekommen ist, sich von Herzen (an Etwas oder an Einen) hinzugeben, die niemals Alles an Alles setzen würde um nur den Einklang mit sich selbst zu retten, weil sie sich selbst niemals wirklich besessen, nie etwas Ganzes in sich gespürt hat, diese Frau stirbt, weil sie sich über eine *méprise* nicht hinwegsetzen kann, die in ihrer Welt durchaus nicht unverzeihlich scheint. Oder stirbt sie nicht an dieser Seelenstörung, sondern an einer plötzlich *ex machina* hereinschneidenden Lungen-Entzündung, so ist's vollends ein äusserliches, unhaltbares Motiv, eines dichterischen Eindrucks unfähig. Aber diese letztere Zufallswendung hat Mérimée sicher nicht gemeint. Nach ihm sollte der Gemüthskampf die Krankheit nur zu Hülfe rufen, um rascher das Leben zu zerstören, das sich aufgegeben hatte. Die Frau, die bis dahin unbedeutend, banal, mir persönlich sogar vielfach unwürdig erschienen war, wird plötzlich auf eine heroische Höhe gehoben, ohne dass ich daran glauben kann. Dies, lieber Freund, ist der alte Kunstgriff der modernen französischen Schule. Um das grosse souveräne Mittel des Contrastes sich dienstbar zu machen, wird die psychologische Wahrheit *de coeur léger* beiseite gesetzt. In demselben Charakter müssen sich Noblesse und Gemeinheit, Leidenschaft und Blasiertheit, Erhabenheit und Frivolität neben einander vertragen, und je schroffer der Widerspruch, desto schärfer natürlich fühlt der arglose Leser sich betroffen, verblüfft, aufgeregt. So *Mr. de Camors*¹, *L'affaire Clémenceau*² und *tutti quanti*. Hier, in der *Double méprise*, ist der Fehler noch geschickter versteckt, als heutzutage für nöthig befunden wird. Er tritt erst am Schluss auf, wo wir froh sind, nach all diesen Halbheiten und lauwarmen Affecten endlich einmal einem ganzen Gefühl zu begegnen, gleich-

viel ob es damit ganz richtig steht. Auch hat der Autor uns schon hinlänglich durch den Ton weltmännischer Überlegenheit, mit dem er erzählt, zu imponieren gewusst, dass wir den Muth nicht mehr haben, Einwendungen zu machen. Dies aber ist überhaupt ein sehr wichtiger Punkt, der auch bei Turghénew stets zu beachten ist, diese hohe Gelassenheit, Mässigung und Kühle des Vortrags, die auf uns Leute vom Volk immer bezaubernd und verwirrend wirkt. Diese Poeten sind immer vor Allem gentlemen, und wie sie im Salon dem unbedeutendsten Geplauder durch die Tonart Reiz verleihen, so auch in der Poesie. *L'arte che studia di non pare,*

die Aristokratenkunst.
nicht aufzufallen,

die ist ihr Geheimniss. Nie ein Selbstvergessen, ein lebhaftes Wort des eignen Antheils, eine Gesticulation die über das Gedankenspiel des Mannes von Welt hinausginge. Das Erschütterndste wird mit so viel Anstand und Nonchalance berichtet, wie die Notiz wo man den besten Champagner kauft und von welchem Händler ein Mitglied der guten Gesellschaft seine Cigarren beziehen soll³. Diese Affectation wäre unerträglich, wenn sie nicht zur Natur geworden wäre, wenn diese Talente nicht das, was sie geworden sind, nur auf diesem Boden und in dieser Luft hätten werden können. Aber die grosse Gefahr liegt nahe, dass die aristokratische Gleichgültigkeit gegen das Was in der Poesie auch in andre Kreise dringt, die das Wie nicht so glänzend in der Gewalt haben, dass entschieden unpoetische, unmögliche, abstossende Sujets wie es jetzt schon vielfach der Fall ist, besonders zur Darstellung geeignet scheinen, und die alte Meinung, Poesie gehöre zu den schönen Künsten, mehr und mehr als ein altväterisches Vorurtheil angesehen wird. Ein französischer Koch

kann mir allenfalls durch die Sauce die Illusion beibringen, eine alte Katze sei ein junger Hase. Aber sehr viel Trüffeln und Gewürze müssen dazu helfen, dass meine Nase und Zunge nicht ihren natürlichen Instincten folgen.

Dies Alles ist gar keine neue oder besonders tiefe Weisheit, was ich Ihnen gegenüber nicht erst zu versichern brauche. Ich wollte sie aber dennoch einmal wieder geltend machen, weil sie auf etwas führt, was Ihnen besonders ein wichtiger Gesichtspunkt sein muss: ich meine, an welches ideale Publikum der Dichter gedacht hat, als er schrieb. Der Franzose, der überhaupt geselliger, gesellschaftlicher lebt und denkt, als wir, adressiert seine Sachen viel ausdrücklicher an einen bestimmten Kreis. Es wäre eine interessante Aufgabe, den Kreis zu bezeichnen, dem Mérimée, Balzac, G. Sand, Claude Tillier etwas zu Liebe thun wollten. Und auch wir Deutsche, obwohl es bei uns geschehen mag, dass ein Dichter unter vier Augen mit seinem Genius sich ausspricht und an keinen dritten Zuhörer denkt — auch bei uns wird ein feinerer Beobachter leicht erkennen, ob die Nation oder eine Koterie, eine Geliebte oder ein Häuflein vertrauter Freunde das ideale Publikum gebildet. Um auf Mérimée zurückzukommen so scheint er mir Alles einem Hörerkreis von Weltmännern und grossen Damen zu erzählen, denen man Alles sagen kann, die Alles verstehen, die auch für Naturlaute, wenn sie hie und da durchbrechen, eine feine Mitempfindung haben, die es aber lächerlich finden würden, wenn dem Erzähler selbst einmal die Augen feucht würden⁴.

Von Turgenev ein andermal. Ich sehe mit Schrecken, dass ich 5 Seiten vollgeplaudert habe. Noch einen herzlichen Händedruck

Ihres

Paul Heyse.

450 Georg Brandes à Paul Heyse.

6. Februar 74.
Copenhagen.

Liebster Freund!

Ich habe in diesen letzten Tagen wieder meine Kentnisse ihrer Sachen mit einigen kleinen Novellen supplirt (*Vetter Gabriel, D. verlor. Sohn, Lottka*) und mir wieder gesagt wie immer (und wie es so irritirend klingt, wenn man wie Sie sich eben unglücklich fühlt): Wie glücklich Sie doch eigentlich sind! Zürnen Sie nicht, dass ich Ihnen beweisen will, dass Sie ein Glückskind sind, ich weiss wohl es lässt sich nicht beweisen. Aber —

Aber was wollen Sie? ihr Leben ist in Ordnung, sie wissen was Sie wollen, können was Sie wollen, haben eine gute Vergangenheit, eine Zukunft und die um sich, die Ihnen die liebsten sind. Dies ist nicht Aller Loos. Von Ehre und Ansehen, von Gütern dieser Welt spreche ich nicht, denn gegen Sorge hilft dies nicht; nur sag' ich dass die sichere Unabhängigkeit viele Freuden bringt.

Was Sie mir schrieben war Alles so fein und gut, so ganz die Vertheidigung eines intelligenten Deutschen den Franzosen gegenüber, dass ich schweige und den Krieg nicht weiter führe. Ich habe mal eine grosse Abhandlung über Mérimée und seine Umgebung geschrieben¹ (man sagt gewöhnlich, dies sei meine beste) und wäre sie deutsch geschrieben schickte ich sie, nun geht's nicht. Umschreiben mag ich sie nicht in einem Brief. Nur kurz: Es scheint mir z. B. ein wenig weichlich wenn der Drochkenkutscher nicht Geld nehmen will wo er Balders Leiche bringt. Das ist, was ich deutschen Idealismus nenne. Gott weiss es: die Berliner-Drochkenkutscher sind nicht eben sentimental und verstehen ihre menschliche Gefühle sehr wohl zurückzudrängen. Solches ist die grösste Bagatelle, ich sag es nur um meine Gedankenrichtung anzugeben. Ich glaube auch nicht ganz dass Sie Recht haben, wenn sie die Kälte des französischen Vortrags aus Welt-

männigkeit deriviren. Es ist bei den besten — ich kenne einige persönlich sehr gut — nicht ganz das: es ist die Furcht dafür 1) zu predigen 2) den Mitleid des Pöbels zu fordern. Sie denken eben: «Das Buch kann in allen Händen kommen, ich mag mich nicht jedem Schuftin, der 1 Thaler in der Tasche hat, preisgeben.» Wie oft hab ich nicht auf meinem Katheder stehend, von gleichgültigen, hassenden, spottenden, neugierigen u. s. w. Blicken betrachtet mir gesagt: «Alles, nur nicht das Herz den Hunden vorgeworfen!» und habe viel härter viel kälter gesprochen, als ich war. Man muss sich den Gesindel vom Leibe halten. Also eben weil der Schriftsteller nicht an den Salon denkt, wo Seinesgleichen oder vielleicht Freunden sind, aber weil er die grosse hässliche und rohe Welt kennt, verfällt er leicht in diese Manier, die gewiss wie Sie sagen Affectation ist aber nicht von der schlimmsten Sorte. — In allem was Sie über den Contrast sagen, haben Sie schlagend Recht. Noch dazu haben Sie völlig Recht, wenn Sie sagen es gilt doch nur darum sich selbst zu sein und nicht an sich zu makeln. Thun Sie es! Seien Sie sich selbst. Sie sind auf dem besten Wege und werden noch manchen Kranz ernten. — Aber man bekommt im Kampfspiele des Lebens immer auf einmal Kranz und Wunde.

Ich find Sie durchaus nicht weichlich, das war nie meine Meinung. Wäre ich neckend, würde ich selbst sagen, dass ich Sie ab und zu recht hart finde, so z. B. war es schon ein bischen hart, dass Sie nie in Ihren Briefen nur so einen Art von Empfangschein mir gaben für die Mittheilung eines gewissen sehr verwickelten Casus; es war mir nämlich einen Drang ihn zu nennen, damit Sie mein jetziges Leben kennen sollten, aber leicht war es mir nicht. Nun kamen auch ihre eigene grosse Schicksalsfälle und so war es ganz natürlich, dass Sie es vergassen. Was nützt es auch über solches zu sprechen! Nun, mein Leben ist mit sehr

dunkler Farbe, seit ich damals in November schrieb, hingegangen, ich suche — nicht Trost, aber momentanes Vergessen in angestrengter Arbeit. Ich habe ein Buch ganz von der Grösse des vorigen fertig gemacht, es kommt in nächster Woche hier aus. Das Buch heisst: *Die Reaction in Frankreich* und handelt von einer einzelnen Sache: das Autoritätsprincip. Es fängt mit der Revolution an, schildert deren ganzes Verhältniss zur Kirche, die Wiedereinführung des Christenthums und dann die ganze Litteraturgruppe der Reaction, Werke und Schriftsteller die im Allgemeinen ganz unbekannt sind, bis zu 1825. Ich bin selbst mit diesem Buche wohl vergnügt, es ist wenigstens lange das Reifste, das Ich gemacht, streng nach meiner Methode. Und es hat einen für mich sehr grossen Vorzug. Es is völlig durchcomponirt, was nie ein grösseres Buch von mir so recht war, Alles hängt streng zusammen und ein einziger Gedanke herrscht darin. Es ist auch ein ziemlich gelehrtes Buch. Die Schwächen sind wohl am meisten eine gewisse Härte des Vortrags und der Anschauung, die abstossend wirken kann und bisweilen vielleicht roh klingen mag, dann eine vielleicht zu subjective Manier.

Ich sage Ihnen dies so ausführlich weil ich heute zum Übersetzer geschrieben vorn zu setzen: «Paul Heyse gewidmet vom Verfasser.» Ich bitte mir ihre Erlaubniss dazu aus²; als ich heute ihr *Lottka* las, fand ich selbst mein Buch nicht würdig ihren untadelhaften Namen zu tragen. Aber ich will es ja nicht als Schirm, nur um meine Dankbarkeit zu zeigen. So hoffe ich dass Sie nichts dagegen haben. Wollen Sie es nicht, kann es noch leicht verhindert werden, denn all zu schnell kommt das Buch in Deutschland nicht aus. Ich habe mit Verleger und Übersetzer meine Mühe. Man schreibt mir immer, dass Niemand das Buch kauft, dass man Geld verliert, dass das Werk allzu gross wird, dass ich es kürzer fassen muss u. s. w. zum Verzweifeln (wie man

sagt), wenn ich mir solches zum Herzen nahm. Ich antworte immer nur, ich habe selbst keinen Schritt gethan um in Deutschland ausgegeben zu werden, aber könne unmöglich unter dem Produciren an die Bogen denken und daran dass das Buch nicht gross sein muss. Sonderbar, dass in diesem kleinen Lande, wo ich recht gut bezahlt werde, der Verleger nie etwas einzuwenden habe, in Deutschland aber wo ich Nichts oder fast Nichts bekomme, so viele Schwierigkeiten sind. Ich denke man giebt da das Unternehmen auf dem Halbweg auf. Nehmen Sie dann diesen Band an, es wird wohl der letzte deutsche.

Weil ich in englischen Blättern auf Kosten der dänischen Zeitungen gelobt worden bin³, werde ich jetzt in der dänischen Presse als Corfitz Ulfeldt geschildert⁴, ich bin der Landsverräther, der dies kleine unglückliche Land noch dazu im Auslande um seinen Ruf bringt. Selbst meine früher besten Freunde meinen mir Wahrheiten darum sagen zu müssen⁵. So gehe ich so zu sagen mit Niemand um. — Kein dänisches Blatt hat noch *Die romantische Schule* genannt⁶. — Das neue Buch wird vielleicht in Deutschland etwas Aufmerksamkeit erregen, weil es ziemlich politisch ist und sich um das Verhältniss des Staats zur Kirche dreht, also «Actualität» hat.

Schreiben Sie mir gelegentlich ob Sie es möglich glauben, dass Deutschland wieder mit Frankreich jetzt Krieg führen will?

Jede Mittheilung über Turghéniew, der mich ausserordentlich interessirt, wird mir besonders lieb sein⁷.

Es macht mir grosse Freude, dass Sie mir ein Urtheil über poetische Sachen zutrauen. Denn Sie sind doch wahrlich ein Kenner in diesen Angelegenheiten. Ich zeigte dies meiner Mutter, die sich auch darüber freute, und Sie bestens grüsst.

Ich sehe dass Sie von einem internationalen Schriftstellerbund Mitglied geworden sind. Was ist das, was will dieser Verein?

Möchten Sie gut arbeiten, die Sonne Ihnen lächeln, die Museen Ihnen ihre alte Liebe und Treue zeigen, ihre gute elastische Natur siegreich sich zusammenschliessen — und wenn sie dann mal eine unbenützte halbe Stunde haben, schreiben Sie mir einen Brief. Es freut mich ungemein, dass Sie so wenig Spiessbürger waren mir zwei Tage nach einander Brief zu senden. Mit den besten Grüssen an die Ihrigen

Ihr Freund

Georg Brandes.

451 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 16-2-1874]

Vierzehn Tage, liebster Freund, habe ich es mich kosten lassen, eine schwere Gewissenspflicht abzulösen, eine Arbeit fertig zu machen, die ich vor siebzehn Jahren begann und liegen liess und wieder aufnahm und wieder liegen liess. Es ist die Übersetzung meines Giusti¹, des einzigen modernen Italieners (seit Leopardi) von dem etwas zu lernen ist, vom «Talent» und vom «Charakter». 240 Seiten voll heilloser Florentinismen, eigensinniger Verskünste, räthselhafter Zeitbeziehungen und Coterie-Spässe! Ich habe dabei aus der Noth eine Tugend gemacht, da ich durch mein Hauslazareth (mein armes Weib liegt wieder zu Bett) und eigene Verstörung an Leib und Seele unfähig war zu voller Production. Nun aber will ich mir den Feiertag, den ich mir redlich verdient, heiligen durch die Freude, an Dich zu schreiben². Ich habe in der Einsamkeit der letzten Wochen so viel an Dich gedacht. Von Allem, was meine Sterne mir Gutes und Erquickliches zugetheilt haben, rechne ich ihnen mit am höchsten an meine unversieglige Fähigkeit und mein leidenschaftliches Bedürfnis nach Freundschaft, das mich trotz aller Beraubung vor dem Verarmen schützt. Bei Deiner ersten Annäherung hab' ich jenen geheimen Schlag an die Thüre meines

Innersten empfunden, wie ich ihn nur dann erlebt habe, wenn eine neue Liebschaft anklopfte. Weit über alles Interesse an Deinem geistigen Schaffen hat alles Menschliche in Dir mich zu Dir hingezogen und diese stille Naturgewalt hat sich von da an immer nur vertieft und befestigt³. Nun kannst Du ermessen, was ich an Dir habe, seit mein alter H. Kurz und mein brüderlich geliebter Schwager mich verlassen haben! Du musst es Dir schon gefallen lassen, ihre Erbschaft anzutreten, cum beneficio inventarii natürlich. Aber ich denke, das Inventar meiner Launen, Verstimmungen, unüberwindlichen Paroxysmen von Schweigsamkeit hast Du auch vorher schon hinlänglich mustern können. Noch dieses Jahr überstanden, das mir eine übermenschliche Last von unpersönlicher, zerstückelter, unersprießlicher Arbeit auflädt, und ich werde nicht schlecht zu einem guten Kameraden taugen, selbst in die Ferne hinaus. Jetzt ist es nur für Hungersterben, was für die beste Herzensfreundschaft abfällt. Nach jedem Deiner Briefe fühle ich die lebhafteste Begier, mich hinzusetzen und Zeile um Zeile zu erwiedern. Aber Du hast keine Vorstellung von der schnöden Tagelöhner-Dumpfheit, in der mir diese Wochen vergehen. Correcturen, Revision fremder Manuscripte, durchblättern schlechter Novellisten (für die beiden Novellenschätze), Hausbau, Nachlasspflichten — basta. Es wird besser werden und ich kann dann Deiner froh werden. Du wirst Dich wundern, wie viel Briefpapier in Deutschland fabricirt wird.

Dass ich über die Mittheilungen Deiner persönlichen Schicksale geschwiegen, ist zum Theil durch die Betäubung durch jene Greuelschicksale des December verschuldet. Auch jetzt aber — was soll ich anders sagen, als dass ich auch diese Kämpfe und Schmerzen nur als Flammen ansehe, aus denen Du Dein Gold, endlich auch für die Augen des blöden Haufens hell genug, her-

vorziehen wirst. Dass alles, was Du mir je von Deinen intimsten Prüfungen vertraut hast, mir zu eignen Erlebnissen geworden ist, dass ich Dir das schönste Glück wie mein eigenes wünsche— muss ich das noch versichern? Aber wie Viel kannst Du noch erleben und überleben! Allen Hass und Neid, alle Verkleinerung und Verketzerung des Propheten im eigenen Lande! Ist es nicht schon eine Ehre, einer der «bestgehassten» zu sein? Oderint, dum metuant. Ich kann mir nicht vorstellen, dass nicht schon die nächsten Jahre einen Rückschlag bringen und Dich reichlich entschädigen werden, so wenig wie ich glauben kann, dass unser (der Deutschen) redlicher freundnachbarlicher Wille — so viel Du auch dagegen sagen magst — nicht endlich das Eis brechen und uns mit unsern unversöhnlichen Stammesvettern auf einen guten Fuss bringen sollten. Ein Umschlag der Temperatur in diesen Regionen, muss der nicht auch dem, was Du inzwischen gesäet und geerntet hast, zu Gute kommen?

Ich bin sehr glücklich und stolz, dass ich Dein neues Buch noch recht eigentlich mein nennen soll. Hätt' ich es nur erst in Händen! Aber es werden doch Monate darüber hingehen. Mein Vorsatz, Dänisch zu lernen, ist angesichts der Übersetzung meiner Novellen wieder erschüttert worden. Ich habe jetzt erst gesehen, dass mehr dazu gehört, als etwa zum Holländischen, und wo soll ich Zeit hernehmen? Indessen, auch das kann noch kommen, wenn ich erst so weit bin, dass ich mich der Rosenzucht, dem Briefschreiben und der Philosophie ergeben kann. Ich brenne auch auf Deinen *Mérimée* und tutti quanti. In mir selbst liegen noch allerlei Schachte unangebrochen, in die ich hinabzusteigen zaudre, weil ich damit das zu stören fürchte, was an Kraut und Unkraut auf der Oberfläche wächst und nur die Lebenssäfte aus dieser Tiefe saugt. Ich war einmal nahe daran sehr gescheidt zu werden, und wäre, wenn ich mich damals nicht selbst beweint

hätte, sicherlich kein Poet geworden. Aber in gewissen Jahren soll's ja überhaupt mit den Bildern und Gestalten zu Ende gehen; da mag denn das Schauen und Bedenken anfangen. Um so eifriger bemächtige ich mich alles dessen, was meine Wahlverwandtesten gedacht haben und denke mir dann verstoßen das Meine dabei.

Ich wollte Dir über Turghénew schreiben. Es scheint, es soll nicht dazu kommen. Nach dem Stubenarrest der letzten Tage darf ich nicht zu lange hinter einander die Feder eintauchen. Liebster Freund, lebewohl! Grüße Deine Mutter, sei von allen Meinigen herzlichst gegrüßt und glaube an die Liebe und Treue

Deines

Paul Heyse.

München 16. Febr. 74⁴.

452 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen 11. März 74.

Liebster Freund, ich kann mir denken, dass wer eine kranke Frau hat, so ziemlich davon aufgenommen ist; doch schreib ich mit Gefahr ein wenig ungelegen zu kommen. Ich danke dir für deine Freundschaft. Diese Freundschaft ist mir wohlthätig gewesen in einer Zeit, wo man mich mehr floh als suchte. Das vergesse ich nie. Sonst ist es mir sonderbar mit Freundschaft gegangen. Als ich noch jung war, hatte ich mehrere Freunde, betrachtete sie fast alle als mir moralisch sehr überlegen. Da geschah es mal als ich 24 Jahr alt war, dass ich plötzlich einen Dienst brauchte. Ich kehrte mich nach und nach zu 5 Freunden und bekam von allen (wie Adam Homo als er arm wird — doch Du kennst dies nicht) unter verschiedenen Wendungen dieselbe Antwort, sie könnten mir den Dienst nicht leisten. Ich war so

verwundert, dass ich gar nicht zürnen konnte. Ich wurde von dem Augenblick den Freunden gegenüber nicht bitter, aber ich beschloss es nur sehr bestimmt sie nie auf die Probe zu stellen. Es war eben meine erste Erfahrung in Menschenkenntniss. Von da an betrachtete ich meine Freunde wie Uffe hin Spage sein Schwert. Du weisst vielleicht: er war so gewaltsam, dass alle Schwerter, die man ihm gab gleich wenn er sie schwang gegen den Baum zersprangen. Als er endlich des Vaters alte Schwert, das letzte, bekommt, beschliesst er es nicht gegen den Baum zu prüfen aus Furcht es möchte vor dem Kampfe zerspringen und um wenigstens nicht waffenlos in den Kampf zu kommen. Dies half mir durchs Leben ohne sehr grosse Bitterheit. Denn je öfter ich später von allen denen, denen ich am meisten vertraute, verlassen ja verrathen geworden bin, um so weniger hab'ich mich verwundert, weil ich nichts erwartete. Es gilt nur zu wissen, was man Recht hat zu erwarten, und das ist sehr wenig. Was verdient man? Sehr wenig, wie man sehr wenig für Andere thut. Eine gesunde Philosophie lehrt nie über solches bitter zu werden, alles Gute als Geschenk als Schmuck des Lebens als unerwartete Freude zu nehmen und nie sich wundern wenn diese Freude ausbleibt. Je freundloser ich in den letzten Jahren gestanden, je mehr hab'ich ein Wort, das Henrik Ibsen mir mal sagte, wahr gefunden: «Das Bürdenvolle (Unbequeme) daran Freunde zu halten (charakteristischer Ausdruck für ihn) liegt nicht darin: was man für sie thut, sondern darin was man um ihretwillen unterlässt. Ein Mann mit Freunden wird spät sich selbst.»¹ Wie Du mal schriebst, dass du ziemlich spät aus der Pietät in die Selbständigkeit gerathen, so bin ich früher durch Freunde sehr abgedämpft und abgeschliffen geworden, was böse ist. Denn es gilt doch wahrlich erst davon ein Mann zu sein. Und es sind ihrer wenigstens hier verdammt wenig.

Wer aber kann ohne Freunde leben! ich nicht. Ich möchte sehr gern die besten, die edelsten zu Freunde haben. Man kan sagen, man könne ganz ohne Freunde leben, und man kann jedenfalls lassen sie auf die Probe zu stellen, aber man meint es eigentlich nicht. Man kann machen als ob man sehr hart war, aber braucht doch immer Anderer Beistand. Es ist nur Schein, wenn es aussieht als ob einer allein steht. Er wird immer von Liebe unterstützt, sonst stand er nicht.

Vergieb das schlechte Deutsch, es ist mir unangenehmer es zu schreiben als es dir sein kann es zu lesen.

Es freut mich sehr, dass Du dein Giusti geendigt. Die Proben unter deinen Gedichten sind allerliebste. Deine Arbeitskraft ist doch wahrhaft sehr ungemein.

Die Hälfte meines Buchs ist jetzt in Deutschland gedruckt freilich mit vielen groben sowohl Druck- wie Übersetzungsfehler. Sonderbar kann ich nicht erlangen, dass man mir die Korrekturbogen schickt vor dem Druck. Fehler wie Eier statt Eichenlaub (Verwechslung der dänischen Worte «Eg» und «Æg») kleiden nicht dem Text. Dazu kommt dass Strodtmann mit seiner Eleganz dem Styl alle Farbe und alle derbe Worte wegnimmt. Le mot propre wird immer weggewischt. Doch die Meinung des Ganzen wird ja behalten. Auch hat der Verleger jetzt alle seine Bedenken fallen lassen, und ich weiss es mit völliger Gewissheit: dies Buch ist gut.

Da wir von Litteratur sprechen diese Anmerkung: Wenn die Franzosen ohne Thränen das Tragische erzählen geschieht es aus demselben Grund, warum der, der eine komische Anekdote erzählen will, nicht selbst lachen muss, sondern sein Gesicht ernst halten. Dann lachen die Andern um so viel mehr. Bemerke auch dies: die Deutschen sind wol die Nation, die am meisten in Gefühle schwelgt. Wenn in einem deutschen Buch zwei Personen

sich lieben, kehren sie förmlich ihre Seelen wie man eine Tasche kehrt, so dass nichts beinahe versteckt bleibt. Ihre Ausdrucksweise in Gefühlsachen ist ohne *Perspectiv*. Die Franzosen sind mehr reservirt und wirken dadurch. Eine Beweisstelle von dem was ich letzt schrieb über ihr Stolz dem Pöbel gegenüber fand ich neulich in einem Gedicht unter die *Poèmes barbares* von Leconte de Lisle, ohne Zweifel dem grössten jetzlebenden französ. Lyriker.

Les montreurs.

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière
 La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
 Promène qui voudra son cœur ensanglanté
 Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière!

Pour mettre un feu stérile en ton œil hébété,
 Pour mendier ton rire ou ta pitié grossière,
 Déchire qui voudra la robe de lumière
 De la pudeur divine et de la volupté.

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire
 Dussè-je m'engloutir pour l'éternité noire,
 Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal.

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
 Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
 Avec tes histrions et tes prostituées.²

Ich lobe nicht sehr das Gedicht, aber wohl das Gefühl. So ungefähr hat, glaub ich, z.B. Mérimée gedacht.

Ich danke dir innig für deine gute Worte wegen meines persönlichen Schicksals. Aber weil wir schreiben, nicht sprechen,

hab ich dir nicht meinen Standpunkt klar gemacht. Erlaub mir 2 Worte davon. Du hast sehr Recht wenn Du sagst: «Was wirst du nicht noch erleben und überleben!» Der Gedanke ist mir durchaus nicht fremd. Ich hab mir oft gesagt: ich kann den einen oder die eine mit dem oder der andern erstatten und als Jüngling fand ich darin eine Trost. Als Mann nicht. Im Gegentheil. Denn dies ist das Furchtbarste von Allem. Ich konnte wol dieses Wesen entbehren. Aber gelang es mir den Faden zu zerreißen, dann hätte ich allen Glauben an irgend etwas Festes in der Welt verloren. Darum weder will noch kann ich. Wäre es wirklich wahr, was mir als Jüngling oft so tragisch vorkam und was ich so formulirte: dass Treue unmöglich sei, dann wäre mir das Leben nicht lebenswerth. Ich kenne sehr wohl, zu wohl das Flattern des Herzens. Aber ich will es nicht mehr. Ich habe jetzt mein Leben an diese Karte gesetzt. Ich kann verlieren, wie ich gewinnen kann. Aber nahm ich den Einsatz von dieser Karte weg, dann konnte ich an nichts mehr glauben, und zwischen Illusion und wahres leitendes Gefühl wäre mir kein Unterschied mehr. Das soll nicht sein. — Ach ich fühle so gut wie unvollkommen ich meinen Gedanken ausgedrückt habe, aber Du als ein guter und geübter Psychologe wirst mich verstehen und als Freund ein wenig für mich fühlen. Ich bin wahrhaft in einer traurigen Lage.

Glaube auch nicht, liebster Freund, dass es irgend eine Aussicht giebt in den ersten Jahren meine Stellung hier verbessert zu sehen. Wir leben unter einer Tyrannei, die ich mit dem nur vergleichen kann, was ich von dem Erie-Ring in New-York gehört und der Ring wird noch lange halten³. Doch gewinne ich sehr langsam Terrain unter den Jungen, und die gebildeteren Handwerker lesen mich mit unglaublichem Eifer. Ich habe die rührendsten Beweise davon neulich gehabt⁴.

Möchte die Sorge um Frau und Kind bald von deinem Herzen

fallen, so dass du wieder frei und mit leichtem Blut an deine Arbeit gehen konntest. Du passt so ganz dazu glücklich zu sein, von der Glücksgöttin und den Menschen verzogen hinzuleben und Andern gute Gaben zu schenken. Jetzt habe ich jede Zeile, die Du hast drucken lassen gelesen. Eben dadurch, dass du, der so liebeich in deinen Novellen warst und dir Alle versöhnt hast, in dem Roman so dreist und fest aufgetreten, hast du der guten Sache einen grossen, sehr grossen Dienst gethan. Lass dich von dem Geschwätz über Tendenz endlich nicht beirren. Es gilt davon endlich mal das Joch abzuwerfen. Frei sein ist der Anfang alles Guten. Dein Freund

Georg Brandes.

Ich bitte Prof. Bernays freundlichst zu grüssen.

453 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 16-3-1874]

Du hast gewiss sehr Recht, Liebster, dass die scheinbare Unbetheiligung des Erzählers bei einem tragischen Schicksal aus demselben Grunde den Eindruck erhöht, aus welchem der Komiker die trockne Miene festhält. Nur möchte ich mich dagegen verwarren, dass diese Vortragsweise die einzig richtige oder gar die höchste, künstlerischeste sei. Du wirst lachen, wenn ich wieder auf das Persönliche zurückkomme, das mir im Sittlichen wie im Aesthetischen der letzte Begriff ist. Wenn mich der Erzähler als Individuum zu interessieren versteht, erscheint es mir sogar als Affectation, ihn bei Scenen der höchsten Schmerzensgewalt die Miene der Sphinx machen zu sehen:

Sitzen vor den Pyramiden
 Bei der Völker Hochgericht
 Überschwemmung, Krieg und Frieden —
 Und verziehen kein Gesicht¹.

Ich halte dies so wenig für gross und wahr, wie ich die Forderung an den Historiker begreife, dass er völlig «objectiv» zu erzählen habe, abgesehen davon, dass er kein Mensch sein müsste, um es in Wahrheit fertig zu bringen. Und was er nicht in Wahrheit vermag, soll er auch nicht zu thun scheinen wollen.

Kannst Du wirklich auf den Reiz verzichten wollen, der aus der warmen, feurigen, lebhaft bewegten Seelenflamme eines grossen Menschen oder auch nur eines in hohem Grade absonderlichen auf die Stoffe, Charaktere und Stimmungen seines Kunstwerks sich ergiesst? Wenn Lord Byron, der doch kein Schwächling war, Haydee anders, weicher, zärtlich theilnehmender schildert, als Homer Nausikaa, kommt da nicht ein dichterisches Element hinzu, das sein Recht hat und es behauptet, aller antiken Objectivität, aller modernen Impassibilität zum Trotz? Und jene war naiv — diese ist es nur selten. Das aber scheint mir der entscheidende Punkt. Einer Naturmacht gegenüber bin ich immer dankbar, und geneigt sie ohne Einrede walten zu lassen, selbst wo sie ein Kunstgesetz zu beschädigen droht, wie in unserm Falle die plastische Ruhe und Selbständigkeit der epischen Figuren. Nur freilich muss sich diese Naturgewalt als solche legitimieren, im Tragischen wie im Komischen so mächtig sein, dass ich einen Gewinn dabei habe, wenn sie sich, auf Kosten der strengen Form, geltend macht. Ich lache sehr gern, wenn mir ein von heitrier Lebensfülle übersprudelnder Mund eine heitere Geschichte in vollem Übermuth, in selbstvergessener oder selbstbewusster Schalkhaftigkeit erzählt. Und ebenso gern gebe ich mich der Rührung und Erschütterung hin, wenn ich ausser ihrem Anlass auch die Wirkung gewahre, die in dem Geist und Herzen des Darstellers durch seine eigene künstlerische Aufgabe hervor gebracht wird*). Verstehe mich: hier ist jedes geringste Zuviel

*) Wenn der Darsteller der rechte ist.

vom Übel. Der Darstellerin der Cordelia darf nicht vor Schluchzen die Stimme versagen. Aber ihre Augen sich leise feuchten zu sehen, wird der Illusion eher helfen als schaden (ich rede vom letzten Act). Wenn Goethe in den *Wahlverwandschaften* sich seines Antheils nicht erwehren kann und in die Worte ausbricht: «Jammervoller brachten kaum jemals in solcher Nähe Liebende eine Nacht zu» — so bin ich ihm dankbar, dass er sich übermannen lässt. Sobald Jean Paul Miene macht, mit seinen Helden und Heldinnen zu weinen, wend' ich mich erkältet ab. Duo cum faciunt idem —! Und hier möcht ich für den Lyriker, der gewohnt ist, sein Inneres preiszugeben, weil er sich immer nur unter vier Augen mit seinem Genius weiss, ein Wort einlegen. Ihm wird der Gedanke, dass es eine Entweihung der Gefühle sei, sie vor der Menge auszusprechen, nie nahe treten, so wenig in der Erzählung als im eigentlichen Confessionsgedicht. Freilich weiss er auch, wie er die Grenze zwischen sentimentaler Ergiessung und kühlem Zurückdämmen zu halten hat; seine lyrische Kunst hat es ihn — Goethe z. B. — gelehrt. Darum ist es etwas Anderes, wenn ein Dichter sich verräth über der eigenen Rührung, oder ein Weltmann wie Mérimée, der viele Gaben zum Poeten hat, nur nicht die, dass «ein Gott ihm giebt, zu sagen was er leide»².

Aber ich erkenne, indem ich dies so hinstrudle, wie unzulänglich das geschriebene Bemühen ist, sich über diese unabsehbaren Dinge auszusprechen. Du weisst indessen doch wohl, worauf ich ziele. Und mir ist es eine Unmöglichkeit, die Gedanken, die Du mir anregst, einfach wieder hinunterzuschlucken. Es wird nicht immer so tumultuarisch um mich her aussehen, dass ich mir die Viertelstunden zusammensparen muss, in denen ich mein Herz in die Hände nehmen und zu einem Freunde tragen kann. Dein Brief kam am Vorabend meines 44^{sten} Geburtstages; ich hatte

eine Stunde vorher mit Bernays von Dir gesprochen, gute Musik gehört, war so guter Dinge, wie ich's in diesem ganzen Jahre selten sein konnte. So brachte der Abend zum Guten das Beste. Lieber Freund, lass uns zusammenstehen. Du hast Vieles was ich in mir vermisste, Anderes, wie ich deutlich und freudig empfinde, kann ich Dir geben, und gerade in diesen Tagen regen sich wieder Triebe und Anläufe in mir zu allerlei guten Dingen, an denen Du hoffentlich noch einmal Freude hast. Mir ist wirklich so zu Muth, als sollte ich meine eigentlichste Natur erst noch herausgestalten. — Wie mir der unfertige Roman auf der Seele lastet, kann ich nicht beschreiben. Gerade weil er tendenzloser ist, weil ich nicht eigentlich etwas damit sagen wollte, wenigstens nichts sagen musste, ist mir die Pflicht, diesen übrigens recht lebendigen Geschöpfen vollends auf die Beine zu helfen, eine wahre Qual. Ich habe das Mscript weggelegt und bin an eine frische Arbeit gegangen, ein Trauerspiel, das die nöthige specifische Schwere hat, um meine herrenlos herumirrenden Gedanken an Einen Punkt zu fesseln. Ich rücke rasch damit vor und da die Composition noch im fließen ist, geht sie überall mit mir, selbst zu den Reisevorbereitungen für meine Frau und den Sorgen für das neue Haus. Überdies soll mein Lustspiel *Ehre um Ehre* in acht Tagen hier aufgeführt werden, das weckt alle meine längstbegrabenen dramatischen Gelüste wieder auf. —

Du schreibst nichts mehr von der beabsichtigten Zeitung. Und wie geht es Deiner Mutter? Deinem Bruder, dem jungen Ehemann? Wann komm' ich einmal mir anzusehen, wie Du hausest?! Du weisst, wie angeschmiedet ich dieses Jahr noch bin durch leidige Pflichten. Aber mein Verlangen wächst mehr und mehr und ich bin zu sehr an das Unvorhergesehene gewöhnt, um es unglaublich zu finden, dass schon dieses Jahr mich zu

Dir führt. Über Dein Buch werde ich doch wohl nur mündlich sprechen können, so wie ich möchte. Und was Dir das Herz bedrückt, will auch nicht den Weg aufs Papier finden.

Für heute nichts mehr. Leb' tausendmal wohl.

Dein

München. 16. März 1874.

Paul Heyse.

454 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen 10 April 74.

Mein liebster Heyse!

Ich habe dir nicht geschrieben weil ich einen monatlangen Paroxysmus von Melancholi habe, der leider noch dauert, und dich damit nicht peinigen wollte noch will.

Nimm darum nur kurz meinen wärmsten Dank für deinen Brief. Du brauchst nicht daran zu denken nach Kopenhagen zu kommen um dass wir uns träfen, denn ich will jetzt bis Mitte Mai hier Vorlesungen halten und reise dann weg, jedenfalls nach Deutschland. Vielleicht treffen wir uns dann irgend wo einmal im Sommer. Bestimmtes kann ich nicht sagen wo ich sein werde, da ich nicht selbständig mein Leben regiere, und von keinem Selbständigem regiert werde.

Die deutsche Übersetzung meines Buchs ist jetzt mit Ausnahme der Paar letzten Bogen fertig, so dass, wie ich hoffe, sie sehr bald in deinen Händen sein kann.

Die dänische Übersetzung von *Kinder d. W.* ist jetzt fertig und fängt an in Heften auszukommen (ziemlich billig) ich habe dem Buchhändler eine längere anonyme Anzeige des Buchs gegeben, sehr schlecht und idiotisch geschrieben aber so, das es in den Pöbel geht, um das Buch höchlichst zu loben. Das Blatt darf nicht wissen das ich's geschrieben, da zwischen den Blättern und mir Krieg ist wie du weisst¹. Auch das letzte Buch völlig todt-

geschwiegen²; in Schweden wird es jetzt ebenso viel gekauft wie in Dänemark, da ich der dänische Schriftsteller bin, dessen Bücher am meisten in Schweden verkauft werden, aber Alles in Alles werden gewiss nicht 800 Exemplare verkauft.

Ehre um Ehre steht nicht in meiner Ausgabe, so dass ich es leider nicht kenne. Du musst's mir mal im Sommer geben. Es freut mich sehr dass deine Arbeit mit dem Trauerspiel gut geht. Ich Dummerjahn arbeite Tag und Nacht und rücke nicht vom Flecken, werde immer stupider. Ganz im Schatten kann man nicht leben. Ein wenig Sonne gehört dazu.

Doch ich falle ins Elegische. Lebe so wohl wie ich dir's herzlich wünsche. Dein

Georg Brandes.

455 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Steglitz bei Berlin
24 Juli 74¹

Allerliebster Heyse! Ich hoffe doch, dass Du jetzt schon seit 8 Tage deine Frau im neuen Hause bei Dir hast. Ich habe mich darum zurückgehalten, wie man Neuverheiratheten gegenüber thut oder Wiederverheiratheten, was ungefähr auf dasselbe auskommt. «Freunde sind die unbequemsten Möbel von der Welt, wenn zwei Eheleute sich wiedersehen» (*Kinder d. W.* 3, 213). Siehst Du, das hab ich mir gemerkt.

O liebster Freund wie viel schmeichelhafte Gratie und gratiöse Schmeichelei hast Du nicht in deinem Briefe entfaltet um mich zu überzeugen dass ich keine unangenehme Erinnerung in München nachgelassen habe. Möchte es so sein. Es ist immer eine harte Probe so 14 Tage hindurch in allen Beleuchtungen gesehen zu werden. Doch sind es nicht eben Schattenseiten meines Wesens, wovon ich fürchtete sie könnten dir aufgefallen sein, als vielmehr

Lacunen. Ich habe deinen glücklichen Anlagen und deiner glücklichen Erziehung gegenüber nur all zu viele.

Du weisst Liebster dass du ja auch hier in Berlin deine schützende Freundeshand über mich ausstreckst. Wisse denn nur: Mit Rodenberg hab' ich Bekanntschaft gemacht und ihn völlig aimable gefunden, durchaus nicht protegierend, nicht pedantisch, sehr brav. Hertz, den ich neulich besuchte, überschüttete mich förmlich mit Freundlichkeit, lud mich zu Mittag ein, nahm mir — aus lauter Liebenswürdigkeit meine Zeit weg, kurz zeigte mir — natürlich deinetwegen — alle mögliche Gastfreundlichkeit. Auch der ist sehr brav. Sein Fehler vielleicht, dass er ein klein wenig pretentiös im Gespräch ist. Endlich Lazarus, der mich aufs allerbeste aufgenommen, dessen Frau mir fast mütterliche Freundschaft zeigt, beide wahrhaft herrliche Menschen. Alles dieses bin ich dir schuldig. So verkehre ich also sehr lebhaft mit dir, obwohl ich dich nicht sehe.

Übrigens ist mein Humor leider schrecklich schwarz, meine innere Kraft geht mir allzu, allzu viel weg in düsterer Grübeleien und mein Hirnleben ist so gering, dass ich oft, wenn von meinen Zukunftsartikeln und Zukunftsbüchern die Rede ist, mir vorkomme wie der Jäger, der die Bärenhaut verkaufte ehe der Bär geschossen war. Gelingt es mir aber nur meines guten alten Wilens recht habhaft zu werden, dann soll ich wohl den Bären tödten und viele Bären. Denn oft hab ich eine wahre Wuth in mir. Nur ist mein Unglück, dass ich eigentlich eine einigermaßen ruhige Grundlage meines Lebens brauchte um arbeiten zu können mit ungestörtem Sinn und ich habe das nicht, lange nicht.

Mein erster Entschluss als ich die Sache mit Rodenberg verabredet hatte, war dass ich meinem Verleger in Kopenhagen einen Brief schrieb worin ich ihm sagte, ich würde jetzt alle

Pläne, meine Polemik in Dänemark fortzuführen für diesen Winter aufgeben und bat ihn dafür zu sorgen dass meine Artikel gleichzeitig dänisch gedruckt wurden, aber mit dem Zufügen, dass er sie keiner dänischen Zeitung oder Zeitschrift geben musste, da ich mich nie erniedrigen wollte Mitarbeiter dieser Bande zu sein; sie sollten separat gedruckt werden.

Der Brief war geschrieben aber noch nicht abgeschickt, da ein Brief von Mutter kam, worin sie schrieb mein Verleger sei dagewesen, habe sehr beklagt, dass ich keine Zeitschrift gründen wollte (wie er nach Äusserungen von mir vermuthete) er stand immer mit seinem Anerbieten da. Nun sagte Mutter, gründe doch eine Zeitschrift (Monatschrift) dann kannst du alles was du von kleineren Sachen schreibst deutsch u. dänisch auf einmal erscheinen lassen. Ich verstand wohl sie wollte mich um jeden Preis zu Dänemark knüpfen und war dafür bekümmert, dass ich so leichtsinnig meinen Einfluss in Dänem. aufgeben wollte.

Dann nahm ich denselben Abend schnell den Entschluss die ganze Schuftenbände so viel wie möglich zu ärgern — und was kann sie mehr ärgern als dass der beste Verleger mir eine Zeitschrift giebt? — so sagte ich zu Aller Überraschung «Ja», schickte natürlich den Brief nicht ab — mein jüngerer Bruder hat alle eigentliche Redacteursmühe übernommen, und ich werde doppelt fleissig und energisch sein müssen (*Hauptströmungen*, deutsche und dänische Artikeln), und die Orthodoxen nach Vermögen bekriegen. Sangvinisch bin ich nicht über den möglichen Erfolg, aber Sympathien kann ich nicht verlieren, und Alles was ich schreibe wird immer gelesen und gekauft. Ich lasse es dann auf der Probe ankommen. In Berlin hoffe ich noch dazu viel Interessantes für eine dänische Zeitschrift zu finden. Von 1—8 August werde ich mit meinem Bruder in Berlin wohnen um alles Nöthige zu verabreden. (Aber schicke doch nur Brief Steg-

litz, am liebsten eher) 1-7 September denke ich eine Einladung von dem seltenen Manne, Prof. Lazarus zu benutzen und bei ihm zu wohnen in Schönefeldt, dann gehe ich nach Dänemark, vollende und ausgabe meinen 4ten Band, setze 1 October die Zeitschrift in Gang und kehre dann (in November denk ich) nach Berlin zurück für diesen Winter.

Dies, lieber Freund, ist mein Programm, das dich vielleicht langweilen wird; aber der Gedanke an dies viele Arbeiten hält mein Herz allein aufrecht, wenn die Ohnmacht, die mit der Melancholia folgt sich in meinem Geiste einfindet.

Von Ohnmacht, du fruchtbarster aller Menschen, ist bei dir nicht die Rede. Ich brauche nicht zu sagen wie ich mich über alle deine geistige Wirksamkeit freue. Ich bat Hertz mir deine sämtliche Werke (die ich nicht mit hatte) zu leihen, weil ich möglicherweise versuchen würde einen Artikel über sie zu machen. Doch das wird mir sehr schwer fallen. Weisst du, Bester, dass du ein sehr reiches Gemüth hast und sehr viel verschiedenartiges Tüchtiges gemacht, das sich nicht so gar leicht begreifen lässt. Rodenberg wünscht mal im December (, so lange Frist giebt er mir) meinen ersten Artikel zu haben. Der soll dann über Lassalle sein, was mir sehr gut passt.

Vergieb diese 10 Seiten. Grüsse alle die Freunde: Schneegans, Bernays, Carrière, grüsse aufs allerwärmste deine Kinder und empfehle mich der Frau und Göttin deines Hauses.

Dein

Georg B.

456 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Steglitz b. Berlin
12. November 74.¹

Mein liebster bester Freund!

Wie lange ist es her, dass ich dir nicht geschrieben! Und doch hab ich fast täglich an dich gedacht! Nach Schönefeld schickte

ich einen Gruss für dich. Ich war mehr als eine Monat krank und verlor leider so ziemlich viel Zeit. Nun hab ich wieder fleissig gearbeitet und besonders die letzte Woche ist eine rechte Arbeitswoche gewesen.

Von Dir hört man und liest man ja nur Gutes. Ich gratulire zu der *Judith Stern*²; die *Nerina*³, die ja noch schöner sein soll hab ich leider noch nicht gesehen und Giusti und der Roman und wer weiss Alles steht uns noch bevor, und für *Ehre um Ehre* hab ich nicht mal gedankt. O liebster du bist wie die grosse Könige, die so viel Siege gewinnen, dass man als ihr Geschichtschreiber nicht so schnell mitfolgen kann. À propos davon! ich habe (wie ich dir ja oft sagte dass ich es thun wolte) einen Portrait von dir gemacht und in Dänemark drucken lassen, wo es gefallen hat⁴. Es ist gut und brav gethan, darf ich sagen, lobt nicht, tadelt nicht, entwickelt rein naturwissenschaftlich, wie ich pflege, und ist doch mit vieler Sympathie und Liebe gearbeitet. Ich bin recht neugierig zu erfahren, ob dein Freund Hertz nicht bald recht viele Bestellungen von deinen Werken aus Skandinavien bekommen wird. Du wirst meinen Aufsatz auch nächstes Jahr Deutsch lesen können. Ich hatte ihn übersetzt, aber Rodenberg fand leider den Stil allzu schlecht, Strodtmann ebenso, und so muss ich es übersetzen lassen. Ich fühle leider dass viele Jahren hingehen werden ehe ich gutes Deutsch schreiben kann. Übersetzt wird das Ding vielleicht im Februar-Heft der *Rundschau* kommen⁵. Januar-Heft wird vielleicht etwas von mir über Lassalle bringen⁶. (Ich habe übrigens durchaus kein Geld von Rodenberg bekommen, wie er ja versprach, aber bin eigentlich nicht unzufrieden darüber, da ich dann ganz unabhängig bin — richtig ist es doch nicht von ihm gehandelt). Ich denke gen Weihnachten wieder in Kopenhagen zu sein, und bleibe da die strengen Wintermonate jedenfalls.

In der Stimmung gegen mich ist da eine Art anfangend Wandlung vorgegangen. Es zeigt sich plötzlich dass meine Partei, die unter den Studenten in so entschiedener Minorität war, in einem Jahre so gewachsen, dass sie im Studenterverein den Gegnern wenigstens völlig gleich ist, und bei der letzten Abstimmung sogar den Sieg gewann. Ein Theil der grossen Presse ist dadurch und durch das Aufsehen, das unsere Zeitschrift erweckt hat, eingeschüchtert geworden, und mehrere Blätter geben mir unter bissigen Ausfällen auch erhebliche Complimente, Versicherung von grosser Achtung etc.⁷ Selbst in der Universität habe ich Stimmen für mich, aber der Minister und der König wollen selbst, wenn ich da die Majorität habe, noch durchaus Nichts von mir wissen.

Das sind meine letzte Nachrichten von Hause. Es ist klar, dass man eine Art von Unruhe darüber fühlt, man könne mich leicht ganz vertreiben, so dass ich nicht zurückkäme und das will man nicht.

Hegel, der Buchhändler bittet mich dich zu fragen ob du ihm erlauben willst deinen nächsten Roman auszugeben. Es scheint also, dass *Kinder der Welt* Käufer gefunden hat. Ich habe einen norwegischen Angreifer dieses Buchs in meiner Zeitschrift völlig abgeschlachtet⁸ und drücke mit blutbesprengten Händen deine Hand nach dieser That.

Lebe innigst wohl, grüsse dein ganzes Haus.

Schreibe mir endlich ein Paar Zeilen so bald du Lust und Zeit hast, wie gewöhnlich Steglitz.

Dein zuverlässiger Freund

Georg⁹

457 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Steglitz bei Berlin
10. Dec. 74.

Mein liebster Paul! Vergieb mein langes Schweigen ich mag nicht schreiben, wenn ich verstimmt bin und ich war so. Klagen mag ich nicht und konnte nicht viel Anderes schreiben.

Ich will dir heute nur zwei Worte zum Lebenszeichen schicken, dir sagen, dass ich dich innigst liebe und mich deines Briefs erfreut habe. Ernstlich werde ich dir auch für die Bekanntschaft mit dem Hause Lazarus danken. Seltene Menschen und grundbrav! Über Politik würde ich mich mit Lazarus wohl nicht gut verständigen können — wie ist es möglich dass ein so begabter Mann mit den abgeschmackten National-Liberalen sympathisiren kann? — aber sonst so ziemlich über Alles. Und zwischen mir und der Frau Professor besteht ein ganz zärtliches Verhältniss.

Also der Julian hat dir wieder gesagt, dass du nichtswürdiger kein grosser Mann bist. Bitte Du ihn wieder das kleine Buch von Lassalle *Herr Julian Schmidt, der Literarhistoriker* zu lesen, eine Repetition davon möchte ihm nützlich sein¹. Er ist mir ein dummer Plebeier; als Rival wird er mir in den Augen der Bessern nicht gefährlich sein.

Ich bin lange halbkrank gewesen; vielleicht ist die Luft hier mir nicht gut. Ich reise ungefähr d. 20sten nach Kopenhagen. Bist du gut schreibst du mir nochmals hierhin. Mein Herz ist schwer wenn ich daran denke wieder ins aufreibende Kopenhagenerleben mich hinein zu stürzen. Aber so Vieles und so Viele warten auf meine Gegenwart. Schicke mir deine neue Bücher dorthin.

Wieder habe ich von da aus viele Zurücksetzung gelitten, aber Alles ist mir gleich, ich werde meinen Platz da behaupten, das weiss ich doch dass keiner in Dänemark einen Willen hat, der sich mit dem meinigen vergleichen lässt.

Meine Zeitschrift kommt nur ein mal monatlich, liebster, und ich habe nie daran gedacht deinen Roman selbst zu benutzen. Aber mein Verleger, der übrigens auf *Kinder d. Welt* nichts verdient hat weil der Zeitungspöbel das Buch als unsittlich verschrie, wünscht sein Glück mit dem 2ten Roman zu versuchen. Ich danke für die Bewilligung deine Sachen in Dänemark administrieren zu dürfen. Vielleicht verdiene ich dir dabei so viel, dass wir einen splendiden Diné in München mal einrichten können. Warte nur!

Ich sah mit Ärger dass einer unsrer erbärmlichsten kleinen Stümper der deine Novellen elend übersetzt hat, dir sein Gewäsch dedicirt hat². Bitte, bitte, beurtheile nicht unsere schöne Litteratur nach solchem Blödsinn. Er ist ein kleiner feiger Schuft und Überläufer.

Ich habe mir gedacht, in welchen traurigen Erinnerungen du diese Tage verbracht hast. Möchte doch die freundliche Hand der Zeit das Peinlichste dabei auslöschen.

Ach liebster Freund seien wir, die leben, gefasst und kaltblütig, wie Soldaten oder Feldherrn unter einer Schlacht. Halten wir den Kopf aufrecht unter der Kanonade des Lebens!

Ich muss dir erzählen dass Björnson 2 neue Theaterstücke vom höchsten Werth geschrieben hat, die uns sehr nützen werden, da das eine aussieht (natürlich durch Zufall) als wäre es über mich und meinen Bruder und unsre Kämpfe geschrieben — herrliche Stücke³. Lebe wohl. Willst du deine Frau ehrerbietigst, deine Kinder freundlichst grüssen von deinem ewig ergebenen

G. B.

458 Paul Heyse à Georg Brandes.

[München 13-12-1874]

Liebster! Ich hatte stimmungslose, wenn auch nicht, wie Du, verstimmte Tage durchzuleben. Könnte man zu gewissen Zeiten

sich in eine geistige Quarantäne flüchten und dort ruhig abwarten, bis alle trüben Stoffe, die aus Gegenwart oder Vergangenheit ins Blut gedrungen, sich wieder rein ausgeschieden haben, so stünde es besser um unsere Gesundheit und jenes letzte, feinste Gewissen, das verletzt wird, wenn wir auf Kosten ewiger Bedürfnisse dem Tage sein Recht geben. Diese bittere Gedenkwoche habe ich zum Theil in leerer Geselligkeit verbringen müssen. Das geht mir nun wie eine innere Entwürdigung nach. Und so schriebe ich besser nicht, wenn ich Dir nicht noch einen Gruss in Deine Heimath mitgeben möchte, und fürchtete, die nächste Woche vor hitziger Giusti-Arbeit — ich will diese alte Schuld nicht ins neue Jahr hinüberschleppen — zu keinem Briefe zu kommen. Ich bin wohler geworden, wieder arbeitsfähig, mein Haus ist in gutem Stande, mein liebes Weib frisch und fröhlich und unsere Jugend in Festvorfreude. Aber wenn ich mich unter allem Guten, was mich umringt, einen Moment auf mich selbst besinne, schwellen die Grundwasser mächtig in die Höhe. Nichts mehr davon. Ich theile ganz Deine Meinung, dass man seine Soldaten-Ehre darein setzen muss, die Zähne zusammenzubeissen und vorwärts zu marschieren. Beim Bivouakfeuer kann man ja wohl gelegentlich den festen Waffenrock aufknöpfen und einem guten Kameraden gestehen, dass gewisse Wunden noch zuweilen brennen. — —

Ich bin nicht klar darüber, warum Du den alten Plan aufgeben, den Winter in Deutschland zu bleiben. Ist es nur das Journal, was Dich zurückzieht? Liebster, grüsse mir Deine Mutter. Danke Deinem Bruder herzlich für sein «König und Tänzerin», an dem ich Dänisch zu lernen hoffe¹. Dem Verleger der Übersetzung meines Romans, der mir ein höchst appetitlich gebundnes Exemplar zugesandt, sage freundliches und wie ich hoffte, die Sünden der Weltkinder mit dem überfließenden

Gnadenschatz des Paradieses gut zu machen. — Herrn Kaufmann hab' ich trotz aller seiner süßen Worte die bittere Wahrheit nicht vorenthalten, dass mir seine Novellen missfallen haben. Gott bewahre mich vor solchen Freunden und — Schülern! Ich habe ihm auch meinen neuen Band nicht geschickt. Hast Du den etwa noch nicht erhalten? Du wirst vielleicht lachen, wenn ich Dir gestehe, dass mir als die beste Arbeit darin *Die ungarische Gräfin* erscheint (was da für halsbrechende Schwierigkeiten zu überwinden waren, weiss nur Gott, und «der versteht mich, und das ist mir genug»); demnächst der *Märtyrer*². Ich wette, von 10 000 Lesern wird kaum Einer dieses Selbsturtheil unterschreiben.

Dass ich genesen, merke ich am Auftauchen neuer Motive und Gestalten. Aber ich hüte mich irgend etwas Macht über mich gewinnen zu lassen, eh' ich die Augen einmal wieder an fremden Bildern und Zuständen geübt habe. Die holländische Reise wird im Frühjahr zur Nothwendigkeit werden, hoffentlich auch zur Wirklichkeit, und allerhoffentlichst mit Dir. Was könnte das sein, drei-vier Wochen mit Dir, gleichviel wo, unter wildfremden Gesichtern allein zu sein! Aber ich will die «leise hörenden» Neidgeister nicht dazu verlocken «heraufzustürmen». Grüsse die theuren Lazarus' und sag' auch an Strodtmann einen Gruss von mir. Meine Frau liebt Dich einstweilen auf mein ehrliches Gesicht und Deine Briefe hin. Meine Kinder gedenken Deiner. Nun haben wir gestern im neuen Salon den neuen Flügel eingeweiht mit sehr guter Musik unter allerlei guten Menschen. Ich will nach Kräften das Feuer auf unserm Herde schüren, dass man näher darum zusammenrückt.

Lebwohl. Ich umarme Dich von Herzen.

Dein Bruder

P. H.

München. 13. Dec. 74.

459 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[Steglitz] Den 15. Dec 74.

Geliebter Freund und Bruder!

Es traf mich sonderbar als ich in Deinem Brief las «Ich bin nicht klar darüber, warum Du deinen alten Plan aufgegeben, den Winter in Deutschland zu bleiben», denn ich bin selbst nicht klar darüber. Ich habe eine tödtliche Unruhe im Herzen, Qual und Bekümmerniss mehr als hinreichend für 2 normale Menschenleben und noch dazu so viel zu regieren und besorgen in Dänemark. Ich reise wegen eines unbestimmten Gefühls dass ich jetzt nicht länger weg bleiben kann, ohne dass meine Mutter trauert; ohne dass meine Zeitschrift weniger gut wird (nach meiner Meinung nimmt sie es trotz ihres kleinen Formats wohl in Werth mit der *Deutschen Rundschau* auf) und ohne dass meine junge Freunde und Anhänger den Muth verlieren. Ich muss reden, schreiben, ermuntern und ermuthigen — darum muss ich wenigstens einige Monate in Kopenhagen sein. Noch kommt dazu, dass ich nur da meinen 4te Band fertig machen kann.

Gott weiss wann die *Rundschau* etwas von mir abdruckt. Immer Complimente (auch jetzt Geld) meine Sachen werden «meisterhaft» etc. genannt und sie bleiben im Manuscriptenschränk. Von den 2 Abhandlungen über Lassalle («vor der Agitation» und «als Agitator») hat Rodenberg jetzt den ersten in Übersetzung, will sie gern bringen aber klagt über die Länge. Die Abhandlung *Paul Heyse* hat er vorläufig ad acta gelegt, ich weiss dass sie dir viele Freunde im Norden geschaffen hat, und komisch ist es dass es in allen meinen Briefen hiess: «Es hat doch gewiss den Autor sehr gefreut diese Studie zu lesen» und Du kennt sie gar nicht. Gleichviel es wird schon kommen. Aber nur dies: wenn der Teufel nicht schlauer als Rodenb. wäre, würde er wenige Seele fangen. Deine Salben hab ich noch nicht bekommen; ich

hoffe sie in Kopenhagen zu finden. Sehr wahrscheinlich ist es, dass Hertz gegen mich erzürnt ist. Und mit Recht von seinem Standpunkt, denn nachdem er mich mit der äussersten Liebenswürdigkeit empfangen hatte, bin ich nie wieder da gewesen. Meine Entschuldigung ist, dass ich alle relations evitirt habe um in Ruhe zu arbeiten und jetzt durch Kränkeln Monate verloren hab.

Die ungarische Gräfin, die L.s nicht so gut gefiel, ist ganz sicher eine sehr gediegne Arbeit¹. Von den andern kenne ich nur noch *Nerina* und *Judith Stern* aus den Revuen. Die letzte gefiel mir von den beiden am besten, sie ist ein wahres Kunstwerk. Die *Nerina* ist nach meiner Meinung etwas Zwitter und zu skizzirt. L. stellt sie am höchsten. Die andern Sachen kenn ich noch nicht.

Der Kaufmann ist ein ganz gewöhnlicher Lump. Der Verleger der *Kinder d. Welt* ist auch mein und der litterarische Weltbeherrscher Dänemarks und Norwegens. Eine kleine Summe für den andern Roman hab ich ihm abgekneift.

Würde es mir möglich werden, mit Dir zu reisen, wäre es reiner Lebensgewinn.

Denke freundlich an «den Flüchtling, den Unbehausten» und versichere Frau Heyse und deine Kinder von meiner herzlichsten Zuneigung und Freundschaft.

Verbringe einen guten Weihnacht.

Dein

Georg

460 Georg Brandes à Paul Heyse.

Kopenhagen d. 29 Jan. 75.

Mein liebster Freund! Du hast meinen letzten Brief nicht beantwortet; aber ich schreibe um dich zu bitten, wenn du jemals wieder kleinere Sachen schreibst von der Grösse *Der ungar-*

schen Gräfin ungefähr ob du sie dann nicht gleichzeitig mit dem, dass sie in Deutschland erschienen immer in meiner Zeitschrift erscheinen lassen wollte; das Honorar das ich Dir bieten konnte wäre 60 dänische Kronen pr. Bogen, gegen 30 Thaler deutsch. Du musstest dann so freundlich sein mich rechtzeitig vorzubereiten damit wir Platz hätten, und mir auch in guter Zeit entweder Abschrift oder Correctur zu schicken. Wie geht es mit deinem Roman, wie geht es mit dem *Giusti*, wie geht es mit dir selbst und deinem lieben Haus?

Ich lebe hier das alte Kampfleben; ich wurde hier im Hauptblatt mit 11 Spalten Leitartikel zwei Tage nach einander empfangen, wo ich als Landesverräter der Verachtung aller guten Dänen preisgegeben wurde. Ich antwortete und neue Artikel folgten¹. Meine Zeitschrift ist gut abgegangen; in einer Monat habe ich 170 Abonnenten gewonnen und habe jetzt über 800.

Ich bereite mich auf einen Vortrag im Studentenverein vor; das wird für mich ein fast entscheidender Tag werden. Denn dieser Verein ist das stärkste Kastel meiner Gegner bisher gewesen. Darum gründliche monatlange Vorbereitung von meiner Seite.

Ich bin noch bei den Vorarbeiten zu meinem 4ten Band, der mir sehr schwer fällt. Ich bin sehr vereinsamt, sehr allein und ohne jegliche Fülle noch gute Gabe des Glücks. Die einzige Freude die ich habe ist die Hingebung mehrerer jungen Männer. Aber recht vertrauen kann man Niemand mehr, wenn man die Erfahrungen gemacht hat, die ich hinter mir habe.

Noch kommt dies dazu dass die Erfüllung der besten und innigsten Hoffnungen meines Lebens sich immer weiter ins Ferne auszuschieben scheint, während ich und eine Andere sehr sehr viel leiden und Jahre unserer Jugend nutzlos für einander verlieren.

Doch ich will in strenger Arbeit Trost suchen. Die Wuth mei-

ner Gegner, die sich in Artikeln wenige Tage nach meiner Heimkunft Luft gab zeigt dass sie mich stärker und einflussreicher als je fühlen. Mir fehlen meist Allianzen. Von Ibsen wurde ich natürlich, sobald die Opinion wieder gegen mich Zähne zeigte, gleich verrathen. Bjørnson hat uns sich genähert. Ich habe ein in stilistischer Hinsicht vielleicht nicht schlechte *Mystification* geschrieben, die als Correspondenz von Stockholm als aus dem Schwedischen übersetzt aussieht, von einem Bewunderer Bjørnsons verfasst um Ibsen einen kleinen Schrecken einzujagen und Bj. als Demokrat ein wenig die Hand zu bieten². Doch alles dies kann dich nicht interessiren, Liebster, da Du die Zeitschrift nicht lesen kannst.

Wie gesagt die junge Generation von 25-28 Jahren ist mein einziger Trost, meine wahre Stütze und von ihr wird mir viel Respekt und Liebe gezeigt.

Von Lazarus hab' ich lange auch keine Antwort. Ich hoffe es geht den lieben Menschen gut.

Grüsse deine schöne Gemahlin bestens von deinem unbekanntem Freund, deine Kinder aufs freundlichste von dem wohlbekannten. Schreibe du auch einmal. Lebe wohl.

Dein

Georg.

461 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 31-1-1875]

Ich war wieder im Bann meiner rebellischen Nerven, Liebster, und heute noch liegen sie unter dünner Decke, und leise hörend stürmen sie herauf, sobald ich was Ernstliches angreifen will. Darum konnt' ich nicht schreiben, kann's auch heute nur, um Dir zu sagen, warum ich's nicht konnte. Ich dachte wunder, wie klug ich's anfinde, als ich mir in meiner Unzulänglichkeit

zu eigner Arbeit so eine Art Handwerkerei vornahm, die Dialoge Leopardi's wollt' ich übersetzen. Aber ich kam aus dem Regen in die Traufe. Gerade weil keine Stimmung dazu nöthig war, merkte ich nie, wann es Zeit sei aufzuhören, und trieb es dann immer bis zur völligen Ermattung. Jetzt liege ich nothgedrungen auf der Bärenhaut und melancholisire über den Bruch zwischen intelligere et velle, trotz des heil. Benedict. Aber ich kann Deine Briefe nicht länger entbehren. Schreib mir, Geliebter! Was — wie wenig es auch sei! Nur dass ein lebendiger Hauch von Dir zu mir geht. Ich habe so unlustige Tage; denn täglich kommen 2-3-4 Correcturen, vom *Giusti* und vom *Paradiese*, und so erneuert sich täglich der Unmuth über das Unerreichte u. Unerreichbare. Dergleichen Zeiten pflegte ich mir sonst durch neues Wagen, neuen Übermuth einem neuen Ziel entgegen erträglich zu machen, und das ist mir diesmal verwehrt. Der Stoss, den ich im letzten Herbst gegen meine feste Natur erlitt, war zu unsanft. Und ich bin nicht mehr 25 Jahr.

Was Du nur indessen getrieben haben magst! Ich sehne mich sehr nach dem 4ten Bande, der doch wohl in diesem Winter hinausgesprochen wird. Und die Zeitung, und Alles, was Dir in Kopf und Herzen schwirrt. Das Stück von Björnson, *Der Redacteur*, von dem Du ein Wort hast fallen lassen, hoff' ich bald lesen zu können. Ein anderes von ihm, *Das Fallissement*, hat mich arg enttäuscht. Wir haben dergleichen gemüthlich moralische statuirte Exempel zu Ifflands Zeiten weit drastischer, dramatischer, erfindungsreicher erlebt und uns nicht durch etliche feingezeichnete Figuren (wie Sannäs und Walpurg, die doch eigentlich nur Episode sind) für die fehlende starke Fabel schadlos halten müssen. Die populäre Wirkung solcher Moralitäten in ihrer Heimath ist unfehlbar; dass man aber hier daran geht, das Stück aufzuführen, wo der Reiz der Localfarbe weg-

fällt, die nervöse Feinheit des Dialogs durch die Übersetzung und mehr noch durch die conventionelle Theatersprache verlieren muss, ist mir nicht verständlich. Wollen wir das alte «*Thue Recht u. scheue Niemand*» einmal wieder über die Bretter gehn lassen, brauchen wir wahrlich Nichts zu importieren. Aber *habeat sibi*. Ich rede nur davon, weil ich mir von diesem Poeten von Gottes u. Volkes Gnaden etwas Erheblicheres und Erhebenderes versprochen hatte, als dies Stück Wirklichkeit. —

Wir schwärmen viel, ich komme dabei an Schlaf zu kurz, aber da mein Wachen ohnehin nicht viel taugt, ist's einerlei. Habt ihr auch Carnevalsitten? Neulich bin ich mit einer schönen Rubensdame und einem in lauter echte orientalische Tücher gewickelten Zigeunermädchen auf einem grossen Mummenschanz gewesen, dergleichen nur in München gelingen kann, wo die vielen jungen Künstler wochenlang an Kostümen und Decorationen arbeiten. Lenbach hatte seine Schränke aufgeschlossen und wohl ein Dutzend Masken ausstaffirt¹. So leb ich in den Tag, resp. in die Nacht hinein. Doch ist mir dabei ziemlich aschermittwochmässig zu Muthe.

Sage mir ein gutes Wort. Ich umarme Dich in alter und immer neuer Liebe. An Deine Mutter alles Gute und Dir 1000 Grüsse von Weib u. Kindern.

Immer Dein

P.

München. 31. Jan. 75.

462 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Mein lieber Paul!

Kjøbenhavn
d. 10te Febr. [1875]¹

Ich schrieb dir und unsere Briefe haben sich gekreuzt. Hab Dank für deine Zeilen und schreibe auch Du bald wieder. Ich habe

schwere Tage. Nicht allein ist der 4te Band noch weit weit zurück, aber das Arbeiten daran wird durch die ewige Kämpfe und Aergernisse fast unmöglich. Heute war ein Bruch mit meinem Verleger nahe. Wir haben keine Censur im Lande d. h. nicht gesetzlich, aber die faktische ist schlimmer als je eine gesetzliche sein konnte. Die höhere Geistlichkeit intrigürt um unsere Zeitschrift dadurch zu vernichten dass kein Verleger es nehmen will es gilt des Schlangen Kopf zu zertreten. Nun war ein Artikel gegen eine Brochure des ersten Bischofs (Martensen) schon gedruckt, nur noch nicht ausgegeben²; dann wird vom Verleger gefordert unter Drohung völligen Bruchs und Eingehen der Zeitschrift, alles solle umgedruckt werden und der Artikel entfernt. Ich habe aus Politik nachgegeben um nicht meine einzige Stütze diesen Verlag zu verlieren. Der Bischof hat erklärt, er und die ganze höhere Geistlichkeit wolle sich vom Verlag zurückziehen, wenn etwas gegen ihn gedruckt würde und der Mann verdient durch diese Leute sehr viel. Das ist die Taktik dieser Herrn; ich kann an keinem Ort auch nur eine Vertheidigung gedruckt bekommen, sie erdulden es nicht mal dass Angriffe gegen sie ausgegeben werden. Und nun dazu die niederträchtige Pestilenz der lügenhaften Tageblättern, die Gleichgültigkeit der «Gebildeten», die grenzenlose Feigheit der Schriftsteller, warum schreibt man, warum lebt man unter solchen Menschen! Wir leben unter einem Druck, dass man nicht wagt über äussere Politik zu schreiben (denn das ist Schleswig) nicht über innere (denn man darf die Bauernfreunde nicht nennen) nicht über den Staat (denn das ist Socialismus) nicht über die Kirche (denn das ist Irreligiosität und die Bischöfe erdulden es nicht) nicht über die Schriftsteller, (die beim unsern Verleger sind) u. s. w. u. s. w. und während man mit den gemeinsten Waffen von allen Seiten täglich angegriffen wird, darf man sich nie vertheidigen.

Doch was kann es dir interessiren, aber ich musste mein Herz erleichtern. Die Zeitschrift bringt uns nichts ein, denn wir müssen den feigen Mitarbeitern so viel wie möglich geben, damit sie nicht weglaufen. Dies Land geht leider so sicher zu Grunde, dass es in 50 Jahren kaum den Namen nach existiren wird.

Du schriebsst von Bjørnsons Stück liebster, mir scheint dass du den Gesichtspunkt dafür nicht recht gefunden hast. Du musst wissen, es ist das erste Mal, dass überhaupt Sitten der Gegenwart bei uns scenisch dargestellt geworden und wir freuen uns über diesen enormen Fortschritt. Sonst sehe ich wohl mit eben so wenig Beifall wie du «Moralitäten» auf der Bühne.

Ich habe dir einen Gruss und Dank zu bringen von meinem einzigen Freund und Beschützer an der Universität Prof. Bröchner, der deine *Nerina* in der *Rundschau* gelesen und der, (nicht leicht begeistert), davon ganz entzückt ist. Er hat lange in Italien gelebt und ist der Sprache sehr kundig; er hat deine Übersetzung der Verse mit dem Original verglichen und war völlig erstaunt über die Meisterschaft³; hat jetzt angefangen dich zu studiren und ein Paar Bände deiner Novellen, unter anderen den, wo die Stickerin⁴ steht, mit grösster Freude und wahren Genuss gelesen. Er ist todtkrank, brustleidend, und so versüssest du ihm seine letzte Zeit.

Ach allerliebster dass du mich fragst, ob ich vielleicht Maskeraden besuche, zeigt mir wie wenig dir meine Stellung hier präsent ist. Ich gehe nie an einem öffentlichen Ort; seit Februar 1870 bin ich nicht mal ins Nationaltheater gegangen; ich gehe am Tage nie durch die Hauptstrassen sondern um die Stadt wo ich Niemand begegne; ich bin nur einmal auf einer Maskerad hier gewesen in meinem ganzen Leben, aber zufällig war der ganze Katalog der Maskerad nur Parodi meines Styls und

Nachahmung meiner Artikeln, und alle glotzten mich an, so dass ich davon bald genug bekam; ausserdem ist die einzige, mit der ich tanzen möchte, nicht hier. Ausgeladen werden ich fast nie, da ich ja der böse Feind bin in allen nationalliberalen Kreisen und Häusern und völlig als der Verbrecher an die Gesellschaft gelte.

Man beurtheilt mich wie Swinburne in London beurtheilt wird und noch viel ärger, wie Engländer, die den Vergleich gemacht haben, mir sagen. Nun es muss einem Fremden unmöglich sein diesen Zustand zu begreifen, auch ahnst du nicht wie menschenscheu ich durch viele schmerzliche Erfahrungen hier bin und wie gierig ich mit meiner Zeit sein muss.

Wenn du eine kleine Novelle schreibst, nicht wahr dann würde du uns sie gleichzeitig mit dem Erscheinen in Deutschland geben? An Novellen haben wir Mangel. Konntest du uns nicht deinen kleinen Aufsatz über Giusti geben??

Ich sehe die *Rundschau* hat einen Viertel meines Aufsatzes über Lassalle endlich gedruckt mit hässlich aufgebauschten Worten statt des soberen und nüchternen Styls den ich benutzt hatte, aber das ist Deutsch. «Plötzlich» ist ihnen nicht genug «urplötzlich» soll es heissen. Ist dein liebes Volk eigentlich nicht das geschmackloseste Europas? Dass sie doch nie etwas stark genug unterstrichen bekommen können! Je fettere Ausdrücke je besser für den deutschen Spiessbürger. Die ganze *Rundschau* hat hier sehr enttäuscht man findet diese Revue sehr wenig mit den Erwartungen stimmend. Wie weit steht sie doch hinter der *Revue d. d. mondes* zurück. Welches Monstrum von einer Damenouvelle die letzte!⁵ Findest du es nicht auch? Ich glaube dass meine beide eingelieferte Aufsätze, die über dich so wohl als die über Lassalle, sehr gut ihren Platz behauptet hätten, wenn nicht der

Redaktör so rücksichtslos ihre ganze Totalitätswirkung gestört hätte durch solches Überschneiden. Aber er geht nach Namen, und selbständiges Urtheilen ist sein Fach nicht.

Danke die Götter für viele gute Gaben du lieber Paul aber unter andern dafür, dass du nicht in Dänemark geboren bist.

Lebe wohl, grüsse bestens Frau Heyse und deine lieben Kinder.
Immer dein treuer

Georg Brandes.

463 Paul Heyse à Georg Brandes.

[München 23-2-1875]¹

Noch im Zustande tiefster Erniedrigung durch eine tyrannische Grippe kann ich Dir nur einen heiseren Dank für all Deine Freundschaftsmühen zurufen, mein Geliebtester. Wär's nicht so ärgerlich, dass Du nun zu allen ernsteren Kämpfen Dich mit einem solchen Strauchdieb und Buschklepper herumschlagen musst, so würde mir's fast lächerlich dünken, dass man sich um das Fell des Bären balgt, ehe er noch erlegt ist. Eine Stunde nach Deinem Brief kam ein Telegramm dieses Herrn Rée, welches einen Brief verheisst, da von Dir ein Zeitungsartikel gegen seine Publikation erschienen sei. Ich werde auf diesen Brief natürlich doch antworten müssen, einfach: dass ich jede Übersetzung des *Paradieses* die in einem andern dänischen Verlag als dem Hegel'schen erschiene, für unbefugt erklären würde. Wie aber steht es mit den Rechtsmitteln, die mir schlimmsten Falls zu Gebote stünden? So viel ich weiss besteht zwischen euch und uns keine Convention in Betreff des Nachdrucks. Ich wäre also machtlos, an meinem Theil das Recht, das ich Herrn Hegel eingeräumt, schützen zu helfen. Wie es im Lande selbst darum steht, ob dort ein Verleger dem andern einen solchen Streich ungeahndet spielen darf, weiss ich noch weniger. Moralische Waffen helfen

leider so wenig, wo man mit Spitzbuben zu thun hat. Indessen wird er hoffentlich doch noch sich einschüchtern lassen, da Dein Artikel ihn zu telegraphischer Abwehr veranlasst hat. Offenbar hat er gefürchtet, ich würde durch Dich schon informiert und gegen ihn eingenommen worden sein und wollte wenigstens das *audiatur et altera pars* sich vorbehalten. Als ob die Sache nicht so klar und selbstverständlich wäre!

Eh ich ihm antworte, unterrichte ich mich jedenfalls über das Mass meines Rechtes.

Die kleine italienische Dorfgeschichte — eine sehr simple historische Anekdote — kann ich Dir hoffentlich schon Ende dieser Woche schicken. Sie hat nur durch ihr bischen Localfarbe Werth und macht, wenn man sie mit einiger Kunst vorliest, durch ihre grosse Einfachheit einigen Eindruck. In Übrigen versprich Dir ja Nichts davon.

Diese Tage der Quarantäne, während draussen klirrender Frost Wege u. Stege unsicher macht, habe ich mir durch die *Lettres à une inconnue* verkürzt. Sie haben trotz allerlei feiner und scharfer Züge dennoch meine Erwartungen getäuscht. Hinter den Menschen zu kommen, hofft' ich endlich, und fand wieder nur die Seite von ihm, die er der Gesellschaft zukehrt. Eine Seele, die kein Unter-vier-Augen hat — oder eine zu haben verläugnet! Es ist mir dabei zu Muth gewesen, wie wenn ich ein Raritäten-Cabinet durchwandle. Nur wo er im Anfang das Rauhe herauskehrt, mit Unliebenswürdigkeit kokettirt, hat er mich tiefer interessirt. Sonst bewunderte ich immer nur die unglaubliche Virtuosität in der Nonchalance, abgesehen von so viel interessantem Stoff. Und sehr merkwürdig war mir in der trefflichen Skizze von Taine — ein wahres Muster von Charakteristik! — die Stelle: *on se demandera, si cette ironie perpétuelle n'est pas voulue, s'il a raison de plaisanter au plus fort*

de la tragédie, s'il ne se montre pas insensible par crainte du ridicule, si son ton aisé n'est pas l'effet de la contrainte, si le gentleman en lui n'a fait tort à l'auteur, s'il aimait assez son art². Dass dies ein Franzose sagt, kein sentimentaler Germane, der nebenbei Poet ist, hat mich wahrhaft getröstet, in der Erinnerung an unsere früheren Verhandlungen über dieses Thema.

Aber genug davon! Mein Kopf ist noch viel zu dicht umnebelt, um mich recht mit Lust und Erfolg zanken zu können. Lebwohl, Bester! Alles Gute soll ich Dir von meinem Weibe sagen. An Deine Mutter herzlichen Gruss.

Totus tuus

P.

München 23. Febr. 75.

464 Paul Heyse à Georg Brandes.

[München 14-3-1875]¹

Nur einen Händedruck, mein sehr Geliebter, für all Deine Mühe und Sorge, die leider wohl verloren sein wird. Denn nicht nur mit der Dummheit, auch mit der Schamlosigkeit kämpfen Götter vergebens, und un front qui ne rougit jamais ist der beste Blitzableiter. Drollig ist es nun, wie dieser Herr Rée bei allem Malhonetten, was er begeht, so gern den Honetten spielen möchte. Wenn er wenigstens die Piratenflagge kecklich aufhissste, statt den Fetzen von Anstand und Lebensart, die er immer noch hervorsucht. Hätte er auch nur den Muth, sich einfach auf den juristischen Standpunkt zu stellen und zu sagen: Wo kein Recht besteht, kann keines verletzt werden. Aber dieses Winden und Drehen! Ich bin neugierig, was die «Erklärung» etwa beim Publicum wirkt, ob sie im Stande ist, den Fortgang der Sache zu hemmen. Ich glaube es freilich kaum. Wer kümmert sich

darum, wenn er in einen Buchladen geht, wie die Bücher zu Stande gekommen sind? Übrigens hatte ich gedacht, Du würdest meinen Protest in Dein geliebtes Dänisch übertragen, und ihn darum, so wie ich ihn eilig hingeschrieben, an Dich abgeschickt. Nun sehe ich, dass ein paar mangelhafte Wendungen darin vorkommen (zweimal dasselbe Wort in demselben Satz), die Du stillschweigend gebessert hättest. Habeat sibi.

Dies ist der letzte Tag meines 45sten Jahres. Da ich vorhabe, steinalt zu werden — ich muss es wohl, um nur die Hälfte von dem zu Ende zu bringen, was ich noch vorhabe — so bin ich vielleicht nel mezzo del cammin di mia vita. Ich mache nur die Bedingung, dass Du auch so lange aushältst. Dich zu überleben, würde mich aus allen Fugen bringen. Und darum wünschte ich so sehnlichst, dass Du Deine Jugendkräfte nicht lange mehr an so schnöden Kämpfen aufzureiben brauchtest. Ich bin wahrhaft erschrocken über die neuen Einblicke in Eure literarischen Zustände, die mir dieser jüngste Handel eröffnet hat. Zum Glück bist Du bei Deiner lieben Mutter. Man kann viel aushalten, wenn man noch Sohn ist. Ich freilich bin auch wohl versorgt bei meinem Weibe (von der ich dir die allerschönsten Grüsse sagen soll. Sie ist förmlich gerührt über Deine unermüdliche Freundschaftssorge und liest Deine Briefe mit lebhaftester Freude). Aber so lange ich noch von meiner Mutter verzogen, gehätschelt, gescholten wurde, hatte ich noch Etwas über mir, was ein Gefühl von Sorglosigkeit und Sicherheit erzeugte, wie es späterhin durch Nichts ersetzt wird.

Damals wusste ich auch Nichts von Nerven. Ich spüre jetzt mehr und mehr, dass ich eine lange Ruhe nöthig habe. Wenn ich im Mai nach Holland reise, darf ich auch nicht daran denken, selbst Deine Gesellschaft zu erbitten. Schweigen und Schlafen ist meine einzige unfehlbare Cur, und zwischen tausend neuen

Eindrücken muss ich mich unter zwei Augen mit mir selber sammeln, wenn ich gedeihen soll. Ich nehme es noch täglich so genau mit den Roman-Correcturen, dass sie zu einer neuen schweren Arbeit werden, Und diese Hydra des *Giusti!* Immer wachsen neue Schwierigkeiten nach, so viele ich auch bezwingen. Dazwischen kann ich nur componieren, aber Nichts ausführen. — Sage, hältst Du denn wieder Vorlesungen? Dein vierter Band? Lassalle No II hat mich wieder höchlich erfreut. Wenn man Dir's bei uns doch ablernte, so ohne Schulterterminologie zu reden, so zu sprechen, auch wenn man schreibt. So zu sehen ist freilich nicht abzulernen. Dazu muss sich «der Charakter im Strom der Welt» bilden, und der Strom unserer Welt fließt so viel ruhiger, dass er den Schwimmer weniger übt und abhärtet, als Euer Giessbach.

Der Eisgürtel wird ja nun ins Schmelzen kommen². Was sind Deine Sommerpläne? Sehen müssen wir uns natürlich. Das Wann und Wo wollen wir klug überlegen. Ich muss Dir einen erfrischten Menschen entgegenbringen, dass ich Dich gründlich genießen kann.

Lebwohl für heute und bleibe treu Deinem

getreuen

Paul H.

München. 14 März 75.

465 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

19 März. [1875]¹

Ich schickte vorgestern Frau Heyse eine Sölje, die sie, wie ich hoffe richtig erhalten hat. — (Sölv heisst «Silber») — Ich wäre unter keinem Umstand dazu im Stande dich nach Holland zu begleiten, also ist es eben gut, dass du allein reisen willst. Ob ich dies Jahr nach München kommen kann, weiss ich nicht.

Ich lebe ein so furchtbar angestregtes und freudenloses inneres Leben, dass ich für Niemand Gesellschafter sein wollte oder könnte. Ich suche immer mehr Einsamkeit und besuche Niemand und verläugne mich Allen. Dieser Winter ist einer der härtesten, den ich je ausgestanden, und was ein Wunder ist in meinem jungen Alter: sowohl die Idee des Todes wie der Geisteskrankheit streifen bisweilen mein Gehirn. Ich habe zuviel Gram. Eine Melancholi, die ich nicht abwälzen kann, erschlaffend und entmuthigend, hat sich in der letzten Monat, über mein Gemüth wie eine schwarze Wolke «sunbeam-proof», wie Shelley sagt, gelegt. Ich vermag nicht zu arbeiten, nicht zu denken. Ich kann kaum je lächeln; ich leide. Ich bin solcher Krisen gewohnt, aber selten waren sie so lang.

Ein Stück ist gegen mich geschrieben worden, und ich glaube, meine Feinden setzen es durch dass es auf dem Nationaltheater gespielt wird². Ich bin ganz genau bezeichnet, natürlich ist Alles karrikirt. Als ich «den freien Gedanken» vor 3 Jahren als Losung gab, wurde statt dessen und immer als Losung «die freie Liebe» unterschoben in dem gemeinsten Sinn jenes Wortes, wie der Pöbel es versteht. Jetzt kommt im Stücke der junge Mann vom Ausland nach Hause, hat die 2 Stichworte, hat viele Anhänger, die alle lächerlich und knabenartig sind u. s. w.; zum Schluss bekehren sie sich reuevoll. Natürlich sind sie Feinde der dänischen Nation, was zu vielen nationalen Protesten gegen uns Anlass geben wird. Ach bisweilen bin ich alles dessen so müde. Aber da ich Ewalds Roman *Agathe* und Gott weiss wie viele Brochüren schon überlebt habe, werde ich wohl auch dies überleben. — Wäre ich mit Der zusammen, die ich liebe, trüge ich dies hundertfach; aber als ein Mönch lebend, mit Nerven, die immer leidend und überreizt sind, ist mir alles selbst das Geringe bisweilen schwer. Dummheit dich mit alle dem zu plagen! Aber

Gesagt wird es einigermaßen weniger erdrückend. Das ärgste ist dass im Stücke Anspielungen auf meine alte Liebe sein soll. So war es auch immer in den Zeitungsartikeln früher und das grämt mich von Allem am allermeisten, weil ich jene Dame noch unendlich liebe und verehere, und selbst nachdem die Passion vorbei ist, ganz wüthend werde, wenn Jemand es wagt, irgend ein Wort gegen sie zu sagen. Die Leute glauben nämlich, dass unserer Verhältniss noch besteht. Sollte das Stück gespielt werden (es heisst «Irrlichter») ist es gut dass sie zur Zeit in Neapel ist. Von meiner jetzigen Liebe weiss glücklicherweise Niemand was. Aber räume mir ein, dass dies Leben nicht leicht ist. — Lese doch mal Balzacs *Albert Savarus*, das ist meine Lage³.

[Georg Brandes]⁴

466 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

D. 21 März [1875]

Deine *Kaiserin* ist, obwohl fast zu trist, in der Erfindung vorzüglich. Die Erfindung ist deine besondere Stärke. Im Stil möchte ich dass du dich eines glühenden Hasses gegen alle common-places und alles Traditionelle beflissest. Es läuft bei dir oft einige solche commonplaces ein. Bei uns haben wir eine fast ängstliche Scheu dafür. Z. B. «Der lahme Beppe, der officielle Buffone des Dorfs»; in allen italienischen Novellen und Genrebilder giebt es einen solchen, lass ihn darum liegen, überlass das den Andern! oder: «ihr aufgelöstes dichtes Haar fiel ihr wie ein Mantel über die nackte Schulter». Die unterstrichene Worte sind da zu viel; das wird bei solchen Anlassen immer gesagt, darum nicht von Paul Heyse. — Ist diese Beschreibung einer Brautnacht nicht selbst im sittlichen Deutschland ein wenig possierlich: «Nur das Hündchen ... schlüpfte in die Brautkammer mit hinein, wo es ... sofort einschlieff. — Um Mitternacht

war auch Maino eingeschlafen.» Ist dies «auch» nicht ein wenig naiv, obwohl sehr keusch?¹

Vergieb das Kritikastern; in dem Portrait, das ich für die Oeffentlichkeit von Dir gemacht ist wenig davon, aber privat möchte ich ein wenig dazu beitragen, dass du strenger gegen dich selbst würdest. Wer so reiche Motiven hat, darf nie nachlässig sein. Wunderschön ist die Beschreibung vom Kusse des Kaisers. Sehr sinnreich die Erfindung mit den Kronen der Heiligen.

Ich schicke dies Morgen ab, wenn sonst die Zeitschrift morgen kommt wie ich es hoffe.

Einer unserer besten jungen Ärzte sagte mir neulich: Hat wohl Heyse Naturwissenschaft studirt. Überall wenn er (wie) in *Am todten See* über Ärztliches spricht, sollte man glauben ein Arzt hätte es geschrieben.

In Berlin sagte mir ein Redacteur der *Spen. Zeitung*: Sonderbar dass Heyse so viel Einsicht in die Politik hat. Wenn man *Andrea Delfin* liest, glaubt man er hätte die Politik und die Schmerzen des Politikers durchgemacht.

22ste März

Jetzt habe ich zum Studentenverein in Kopenhagen hingeschrieben, ich wolle den 10ten April Abend 9 Uhr da mein Vortrag halten (über Shelley). Das ist für mich die Hauptschlacht. 4 Jahre hindurch haben die Senioren mit allerlei Lügen, die sie ausgebreitet hatten (dass ich die Studenten verachtete, ihnen höhnisch auf eine Aufforderung geantwortet hätte etc) verhindern wollen, dass ich da redete. Jetzt bin ich aufgefordert, aber ich habe mir schon gedacht, sie wollen wie sie es neulich mit einigen meiner Anhänger gethan zu spät (den selben Abend erst) den Vortrag avertieren, damit so wenig möglich es wissen. Nun will ich es allen Medicinern hier sagen lassen, damit ihre Absicht vereitelt wird.

In diesem Augenblicke erfahre ich dass mein bester Mitarbeiter und mein Mitführer der radikalen Partei der junge Dr. Heiberg gestern plötzlich gestorben. Es scheint als habe er sich selbst getödtet, es heisst er habe aus Irrung in der Krankheit Morphin (eine ganze Flasche) getrunken. Dass ist eine enorme Verlust für mich und die Sache. Er war ein sehr grosses sehr bedeutendes Talent, ein vorzüglicher Wissenschaftsmann und ein Feder ohne Gleichen.²

Doch ich will dies abschicken sonst wird am Ende aus dem Brief ein Tagebuch.

Morgen folgt die Zeitschrift mit deiner Novelle wofür hier vorläufig das Bischen Honorar. Lebe wohl, grüsse deine Frau und deine Kinder.

Adieu.

Dein Georg.

467 Paul Heyse à Georg Brandes

[München 26-3-1875]

Liebster, ich schreibe Dir hinter dem Rücken meiner Frau, die sich mit unserm Arzt verschworen hat, mich im Stande völliger Unmündigkeit und vor allem Unschriftlichkeit zu erhalten. Sie hat nur allzu guten Grund dazu, die gewaltsamen Nervenschmerzen dieser letzten Tage wollen geschont sein. Aber sie liegt nun selbst danieder, ihre alten Leiden regen sich wieder, eine neue Sommerkur, wie im vorigen Jahr, droht uns, es scheint, man will uns im neuen Hause so wenig zur Ruhe kommen lassen wie im alten. Vier ganze Tage habe ich hinter Schloss und Riegel ausgehalten, der Schnee stürmte gegen die Fenster, mein Hirn war wie ein zugefrorener Teich, unter dessen starrer Decke ein paar trübselige Gedanken wie lebenssatte Grundeln herumschwammen. Es ist auch heut noch nicht viel besser. Aber es

drängt mich, Dir für Deine lieben Worte wenigstens einen kurzen warmen Dank zu sagen. Nichts über all das Schwere und Trübe und Desperate dieser unerhörten Verhältnisse! Aber ich danke Dir, dass Du mir davon sprichst, wie Du mit Dir selber redest. In aller Misère giebt es nur Einen wahren Trost: Menschen sein zu nennen. Man vervielfacht sein Daseinsgefühl und steht Schulter an Schulter dem unverantwortlichen Schicksal gegenüber. Auch Prometheus hat den Chor der Nereiden nicht entbehren können, was ihm Ehre macht und ihn als einen Heros beglaubigt, der menschlicher fühlt als die Götter.

Ich wäre so gelaunt, die Hegel-Réomachie in tollen Stanzen zu besingen; aber die einfältigen Nerven verstehen nicht den geringsten Spass. Nicht einmal zum Dänisch lernen taug' ich, so sehr mir die Neugier zusetzt, die Verse im *Punch* zu entziffern¹, und nun vollends den *Vendepunkt i dansk Theaterhistorie*². Ich liege stundenlang auf dem Sopha und brüte. Gelesen hab 'ich nichts als Stendhal's *Chroniques et nouvelles*, eine wahre Fundgrube an gediegenen Leidenschaftstoffen. Nun will ich auch den *Albert Savarus* lesen.

Du hast so Recht in Betreff meines Stils. Seltsam, dass ich gerade das Gegentheil mir so lange (und immer noch) habe müssen vorwerfen lassen: Dass ich zu viel am Ausdruck arbeitete. Ich! der ich mich jahrelang kaum habe überwinden können, meine Novellen, die alla prima hingeschrieben waren, nur einmal wieder durchzulesen, um eben jene verruchten conventiellen Worte zu tilgen. All meine Lust war bei der Erfindung und contrapunktischen Durchbildung des Themas gebüsst; hätte ich nicht zuweilen Geld gebraucht, in den meisten Fällen würde ich die Geschichten gar nicht aufgeschrieben haben. Meine Novellenmanuscripte, die so reinlich und uncorrigirt aussehen, können den strafbaren Leichtsin, mit dem ich sie behandelt, an

den Tag bringen. Desto genauer habe ich es mit den 2 Romanen genommen, mit den Dramen und allen Sachen in Versen. Aber Du bist der Erste, der dahinterkommt. Solche Leser u. Kritiker haben wir in unserm «gründlichen» Deutschland! Was die Ausdrücke in der *Kaiserin* angeht, die Du rügst, so möcht' ich gerade sie in Schutz nehmen. Der sehr schlichte Ton dieser Volkslegende scheint mir einen alltäglichen Ausdruck, wie den vom «Mantel» zu bedingen, und der «offizielle Buffone» ist ja Nichts als die Bezeichnung der Sache selbst. Über die Naivität des «og straks sov ind» habe ich selbst lachen müssen³, mit meiner Frau. Wenn Du mir doch Alles notirtest, was Dir an Einzelheiten auffällt!

Ein paar schöne Geschichten habe ich in den letzten Wochen erfunden; der Himmel weiss, wann ich sie aufschreiben kann. Schon diese wenigen Zeilen spüre ich wieder in den Schenkeln.

Dank für das erste dänische Honorar. Und dass Du meiner Frau eine so allerliebste Freude gemacht hast, rechne ich Dir besonders an. Ich hoffe es eines Tages bei einer Anderen wett zu machen.

Grüsse Deine theure Mutter und den dramatischen Bruder.

Lass uns hoffen! Und uns lieb haben! Dein

getreuer

Paul.

München. 26. März 75.

468 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen d.
20ten April 75

Mein liebster Freund!

Ich weiss, dass Du krank warst, ich hoffe dass es dir jetzt völlig gut geht. Ich selbst habe einige Tage wegen eines heftigen Fiebers zu Bett gelegen. Ich hatte mich zuvor allzu unglücklich

gefühl und mich allzu viel gesehnt. Sehnsucht und Entbehren ist eine Art geistige Krankheit und zieht die körperliche nach sich als ihre Folge. In all der langen Zeit habe ich nur einen hellen Punkt gehabt, den Dato wovon ich dir letzt mit einer gewissen Unruhe schrieb.

Darf ich dirs beschreiben um nicht immer zu klagen. Vierzehn Tage voraus wurde schon viel in der Studentenwelt davon gesprochen und darum geschah's dass obwohl die Vorsteher des Studentenvereins es fast nicht in Zeitungen im voraus verkündigten, sie ihre Absicht nicht erreichten und Alles voll war. Es können im Saal 500 Menschen sein. Ich fing um 9 Abends an. Als ich hereinkam, standen Alle auf, und vom Saal und den Gallerien oben tönte ein starker heftiger Beifall als Gruss. Ich sprach 2 steife Stunden bis 11 Uhr in einem Zug ohne eine Pause. Die ersten 20 Minuten historisch und prüfend, dann wirklich sehr gut. Ich kam so weit dass ich auf diese Menge spielen konnte wie auf einem Instrumente, sie wurden gerührt, gespannt, indignirt wann ich wollte und 3, 4 mal brauste das grosse Lachen durch den Saal, das der Redner bisweilen hören muss um Sicherheit zu haben dass er die Aufmerksamkeit aller mit sich hat. Gegen den Schluss eine directe Hinwendung zu den Zuhörern, die Ideen zu prüfen zu bedenken was es hiess, dass ich in diesem Saale stand und dies sagte ..., sehr pathetisch heftig aus voller Brust gesagt, dann einen kurzen historisch-elegischen Schluss. Und dann — dröhnte der gewaltigste Beifall von allen Seiten, ich ging aus dem Saal, man klatschte immer wie rasend; ich ging 2 Etagen hinunter und als ich ganz unten war, klatschte man noch immer oben im Saale. Meine Freunde meinen, dass ich viele Proselyten unter den Jungen gemacht, von denen viele mich nie früher gesehen, und überhaupt viel Sympathie selbst unter Gegnern gewonnen. Danach hatten 12 erkorene junge Män-

ner worunter ich einen prächtigen Abend mit Austern bei meinem Bruder bis gegen Morgen¹.

Dies ist der einzige gute Tag dieses Monats gewesen darum beschreibe ich ihn so ausführlich. Es war ein Triumph, weil meine Gegner Redacteurs, Priester, National-Liberale im Studentenverein, der mir immer bitterfeindlich (durch all die über mich ausgestreuten Verleumdungen) gewesen, ihr festestes Kastel zu haben glaubten, und jetzt so tiefe und grosse Bresche für die neuen Ideen darin geschossen finden. Es nützt jetzt wenig dass ein Prof. theol. in einer neuen Brochure mich beschuldigt ich werde die Universität zu einem radikalen «Klub» verwandeln etc.² Sie sind geschlagen und gepeitscht.

Ich schreibe mir fast ein Paar Tropfen Freude ins Blut, indem ich dies erzähle. Ach Freund du weisst nicht was ich sonst leide. Ich wage nicht meine Freundin zu sehen auch noch so selten; man ist angefangen auf die Spur zu kommen, fürchten wir beide.

Ich messe mit kaltem Blut den Abgrund worin ich bald sinken kann. Ich gebe sie nicht auf, ob Alles, Alles gegen mich auch ist; aber ich fühle eben stark jetzt was es für mich heissen will, Alles was ich an Position, Achtung u.s.w. gewonnen habe seit so vielen schweren Jahren, wieder verlieren zu müssen um jetzt wieder von vorn anzufangen. Ich fing erst als Anfänger an und wurde sehr beliebt, dann nach jener Katastrophe 1869 die ich dir erzählte, zum 2ten male mit Allem gegen mich; bekomme ich jetzt wieder böse Gerüchte gegen mich, sehe ich kaum eine Zuflucht³. Und doch warum es läugnen? Es ist etwas in meinem Herzen dass sich dabei heftig freut, das den Widerstand liebt bis zum Küssen und sich nur in einer Atmosfäre vom Hasse und Wuthe der Andern wohl befindet. Wäre es nicht so, wie würde ich mir immer so tolle Situationen ausgesucht haben oder rechter ihnen nie aus dem Wege gegangen sein?

Mein liebster Freund vergieb das viele Gered über mich selbst. Aber ich wage mich ja zu Niemand auszusprechen.

Schreibe mir ein freundlich Wort. Grüsse deine liebenswürdige Frau und dein ganzes liebes Haus von mir. Glaube mich «hverken Praler eller Klynker» weder Prahler noch Winselnder. Lebe wohl, Glück mit Allem was du anfangst und thust.

Dein
Georg.

Schreibe sehr bald.

469 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kph. 6 Maj 75.¹

Liebster Paul!

Dies ist kein Brief nur ein Lappen Papier um dir zu sagen, dass mir Ibsen geschrieben und mir gebeten mit ein Paar gute Worte ihn bei dir einzuführen². Ich habe ihm schon erzählt wie unnöthig dies sei und wie du ihn gesucht hattest. Er scheint, voll Misstrauen wie er ist, zu fürchten Jemand könne ihn bei dir «zuwiderarbeiten», das ist sein Wort. Ich verstehe dies nicht ganz. Ich werde durch kein Wort dein Urtheil über ihn, worauf ich übrigens gespannt bin, vorgreifen. Seinen Geist kennst Du. Du wirst in ihm einen geschlossenen, etwas scheuen und wortkargen sehr originellen und bizarren Norweger finden.

Doch möchte ich dich bitten, Liebster, meinetwegen in deinen Gesprächen mit ihm ein wenig auf deinen Posten zu sein.

1) Er mag nicht Bjørnson, der sein Rival ist, leiden und du darfst ihm darum nie sagen, dass B. und ich jetzt versöhnt sind. Das erfährt er früh genug.

2) Er scheint wie ich aus seinem Briefe sehe den thörichten Verdacht zu haben, ich wäre Schuld daran, dass in Strodtmann's schlechtem Buch über Dänemark etwas Unvortheilhaftes gegen ihn steht³. Das Komische ist, dass ich vergebens bat solches

nicht über Ibsen zu schreiben. Ich bitte dich darum ihm gegenüber so zu sein, als wüsstest Du überhaupt gar nicht dass ich Strodtmann genauer kenne.

Dann, da ich bei Empfehlungen bin, noch dies. Einer unserer älteren Dichter, ein Formkünstler und sehr gebildeter Mann, der ganz Dante ins Dänische vorzüglich übersetzt hat, aber leider jetzt (als ein Paar und 50 jähriger) ganz Filister geworden ist, hat mir gegenüber in diesen Tagen plötzlich eine «Freundschaft» gelten gemacht um mich um eine Introduction für dich zu bitten, da er mal diesen Sommer durch München kommt. Er wisse aus der Rée-Querelle, dass ich dich kenne. Empfang ihn, wenn du sonst da bist, (was ich nicht glaube), wie er dir gefällt. Ein Gespräch ist genug. Und meinetwillen sollst du ihm keine Höflichkeit erweisen. Ich gebe ihm nur gezwungen eine Karte mit. Sein Name ist der Professor Molbech⁴. Er ist Censor des Theaters hier, halb-freisinnig, überhaupt halb.

Ich hoffe dass du jetzt Italien genieusstest. Lass mich einer Ordnung willen wissen, wann du im Laufe des Sommers in München sein wirst. Es wäre doch immer möglich dass ich ein Paar Tage hinkommen könne wiewohl ich es nicht glaube.

Jetzt wirst du wohl, du armer Freund, deiner schlimmen Nerven wett sein. Der schöne Frühling in Italien wird dich sicherlich schnell heilen.

Von mir nichts, es ist nichts gutes von mir zu sagen. Es scheint mir immer am Frühling so sonderbar, dass der Frühling allen andern da ist, nicht mir. Der Dorn in meiner Seele lässt mich nie merken, dass es wieder Mai ist.

Ganz und völlig und für immer

Dein Freund

Georg.

Grüsse innigst Frau Anna.

470 Georg Brandes à Paul Heyse.Kopenhagen 23 Juni 75.¹

Mein liebster Freund! Du könntest mich leicht für undankbar ansehen, dass ich so viele Sendungen von dir schweigend empfangen. Und doch giebt es gewiss kein dankbarer Mensch als ich für alles Gute. Aber mein Herz war allzu voll, Du warst krank und in gedrückter Stimmung, ich hatte nichts, das dich ermuntern könnte dir zu sagen, so schwieg ich; in dieser ganzen Woche wollte ich jede Nacht nach vollbrachter Arbeit dir schreiben; aber die Augen fielen mir zu, ich war zu überarbeitet und müde. Erstlich nun herzlicher Glückwunsch, dass du wieder frisch bist, oder wenn auch nicht das, doch viel besser und auch vertrauensvoller in die Zukunft. Ach Liebster durch wie viele kleine Qualen musst du nicht dein Erkorensein aussöhnen!

Ich war Schluss Mai so müde, so dumpf missmuthig, dass ich um Luft und Lage zu ändern eine herzliche Einladung von Lazarus benutzte und 8 Tage bei ihnen in Leipzig verbrachte. Es war eine kurze Rast; deinen Brief bekam ich da, kaum verspätet.

Ibsen hat schon längst einen Brief von mir, wo ich ihm sagte, dass bei dir 2 Billette seiner warteten. Ich weiss nicht warum er nicht hingegangen. Er ist immer scheu und steif. Er wohnt: Schönfeld-Strasse Nº 17, 3ter Eingang Parterre. München.

Er hat angefangen mir einige Beiträge für meine Zeitschrift, die sehr viele Zeit mir nimmt, zu schicken². Da mein Bruder nicht in der Stadt bin, muss ich alle Correcturen besorgen.

O Freund es war ein Wort in deinem letzten Briefe, das, gut gemeint, mir den Muth raubte, dir gleich wieder zu schreiben. Du sagtest etwa: deine Sorgen thun mir leid, aber es freut mich fast noch mehr, dass du sie mir sagst³.

Man fühlt den Dichter in solchen Worten. Ich war eben sehr

niedergeschlagen und sah keinen guten Ausweg. Doch jetzt ist der Eindruck vorbei.

Ich bin sehr schwach geworden, weil ich zu viel arbeiten muss und gegen meine Gewohnheit in der Stadt diesen Sommer bleiben muss, da meine Familie hier ist und keine Landwohnung hat. Zum Reisen hab ich augenblicklich weder Zeit noch Geld. Auch hab ich eine leichte Krankheit in der Gähne (Angina genannt) die mir das Sprechen und das Trinken — zwei der besten Dinge — schwierig und sauer macht.

Ich habe jetzt, wohl wissend was ich thue, fest beschlossen in der Sache, die wie du weisst mich stark und lange beschäftigt, eine Entscheidung hervorzurufen. Dies nimmt Zeit und Gedanken. Ich muss mich dann auch aufs Geldverdienen legen und da man mir durchaus keine Anstellung geben will, hab ich beschlossen durch Übersetzen von Novellen und Erzählungen mich vorläufig, wenn es sonst geht, zu ernähren.

Ich will damit anfangen ein Paar von Kellers Novellen, *Romeo und Julia* und *Die Aufrechten* zu übersetzen. Ich möchte ihm schreiben um sein Erlaubniss einzuholen, weiss aber seine Adresse nicht. Leider kann ich ihm Nichts geben, da ich selbst so wenig bekomme und eben dadurch versuchen will etwas zu verdienen, aber ich denke er giebt mir die Einwilligung. Willst du mir seine Adresse sagen?

Und sag mir noch: Was ist Vrenchen für ein Name? Wovon ist er abgekürzt. Ich vermag keinen passenden dänischen Namen zu finden — und Vrenchen kann keine dänische Zunge sagen — aber was heisst es eigentlich?⁴

Der Druck meines 4ten Bandes soll Schluss Juli anfangen und nimmt meine Gedanken auf denn fast Nichts davon ist fertig. Eine Verkürzung meines Vortrags über Shelley im Studentenverein stand im *Augsburger allg. Zeit.* für den etwa 10-

13 Juni, gefiel er dir, sag mir ein Wort darüber⁶! Leider sahen alle meine schöne Perioden (und Übersetzungen von Shelley) übel genug in der Uebersetzung aus. Es war mit viel Fleiss ausgeführt und ich habe Monate daran gearbeitet.

Mein Geist geht in dieser Zeit sonderbar in seinen Willen auf, ich bin inwendig wie ein immer gespannter Bogen. Die wüthenden, leider oft sehr gefährlichen, Angriffe in der Presse setzen sich fort, man hat z. B. angefangen mich als «Landesverräther» nur kurz «Gustav Rasch» zu nennen, einen schleswigholsteinischen Lügner, der viel gegen Dänemark geschrieben, und die Leute repetiren was in den grossen Blättern steht. Die Abonnentenzahl der Zeitschrift steht still und noch lohnt es sich nicht für uns, aber durch bedeutende Verbindungen, die uns nach und nach gewinnen, scheint die Zukunft etwas besser werden zu wollen. Leider sind die Meisten von den unsrigen, (mein jüngerer Bruder inclusive) ziemlich schlaff, indifferent und muthlos, und setze ich die Andern nicht in Athem, steht Alles still. So muss ich Feuer und Muth für Andere haben, während ich bisweilen wohl selbst einer stützenden Hand bedürfen könnte. Wie gesagt, ich will jetzt Entscheidung obwohl ich weiss, dass man eigentlich nur wenn man Vermögen hat der öffentlichen Meinung trotzen kann. Aber ich habe jetzt so viele Jahren meiner Seele Geduld vorgesagt und meine Geduld ist aus. Ich will lieber ein Arbeitsthier werden müssen als länger so fort zu leben. Und die inwendige Militärmusik in mir, (ein ganzes Orchester) macht, dass ich nie verzweifeln kann. Malgrétout!

Möchte deine Frau sich vollständig und ganz erholen! grüsse auch den Kinderschaar herzlich von mir! habe mich lieb und schreibe bald wieder. Du brauchst liebster nie mehr auf deinen Briefen als meinen Namen und Kopenhagen zu setzen. Mit der verehrten Universität hab ich blutwenig zu thun und Docent

bin ich vollends nicht; auch ist es $1\frac{1}{3}$ Jahr her, seit ich in diesem hohen Gebäude ein Wort gesprochen.

Immer dein

Georg Brandes.

Möchte dieser Brief an dich anlangen. Die Hälfte meiner Briefe werden hier an der Post gestohlen, im letzten Monat 5.

471 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 26-6-1875]

Vorgestern, Liebster, war Prof. Molbech bei mir, überschüttete mich mit einem Trolhätta-Fall von Beredsamkeit, und als er nach anderthalb Stunden ging, sah mein Gesicht so kreidebleich aus wie die Wand und ich brauchte drei Stunden, ehe ich wieder zu mir selbst kam. Bildung ohne Naturell ist mir jetzt in meiner Schwachheit das Verhängnisvollste, das mich immer in peinliche Aufregung versetzt. Denn ich fühle dann, dass es den Andern nur stutzig machen würde, wenn ich irgend etwas Erlebtes, Innerlich-Eigenes vorbrächte, und bemühe mich, mich selbst zu verleugnen, um nicht in die Gefahr zu gerathen, mich einem Menschen erklären zu müssen, der eine andre Sprache spricht, was bei meinem kümmerlichen Ausdrucksvermögen mich zu viel kosten würde. Seltsam, dass noch immer nichts mich mehr angreift, als ein Gespräch — ich habe desshalb auch Ibsen, dessen Wohnung ich endlich durch Molbech erfuhr, noch nicht aufgesucht — hatte gestern einen besonders bösen Tag — werde es aber wohl noch heut oder morgen.

O mein Theuerster, vergiss jenes hässliche Wort, dass ich Dir in einer kranken Stunde schrieb, dass so selbstisch klingt, wie Krankheit den Menschen macht. Du weisst, dass jene Empfindung meine Seele nur gestreift hat, nicht darin wurzelt, dass ich Jahre und Tage Deine Worte gern missen würde, wenn Du

vor Glück nicht zu Worte kämst. Aber in meiner elenden Einsamkeit da unten vergass ich einen Augenblick die ganze Fülle und Macht und unerhörte Tücke Deines Schicksals und empfand nur Dich als leidend neben mir, den Leidenden. Basta! Vergiss es!

Erst gestern erfuhr ich, dass Du über Shelley in der *Augsb. Allg. Ztg.* zu lesen seiest, holte mir's sofort von der Bibliothek und genoss es mit grosser Erbauung. Die Gestalt, ihr spezifisches Gewicht, der Hintergrund und ihre Nebenwelt — Alles ist meisterhaft ge- und bezeichnet, von Deiner allerfeinsten Spürkraft durchdrungen, und was die Darstellung betrifft, gewiss auch Dir selbst ganz zu Dank gerathen. Man hat es hier mit grosser Bewunderung gelesen, wie Du überhaupt mehr und mehr der Unserer wirst. Mir für mein Theil bleibt nur nach der eigentlich künstlerischen Seite noch Einiges zu sagen, d.h. was ich von Dir gesagt wissen möchte, nicht bloss angedeutet für den Wissenden: die von einer solchen Natur unzertrennliche Unfähigkeit der Selbstbegrenzung, die den poetischen Werth seiner Emanationen, Eruptionen, Confessionen wesentlich beeinträchtigt. «In der Beschränkung zeigt sich erst der Meister», und wenn auch *omnis determinatio negatio* ist, so vergeht einem doch bei so überschwänglicher Bejahung, wie Du sie an Sh. rühmst, eben jedes Gefühl für den Reiz und Werth des Individuellen. Das Kosmische, Elementare, einzig Herrliche seiner Phantasie erregt mir auf die Länge einen Schwindel, etwa wie ich es nicht lange ertragen kann, einer Äolsharfe zuzuhören. Dass dies nicht von den kleineren Sachen und von den unvergleichlichen *Cenci* gilt, brauch' ich nicht zu sagen. Aber wissen möcht' ich, ob es Dir selbst nicht einige Mühe gekostet hat, eines seiner grösseren lyrischen Gedichte in Einem Zuge zu Ende zu lesen. — Ich schriebe gern mehr davon, aber mein Gehirn soll ruhn.

Sehr lieb ist mir's, dass Du auf das Übersetzen verfallen bist,

worin ich so oft Erholung von eigener Gedankenjagd gefunden habe. Und gerade diesen Keller, den man erst recht genießt, wenn man ihn Zeile um Zeile studiert. Er wird sehr froh und stolz sein, wenn Du ihm schreibst (Staatschreiber in Zürich), aber einer Erlaubniss bedarf's natürlich nicht — cf. Rée contra Hegel! Vreneli ist Verena — so viel ich weiss. Ich frage noch darum bei einem Alemannen nach. Ist's anders, schreib ich's sofort.

Sehr bestürzt und nachdenklich hat mich der Passus Deines Briefes gemacht, dass Du eine Entscheidung erzwingen wollest. Ich martre mich in Vermuthungen ab und sehe jedenfalls neue schwere Stürme über Dich heraufziehen. Ist es denn zu hoffen, dass Du durchdringst? Ohne die Schiffe hinter Dir zu verbrennen? Indessen, das wirst Du mit Deinem Genius abmachen. Lass mich wissen, so viel ich wissen darf. Ich sagte gerne mehr, aber meine Feinde rühren sich schon zu empfindlich. Lebewohl! Mein l. Weib und die Kinder grüssen Dich herzlichst.

In aeternum

Dein

P. H.

München. 26. Juni 75.

Bring' mich bei Deiner lieben Mutter in freundliche Erinnerung, und sage auch Deinem dramaturgischen Bruder einen Gruss von mir.

472 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

1 Juli 75
Kjöbenhavn

Mein allerliebster Freund!

Vergieb mir dass ich Schuld bin, dass dich jener erzphilisterhafter Egoist und Formenvirtuos geplagt hat möchtest Du, wenn

du mal die Bilanz machst, ob ich dir meist Aergerniss oder Freude verursacht habe, mehr auf der letzten Seite finden. Gespannt aber bin ich wie dein Urtheil über I. klingen wird. Denn «Bildung ohne Naturell» war fast ein Portrait von dem anderen. I. ist nicht so leicht durchgeschaut. Konntest du ihn innerlich ein wenig befreien, auch ihn religiös ein wenig freier blicken lassen, wäre eine gute That gethan.

Meine Gaumenlahmheit ist fast vorüber, aber der Zustand meiner Nerven sehr bedenklich; zu Vieles hat lange auf einmal auf sie gezehrt. — Mein Entschluss um jeden Preis jetzt meine Zukunft zu entscheiden, darf dich nicht erschrecken; ich wollte nicht warten, bis Andere durch einen Zufall mein Geheimniss in ihre Hände kriegten und für mich entschieden, das Leben hat mir gelehrt, dass man nie zu entschlossen sein kann. Was folgt, das muss ich tragen. Für mich reducirt sich zuletzt Alles zu der einfachen Frage, ob ich im ganz buchstäblichen «Kampf fürs Dasein» mich unter solchen Umständen erhalten kann, ich denke das wird wohl mit festem Willen gelingen. Auf Achtung und Wohlwollen der Menschen habe ich schon lange, lange in grossem Umfange zu resigniren gelernt und muss es wohl noch mehr lernen. Kurz: ich kann nicht anders. Man wird mich verdammen, wie man immer verdammt ohne Menschenkenntnuiss und Menschenverstand — o ich schäme mich dass ich überhaupt hier im Briefe Worte auf all diese öffentliche-Meinungs-Misère verliere.

Was Shelley betrifft, hast du gewiss und völlig recht, dass ihm Selbstbegrenzung fehlte. Aber er starb so jung, und nicht Alle gewinnen so jung wie du diese Begrenzung. Uebrigens glaubte ich nicht, dass mein Lob über ihn «überschwenglich» (wie die Deutschen sagen) klingen würde, ich habe sehr viele Bestimmungen gegeben und sie auch, glaub ich, in Verbindung gebracht, aber man fühlt gewiss, kann ich denken, meinem Auf-

satz den agitatorischen Zweck an, und dann ist alle stilistische Feinheit und Nüchternheit in der Übersetz. verloren gegangen. Ach jetzt habe ich mich 16 Jahren abgequält meine Sprache zu schreiben, und jetzt können die wenigen, die Interesse für mich haben, nicht mal meine Worte verstehen. Drolliges Schicksal!

Mit meinem Heyse-Aufsatz für die *Rundschau* ist es mir jetzt so gegangen, dass man, nachdem er von November bis Juli gelegen hat ohne zum Druck zu kommen, man mir ihn jetzt zurückgeschickt mit Bitte doch wenn der Roman *Im Paradiese* auskäme etwas über dies Buch zuzufügen, damit der Aufsatz Actualität bekäme dann sollte er wenn der Roman erschienen sei, sofort gedruckt werden. Nun ist er so straff componirt, dass ich kaum ahne, wie ich etwas zufügen kann. Deinetwillen am meisten hab ich nachgegeben; sage mir nur, wann der Roman da ist? aber von den Herrn von der *Rundschau* hab ich so ziemlich genug.

Meine Adresse ist vom Empfang dieses Briefes an bis 14 Juli diese:

Aalgaard pr. Helsingör
Dänemark.

Später wieder Kopenhagen. Möchtest du und deine lebenswürdige Frau recht wohl sein, körperlich wie geistig, grüsse herzlich deine Kinder und schreibe bald an deinen Freund

Georg B.

An Keller hab ich geschrieben¹. (Jetzt neues Portoverhältniss)²

473 Paul Heyse à Georg Brandes.

[Miesbach 13-7-1875]

Mein Liebster, ich war elend all diese Wochen, darum habe ich Dir nicht schreiben können und wollen, und werde noch eine ganze Weile elend sein, darum will ich Dir nun doch schreiben obwohl ich's nur mit Mühe kann (auch ein geklemmter Finger erschwert es mir zum Überfluss). Wir sind hier im Grünen, d. h. Grauen, denn es regnet beharrlich; an Bäder ist nicht zu denken, die Tage spinnen sich unlustig hin, ich habe viel Zeit an bessere Tage zu denken, wo ich bei solchem Wetter wie ein vergnügter Hamster in meinem Bau sass und so grossen Vorrath an Nüssen um mich her hatte und so gute Zähne, sie zu knacken, dass mich keine Langeweile anwandeln konnte. Jetzt ist das Muss die einzige harte Nuss zwischen meinen stumpfen Zähnen, und ihr Kern ist bitter. Ich würde Dir diese Tristien ersparen, wenn sie Dir nicht erst mein Nicht-schreiben und jetzt mein Nichts-schreiben erklären müssten. Dass ich so Vieles in der Feder lassen muss, was heraus möchte, deprimiert und grämt mich am meisten. Über Shelley, mit dem (Deinem Artikel) Du seinem (*Cenci*) Übersetzer A. F. v. Schack eine sehr grosse Freude gemacht hast¹, über mein *Paradies*, von dem der erste Band eben fertig gedruckt ist, und über die mir ganz unbegreifliche Forderung Rodenberg's, die ich doch wieder halb verstehe, da es mein Schicksal ist, niemals in unserm theuren Vaterlande in ganzer Person als eine «Actualität» zu gelten, sondern immer nur «bei Gelegenheit». Schade nur, dass diese Gelegenheit, das *Paradies*, nicht die günstigste ist. Das Buch ist vielleicht als das was es sein will und kann nicht schlechter als die *Kinder der Welt*. Aber es fehlt ihm seiner ganzen Aufgabe nach die Einheit des Gedankens, die jenes selbst den Gegnern respectable machte, da alle bloss sittlichen Probleme nur relative Lösungen haben,

während wir mit der geistigen Freiheit an das Reich des Absoluten streifen. Es wird also wahrscheinlich nicht wie ein couronnement de l'œuvre herauskommen, wenn Du zum Schluss noch davon Notiz nehmen musst. Aber da es denn doch auch ein Stück von mir ist und Du psychologisch zergliederst, statt Dich mit ästhetischen Kategorien zu begnügen, mag es am Ende nicht schaden, wenn auch das noch hinzukommt, und die Geduld, in der ich mich jetzt zum Virtuosen ausbilde, wird mich auch noch bis zum Herbst Deinen Aufsatz erwarten lehren.

Ibsen habe ich nun freilich gesehen, eine ganze halbe Stunde lang, aber ich kann nicht viel mehr über ihn sagen, als dass ich einen tiefen menschlichen Zug zu ihm gefühlt habe, durch alles Befremdende hindurch, seine Ordensbänder im Sammetrock, seine seltsam gebundene, förmliche und doch nicht sichere Haltung, die bei allem Selbstgefühl gleichsam zu bitten scheint, dass man ihm zu Hülfe kommen möchte, ihn von sich selbst zu entbinden. Zum Theil mag ihm die Fremdheit der Sprache hinderlich gewesen sein; gemeint hat er es sehr herzlich und traulich mit mir, seine warme Hand und sein entgegenleuchtendes Auge haben mir Zeugniß dafür gegeben, dass wir viel miteinander zu theilen haben werden. Aber eben diese Beklommenheit des Ausdrucks warnt mich, keine voreiligen Schlüsse auf seine geistige Natur zu machen. Ich suche ihn gleich wieder auf, sobald ich in die Stadt zurückkehre, und will ihn den Winter hindurch festhalten, so viel es mir möglich und ihm lieb sein wird.

Inzwischen gehn die verhängnissvollsten Schicksalswendungen über Dich hin, und ich weiss nichts davon. Ich dränge Dich nicht zu Mittheilungen. Aber ich lebe in steter Unruhe um Dich.

Hier lese ich nur Franzosen, Sainte-Beuve, Taine, Stendhal und dictire täglich ein paar Stunden an Leopardi's Dialogen. Mein treues Weib u. die Kinder helfen mir über den Tag so gut

es gehen will. Hilf auch Du mir, mein lieber Theuerster! Ich umarme Dich. Es grüsst Dich Alles. Sage Deiner lieben Mutter ein gutes Wort von mir. Auf bessere Zeiten!

Dein

P.

Miesbach, via Holzkirchen
(Bayern)

13. Juli 1875.

474 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Köbenhavn. — 3. August 1875

Wie viel Dank bin ich dir schuldig, mein aller liebster Freund für den schönen, innigen Brief, den du mir am 13 Juli schriebst. Möchtest du jetzt wohler sein, ganz wohl, möchten Landluft und die süsse Gewohnheit des Zusammenlebens mit Weib und Kindern dich ganz geheilt haben!

Ich benütze ein günstiges Moment in meinem Innern diese Nacht um dir zu schreiben. Eben ging ich langs dem Meere. Es war ganz dunkel nur sternenhell, und man sah von den vielen mit bunten Laternen behängten Dampfschiffen nur die Lichter, die die Conturen der Masten und der Schiffsseiten bildeten und die ganz allein unsichtbar zusammenhängend durch die Dunkelheit mit rasender Schnelligkeit zu eilen schienen. Doch dies war nicht das Schönste. Aber eine Meerbrise so warm und kühl zugleich, die die Lungen, die so lange verstäubten, mit seliger Wonne füllten, — fast berauschend, ganz selig stimmend, noch schöner fast als Küsse und Liebkosungen. Ich fühlte mich so einsam als ich allein ausging, aber der Wind und die Schiffe haben mir neue Frische gebracht. Auch war ich heute Abend recht froh weil mir die ersten Kapitel meines Buchs heute endlich etwas Form zu gewinnen schienen, und ich arbeite mit unsäglichem

Fleiss auf diesem Buch. Neulich ist die zweite grössere Hälfte meines *Lassalles* hier gedruckt worden und ich glaube dass sie gut ist; die kostete mir viel Mühe, weil ich so viel Nationalökonomie dazu studiren musste¹.

Die ersten Schritte der schwierigen Sache, die mich aufnimmt, sind gelungen. Der Kugel ist in Rollen gesetzt. Aber es wird noch lange Zeit dauern, ehe ich am Ziele bin. Sah ich sie nur ab und an! aber nie — und das ewige Alleinsein zehrt an meinem Leben; oft fürchte ich, dass ich das Kapital und nicht die Renten meiner Lebenskraft verzehre. Das wäre schlimm, wäre es mit mir aus, wenn ich eben zu leben anfangen konnte. Doch ich will nicht melancholisiren, ich habe alle Festigkeit meiner Seele nöthig, wenn die Sache erst öffentlich wird. Denn ich fürchte, der Sturm gegen mich wird wüthend werden. Welch' ein Jubelsignal für alle meine geehrten Hasser!

Die Zeitschrift gewinnt an Bedeutung, und ich dadurch immer mehr Terrain; nur Geld gewinnen wir nicht dabei, aber Einfluss ist auch gut. Schreibst du wieder eine kleine Novelle, dann lass mir's endlich früh wissen, dass ich ihn rechtzeitig übersetzen lassen kann nach irgend einer frühen Correctur .

Etwas möchte ich dich fragen liebster Freund und Liebling, obwohl ich mir wohl denke dass du mir schwerlich Antwort geben kannst: Glaubst Du an die Möglichkeit oder Wahrscheinlichkeit, dass ich in Deutschland oder Schweiz (am liebsten da) irgend eine Stelle an einer Universität als Literarhistoriker bekommen konnte! So ein Ort wie Zürich wäre mir z. B. sehr lieb. Aber es ist wohl nicht möglich.

Wir haben jetzt einen neuen Cultusminister bekommen und es ist nicht unmöglich, dass er mir irgend eine Stelle an der Universität geben könne, denn er soll in seiner Jugend ziemlich freisinnig gewesen sein². Doch weiss ich noch nichts darüber.

Die Stelle als Professor der Aesthetik ist noch immer ledig und die Meisten meinen, dass man jedenfalls einmal, wenn das Geschrei gegen mich vorbei, mir sie geben wird, jetzt wäre es schon möglich, wenn der Minister einen Willen hatte (doch wer hat hier einen Willen für mich) oder wenn der König nicht (was leider zu fürchten ist), bestimmt seine Unterschrift auf meiner Ernennung verweigern würde. Konnte ich aber nur sagen: Gibt ihr mir die Stellung nicht, dann gehe ich da oder dorthin im Auslande, wo man mich wohl haben möchte — dann fielen sie mir alle gleich zu Fuss; denn die Dänen sind so, wollen immer von der Fremde das Stempel haben und schämen sich weil sie so oft talentvolle Leute ins Ausland gejagt (Tycho Brahe, P. A. Heiberg, Malte-Brun, Steffens u. s. w.). Das ist hier der ewige Scham und so wäre mir geholfen, konnte ich solches sagen. Noch besser wäre mir's freilich käme ich wirklich fort, denn dies Land und besonders diese Stadt ist mir der Tod, und was Hamlet sagt «Dänemark ist ein Gefängniss», das sage ich mir 10 mal jeden Tag. Und was es jetzt nicht schlimm ist, das wird es in anderthalb Jahren werden, wie du selbst denken kann. Gern lebte ich auch einige Jahre in einem freien Lande wie der Schweiz um von alle der widerlichen Monarchisterei Dänemarks mal gründlich los zu kommen.

Doch dies ist wohl Alles Fantasterei und du kannst mir vermuthlich keine Antwort geben. Ich bin wohl auch im Ausland all zu wenig bekannt dazu. Aber Niemand als ich würde ja doch z. B. die skandinavischen Litteraturen ordentlich kennen.

Vergieb, aller liebster Freund all dies Geplauder. Ich habe nie gern an Anstellung gedacht, mein Leben lang immer jeden Gedanken daran gehasst, aber jetzt wo ich anfangen muss ans Geld zu denken, wenn ich mit Einer, der ich alles Gute geben möchte, leben will und sie ernähren und pflegen, jetzt peinigt es

mich, dass meine Hasser hier so allmächtig sind und mir alle Sunde schliessen können.

Ibsen ist immer, wie Du ihn trafst. Ich zweifle sehr, dass er sich dir mehr öffnen wird. Wir werden es erfahren.

Grüsse innigst deine Frau. Ich liebe sie so sehr ohne sie gesehen zu haben. Und grüsse alle die Kinder das Kleinste mit, dessen Platz ich vorigen Sommer nahm.

Und gedenke mein mit Freundschaft, nur annähernd so warm, wie ich sie für dich habe.

Dein

Georg.

Schreibe mir sehr bald.

Ich verstelle meine Hand auf der Adresse, weil man an der Hauptpost so viele meiner Briefe steht.

475 Paul Heyse à Georg Brandes.

[Août 1875]

Liebster und Bester, so gut meine Feder durch den Nebel eines dicken Schnupfens ihren Weg finden kann, soll sie sich zu Dir aufmachen. Um ein Haar hätten sich unsere Briefe abermals gekreuzt. Ich war von Deinem Lassalle-Aufsatz — obwohl der unselige Rodenberg uns den Teller wegzieht, wo es eben am besten schmeckt — so warm angeregt und wieder so recht inne geworden, was «man» und insbesondere dieser Dein geneigtester Leser an Dir hat, dass ich Dir nur gleich wieder einmal meine Liebe erklären wollte, auch «erklären» im eigentlichen Sinne, Dir recht klar zu machen, wie trefflich alles Was und Wie an diesem Aufsatz ist und wodurch er sich so vornehm (verzeih!) von seinen Nachbarn unterscheidet. Diese Deine arte che studia di non parere, die gediegene Unscheinbarkeit, die Kunst, zugleich unter vier Augen mit dem Leser und der ganzen Welt ins Gesicht zu reden, dieser schlankgewachsene, redliche und doch biegsame

Stil, an dem die Pointen herauspriessen mit so schlichter Naturkraft wie die Knospen an einem gesunden Zweig —, kurz, Alles, was Du durch Anlage und ernste Arbeit besitzest und was so selten ist wie Schlangenklugheit und Taubeneinfalt in Einem, wollte ich Dir zu Gemüth führen. Aber ein wahres Ungewitter von Correc-turen brach über mich herein, Roman, *Giusti, Die Kaiserin von Spinetta* — jene Novelle, die Du demnächst erhalten wirst, ein sehr harmloses Ding, das ich aber endlich aufschreiben musste, nachdem ich's wohl an 15 Jahre in einem Winkel meiner Phantasia aufgehoben hatte. Und heute bin ich zu nichts Gescheidtem zu brauchen, und wenn ich Dir dennoch schreibe, ist's nur, um mir etwas zu Gute zu thun. Zugleich auch, um zu sagen, dass ich die Einleitung über *Giusti*, die unter Kreuzband heute noch abgeht, ohne jede Freiheit, äussere und innere, hingestrudelt habe, vom Verleger auf ein Minimum von Raum angewiesen und durch meine kümmerliche Nervenverfassung verhindert, mich innerhalb dieser Schranken dennoch leicht und ungezwungen zu bewegen. Überdies brauche ich nicht einmal Dich wiederzulesen, um sehr deutlich zu fühlen, dass es mir an einem persönlichen Stil für solche Aufgaben fehlt. Wo hätte er herkommen sollen, da ich diese Kunst seit den 50er Jahren nicht mehr geübt habe? Nun lies es und stelle Dir vor, wie Du diese Sache und diesen Mann behandelt hättest, und wenn dann die Übersetzung nachfolgt, die mir so leicht Keiner nachmacht, ich selbst am allerwenigsten, da ich nicht zum zweiten Mal der Narr sein würde, 17 Jahre an einer unmöglichen Aufgabe herumzuknirschen, so sprich auch in Deinem Kreise ein Wort von meinem lieben Monsummaner, der ja in seinem deutschen Gewande auch euch zugänglicher sein wird, als in der siebenfach versiegelten Original-Verpackung.

Ein viel leichteres Spiel werde ich mit dem *Leopardi* haben,

wenige Gedichte ausgenommen, in denen er selbst sich's allzu sauer hat werden lassen. Ich freue mich, dass die *Nerina* auf ihn aufmerksam macht (meine freundlichsten Grüsse an ihren Gönner), und denke, er soll ein wahrer Tröster werden für die pauvre humanité, die hier doch lernt, das Unvermeidliche mit Würde tragen.

In welchem Belagerungszustande Du hinlebst, ist mir in der That erst durch Deinen vorletzten Brief ganz zum Bewusstsein gekommen. Ich hatte Äusserungen von Dir in Bezug auf das Wachsen Deiner Partei dahin missverstanden, dass das Schlimmste überstanden sei. Nun erschrecke ich vor der Zähigkeit dieses Schicksals, und nur darin finde ich etwas Gutes, dass Dir's ein Gegengewicht bietet gegen alle unerfüllten Herzenswünsche, die Dich geradezu ersticken und zerstören müssten, wenn Du Dich nicht beständig zu rühren und im geistigen Getümmel herumzurütteln hättest. Wenn es eine gütige Vorsehung giebt, so erweist sie ihren guten Willen vor Allem dadurch, dass sie nie ein Unglück allein schickt. —

Ich habe heut an Herrn Rée geschrieben, ganz höflich aber bestimmt. Übrigens hoffe ich doch, dass Herr Hegel das *Paradies* nicht aus dem Feuilleton übersetzen lässt. Ich selbst lasse das Buch nicht eher beginnen, bis die Zeitung völlig damit zu Ende ist, um erst das Ganze noch einmal zu überschauen. Auch Dein Urtheil möchte ich erst haben. Freilich wird im Grossen und Ganzen das sit ut est aut non sit auch hiervon gelten müssen. Aber vielfach hängt der Eindruck von Kleinigkeiten ab, die mit einem Federstrich zu tilgen sind.

Inzwischen ist mir eine Novelle gekommen, die mich ausserordentlich interessiert, die ich am liebsten gleich niederschriebe, wäre ich nicht an Händen und Füßen gebunden. Ihr aber verdanke ich's, dass ich trotz des schnöden Schnupfens eine heitere

Quarantäne abhalten werde, denn «Nichts macht lustiger als neue Liebe» sagt Jungfer Kolbin¹, und ihr Autor fügt hinzu: «Es sei denn eine neue Novelle.» Der Titel ist: *Das Ding an sich* — nun rathe, was es geben wird!

Aber ich muss schliessen. Lass Dich umarmen, Liebster. Auf so viel Meilen ist ja keine Gefahr der Ansteckung. Treulichst

Dein

Paul H.

476 Georg Brandes à Paul Heyse.

Kopenhagen 14 Oct. 75.¹

Mein liebster Freund!

Enorme Arbeit hat mich in letzterer Zeit es unmöglich gemacht Dir einen Gruss zu schicken; und von dem Roman fehlen mir noch 16 Bogen des 2ten Theils, die ich mir jetzt von der Druckerei schriftlich erbittet habe — so dass ich darüber dir noch Nichts zu sagen habe. Noch bin ich so im Arbeitsstrudel, dass ich oft von 8 Morgens bis 2 Nachts darin bin. Mein Buch wird mehr als 500 Seiten und ist gleich fertig. Vorlesungen an der Universität halte ich auch². Aber wissen muss ich wie es dir geht, du armer kranker Freund. Sag mirs auf offenem Zettel mit 2 Worten.

Ich lebe in ewigem Kampf. Alle Blätter schimpfen mich jeden Tag mit allen möglichen Schimpfworten; mein armes Judenthum wird auch vorgeführt. Einer unserer Gegner hat nämlich ein Stück *Lygtemænd* (Irrlichter) gegen mich geschrieben, worin der Held in verdrehten und übertriebenen Phrasen aus meinen Büchern spricht und worin all' die Jugend, die sich mir anschliesst, völlig karikiert auf die Scene gebracht wird. Das ist alles Declaration gegen «den freien Gedanken» «die freie Liebe(!)» u. s. w. wodurch alles Blödsinn uns in die Schuhe geschoben wird, bis wir auf allen Punkten geschlagen reuevoll werden und uns be-

kehren, den Alten in allen Punkten Recht gebend. Das Stück ist in 4 Akten und jammervoll schlecht, die dummste Reaction von der Welt aber die Bourgeoisie hat es mit tollem Applaus begrüßt. Seit 15 Jahren ist in unserm Kgl. Theater nicht gepfiffen worden. Jetzt aber wurde schon am 1ste Abend von 30 jungen Studenten, die sich mit Flöten bewaffnet hatten, geblölet, und als ich Mittwoch hinging — mit weissem Halstuch und sehr fein geputzt um mein Ebenbild auf der Scene zu sehen und mich selbst besehen zu lassen — und im ersten Parquet mich umschaute, klang wie Musik in mein Ohr ein so furchtbares Flötenconcert wie noch nie im Theater gehört worden. 50 Studenten und 150 socialdemokratischen Arbeiter blöleten aus voller Kehle, während die Respectabeln sich die Haut von den Händen abklatschten und mit ihren feinen Stiefeln in den Boden stampften. Es war ein Lärm bis der Gonggong ging, als stände das königliche Theater in Brand. Es ist ein schönes grosses Theater, ganz wie das in Leipzig³.

Mein Bruder hat die ersten Akte von einer sehr guten und witzigen Parodie des Stückes fertig. Zwei unserer Mitarbeiter und sog. Freunde haben das Stück in Scene gesetzt — Gang der Welt⁴.

Da noch dazu in unserer Partei eben eine Scheidung und 2 Selbstmorde vorgefallen sind, begreifst du wie die Bourgeoisie jetzt gegen mich schäumt. Ich bin ja mit verrückten Ideen an Allem Schuld, selbst in dem Pfeifen, wovon ich gar Nichts im voraus wusste. Die Scheidung aber geht mir zum Herzen weil sie so dumm und den Gegnern so angenehm ist, da es ein sehr hervorragendes Mitglied unserer Partei ist, der sich von seiner Frau ohne ihre Schuld trennt —, und der eine Selbstmord (von einer jungen Wittwe, Tochter von Hauch) betrübt mich noch mehr, da sie sehr lebenswürdig war und leider als Atheistin bekannt⁵.

So siehst du dass ich hier recht wohl und gut in meiner gewöhnlichen Hölle lebe, und du begreifst wie es gehen wird, wenn die Leute erst in meine Privatverhältnisse Einblick bekommen was nicht lange dauern wird. Ich werde Lazarus heute Abend nochmals über die Schweiz fragen, aber habe wenig Hoffnung. Adieu geliebter Freund, ich muss meinen Vortrag für morgen einstudieren und es ist spät. Mutter spricht oft von dir und ist immer guten Humors. Grüsse bestens Frau Anna. Willst du Ihr vielleicht das eingelegte Bild geben, das aus München ist. Es wurde gut befunden. Ich bitte dich: Sei mir immer ein treuer Freund; ich sehe jeden Tag so viel Falschheit, dass ich davon fast krank werde.

Lebe wohl

Dein

Georg B.

477 Paul Heyse à Georg Brandes.

[München 16/18-10-75.]

Ich hatte wieder böse Tage, mein Geliebtester, von denen besser zu schweigen war. Mein armes Weib schwer krank, alle meine kaum gebändigten Quälgeister durch angstvolle wache Nächte wieder entfesselt, so dass die Schmerzen, die bisher ihren Tummelplatz in den Schenkeln gehabt, mir über den Kopf zu wachsen drohten. Dann kam, als ich mich eben schon dem Morphinum überliefern wollte, eine ruhige Nacht und natürlicher Schlaf. Seitdem bin ich schmerzenfrei, muss aber auf der Hut bleiben und noch eine gute Weile jeden neuen Überreiz des Gehirns vermeiden. Meine Liebste ist inzwischen wieder aufgestanden, wankt noch blass und schwach herum, aber doch wieder mit ihrem lebensfröhlichen Lächeln. Ob dieser Waffenstillstand meiner Nöthe sich in einen ehrlichen Frieden verwandeln wird, muss ich abwarten.

In meinen schlimmsten Schmerzenstagen habe ich angefangen, Dänisch zu lernen, will, so bald ich ein Gespräch ertragen kann, zu Ibsen und mir sein *Brand* im Original ausbitten. Bis Du mir Dänisch schreiben kannst, muss ich noch etwas weiter sein. Es fehlt mir noch bitterlich an den Vocabeln, und ich merke, dass ein fünfundvierzigjähriger Kopf, der mit so viel Trödelkram vollgepfropft ist, die neuen Errungenschaften nur schwer unterbringt und noch schwerer, wenn er sie brauchen will, wieder auffindet. Auch lähmt Nichts so sehr die passiven Organe des Gedächtnisses wie eine angestrengte Übung der Denkmuskeln und die beständige Brutwärme der Phantasie.

18. Oct. 1875. So weit war ich vorgestern gekommen und brach ab, weil meine Feinde wieder aus ihrem Hinterhalt vorzubrechen drohten. Seitdem haben sie unaufhörlich wieder scharmützelt, gestern meiner Frau eine neue schwere Niederlage beigebracht. Diese Schmerzen mitansehen, mitanhören müssen und so die langen Stunden sich in seiner Ohnmacht fühlen, in stumpfsinnigem Grübeln, von welcher Seite Hülfe zu holen wäre! Und doch ist es jetzt zu spät, die Reise zu jenem Tübinger Arzt zu machen, von dem mein Schwager Kugler Wunder und Zeichen an seiner eigenen Frau erlebt hat. Begreifst Du, mein Geliebter, dass mir alle Lust zur Mittheilung stockt, wenn ich nur immer dies eintönige Miserere abzusingen habe? Gestern, als Dein Brief kam, war die Noth gerade am höchsten. Sie konnte auf das Bild (das sehr geglückt ist, leider nur durch den Kohlweisslings-Anzug unvortheilhaft) nur einen matten Blick werfen und lässt Dir heute freundlichsten Dank sagen, nach einer durch Morphinum schmerzerlösten aber ganz durchwachten Nacht.

Wenn ich Deine heissen gesunden Kämpfe lese, beschleicht mich ein kranker Neid. Glücklicher in all Deinem Unglück!

Mit geistiger Übermacht zu schaffen zu haben, ehrt und stählt,

und welch eine Lebensfreude ist ein Sieg! Aber im tiefsten Frieden keine unangefochtene Stunde zu haben! — Oft ist mir das Lesen unmöglich gewesen. Dann hatt' ich wieder bessere Intervalle. Ich las wieder Deinen zweiten Band, eben so wie zum ersten Mal gefesselt und fortgerissen. Ist denn der 4te schon in Strodtmann's Händen? — Jene fehlenden Bogen meines 2ten sind wahrscheinlich aus Versehen an mich gelangt. Ich habe sie gestern gleich nach Halle zurückspediert, so dass Du sie in einigen Tagen haben kannst. Das Buch schlägt, wie ich vorausgesehen, viel breiter ein, als sein Vorgänger; die Meisten finden einen grossen Fortschritt darin, was ich ja auch in Bezug auf die Composition wohl begreifen kann, eben weil ich dem Thema freier und besonnener gegenüberstand, minder pathologisch theiligt. Und so mag es ein besserer Roman geworden sein, während ich die *K. d. Welt* für ein bedeutenderes Buch halte. Oder ist es nur die alte Täuschung, dass man die tiefere und bleibendere Sympathie mit unendlichen Aufgaben dem Werke selbst zu Gunsten rechnet? Ein Glück, dass ich keine Kritik darüber zu schreiben habe. Ich halte mir alle gedruckten vom Leibe, lasse mir schreiben und sagen, was kluge Freunde darüber meinen, und bemühe mich, immer tiefer in meine neue Arbeit mich einzuspinnen, um ja recht von ihrem Mittelpunkt aus dieses Stück Leben zu beseelen.

Lass mich doch die Irrlichter und die Duplik darauf lesen. Verzeih, dass ich nicht Mehr von diesen Deinen Wirren spreche, ich bin wieder zu Ende mit meiner Federkraft. Auf meinem Tische liegen jetzt nur Feuerbach und Pascal und ein Buch über quietistische Mystik. Könnte ich, wie ich wollte, so schriebe ich all meine stillen Randglossen zu Allem, was ich lese und lebe, an Dich hin. Aber es ist dafür gesorgt, dass Dir diese fortlaufende Chronik meines Denkens erspart bleibt. Leb tausendmal wohl

und grüsse Deine liebe Mutter und den Bruder und lass uns dicht zusammenbleiben. Ich werde ja nicht ewig als Marodeur beim Tross liegen, während Du im Vordertreffen stehst.

Dein getreuester

Paul Heyse.

478 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München. 22. Nov. 75.

Ich war eben drauf und dran, mein Vielgeliebter, zu fragen, was Deines langen Schweigens kurzer Sinn sei, denn ich fing an Gespenster zu sehen — Dich krank — ein Unheil über Deine liebsten und geheimsten Wünsche hereingebrochen — endlich, was zuletzt mich fast tröstete, da es nur mich betroffen hätte und ich in dieser Sphäre auf Alles gefasst bin: dass mein Buch Dir ganz missfallen und Dir der Muth gefehlt habe, es mir zu sagen, unter meiner jetzigen kümmerlichen Leibes- und Gemüths-Verfassung. Gerade heute früh kam ein Brief von einem meiner Intimsten, von einem so brüderlichen Freunde, wie Du mir bist, und ich sah wieder, wie verschieden Menschen über sittliche und künstlerische Fragen denken können, wenn sie auch gleich viel Eisen im Blut und dieselbe Milch freier Denkart an den Brüsten der ewigen Natur getrunken haben. Um so trostreicher, in jeder Hinsicht, war mir Dein Brief¹. — Ich zweifle keinen Augenblick, dass auch auf diesem sonderbaren Umwege der Concurrenz Niemand Dir den Rang ablaufen wird und dies Ziel also in sehr erreichbare Nähe gerückt ist. Aber wie sich Deine anderen Pläne dazu stellen, ob Du auch als Kopenhagener Professor Alles fortführen und an Dich heranzwingen kannst, was doch einmal zu Deinem Leben so nöthig ist, wie Brod und Wein und ein Kissen, auf das Du Dein Haupt hinlegen kannst, — vermag ich leider nicht abzusehen, da ich nur so stückweise die Verhältnisse kenne.

Beruhige mich darüber mit einem Wort, Liebster, und Du sollst vor jeder weiteren Frage sicher sein.

Ich schreibe Dir, weil es mir immer eine Erquickung ist, Dich mir so nahe zu bringen, als man es mit ein paar Tropfen Tinte vermag. Ich lebe so sehr einsam, noch immer durch die Krankheit meiner Frau und die eigene langsame Genesung von aller Geselligkeit fern gehalten, an der ich freilich Nichts verliere, da selbst die ergiebigsten Menschen in unsrer deutschen Welt nur unter vier Augen geniessbar sind. Aber ich entbehre jetzt weniger, was mir fehlt, da ich mich mit mir selbst wieder zurechtgefunden habe. Seit mehreren Wochen habe ich angefangen, die Geschichten aufzuschreiben, die ich schon im Frühjahr und Sommer erfand und langsam fertig componierte, und bin sehr glücklich, dass ich täglich ein paar fruchtbare Stunden habe. Dazwischen kehren die Gedanken immer wieder zu dem neuen grossen Plan zurück, an den ich das Letzte und Beste setzen will, was überhaupt in mir ist. Und da ich in dieser gedämpften Stimmung, in der man neben Kranken hinlebt, auch viel Zeit und Stille habe, um mich mit meiner armen Dulderin recht unseres unerschütterlichen Einklangs zu freuen, so wüsst' ich nichts von Ungemach, wenn eben dieser schleppende Zustand nicht eine Gefahr in sich trüge. Sie geht noch jeden Tag gleich nach Tische wieder zu Bett und bewegt sich nur mit Schmerzen von ihrem Wohnzimmer in jene grosse Hinterstube, die Du kennst, wo das Bübchen sein Wesen treibt. Und die Ärzte, die den Kopf schütteln, den sie längst verloren haben! basta! ich will nicht ewig Krankenbriefe schreiben.

Mein Dänisch ist ganz eingeschlafen, seit sich «mein geliebtes Deutsch» wieder geregt hat. Vor drei Wochen besucht' ich Ibsen, fand ganz den Nämlichen, wie beim ersten Mal, und habe seitdem Nichts mehr von ihm gehört, obwohl er mir eine Über-

setzung von *Brand* versprach, zu bringen versprach, auf die ich nun auch umsonst gewartet habe.

Bernays besuchte mich vorgestern, zwei Stunden lang. Es ist Schade, dass seine feinen Fühlfäden nur nach dem Fertigen, nicht nach dem Werdenden sich hinstrecken, so dass nur historische Gespräche mit ihm zu führen sind, und da ich ein Mensch von heute und übermorgen bin, haben wir beide doch eigentlich Nichts aneinander. Der Einzige, mit dem ich hier fruchtbar verkehre, ist Schneegans. Er hat mich wieder in meine alten dramatischen Gelüste hineingeschwätzt — wenn es kein Deutsches Theater gäbe, würde ich noch einmal auf meine alten Tage ein deutsches Drama zu schreiben unternehmen. Aber es ist unsäglich, wie jählings der alte Thespiskarren bergab geschleift wird.

Mein Geliebtester, Du musst mir gerade jetzt, wo sich's um so Entscheidendes handelt, nicht wieder so lange verstummen. Ich schreibe Dir ja auch so ohne jede Präntention, irgend etwas abzuhandeln oder auch nur immer Dir vom Besten aufzutischen, was ich gerade in Vorrath habe. Wenn Du also sonst schlecht aufgelegt und jeder Federkraft bar bist, kannst Du doch einen Zettel an mich erschwingen, der mir nur — wie mein heutiger Dir vom Äusserlichsten berichtet. Die Tage sind so verschieden; wenn nur die Menschen dieselben bleiben. — Ich schreibe jetzt eine Novelle *Das Ding an sich*. Wenn sie geräth und ich sie erst druckfertig habe, schicke ich sie Dir für Euer Blatt. Die *Allg. Zeitg.* hat aus dem 4. Band Deinen *Wordsworth* gebracht, in dem ich Deine alte Kunst, die Leute «sprechend ähnlich» zu zeichnen, wiedergefunden habe². Ich meine, wie man das von einem Portrait sagt, wenn man das Original nicht kennt. Denn dieser ganzen Schule bin ich nie nahe getreten. Dagegen hat mich Deine

Anregung wieder zu Shelley zurückgeführt, mit dem man freilich nicht fertig wird.

Schönste, theilnahmvollste Grüsse von Anna, den Kindern. Und bringe mich bei Deiner lieben Mutter in gute Erinnerung. Du Beneidenswerther, dass man Dir so etwas noch schreiben kann.

Lebewohl

Dein P. H.

479 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[Tostedt] 28 Nov. 75.

Allerliebster Freund! Ich habe richtig deinen so lieben Brief bekommen und hatte dir so Vieles zu sagen. Ach dass die Krankheit deiner Frau noch immer fortdauert! Es ist wahrlich bewundernswerth dass du trotzdem geistig thätig sein kannst. Frage doch irgend einen berühmten Arzt; es findet sich fast immer Rath, wenn man zu dem rechten kommt. Ich habe in Kopenhagen die erstaunlichsten Kuren an Frauenkrankheiten gesehen — und Frau Anna ist ja noch so pur jung und hat die Elasticität der Jugend in Reserve. — Ich war schweigend, weil ich sehr viel erlebte und arbeitete; schon lange bin ich von Kopenhagen weg, aber schicke meine Briefe von da um unsere Post zu betrügen; denn ich bin allzu sehr von Neugierde umspannt um vor der Post sicher zu sein. Ich habe in diesen Tagen deinen Roman einer mir sehr lieben Person vorgelesen und ihn so recht studirt. Die Paar Worte die über ihn in der *Rundschau* (Februar-März) stehen werden, sind Nichts¹; aber ich will dir nur sagen, bekümmere dich nicht im Geringsten von irgend welcher Kritik, lass dich nicht irre machen; das Buch ist ganz stimmungsvoll, ganz poetisch und das ist die Hauptsache. Kurz, es ist gelungen, und

das ist Alles. Kleinkritik werde ich am Schluss dieses Briefes zufügen, aber es drängt mich ein Paar Worte über mich selbst zu sagen.

Wenn Alles nach meinem Wunsch und Hoffen geht, wirst du Mitte dieses Sommers von mir 2 vielsagenden Karten bekommen oder richtiger einen Brief, der dir meine Heirath ankündigt; denn doppelt drängt sich jetzt mein Schicksal zur Entscheidung.

Es gilt für mich jetzt erst Professor zu werden; es wird sehr schwer halten, wenn es sonst gelingt. Man schreibt mir, der Minister wolle mich anstellen, muss aber mit grosser Vorsicht zu Werke gehen, durch trotzten könne er mich nicht. Inzwischen wüthen meine Gegner und intriguire. Noch ist die Concurrenz nicht angekündigt — ich denke weil der König zurückgekommen, oder weil es kaum möglich ist Richter zu finden — der Bischof wird auch alle Räder in Bewegung setzen. Man gönnt mir natürlich nicht einen so gewaltigen Triumph. Nach den Blättern zu urtheilen ist die öffentliche Meinung Kopenhagens damit aufs Reine, dass ich Professor werde, aber die Presse macht die letzte verzweifelten Versuche es zu verhindern. *Fædrelandet* (unsere *Nationalzeit*. ungefähr) schreibt komisch genug dass meine Charakteristik, meine «lobpreisende Charakteristik von Paul Heyse» Grund genug ist dass ich es nicht werde; denn was dieser Schriftsteller predigt, das ist «das Evangelium des Genusses, und ist eine Lehre im Stande die Jugend, und dadurch das Volk und die Gesellschaft zu bethören, verderben und allen Marks zu berauben, dann ist es die»². Um dir einen Begriff von dem wahnsinnigen Hass gegen mich zu geben, werd ich nur sagen, dass ich von Keller *Romeo und Julia* und *Das Fähnlein* übersetzt habe. Ein Blattneger findet bei Vapereau den dummen Fehler, dass Keller vor 15 Jahren todt sei, und berichtet jubelnd, ich habe öffentlich gelogen, sagend, das Keller mir das Übersetzungsrecht gegeben,

denn er sei schon 1860 gestorben. Diese «Lüge des Dr. B.» ging denn von einem grossen Blatt zum andern³.

Da ich nicht in Kopenhagen war, sah ich's erst nach einer Woche und hab es widerrufen, aber weiss nicht ob sie meinen Artikel abgedruckt haben⁴. Jene Parodie meines Bruders wovon ich dir schrieb, wollten wir aus dem Feuilleton des Linkenblattes als Buch gedruckt haben. Aber nach monatlangen Verhandlungen zeigt es sich, dass kein Buchhändler in Kopenhagen es wagt, das Stück nur in Commission zu nehmen. Und so kann es nicht erscheinen. So mächtig sind unsere Gegner, und so sehr weiss man, dass der Buchhändler alle Nahrung verlieren würde wenn er es druckte⁵. — Doch einige gute Zeichen; unsere Zeitschrift florirt immer; 3 Universitätsprofessoren haben zum Januarheft uns Abhandlungen geschickt⁶. Die öffentliche Meinung ist in Drehen begriffen. Aber alles hängt davon ab, ob ich Professor werde oder nicht. Die Concurrenz und die Frist vor ihr werden mir lange Zeit wegnehmen. Siege ich nicht, werde ich versuchen so gut es ohne Vermögen geht, irgendwo ausserhalb Dänemarks zu leben und eine neue Existenz mir zu gründen. — Ich ahnte nicht dass mein *Wordsworth* abgedruckt sei; es wird wohl nur Fragmente sein; so druckte mich neulich eine schwedische Zeitung äusserst fragmenterisch ab, schnitt die Hälfte weg, ringsumher und setzte meinen Namen darunter; dass sollte eigentlich nicht den Übersetzern erlaubt sein⁷. — Mutter ist wie gewöhnlich sehr jugendlich, tapfer und munter; werde ich jetzt Professor und habe Haus und Heimath, dann wirst du wahrlich nicht deinem Schicksal entgehen mit deiner Frau zu kommen und in meinem Hause mit meiner Frau ein Löffel Suppe zu essen. Waren wir nur erst so weit!

Hier hast du mich nun in diesem Brief wie ich steh und geh' und bin, weil du es selbst gewünscht hast — ich habe ja keinen

bessern und näheren Freund als dich. In Schneegans ist wahrlich etwas von deinem Kohle. Ich danke sehr für die Zukunftsnovelle. Lass mich aber so lang wie möglich im voraus wissen wann ich sie bekomme, da ich so wenig Platz habe⁸.

Die Grundidee deines Buchs ist sehr schön und tief sinnig durchgeführt in Felix's und Jansens Schicksalen (in Schöpfs, Schnetz's u. s. w. noch variirt). Und du wirst von einem Eehasser wie mir nur die herzlichste Freude darüber und Zustimmung erwarten. Lass die Filister schreien! Von den Charakter liebe ich am meisten alle Nebenfiguren Rosenbusch, Angelica, Kohle, Schnetz. Sie sind musterhaft in ihrem Humor. Zenz ist ganz vorzüglich in der Form herausgekommen. Am wenigsten scheint mir Jansen geglückt zu sein. Du mußt ihn beim jeden Wort «ruhig» nennen um ihn als Geni zu zeichnen, und es ist kaum möglich in einem Roman ein Sculpturgenie zu zeichnen. Er ist nur ganz gelungen bei der Baronin. Seine Frau ist vorzüglich, nur wiederholst du zu oft das Wort Theater wenn von ihr die Rede ist, wie zu oft roth wenn du von Zenz sprichst. Du accentuirst einzelne Züge ziemlich stark, rechnest auf nachlässige Leser.

Recht lieb ist mir Irene nicht. D. h. sie ist 1) sehr wahr 2) sehr gut gezeichnet; aber der Leser hat nicht viel Interesse daran, ob eine solche kleine honette Prüde Recht hat oder nicht, ob sie verwandelt wird oder nicht. Felix ist sehr gut gerathen; nur ist es unnatürlich und zu stark, dass er nach der Entdeckung seines unheimlichen Schuldos Irene verlassen will; dass thut besonders kein Mann der That. Die Thätigen büssen nicht in Versagen oder Entsagen sondern in Thaten.

Die Stimmung des Ganzen ist vorzüglich; welch herrlicher Anfang z. B. der des 2ten Bandes! Was den Gesamtstil betrifft folgende Bemerkung. Du hast mir mal meine Vorliebe für

tableaux vivants in Merimées Manier vorgeworfen. Ich habe sie aber noch. Alle die tableaux in deinem Buche sind vorzüglich z. B. der Sturm auf der Starnbergersee, die Hochzeit Julies und Jansens u. s. w. Aber warum giebst du immer die Zwischenglieder ganz ausgeführt statt sie mit 2 Worten beiläufig zu erzählen? Z. B. Felix einsamen Ritt nach dem Lande hinaus u. s. w. Du hast mir in der Composition zu viel Übergangscapitel und zu wenig Effektkapitel, du weisst welch ein äusserlicher Mensch ich bin. Ich gebe viel für so was wie der Tanz von Felix und Zenz, das ist gut, das sieht man. Und konnte ich schreiben, schrieb ich nur solches und deutete die Übergänge an; du traust der Phantasie des Lesers zu wenig zu, mein' ich. Hab ich Unrecht?

Es würde mich sehr freuen, könntest du ein Geringes von mir profitieren, da ich so sehr von dir profitirt hab; du wirst z. B. meinen *Shelley* ganz nach deiner Kritik umgearbeitet finden, ja selbst deine kritische Worte darin aufgenommen.

Lebe wohl und besser, behalte mich lieb. Schreibe mir wieder so bald du nur kannst und Lust hast. Die Meinen grüssen.

Dein

Georg.

Der innigste Gruss an Frau Anna, Frl. Lulu und so weiter.

480 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen d. 8. Dec. 75.

Mein liebster Freund! Seit 8 Tagen bin ich wieder hier. Nur da ich ungern will, dass du auf meinen letzten Brief eine Antwort schreiben solltest, dass von Voraussetzungen ausging, die nicht mehr existiren, schreib ich heute wieder.

Gleich bei meiner Ankunft erfuhr ich hier, dass die Professoren, die überstimmt waren, in Verein mit dem Bischof (nach der

Abstimmung) so überall intrigirt und agitirt hatten, dass gar keine Concurrrenz abgehalten würde. Es zeigt sich, dass dies so ist. Noch heute hat der Minister, der übrigens viel Wohlwollen für mich hegt, mir selbst erklärt, dass der Bischof noch in diesem Augenblick so activ sei, dass vorläufig und ins Unbestimmte heinein seine Hände ganz gebunden waren. So scheitere ich zum zweiten male im Hafen. Die ganze Presse hat unter Leitung der gottesfürchtigen Professoren, seit ich letzt schrieb, wieder solche Artikel gegen mich losgelassen, dass in einem Land wie diesem, wo die Presse regiert, nichts zu thun war¹. Du bist Monarchist, glaub ich; ich war es nie; aber wenn man sieht wie einfältige Königen von schlaunen Bischöfen regiert werden, so fühlt man am besten wie viel Gefahr für die Freiheit in einer monarchischen Verfassung liegt. Freilich Mac Mahon!

Du begreifst Freund, dass mit all den Kämpfen die mir in meinem Privatleben noch bevorstehen dieser Schlag mich hart trifft; ganz ohne Vermögen und ganz ohne alle regelmässige Einnahme ist es schwer zu leben und besonders von so viel Hass umspannt. Doch wenn nur die ganz private Sache, die ich unterdessen vorhabe nicht fehlschlägt, werde ich alles andere männlich tragen. Ich war seit 4 Jahre auf viel gefasst. Einige meiner jungen Freunde wollen jetzt in Kopenhagen eine allgemeine Studentenversammlung zusammenrufen um dem Minister eine Adresse einzugeben wenn möglich mit viele hunderten Unterschriften, dass er die Stelle nicht länger ledig stehen lässt. Doch werden sie sich erst heimlich bei ihm verhören ob das mit seinen Plänen stimmt oder unangenehm wirken würde. Er selbst hat diesen Sonnabend anonym in sein officiöses Blatt einen grossen Leitartikel über mich geschrieben, unendlich freundlich und günstig, worin er mein ganzes Leben durchgeht und mich gegen alle Angriffe vertheidigt, sagend es sei ein Skandal, würde ich

nicht angestellt. Aber konnte er mich anstellen, dann stellte er mich an, und schrieb nicht Zeitungsartikel — das unfehlbare Zeichen aller Ohnmacht².

Ich hoffe doch dass du d. 2ten December meinen letzten langen Brief erhieltest? Denn neulich vor zwei Wochen sind wieder zwei meiner Briefe gestohlen worden. Im vorigen Brief erzählte ich sehr viel auch sprach ich weitläufig über deinen Roman und beantwortete deine Fragen.

Lazarus' letzter Brief raubte mir fast alle Hoffnung über ein Vorwärtskommen im Auslande. Wäre es doch möglich irgendwo festen Fuss zu bekommen; aber ich sehe es selbst ein, dass, wie bei Oehlenschläger steht: Jetzt sind alle Sunde geschlossen (Nu ere alle Sunde lukte³). Die innigsten Grüsse und Besserungswünsche an deine liebe gute Frau. Schreib mir ein Paar gute Worte.

Dein treuer Freund

Georg B.

481 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 9-12-1875]

Dein Brief, mein Geliebtester, kam gerade als ich einen Rückfall in meine schnöden unterirdischen Zustände von der Riviera im Bette büssen musste. Während dieser Fastenwoche sang und klang mir Alles, was Du mir gesagt, im Ohre fort und machte mich froh und gab mir zu denken. Ich hätte Dir's, sobald ich wieder auf den Beinen war, sofort gedankt, aber es war mir da in jenen langen einsamen Stunden — mein Weib lag zwei Zimmer weit von mir getrennt in ihrer Betthaft — in meiner alten, d. h. sehr jungen Weise ein Novellenmotiv ganz aus dem Blauen über den Hals gekommen, hatte sich bis aufs Tüpfelchen überm i organisiert und ruhte nicht, bis ich's vollständig herausgearbeitet hatte.

(*Das Ding an sich* ist darüber ins Stocken gerathen.) Ich freue mich dieses Intermezzo's um so mehr, da ich daraus gesehen, dass der Friede mit meinen intimen Feinden, den Nerven, kein fauler Friede ist. Ich fühle mich nach der vehementen Arbeit so frisch wie ein Apfelbaum, der ebenfalls kein Astweh hat, wenn ein reifer Apfel abgeschüttelt wird. Ein leiser schüchterner Fortschritt macht sich auch bei meiner Frau Liebsten bemerklich. Aber vom Fanfareblasen sind wir noch weit entfernt.

All meinen Credit bei allen guten Göttern und Geistern will ich aufbieten, damit sie diesmal ihre verfluchte Schuldigkeit an Deinem Lebensglück thun. Es hilft nichts, Liebster, der Mensch lernt erst den Umfang alles Menschlichen kennen, wenn er Weib und Kind hat. Selbst die Ängste und Nöthe einer solchen erfüllten Existenz schwellen die Brust mit Kraft und Hochgefühlen. Ein Herrscher, der ein paar Schiffe auf der hohen See hat und alle Nacht von Schiffbrüchen träumt, ist denn noch ein stolzerer Mann, als der Krämer, der ohne jedes Risiko seine Pfundwaare abwägt. Nun bist Du freilich über dieses bescheidene Spiessbürgerglück durch Deine streitbare Stellung hinausgehoben. Aber selbst für diesen Deinen geistigen Sturm und Drang wird Dir eine unschätzbare neue Rüstung um die Brust geschmiedet werden durch die Erfüllung Deines Menschenthums. Den Tag, wo ich die verheissenen Karten erhalte, will ich wie ein Sommerweihnachten feiern. — Wie steht's mit der Concurrenzsache? Welch eine Schmach für die Facultät, dass sie Dich endlich durch solch ein Nothpörtchen dennoch wird einlassen müssen! Und das sind die Hüter der Bildung und Humanität! In meinem nächsten Roman gedenk' ich mein Mütchen an ihnen zu kühlen. — Dass Du nun auch Deine Freundschaft für mich zu büssen hast, lassen wir uns nicht leid sein. Aber die Stupidität dieses Angriffs ist wahrhaft zum Lachen. Ich den Genuss

predigen, in dessen Büchern Alles arbeitet, sogar die «schlechte Gesellschaft», sogar Rossel, der Apostel der Trägheit!¹ Habeant sibi. Ihre Dummheit ist doch wohl im Grunde nur ein verschmitzter Kniff, um ihrer nackten Bosheit ein Mäntelchen umzuhängen, das ehrbar aussehen soll.

Was Du von Übergangs- und Effectkapiteln sagst, kann ich — in eigener Sache — nicht unparteiisch bekämpfen. Aber ich meine, Du erwägst nicht genug den Unterschied von Novelle und Roman. In jener ist kein Raum für irgend etwas ausser der Handlung, dem Ereigniss, wenn Du willst; dem Tableau, (obwohl mir dies Wort einen fatalen theatralisch berechneten Nebensinn hat). Nun aber nenne mir irgend einen Roman, der nur eine Perlenkette von Tableaux in Deinem Sinne wäre. Ich kenne keinen, ausser diesen und jenen französischen Sensationsroman, den ich nie zum zweiten Mal lesen würde. Alle guten unsrer Nachbarn — G. Sand, Balzac — haben die wellenförmige Bewegung, die allein die Gipfelszenen zu ihrer Wirkung bringt. Es muss Ruhestellen geben, in denen, nach allerlei Festen der Phantasie, die Seele wieder zu sich selbst kommen, sogar der Verstand ein bescheidenes Wort mitsprechen kann. In Deinen Jahren dacht' ich ähnlich wie Du. Ich las den *Meister* und die *Wahlverwandtschaften* nur um ihrer plastischen Partien willen und dachte gering von allem Zwischengewebe an Betrachtungen und Resümé's. Aber ich bin, wie es scheint, jetzt in das epische Alter getreten, in welchem die Form des Romans, wie ich sie jetzt verstehe, allen geistigen Bedürfnissen genügt, mehr als das Drama und die rein dramatische Erzählung. Freilich kann ich nicht beurtheilen, ob meine Übergangskapitel die Stimmung überall festhalten, nicht gelegentlich matt oder breit werden, wie es ja selbst unsern Grössten begegnet ist. Nur das Prinzip der Form möchte ich vertheidigen, schon des Contrastes wegen, des rein äusser-

lichen Effectes, abgesehen von aller geistigen Bedeutung für den Gehalt des Ganzen. Ich werde aber Deiner Worte dennoch sehr eingedenk bleiben und hoffentlich in nicht zu langer Zeit Dir zeigen, dass ich zu «profitiren» verstehe.

Felix' zweite Busse kann ich ihm, so Mann der That er sein mag, nicht erlassen, da er zugleich im höchsten Grade ritterlich gesinnt ist, selbst mit der Überspannung, die solchen Naturen eigen zu sein pflegt. Er sieht sich als das Hinderniss für eine glückliche Ehe seines Freundes an. Wie brächte er's übers Herz, zu sagen: was kann ich dafür? ich will trotz alledem mein eignes Glück gründen. Und dazu noch das Bewusstsein, dass Irene nun doch die ganze Wahrheit erfahren wird, dass also die Entsagung bisher noch nicht eine reine Frucht getragen hat. Denn da sie ein Weib ist, muss sie ja das Geschehene weit schlimmer ansehen, als jeder Mann. Ist es aber nicht seltsam, dass ich mich hier von den Philistern schelten lassen muss, die höchste Unsittlichkeit meinem Helden aufgebürdet zu haben, und zugleich von den Freien, dass dieser Held allzu peinlich in seiner Selbstverdammung zu Werke gehe? — Was Jansen's Charakteristik betrifft, hast Du völlig Recht. Es ist und bleibt eine unmögliche Aufgabe, und all meine Bemühung, mich aus dem bösen Handel zu ziehen, bleibt hinter dem Ziel zurück. Nicht einmal sehr gescheidt reden lassen durft' ich ihn. Nichts ist verdächtiger an einem bildenden Künstler, als kluges Schwatzen, wo das Gefühl in den Fingerspitzen das Eine ist, was Noth thut.

Nun aber genug von dem werthen Signor me stesso und zu einem Anderen, an dem ich in diesen Tagen viel herumgegrübelt habe. Ibsen — er ist noch immer nicht wieder bei mir gewesen, obwohl er mir eine Übersetzung seines *Brand* versprochen hatte. Ich muss es wohl aufgeben, etwas Persönliches von ihm zu haben. Und so verschaffte ich mir jene Übers. selbst, eine von ihm sehr

gelobte, die freilich den Schmelz vom Stil abgestreift hat, aber doch geniessbar ist². Nie habe ich eine grössere Enttäuschung erlebt. Eine so abstracte Idee — Alles oder Nichts — in so starrer Consequenz gegen jedes natürliche Gefühl durchgesetzt — ich war empört und — gelangweilt — und betrübt, Alles in Einem. Ein verrannter Fanatiker, dessen dogmatische Schrullen durch Nichts weder dem Geist noch dem Herzen sich empfehlen, der gleich damit anfängt, wie ein Verrückter gegen Gletscher und Lawinen loszugehen, die leider erst im fünften Act ihn begraben! Die Scenen mit der sterbenden Mutter (wenn er als Priester ihr nicht den letzten Trost bringen darf, warum denn nicht als Sohn?) — das Opfer des Kindes, das doppelt haarsträubend ist, weil es selbst nach seinem Schema unnöthig wäre, wenn er das Naheliegende, Natürlichste thäte u. Mutter u. Kind auf ein paar Jahre aus dem mörderischen Klima fortschickte — das Opfer des eignen Weibes, in derselben Verrantheit und albernen Engherzigkeit, endlich die Kirchengeschichte — o Liebster, beständig schwebten mir Ophelia's Worte vor: Ach welch ein edler Geist ward hier zerstört! — ich habe allen Muth verloren, Ibsen wieder aufzusuchen. Was soll ich ihm sagen? Was hat er mir zu sagen? Dieser *Brand* ist ein dramatisches Excelsior und genau so inhaltsleer und abgeschmackt wie jene berühmte lyrische Phrase. Oder hab ich irgend was übersehen, irgend einen geheimen Schlüssel zu einer versteckten tiefsinnigen Idee? Sage mir Deine Meinung.

Ich komme heut nicht weiter, will den Brief aber nicht alt werden lassen. Tausend Grüsse von Haus zu Haus. In brüderlicher Liebe

Dein

Paul Heyse

München. 9. Dec. 75.

482 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Den 14 Dec. 75. Nacht.

Mein geliebter Freund! Wenn ich so Tag nach Tag in dieser ewigen Erregung der Polemik gelebt habe, werde ich bisweilen Nachts so weich, dass ich mich schwer sehne nach einer Freundeshand und dass die Härte mit der ich mich wappnen muss um ungebrochen so Vieles zu tragen, um mich schmilzt. Gestern stand in *Dagbladet*, dem Blatte der gebildeten Opinion diese Worte: «*Fædrelandet* hat Dr. Brandes einen literarischen Modehändler genannt und das ist wahr; aber es hat ihn auch eine wurzellose Pflanze genannt; das ist nicht wahr, denn er ist was ärgeres; er ist eine Pflanze, die in Unreinheit und Fäulniss Wurzel geschossen hat.»¹ Als ich gestern Abend allein sass und bedachte, dass dies Blatt 50.000 Leser hat, wurde ich nicht eben ruhig und friedlich gestimmt, besonders da es keine Möglichkeit einer Antwort giebt. Ich habe bei Juristen angefragt, ob ich Sache anlegen konnte; man sagt mir, dass mein Erfolg sehr zweifelhaft sein würde. Und warum glaubst du, dass das über mich gesagt wird. Weil ich *Romeo und Julia* von Keller übersetzt habe; es ist das Finale einer Besprechung dieser Novelle. Urtheile daraus unsere Zustände. Kann es dir wundern, dass in solcher verheuchelter und lügenhafter und bigotter Gesellschaft wie der unsrigen Ibsens *Brand* wie ein Bibel verehrt wird? Alle diese forcirte Askese, die Niemand ausübt, das ist ihr bestes Essen in der Literatur. Sieh nur die Einleitung zu meinem 1sten Band². Doch bist du zu streng gegen *Brand*. In der Übersetzung geht ja alle Originalität der Sprache verloren. Aber denke dir, dass die Norweger durchgehend das mit Goethes *Faust* vergleichen und dass ich neulich meine Mühe hatte einem Schweden diesen Vergleich auszureden! Schön ist die Scene wo Agnes durch das Fenster an ihr todttes Kind in dessen Grabe denkt. Nicht wahr!

Auch schön ist ihre Liebe zu den Kleidern des Kindes. Man kann auch nicht läugnen, dass eine grosse wilde Kraft in der Diction liegt. Und es giebt in Norwegen sehr viele solche Männer. Leider! so verlieren die besten hier im Norden ihre Kräfte. Das Buch wurde durch Ibsens Zorn darüber veranlasst, dass die Norweger uns im Kriege gegen Deutschland wider alle Versprechungen im Stiche liessen. Daher die exaltirte Stimmung. Aber selbst ging er im Kriege nicht mit! — Genug von ihm; du hast schon selbst gesehen, du und er passen wenig für einander.

Gratulir, du Liebling der Musen, dass du schon wieder im Arbeitsfeuer bist. Ich freue mich im voraus auf das Resultat.

In meiner schlechten Lage habe ich mit meinen Brüdern eine vielleicht rettende Planke gefunden. Mein mittlerer Bruder, der Banquier ist, und eine sehr tüchtige Finanzcapacität, der aber in dieser stillen Geschäftszeit keine Anwendung für seinen Thätigkeitstrieb findet, hat beschlossen sein Geschäft aufzugeben und ein grosses Tageblatt zu gründen. Alle wir 3 Brüder werden es dann in Verein ausgeben; meine zwei jüngeren Brüder geben jeder ungefähr 12000 Thaler dazu; der jüngste wird Chefredacteur; Ernst, der einen sehr guten Feder führt, schreibt die Handelszeitung und Börsblatt; ich nehme das Litterarische auf mich. Natürlich werden die Concurrenten so wohl von der Linken wie von der Rechten wüthend über uns fallen; aber geht es, dann kann ich meine Frau, wenn ich sie erst habe, ordentlich ernähren, und das ist jetzt meine grösste ja einzige Sorge. Mein Bruder wird dann nach Aufhebung seiner Geschäfte eine kleine Reise nach Amerika machen um sich zu erfrischen und was zu sehen; und dann wollen wir November 76 anfangen. Die Monatschrift werden wir zugleich behalten um keine Macht aus unsern Händen zu geben. Vorläufig ist mein jüngster Bruder mit der Linken in Verbindung getreten um Ihnen ihre Kniffe abzulernen

und wir hoffen Ihnen möglicherweise einige ihrer bester Mitarbeiter abzugewinnen. Dies lichte Punkt habe ich jetzt im Horizont, und trage so meine letzte Täuschung leichter.

Gestern kam zu mir eine junge schwedische Baronin um mir ein Buch zu geben gegen eine wirkliche Person, einen medicinischen Studenten, geschrieben, einen Norweger, der sie hier in Kopenhagen vor 4 Jahren verführt hatte, beschwangert als er mit ihr verlobt war, und danach verlassen. Sie ist von einer der ältesten Adelsfamilien in Schweden, sie litt furchtbar während sie auf einer Reise das Kind gebar, die Sache wurde bekannt und sie entehrt; dann fasste sie den einen Gedanken den Kerl zu vernichten, und mit einem Willen und einer Kraft, die ich nie in meinem Leben derartig bei einer Frau gesehen, hat sie ihm überall verfolgt. Sie liess ihr ganzes Verhältniss zu ihm drucken, die Druckereien in Christiania, wo er wohnte, wollten nicht, aber sie reiste von Stadt zu Stadt bis sie eine Druckerei fand, die es druckte. Dann hat sie in Christiania 2000 Exemplare von ihrem eigenen Zimmer aus verkauft, da kein Buchhändler das Buch nehmen wollte. Er floh vor ihr, sie reiste ihm nach, nach Bergen, nach Stockholm, überall das Buch verbreitend. Sie ist halb wahnsinnig vor Rachsucht und Stolz. Aber freilich er hat schändlich und gemein gegen sie gehandelt. Da sie sah dass ihre Ehre verloren war, wollte sie nur an ihn ein Beispiel statuiren um dafür zu sorgen dass ein Gesetz bei uns, ähnlich dem amerikanischen, gegeben wird. Das hat lange Aussichten, aber Willen hat sie. Nur hat sie den dümmsten aller Wege betreten um einen Reform einzuleiten: einen rachsüchtigen Pamflet zu schreiben. Ich sagte es ihr auch sehr energisch. Sie hatte grosse schöne graue Augen, regelmässiges Gesicht, zarte Bau; sie sah aus wie eine Stahlstange und hatte die gerade Haltung, die vornehmen Schweden eigen ist. So eine ist mir noch nicht vorgekommen;

das ist die wirkliche Elvira³. Apropos von Schweden! Der schwedische Dichter, Graf Snoilsky erzählte mir neulich als ein Beispiel von Ibsens Bildung, dass er mal gegen die französische Sprache, die er verabscheut (ohne sie lesen zu können) eingewandt hatte, die Sprache sei nicht im Stande irgend etwas religiöses auszusagen «Wie platt! sagte er, Aerger nennen die Franzosen scandale, scandale wie platt!» Das zeugt hübsch von seinen Schulkenntnissen im Griechischen. Snoilsky solltest du lieber kennen, der ist ein feiner lieber Mensch. Aber er ist ja nicht übersetzt.

Lebewohl ich plaudere über alles mögliches. Ich fing an in trüber weicher Stimmung und habe sie wegplaudern wollen.

Levvel, min elskede Ven! hils din elskværdige Frue tusinde Gange fra mig og bed dine Børn ikke glemme mig helt. God Bedring for Fruen, gode Arbeidsdage for dig selv! Studire jetzt was da steht, Geliebtester! Drei Tage in einem Zuge haben wir an unserer Januarheft gearbeitet. Es erscheint gewiss diesen Freitag. Von meinem 4ten Band fehlen jetzt in der deutschen Übersetzung nur 6 Bogen. Lebe innigst wohl. Möchtest du einen guten frohen Weihnachten verbringen.

Glædelig Jul! glædeligt Nytaar!

Ich muss dir noch einige der Einwendungen, die in der philosophischen Facultät gegen meine Anstellung gemacht wurde — Madvig (der Filologe) bemerkte, es sei ein grober Fehler in meinem *Lassalle*, und er hätte nichts anderes von mir gelesen, aber das sei genug; denn zuverlässig müsse ein Professor sein. — Grundtvig⁴ (ganz geistloser Tropf) bemerkte, man könne eben so gut einen fallirten Musikhändler, der Socialistenführer ist⁵, zum Professor ernennen, ausserdem sei der Ton meiner Schriften unpassend. Und als einer sagte, es sei nicht sonderbar wenn der Ton

etwas irritirt sei; denn es sei nicht sehr befördernd für die Gemüthsruhe, nie eine Zeitung öffnen zu können ohne einen bissigen Angriff auf sich zu lesen, antwortete Ussing (alter kleiner welker filologischer Pedant) ich verdiene gar kein Mitleid ich sei nicht irritirt sondern verzogen, ja der verzogneste Mensch unter den 200.000 Kopenhagens. Die Damen seien alle in mich verliebt in den Gesellschaften u. s. w. Als Prof Brøchner mein alter Lehrer dazu bemerkte er hätte mich seit ich 17 Jahre alt war gekannt über «die Damen» hätte ich ihm nie Confidencen gemacht, aber das wisse er, dass ich nie in eine Gesellschaft ginge, wurde der Kleine ganz toll und sagte: es sei eine ewige Schande wenn so ein Mensch angestellt würde. Der französische Professor⁶ hatte Brøchner privat gestanden, dass er von meinem 3ten Band sehr viel gelernt hatte, aber als er von ihm daran erinnert wurde, erröthete er, schwieg und enthielt sich der Abstimmung. Solches Geklatsch solches unglaubliches Gewäsch wurde vorgebracht und solches entschied meine Zukunft.

Levvel

Din

Georg B.

483 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kbh. 6 Jan. 76¹.

Mein geliebter Freund! Es ist ein Ostwind von 6 oder 7 Grad Kälte und die Luft schneidet wie Messerblätter; in meinem Innern ist eine ähnliche Oede und Kälte wie aussen; ich tröste mich indem ich dir mit einem Paar Zeilen ein glückliches Neujahr wünsche.

Ich sehe aus deinem letzten lieben Brief, dass du wieder in voller herzerfüllender Arbeit hinlebst; ein Paar Worte von Frau Lazarus sagen mir, dass es auch mit Frau Anna besser ist; möchte

die Besserung und deine glückliche Stimmung beide in infinitum dauern!

Mir ist Nichts geschehen, als dass die jetzt rein zu Minuten-schüssen gewordenen Angriffe in der Presse (bisweilen 3 Artikel in 2 Tage) mich am Ende so ermüden und abstumpfen, dass ich alle Unternehmungslust verliere. Ein Blatt meinte neulich, man könne untersuchen, ob mein Privatleben skandalös sei (wie meine Schriften) oder nicht. Im ersten Falle dürfe man mich nie anstellen, im letzten könne man es thun. Dies Blatt hat 18000 Abonnenten². Ein anderes Blatt (*Dagbladet*) hat die alte Beschuldigung der Landesverrätherei mit heller Wuth aufgewärmt. «Er (d. h. ich) hat sich einen Lorberkranz von deutschen Journalisten flechten lassen, worin jedes zweites Blatt eine giftige Verhöhnung, eine lügenhafte Verläumdung Dänemarks ist. u. s. w.»³ Ich ahne nicht mal, worauf sie anspielen, denn ich sehe nie eine fremde Zeitung. Ein Bekannter sagte mir neulich, mein 4ter Band sei längst in Berlin erschienen. Ich weiss es nicht. Ich habe weder einen Groschen Honorar noch ein einziges Exemplar des Buchs vom Verleger zugeschickt bekommen. Sollte es wahr sein, und ist das Buch schon nach München arrivirt, dann sage mir gelegentlich deine Meinung darüber. Hätte ich es selbst bekommen, hätte ich dirs geschickt. Ich bin aber zu stolz um es zu fordern, wenn man mir's nicht von selbst schickt. Ich habe im Buch mein Bestes gemacht, die Gestalten stehen deutlicher als in den andern Theilen und es liegen an einige Stellen heimliche Beichten darin. Die letzten Angriffe haben mich inwendig fast gelähmt. Mit all zu wenig Lebensluft kann der Mensch nicht athmen. Es ist in letzter Zeit so weit gegangen, dass wenn ich in einem Laden was kaufe und sage: Schicken Sie das an Dr. G. B., dann fühle ich, dass ich mich eigentlich schäme (das heisst in die Seele des Andern hinein) indem ich meinen Namen sage. Ich

weiss ja dass er damit das Bild aller Obscönität u. s. w. verbindet. Dass die Blätter so wüthen, liegt in ihrer Furcht, dass der Minister doch am Ende mich anstellen konnte; aber es scheint dass sie völlig ausser Furcht sein konnten. Das Schlimmste ist mir, dass mein Hirn nicht ruhen darf, denn ich habe nur auf die Arbeit zu rechnen um mir das tägliche Geld zu verschaffen. Darum muss ich auch, wenn es mir nur möglich wird (wie seh' ich noch nicht ein) in dieser Monat einige sehr populäre Vorträge für sehr billige Entree halten.

Ich bin mit dir über den Hauptkapitel deines *Im Paradise* so brüderlich einig, dass Nichts von dir mir je so aus dem Herzen geschrieben war. Aber in diesem Punkte sind die Civilisirten roher als die Rohen. Es giebt nach meinem Gefühl überhaupt in Deutschland wenig Freisinn, viel Machtsinn, viel Sinn für Realitäten u. s. w. was früher fehlte, aber wenig Freisinn. Die Deutschen sind ein stark disciplinirtes Volk. Respect für die Individualität als solche ist unendlich selten in Deutschland, find' ich. Ich weiss wohl, dass die Deutschen eben das Entgegengesetzte meinen. Aber mehr Respect dafür als in Dänemark giebt es jedenfalls bei euch. Mein einziger Trost in letzter Zeit war es in *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (von seiner Frau) zu sehen, wie unglaublich dieser mir so liebe Dichter (ich weiss dass du ihn nicht magst) in seiner Jugend angegriffen und verfolgt wurde, und wie arm er anfangs war. Ich schien mir dann kein Recht zum Traurigwerden zu haben, wenn er, so gross, so viel litt. Aber er hatte freilich in seiner Grösse den Trost, der mir fehlt. Lebe innigst wohl. Verzeih dass ich gern Hugo preise, und gern Deutschland tadle, das ist alter Manier und du bist immer vom Tadel ausgenommen und mir lieber und gepriesener als jeder andere. Lebe wohl. Grüsse dein liebes Haus. Schreibe einer

verfrorenen Seele, wenn deine Arbeit dir eine halbe Stunde freigiebt.

Dein Freund
G. B.

484 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen 11 Februar 1876.

Hab' recht vielen Dank für deine lieben Zeilen und sage auch Frau Anna sehr viel Herzliches von mir zum Dank weil sie mit meiner Essayhälfte zufrieden war¹. Der Frau eines Dichters es kritisch recht zu machen ist noch schwerer als dem Dichter ein Gefallen zu thun. Deine kleine liebenswürdige Novelle hab ich mit Freuden gelesen, werde sie aber leider nicht für *Det nittende Aarhundrede* verwenden können, da wir eben Februar-Märzheft ausgegeben haben und Andere uns bis April im Voraus kommen könnten. Deine *Göttin der Vernunft* ist hier mit recht viel Aufwand im Casino-theater (dem grössten hier) mehrmals gegeben worden und die Blätter haben dem Stück Beifall geleistet, indem sie dich Wetterhahn u.s.w. schimpften, da sie das Stück als christlich zur Einnahme sich nahmen. Früher wurde mal *Ehre um Ehre* im «Folketheatret» aufgeführt; ich habe aber keins von beiden gesehen, da ich nie ins Theater gehe².

Darf ich dir heute, lieber Freund, ein klein wenig über meine Angelegenheiten sprechen. Wir Brüder müssen vorläufig aufgeben daran zu denken, ein Blatt zu gründen, da alle Menschen einstimmig sagen, wir würden nur alle gegen uns kriegen, keine hinlängliche Anzahl von Abonnenten haben (wir brauchen 6000 um gedeckt zu sein) und leicht ungefähr 22000 Thaler pr. Jahr verlieren. Dazu kommt noch, dass mein Bruder, der in einem Anfall von Missmuth sein Banquiergeschäft wenig einträglich

fand, jetzt sieht dass er doch zu viel dadurch verdient gegen 6000 Thaler jährlich um es um eines so unsicheren Plans willen aufzugeben.

Nun habe ich denn beschlossen vorläufig auf mehrere Jahre von hier wegzuziehen und es versuchen in Deutschland mir eine Bahn zu brechen; ich will streben Deutsch zu lernen, will so lange in Deutschland bleiben, bis ich wirkliches Deutsch (das nur einer ganz leichten Correctur bedarf,) schreiben kann. Da ich durch Lazarus' Brief belehrt ganz klar darüber bin, dass ich es durchaus nicht warten kann weder in der Schweiz noch in Deutschland eine Universitätsanstellung zu bekommen, denke ich nicht an solches. Aber ich will es versuchen mit mehreren grossen Zeitschriften und grösseren Blättern in Verbindung zu treten und so, was ich brauche, zu verdienen. Du hast es nicht nöthig mir all das Schwierige in dem Verfolgen dieses Plans klar zu machen; ich weiss recht wohl, dass meine Bahn nicht leicht wird. Aber ich möchte dich sehr gern fragen, welche Grosstadt (denn es ist mir klar, dass ich eine grosse Stadt suchen muss) mir am leichtesten die Bedingungen die ich suche, bieten wird. Ich bin geneigt zu glauben, dass Wien (wo ich übrigens nie war und eben nicht mich hinsehne) die Stadt sei, wo ich am leichtesten bekannt würde und die beste literarische Gesellschaft finden würde. So ein Blatt wie *Die neue freie Presse* scheint mir eine Möglichkeit für mich zu sein (?).

O Freund ich hatte so viel tausende Sachen die ich mit dir besprechen möchte und es fällt mir so unsäglich schwer alles das zu schreiben.

Sieh, besonders um deinet willen möchte ich sehr München wählen, aber das Klima ist für Fremde fast todtbringend und so abscheulich dass ich es nicht wagte, dahin zu gehn, ausserdem ist die Stadt allzuklein, und hat keine Journalistik, keine grosses

Theater wie Wien z. B. Am liebsten schriebe ich doch grössere Sachen, Zeitschriftessays und dergleichen. Denn von hier muss ich jetzt weg; unter einem solchen Druck und unter solcher täglichen Verhöhnung kann ich hier nicht wohnen.

In Stockholm, wo ich sehr populär bin, und wo ich in diesem Herbst Vorträge halten will, will ich nicht wohnen, weil ich nur durch Deutschlernen mein Publicum erweitern kann und nur in Deutschland mir die Art Ruhm verschaffen kann, die Kopenhagen gegenüber was bedeutet. Siehst du, mein Allerliebster, wenn ich, wie ich hoffe Schluss Juni heirathe, muss ich wissen wo ich meine Heimath bauen will, und ich spräche so gern mit dir darüber, bin ja aber leider so entfernt. Das muss davon abhängen wo ich mit den wenigsten Schwierigkeiten mein Brod verdienen kann. Es war sehr schön und lieblich vor dir, dass du mich mit der *D. R.* in Verbindung brachtest, aber wenn die Sachen da bisweilen $1\frac{1}{2}$ Jahr liegen ehe sie zur Aufnahme gelangen, bedeutet sie als Einnahmsquelle wenig. Ich möchte an eine solche Zeitschrift feste Arbeit haben; dann könnte ich mein Leben irgendwo einrichten. Denn durch das Honorar für was ich dänisch schreibe konnte ich von Dänemark ungefähr 1000 Thaler jährlich haben. Kann es sehr schwer sein ebenso viel in Deutschland zu verdienen wenn ich da wohne? Das kann ich doch nicht glauben. Glücklicherweise ist meine Braut nicht allein schön und stolz und ohne Gleichen herzwinnend, sondern auch so sparsam so praktisch und weltklug, dass es ein Wunder ist. Folglich brauch' ich viel weniger zu verdienen als ich mit einer unpraktischen Frau brauchte. Geld haben wir freilich nicht, weder sie noch ich, aber Muth obwohl wir noch getrennt leben.

Prüfe mein liebster Freund mir einen kleinen guten Rath für meine künftige Aufenthalt zu geben und ich werde dir sehr dankbar sein.

Nicht wahr? jetzt ist doch mein 4ter Band längst erschienen?^s
Gefällt er dir, ich hoffe dass er bedeutend besser als die vorigen
ist. Siehst du etwas geschriebenes über ihn, dann sei so liebens-
würdig, mein liebster Freund mir es zu schicken. Denn ich sehe
ja nie deutsche Blätter.

Willst du deine schöne Reconvalescentin tausend mal erge-
benst von mir grüssen und deine Kinder bitten mich nicht zu
vergessen.

Dein

Georg.

Antworte bald, wenn du magst!

Du kannst denken dass ich mich scheue mit Mutter über meine
Emigrationspläne zu sprechen. Sie hat viel Angst dafür, aber
rätthet mich selbst dazu. Alle meine junge Ärtzte und Juristen
und Dichter sind auch sehr bestürzt. Aber ich will diesen Weg
gehn!

485 Paul Heyse à Georg Brandes.

[München 14-2-1876]

Am ersten guten Tage war Dir ein langer Brief zgedacht, mein
Geliebter. Ich habe in der letzten Woche endlich Deinen vierten
Band gelesen — zwei Tage hintereinander, athemlos wie einen
Roman, d. h. wie Jemand einen Roman liest, der noch keinen
geschrieben hat, oder wie ich seine drei Vorgänger verschlungen
habe, die ich mir nicht gegen diesen Jüngsten zurücksetzen lasse.
Wenn er Dir selbst mehr genügt, hat auch wohl — ausser Deiner
bewussteren Reife — das Thema sein Verdienst dabei, das eine
äusserlich geschlossnere Behandlung erlaubte und forderte.
Diese Insularpoeten haben in der That etwas Inselhaftes in ihrer
Aufgabe, wie Du sie so glücklich und überzeugend markirt hast,
während Franzosen und Deutsche an so mancherlei Strängen zu-

gleich ziehen. Und dann gipfelt sich in diesem 4ten Bande die Entwicklung zu einer so schönen Höhe, die auf dem Continent fehlt, so dass wir am Schluss ein triumphirendes Gefühl von Befreiung und Unermesslichkeit des Horizontes gewinnen, während es z. B. nach der deutschen Romantik erst recht ins Enge oder Breite sich zu verlaufen scheint — u. s. w. Denn ich denke durchaus nicht, den bewussten schönen langen Brief heute zu schreiben, da der «gute Tag» noch erst kommen soll. Ich habe die Farbenskizze meines Drama's in tollem Jagen hingestrudelt, und diese fretta e furia dröhnt mir noch in den Nerven nach, so dass ich ohne Deinen Brief heute noch nichts gesagt hätte. Über Deinen Stil, Deine virtuose Kunst, das Wasser zu ballen, den unverbrüchlichen Einklang von Geist und Gesinnung und allen Chain, der um die feste Gliederung der Gestalten spielt, hab' ich Dir noch nichts Neues zu sagen. Dagegen brennt mir der Glückwunsch auf der Seele, dass in Betreff der Zukunftsfragen endlich Gefahr im Verzuge ist. Ich finde Deinen jetzigen Plan weitaus praktischer, als das Zeitungsproject; Du wirst Dich erinnern, dass ich ein schweres Fragezeichen zu jenem machte. In zwei Monaten, die Du in der deutschen Luft zugebracht, wirst Du so weit sein, dass Du die Revision Deiner deutschen Essays getrost dem Setzer überlassen magst. Ich würde aber entschieden zu Berlin rathen, gegen Wien. Dass von München keine Rede sein kann, ist bitter genug. Wien aber würde nur dann den Vorzug haben, wenn die Geheimnisse des glänzenden Feuilletonsstils ergründet werden sollten, die sich nicht bloss durch den geistigen Verkehr mittheilen lassen, sondern zum grösseren Theil mit der ganzen sittlichen u. socialen Luft jenes sinnverwirrenden Hexenkessels eingeathmet sein wollen. Nun aber kannst Du auf Deutschland nur wirken, wenn Du bei allem Glanz der Darstellung so echt und solide in den Gedanken bleibst, wie bisher,

und wenn auch von dieser Seite die Gefahr nicht furchtbar erschiene (obwohl selbst ein so gediegenes Talent wie das meines Wilbrandt dem Verderben nicht hat entgehen können), so fürcht' ich, dass Du dort den specifisch systematischen Geist allzu bald mit dem deutschen verwechseln würdest, die beide doch so wenig mit einander gemein haben. Dann die ganz äusserliche Rücksicht, dass Artikel, wie Du sie schreiben wirst, doch zu gut, zu substantiell, zu ausführlich für ein Feuilleton gerathen und sehr oft auf eine Wochen- oder Monatsschrift angewiesen sein werden. Von solchen weiss man in Oesterreich bis dato noch Nichts, was höchst charakteristisch für den Stand der dortigen Bildung ist. Und endlich, was nicht am leichtesten ins Gewicht fällt: Die Gesellschaft würde Dich in Wien dermassen absorbieren, dass die Anstrengung und das Opfer an Zeit allen Gewinn aufwöge, den die mannigfachen Anregungen Dir bieten könnten. Denn es ist ein Zauber in jener Wiener Welt, dem selbst ein sehr verliebter junger Ehemann schwer entrinnt. Berlin dagegen — wie es jetzt sein muss — ist wenig verführerisch. Keiner hat grosse Opfer zu bringen, um für sich zu bleiben. Und dann, so wenig es Dich anziehen mag, ist es doch einmal der Mittelpunkt der deutschen Arbeit in jedem Sinne. Von dort aus würden sich Dir auch äusserlich die fruchtbarsten Verbindungen nach allen Seiten eröffnen, und Wien bliebe ja nicht ausgeschlossen — als Absatzgebiet (Du siehst wie geschäftsmässig ich mich auszudrücken suche). Correspondenzen von Dir aus Berlin würde die *N. fr. Presse*, bei der Du sehr gut angeschrieben bist, unstreitig lieber mit Gold aufwiegen, als Wiener Artikel, die alle schon in festen Händen sind und dem Fremden nicht so willig anvertraut würden. Bleibt noch die Theuerungsfrage, bei welcher ebenfalls Berlin sich günstiger darstellt, vielleicht nicht in Bezug auf die Preise, worüber mir alle statistischen Notizen fehlen, sicherlich

aber, was die Gelegenheit und Verführung, ja Verpflichtung zu Luxusausgaben betrifft. Das Entscheidende aber, nach meiner Ansicht, ist und bleibt immer wieder, dass Oesterreich ein halb-barbarisches Land ist, mit allem glänzenden Prunk und Schmutz der Halbwildheit, und an der Cultur der modernen Welt kaum durch ein paar Lieder und Trauerspiele mitgearbeitet hat.

Du wirst mich nicht in Verdacht haben, für meine Vaterstadt zu plaidiren. Wenn ich zu wählen hätte zwischen Berlin und Wien, wählte ich blindlings — Kopf oder Schrift — da jede dieser Städte gleich sehr mir verderblich wäre und man dort in Kurzem einen stillen Mann an mir hätte. Dir aber — doch willst Du nicht auch Lazarus befragen, der Dich und die Verhältnisse oben und unten kennt und Dich liebt und dennoch nicht eigennützig die Schule Berlin's sinken lassen würde, wenn er nicht seine volle Überzeugung hinein legen könnte?

Was Du von Deiner Liebsten geschrieben, hat Dir einen neuen Stein im Brett bei meiner Frau eingetragen. Ihr esprit de corps ist immer stark dabei betheiligt, wenn Eine ihres Geschlechts eine grosse Leidenschaft erregt. Sie grüsst Dich sehr und liest jetzt *Wordsworth*. Was mir an Besprechungen zukommt, sollst Du haben. Ich sehe nur so sehr unregelmässig in unsre Journale. Aller Muth etwas zu schreiben wird einem zerknittert und geknickt, wenn man diese Leute hört und sich einredet, für solche Gäste decke man den Tisch.

Lebwohl! ich habe einen unfrischen Tag. Nimm mit diesen trocknen Notizen vorlieb; wenn über Nacht andre Gedanken kommen, sollen sie Dir eiligst nachgeliefert werden.

Allerbeste Grüsse Deiner lieben Mutter!

In aeternum

Dein

München. 14. Febr. 76.

Paul

486 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen 10 April 76.¹

Ich mag nicht schreiben, liebster Freund, aber ich mag zugleich nicht länger einen Brief von dir entbehren. Darum schreib ich, obwohl mein Humeur nicht zum Schreiben taugt. Ich schickte dir Freitag ein dänisches Heft als geringen Dank für deine kleine Hass-novelle, die ich mit vielem Vergnügen las und vorlas². Den 22sten März war ich schon wieder in Kopenhagen, habe 3 Vorträge gehalten und hatte, obwohl ich dafür 3 $\frac{1}{2}$ Mark deutsch nahm, 130 Zuhörer, was recht gut war. Ich gab sie dann aus, sie sind die erste Abhandl. im Heft; aber leider — du wirst sie nicht lesen können³.

Ich habe dir mit meinem Urtheil über *Maria Moroni* Unrecht gethan, das seh ich jetzt, aber du machst mir wieder Unrecht wenn du meine Abhandl. mit einer Untersuchung vergleichst über die Stellung der Maler zur christlichen Tradition; ich habe dich nicht von so äusserlichem Gesichtspunkt aufgefasst, und ausserdem — eine Abhandl. kann nie erschöpfen, sie wirkt gar nicht, wenn sie alles umfassen will, sie muss immer einzelne Hauptgesichtspunkte gewaltsam festhalten. Gleichviel! sprechen wir über das alte Zeug nicht mehr.

Ich lebe hier wie gewöhnlich in Krieg. Ein sehr gehässiger Artikel hat mich neulich wieder etwas verstimmt⁴, ganz rührend war es aber dass ein junger mir völlig unbekannter Filolog in der Sache meine Vertheidigung übernahm da ich wie gewöhnlich still schwieg und sich als Verfasser eines Artikels für mich bei mir präsentirte. Das ist das erste Mal, dass das mir geschehen⁵. In derselben Woche kam ein junger Mann, der englisch studirt hat zu meinem Verleger mit einem kleinen Buch über mich, sehr lobend, aber es scheint nicht, dass es gedruckt wird, der Verleger meint wohl es wird keine Leser finden⁶. Er fragte

mich ob ich es gedruckt wünschte, dann wollte er's thun. Ich antwortete: Dass einen Dienst von ihm zu empfangen mir nur sehr peinlich sein würde. Alles Lob und Tadel fängt an mir gleichgültig zu werden, ich hab zu viel davon geprüft in diesem Lande.

Hab Dank, herzlichen Dank für dein freundliches Anerbieten mir mit dem Deutschen helfen zu wollen. Zwar werd' ich mich sehr bedenken, ehe ich mich dessen benutze, aber hab Dank, es konnte auch sein, dass ich käme; von dir möcht ich wohl einen Dienst annehmen, wenn du mal eben etwas Zeit übrig hattest. Ich werde deine Hülfe nie missbrauchen.

Ich gehe jetzt so vielen schweren Kämpfen gegen die Opinion entgegen, dass mein Inneres sich verdüstert. Ich mag kaum sprechen, mein Inneres schnürt sich zusammen. So viel Theer in jeder Tasse Honig! das ist das Leben.

Sage mir, liebster Paul, ob du wohl weiss wo du in Juli und August dich befindest. Ich möchte vielleicht gern, wenn bis dahin Alles gegangen ist, wie ich hoffe, dich selbender aufsuchen und einige Wochen in deiner Nähe verbringen. Dann sah ich auch zum ersten mal Frau Anna, und wir hätten 2 Frauen, die sich gewiss lieben würden. Antworte hierauf!

Ich höre aus Berlin dass mein Verleger Duncker auf sehr schwachen Füßen stehen soll. Es wäre mir ein Schlag, wenn er fallit ginge, er hat eins von meinen Manuscripten sehr lange liegen gehabt und trotz des Contractes es nicht gedruckt. — Wenn ich nur einen Strimmel blauen Himmel über meine Zukunft irgendwo sähe! Doch es wird sich wohl finden. — Dieser Brief ist jämmerlich, es ist nur ein hässlicher Wurm um den schönen Goldfisch, einen Brief von dir zu angln. Tausend Grüsse an Frau Anna und Fr. Lulu.

Dein

Georg.

487 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kbh. d. 15 April 76.

So kreuzten sich wieder unsere Briefe und Du bekamst einen schlechten am selben Tage, wo ich einen guten bekam¹. Hab Dank für deine Zeilen, und vergieb meine Verstimmung. Du musstest genau wissen, wie ich lebe um sie zu verstehen. In dieser Woche hat wieder ein sehr gehässiger Artikel gegen mich mein Blut in Wallung gebracht und vor zwei Nächten lag ich, der ich mich bisweilen einbilde völlig abgehärtet zu sein, schlaflos in starkem Fieber darüber. Ich gestehe es Niemanden, dir nur jetzt².

Mir wurde in diesen Tagen ein Artikel *Dänische Literatur* für Pierers Conversationslexikon zugeschickt (anonym). Lese diesen Artikel mal, sie ist wohl allzu deutschfreundlich aber sehr selbständig gedacht und mir sehr wohlgesinnt. Ein Däne hat ihn verfasst, ich weiss nicht wer³. Also du bist wieder im vollen dramatischen Feuereifer. Glückzu! Mache alle Bestimmungen und Definitionen zu Nichts und werde ein rechter Dramatiker, das soll mich innigst freuen.

Nicht wahr es giebt ein gutes Wort in Ibsens *Kongs-Æmnerne*: «Für euch ist es schwer, weil Ihr nur die alte Saga nochmals machen können, für mich ist es leicht wie für den Adler die Wolken zu theilen». Das ist das ganze Stück. Und wie schön ist es: «Ihr seid klug Margarete, nicht wahr, Ihr wollt mir nahe stehn und mir guten Rath geben? — Ich wollte Euch so gern nahe stehn. — Und mir guten Rath geben. Habt Dank dafür! ein guter Rath frommt jedem Manne.»

Also nach St. Moritz willst du. Vielleicht komm ich irgend ein mal im Sommer nach der Schweiz dann such ich dich einige Tage auf. Noch ahne ich nichts; nicht mal, wann ich heirathen kann. Ich brauche einer Dispensation, Erklärungen eines Mini-

steriums und 1000 Sachen, die immer unbestimmte Zeit nehmen. Ich hoffe aber fest auf Schluss Juni.

Es thut mir leid, dass du nicht Dänisch verstehst, aber wie solltest du, wenn du nicht mal ein Lexikon, nicht mal eine Grammatik hast. Das beste in jener Abhandlung ist glaub ich der Nachweis der 3 Stadien in der Naturauffassung: theologisch — metaphysisch — reel poetisch oder thatsächlich, die sich überall wiederholen. Sie macht hier viel Glück, besonders weil ich seit 3 Jahren über nichts Dänisches geschrieben hab.

Ich suche immer darin Trost, dass Hugo nur 750 francs besass als er heirathete, und nur auf 1000 frs jährlich festen Aussicht hatte; ich habe wohl gar nichts festes vor Auge aber kann jedenfalls mehr als das verdienen. Freilich war Hugo nur 20 Jahr, und ich bin leider 34.

Von England bekam ich neulich einen kleinen Artikel über mich geschickt, den ich für Frau Anna einlege, damit sie gut über mich denke; ich brauche nicht zu sagen, dass der blaue Strich nicht von mir herrührt. So gute Artikel über Dänemark giebt es in Deutschland nie⁴. Schicke mir ihn gelegentlich mal zurück. Lebe innigst wohl. Ich wünsche Frau Anna die beste Gesundheit und den Kindern des Hauses alles Gute.

Dein⁵

Mein Bruder ist in Paris und bleibt da sehr lange, so hab ich enorm viel langweilige Arbeit. Wie gut es doch jetzt in Frankreich geht!

488 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kbh. 11 Juni 76.¹

Liebster Freund!

Hab Dank für deine 2 Briefe. Es scheint, als werde ich nicht brauchen Lazarus in Anspruch zu nehmen. Obwohl ich noch

nicht die Entscheidung in Händen habe, hat doch Dr. Loewe's Einfluss uns das bestimmte Versprechen eines günstigen Erfolgs abgerungen. Übrigens sind meine Nerven wie geschmolzen von der unablässigen Spannung worin ich gelebt habe und lebe.

Ich weiss nicht warum es mir nicht recht lieb ist dass du I. so häufig siehst. Es ist wahrlich nicht Eifersucht, denn trotz seines Genies glaube ich dass du mich menschlicher findest als ihn; aber ich darf nicht hoffen dich, wenn ich mal wieder nach M. komme, da ungestört für mich zu haben. Wenn der dänische Lehrer, den er dir empfohlen, zufällig ein gewisser Cajus Möller, von dem ich eben weiss dass er in M. ist, sein sollte, und der sehr gern mit dir anbinden möchte, dann sieh des Menschen Gesicht an, ehe du ihn annimmst. Er ist mir im tiefsten Herzen zuwider, ich habe ihn in Berlin gesehen. Vielleicht ist es ein Anderer, aber ist es der, dann gebrauchte deine Augen!

Was du mir in Betreff des Stücks versprochen hast, liebster Freund, das lass ich mir nicht nehmen. Du musst meinen Namen daran schreiben, wenn es fertig wird, wie du mir's versprachst. Was kümmert mich dabei das Sujet des Stücks! was kümmert mich die Pöbelhaftigkeit dänischer Zeitungen! o Freund! du kennst mich noch nicht, wenn du glaubst, ich, der ich mein Leben in Kampf gegen die sogenannte öffentl. Meinung zugebracht habe, mich von solchem abschrecken lassen konnte.

Ich konnte es dir als Dichter wünschen das Gemisch von kochenden Leidenschaften, Qual, Ungeduld, Sehnsucht, Melancholie, Kampflust, alle ausfordernden und sehnsüchtigen Gefühle, die mein Herz zerreißen, in deiner Brust zu fühlen. Du würdest schöne Poesien daraus machen können, während ich zumuthe bin als hätte ich die wilde Jagd in mir eingesperrt.

Sag mir für den Fall dass ich dich möglicherweise flüchtig diesen Sommer sehen konnte, wo du sein wirst.

Grüsse Frau Anna bestens, innigst, mit den herzlichsten Freundeswünschen für ihre Gesundheit. Ich mag sie so sehr gern, ohne sie gesehen zu haben.

Ich will dir mal Lecture empfehlen.

Lies mal Emile Zola: *Les Rougon Macquart*. Geschichte einer Familie unter dem zweiten Kaiserreich. Das ist besser als Balzac und Flaubert. Das ist ein Roman für unsere Zeit. 6 Theile sind erschienen. Lese den ersten, und du wirst die andern nicht ungelesen lassen, es sind 6 separate Romane durch die Grundidee zusammengehalten, sehr merkwürdig. Da ist endlich die Begeisterung und Ueberzeugung, die unter Napoleon dem 3ten schief. Lebe wohl, hab mich lieb wie ich dich lieb habe.

Dein Freund

G. B.

Bitte in der Zukunft so zu adressiren. «Möntergade 26, Kopenhagen K.» Neue Verordnung.

489 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Göteborg d. 17 Dec. 1876¹

Ich dachte eben daran, allerliebster Freund, dir zu schreiben und über dein langes Schweigen mich zu beklagen als heute dein Brief ankam und mit grosser Freude empfangen wurde. Hab Dank für alle freundliche Worte und doppelt Dank für das Stück².

Seit ich dir schrieb, hab ich so viel erlebt, wie sonst selten in einer Monat. Von Stockholm ging ich nach Upsala, redete 2mal und die Professoren machte eine grosse Pedanten-gesellschaft wo ich geladen wurde und Rector univ.s meinen Toast ausbrachte³). Von da zurück nach Stockholm und von dort die 24 Stunden Fahrt nach Christiania. Ich sah mehr Schnee auf

dem Wege und überhaupt in Norwegen als ich sonst in meinem ganzen Leben gesehen habe.

In Christiania hab ich mich sehr gut amüsirt. Ich war nie früher in Norwegen gewesen. Ein Bekannter ersuchte für mich die Universität um ein Local wo ich sprechen konnte. Als doctor philosophiæ (was bei uns so viel ist wie Docent) habe ich das Recht in Kopenhagen erworben an der Univers. dort zu reden, wann und worüber ich will und ohne Geld für das Local und die Beleuchtung zu geben — und nie früher ist es in unserer Geschichte vorgekommen, dass eine andre skandinavische Universität sich geweigert hat dieses Recht anzuerkennen — nicht um so weniger verweigerte in Christiania das akademische Collegium (aus ein Paar Theologen, einem pietistischen Juristen und ein Paar theologisirten Naturforschern bestehend) mir als «erklärtem Freidenker» um die Jugend zu schützen und die Würde «der Universität zu bewahren» ein Local in der Universität. Ich hoffe dass die Nachricht davon nach dem Auslande dringen wird, damit man sieht, womit ich hier zu kämpfen habe. Weit sind sie gegen mich in Dänemark gegangen, aber so weit mir einen Universitätsaal zu verweigern doch nie. Es wurden jetzt Listen in dem Studentenverein hervorgelegt, wo man sich für 4 Vorlesungen von mir zeichnen konnte. Am ersten Tage waren 80 Namen darauf, dann wurde die Liste gestohlen um mein Kommen zu verhindern, denn wenn nicht 200 sich zeichneten, hatte ich gesagt nicht aus Stockholm die Reise machen zu wollen. Die zweite Liste gelang zu 100 und wurde wieder gestohlen — dann erklärte ich jedenfalls kommen zu wollen. Die Studenten überliessen mir gegen Bezahlung ihren Festsaal — das akadem. Collegium schrieb den Studenten vergeblich das nicht zu thun — und so kam ich denn dazu dort zu reden. Das erste mal hatte ich 340 das letzte mal 400 Zuhörer. Ich trat mit Fleiss mit der grössten

Moderation auf — und nie in meinem Leben habe ich solchen Beifall gehört, und jedesmal wenn ich eintrat und endigte war es ein stürmender. Die gemeinsame Sprache machte, dass keine Silbe verloren ging, das Unrecht, das mir geschehen war, bewirkte, dass der Saal übervoll vom besten Publicum war, und nun wurde ich in 10 Tagen die merkwürdige Person der Stadt. Es ging 3, 4 Tage nach einander wo Gerda und ich von 9 Uhr Morgen bis 2 $\frac{1}{2}$ Uhr in der Nacht nicht eine Minute allein waren, wir gaben förmlich Audients und Cour, oft zu 3, 4 Personen auf ein mal. Ich kam mir vor als der lächerliche russische Reformator in Turguenievs *Rauch* dessen Thür im Hotel auch immer belagert wird. Die Zeitungen logen zwar aufs grässlichste gegen mich, gaben lügenhafte Referate von jeder meinen Reden, schrieben wenn das Haus vom Beifall erschüttert wurde «von einzelnen erklang ein spärlicher und im voraus verabredeter Applaus» aber Nichts nützte; ich habe durch das Alles gebrochen und die altnorwegische Orthodoxie hat einen schlimmen Grundschuss bekommen. Es wurden 3 Festmahle mir zu Ehren gegeben eins von jüngeren Professoren der Universität und von Bürgern der Stadt, eins im Kunstverein, und eine Sexa im Studentenverein von mehr als 100 Personen. Ich habe nie in einer Woche so viele Reden gehalten. Einer der Hüter der Bildung, Professor der Geschichte an der Universität, sagte einem Docenten, der mein Freund ist «wie lange wird dieser verdammter Jude in der Stadt bleiben?, alles Unglück kommt auch davon, dass 1851 die Juden Erlaubniss bekamen über Norwegens Grenzen zu kommen. Alles ist Wergelands Schuld, dass er so für die Juden eiferte und ihnen die Erlaubniss schaffte.» Du weisst nämlich vielleicht nicht, dass erst seit 1851 darf ein Jude sich in Christiania sehen lassen, auch haben sie in Norwegen nicht die nothdürftigste Religionsfreiheit; niemand kann ein Amt kriegen, der nicht zur Staatskir-

che gehört. Ich freue mich die Beschimpfung meiner verstorbenen Voreltern zu rächen. Auch stand die Buste von Wergeland (ein norwegischer Shelley, der in 1845 starb) schon auf dem Ofen in unserer Kinderstube in Kopenhagen, und es freut mich seine Arbeit fortzuführen⁴.

Aus Stockholm schrieb ich nach Oesterreich und fragte, ob etwas aus der Sache würde oder ob Alles aufgegeben sei. Ich erhielt dann vom Unterrichtsminister durch einen untergeordneten Beamten im Ministerium die Antwort, die wenig Hoffnung giebt dass die Sache durchaus nicht aufgegeben sei, dass aber unter der jetzigen akuten politischen Krisis, die Oesterreich durchginge vorläufig leider Nichts in dieser Materie gethan werden konnte. Die Berufung wurde dort «Berufungsfrage» genannt, und ich habe wenig Vertrauen, dass nicht auch dies letzte Hoffnungsschiff scheitern wird. Hier will ich in dieser guten Kaufmannsstadt (Gothenburg) zweimal reden, dann bin ich Freitag in Kopenhagen und sitze dann wieder in Arbeit bis über die Ohren. In der Zukunft werden meine Sachen auf einmal dänisch und schwedisch erscheinen⁵. In Upsala sagte mir ein Professor, dass der Professor Dietrichson dorthin geschrieben hätte, du habest ihm versprochen den nächsten Weihnachten in Schweden zuzubringen — ist das richtig? Gefällt dir wirklich D. so sehr? Er scheint mir so grässlich unprimitiv und gebildet und sieht so blasshungrig aus; persönlich kenne ich ihn nicht; er war in seiner Jugend ein sehr oberflächlicher Schriftsteller, aber ich höre von vielen Seiten, dass er jetzt viel ernster arbeitet. Sehr gewandt soll seine Rede sein.

Und jetzt — 10 Seiten sind voll — gut Glück mit all deinem Schaffen und Wirken, grüsse deine Frau auf's Innigste von der meinen und von mir und mache mir den Dienst irgend einem Journalisten zu erzählen, dass mir, der jus docendi hat, ein Local

in Christiania verweigert wurde, weil ich Freidenker bin — ich wollte so ungern dass die Sache einschliefe — es ist eine so vorzügliche Agitationsbasis.

Lebe innigst wohl und schreibe bald deinem Freund und Bruder

Georg B.

490 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen d. 27 Dec. 76.

Nach einer harten kalten Reise durch Eis und Schnee, ins Unendliche vom Wetter und Bahnsperre verhindert sind wir, Liebster, hier angekommen und wollen uns in einem Hotel für die Wintermonate, wo ich so viel Arbeiten habe, einrichten. Hier fand mich dein Brief¹.

Es war nicht die Meinung, Freund, dass du selbst irgend einen längeren Artikel über mich verfassen solltest, ich möchte nur gern, dass jene Thatsache bekannt wurde. Alle Wirkung würde aber die Notits verlieren, käme sie als aus Christiania datirt. Denn dass viele Norweger meine Freunde sind, wissen schon alle dort. Es galt mir aber eine deutsche Stimme darüber zu haben. Ein deutsches Blatt (*Volkszeitung*) hat schon von der Sache gehört und hat darüber geschrieben aber — gewiss fälschlich — die Nachricht aus Christiania datirt, was nur Spöttereien der Gegner zeugte, da das deutsche Urtheil sich ja so als ein norwegisches entpuppte².

Ich hielt 4 Vorträge über Sören Kierkegaard, den grössten Prosaschriftsteller Dänemarks und gewiss auch Skandinaviens in diesem Jahrhundert. Die Vorträge waren völlig geschichtlich, objectiv (obwohl ich geheim meinen agitatorischen Zweck dabei hatte). K. ist der schwierigste Schriftsteller des Nordens und meine Auffassung von ihm war völlig original und neu;

kühn, weil ich seine Orthodoxie, die ihm hier die meisten Bewunderer verschafft hat, eben als seine schwächste Seite darstellte.

Nun kämpfen seit meiner Wegreise von Norwegen die Blätter dort noch immer über meine Vorträge, Leitartikel auf Leitartikel wird über «Dr. G. B.» geschrieben ich habe der gebildete Gesellschaft dort einen Brandfackel gebracht. Mein Name ist dort (ungefähr wie Strauss's es in Deutschland war) so wie die norwegischen Zeitungen eben vorgestern sagten «eine Fahne, ein Allarmsignal»³. Ich muss die Macht des Consistoriums dort brechen sonst schüchtern sie in meiner Abwesenheit all' meine jüngeren und älteren Freunde Furcht ein und dazu brauche ich nur dies Einfache, dass Europa weiss dass man gegen mich das Unrecht begangen hat, mir, einem Doctor (d. h. Docent) ein einfaches Local in der Universität zu verweigern, eine Sache die jedem declamirenden Schauspieler, jedem mittelmässigen Concertgeber bereitwillig eingeräumt wird. Ich möchte nur, du solltest einem Journalisten das erzählen. So sehe ich auch dass die Sache (ohne jegliche Mitwirkung von meiner Seite) im letzten N^o der englischen *Academy* erzählt wird⁴.

Ach, Freund, wir hatten einen recht schlimmen Weihnachtsabend; durch Zugverspätung und Schneestürme dazu reducirt ihn in einer Coupée mit Kopfweh nach mehr als 28 Stündiger Fahrt zu verbringen. Die Schnee lag häuserhoch zusammengethürmt vor dem Zug. Doch alles ist jetzt vergessen und beide völlig wohl. Meine Mutter freut sich sehr uns wieder zu haben. Aber von meinem Succès auf der Reise weiss Niemand hier als meine nächsten Freunde. Denn die dänischen Zeitungen haben natürlich nur ein Paar parodirend Notitsen darüber gehabt, sonst ein Trappist-artiges Schweigen beobachtet⁵.

Du sollst also Liebster wenn du meinem Wunsch entgegen-

kommen wirst, gar keinen langen Artikel schreiben, nur aus den Thatsachen in diesem und meinem vorigen Brief ein Notits machen über die Intoleranz des norwegischen akademischen Kollegiums (d. h. Consistoriums) die mir ein Local verweigert, während ich hier immer an der Universität docire, und während mir in Stockholm der Saal der Akademie der Wissenschaften überlassen wurde und in Upsala ein grosser schöner Saal in der Universität. Doch magst du nicht, dann lass' es; selbst mag ich es gar nicht.

Du selbst wurde sehr oft in Schweden und Norwegen genannt. In Helsingfors (in Finland) ist eine Uebersetzung der *Kinder der Welt* erst als Feuilleton später als Buch erschienen und hat das grösste Aufsehen gemacht⁶. Man ist in Finland sehr freisinnig. Ich sprach in Stockholm mit einem jungen Finnen Wadstenius der einen Vertheidigungsartikel für den Roman geschrieben hatte. In Stockholm sind deine ausgewählten Novellen eben übersetzt (bei Seligmann) erschienen, von einem Dr. Goldschmidt übersetzt⁷. In Norwegen warst du trotz der Angriffe des conservativen Pöbels sehr populär. Norwegen ist das Land der Contraste. Da erlebt man dass ein Professor der Medicin Briefe herumschickt an jedes Storthingsmitglied separat um ihn aufzufordern nicht dem und dem jungen Gelehrten eine Stellung als Professor der Geschichte zu geben weil er «Positivist» sei — dies geschah als Professor Ernst Sars, Norwegens bester Gelehrter angestellt werden sollte⁸ — und gleichzeitig haben alle junge Männer und Frauen mit Neugierde und zum Theil mit Enthusiasmus *Kinder der Welt* gelesen. Ich erfuhr dort, dass jener Faustübersetzer, der gegen dich schrieb und den ich in meinem Essay über dich ridiculisirte, gar nicht selbst *Kinder der Welt* gelesen hatte⁹.

Doch lebe innigst wohl. Mein Brief kommt nie zu Ende. Grüsse

herzlichst Frau und Kinder von dem heimathslosen Paare. Ich drücke deine Hand.

Dein

Georg.

491 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München. 16. Aug. 77.¹

Ich habe so lange ganz unterirdisch gelebt, liebster Freund, dass ich fast den Gebrauch der Sprache in die Ferne hinaus verlernt habe. Nun bin ich seit einigen Tagen wieder aufgetaucht — ich hatte mich mit meinem *Leopardi* vergraben, dessen Gedichte und Gespräche ich schon vor Jahren zu übersetzen angefangen und nun beendet habe — und fühle jetzt, dass die lange Narkose das eigentliche Leiden nur betäubt, nicht gehoben hat. Wenn ich stumm blieb, geschah es weil ich mit der eintönigen Unseligkeit, in der ich hinlebe, Niemand lästig werden mag. Du weisst, Liebster, dass ich nachgerade kein Neuling im Verlieren mehr bin und ohne Gesichterschneiden es mitansehen gelernt habe, wenn mir die frischesten und blühendsten Sprossen und Triebe vom Stamme weggesichelt werden. Aber der Stamm wird älter und die Narben verwachsen langsamer. Ich habe Nichts verloren bisher, was eine solche Beraubung an Glück und täglicher Erquickung gewesen wäre. Wie meine Frau es überstehen soll, dass ihr ganzer Lebenslauf, der sie seit 6 Jahren leidenschaftlich ausgefüllt, nun plötzlich ihr entrissen worden, kann ich noch nicht ahnen. Wir denken Ende September nach Sorrent zu gehen, dort zu bleiben, bis es Ernst mit dem Winter wird, dann uns in Rom einen stillen sonnigen Winkel zu suchen. Sie kennt Rom noch nicht. Obwohl eine Frau mit 27 Jahren, die zwei Kinder begraben hat, aus den Lehrjahren heraus ist, wird doch die Aufgabe, eine solche Welt wie diese Stadt kennen zu lernen, ihre

Gedanken beschäftigen. Die Mädchen gehen zu Freunden nach Bremen und Leipzig. Sie haben noch andere Interessen und Bedürfnisse, als wir zwei stummen Menschen, die immer noch rückwärts blicken.

Kein Hauch von schöpferischer Stimmung regt sich noch in mir. Ich bin aber seltsamer Weise durch den grausamen Schlag von all meinen Nervenfeinden befreit worden, da mein Gehirn all seine Functionen seit zwei Monaten eingestellt hat. Wenn Du dies Kind gekannt hättest! —

Ich sehe, dass die *Elfride*, die ich längst für Dich eingepackt, noch immer hier liegt. Da schicke ich sie Dir nun. Schreibe mir ein gutes Wort. Ihr wollt nun ernstlich nach Berlin übersiedeln, sagte mir vor einigen Tagen Rodenberg. Was hast Du dort für Aussichten, ausser Deiner Freiheit? Was sonst für Pläne? Was Du treibst, gehört zu dem sehr Wenigen, wofür ein Interesse geblieben. Im Übrigen bin ich noch zu mürbe, — wie ein vom Blitz gestreifter Mensch oder ein dem Erdbeben Entronnener — um den Dingen über oder unter mir Bestand zuzutrauen und harmlos drauf los zu leben.

Sei herzlich mit Deiner Liebsten gegrüsst von uns Allen und
 Deinem alten
 Paul.

492 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

16 Sept. 77.
 Kopenhagen.

Mein liebster Freund!

Es war recht traurig, dass wir uns auf meiner Reise nicht sahen, ich hatte mich seit Jahren darauf gefreut und mich gefreut, dass du meine Frau sehen solltest. Aber es kam anders.

Sie ist seit 4 Tagen in Berlin um Möbeln zu kaufen, ich folge ihr sehr bald. Wir brachten den Sommer friedlich ausserhalb

Kopenhagen in «Rosenvænget» zu, hatten einen schönen Garten und ein kleines Haus ganz für uns. Ich habe in der Zeit den 1sten Band der *Hauptströmungen* für eine neue dänische Ausgabe völlig umgearbeitet, von 21 Bogen sind 14 neu geschrieben¹. Das Buch war mir jetzt allzu einfältig. Auch eine andere ältere (nicht über-setzte) Arbeit habe ich hier ganz umgeschrieben, ich bin immer dazu geneigt².

Es erregt hier ziemlich viel Erstaunen dass ich wirklich weg will. Einiges Theilnehmen ist zu spüren. Eine Adresse an mich von fast allen Notabilitäten der Wissenschaft unterschrieben wird in dieser Woche gedruckt³. Auch eine Festmahlzeit wird man mir geben⁴.

Aber ich will weg. Meine Zeitschrift geht jetzt ein, die Geistlichkeit hat unsern Verleger und alle Verleger so erschreckt, dass sie nicht mehr wagen die Zeitschrift auszugeben, obwohl wir zwischen 800 und 900 Abonnenten haben⁵. Von dieser Tyrannei hat man im Auslande keinen Begriff.

Mein Hertz ist, wie du denken kannst, liebster Freund, nicht ganz leicht bei dem Verlassen des Landes und besonders der Sprache. Ich liebe diese Sprache über alles in der Welt, d. h. über alles, das nicht in Menschengestalt existirt. Es wartet mich in Deutschland nichts. Ich habe keine Anstellung, und werde keine suchen. Das schlimmste ist nur dass mein Verleger Franz Duncker fallit gegangen ist. Sein Sohn will wohl seinen Verlag übernehmen, er lässt mich aber wissen, dass schon an meinen armen *Hauptströmungen* 3.300 Mark verloren sind und dass also das völlig unbedeutende Honorar, das ich empfang, wegfallen muss für die übrigen zwei Theile. Dazu kommt, dass mein Lieblingsbuch *Sören Kierkegaard* das Duncker vor dem Fallissement von Strodtmann hatte übersetzen lassen, nicht ausgegeben wird, weil sich überhaupt gar kein Verleger findet, der ein Buch über

dänische Litteratur ausgeben will. Und dies Buch war eben so sehr sorgfältig geschrieben, war das erste ganz reife, das ich geschrieben, hat von allen meinen Sachen im Norden das meiste Glück gemacht, ist im Schwedischen übersetzt und ist noch dazu nur 17 kleine Bogen gross. Wenn ich in October oder November in Berlin fest wohne, will ich versuchen irgend einen Verleger dafür, selbst wenn ich nichts dafür kriege, zu finden⁶.

Ich denke vom 24 Sept bis ungefähr 14 October in Hannover mit meiner Frau bei ihren Eltern zu wohnen. Dann will ich auf eine Woche nach Kopenhagen gehen um ein Paar Abschiedsvorträge zu halten, und dann nach Berlin, wo wir eine schöne Wohnung haben, nahe am Königsplatz (In den Zelten 16).

Und jetzt, Freund, weisst du alles was über mich zu sagen ist, mehr als was interessant genannt werden kann.

Es scheint mir fein und vernünftig dass Du und Frau Anna nach eurem grossen Verlust den Winter im milden Süden verbringen wollt. Es scheint mir nur, dass Ihr zu eurer Erheiterung die Mädchen mitnehmen solltet.

Endlich will ich dir für deine *Elfride* den herzlichsten und besten Dank sagen. Mich hat das Stück tief erfreut, meine Frau hat es völlig entzückt. Sie wurde davon so bewegt, dass sie kaum danach schlafen konnte und den andern Tag einer jungen Dame, die nicht deutsch versteht, im naivsten Dänisch es alles Scene für Scene erzählte. Und bis auf die Sprachform kam die Poesie des Stücks zu ihrem Rechte dabei.

Lebe innigst wohl, mein sehr geliebter Freund und wenn dir nicht die Stimmung fehlt, so schicke mir ab und an einige Zeilen. Vorläufig noch eine kurze Zeit: Adresse Kopenhagen.

Willst du deiner Frau Anna und den jungen Damen meine besten Grüsse bestellen.

Dein

Georg.

493 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[Sorrent 16-10-1877]

Werde nicht irre an mir, Liebster, wenn ich seltner von mir hören lasse. Ich kann nur so lange die Miene eines leidlich gefassten, «in seinem Gott vergnügten» Sterblichen machen, als ich mich unter fremden Gesichtern herumtreibe. Einem, der mich kennt, gegenüber wird mir die conventionelle Grimasse zur Qual; und doch mag ich selbst den Nächsten und Nachsichtigsten in ihr gesundes Leben hinein meine Wundfieberphantasieen nicht laut werden lassen. Ich hätte Deinen Brief, der mir so ersehnt war, schon in München beantwortet, wäre was Besseres zu sagen gewesen, als dass der Zustand des Alten trostlos, der meiner Frau mitleidswürdig und der meinige kaum mehr erträglich war. Wir sind dann am 4ten geflohen, mit drei Ruhepausen in Verona, Ancona u. Neapel hierhergelaufen und hier in der unholdesten Weise gleich durch einen sehr erschöpfenden, verstimmenden, lebensverderblichen Magenkatarrh meines armen Weibes zu völligem Stilleliegen verdammt worden. Ob wir die Excursionen nach Salern und Pästum, nach Capri und Ischia machen können, hängt von demselben Himmel ab, mit dem wir es so gründlich verdorben haben. Doch sieht er jetzt noch so unschuldig und lachend auf uns herab, dass wenigstens unsere Haft in dieser stillen Villa am Meer (Croce di Molta) keine Tücke scheint. Ich hätte nichts dagegen, hier meine noch übrigen Tage hinzuleben, Vieles vergessend und von Vielen vergessen. Unter fremden Menschen und Verhältnissen kann man leichter des Vergleichs mit seinen früheren Zuständen, Wünschen und Ansprüchen an das Leben sich entschlagen. Ich bin noch ganz müssig, zeichne, schlenдре, summe verlorene Verse vor mich hin. Zuletzt in München hab' ich noch, um das Magazin in meinem Kopf ein wenig aufzuräumen, ein paar fertige Stoffe verarbeitet, ich fürchte, mit wenig Glück.

Du wirst in der *Rundschau* und *Nord u. Süd* die Ergebnisse seiner Zeit finden. Hier bin ich schon dadurch vor jedem Versenken in einen grossen Plan sicher, da ich nicht mir selbst lebe, sondern die einzige Aufgabe habe, meine arme Liebste wieder ans Leben zurückzugewöhnen. Im römischen Winter soll der Leopardi langsam gedruckt u. die letzte Hand an ihn gelegt werden.

Ich weiss Euch nun in meiner alten Vaterstadt, an den Zelten, an die sich meine Schulerinnerungen knüpfen. (Nahe dabei war unser Flussbad.) Sage mir, wie Du den Abschied überstanden hast, wie die neue Luft Dir und Deiner Frau zusagt, ob Du Lazarus gesehen und Hertz und mit wem Ihr verkehrt. Ich prophezeie Dir, dass sie Dich bald zurückrufen werden. Der Prophet steigt ja im Preise wenn er draussen ist. Um mich freilich hat man sich in Berlin seit 23 Jahren so wenig gekümmert, als wenn ich statt nach München nach dem Monde übergesiedelt wäre.

Hier in Sorrent treffe ich auf Schritt u. Tritt die Figuren, die meine beste Zeit illustriert haben. Gestern sah ich eine alte Freundin wieder, in deren Hause ich 1853 fünf Wochen wohnte. Sie war so rührend erfreut u. herzlich und wusste von damals noch so viel, dass sich mein altes Herz förmlich verjüngt fühlte. Zum Abschied küsste sie meine Frau und tröstete sie, sie sei noch jung, *fara ancora molti figli!* — *è tanto carina!* — und das Alles in einem dürftigen Lädchen wo Drogen u. Farben verkauft werden, und zwei Rohrsessel, auf denen das gealterte Weibchen mit ihrer 18 jährigen Tochter gesponnen hatten, die Strasse vorm Hause voll Nachbarn, die an der Scene Theil nahmen wie an einem Familienereigniss. Heute werde ich auch meine alte Flamme, Marinoccia, wiedersehen, die sich nicht verheirathet hat, sehr dick geworden sein soll und, nach dem Aussehn des Hauses zu schliessen, ärmlich sich durchbringt. Diese Menschen, die nichts gelernt haben, was in Büchern steht, haben noch das antike

Gedächtniss für Alles, was das Leben ihnen ins Herz schreibt. Im Übrigen ist dies Götternest civilisirter geworden, wimmelnd von Kutschern und Fremden, trotzdem die Saison vorbei. Aber Küsten u. Meer u. Gärten sind nicht zu verhunzen durch alle Cultur.

In Ancona fand ich ein Telegramm Laube's der mir den «glänzenden Erfolg» Deines *Königsmark* meldet¹. Seitdem habe ich nun wohl gesehen, dass dieser Glanz nicht so ungetrübt geblieben. Aber 5 Aufführungen in 10 Tagen beweisen denn doch die Lebenskraft des Stückes. In München musste es aufgeschoben werden, da die dortige Gräfin Platen plötzlich Lust zum Heirathen bekam.

Lebewohl, Theuerster! Mit den herzlichsten Grüßen meiner Frau an Euch beide

hic et ubique

Dein Paul.

Sorrent. 16. Oct. 77.

494 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

In den Zelten 16
Berlin N.W. [Oct. 1877]

Mein liebster Freund!

Seit 3 Wochen sind wir hier und nach und nach einigermassen eingerichtet. Es ging langsam, da die Handwerker nicht gern Wort halten und wir Stück für Stück kaufen mussten. Aber dies sich ein Nest zu bauen hat ja auch seine hübsche Seite. Unsere Bekannten hier haben uns gut empfangen und wir fühlen uns hier recht wohl zu Muthe; die Wohnung liegt schön, wir sehen über den Thiergarten hinaus, der, als wir kamen, noch in der vollen Pracht des Herbstes strahlte. Wir haben viel Sonne und die Luft ist für einen Nordländer hier erstaunlich milde und warm. Unsere Ausssicht geht auf die Siegessäule, auf das alleinstehende Mädchen ohne Verhältnisse, auch das tugendhafteste

Mädchen Berlins genannt, und du begreifst, mein lieber Freund, was es für einen so gottlosen und unmoralischen Menschen wie mich bedeutet täglich ein solches Ausgeburt von Tugenden vor Augen zu haben¹. — Der Abschied war nicht leicht aber wurde uns etwas versüsst durch die freundliche Adresse von den 45 (worunter 18 Universitätslehrer) die mir überreicht wurde. Dazu ist später die warme öffentliche Erklärung Bjørnstjerne Bjørnsons, meines alten Gegners zu meinem Gunsten gekommen. Es hat mir besonders gefreut, dass er öffentlich sagt, er «bereue» gegen mich früher «ungerecht» geschrieben zu haben². Beide Aktstücke haben deutsche Blätter in Uebersetzung gebracht.

Seit ich hier ankam, hab ich keine Zeile geschrieben. Ich bin wie eine entwurzelte Pflanze und fühle mich vereinsamt, ja halb betäubt. Deutsch kann ich nicht schreiben und selbst wenn ich es konnte habe ich keinen Verleger. Mein Buch über Kierkegaard, der in Uebersetzung fertig liegt, kann ja aus Mangel eines Verlegers nicht in die Oeffentlichkeit dringen, und auf dies Buch war ich so närrisch stolz. Uebrigens werden wohl Muth und Schreiblust sich wieder finden.

Genug über mich. Aber wie geht es dir, du armer und so lieber Freund, dem ich immer fürchte zu schreiben, da ich zweifle, dass meine Briefe dich interessiren können. Glaube mir, ich fühle in meiner Brust deinen Gram und begreife wie dir zu Muthe sein muss. Es freut mich dass der *Graf Königsmarck* mit Erfolg aufgeführt worden ist. Da ich noch nicht Zeitschriften gesehen habe, sind mir deine letzten Productionen leider noch nicht zu Gesicht gekommen. Aber Lazarus, der von Leipzig zurück gekommen ist und den ich neulich sprach, sagte mir, dass dein Aufsatz über Leopardi ihn erfreut und gerührt hatte.

Möchte es der lieben Frau Anna bald besser gehn. Möchten die schönen und bereichernden Umgebungen günstig auf ihr

Gemüth wirken; möchten einige Strahlen von der Sonne des Südens darin fallen! Käme sie doch nur mal zu uns. Meine Frau bittet mich zu sagen, dass sie ein so heiteres Gemüth hat, dass sie sich bei uns vielleicht leichter ums Herz fühlen würde. Ja möchtet Ihr beide bald über unsere Schwelle treten! Es wäre ein Freudenstag.

Dein Georg B.

495 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

Rom. 10. Dec. 77.¹

Mein sehr Geliebter,

Wir ziehen heut in unser definitives Winterquartier, Via del Corso No 18/1, ich schreibe Dir am dunklen Morgen, während meine Frau noch schläft, ich möchte Dir für Deine Karte und den Brief danken, der mir so verspätet zukam, und es drängt mich doch, sobald ich in Ruhe bin, zu versuchen, ob ich auch meine Gedanken wieder auf ein festes lebendiges Ziel richten kann, die nun so lange immer wieder um eine dunkle Schattenwelt herumgeflattert sind, so sehr sie auch Sonne und Schönheit u. mein redlicher Wille davon ablocken wollten. Wenn Du bedenkst, Liebster, dass ich oft der ernststen Sorge war, die Stimmung meines armen Weibes möchte in wirkliche Gemüthskrankheit ausarten, wirst Du begreifen, dass diese neun Wochen schwer zu überstehen waren. Jetzt hab' ich die Hoffnung, dass wir mit einer chronischen Gemüthswundheit davon kommen werden, eine offene Wunde mit uns tragen müssen, aus der es immer still weiterblutet und das Leben nicht aufhebt aber doch niederhält. Ich selbst bin nicht viel weiter, es ist nun so, ich werde Nichts wieder so lieben können. Dass ich mich mehr u. mehr des Klagens enthalten u. meine verfluchte Schuldigkeit ohne Grimassen thun lerne, ist Alles. Ich habe einen kleinen tragischen Plan im Kopf, seit Jahresanfang, der soll mir nun Gesellschaft leisten. Wir sehen

natürlich Rom so viel wir können, was nicht viel sagen will, da meine Frau von halbstündigem Gehen oder Stehen erschöpft ist. (Ihre Nierenschmerzen nehmen grausam überhand.) Menschen weichen wir noch aus, ein paar Freunde finden sich mit der Zeit schon zu uns. Wir haben nach langem Suchen eine Wohnung, die uns gefällt, Balcon, Gärtchen hinterm Haus — Goethe hat hier gewohnt, im 2. Stock — und was in Rom so selten ist, von musterhafter Sauberkeit. Wären wir nur erst über die Jahreswende hinaus.

Dass Ihr's behaglich habt in meinen alten Zelten, die ich freilich wohl nicht wiedererkennen würde, freut mich sehr. Lazarus und Hertz schrieben uns von Euch, waren froh, Euch nahe zu haben. Was noch fehlt, wird kommen, soweit es kann. Du wirst sicher auf deutscher Erde Aufgaben finden, die wir Dir danken; denn gerade das anders gewöhnte Auge sieht so viel an dem die Einheimischen vorbeisehen. Und Du schreibst ein so vortreffliches Deutsch — so ungezwungen und parlato — dass es auf die paar grammatischen Unsicherheiten, die der Setzer stillschweigend verbessern kann, wahrlich nicht ankommt. Ich hab inzwischen allerlei modernste Italiener studiert, einiges im Musset'schen Stil übersetzt, eigne Skizzen notirt und Leopardi corrigirt, alles sehr mechanisch, in verlorenen halben Stunden, da ich meine Frau nie lange sich selbst überlassen mag.

Von den Mädchen haben wir die besten Nachrichten. Wie gut, dass wir sie nicht mitgenommen, ihretwegen vor Allem. Und dann ist es vielleicht das einzige wirksame Heilmittel, dass meine arme Liebste erkennt, sie allein vermöge mir das Leben auszufüllen auch wenn ich von allem andern Besitz getrennt sei.

Lebewohl! Grüsse Deine liebe Frau. Bleibe sie fröhlich!

Von Herzen

Dein Paul Heyse

496 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

In den Zelten 16. N. W. Berlin.
1 Januar 1878.

Mein liebster, alter, armer Freund! Möchte das Jahr, das heute beginnt, dir Heil und Freude bringen, dich und deine liebe Frau Anna Stärkung, gute Gesundheit, ruhige und fröhliche Tage wieder bringen. Das wünsche ich vom Herzen. Amen!

Ich habe deine liebliche Lulu zu meiner Ueberraschung vor ein Paar Tage in der Wohnstube unseres Hauses bei meiner Frau gefunden und heute habe ich sie wieder zu Mittag in Lazarus's Haus gesehen.

Sie scheint mir ganz reizend naiv, frisch und gerade aus zu sein, Du hast Ehre von ihr.

Bei Lazarus traf ich auch Professor Ribbeck mit Frau, ihre Wirthsleute, die mir beide ganz besonders gefielen. Ich hatte mit dem Professor ein gutes vernünftiges Gespräch¹.

Meine Person ist hier, aber mein Herz ist leider noch immer in Dänemark. Die literarischen und politischen Begebenheiten dort, quorum pars magna fui, halten mich noch immer fest. So klein unsere Verhältnisse auch sind, so fesseln sie doch den Eingeborenen unwiderstehlich, und der Zusammenhang mit den andern skandinavischen Ländern macht sie jedenfalls grösser. Von der dänischen Presse ausgeschlossen schreibe ich jetzt um mein Brod zu verdienen in schwedischen und norwegischen Blättern². Einer meiner jungen Freunde, ein lyrischer Dichter, hat diesen Weihnachten den Erfolg gehabt dass eine Gedichtsammlung von ihm in 4000 Exemplaren ausverkauft ist und neue Auflage gedruckt werden³. Ich selbst habe vorgestern einen Prozes gewonnen gegen meinen argen Gegner Ploug, den Führer unserer Reactionären. Da ich selbst die Einlagen — und zwar mit grosser Mühe und Sorgfalt — geschrieben hatte, was das Resultat mir

sehr lieb. Ploug wurde in 400 Kronen Busse (resp. 60 Tage Gefängnis) verurtheilt. Er hat jetzt einen grossen Artikel geschrieben worin er die Richter ausschimpft und höhnt, die That-sachen ganz lügenhaft dem grossen Publicum darstellt und erklärt seine Sache bei dem höchsten Gericht appelliren zu wollen. Da ist die Procedure mündlich und vielleicht muss ich um meine Ehre zu wehren nach Kopenhagen reisen und selbst in Person vor dem höchsten Gericht plaidiren — eine wenig angenehme Aussicht um so mehr wie Ploug und die Richter bei unzähligen Diner's aufs Intimste «zusammengegessen» sind⁴.

Wir leben hier natürlich sehr einsam — ein sonderbares Gefühl nach dem Kopenhagener-Leben — aber ich lerne nach und nach einige wackere Leute kennen. Meine Frau giebt jeden Tag den Sperlingen so viel zu essen, dass sie 3 Stunden hindurch fröhliche Mahlzeit halten und gewiss glauben, dass sie der Herrgott in Person ist. — Ganz Norwegen ist im Augenblick in Aufregung, weil Bjørnson gesagt hat, er glaube nicht dass seine Majestät der Teufel eine wirkliche Persönlichkeit sei⁵. Diese wollen die Norweger sich nicht nehmen lassen. Ich aber halte mich nur an die Vorsehung der Sperlinge, die ich täglich sehe und spüre und glaube nur an sie. Mit herzlichen Grüßen an Frau Anna von uns beiden. Dein treuer

Georg B.

Ich erinnere mich ganz genau, wie Goethes Haus mit dem Tafel aussieht.

497 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[Rom 18-1-1878]

Dein Brief, mein Geliebter, lag all die Zeit auf meinem Schreibtisch, ich liebäugelte mit ihm, wenn ich von meiner Schreiberei aufsaß, einer kleinen Schnurre in Versen, die ich in lustigeren Zeiten.

ausgedacht und nur in der besten Laune ausführen wollte, da hier die Stimmung Alles ist; nun dacht' ich mich durch sie vielleicht umzustimmen und habe mittendrin bereut, etwas so Thörichtes gehofft zu haben. Wohl strömt auch der Stoff eine gewisse Kraft aus, aber nur ein kräftiger, und Zuckergebäck taugt nicht für einen verdorbenen Magen. Basta. Ich wollte Dir nur sagen, was mich so lange abhielt, Dir wieder einmal die Hand zu drücken. Die Tage sind kurz, auch hier unter hellerem Himmel, Leopardi will corrigiert, das laufende Geschäft des Lebens beschickt sein. Und dann habe ich Kinder jenseits der Alpen, die oft u. Viel von uns wissen wollen. Lulu schrieb mir sehr entzückt von Deiner Frau Liebsten und Eurem Beisammensein u. Eurer Freundlichkeit zu ihr. Ich gönne das Alles dem lieben Kinde, in Hoffnung, es auch einmal zu geniessen, sobald ich wieder reine Sinne habe. Wir leben, wie Du es weisst u. mit verstehender Phantasie Dir vorstellen kannst.

Es singt u. klingt mir im Gemüth
Vom Morgen bis zum Abendroth:
Das Leben ist ein süßes Lied,
Sein bitterer Kehrreim ist der Tod¹.

Eh ich das nicht wieder überwunden habe — u. noch seh' ich nicht ab, wann ich so weit sein werde — ist's eine kümmerliche Sache, mit seinem Tage fertig zu werden.

Wir haben zwei drei Freunde, die uns treulich beistehen. Die sogenannte Gesellschaft sehen wir täglich in endloser Wagenreihe an unsern Fenstern vorbeifahren. Ich bin ihr schon zu Hause ausgewichen u. glaube nicht, dass der grosse Schauplatz, auf dem sie hier ihre Komödie spielt, sie besonders vortheilhafter erscheinen lässt. Es kommt mir vor, als ob ich gut thäte, keine Zeit mit Unerspriesslichem zu vertreiben und Alles, was ich noch thun

will, bald zu thun. Nicht, dass ich irgend einen hippokratischen Schaum in meinem Blute fühlte, (ich war nie gesünder als jetzt) aber nur so kann ich die beständige Nähe des Todesgedankens ertragen und überwinden, wenn ich mich vor dem lebendigen Begrabensein in Nichtigkeit u. Langerweile nach Kräften schütze. Wäre nur meine arme Frau ein wenig rüstiger, dass man sich auf längeren Wanderungen ermüden und sich einen traumlosen Schlaf verschaffen könnte. Wir kommen aber nur zu Wagen von der Stelle, und selbst die äusserste Schonung mehrt ihre Leiden. —

Wie sehne ich mich nach einem mündlichen Gespräch mit Dir, wie jenes, weisst Du, das erste, das von 11 Uhr Vormittags bis 10 Uhr Nachts dauerte. Was steht auf so einem Blatte, selbst wenn man eine Nacht durch fortschriebe! Du wirst endlich müde werden, diese inhaltslosen müden Fetzen in die Hand zu nehmen. Habe Geduld! Schreibe Du mir nur von Deinem frischen Hinausleben in die Welt, Kampf u. Sieg. Und nicht minder auch von Euren Hausfreunden, den Sperlingen, deren gütige Vorsehung ich herzlich grüsse. Meine Frau desgleichen. Lass mich Deine Handschrift nicht zu lange entbehren. Und liebe Deinen alten

Paul.

Rom 18. Jan. 78

Via del Corso 18.

498 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Berlin. Zelten 16. N. W
29 Mai 78.¹

Mein liebster Schweigender!

Gestern war hier ein alter Herr, Herr v. Rappard, der dich in Rom gesprochen hatte und es freute mich Jemand zu sehen, der dir vor nicht all zu langer Zeit «von Angesicht zu Angesicht» gegenüber gestanden hatte. Er war von deiner Frau Gemahlin ganz entzückt. Nun höre ich durch Lazarus, dass Du

wieder nach München zurückgekehrt bist und will mich durch einige Zeilen in Erinnerung bringen. Die Verlobung von Fräul. Lulu hat uns, wie du denken kannst, sehr interessirt, und wir bitten unseren Glückwunsch ihr darzubringen.

Es ist hier jetzt in Berlin eine sehr angenehme und schöne Jahreszeit, die Duft von den Jasminen vor dem Haus strömt durch unsere Fenster hinein und wir haben ganz Königsplatz mit Bäumen und Springbrunnen links, den Thiergarten rechts vor unsern Augen. Im Sommer denken wir für einige Monate nach Kopenhagen zu reisen, wo ich von einem Freunde ein Häuschen mit Garten gemiethet hab. Nach Paris möchte ich natürlich gern, fürchte aber, dass die Reise uns zu theuer kommen würde.

Mein Buch über Esaias Tegnér erschien 1 Mai dänisch und schwedisch und ist gut aufgenommen worden; ich habe für die *Deutsche Rundschau* einen kl. Auszug davon gemacht, der sich im Mai-Juniheft findet. Ich habe dies Deutsch selbst geschrieben, nur bisweilen meine Frau um Rath fragend. Sonst habe ich viele Arbeiten vor mir, aber von denen mag ich nicht sprechen. Ich will dir lieber erzählen, dass ich jetzt anfangs etwas mehr bekannt zu werden. Ein sehr grosser Auszug der *Hauptströmungen* ist in der russischen Revue *Djelo* erschienen² und von englischen Zeitschriften bekomme ich nicht selten Aufforderungen ihnen Beiträge zu liefern. Obwohl ich keinen directen Nutzen davon habe, ist es mir doch immer ein gutes Zeichen.

Ich bin ja als deutscher Schriftsteller ein sehr spät anfangender, ein Arbeiter der 11ten Stunde. Es ist mir oft ein ärgerlicher Gedanke, dass wenn ich so viele Bücher und analog von derselben Bedeutung für die Entwicklung des Landes Deutsch geschrieben hätte wie Dänisch, wäre ich hier nicht wie jetzt ein nicht ungerne gesehener Anfänger, sondern könnte wie Heine sagen «Nennt

man die besten Namen u. s. w.» Kann ich mir aber nur ein kleines ehrenhaftes Plätzchen als Essayist hier in Deutschland erkämpfen, will ich mich zufrieden geben.

Liebling, sage, darf man wissen, was du vor hast, woran du schreibst, du, der du kein Anfänger sondern il gran maëstro bist? Darf ich hoffen dass die Wolken, die über Frau Anna's Gemüth sich gelagert haben, ein wenig sich zu lichten anfangen?

Lebe innigst wohl, und schreibe, wenn du mal ein lediges Viertelstündchen hast, einen guten Brief an deinen Freund

Georg Brandes.

499 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München. 31. Mai. 78.

Wenn es nur auf den guten Willen ankäme, um einen «guten Brief» zu schreiben, wie viele hättest Du schon erhalten, mein Liebster und Bester! Aber es hat sich auf dem Grund und Boden meiner armen Seele so viel Ungutes angesammelt, dass es rathsam ist, den Deckel festverschlossen zu halten. Blut und Muth sind mir erkrankt. Wie ich das unheimliche Ende Tegner's in Deiner schönen Schilderung las, machte ich einmal wieder mein eigenes Testament. Schade dass in meinem Nachlass so viel guter Stoff und unverarbeitetes Zeug zu allerlei guten Dingen sich vorfindet; das ist das Heilloseste an meinem Zustand, dass eben wo ich den rechten Weg vor mir sehe, ich mich in einen Sack genäht fühle, in dem ich mich nur kriechend von der Stelle bewegen kann. Nicht dass ich Lust verspürte, mit irgend wem um die Wette zu laufen. Aber noch ein Stückchen weiter in die Welt hinaus gelangen, zu etlichen Aussichtspunkten, die ich winken sehe. Und nun still sitzen müssen, an diesem feuchten Moderfleck!

Da hast Du's nun; so fängt der «gute Brief» an, den Du dir be-

stellt hast, und das kommt dabei heraus, wenn von dem Topf der Deckel gelüftet wird. O Liebster, seit Jahr und Tag keine Stunde harmlosen Lebensgenusses, mitten im schönsten südlichen Sonnenzauber immer von dem unheimlichen Schatten umfröstelt. Und zu Allem jetzt wieder der Nervenbankrott, ein Rückfall in bester Form in meine alten Ohnmächte! Ich brannte auf Arbeit, brachte so Viel ganz ausgereift im Kopfe mit, und nach zwei drei Anläufen muss ich mich bescheiden, Nichts mehr zu können und zu vollbringen. Denn bei der geringsten Anspannung der Bildkraft geht aller Teufelsspuk wieder an, den ich schon feierlich ausgetrieben zu haben glaubte, und ich fühle, dass ich der Gewalt weichen muss, um nicht vollends davon übermannt zu werden. Ich habe Tage und halbe Nächte des finstersten Verzagens, alles Trösten meines treuen Weibes, dass es ja schon schlimmer war und doch wieder gut geworden, will drum den Centnerdruck nicht von mir nehmen, und mein Selbstgefühl — worein ich, wie Du weisst das Glück setze — ist so zerrüttet, dass mir der völligste Verzicht viel leichter würde, als der nothgedrungen halbe. Und neben mir sehe ich meine arme tapfere Frau, die aus allen Kräften sich aufzurichten sucht, und immer wieder zusammenbricht — —

Es wäre vielleicht besser, dies Blatt nicht weiter zu beschreiben. Aber Du willst von mir wissen und musst mich nun nehmen, wie ich bin. Lass Dir auch gestehen, dass ich bei allem Mitglück, das ich über das frohe u. sichere Loos meiner lieben Tochter empfinde, eine tiefe Angst fühle vor den hochzeitlichen Tagen die bevorstehen, da ich den Sonnenschein noch nicht wieder ertragen kann und Gläserklingen und Vivatrufen die misstönigsten Echostimmen in meinem geheimen Innern entfesseln. Ich sehe diesem Sommer mit stillem Grauen wie ein fauler Schüler der Prüfung entgegen. Mitte Juli, wenn das junge Paar zusammengegeben ist,

sollen wir nach St. Moritz, das mir verhasst ist. Dann der Winter zu Dreien in unserm allzu weitläufigen Hause. Du begreifst, dass all diese Hypochondrieen keine Macht über mich gewinnen würden, wenn ich die physische Kraft hätte, mich an einer geistigen Pflicht rechtschaffen abzumüden und mir meinen gesunden Tagelöhnerschlaf zu verdienen.

Und so sehr bin ich noch nicht erstorben, dass ich mich zu freuen verlernt hätte, wenn es denen, die ich liebe, besser glückt. Dein Gelingen erquickt mich sehr, ich weissage Dir ein viel rascheres Vordringen, als Du es selber hoffen kannst. Eben lese ich J. Schmidts *Portraits aus dem 19. Jahrh.* und müsste mich sehr täuschen, wenn nicht auch an diesem dürrn Kopf ein Hauch Deines warmen Wesens sich fruchtbar erwiesen hätte¹. Lass Dich fürs Erste nur nicht wieder zurücklocken. Du wirst Deine Welt weit sicherer bewegen, wenn Du auf dem Punkt a usser ihr stehen bleibst. — Sonst habe ich wenig Neues gefunden, das in den sieben Monaten, die ich fern war, herangewachsen wäre und nun mich wieder anheimelte. Aber Wilbrandts *Kriemhild* musst Du lesen². Sein schönstes tiefstes, gewaltigstes Gedicht, und so einsam in der deutschen Theaterwüste! Dann sind noch Keller's neue Sachen³ — der Rest ist Achselzucken. Wie schön wär's über den Palatin zu schlendern und sich im Stillen selbst zu den Abgeschiedenen zu zählen.

Lebewohl! Bleibe mir treu trotz alledem und gieb mich noch nicht auf. Auch ich will versuchen, ob man seinem Schicksal in die Zähne lachen kann.

Allerschönste Grüsse von den Meinen an die Deine
Todt u. lebendig

Dein P.

500 Georg Brandes à Paul Heyse.

D. 26 Juni 78.
Berlin. Zelten 16. N. W.

In meiner schlimmsten Zeit, in den Jahren, die die letzten vor meiner Hochzeit waren, sind Deine Briefe mein bester Trost gewesen. Ich war damals nahe daran zusammen zu brechen, und oft, wenn ich mich sehr traurig fühlte, kam dann zu rechter Zeit einige Zeilen von Dir, woran ich mich wieder aufrankte. Du hattest ein bischen Zutrauen an mich zu der Zeit wo ich wenig Vertrauen an mich selbst hatte. Darum bin ich dir allzu dankbar um dass ich mir es anders unlieb sein konnte einen niedergeschlagenen Brief von dir zu empfangen als um deinetwillen allein. Ich denke mir dass dieses Ende von Juni euch eben eine sehr harte Zeit ist — und will die guten Götter beten mal freundlich wieder zu eurem Hause niederzuschauen.

Habe Dank für deinen *Leopardi*¹. Ich las die zwei Theile in einem Zuge und mit noch mehr Bewunderung für den Uebersetzer als für den Dichter, dessen Trauer etwas eintönig wird. Aber wie schön passt dein sicheres tiefes Stylgefühl zu dieser Kunst des Uebersetzens. Und wie niedlich ist das Werk ausgestattet. Ich gönne dir den liebevollen Verleger.

Du nanntest mir in deinem Briefe mehrere gute unlängst erschienenen Bücher. Ich habe leider keins davon gelesen, weder Kellers Novellen, noch *Kriemhild**). Willst du mir den kleinen Dienst erweisen, mir den Verleger dieser (und anderer guter Bücher) zu nennen und zwar aus folgender Ursache.

Die englische Wochenschrift *Academy*, ein sehr gutes Organ, hat mir geschrieben und gebeten ungefähr jede 6te Woche ihr einen Bericht über neue deutsche Bücher zu senden. Ich möchte es thun, da es doch immer eine kl. Ehre ist, dass sie sich an mich fremden wenden. Aber sollte ich all die Bücher bezahlen, ging

die Hälfte des Honorars damit weg. Könntest du mir die wichtigsten Verleger nennen, an die ich mich am besten richten sollte. Da konnte ich auch ein kleines Wort für dein *Leopardi* einlegen. — Weisst du, ich möchte gar nicht dass du gegen den Gustav Brandes polemisirstest, es kam mir immer vor als ob die Pfeile um meinen eigenen Kopf schwirrten². Einmal hast du selbst einem Briefe an mich die Ausschrift Gustav B. gegeben.

Wir durchleben hier politisch schlimme Zeiten. Doch bin ich bestimmt in Berlin für viele Jahren noch zu bleiben. Vorläufig bleiben wir auch noch hier, erst später besuchen wir Kopenhagen. Wir sind beide wohl; nur würde meine Frau das Reisen nicht jetzt gut vertragen, aber die Ursache ist keine traurige, im Gegentheil. Zu Weihnachten sollst du von uns hören.

Lebe besser und habe mich lieb.

Frau Anna und Fräulein Lulu unser Gruss.

Dein treuer

Georg Brandes.

*) Was Jul. Schmidt betrifft, las ich sein Buch nicht aber er hat früher ganze Seiten aus mir ausgeschrieben ohne meinen Namen zu nennen.

501 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 4-10-1878]¹

Ich habe warten wollen, Liebster, bis ich mich wieder gesund melden könnte. Das monotone Klagelied, das ich seit einem Vierteljahr auf Postkarten u. kleinen Zetteln in die Welt hinauswarf, war mir verhasst geworden. Sieben Wochen Eisenwasser u. Gletscherluft ohnmächtig gegen meine verstörten Nerven, immer die alte Noth mit meiner Unzulänglichkeit, zu leben, zu schaffen, zu hoffen u. zu wünschen, wie ich es Zeitlebens gewohnt gewesen, — Du begreifst, dass man lieber die Lippen auf

einander presst, als dieses leidige Lied stets von Neuem anzustimmen. Nun bin ich auch heute noch sehr fern von der alten Herrschaft über meine Kräfte, und meine arme Frau leidet noch wie vor an physischen Gebrechen, die auch ihre Seele niederdrücken. Aber ich kann nicht länger Nachrichten von Dir und den Deinen entbehren. Schreibe mir ein Wort, wie es steht. Ich will auch wieder öfter von mir reden. Ich kann noch immer keine Arbeit bezwingen, zu der ich die letzte Schärfe und Frische der Kraft u. Stimmung nöthig hätte. Das letzte Wort zu sagen, ist mir noch versagt. Aber ich bringe es doch wieder fertig, wenigstens eine Farbenskizze zu dem u. jenem dramatischen Werk zu vollenden, wozu ich nicht all meiner Lebensgeister bedarf, wie zu einer Novelle etwa, die immer gleich oder gar nicht glückt, immer *alla prima* gemacht werden muss. Die nächsten Monate werden mich auch durch Aufführungen des *Königsmark* (hier) u. der *Elfride* (in Wien u. Leipzig) in Athem halten. Ich wäre zumal für das letztere Stück sehr nöthig an Ort u. Stelle. Aber Wien ist ein heisses Pflaster, und die 77 Besuche, die mir dort drohen, halten mich wohl fern. Vielleicht gehe ich mit Frau u. Tochter zu meinen landwirthlichen Kindern, eine halbe Stunde von Leipzig, und fahre nur zu den Proben in die Stadt.

Ibsen ist für den Winter nach Rom gegangen. Wir waren im Sommer fast täglich zusammen, er hat gegen mich seine menschlichsten Seiten herausgekehrt, dem eigentlichen Problem seiner Natur bin ich freilich noch nicht näher gekommen. Die *Elfride* hat er nach Kopenhagen u. Stockholm geschickt, sie dort übersetzen u. aufführen zu lassen. Was daraus geworden sein mag, wissen Thor u. Odin².

Wie erträgt Deine liebe Frau ihre Wartezeit auf das weihnachtliche Glück? Grüsse sie sehr von uns, die wir Euch beneiden um diese schönste aller Hoffnungen. Was sonst bei Dir im Werden

ist, lass mich wissen. Ich erfahre Nichts von Berliner Menschen und Dingen als durch Hertz, mit dem Du ja nur so sporadisch verkehrst. Hier schicke ich Dir unser neuestes Doppel-Conterfey, worauf wir wie ein recht munteres wohlgenährtes Paar aussehen³. Die Sonne bringt es eben nicht immer an den Tag.

Ich umarme Dich in alter Liebe und Treue.

In aeternum

Dein

Paul H.

München.

4. Oct. 78

502 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Berlin Zelten 16. N. W.
11 Oct. 78.

Den allerbesten Dank sollst Du haben liebster Heyse für das schöne Bild, wo Du und Frau Anna euch ganz wunderhübsch in Profil ausnehmen — und Dank für den Brief, worin Du dich mit Unrecht anklagest lange geschwiegen zu haben, denn ich war der, welcher hätte schreiben sollen. Wir sind mit unsrer Gemüthsstimmung wie die Eimer am Brunnen, als du muthlos warst, hatte ich Thatkraft genug, jetzt geht es glücklicherweise dir viel besser und jetzt ist meine Laune gar nicht gut. Darum war ich lange stumm.

Doch ehe ich dir kurz die Gründe meiner Verstimmung sage, will ich dir erzählen, dass wir einen Sommermonat in Kopenhagen verbracht haben, und dass es meiner Frau nach den Umständen sehr gut geht. Sie freut sich sehr des Kommenden und näht fleissig allerlei niedliche kleine Bekleidungsgegenstände. Wie sie kräftig von Körperbau ist, so auch heiter von Gemüth, obwohl sie natürlicherweise jetzt nicht ohne einige Vorangst sich die Zukunft denkt. — Ich höre mit Freuden, dass deine neueren

Stücke jetzt an verschiedenen Orten aufgeführt werden; ob sie in Kopenhagen und Stockholm zur Aufführung gelangen, kann ich dir leider nicht sagen, ich bin allen Machthabern entfremdet und die dirigirenden Kräfte sind an beiden Orten so lahm und jeglicher Initiative entblösst, dass nicht viel von ihnen zu hoffen ist. Ibsens Wort gilt übrigens viel an beiden Plätzen. Was den betrifft, bin ich ganz erstaunt über sein Benehmen gegen mich. Wir sahen einander in München im Frühjahr 77 und waren sehr befreundet. Er war in Kopenhagen kurz ehe ich die Stadt in Oct. 77 verliess und suchte mich nicht auf, obwohl er in derselben Strasse wo ich wohnte verkehrte. In März 78 schrieb ich ihm (um eine Erklärung zu erhalten) von hier einen Brief worin ich ihm meine Adresse sagte, freundlich verschiedene Angelegenheiten besprach und ihm mit einem leichten Vorwurf sagte, es habe mich ein Bischen enttäuscht, dass er in Kopenhagen war ohne mich zu besuchen, da ich meiner Mutter versprochen hatte, dass sie ihn kennen lernen solle. Und darauf — kam nie eine Antwort. Und doch habe ich ihm immer nur gutes gethan (und er nie was für mich)¹.

Lazarus und Steinthal habe ich nicht gesehen, die sind noch immer von Berlin abwesend.

Die Gründe meines *découragement* sind hauptsächlich diese: ich habe meine Illusionen darüber aufgegeben in Deutschland durchzudringen. Ich schreibe nicht so viel wie es nothwendig ist um in Deutschland Aufsehen zu erregen. Die Bücher, die von mir übersetzt sind, werden nicht verkauft; nicht mal der Band von 1872 ist ausverkauft und der Verleger hat 3.300 Mark an meinem Werke verloren, obwohl ich fast gar kein Honorar bekommen habe. Es fehlen zwei Bände noch und mir der Muth sie zu schreiben. Mit dem Uebersetzer bin ich ja jetzt ohne Verbindung obwohl

er, wie ich glaube, auch das Übrige übersetzen wollte; mein Verleger hat Fallit gemacht und der Verlag ist zu seinem ganz unfähigem Sohn übergegangen, der nicht mal ein Avertissement jemals veröffentlicht. Folglich bin ich weder gekannt noch gelesen noch gekauft. Ich fühle mich in Deutschland fremd, die Sprache wird mir ewig eine fremde bleiben, ich weiss nie genau den innern Sinn der Worte, repetire sie nur, wie ich sie von Andern gehört habe, und kann selbst keine bilden. Ich mache keine Fortschritte; Alex. Humboldt sagte mit Recht, dass es nicht möglich sei mehr als eine Sprache zu schreiben. Und in Dänemark habe ich nur so kleinen Leserkreis, dass ich da nicht mein Brod verdienen kann. Ich war da neulich, und nachdem ich dort gesehen habe wie allmächtig der Bischof noch ist verzweifle ich dort jemals vorwärts zu kommen; seine (Martensen's) *Christliche Ethik* wird eben jetzt auch in Deutschland zu den Wolken gehoben, ein schönes Zeichen der Zeit. Denn das Buch enthält nur die giftigste Niedertracht. Ich hatte mal eine schwache Hoffnung in Wien angestellt zu werden. Jetzt starb eben der Professor der Littgeschichte Tomascheck² und ich dachte dass Unger, so treulos er sich auch gegen mich benommen hat, sich jetzt meiner erinnern würde; aber eben jetzt geht er ab. Von Anstellung in Deutschland ist keine Rede. Den andern Tag begegnete ich hier einem guten Bekannten von mir Dr. Friedrich Paulsen (einen früheren Schüler Steinthals) der erzählt mir er sei zum ausserord. Professor der Philosophie hier in Berlin ernannt worden. Ich wünschte ihm von Herzen Glück denn ich mag ihn sehr und wir haben gemeinsame Richtung und Sympathien, sind beide Schüler von Stuart Mill³. Aber wenn ich dann denke, dass er nur ein einziges (übrigens gutes) Büchlein über Kant geschrieben hat, nicht mal so scharfsinnig wie ein Buch

von mir über Søren Kierkegaard, und dass ich überdiess 12 andre Bände geschrieben habe, und ohne jegliche Aussicht für eine Universitätsanstellung dastehe, dann

Doch mehr als genug von diesen Herzensseufzern.

Sage mir hast du Hartmanns neues kolossale Buch *Phänomenologie des sittlichen Bewusstseins* gesehen⁴. Es ist immer lesenswerth, obwohl die Person des Verfassers nicht liebenswürdig hervortritt. Sahst du in München Zeichnungen von Max Klinger, einem 21 jähr. Künstler. Ich kenne ihn sehr gut und setze grosse Hoffnungen an ihn⁵.

Ich wollte Artikel für die *Academy* schreiben und forderte verschiedene Buchhändler auf mir bestimmte neuerschienene Bücher zu senden zu diesem Zweck. Da sie aber vermutlich meinen Namen nicht kannten, würdigten sie mir keine Antwort; nur ein einziger sandte ein Buch.

Du fragst was bei mir im Werden ist. Nichts besonderes. Ich arbeite seit 4,5 Monaten an einer meiner gewöhnlichen Monografien, die viel Studium und Kopfbruch gekostet hat, aber da sie noch nicht Form gewonnen hat, mag ich nicht dir darüber erzählen. Ueber Politik schreib ich nichts. Aber ist es nicht ein Unstern für mich, dass da ich Dänemark der Reaction willen verlasse und nach Deutschland übersiedele, die Reaction in Deutschland eben gleich nach meiner Ankunft signalisirt wird?

Ich habe mit wahrer Freude neulich in der *Rundschau* die übersetzten Sonette gelesen⁶. Wie glücklich bist du — viel glücklicher noch als du ahnst, ein so reiches, so schönes, so allerkanntes Talent zu besitzen. Was du anrührst wird interessant und was du selbst erfindest, gelingt dir immer.

Willst du Frau Anna aufs Beste von uns beiden grüssen und sagen, wie sehr ihr Bild uns gefiel und sei selbst gegrüsst von deinem Freund

Georg Brandes.

503 Georg Brandes à Paul Heyse.Zeiten 16. 29. 2. 79.¹

Freund! Ich schreibe augenblicklich, damit Du mich nicht missverstehst, als hätte ich den geringsten Wunsch, dass Du an Dingelstedt schriebest. Nur wenn Du zufällig Stremayr persönlich kanntest, hätte ich es gern gehabt, dass du dich bei ihm über diese ins Unendliche verzögerte Sache erkundigtest. Selbst mag ich nicht mehr fragen, was es wird, und will mich «tant bien que mal» gedulden.

Hier im Hause ist Alles gut, Edith heute 6 Wochen alt und hat heute Nacht 8 Stunden ohne Unterbrechung geschlafen, meine Frau wohl und heiter. Ich möchte dir sehr gern mit 2 Worten einen Begriff von meinem Berlinerleben geben und so gern von dir verstanden sein. Den wenigen Berlinern, die mich ein Bischen kennen, bin ich eine Art Räthsel, denn ich gehe selten oder nie zu ihnen, nehme fast an gar keiner Geselligkeit Theil und bin sehr zurückhaltend. Bei Rodenberg bin ich z. B. ein à zwei mal im Jahre, mit Auerbach verkehre ich nur zufällig, und in seiner Familie gar nicht. Die Sache ist, ich habe viel Heimweh nach dem Norden; all meine Liebe und all mein Hass ist da concentrirt, ich theile nicht die Interessen der hiesigen Menschen, und was mich beschäftigt, interessirt nicht sie. Ich will ein neues Geschlecht in Norwegen und Dänemark nach und nach erziehen, die junge Generation in Deutschland ist mir fremd. Sehr viele Leute hier sind ausserdem arg chauvinistisch, und mit denen kann ich gar nicht sprechen d. h. nicht offen sprechen, und ein Republikaner und halber Socialist, wie ich, ist noch dazu in dieser politisch conservativen und monarchischen Gesellschaft sehr vereinzelt. Ich habe eigentlich im Hinterkopf immer den Gedanken in Deutschland nur so lange zu bleiben, bis meine Zeit im Norden gekommen ist, das kann aber

lange dauern und viele müssen sterben, viele Jünglinge einflussreiche Männer werden, bevor das geschieht.

Ich will dir, weil das mir selbst Spass macht, sagen, wen ich hier kenne und schätze.

1) Das Haus von Friedrich Kapp. Mann, Frau, Kinder alle Menschen ersten Ranges, frisch, originell, substantiell, er ist noch dazu, obwohl alt, ein sehr schöner Mann, was nichts schadet.

2) Das Haus von Geheimrath von der Leyen, Kapp's Schwiegersohn; dies Ehepaar sind unsere besten Freunde hier in Berlin. Der Mann ist im Eisenbahnamt, eine brave und vornehme Natur, die Frau, Kapps Tochter, absolut eine Perle des seltensten Werthes. Sie ist mir geistig verwandter als er. Umgekehrt ist es mit dem Haus eines ganz jungen Professors der Philosophie an der hiesigen Universität Fr. Paulsen. (Gutes Buch über Kant.) Er ist hier mein einziger ungefähr gleichaltriger Freund. Wir sind von derselben (englischen) Schule, beide Schüler von Stuart Mill. Wir stimmen sehr über ein. Er ist jünger wie ich, und wohl auch gelehrter. Seine Frau ist mir fast fremd.

Du weisst, dass Lazarus's fort sind; Steinthals sehe ich öfter, und schätze sie beide sehr. Dann kenne ich sehr gut den alten Löwe-Calbe, den alten Justizrath Simson und noch einige andere Familien². Die genannten sind aber meinem Herzen am nächsten. Übrigens lebe ich in meinem Innern fast mehr in Dänemark und Norwegen als hier. Das Bedürfniss nach Wirksamkeit und Agitation, das in mir ist, wird im Exil nicht befriedigt, aber doch war das Wegreisen das einzige Vernünftige für mich und ich bereue es nie.

Du, allerliebster Freund, glaubst von dir, dass du unwirksam bist. O Himmel! wenn du am unwirksamsten bist, richtest du mehr aus, als ich wenn ich mich am meisten bemühe. Ich lebe oft allzu lange Zeiten in unnützer Melancholie. Jetzt fast 3

Monate. Du bist ein Glücklicher, weisst es nur nicht selbst, ein Beneidenswerther, der nur deswegen nicht beneidet wird, weil alle, die dich kennen, dir alles beste gönnen.

Freilich hat meine Frau mir mit dem *Disraeli* geholfen, doch las ich auch die Artikel Paulsen vor und acceptirte seine Aenderungsvorschläge. Ich mache Fortschritte im Deutschschreiben, aber bin nicht desto weniger dumm, ohne Sprachtalent, und werde dies Talent nie gewinnen. Alle Feinheit der Sprache geht mir im Deutschen verloren; ausserdem sind diese Artikel nur Auszüge von der ersten Hälfte meines Buch, und obendrein zwang mich Rodenberg im 2ten Artikel 12 ganze Seiten zu streichen, da der Artikel ihm zu lang gerathen war. Harte Conditionen! aber da ich noch nicht in Deutschland durchgedrungen bin, füge ich mich ohne Murren. Jetzt haben mir Paetels vorgeschlagen das ganze Buch ins Deutsche zu übersetzen und das wird die nächsten 6 Wochen meiner Zeit aufnehmen, um so mehr als ich übersetzend immer alles neu bearbeite. Ich kann dies nicht auf unproductive Weise machen, sondern schreibe eigentlich alles nochmals. Ich habe die Wuth des Bessermachens.

Ich leide unter dem Warten auf Bescheid von Wien aus und bin jetzt ganz irre an der Sache geworden. Warum, Teufel, ernennen sie mich nicht, wenn sie mich berufen wollen? Worauf warten sie denn drei Monate hindurch? Ich begreife nichts davon. Es ist Tierquälerei einen Schriftsteller d. h. einen nervösen Menschen so in Ungewissheit zu halten.

Ob wohl deine junge Tochter, die jetzt gewiss eine sehr erwachsene Dame und sehr superfeine Schönheit geworden ist, sich noch des uralten Freundes ihres Papa's erinnert? Ich bitte Frau Anna und sie aufs innigste von uns beiden zu grüssen.

Ganz dein G. B.

504 *Georg Brandes à Paul Heyse.*Berlin 29. 5. 79.¹

Freund!

Hast du mich in diesen Wochen oft geflucht? Bin ich bisweilen zu allzu ungelegener Zeit mit meinen langweiligen Bogen angefahren gekommen? Es kann kaum anders sein, wenn Du auch allzu gut und allzu höflich bist um mir es zu gestehen. Gestern sandte ich die letzten Pagina ab und es ist mir also jetzt nichts mehr übrig als dir für all die gehabte Mühe zu danken. Man sagt, dass wir Menschen gewöhnlich Freunden nicht genug dankbar sind, weil wir unbewusst meinen, wir hätten als Freunde ein Anrecht auf ihre Hülfe und dabei vergessen, dass wir auf ihre Freundschaft kein Anrecht haben. Ich gehöre jedenfalls nicht zu denen, die so denken. Ich habe kaum jemals einem Freunde ein solches Opfer von Zeit zugemuthet wie diesmal dir und ich kann nur sagen: möchtest du mal meine Dienste recht gründlich in Beschlag nehmen!

Wisse auch noch das; ich habe unendlich Viel aus deinen Correcturen und Aenderungen gelernt. Dies ist der erste geistvoll-eindringliche Unterricht, die ich in der deutschen Sprache erhalten habe. Ich bewahre die Correcturbogen auf und werde sie mit Andacht studiren um wenigstens nicht immer dieselben Fehler zu begehen.

Du hast nun mein Buch auf die allerungünstigste Weise kennen gelernt. Selbst ein weit besseres Werk würde kaum diese Probe bestehen; und noch dazu entschlüpfen dir in der Mitte des Buchs 5 Bogen. Ich werde dich nicht bitten, wenn das Buch dir zugesandt wird, es nochmals gleich zu lesen. Ich fürchte, du würdest es nicht mal können ohne übel daran zu werden; aber nach einem Jahre oder so, dann bitte ich dir das Ganze mal in

Eins durchzulesen und mir dein Urtheil darüber zu sagen. — Du wirst leicht verstehen, was mich bei dem sonderbaren Kauz angezogen hat wie auch was mich abstoest. Ich glaube, dass eben durch diese Mischung von Sympathie und Antipathie, die ich gegen ihn spüre, meine Auffassung wahr geworden ist, wie mein Buch jedenfalls das einzige unparteiische ist, das es über ihn giebt.

Zwei englische Verleger haben sich schon das Uebersetzungsrecht erkaufen wollen und so viel ich weiss, ist es schon einem von ihnen verkauft. Auerbach sagte mir es, dem Paetel's es gesagt hatten; mich selbst haben sie noch nicht darüber unterrichtet.

Ich möchte sehr gern ein bischen ausführlich wissen was du von der Wahrhaftigkeit der Helene Dønniges hältst². Sie hat mir wieder einmal den Lassalle gründlich verleidet. Er steht da wie ein eitler Prahler und geschmackloser Narr. Aber so kann er nicht gewesen sein, scheint mir und von seinem geistigen Werth hat ja diese Frau nie einen Begriff gehabt. Am allerwiderlichsten ist mir die gemeine Hühneraugen-Anekdote im Buch. Das wirkt auf meine Nerven wie Gestank. Ich möchte dich auch gern fragen, ob du nicht etwas von Hans Hopfen hältst. Er scheint mir sehr talentvoll. *Der alte Praktikant* interessirte mich wohl wenig, aber ich lernte ihn dadurch auf schlechte Weise kennen. Ich habe später *Zwischen Dorf und Stadt*, *Der Böswirth*, *Flinserls Glück und Ende* und *Juschu* gelesen; besonders die zwei letzten sind Kunstwerke. Nur in *Juschu* stört einige Elemente ganz altmodischer und unnützer Brentanoscher Romantik (*Der Hausirer mit der Blutnelke*)³.

Ich höre überall dass eine so wunderschöne Geschichte von dir im *Tageblatt* stehen soll; ich habe sie leider nicht gelesen.

Die kleine Edith gedeiht und lächelt, meine Frau ist wohl, wir wünschen alle der Familie Heyse ein gutes, heiteres Pfingstfest.

Dein getreuer

G. B.

505 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[Berlin 24. 6. 1879]

Allerliebster Freund!

Habe Dank für den schönen und ausführlichen Brief¹, und nimm gnädig das Buch an, das dir so viel verdankt.

Du hast gewiss daran Recht, dass es dem Leser nicht genau klar wird, inwiefern Beaconsfield wirklich gestaltende Kraft besitzt; mein Buch geht aber auf ein Ziel los, ich konnte nur eine Hauptsache im Auge behalten. Ich weiss, dass du bei mir überhaupt eine Schätzung des specifisch Künstlerischen vermisstest. Ich glaube, dass du mir Unrecht thuest, ohne dich überzeugen zu können, denn in den *Hauptströmungen* kommt allerdings wenig darauf Bezügliches vor; die Ursache war aber auch da die, dass der Plan des Werkes dies nicht gestattete. Du musst wissen, dass in meiner frühen Jugend kein Vorwurf häufiger gemacht wurde als dass ich mich allzu sehr in's Technische hänge, und alle meine Aufsätze über dänisch-norwegische Literatur behandeln dies Thema aufs Ausführlichste. Nur dort bin ich aber in diesem Punkt competent. Denn völlig versteht man nur die eigene Sprache. — Das Buch kommt jetzt zu nicht günstiger Jahreszeit aus. An Erfolg glaub ich nicht, da ich keine Verbindungen in der Presse habe und nie besprochen werde; mein Buch über S. Kierkegaard wurde an 50 Redactionen geschickt und von einer einzigen — ungünstig — besprochen². Etwas besser muss es mir doch wohl diesmal gehen.

Wir brechen jetzt bald auf. Ich will nach Paris auf einige Wochen und nach Kopenhagen, wo ich im Herbst Vorträge halten will, um meinem Freunde dem Bischof-Primas Martensen ein Bischen Schrecken einzujagen. Er wird sonst zu fett. Als er im Winter seine «Christliche Ethik» fertig hatte, wurde dies Resultat mit einem Trüffeldiner gefeiert, so grossartig, dass man im grössten Geschäft in Kopenhagen nach der Aussage des Chefs «nie auf ein Mal eine solche Quantität von Trüffeln verkauft hatte».

Ich bitte dich, Freund, schreibe mir wieder und lass es nicht zu lange dauern, bevor ich von dir höre. Immer an «Zelten 16». Heute sende ich einen kl. Aufsatz über Stuart Mill an die *Wiener Abendpost*, die mich aufgefordert hat für sie zu schreiben³.

Frau und Kind sind wohlauf. Willst du die Deinen freundlichst von uns grüssen.

Dein Georg B.

24 Juni 1879.

506 Georg Brandes à Paul Heyse.

Kopenhagen 29 Oct. 79.¹

Mein geliebter Freund! Du wunderst dich mit Recht über mein hartnäckiges Schweigen, ich konnte nicht schreiben und habe selbst heute kaum Augenblicke. Ich bin allzu beschäftigt. War in Paris um Bücher zu kaufen, mit Gelehrten zu sprechen, Materialien für meinen 5ten Band zu sammeln. Bin jetzt hier um im November Vorlesungen zu halten, habe noch fast Nichts daran fertig, muss stark arbeiten und unter ewigen Störungen.

Hier zeigt es sich nun dass die verschiedenen Gruppen der Linken, die die Majorität im Reichstage haben sich geeinigt haben um in dieser Session, eben jetzt, meine Anstellung hier vorzuschlagen und wenn möglich in dem Budget durchzusetzen. Dadurch viele politischen Quaklerrien.

Ich wollte so gern noch 4-5 Jahre leben, in Europa athmen, bevor ich hier begraben werde, aber Rücksicht auf Frau und Kind zwingt mich, wenn es gelingt den Widerstand gegen mich zu brechen, die Anstellung anzunehmen, wie viel ich auch dadurch an Lebenslust opfere.

Du hast meiner Frau deinen schön gebundenen neuesten Band geschickt, schreibt sie mir, und ist völlig gerührt über das unerwartete Geschenk. Ich kenne schon das Gedicht und schätze es als eins der süssesten Producte der spielenden erotischen Poesie².

Ich habe meinen Kopf schlecht zusammen, immer wieder von Besuch unterbrochen. Nur dies: Björnstjerne Björnson reist heute Abend von hier nach München ab. Er will dich sehr gern besuchen und ich bitte dich um meinest- wenn vielleicht auch nicht um seinest-willen ihn freundlich zu empfangen. Er bleibt nur ein Paar Tage in München, will seinen Sohn in Wien besuchen; er hat seine Frau mit sich, eine wackere, liebenswürdige Dame. Ich erinnere mich, dass du ihn als Dichter nicht sehr hoch schätzest. Ich glaube dass du etwas strenge gegen ihn warst.

Er ist ein grosses Stück Natur, eine naive Macht, ein Clanhauptling und Norwegens wahrer Volksdichter. Er und ich stehen seit 2 Jahren, da er öffentlich unaufgefordert erklärte, dass er Alles was er gegen mich geschrieben, bereute, (die Erklärung wurde in der *Nationalzeitung* übersetzt) politisch und literär sehr intim mit einander³. Er ist kein Freund von Ibsen (der in den letzten Jahren den Stockconservativen huldigt), du sollst deswegen nicht mit ihm über I. sprechen, er ist aber offen, gerade aus, du wirst in ihm nicht über «Bildung ohne Natur» klagen. Er hat mir in dieser Angelegenheit hier mit einer leidenschaftlichen Freundschaft politisch unterstützt. Sieh ihn nun selbst an.

Nur noch ein Paar Worte zum Dank dass du mir mit so auf-

richtigem Zutrauen über deine privaten Sorgen erzählst. Ich erinnere mich sehr gut deines Sohnes; er schien so gut, so weich und brav; es thut Einem so leid dass seine Intelligenz so sonderbare Launen hatte. Nun sehe ich mit Trauer dass er dir neue Sorgen verursacht hat. Es ging auch meiner Frau sehr zum Herzen. Sie schrieb mir noch gestern aus Hannover darüber. Sie ist nicht mit mir hier, sie kann das kl. Kind nicht über das Wasser führen. Ich selbst bin so ungerne hierhin gereist ich konnte aber hier schnell einige tausend Mark verdienen und bin nicht reich genug um das zu versäumen. Sie und ich wir sehnen uns in diesem Jahre sehr viel nach einander und Briefe sind ein schlechter Ersatz.

Cajus Møller war der vertraute Freund und Schützling meines verstorbenen Übersetzers und nährt deswegen einen wahren Hass gegen mich. Ich habe seinen Artikel nicht gelesen, er ist aber klug und hat wohl leicht schwache Punkte finden können⁴. Er war früher dem Trunk sehr ergeben und ein ganz verfallener Mensch, sieht noch immer fürchterlich wüste und verkommen aus, hat aber viel Begabung, glaub ich.

Ich wurde wieder unterbrochen. Ich umarme dich und sage dir ein gemeintes Lebe wohl; du hast so viele Quellen der Befriedigung und des Glückes in deinem Inneren, es müssen wieder gute Tagen für dich kommen.

Vergieb dies schlechte Geschreibsel und gedenke meiner und unserer. Meine Adresse ist bis zum 28 November Möntergade 26, Kopenhagen.

Ich bitte Frau Anna und Fräulein Clara von meiner dankbaren Frau und mir selbst allerfreundlichst zu grüssen.

Dein getreuer

Georg Brandes.

507 Georg Brandes à Paul Heyse.

Berlin. Zelten 16. N. W.
5 Dec. 79.

Mein liebster Freund! Ich bin eben in diesen Tagen aus Kopenhagen zurückgekehrt, finde hier dein schönes Buch *Verse aus Italien* habe sogleich Alles gelesen und bin besonders vom *Tagebuch* tief ergriffen¹. Ach dass es so tiefe Schmerzen erfordert um die schönsten Poesien hervorzubringen, dass das Beste so theuer erkaufte sein muss!

Auch die *Madonna*, die Du meiner Frau geschenkt hast, fand ich hier vor und hab mich an der hübschen Ausstattung gefreut.

Ich fürchte, mit meiner Empfehlung Bjørnson's Dir lästig gewesen zu sein, was ich sehr beklagen würde. Ich hatte in Dänemark ein Paar Zeilen von ihm, in welchen er die Furcht ausspricht, dich durch ein unvorsichtiges, aber im besten Sinne gemeintes Wort gekränkt zu haben. Er schreibt Wort für Wort: «Ich danke Ihnen für Ihre Introduction zu Heyse, bin aber bange, dass es nicht gut ging. Er hatte den Fehler begangen, sehr Viele einzuladen, so dass wir nicht dazu kamen mit einander zu sprechen. Er ging wie der vollendetste Wirth vom Einen zum Andern den ganzen Abend und sagte überall etwas wirklich Geistvolles, so, dass ich nach dem Verlauf zweier Stunden Mitleid mit seinen schwachen Nerven fühlte und zufällig verleitet wurde etwas zu sagen, was er als Anklage aufnahm, da es doch nur als Rath gemeint war. Denn ich fürchte, dass er durch allzu lebhaftes Wesen seine Gesundheit untergräbt. Er ist wie eine Harfe, sie wird nicht berührt ohne lange zu tönen. Er spricht wundervoll, ja eigentlich prachtvoll; er hat vor jedem Gedanken einen Vorspann von Uebertreibung; man sieht es wie einen phantastischen Aufzug an»².

Ich schreibe dir in Uebersetzung die Worte ab, damit du sehen

kannst, dass er — wenn er sich vielleicht auch anscheinend taktlos benahm — in Wirklichkeit nur ungeschickt war, nur Norweger.

Darf ich dir erzählen dass ich in Kopenhagen grosse Erfolge gehabt habe, grössere als ich jemals erwartet. Ich redete 8 mal an der Universität³, und hielt ausserdem, von den Schriftstellern aufgefordert, eine Festrede am 14. November, dem 100 jährigen Geburtstage Oehlenschlägers⁴.

Obwohl man an der Universität ungefähr 6 M. Entrée zahlen musste, hatte ich so viele Zuhörer dass der grösste Saal der Universität mehr als überfüllt war; jedesmal wurden mehrere ohnmächtig vor Drängen und Hitze, einen Abend sogar 10 Personen eine Zahl worauf ich billig sehr stolz bin.

Als die Universität gebaut wurde, hatte man nicht gedacht, dass so Viele sich freiwillig — ja noch Geld dazu bezahlend — sich dahin begeben würden. Man machte Queue auf der Strasse — Herren und Damen — lange bevor geöffnet wurde, um sich einen guten Platz zu erkämpfen und lange Reihen von feinen Equipagen vor der Thür erfreuten mein Auge.

Die äusserste Linke im Reichstage schlug in der Finanzauswahl vor, den Minister aufzufordern mich anzustellen und ihm das Geld dafür zu bewilligen*); die zwei andere Gruppen der Linken schlossen sich einstimmig dem Vorschlag an — was sonst nie geschieht, denn die Gruppen befehden sich sehr gehässig — und endlich — um meinen Triumph zu krönen — stimmte zu allgemeiner Verwunderung die ganze Rechte einstimmig dafür.

Es ist nun zu erwarten, dass der Bischof nochmals durch die Königin den König überredet nicht zu unterschreiben, so dass die Sache nochmals scheitert — das schadet mir aber nichts, im Gegentheil, das würde mir nur noch mehr Popularität verschaffen; die Sicherung meiner Zukunft ist nur noch eine geringe Zeit-

frage und ich habe durchaus nichts dagegen noch einige Jahre im Auslande zu verbringen.

Ich kehrte, mit Geld wohl versehen, und den Koffer voll schöner Geschenke zurück, fand meine Frau wohlauf und glücklich wie immer, die kleine Edith sehr viel weiter entwickelt, in unsrer Heimath installirt, und lasse mich nun ruhig den Winter hindurch hier einschneien.

Ich bitte, Frau Anna und Frl. Clärchen aufs Allerschönste von uns beiden zu grüssen.

Dein treuer Freund

Georg Brandes.

*) Mein Professorplatz steht wohl ledig an der Universität. Aber man schlägt nicht vor mir den zu geben, weil der Bischof sich dann gleich einmischen würde; er hat in einem Paar der alten Professoren Werkzeuge.

508 Paul Heyse à Georg Brandes.

München 12. Dec. 79

Nun endlich komme ich zu Dir, liebster Georg. Drei Wochen lang ist mir Hören und Sehen vergangen über einer hitzigen Arbeit, von der ich heute noch nichts sagen kann, als dass ich dem Aeskulap einen Haupthahn schuldig bin, da ich endlich wieder meiner Kraft froh werden durfte. Die Tücken meiner Nerven-geister sind schwerlich ganz und für immer gebändigt. Aber ich habe doch wieder hartes Holz bohren können, ohne durch peinliche Schmerzen an meine Gottunähnlichkeit gemahnt zu werden. Auch meinem treuen Weibe — das Euch schönstens grüsst — scheint der Sommer nicht verloren gewesen zu sein. Ihr mancherlei Weh und Ach ist wenigstens auf Ein Hauptleiden reduciert, mit dem sich leben lässt, wenn man es nicht vernachlässigt. Nun sitzen wir in diesem unholden Winter still zu dreien in unserm

einsamen Hause, sehen wenige Menschengesichter und harren etwas zuversichtlicher auf bessere Tage.

Wie ich mich alles Guten, Schönen und Stolzen freue, was Dir wieder beschert worden ist! Ich wollte gleich nach Kopenhagen ein Glückauf! senden, war aber noch in zu moroser Verfassung. Auch erwartete ich den Besuch des grossen Collegen, den Du mir angekündigt. Er kam einen Tag vor seiner Abreise und traf mich nicht. Am Nachmittage besuchten wir ihn im Hotel und fanden nur die Frau. Ich hatte das Gefühl, als ob es ihm eben so lieb gewesen wäre, meine Bekanntschaft nicht zu machen. Er wäre sonst wohl früher gekommen. Nun lud ich sie auf den folgenden Nachmittag und wollte ihm ein paar Menschen zeigen, damit er seine Rechnung bei mir fände. Denn ich kannte ihn hinlänglich, um zu wissen, dass er auf seinem deutschen Triumphzuge eben so gern sich sehen lassen will als sehen. Wilhelm Hertz, Schneegans, Bernays, Grandaur (sein *Fallissement*-Dramaturg) und zwei Frauenzimmer — wahrlich kein un-intimer Kreis, in welchem er sich auch — was er Dir auch geschrieben haben mag — recht behaglich bewegte. Liebster, es ist schwer zu sagen, wie er mir gefallen hat. Er hat mit der Sprache zu kämpfen und streckt oft die Waffen, wo er eben den entscheidenden Schlag thun soll. So ist von einem Gespräch, bei dem das eigentliche Naturell hervorbrechen soll, keine Rede. Aber wenn er auch Alles sagen könnte, was er will, ich fürchte, er käme mir darum nicht viel näher. Ich lebe ganz nach innen gekehrt, fliehe wie die Sünde alles persönliche Michherumtragen, Zurschaustellen, Gefeierte werden und sehe die Welt in meinen Freunden. Der doctrinäre Zug des Missionärs und Weltverbesserers, der ihn beseelt, widerstrebt mir durchaus. Wie vollends ein ausgewachsener Mensch sich mit seinem Republikanismus in die Brust werfen kann, ist mir völlig unverständlich. Dass ich ihn als Poeten von Herzen anerkenne, darfst Du

nicht bezweifeln. Der lyrische Strom, der durch seine Novellen fliesst, reisst auch mich hin; seine Dramen erscheinen mir bei aller Liebenswürdigkeit mancher Details nicht auf gleicher Höhe. Von seinem politisch-religiösen Wollen und Wirken habe ich nur dunkle Begriffe. Aber Du kannst glauben, dass ich mich nach meiner Art auch diesmal an das mir Geniessbare hielt und das Andere al suo liegen liess. Von einer Missempfindung keine Rede. Wenn er meine Lebhaftigkeit so auslegte, als ob ich ihm zu Ehren besondere Anstrengungen, gleichsam ihm die honneurs meines Geistes hätte machen wollen, so siehst Du daraus nur eben wieder, wie sehr er sich als den zu Feiernden betrachtet. Du magst ihm immerhin diesen irrigen Glauben benehmen und ihn versichern, dass unter all meinen Schoossünden die Empfindlichkeit die geringste sei. Er äusserte mir, es wundre ihn nicht, dass meine Nerven gelitten hätten, da ich mich so lebhaft äussere, u. setzte sehr naiv hinzu: Ob ich das immer thäte? Ich musste lächeln und erbat mir statt aller Antwort das Zeugniß meines Freundes Schneegans, der bei uns stand. Er aber schien zu glauben, ich hätte ihm zu Ehren ein Feuerwerk abbrennen wollen. Freilich wird es mir ein wenig leichter als ihm, mich auf Deutsch auszu-drücken.

Von alle dem, φίλτατε, sagst Du ihm Nichts, als dass ich hoffte, wenn er wiederkäme, Mehr von ihm zu haben. Hätte er denselben Wunsch gehegt, so wäre er nicht eine Woche in München geblieben, ohne mich aufzusuchen.

Inzwischen ist sein grosser Rivale aus Italien heimgekehrt, und wir finden uns fast einen um den andern Tag in jenem Kneipchen zusammen — Mittags kurz vor Tische — das ihn, wie es scheint, bis an sein seliges Ende in München fesseln wird. Er gab mir seine *Nora*, die ich mit höchster Bewunderung, in athemloser Spannung gelesen habe. Ein Meisterstück der Charakteristik,

dem wir nichts Ähnliches heutzutage an die Seite zu setzen haben, mit einer technischen Virtuosität, gegen welche die Mache der Franzosen bloss Schachspielkünste aufzuweisen hat. Das Stück ist leider nicht aus mit dem Schluss. Die beiden Menschen können ihr letztes Wort noch nicht gesprochen haben, da sie sich diese drei Akte hindurch beide noch in unreifem Zustande befinden. Was wird weiter, wenn das Kind nach der Trennung zum Weibe ausreift, und der Mann, der ihr bisher nur gab, so viel sie zu bedürfen schien, und darüber selbst aus seiner egoistischen Enge nicht herauskam, zu sich selbst kommt und sie nicht mehr findet? Und wenn wirklich in der kindisch-unsittlichen Weiberseele mit der Erkenntniss, dass sie noch nicht geliebt hat, die Sehnsucht nach Liebe erwacht, sie ihrer drei Kinder sich erinnert, ihres Mannes, den sie doch allzu herb für einen Mangel seiner Natur hat büssen lassen, da ihr eigenes Naturell nichts weniger als unanfechtbar dasteht? In summa: es ist noch ein vierter Akt zu schreiben oder ein zweites Stück. Aber was vorliegt, ist bis zum letzten Wort von der zwingendsten Consequenz und mir doppelt werth, da ein wohlfeiles Compromiss, wie es leider die *Stützen der Gesellschaft* entstellt und mir unleidlich macht, hier mit grösster Sicherheit verschmäht worden ist. — Ein wundersamer Mann, dieser Norweger! Trotz seiner Schrullen, Schwerflüssigkeit und stellenweisen Confusion mir weit näher und lieber als sein landsmännischer Gegenpol.

So! Und nun hab' ich für diesmal den Sack ausgeleert. Lebewohl und lass bald wieder von Dir hören. Und liebe Deinen Nächsten, wenn auch nicht ganz wie Dich selbst, doch so alteregoistisch wie möglich. Grüsse die Frau und küsse das Kind von Deinem

P. H.

509 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Berlin. Zelten 16. N. W.
24. Febr. 80.¹

Liebster Freund! ich hatte seit lange dir viel zu sagen, konnte aber nicht zum Schreiben kommen, weil ich von Arbeit allzu sehr in Anspruch genommen war. Nun will ich mich ausplaudern, denn gestern hielt ich hier (an der sogen. Humboldtakademie) den letzten Vortrag² und gab auch gleichzeitig Rodenberg den Schluss eines Artikels, den ich über Mérimée geschrieben habe³. Meine Vorträge hier haben recht vielen Erfolg gehabt.

Unterdessen bin ich aber und zwar seit 15 Dec. ungefähr der Gegenstand eines wüthenden Zeitungskampfes in Dänemark gewesen. Ich habe oft pr. Tag 5-9 Artikel für und gegen mich erhalten so dass, wie eine Dame kürzlich sehr richtig mir schrieb, man glauben solle, das ganze geistige Leben in Dänemark hänge davon ab, ob ich hier oder dort wohne.

Dass die Bestrebungen einer politischen Partei, meine Anstellung in Kopenhagen zu hindern, diesmal durch Ueberrumpelung siegte, setzte nämlich viel böses Blut. Die jüngeren Dichter und Schriftsteller fielen über die Männer her, die dieses schöne Stück Arbeit geleistet hatten, und in ihrem bösen Gewissen, weil sie die Sache unpopulär wussten, & um ihre That zu rechtfertigen liessen diese jetzt auf einmal alles Geschütz gegen mich spielen. Da nur zwei Hauptstadtblätter für mich sind, 7-8 dagegen sich gegen mich äusserst feindlich stellen, kannst du dir den Zeitungslärm denken⁴. (Ich habe mich sogar eines Tages öffentlich gegen die Beschuldigung wehren müssen, dass ich daran denke, die Kinder der ärmeren Klassen schmerzlos zu tödten)⁵.

Da die Sache dir unverständlich klingen muss, will ich dir mit zwei Worten die Sachlage erklären. Das geistige Leben Däne-

marks wird — was die ältere Generation betrifft — noch immer von unseren Sedanmännern beherrscht, den sogenannten Nationalliberalen, die jetzt völlig ideenlos geworden sind und in dem alten Hass gegen Deutschland spekuliren. Sie sind orthodox und national, in politischer Hinsicht ultrareactionär. Sie haben das Land in zwei feindliche Theile gesplittet: auf der einen Seite Kopenhagen (und die Paar anderen Städte, die ganz klein sind) auf der andern das Land. Unsere Rechte ist Beamtenpartei, Kopenhagener, unsere Linke Grossbauer.

Nun war es seit 9 Jahren meine Plan, die ganze intelligente Jugend Kopenhagens, die Schriftstellerwelt, die Studenten u. s. w. aus dem Lager der sogenannten «Intelligenz» heraus und den Bauern zuzuführen. Das ist mir nun endlich so zu sagen gelungen. Alles was eine Feder führen kann, die was taugt, die ganze jüngere Literatur, die begabten Söhne der alten Kopenhagenerfamilien gehen jetzt unter meiner Führerschaft mit der Linken, den Bauern zusammen — und so haben wir die gehässige Spaltung zwischen Land und Stadt überbrückt. Mein Bestreben ist, verstehst du, die Bauern zu civilisiren, für moderne Ideen (Civilehe etc.) empfänglich zu machen, und die Intelligenzen zu humanisiren, ihrer thörichten Standesvorurtheile zu berauben. Es geht und gelingt, aber nimmt natürlich lange Zeit. Da ich nun von meiner Partei, besonders von den Schriftstellern über die Maassen vergöttert und gepriesen werde, werde ich zu gleicher Zeit selbstverständlich mit einer unglaublichen Hartnäckigkeit gehasst und verfolgt. Seit 15 Dec. bis heute ist kein Tag vergangen, der nicht Artikel für und gegen mich brachte. Leider haben meine Nerven in diesem Winter etwas darunter gelitten.

Nur noch dies. Ich liebe dich vom Herzen und hoffe bald von dir zu hören. Meine Frau ist so wohl, wie eine Dame in ihren

höchst merkwürdigen Umständen sein kann, Mitte April will sie die Familie Brandes vermehren. Die kleine Edith ist nun mehr als ein Jahr alt, und erstaunlich niedlich und heiter.

Lass mich nun eine ganze Menge über dich erfahren. Ich habe dich gleich lieb, ob ich oft oder selten schreibe. Die herzlichsten Grüssen von uns beiden an dich und deine beiden Damen.

Ganz dein

G. B.

510 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[Berlin] 6. IV. 80.¹

Du musst es glauben, geliebter Freund, dass deine herzlichen, brüderlichen Worte mir innigst gut gethan haben; Du warst diesmal noch edler wie sonst, indem Du eine winzige Karte mit einem reichhaltigen Brief beantwortetest.

Also Alles ist hier völlig gut, fast leicht überstanden, und Astrid heisst die junge Dame, die von Edith schon mit einer wohlwollenden Neugierde protegirt wird. Sie scheint braun zu werden, hat dunkle Haare, während Edith blond ist, so werden sie hoffentlich ein hübsches Paar ausmachen. Nur Eins war Schade bei Eurem Besuch, dass Ihr meine Frau nicht mehr zu ihrem Vortheil sahet; sie hat sonst einen sehr schönen Wuchs und sieht nicht zu täglich so aus im Gesicht. Gleichviel, ein anderes Mal besser Glück.

Es freut mich sehr, dass du so frisch, kammeradlich-ehrerbietig, thränenfrei gefeiert wurde. Freilich gehen einige Anspielungen in den heiteren Versen mir verloren. Das Tagebuch des abstracten Verführers muss danach höchst possierlich und belustigend wirken. Ist es nicht eigentlich trotz des riesigen Talents abscheulich, fast wahnsinnig vor Unnatur? Vor 40 Jahren hätte es in Deutschland enthousiastische Leser gefunden, jetzt

darf es wohl kaum viele hoffen². Natürlich darf Fr. Klingensfeld über mein Büchlein disponiren, wie sie will. Lasest du die dumme Brochure, die einer der Kierkegaardmanen Deutschen, Herr Bärthold gegen mich schrieb, das war glaube ich die 18te Brochure die gegen mich geschrieben wurde³. Und weisst du dass ein anderer eben so Kierkegaardmaner Deutscher Herr Gottsched nach Kopenhagen gereist ist und die Herausgabe der Kierkegaardschen Journale auf seinen Kosten übernommen hat?⁴

Meine paar Freunde im Norden pflegen wie du mein Büchlein über K. als mein Bestes zu betrachten; hier erregte es aber nicht das geringste Aufsehen. Alle sagten einstimmig, der Gegenstand habe kein Interesse. So auch die englischen Zeitungen⁵. Man hat heutzutage keine Geduld. Die Zeitungslecture verdirbt die Leser. Du nennst Fr. Klingensfeld «die Uebersetzerin des *Adam Homo*», d. h. wohl einer ungedruckten Uebersetzung, nicht wahr, denn ich sah nie eine solche.

Was du mir über den *Mérimée* sagtest, geliebter Freund, war äusserst wohlwollend, ist mir aber nicht genug d. h. ist nicht was ich gern hören möchte. Du willst mich nicht so kindisch eitel glauben, dass ich dir ein Compliment abbetteln will, ich wollte aber gern wissen, eben weil ich mir mit diesem Aufsatz enorme Mühe gemacht hat:

1) Wie nimmt es sich aus, klingt es in sprachlicher Hinsicht natürlich und gut? (O ich, der ich ein so schönes dänisch schreibe!) Ich muss fragen, denn ich kann es ja selbst nicht unmittelbar fühlen.

2) Täuscht mir meine Selbstliebe oder ist dies nicht besser, ich meine theils klarer und genauer, theils tiefer als was Eure anderen Essayisten in dieser Art machen? Ich meine Julian Schmidt, Hettner u. s. w. Ich las heute z. B. einen Aufsatz von Pfau über

Zola in *Nord und Süd*⁶. Das ist nach meinem Sinn gar nicht geschrieben, gar nicht gedacht; es ist keine Composition darin; er benutzt ganze Capitel um den Inhalt von dem Drittel eines Romans zu erzählen. Das erste und das letzte Wort correspondiren nicht, kurz es ist nicht componirt. Bei mir kann man den Inhalt von jedem Abschnitt mit einem Wort («Ursprüngliche Anlagen», «Localfarbe», «Stil» oder ähnlichem) bezeichnen. Diese Leute haben keine philosophische Schule durchgemacht.

3) Die Hauptsache. Welche sind meine Fehler? Warum gefalle ich im Ganzen so wenig? was soll ich vermeiden? Schreibe ich vielleicht zu gedrängt? Ich ahne, dass es sehr undeutsch gefühlt und gedacht ist, was ich schreibe, weiss aber nicht nach welchem Ziel ich streben soll.

Ach wie setzte ich deine Geduld auf Probe! langweile dich mit Fragen! Ich will aber nur eine absolut lakonische Antwort, Antwort auf einer Karte. Du machst mir einen wahren Dienst damit, du bist ja der Meister. Ich knie vor Frau Anna und bitte mit Handkuss um Verzeihung für den egoistischen Brief. Die Ärmste, sie liest ihn noch!

Ganz dein

G. B.

511 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Berlin. Zelten 16. N. W.
19. 6. 80.

Mein geliebter Freund!

Ich habe lange Land- und Seereisen gemacht, war mehr als 200 Meilen gegen Norden von hier, seit ich dir zuletzt ein Lebenszeichen gab. Deine Karte traf mich in Christiania¹. Ich habe dort und in Bergen Vorträge gehalten. Wohl wütheten wie gewöhnlich die Pfaffen gegen mich, schrieben, es sei «Christus zu geisseln, ihm ins Gesicht zu spuken» Vorlesungen von mir zu hören, aber ich gewann mir doch Gehör. In Christiania fing ich mit 200 Zu-

hörer an und erreichte nach nur 2 oder 3 Stunden 430, in Bergen fing ich mit 197 an und stieg bis zu 570. Dort geschah das Komische, dass ein Theologe mich leidenschaftlich angriff, dass ich die Dreieinigkeit «altes Schulgeplauder» genannt habe, und so unwissend war der Mensch, dass er eine Stelle von den 3 Einheiten in der französ. Tragoedie als gegen die Dreieinigkeit gerichtet auffasste. Ich antwortete ihm vom Katheder aus und hatte leichtes Spiel².

Hier traf ich im Ganzen Alles wohl, nur ist meine kl. Edith, die älteste, wegen des Zahnens etwas irritabel und nervös, weswegen wir nach dem Rathe des Artztes den Monat Juli und die erste Woche Augusts in einem kl. Landhaus bei Kopenhagen in der Nähe des Sunds verbringen werden. Meine Adresse ist vom 1 Juli ab Marstrandsvei 4. Kopenhagen. Ø. Das letzte Wunderzeichen bedeutet Oe, dass heisst Osten.

Der junge Paulsen, den du nennst, hat mir mit einer rührenden Anhänglichkeit geschrieben und sein Buch geschickt³. Wie Schade, dass er so mässig begabt ist. Ich bringe es nicht über mein Herz ihm zu sagen, wie wenig er in Norwegen geschätzt ist. Er wird eigentlich gar nicht mitgerechnet. Zu seinem Unglück ist eben jetzt ein entzückendes, grosses Talent, ein junger Romanschriftsteller, Namens Alexander Kjelland aufgetreten, der ihn absolut in Schatten stellt.

Du hättest das Leben nicht ausgehalten, das ich in Norwegen führte, ich war jeden Abend der 6 Wochen, den ich nicht auf einem Schiff verbrachte, in Gesellschaft geladen, und sah mir die Menschen an. Ich freue mich lebhaft über den kürzlich gewonnenen Sieg des Storthings, der dich wenig interessiren kann⁴.

Ich will dir aber den norwegischen König durch eine Anekdote malen. In Mora in Dalarne (Dalkarlien) hielt Gustav Vasa eine berühmte Rede gegen die dänische Tyrannei und von dort ging

die Befreiung Schwedens aus. Diese Rede ist von Schulkindern durch ein Paar Jahrhunderte gelesen worden und wurde in Granit gehauen in die Kirche von Mora eingefasst. König Oscar kommt dahin, hält, redeselig wie er ist, eine ganz schaaale Festrede am historischen Ort, und lässt selbst diese Rede in Stein hauen und gegenüber der Rede Gustav Vasa's in der Kirche anbringen⁵. Er ist ein Ludwig 1 von Baiern mit noch weniger Talent.

Erzähle mir, bitte, ein wenig über deine Arbeiten, was dir schon gelungen ist und was dir im Augenblicke gelingt — und freundlichste Grüsse von uns beiden an Frau Anna und das Fräulein. Ich habe mit Freuden gehört, dass du ein ehrwürdiger Grossvater geworden bist und sende meinen zu späten Glückwunsch.

Ganz dein

Georg B.

512 Paul Heyse à Georg Brandes.

[Alexandersbad 1-7-1880]

Liebster Bruder — — — —¹.

Der summarische Bericht über Deine nordischen Heerfahrten ergötzt mich immer sehr. Weit lieber wäre ich — versteht sich, in der Tarnkappe — dabei und sähe Dich reden (denn das Hören hülfe mir nicht viel), schmausen, betoastet werden und das Nachtgevögel ohnmächtig Dein tapferes Haupt umflattern. Die Geschichte mit der Dreieinigkeit ist kostbar. Es wird doch langsamer Tag gegen den Pol zu als bei uns.

Sorge für eine gute Übersetzung des neu aufgetauchten jungen Talents. Wir leiden so bitteren Mangel an hoffnungsvollem Nachwuchs, dass wir froh sind, die Scandinaven halb u. halb zu den Unsern rechnen zu dürfen. Der junge Paulsen hat eine längere Novelle, *Margherita* geschrieben, die Fr. Klingensfeld übersetzt hat. Viel sehr Grünes, aber doch auch Blüten dazwischen von gesundem, etwas herbem Duft, eine psychologische Feinheit und

Energie, die mich trotz Deines Kopfschüttelns für den guten, munteren Menschen ein günstiges Vorurtheil fassen lässt. Es wird Alles darauf ankommen (wie überall), wie sich der Mensch in ihm auswächst, der einstweilen trotz seiner dreissig, sich noch gebärdet wie ein ungelenker junger Newfoundländer. Nun kann ich freilich nicht beurtheilen, wie er sich im Original ausnimmt.

Ich hier liege ganz brach, componire an einem Kleeblatt provenzalischer Geschichtchen, die ich dem modernen Zolismus in die Zähne und zur Lust und Erbauung zu schreiben gedenke. Vielleicht kommt die Welt doch bald wieder dahinter, dass die schmutzige Wäsche einer Courtisane auf die Länge sich übler ausnimmt, als reinliches Linnen und edle Seide, in schönen luftigen Falten um gesunde, keusche Glieder geschmiegt. Findest Du nicht auch, dass diese Veristen, wie sie sich in Italien nennen, dem Publikum doch nur ein X für ein U machen, da sie ja durchaus nicht bloss Schwurgerichtsakten abdrucken lassen, sondern sich ihre Schmutzhäufchen und Laster-Immondezzai sorgsam zusammen klauben, mit sehr raffinierter Auswahl, aus der lieben wahrhaftigen Natur ja nur das Fauligste und Missdürftigste herauszufischen? So folgen sie also wieder nur einer certa idea und unterscheiden sich von den verachteten Idealisten nur dadurch, dass sie die asa foetida dem Rosenduft vorziehen, worüber sich, als über eine Geschmackssache, nicht streiten lässt.

Eben kommt die Post, ich muss einen Haufen Briefe lesen u. eilig Correcturen machen. Dies Blatt soll Dir nur sagen, dass meine Gedanken Dir auch über das Wasser folgen und Dir alles Gute für alles Deine wünschen. Grüsse mir Deine liebenswürdige Frau schönstens u. sei umarmt von Deinem getreuesten

Paul Heyse.

Alexandersbad bei Wunsiedel

1. Juli 1880.

513 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen. Marstrandsvei 4. Ø.
D. 2 Sept. 80.¹

Geliebter Freund! Ich habe nur deswegen so lange geschwiegen, weil meine malcontente Stimmung mir keinen ordentlichen Brief möglich machte. Jetzt ist zwar die schlechte Stimmung nicht gewichen, ich leide aber selbst zu viel darunter, wenn unser Briefwechsel zu sparsam wird. Die Rollen sind unter uns umgetauscht: ich bin niedergeschlagen, Du hoffentlich noch immer aus deinen Sorgen um Frau und Tochter hinaus und bei gutem Arbeitsmuth.

Ich habe hier in Zerstretheit und dummen Zerstreungen fast zwei Monate verloren. Die Hauptursache meiner Kummer ist, dass die Arbeit mir nach und nach fast unmöglich geworden ist; secundäre Ursachen sind der Sturz eines dänischen Unterrichtsministers an den ich viele Hoffnungen (zum Theil auch für meine eigene Zukunft) geknüpft hatte² und die allgemeine innere politische Lage meines Vaterlandes. Dies unselige und unglückliche Land mit dem kolossalen Haupt und dem kleinen Körper, wo eine von der niederträchtigsten Journalistik Europa's in Grund und Boden demoralisirte und desorientirte Hauptstadt alles Leben und alle Macht absorbt, geht so langsam vorwärts, dass es mich zur Verzweiflung bringt. Seit ich in Deutschland wohne, geht es mit der Minorität, die ich hier repräsentire, social und politisch zurück, meine Gegenwart hier wird von allen, die mich sehen, gewünscht und diese Gegenwart, die so aufreibend, so tödtlich ermüdend ist, scheint mir selbst fast nothwendig, wenn nicht Alles, was ich in meiner Jugend gegründet habe, von meinen mächtigen Feinden zerstört werden soll. Alle sagen sie nur: Sie müssen von Deutschland zurückkehren — und doch

möchte ich so ungern in dieser Ecke der Welt, von Europa isolirt, leben und sterben. Hierzu kommt, dass zur Zeit auf keine Anstellung für mich zu denken ist, die Mittel, sich schriftstellerisch zu ernähren, sind hier geringer als in Deutschland, besonders wo kein Blatt, das zahlen kann, mir seine Spalten öffnet. Ich musste wieder eine Zeitschrift oder ein Wochenblatt herausgeben, wieder wie Esau leben: die Hand Aller gegen mich. Die Aussichten sind nicht verlockend. Ich kann mir es aber nicht verhehlen: Hier habe ich eine Aufgabe, in Deutschland keine; hier bin ich nothwendig, in Deutschland überflüssig, hier beherrsche ich die Sprache, in Deutschland bin und bleibe ich in der Sprache unsicher. Ich bin wohl zu eng mit den nordischen Verhältnissen verknüpft um anderswo meine Fähigkeiten zu Verwendung bringen zu können. — Ich habe meine Litanei und meine quälenden Zweifel abgebeichtet, jetzt noch ein Paar Worte über Häusliches Leben. Die beiden Gören Edith und Astrid gedeihen aufs Allerbeste, Edith läuft im Garten umher und plaudert Deutsch und Dänisch durcheinander. Meine Frau hat sich hier sehr gut erholt. Der Sommer war wunderbar, fast an keinem einzigen Tage schlechtes Wetter. Ausser dem Naturgenuss hatten wir auch etwas Kunstgenuss indem Sarah Bernhardt hier einige Vorstellungen gab. Kopenhagen war wie toll vor wirklichem und affektirtem Enthousiasmus³.

Ich wünsche dir Glück zu deinem provenzalischen Sachen; meine Sympathien gehen wohl dem Realismus um einen Strich näher als die deinen, aber *Nana* hat mich völlig angewidert, ich hatte eine Art von «Schmutzfieber», während ich das Buch mühsam las. Ich wurde fast krank darüber. Vergiss aber nicht, wie viel wahres Talent selbst in solcher Schöpfung steckt. Grüsse die deinen aufs innigste von uns beiden, und habe mich lieb,

selbst wenn ich wie jetzt ein Ritter von der traurigen Gestalt bin⁴.

Dein

Georg B.

514 Paul Heyse à Georg Brandes.

Engelberg. 21. IX. 80.

Ich habe seit 8 Tagen Deinen Brief, Geliebtester.

— — — —¹

Was Du mir von Deiner Lage schreibst, klingt wahrlich nicht sehr triumphirend. Aber Du hast so viel hohe Lebensgüter schon erobert, und so frische Kraft, sie zu behaupten, dass die Unsicherheit Deiner äussren Lage Dir nicht ans Mark fressen kann. Wenn ich Dich recht verstehe, ist es auch mehr die nagende Wuth über die unbesiegbare Macht der bösen Zwingherrschaft rings um Dich her, — als deren Symptom Dein eigenes Schicksal Dir täglich vor Augen steht, — was Dir das stille vergnügliche Fortarbeiten hemmt u. verkümmert. Um desshalb scheint es mir fast gerathener, dennoch für die nächsten Jahre diesen Zuständen Dich zu entrücken, um nicht täglich durch den Anblick hochmüthiger Gegner und durch die Nadelstiche der Niedertracht empört zu werden. Ich weiss freilich nicht, ob Dein leibhaftiger Antheil am Kampf unerlässlich ist. Vielleicht aber ist Dein Name, wenn er von fern herüberklingt, wirksamer als in unmittelbarer Gegenwart. Und so hättest Du Deine «Aufgabe» auch in Deutschland. Dass Dein Name sich immer weitere Bahn bricht, sehe ich aus vielfachen Zeichen. In Alexandersbad hatte ein liebenswürdiges Hamburger Ehepaar nichts Eiligeres zu thun, als die *Rundschau*-Nummer mit Deinem *Mérimée* und Deinem *Lassalle* auszupacken. Sie machten eifrig Propaganda für Dich, und ich secundirte nicht schlecht. Und so begegnen mir aller Orten und Enden Leute, die auf die *Hauptströmungen* schwören, zumal in unsrer jungen Literatur.

Höre, Du könntest mir einen rechten Gefallen thun, wenn Du mir umgehend auf einer Postkarte sagtest, ob Du wohl geneigt wärest, zu der trefflichen Übersetzung des *Adam Homo*, die meine junge (34 J. alte) Freundin Emma Klingensfeld gemacht hat u. die wahrscheinlich bei Brockhaus erscheint, eine kleine Vorrede zu schreiben, den Dichter u. sein Werk in kurzen Zügen charakterisierend. Der Verleger hat sich deshalb auf mich verlassen, ich pflege aber nicht von Etwas zu reden, was mir nur zum zehnten Theil, vom Hörensagen, bekannt ist. Du könntest Dänisch schreiben, ganz nach Deiner Bequemlichkeit (obwohl Dein Deutsch sich jetzt sehr sehen lassen kann), und es wäre Deinem Landsmann doch ein grosser Dienst damit erwiesen. Adressire nach München, die Schweizer Adresse ist allzu unsicher. Am 7ten October denken wir spätestens zurückzusein, doch ist dafür gesorgt, dass mir alle Briefe pünktlich nachreisen.

— — — —²

Lebwohl, lieber Bruder, und habe Freude an Dir u. allem Deinen. Es umarmt Dich Dein getreuester

P. H.

515 Georg Brandes à Paul Heyse.

[Vers le 25 septembre 1880]
Berlin. Zelten 16 N. W.

Recht herzlichen Dank, sollst du, geliebtester Freund, für den heute erhaltenen Brief haben. Nicht dass ich sogleich mich zu der Ansicht bekehrt habe, die Hamburger, von denen du erzählst, hätten viele Meinungsgenossen, aber ich sehe die Absicht, und weit entfernt verstimmt zu werden, fühle ich mich gerührt und drücke dir die Hand.

Es thut mir innig leid, dass du selbst Sorgen und ernstere Sorgen hast als die meinen.

Auf deine freundliche Frage antworte ich. Ich bin nicht unwillig für *Adam Homo* eine Einleitung zu liefern, wenn 1) der Vorleger den Wunsch hegt (er wollte selbstverständlich 1000 mal lieber deinen Namen haben) 2) die Dame mit meiner Hülfe zufriedener wäre. Ich kenne sie persönlich gar nicht und weiss nicht ob sie als Kennerin der dän. Litt. für oder gegen mich ist. Ich bitte sie im bejahenden Fall selbst mit mir in Verbindung zu treten. Es wird ihr vielleicht bekannt sein dass ich (ausser kleineren Artikel) 2 grosse Essays über Paludan-Müller geschrieben habe, das eine findet sich in meinem Buche «Aesthetische Studien» das andere in dem Band «Dänische Dichter». Keins von diesen beiden würde sich ohne weiteres für das deutsche Publicum eignen. Ich möchte aber wissen ob sie mit diesen Essays im Ganzen einverstanden ist.

Auf ein anständiges Honorar dürfte ich wohl rechnen. Da ich dir das letzte mal leider vorlamentiren musste, will ich dir heute von einer kl. Freude erzählen, die ich eben erlebt habe. Mein jüngster Bruder ist vorgestern in den Reichstag gewählt worden und mit Glanz mit 1133 Stimmen gegen 390¹. Da, wie du weisst, es mein alter Plan ist, der Bauernpartei intelligente Führer aus meinem nächsten Kreise zu geben und da alle Mittel, die nur denkbar sind, angewandt wurden um die Wahl meines Bruders — der nie früher öffentlich geredet hatte — zu vereiteln, fühle ich diesen Wahlsieg wie einen kleinen Triumph. Der ganze Judenhass, der Pfaffenwuth gegen «die Atheisten», die Journalistenraserei gegen die überlegene Intelligenz, Nichts wurde versäumt um ihn als ein moralisches Ungeheuer zu stempeln: er wolle die Vielweiberei einführen (denn er habe mal eine Geliebte gehabt) er wünsche, dass der Reichstag von lauter Juden bestehe, er wolle die Kirche abschaffen u. s. w. Kurzum er sei der Bruder des Schrecklichen, ja damit du unsere Zustände verstehst, muss

ich dir noch diese Zeilen aus dem gestrigen Brief meines Bruders citiren. «Sonntag und Montag hatte ich auf der Insel meine zwei Wahlversammlungen gehalten und mit jeder Rede sprach ich besser. Dienstag erfahren wir plötzlich dass zwei grosse Kirchspiele im südlichen Langeland nicht stimmen wollten. Man hatte ihnen nämlich eingeredet, dass die, die auf mich stimmten, auf der Heimfahrt todtgeschlagen werden würden. Welche mystische Macht dieses vollbringen sollte, war nicht klar. Zwei Freunde L. und R. fuhren die vier Meilen dahin und redeten den Bauern die Furcht aus.»² Was sagst du? Bin ich in Dänemark überflüssig? Und sieh mit welcher Mehrzahl mein Bruder gewählt wurde. Eine fast ebenso grosse Freude gewährt mir, dass das reactionäre norwegische Ministerium endlich hat weichen müssen³. A propos. Wie geht es wohl Ibsen, von dem ich seit drittehalb Jahre auf Antwort warte und den ich kaum mehr zu meinen Freunden rechnen kann. Ist es wahr, dass er eine Fortsetzung der *Nora* fast fertig hat. Mir scheint diese Idee sehr unglücklich. Es kann nichts anderes sein als ein Versuch die Spiessbürger, die über *Nora* erschracken durch Versöhnung der Eheleute wiederzugewinnen⁴. Und Ibsen ist zu gut und gross dazu.

Unsere Reise mit den zwei kleinen Gören mitten in den Äquinocialstürmen war schlimm und schwer. Aber alles ist glücklich verlaufen und die kleinen gedeihen mit jedem Tag mehr, fast den Augen von Tag zu Tag sichtbar.

Möchte es Frau Anna und Frau Lulu jetzt besser gehen! Ach Wünschen sind ohnmächtig, aber die meinen kommen vom Herzen. Meine Frau, die so viel von der schwachen Gesundheit Frau Annas gehört hatte, spricht oft davon, wie wohl und schön sie trotz alledem aussieht und bittet mich ihren besten Gruss an die Damen und dich zu bestellen. — Wenn du wieder in München

bist, so grüsse mir mal den jungen Paulsen. Er ist so ein braver Kerl.

Ich bin ganz dein Freund

G. B.

516 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[Berlin] 28. 12. 80.¹

Ganz ausserordentlich gern möchte ich wissen, Liebster, welchen Eindruck «Paris, la grand' ville» auf dich gemacht hat. Zwar hättest du sie 20 Jahr früher sehen sollen, wenn von einem wirklichen Eindruck die Rede sein sollte. Aber auch jetzt wirst Du vieles zu bewundern gefunden haben, selbst wenn du mit deinem franzosenfeindlichen nil admirari bewappnet ankämost. Doch das letzte traue ich dir ja nicht zu.

Du hast mich in der Zwischenzeit mit deinem neuen Buch² und der Novelle in der *Rundschau*³ wieder so reich beschenkt, dass mir armen Mann, der selbst wenig producirt nur das Danken übrig bleibt. Unter den in der Sammlung erschienenen Novellen sind mir die erste und letzte die liebsten. Die in der *Rundschau* war bezaubernd schön. Ich möchte dir jetzt ohne Naseweisheit eine kleine kritische Frage stellen? Warum auf ein psychologisch richtiges Ganzes immer einen nur künstlerisch richtigen Schluss propfen? Und zwar einer Art Theorie der Novelle zu Lieb. Deine Schlüsse haben oft etwas entweder Gewaltames, oder Arrangirtes. Du magst eine Geschichte nicht in den Sand sich verlaufen lassen wie so viele wirkliche Erlebnisse es thun. Ich kann dies verstehen ohne es ganz zu billigen. Du verlierst dadurch das Ungezwungene der natürlichen Begebenheiten und die innere Form des psychologischen Vorgangs bleibt ja doch. Es findet sich jetzt öfter eine Ründung, wo man stark die Künstlerhand spürt. Die Empfindung wird gespaltet; man hat Befriedigung, aesthetische Befriedigung über die schöne Cirkel-

oder Ovallinie des Ganzen, glaubt aber nicht recht an den Ausgang. Prüfe ob du aus dieser Bemerkung etwas machen kannst.

Ich lebe körperlich in Berlin, aber geistig ganz in den nordischen Verhältnissen. Mein Bruder hat als Parlamentsredner ein nicht geahntes Talent verrathen und alle Erwartungen übertroffen. Er ist schon einer der Führer unserer Linken. Wir haben mehrere Blätter erweitert und verbessert, Geld für eins gesammelt, das auf schwachen Füßen stand, und alle Meinungs-genossen sind uns mit schöner Bereitwilligkeit entgegen gekommen. In Deutschland dagegen ist bei der herrschenden obscurantistischen Reaction Nichts mehr, was mich politisch interessirt. Ich denke stark an die Rückkehr. Sage dies aber nicht an Ibsen, denn er schreibt es dann gleich nach Kopenhagen. Dort schiesst jetzt eine reiche Litteratur empor.

Von der neuesten deutschen Litt. habe ich wenig gelesen, aber ich bin unglücklich über den *Don Juan* von Hopfen. Er hat mir's geschenkt und ich muss mit ihm darüber sprechen. Aber was sagen! Es scheint mir absolut leer und dumm; kaum kann ich mich durcharbeiten, ich der so vieles von ihm wie den *Böswirth* und die *Geschichten des Majors* so sehr schätze⁴. Ich weiss nicht was ihm fehlt. Eine gewisse Bildung des Herzens und dann ein wenig Philosophie im allgemeinsten Sinne dieses Wortes.

Ich bitte dich Fräulein Klingefeld einen Gruss von mir zu bringen, auch dem jungen Paulsen wenn du ihn siehst.

Wir haben mit den beiden kleinen Fräuleins einen guten Weihnachten gefeiert. Wir senden Frau Anna und Fräulein Clärchen und Dir die besten Wünsche für das neue Jahr.

Ganz Dein

G. B.

517 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 31-12-1880]

Du standest lange auf meiner Briefgläubigerliste obenan, Geliebtester, und heute hätte ich Dir jedenfalls geschrieben, auch ohne Dein Zuvorkommen, was Du mir wohl aufs Wort glauben wirst. Denn gestern erst habe ich den letzten Strich an einer Arbeit gethan, die mich vor und seit Paris in Athem gehalten hat, so dass ich con amore Nichts daneben thun konnte. (Eine seltsame antik-romantische Tragödie ist es, kein Geringerer der Held als Alkibiades, mit dem ich schon im vorigen Jahre bis zur Ermattung gerungen hatte, und den ich jetzt endlich bezwungen zu haben glaube.)¹ Diese Arbeit hatte mir so zugesetzt, dass meine kluge Frau für nöthig fand, mich ihr plötzlich zu entführen. Sie fand, es gebe keine bessere Erfrischung, als einen Mundvoll Boulevard-Luft, und hat — wie immer — Recht behalten. Was ich sonst dort gefunden, ist schwer oder leicht in kurzen Worten zu sagen. Franzosenfeindliche Stimmung habe ich nie gekannt und war zum admirari trefflich disponiert, habe auch Vieles Wundersame und Wundervolle gefunden. Zweierlei fehlte freilich zum vollen Geniessen: Grüne Bäume und liebenswürdige Menschen. Auf Beides haben wir von vorn herein verzichten müssen, da nur 10 Tage in der zweiten Novemberhälfte uns vergönnt waren. So haben wir nicht daran denken dürfen, Menschen aufzusuchen, und uns auf die Stadt, die Sammlungen, die Theater beschränkt. Lügen kann ich nicht, dass mich das Volk tief enttäuscht hat. Mein an italienische Menschlichkeit verwöhntes Auge u. Gemüth ging bei dieser nüchternen, physiognomielosen, höflich correcten und gänzlich unmalerischen Bevölkerung leer aus. Und ähnlich erging es mir mit dem Eindruck der Stadt, wenn ich das Louvre, Cluny u. den Märchenbau der grossen Oper ausnehme. Ich vermisste schmerzlich das alte

Paris — wie kläglich sieht es heut um die säuberlich abgeputzte Notre-dame aus! — und die tausend charakteristischen Winkel und erhabenen Mittelpunkte italienischer Städte. Im Grunde ist das Unabsehbliche u. Unermessliche, das sich aus lauter phantasielosen Détails zusammensetzt, der Charakter dieser ganzen Weltstadt, so dass der Reiz sich in der unmittelbaren Gegenwart erschöpft und in der Nachwirkung erblasst. Zu längerem Bleiben und Theilnehmen an dem dortigen Leben mag es gerade gut und willkommen sein, dass die Coulissen sich nicht vordrängen, die eigentliche Action nicht behindern, während sie in Rom, Neapel, Venedig, ja noch in Florenz so wichtig sind, dass es ziemlich gleichgültig scheint, was sich zwischen ihnen abspielt.

Wie einem deutschen Dramatiker a. D. zu Muthe werden muss, wenn er sieht, welche Menschendarsteller es giebt und welch ein Publicum, das ihnen die verhaltensten Naturlaute von den Lippen liest, kannst Du Dir ungefähr denken. Ich war froh, dass ich ein dramatisches Gedicht zurückgelassen hatte, welches von vorn herein mit der heutigen Lumpenwelt nichts gemein hat. Im Stillen habe ich blutige Thränen geweint. Gerade meine novellistische Ader hätte mich in Frankreich befähigt, gute Komödien zu machen. Wer aber hat in Deutschland Sinn u. Ohr für gebrochene Töne und eine Charakteristik, die über den landläufigen Rollenfach-Schematismus hinausgeht?

Was nun meinen letzten Band betrifft, so bin ich nur zu sehr Deiner Meinung, dass ich nur für 1 u. 4 die volle Verantwortung übernehmen kann. Die beiden mittleren Geschichten habe ich so sehr *invitis nervis* zu Stande gebracht, dass ich sie gern zurückgenommen hätte, wenn dergleichen möglich wäre. Das Motiv von No 2 war auf etwas viel Tieferes angelegt, als auf die magere Blüthe auf die es jetzt sich ausgewachsen. No 3 enthält die Ansätze zu einem humoristischen Roman, der Rom von der

Kehrseite höchst erbaulich hätte spiegeln sollen und nun zu einer unzulänglichen Skizze zusammengeschrumpft ist, denn ich war unfähig damals — und leider auch heute noch — eine Arbeit länger als 14 Tage mit gleichmässiger Kraft durchzuführen. Habeant sibi! Man muss eins ins andere rechnen, und die fünf Provenzalen, die ich zu Ostern bringe, sind wenigstens sämtlich aus freier Stimmung und nicht hinter dem Rücken meiner Nerven erzeugt worden. Deine theoretischen Bedenken — vielmehr Deine Bedenken gegen eine vermeintliche Novellentheorie, der ich anhinge — sind mir nicht ganz verständlich; wenigstens nicht, welche meiner Geschichten sie Dir eingegeben. Ich componiere freilich meine Stoffe, d. h. ich suche den menschlichen Schicksalen die möglichste Tiefe u. Höhe abzugewinnen, deren sie nach der Natur der Charaktere fähig sind. In so fern stehe ich im vollsten Gegensatz zu den modernen Realisten, die sogar ein Vergnügen darin finden, die Wirklichkeit mit allen Dummheiten, die sie macht, allen sinnlosen Zufällen, an denen sie laboriert, zu copieren. Ja, sie bemühen sich recht geflissentlich, durch diese unverantwortlichen Mächte, die eine reine und volle Entwicklung oft so brutal in ihrem Flusse hemmen, den Leser zu verblüffen und — wie es zumal Turgenjew mit Vorliebe thut — «das Unzulängliche» zum «Ereignis» werden zu lassen. Aber wenn Du genauer zusiehst, Liebster, ist hier genau so viel «Arrangiertes», wie in Dichtungen, die einer Art Logik der Entwicklung den Lauf lassen, ohne sie durch Willkürliches zu unterbrechen. Ich kenne von Zola nur *La faute de l'abbé Mouret*. Die Blödsinnige, die am Schluss der Beerdigung über die Kirchhofmauer schreit: *La vache a fait un veau!* ist ein arrangiertes Cynismus pur et simple. Ob man an einem solchen mehr Gefallen findet als an einem reinen Ausklingen einer tragischen Stimmung, an dem es ja in der Wirklichkeit auch nicht fehlt, ist Geschmacks-

Temperaments-, Überzeugungssache. Wenn ich doch einmal wählen muss — und Jeder, der nicht bloss Gerichtsverhandlungen berichtet, muss es — warum soll ich mich dem Begriff der Kunst näher anschliessen, wenn ich das Hässliche, Schrofne, Widersinnige u. Desperate wähle, als wenn ich Charaktere schildere, die einer aufstrebenden Entwicklung fähig sind und dieselbe bis zu einer gewissen Höhe durchführen? Ist jenes Verfahren «ungezwungener» als dieses? Freilich wenn man den Zwang merkt, hat der Dichter verspielt. Und wir leben in einer Zeit, die freilich nur an die Wirklichkeit des Absurden, des Hoffnungslosen, des Verstimmenden zu glauben vorgiebt, die Dissonanz für das Entscheidende in der Musik hält und alles Harmonische akademisch schilt. Siehst du, liebster Freund, hierüber liesse sich ein Buch schreiben. Nur ich dürfte es nicht schreiben, da es wie ein Buch pro domo herauskäme. Ich kann ja nicht wissen, ob z. B. in der *Hexe vom Corso* meine plastische Kraft ausgereicht hat, den Schluss nothwendig und überzeugend zu gestalten. Dass er aber nicht der beliebten Cirkel- oder Ovallinie zu Liebe erfunden, sondern vom ersten Anfang an so u. nicht anders imaginiert worden ist, kann ich versichern. Ein Weib von diesem Zuschnitt wird unter Umständen sich ganz anders aus dem Handel ziehen, ins Kleine, Feige u. Gemeine hinabsinken — u. Turgenjew hätte sicher ein solches desinere in piscem vorgezogen. Mir stand diese heroische Höhe des Charakters von vorn herein vor der Seele, nicht als ein ideales Postulat, sondern als die logische Consequenz all ihrer andern Eigenschaften u. jenes römischen Naturells, das ich gut genug studiert habe. Wenn ich nun eine solche Figur lieber darstelle als eine, die um einige Grade tiefer steht, — was geht es die «Realisten» an? Hab' ich doch meine Freude dran. Doch freilich, gemacht muss es sein, und hierüber habe ich kein Urtheil. Nur möchte ich Dich warnen,

vor Anderen, die über Literatur reden, darum gerühmt, dass Du Dich stets offen zu halten weisst, Dein natürliches Wesen frei hältst von schematischen Kategorien und einer neuen Erscheinung und Richtung die ganze Unbefangenheit einer gesunden Genusskraft entgegenbringst. Dies aber schliesst doch nicht aus, dass Du Unterschiede des Werthes statuierst, nicht nur nach dem Gehalt, sondern auch nach der Form. Und jedenfalls wäre es im Interesse Deiner Leser zu wissen, welche Forderungen Deine Natur macht, was Dich am höchsten bewegt und was Dir als eine Grenze erscheint, über welche hinaus der Dichter zum blossen Naturforscher wird, der Material zu literarischen Schöpfungen für Dichterwerke ausgiebt. Dies sollte nicht absolut und analytisch geschehen, sondern an lebendigen Beispielen, die als typische Masstäbe dienten, nach denen Jeder Deine Urtheile sich selbst abmessen könnte. So aber schwankt Dein eigenes Geisterbild — reizend aber undeutlich — zwischen den Zeilen. Pardon, dass ich in der Eile diesen schwierigen Punkt berühre. Ich bin gern bereit, später Mehr davon zu sagen, wenn es nöthig sein sollte, was ich aber bezweifle. —

Hast Du Zola's trefflichen Aufsatz über Flaubert in einer neuen Nr. des *Figaro* beachtet?³

Addio. In fliegender Hast, mit fliegenden Pulsen — denn ich bin wieder auf der Flucht vor meinen Nerven —

Dein

P. H.

519 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[Berlin 1-5-1881]¹

Geliebter Freund! Ich habe deinem jungen Mann nur deshalb noch nicht geschrieben, weil ich die Hände so voll Arbeit hatte, dass ich Niemand empfangen konnte. Es wird in wenigen Tagen

geschehen. Kapp kam nicht zu Dir, weil er nicht durch München kam, da seine Frau erkrankte und sie die Heimreise beschleunigten. Der Vortrag, den ich dir schicken wollte, steht schon in den *Westermanschen* Heften, aber nicht Einen Separatabzug hab' ich noch erhalten². Vielleicht hältst Du die Hefte; ich finde selbst diese kleine Stück Arbeit gut; es liegt viel Studium dahinter.

Ich schreibe um mir einen Rath auszubitten. Verzeih dass es dir ein Bischen Zeit rauben kann, ihn zu geben, ich kenne aber sonst Niemand, dem ich den Geschmack und die literarische Feinfühligkeit zutraue, die nothwendig sind um mir zu rathen.

Die *Hauptströmungen* werden in neuem Verlag und in neuer Ausstattung als Originalausgabe erscheinen. Der erste und der neue 5te Band noch in diesem Jahr. Der erste Band wird völlig umgearbeitet, besser componirt, und überhaupt vermehrt. Die Einleitung des Uebersetzers fällt selbstverständlich fort und muss durch eine Vorrede, die es mir zu schreiben schwer wird, ersetzt werden. Nun steht aber die Einleitung zurück. Sie ist gewissermassen der Schlüssel des Buchs, sie erklärt die Entstehung desselben und ist das, was in der dänischen Litteratur Epoche gemacht hat. Aber kann sie, soll sie in der deutschen Ausgabe stehen bleiben, da sie sich ja so ganz auf Dänemark bezieht? Sie scheint mir nicht dableiben und nicht wegfallen zu können. Was sagst Du?

Und wenn du diese Frage beantwortet hast, so bitte hilf mir auch ein Bischen mit dieser: Ich will in der Vorrede mich mit ein Paar Worten persönlich dem deutschen Publikum vorstellen als Einer, der jetzt allein gehen kann, die Krücke des Uebersetzers nicht mehr braucht. Aber die frühere Einleitung enthielt Verschiedenes über meine Lebensschicksale, über Alles was dies vorliegende Buch über mich gebracht hat, dass ich von der Presse isolirt wurde, dass ich meine Stelle an der Universität verlor

und man mir die Zukunft verrammelte, was wieder die Folge hatte dass ich nach Deutschland übersiedelte. Ich mag all das nicht nochmals erzählen; es scheint mir nicht schicklich und sieht als eine *captatio benevolentiae* aus, aber werden die Leser nicht etwa Erläuterungen über mich vermissen, wenn ich dies völlig weglasse. Ich kann den Knoten nicht lösen. Sage, Freund, wie würdest du thun, was ist hier richtig und schicklich? Aber hauptsächlich, muss die Einleitung (Seite 1—22) fort??

«Er muss es ja in letzter Instanz selbst am besten wissen» — denkst du gewiss; aber eine Meinungsäußerung von dir würde mir von grossem Werth sein um den Entschluss zu fassen. Deshalb verzeih' die Quälerei.

Ich bitte Frl. Klingefeld sehr viel zu grüssen. Ist ihre Uebersetzung schon im Druck?

Mit freundlichsten Grüßen von Haus zu Haus

Dein plagegeisterhafter

Freund.

1 Mai 1881

520 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 4-5-1881]

Nein, Liebster, diese 22 Seiten sind unentbehrlich, ja sie könnten fast eine eigene Vorrede ersetzen. Sie bezeichnen aufs Schärfste Deine Stellung und Stimmung zu dem ganzen Unternehmen, welches durchaus nicht *sine ira et studio* zu Stande gekommen ist, u. sind gegenüber der blutlosen «objektiven» Literatur-Paraden gerade das entscheidende Zeugniß für Dein gutes Recht, so u. nicht anders zu sehen und zu zeugen. Auch der Mangel Deines Buches, das Zurücktreten des Urtheils über das rein Künstlerische oder gar Technische der einzelnen Werke, wird durch das schlichte Bekenntniß Deines *animam salvari* erklärt und fast zu einer Tugend gemacht. Vielleicht aber würde

sich's empfehlen, was Du noch an Persönlichem vorzubringen hast, in diese Einleitung mit einfließen zu lassen. Viel kann es ja nicht sein. Du warst damals ein homo novissimus und musstest einem ganz fremden Publikum vorgestellt werden. Jetzt fragt Niemand mehr nach Deinem Pass, und Du hast nur die Verpflichtung, Dein Verhältnis zu diesem Buch zu betonen, das Du als ein Däne anders schreiben musstest, als es ein behaglich situierter deutscher Magister geschrieben hätte. Schon die Tatsache, zu der ich Glück wünsche, dass eine neue Ausgabe möglich geworden ist, überhebt Dich jeder autobiographischen captatio benevolentiae. Also, wenn ich rathen soll: Ein paar neue scharfe Züge in die Einleitung, vielleicht am Schlusse, um ihre schöne schlichte Disposition nicht zu stören, und damit holla!¹

Kurz bevor Dein Brief kam, hatte ich meinem Weibe das *Westermannsheft* mit Deinem schönen Aufsatz gebracht und ihr gesagt, dass er mit von Deinem Allerbesten sei. Es sind schöne weite Blicke darin und feine literarpsychologische Beobachtungen, die Grenzmarken setzen und energisch das Wesentliche «in der Erscheinungen Flucht» bezeichnen. Nach jedem solchen Fragment aus Deinem grossen Lebenswerk fällt mich der Kummer mit neuer Lebhaftigkeit an, dass wir getrennt leben.

Ich bin seit vier Tagen zurück, hätte Dir schon vorgestern geschrieben, musste aber die *Hauptströmungen* erst von der Staatsbibliothek erbitten, da mein Exemplar irgend wo bei einem guten Freunde in Gedanken liegen geblieben ist. Avis au lecteur für die neue Ausgabe, auch wenn das Verliehene wieder «zu Stande gebracht wird», wie die Oesterreicher sagen. Schneegänschen hatte es zuletzt, hat's aber wieder abgeliefert u. liest Dich überhaupt jetzt im Urtext (*den* oder *einen* Band Deiner «Kritiker» etc.), weshalb ich Dich ganz besonders herzlich von ihm grüssen soll².

Romane u. ähnlicher französischer Sachen gar nicht zu denken, — wer würde ihn heut noch lesen? Nun ist freilich seine Tendenz gegen die Ritterromane sehr wichtig für den Culturhistoriker. Aber wer ihn bloss darauf ansähe, thäte ihm doch Unrecht. Wie interessant wäre es von Dir zu erfahren, was jene Frau an plastischer Kunst etwa doch noch besessen habe, und vollends, warum damals keine echte u. volle Poesie zu Stande kommen konnte. Was wirklich lebensvoll hingestellt ist, vergeht nicht mit den Tendenzen. Aber diese communia, die ich nicht einmal proprie zu sagen mir die Zeit nehme — wozu auch? Du weisst ja, was ich will — kommen hier sehr überflüssig nachgehinkt; wenn Du nicht etwa bei den folgenden Bänden im Stillen mir hierin etwas zu Liebe thun möchtest.

Ich habe in Husum Professor Paulsen kennen gelernt, der Dich kennt u. den ich sehr gern oft sähe⁴. Du bist doch weit über das Nothdürftigste mit Menschen versehen; ich hier habe kaum zwei oder drei. Doch freilich, was fing' ich jetzt mit ihnen an, oder sie mit mir?

Meine Frau hat sich im Engadin doch ein wenig erholt, Cläre grünt und blüht. Wir sprechen von einer Reise in Südfrankreich, etwa im Februar u. März, wenn der Winter hier gar zu beklommen werden sollte. Du wirst wohl still sitzen, da Du Dich gar zu sehr beladen hast. Liebster, nimm Dir ein warnendes Beispiel an Deinem armen Freunde, dem Schreiber dieses, der auch früher ein Heissporn war und wenn er am Vormittag siebzehn Seiten umgebracht hatte, die Feder eintunkte und rief: Gebt mir Arbeit! Du bist auch ein zartgenaturter Mensch. Thu's mir zu Liebe! Und grüsse die Frau, küsse die Fräuleins u. liebe Deinen alten getreuen

P. H.

522 Paul Heyse à Georg Brandes.

München, 15. Oct. 81.

Ich habe mich nun so weit in Dein geliebtes Dänisch eingestuetzt, min kjæreste Ven, dass ich ziemlich glatt ein leichtes Buch weglese, wenn ich auch dann u. wann über eine Vocabel stolpere. So habe ich Deine schönen und feinen Charakterbilder endlich kennen gelernt u. die lebhafteste Sehnsucht empfunden, über gewisse Punkte mich recht gründlich mit Dir auszuzanken, nicht ohne Hoffnung, dass wir uns verständigen werden, obwohl Du vor Allem den Stoff betonst und ich die Person.

Indessen ist dies nur ein Nebenzweck, die Hauptsache bliebe mir das Mitdirleben und mich an Dir freuen. Leider ist wenig Aussicht dazu. Ich werde wohl noch reisen in diesem Winter, es soll in Karlsruhe mein *Schorndorf*-Stück aufgeführt werden, in Frankfurt dein *Königsmark* u. das Auge des Herrn macht die Stücke fett¹. In meine Vaterstadt aber wage ich mich schwerlich so bald wieder mit diesen unweiltäufigsten aller Nerven, Du aber kommst schwerlich so bald nach dem Süden. Das ist also eine betrübte Sache, u. ich muss meine schöne Liebe u. Sehnsucht für mich behalten. Sei wenigstens so gut, mir von Deinen Sachen zu schicken, was Du gerade zur Hand hast; ich verspreche Alles pünktlich zurückzuliefern. Einstweilen bin ich auf Romane angewiesen, habe *Gertrude Coldbjørnsen*² u. *Farlige Folk*³ gelesen, beide mit höchstem Interesse u. stillem Neide, da in Deutschland junger Nachwuchs von solchem Talent, solcher geistigen Schärfe und Frische nirgend zu entdecken ist. Diese Bücher gehören ja der poesie militans an, die es selten zu dem bringt, was mir als das Höchste vorschwebt. Ich meine nämlich, dass ein Werk, welches zu veralten Gefahr läuft, sobald seine Tendenz nicht mehr Gegenwartsrecht besitzt, zurücksteht hinter den unvergänglichen Schöpfungen, die bis ans Ende der Tage Menschen-

herzen bewegen werden. Aber es ist so viel Gestaltungskraft, so viel Blutwärme in diesen Büchern, dass sie eine gute Weile dauern werden und für die heutigen Menschen jedenfalls von hohem Werth sind. Vielleicht wirst Du nicht mit mir übereinstimmen, dass ich Skram für den Begabteren halte, seine Scala ist weiter, er hat Humor und jene leisen hingeworfenen Züge, die den Meister ankündigen, während Elster mühsamer arbeitet, allzu sehr die Einzelheiten häuft, um zu schildern und Stimmung zu erzeugen, dabei aufs Schärfste beobachtet, aber doch auch am unrecnten Orte sich ins Kleine vertieft. Die Details einer Schneelandschaft sind ihm oft wichtiger als die Menschen, die darin mit ihren Schmerzen u. erfrorenen Gliedern herumwanken.

Ich schicke Dir nächstens meinen *Alkibiades*⁴. Dass darin jene wünschenswerthe Verschmelzung von Sophokles u. Scribe ge-
glückt sei, bezweifle ich sehr. Überhaupt wird Dir dies Gedicht schwerlich sehr a genio sein. Mir aber ist dieser Traum seit Jahren so unabweislich nachgegangen, dass ich ihn mir endlich deuten musste. Und dies ist nach meiner Meinung das Entscheidende, ob nun auch den Leser oder Zuschauer dieser Traum einspinnt, so dass sie dasselbe schauen u. fühlen. Das wäre dann Actualität genug. Was ist uns Hölderlin's Diotima? Aber dass er uns zwingt, seine unsterbliche Sehnsucht mitzufühlen, dass wir in seine Seele hinein nach Hellas schmachten müssen, das giebt ihm sein Recht, dazusein u. zu sagen, was er leidet. Addio! Tausend Grüsse
Dein P. H.

523 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[Berlin] 17. 10. 81.

Min kjære Ven!

Jeg blev saa rørt og glad over at Du havde gjort Dig den Umage — nu da dine Nerver desværre ikke strække til — at lære

dig Dansk, at jeg agtede öieblikkeligt at skrive, men Pligtarbeide og Pligtskriveri kom imellem, og nu, da jeg vilde gjöre Alvor deraf, kommer dit Brev og minder mig paa den bedste og mig kjæreste Maade derom. Dog jeg vil ikke strax misbruge din ny-erhvervede Færdighed og hellere fortsætte paa Tysk.

Du kannst gar nicht glauben, wie es mich erfreut, dass du meine junge (bald in mittleren Jahren stehende) Bande zu studiren angefangen hast. Nicht allein bin ich leidenschaftlich begierig dein Urtheil über Alle, über Alles und Jedes zu erfahren, sondern es erfreut mich, dass du mich von einer neuen Seite kennen lernst. Denn siehst du, diese junge Litteratur ist das Werk meines Lebens, meiner Arbeit, meiner Kämpfe und meiner Liebe. Ich muss, fürchte ich, denen, die mich nur als Schriftsteller kennen, als ein fast nur reproductiver Geist erscheinen, was immer ein bischen demüthigend ist. Ich bin es aber insofern nicht, wie ich die sehr seltene Gabe von einer gnädigen Natur erhalten habe, eine grosse Initiative zu ergreifen und dadurch der nordischen Litteratur einen neuen Schwung gegeben habe. Das ist meine eigentliche Productivität. Ich kann ohne Lüge oder Uebertreibung von der ganzen Generation dieser Jugend sagen wie Palnatoke bei Oehlenschläger:

Hvo lærte dig, hvo lærte Eder Alle,
Grønskollinger, med Kraft at bruge Sværdet?
Hvo førte Eder seierrigt mod Fjenden?
Hvo tugted Eder op til Danekæmper?
Jeg, Palnatoke¹.

Und die innige Anhänglichkeit dieser jungen dänisch-norwegischen Generation ist das wahre Glück meines Lebens. Du hast nun zufälligerweise ein wenig sonderbar angefangen, denn Skram und Elster sind die ersten nicht.

Skram ist eine vollständig ritterliche Seele. Er ging schon als Schuljunge mit in den schleswigschen Krieg, wurde Lieutenant, bekam zwei Kugeln aus einer Entfernung von einer Elle so dass die Vorladung der einen mit in seinen Körper hineindrang, ist treu, brav, zuverlässig; er faullenzte viel, war ein grosser allzu grosser Frauenverehrer, hat seine Gesundheit etwas durch Ausschweifungen geschwächt, hatte eine grosse unglückliche Liebe zu einer verheirathete Frau, die ihn im Stiche liess, ist jetzt davon geheilt. Er ist seit Neujahr zugleich der Redactionssecretär unseres Tagesblatts (*Morgenbladet*) als solcher ein bischen faul und lamentirend, man muss ihm unaufhörlich wieder Muth eingeben, löffelweise, er schreibt gute Artikel, ist aber unproductiv, trotz meines «Marche! zum Schreibtisch!» hat er keine Arbeit vor, behauptet, das Dichten setze Unglück, schlechten Magen, unglückl. Liebe etc. voraus, er aber verdaue und schlafe gut, möge nicht schreiben.

Elster's Schicksal kennst du wol. Vielleicht hast du sogar meinen Artikel in *Dagbladet* gelesen². Was du aber kaum geahnt hast, ist, dass ich das Modell für seinen Helden war, wie seine Wittwe mir gesagt hat; das Buch ist 1879 in Kopenhagen unter dem Eindruck des Sturms gegen mich entworfen. Ich vergass folgendes: Das Skram nicht schreibt, liegt z. Th. an dem Empfang seines Buches. Ihm wurde die Schmach zugefügt, dass sein erstes Buch *Herregaardsbilleder* von den Buchhändler zurückgerufen wurde, weil man die Persönlichkeiten erkennen wollte, und ein Wuthgeheul der ganzen Press-Crapüle empfang *Gertrude C.* Ich war der einzige, der für das Buch ein Wort einlegte³. Es gilt aber (bei der Macht der Rechten in den grossen Städten) für ein ganz gemeines, schmutziges Buch. Es ist gewiss nichts davon verkauft worden. Ich werde Skram erzählen dass du das Buch lobst, es wird ihn immens erfreuen. Dass Elster, der so unglücklich war,

in der vollständigsten Abgeschlossenheit in Drontheim zu leben, mühsam arbeitet, ist wahr; er war aber ein soliderer, männlicher Geist als Skram ist. Er huldigte was wir «den pietistischen Atheismus» nennen. Sieh nur seine Grille mit dem Pampas-Fräulein und seine rigoristische und so toll-conventionelle Moral⁴. Sein Buch ist voll Fehler und Schwächen in der Composition, ist aber gleichwol herrlich.

Ich möchte dich auffordern von Fr. Klingefeld *Niels Lyhne* zu leihen, fürchte aber dass du nicht Dänisch genug kannst um das Buch zu lesen. Jacobsen ist unser grösster Künstler und grösster Manierist zugleich. Holger Drachmann ist der beste Lyriker den wir haben und ein meisterhafter Erzähler. Und es giebt noch zwei oder drei bedeutende dichterische Talente, ausserdem viele theils kritische, theils dichterische z. B. mein Bruder Edvard.

In 14 Tage erscheint hier mein Buch *Moderne Geister* eine Sammlung Essays, die sich ganz erträglich ausnimmt⁵. Ich fürchte dass der Essay über dich der geringste ist, sehr gegen meinen Wunsch. Das Buch ist ausserordentlich schön ausgestattet, wird gebunden herausgegeben und dir zugeschickt. Es enthält intimere Aufschlüsse über den Autor als die Literaturgeschichte. Wenn ich mit dieser Sammlung hier keinen Erfolg habe, gebe ich überhaupt jede Hoffnung auf Erfolg in Deutschland auf.

Was du gegen mein Buch einwandtest war absolut richtig und wahr; ich will mir's merken.

Ich bin matt, mein Kopf und mein ganzer Körper reagirt gegen die geistige Anstrengung meiner Arbeit, ich gehe Donnerstag auf 8 Tage nach Kopenhagen.

Eins muss ich noch sagen, den innigsten Dank für die Novelle in der *Rundschau*⁶. Selten hat etwas von dir mich so getroffen und interessirt. Die Novelle hat hier in Berlin wahren Erfolg

gehabt, wird überall im Gespräch gepriesen. Du trafst Paulsen; er ist ein vollständig honetter Charakter, ein ganzer Mann; ich fürchte aber dass er verhältnissmässig früh bei gewisse Lieblingsideen stehen bleiben wird. Seine Frau hat einen ungünstigen Einfluss auf ihn. Sie hat aus ihm, der ein philosoph. Radicaler aus der Schule Mills war ein christlicher Socialist gemacht, er wird im Alter sehr conservativ werden, glaub ich. Er ist mir nicht mannigfaltig genug, deswegen hab ich wenig an ihm, obwohl ich ihn lieb habe. Das Schlimme ist auch, dass von Kunst versteht er nichts.

Du hast Recht, das Tendenz Bücher vor der Zeit alt machen kann. Wir glauben aber nicht an «die Unsterblichkeit» der Schriftsteller, wissen recht wol dass wir jedenfalls in hundert Jahren vergessen sind. Unser Ziel ist, nach Kräften unser Vaterland zu civilisiren, dazu verwenden wir alle Formen, auch die dichterischen (ganz wie die Russen es thun) wir wissen dass dies ästhetisch eine Ketzerei ist, aber das Ziel das Volk zu erziehen kommt uns höher vor als das rein Künstlerische. Nicht dass wir wählen sondern die Entwicklung zwingt uns. — Es geht uns gut, hier in den Zelten. Meine beiden kl. Mädchen werden schön, und die älteste ist merkwürdig lebhaft, fast spirituell trotz ihrer 2 $\frac{1}{2}$ Jahre. Alle Menschen sind erstaunt über die Einfälle des Kindes. Gestern sagte unser neues Mädchen: «Edith sei artig sonst gehe ich und komme nie wieder». Edith nach einem kurzen Nachdenken: «Dann ist es besser artig zu sein, denn wenn du gehst, könnten wir ein noch schlimmeres Mädchen bekommen; so will ich lieber artig sein.»

Du siehst ich bin ein echter, seine Kinder bewundernder Vater.
Schönste Grüsse!

Ganz dein Freund.

Ich bitte dich Kjellands *Novelletter*, *Garman & Worse*, *Arbeidsfolk* zu lesen. Von Drachmann wirst du gewiss bei Fr. Klingensfeld viel erhalten können, oder bei Paulsen. Seine Poesien sind sehr gut. Von meinen dir unbekanntem Sachen verdient nichts geschickt zu werden. Dagegen möchte ich dass du Schandorph's *Smaafolk* lesen würdest, es ist ein gutes Buch. Vergiss endlich nicht mir dein Urtheil über *Adam Homo* zu sagen ich bin darauf sehr gespannt. Das Gedicht hat für mich unheimlich viel verloren, Byron's *Don Juan* ist so viel tiefer und grösser.

524 Paul Heyse à Georg Brandes.

München. 27. Oct. 81

Ich bin ganz warm und heiss, Liebster, von *Garman & Worse*, den ich gestern ausgelesen habe. Gestalten, Situationen, die einzelnen Reden gehen mir überall nach, und ich werde dazu thun, die Übersetzung, die, wie ich glaube, irgend eine Wiener Zeitung¹ gebracht, meiner Frau zu verschaffen, da es noch eine Weile dauern möchte, bis auch sie mit dem Dänischlernen Ernst macht. Das aber wird sie thun, wenn ich fortfahre, ihr von meinen neuen Entdeckungen vorzuplaudern. Sage, wie kommt Ihr zu all diesen ganz bezaubernden Talenten? Bloss weil Ihr die Franzosen des Nordens seid? Denn wenn auch zum Theil diese geistige Spannkraft und Schlagfertigkeit durch den Druck, unter dem Eure Jugend aufgewachsen, durch Scham u. Gram über die bornierte Bevormundung der Geister zu erklären sein mag, — die eigentlich dichterische Begabung wird dadurch nicht erzeugt, wie wir's in unserer vormärzlichen Epoche in unserem jungen Deutschland erlebt haben. Dieser Kjelland nun aber ist ein so grosser Poet, dass man sich der berühmtesten Namen erinnern muss, um ihn mit einem Modernen zu vergleichen, und selbst einem Daudet

überlegen durch die schlichte Volksthümlichkeit, den scharfen Bodengeruch seiner Figuren. Vorher las ich Paulsen's *Norske Provinsliv*², das nun freilich diese Nachbarschaft nicht ertragen kann. Und schon wollte ich ungeduldig werden, als wieder *Praestefolk*³ heranzog, da sah ich aber bald, dass hier erst eigentlich die feinsten Striche und echtsten Nuancen ins Spiel kamen, und dass alle Bitterkeit der Tendenz zu einem feinsten herztärkenden Trunk destillirt war. Ich glaube, dass ich dies Buch nie vergessen und mehr als einmal wiederlesen werde. Es hat nur die eine böse Folge gehabt, dass ich wieder productiv angeregt worden bin, die halbe Nacht über einer alten Composition brütend dalag und jetzt mit Mühe wieder unterdücke unter das Joch der Bärenhäuterei.

Vor allem Andern habe ich Dir aber danken wollen für das gute Wort zur rechten Zeit, das Du in einem Kopenhagener Blatt über unsere politische Armseligkeit gesagt hast⁴. Unsere Zeitung brachte den ganzen Brief, es war dann überall die Rede davon, u. all meinen Freunden hattest Du aus der Seele gesprochen. So oft ich denke, wie dieser ungeheure Mensch durch den Kammerdienerverstand der Berliner verkannt wird, überkommt mich ein ingrimmiger Ekel, und doch fand ich nirgends meine Stimmung so schlagend ausgedrückt, wie es Dir möglich war, da Du gleich mir nicht einer Partei zugeschworen und Dich auf einer höheren Warte mit freierem Ausblick angesiedelt hast. Das durftest Du als Ausländer, ich, als ein Hasser alles dilettantischen Mitthuns, welches auch bei der nationalliberalen Partei in schönster Blüte steht. Und so habe ich mich stets zurückgehalten, wenn mir das Wort auf der Zunge brannte. Desto erlösender war mir Deine Rede; auch darum weil ich im Stillen gefürchtet hatte, persönliche Freundschaften möchten Dich in eine Gegnerschaft zu dem einzigen schöpferischen Geiste dieser Zeit locken, dem ich Heer-

folge schwören würde, auch wenn er uns siebzig Jahre durch eine Wüste führte. Er wäre im Stande, Wasser aus dem Felsen zu schlagen. —

Nun bist du vielleicht noch gar nicht wieder in Deinen Zelten. Und so hat es in keiner Weise Eile mit meinem Votum über *Adam Homo*, den ich jetzt doch erst Dänisch ansehen will, ehe ich von ihm rede. Dein Urtheil in jenem Bande konnte ich nicht verstehen, u. Du selbst bist ja jetzt anderer Meinung geworden. Soll nicht irgend Etwas in einem Gedicht uns erfreuen, entweder der Stoff oder der Mensch, der ihn behandelt hat, wenn Beides nicht immer zu erreichen ist? Was hab' ich aber davon, wenn ein mittelmässiger Geist die Lebensgeschichte der Mittelmässigkeit in Verse bringt? Freilich, «so geht's zu! — so pflegt es abzulaufen!» sagt man bei jedem Gesange. Kann ich das aber nicht in jeder Zeitung lesen, bei jedem Damenkaffee zu hören bekommen? Nur ein sehr überlegener Humorist kann mir das Gemeine geniessbar machen, ein sehr geistvoller Poet mich dahin bringen, die Gesellschaft des Durchschnittsmenschen u. praktischen Schuftes erträglich zu finden. Ist aber hier nicht sehr oft der trockene Moralist dem Dichter über den Kopf gewachsen? Wie gesagt, ich muss ihn erst in seiner Muttersprache hören. — Lebwohl! 100 000 Grüsse

Dein P.

525 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Berlin. Zelten 16 N. W.
25 Nov. 81.

Min kjæreste Ven! Efter lang Tids Fraværelse er jeg, overtræt af Reiseri og Taleri, vendt tilbage til den Berlin'ske Ørken og længes efter at udøse mit Hjerte for Dig, der har været saa god i Mellemtiden at skrive mig til og sende mig smukke Bøger. Du seer, jeg misbruger strax dine nyerhvervede Kundskaber ved at

skrive Dansk, men det er altfor fristende, altfor mageligt; jeg veed intet kjedsommeligere end at oversætte sig selv.

Meget glædede mig nu først din Ros over Alexander Kjelland. Jeg læste samme «brühwarm» op for ham en Dag, jeg spiste hos ham med en anden Skribent, en af os (neppe af dig) for endnu langt større anseet nemlig I. P. Jacobsen, hvis *Marie Grubbe* hele vor unge Kreds beundrer i høieste Grad. Vi have intet der som Stil lader sig sammenligne dermed; det skulde da være *Syndflodssagn* (i *Vildt og Tæmmet*) af Holger Drachmann. Kjelland var saare glad over din Ros, han er en gammel Beundrer af dig, især af *Verdens Börn*. Hans senere Ting *Arbeidsfolk* og *Else* vil du neppe synes saa godt om. Novellerne beundre vi meget. Alt er oversat paa Tydsk i Bogform. Novellerne i *Skandinavisches Novellenbuch* af Lange, Romanerne hver for sig af von Sarauw. Fru Heyse behöver altsaa ei at læse Feuilleton-Udsnit.

Hav saa Tak for dine venlige Ord om det gamle Bismarckbrev, der blev oversat ganske mod min Villie (thi jeg har tidligere skrevet et Par Hundrede, som Ingen er falden paa at oversætte) og som desværre har vakt en sand Forbitrelse imod mig her i Berlin og gjort mig dette lede Opholdssted endnu mere afskyeligt og forhadet. Vi mödes her ud fra forskjellige Udgangspunkter, troer jeg; men vi mödes. Du, som er i religiøs Henseende en Radikal, er, troer jeg, i politisk Henseende nærmest en Konservativ; jeg er ogsaa politisk Radikal og har derfor mere Sympathi for cæsariske Naturer som Disraeli, Lassalle, Bismarck end for de parlamentariske Liberale, der ofte ere store Frihedsfjender og tilmed meget doktrinære. Hvor gramme de her i Berlin nu ere mig, kan Du tænke; det gjør mig ondt, thi jeg lider godt deres Personer, saavel Gruppen Bamberger, Lasker, Kapp etc. som de store Videnskabsmænd, Virchow, Mommsen. Men Mommsen er

skummende vred paa mig¹. Dit Brev har været mig en lille Trøst og Glæde i denne Modgang.

Jeg var i Kjöbenhavn og holdt et Par Foredrag². Her hændte for første Gang, at jeg maatte gjentage Foredragene, eftersom Universitetets største Lokale ei kunde rumme Tilhörererne, og selv anden Gang maatte jeg afvise 100 Tilhørere, der ei kunde faae Billet, og dog tog jeg af hver Tilhører for hvert Foredrag i tydske Penge 2 Mark 20 pf. 400 Studenter gjorde en Fest for mig, ved hvilken der var 5 Sange og jeg holdt (efter et Foredrag i Studenterforeningen) fire Taler til Kl 3 om Natten³. Mine Fjenders Had og Forbitrelse var naturligvis meget stærk, men jeg staaer noget bedre nu, da en Del af Höirepressen er gaaet over i nye Hænder, i Mænds, der aldeles ikke er mig fjendtligt sindede, og da min eneste Dödsfjende, en Mand, der formelig havde gjort Profession af at hade og forfølge mig, en iövrigt talentfuld jævnaldrende, pludselig døde i Sommer⁴.

Imidlertid den megen Talen og en forceret Reise til Christiania afkræftede mig⁵, der allerede var træt af Arbeid med flere Bøger, i den Grad, at mit Helbred har været paa Nippet til at faae et Knæk, det aldrig kunde forvinde. Nu har jeg været her nogle Dage og kommer mig, og jeg har fundet min Hustru i god Behold, skjøndt hun havde kjedet sig glubsk og ængstet sig en Del for mig, da hun saa mig snart druknet, snart knust under Lokomotiver, efter ömme Hustruers Vane. Börnene ere meget nydelige og snakke Fanden et Øre af.

I Kjöbenhavn er man meget spændt paa Ibsens nye Stykke der udkommer paa Fredag; første Oplag (10,000 Exemplarer) ventes udsolgt paa et Par Dage; jeg har kun bladet i Korrekturerne, men man forbauses over Indholdets gruopvækkende Djærvhed og samtlige Personers grænseløse Skurkagtighed; ikke et Lyspunkt!⁶

Det første, jeg gjorde, da jeg kom tilbage, var at gribe efter din *Alkibiades*. Du tog feil, da du troede, at dette Stykke ikke vilde være mig ret til Behag. Tvertimod, det har i høi Grad glædet mig og jeg troer, det maatte tage sig ganske ypperligt ud paa en Scene. Tilmed troer jeg at den virkelige Alkibiades maa have været omtrent saaledes. Jeg forstaaer saa godt hans Blanding af gammelt Had og uafbrudt Kjærlighed til Athen. *Troubadournovellerne* er jeg midt i; jeg læser dem næsten alle for første Gang, da jeg ei har seet dem i Tidsskrifter. Jeg finder *Der lahme Engel* meget skjøn og meget sand. Den complicerede Kvindefølelse i *Die Rache der Vizgräfin* ligger mig fjernere. Jeg har ei kjendt Kvinder, der følte saaledes, og har vanskeligt ved at forstaae hvad jeg ei igjennem Erfaringen kjender; men ogsaa denne Novelle er saa henrivende fortalt at det er en stor Nydelse at læse den. Naar jeg fordyber mig i Sligt, føler jeg dobbelt det Urimelige i mit Indfald at ville være Forfatter i et Sprog, jeg ikke behersker. Jeg saa forleden i en (iövrigt enfoldig og udannet) Kritik over mig, at der var mange «Härten und Unschönheiten» i mit Sprog; det er ærgerligt at maatte læse Sligt og sige sig selv, at den Skrivende efter al Sandsynlighed har Ret.

Jeg havde langt mere at sige, men det maa være nok idag. Jeg anbefaler dig i høi Grad at læse Drachmanns *Dæmpede Melodier* og *Sange ved Havet*. Han er vort störste nulevende lyriske Talent og har i 8 Aar skrevet 19 tykke Bind; han er desuden Marinemaler. Om *Adam Homo* dömmet du nu altfor haardt. Hvorledes gaaer det med den tydske Oversættelse?

Hils nu følgende fra mig, først Frøken Klingefeld saa John Paulsen mange Gange og sig ham, at han er en af de første, som faaer Brev fra mig; endelig beder jeg dig hilse Fru Heyse og din Datter paa det Allerbedste fra mine og mig.

Din Georg Br.

526 Paul Heyse à Georg Brandes.

[München. 24. 12. 1881]¹[-----
-----]

Das bringt mich auf die *Gengangere*, die der gute Paulsen mir nach Cannstatt schickte. O Liebster, es ist mehr als traurig, dass dieser Mann dieses Stück hat schreiben können. Mir war beim Lesen zu Muth, wie wenn ich in einem Zimmer sässe, wo, wie auf dem Lande in Leichenhäusern üblich ist, mit Wachholder geräuchert würde, und der Qualm legte sich mir schwerer und schwerer auf die Brust, während mir eine unsichtbare Hand beständig sanfte Schläge auf den Hinterkopf gäbe. Beklommenheit, Entsetzen, Ekel in gräulichem Gemisch, das Alles mit raffinierter Kunst veranstaltet, um uns mit unerhörten Sensationen zu kitzeln und aufzuregen. Und auf dieses Werk hat Dänemark in fiebrhafter Spannung monatelang gewartet, und um dies zu Stande zu bringen, hat der Dichter sich Jahr u. Tag an den lachendsten Gestaden der Welt aufgehalten!! Parturiunt montes, nascetur — naturalismus. Ich habe es lange gewusst, dass diesem merkwürdigen Mann zu seinen vielen Naturgaben eine gereifte Geisteskraft fehlt, die seine herandrängenden Phantasmen zu lenken, zu klären, zu beherrschen vermochte. So ist es der reine Zufall, ob er das Sublime oder das Absurde zu Stande bringt, und wenn es für mich noch weiterer Zeugnisse bedürfte, wohin wir gerathen, wenn wir bloss die darstellende Kraft, die energische Beobachtung des Lebens und das Detail der Lebensreize vom Dichter fordern (von denen auch das Monstrum wimmelt), so hätte ich es jetzt erfahren! Was hast Du an den Fortschrittsgedanken der armen Frau, die das Opfer der ganzen brutalen Erbsünde-Theorie werden muss! Gehören sie überhaupt hierher? Ist das aufblitzende höchst befremdliche Problem einer

sündlosen Geschwisterehe hier zu irgend einem festen Ziel geführt? Sind dergleichen abgründliche Fragen überhaupt vor einem Theaterpublikum zu discutieren? Ich habe das trostlose Nachgefühl dieses versinkenden Talentes lange nicht abschüttern können, zumal die Virtuosität der Mache hier fast noch grösser ist als in *Nora*. Ich zwar liebe einen anderen Stil dramatischer Composition, einen schreitenden an Stelle dieses einwurzelnden, um den sich endlose Recapitulationen drängen. Aber *König Oedipus* gilt ja für ein Paradigma und mag in seiner Würde bleiben. Nur darüber bin ich mir vollkommen klar, dass es ein leichteres Stück Arbeit ist, einem das Gruseln beizubringen als jenes «Schaudern, das der Menschheit bester Theil.»

Lebewohl, Theurer! Wir bleiben bis zum 2ten Januar. Wie schön und warm und gewohnt es um mich her ist! Und wie unheimlich die Cannstatter Zelle! Aber die Zähne zusammengebissen! Ich habe mir ein wunderschönes modernstes Schauspiel (comédie, würden es die Franzosen nennen) zusammengeträumt, das muss wieder mit einer ganz frischen Seele und leichten Gliedern zu Stande kommen.

Grüsse Deine sehr liebe Frau! Und prosit Neujahr.

‘Ο Δεινότατος

München. 24. Dec. 1881.

527 Paul Heyse à Georg Brandes.

Cannstatt. 7. Jan. 82.

Wir sind wieder hier im «Elend», Liebster, aber das «Wir» ist zum Glück nicht mehr das blosse pluralis majestatis, sondern eine handgreifliche beglückende Mehrheit, die das Fegfeuer dieses abgeschiedenen Daseins ein wenig paradisisch anhaucht. Leider nur ist mein geliebtes anderes auch Ich nicht sonderlich lebensfrisch. Die letzten Sturm- u. Drangwochen in München waren

eine zu schwere Aufgabe für dies zarte Gebilde. Doch hab' ich nun den Trost, dass die nothgedrungene Ruhe, die stark an ein lebendiges Begrabensein erinnert, ihr wohltätig ist und auch ihr mit der Zeit zu einer fröhlichen Auferstehung verhelfen wird.

Von Dir kommen so unsanfte Kunden, dass wir ernstlich bekümmert sind¹. O mein Geliebter, lass mich, der ich sonst zu nicht Viel mehr nutz bin, wenigstens die Rolle des warnenden Exempels spielen. Du gehörst ja auch zu den feinen Instrumenten, die am leichtesten verstimmt und am schwersten wieder zu reparieren sind. Auch Du unterliegst der Täuschung, die mir so unheilvoll war: dass es eben so fortgehen müsse, auf alle Gefahr, weil es eben nicht anders gehe. Es geht anders, Liebster, es muss anders gehen, wenn die Zeit nicht hereinbrechen soll, auch für Dich, die ich jetzt erlebe, wo Nichts mehr geht, Alles still steht und die Welt an einem vorbeistürmt ohne zu fragen, ob man gern mitmöchte. Ich wollte, ich wäre ein reicher Mann, dass ich Dich mit allem Deinen auf Jahr und Tag in ein stilles Haus drunten am Meere fortzaubern könnte, wo aller politische u. literarische Lärm, der das Blut sieden macht, so fern vertobte wie das Krachen des Eises im Nordmeer. Du bist noch so jung und hast Schätze von Kraft in Dir, die Dich vor meinem Bankerott bewahren, wenn sie nur zu Rathe gehalten werden. Ist denn Dein Bruder eingeweiht in Deinen jetzigen Zustand? Von einem Bruder sich helfen zu lassen, der es nicht bloss dem Blute nach ist, könnte Dir doch nicht drückend sein. Und dass Deine Sache inzwischen weiter ausgefochten wird, auch wenn Du eine Weile Waffenruhe hältst, dafür hast Du ja selbst gesorgt. —

Inzwischen habe ich mit meiner Frau einen Gang durch die trübe schmutzige kleine Stadt gemacht, ihr auf dem Friedhof des edlen Freiligrath plumpe Büste gezeigt, und nun sitzen wir bei der Lampe mit unserm römischen Schirm, auf dem die illumini-

erte Peterskirche und das Coliseo abgebildet sind, einander gegenüber, sie liest den *Figaro*, und ich will Dir noch zwei Worte schreiben. Je länger ich lebe, je mehr bin ich davon durchdrungen, dass, wenn ich mir für den Rest meiner Tage nur zwei Menschen zu ewigen Gefährten aussuchen dürfte, diese Frau und Du ohne Besinnen von mir gewählt werden würden. Ich habe in den letzten Tagen Dein schönes Buch der *Modernen Geister* beständig gelesen oder das schon Gekannte neu durchnascht. Nie verliess mich dabei die Empfindung, dass es ein wahrer Raub des Schicksals an meinem Leben ist, mich so fern von Dir zu halten. Denn die Breite und Tiefe, die Wärme und Schärfe Deiner geistigen u. sittlichen Natur sind mir so anregend, aufschliessend u. erquickend wie die guten Gaben keines anderen einzelnen Menschen, und mich mit Dir im Widerspruch zu fühlen, ist mir angenehmer, als die schönste Harmonie mit anderen trefflichen Leuten. In diesem Buch nun vollends finde ich Dich ganz, so stark u. rein ausgeprägt, dass mir darüber der Stoff, den Du behandelst, fast verschwindet, während ich zugleich Dein stets glückendes Bemühen, hinter Deine Aufgaben zurückzutreten, in vollem Masse anerkenne. Wie sollte ich da anfangen, von Einzellnem zu reden! Es geschieht mir da wie bei grossen Porträtkünstlern, die immer weit interessanter sind in ihrer eigenen Art und Kunst, als ihre glänzendsten Werke. Auch den Aufsatz über mich habe ich wieder gelesen u. wieder empfunden, dass ich von Dir allein etwas über mich gelernt habe. Seit diese Blätter geschrieben wurden, habe ich in Einer Richtung noch mein Wesen erweitert. Ich wüsste gern, ob Du mich heute noch, angesichts meiner Skizzenbücher u. die Worte aus Italien, den Satz niederschreiben würdest, dass ich freilich kein Lyriker sei. Ein Eichendorff'scher freilich nicht; und gewiss auch keiner von jenen, die so selten sind wie der schwarze Diamant, die mit gottverworrenem Munde

ihre Naturlaute hervorstammeln. Aber wer für sein Herzenswohl u. -weh einen eigenen Ton findet — was nun freilich eben die Frage ist — sollte doch wohl zu den Lyrikern zählen. Hierauf u. auf so viel Anderes brauchst Du mir nur einmal mündlich zu antworten. Denn ich will keinen langen Briefe von Dir, Du sollst ruhen — ruhen — ruhen!

Du hast meine Hamburger Freunde sehr erfreut durch Deinen Besuch. Meinen Dank für *Forklaring og Forsvar* werden sie Dir ausgerichtet haben. Davon wäre auch noch Viel zu sagen. Schicke mir doch von Deinen dänischen Sachen unter X band, s. v. p. Ich habe jetzt nur noch wenig Dänisches hier, ein paar Bände Öhlenschläger, ein Erstlingsbuch von Paulsen. Daneben lese ich Italienisch mit meiner Frau und Lazarus 3. Band. Kennst Du ihn? Schade dass er es sich u. den Lesern oft so leicht macht. Farvel, min kjæreste Ven!

Din P. H.

528 Paul Heyse à Georg Brandes.

Cannstatt. 15. 1. 82.¹

Dank für Deine Karte, Liebster, und das tröstliche Wörtchen über Dein Befinden. Jeg kommer mig noch immer nicht recht, aber *chi va piano va sano*, und *pian piano* geht's allerdings. Hatt' ich doch schon zwei Tage, wo ich mich von meinen Beinen emancipiert fühlte. Und habe was Neues componiert, was mir jetzt die langen Stunden vertreiben hilft. — Heut nur zwei Worte, die Dir sagen sollen, dass ich diesmal quoad *Gjengangere* nicht nur anderer Meinung bin, sondern überhaupt nicht verstehe, wie Du's meinst. Ich verschone Dich mit neuen Variationen meines alten Credo, dass die Poesie zu den sieben freien Künsten gehöre und Anderes zu thun habe, als mit wissenschaftlicher Gelassenheit die Wunden der *pauvre humanité* aufzudecken, die sie nicht zu heilen vermag. Ich hätte darüber allerlei

zu sagen, was, wie ich mir einbilde, nicht bloss witzig sondern schneidig wäre. Aber selbst wenn ich Euer locales Bedürfniss einer Kampfliteratur anerkenne, so frage ich mich vergebens, wogegen in diesem Stück angekämpft, welche sociale Verwirrung an den Pranger der Dichtung (!! hört!!) gestellt werden soll. Dass die Sünde der Väter an den Kindern heimgesucht werde, steht schon in einem ziemlich alten und von keinem Bischof angefochtenen Buch, und wir haben nicht auf Darwin zu warten brauchen, um hiervon uns überzeugen zu lassen. Was für ein sociales Interesse kann es haben, dies Axiom an einem höchst peinlichen Fall — ikke e t Lyspunkt! — exemplificiert zu sehen? Das ist es, was ich in Deinem Plaidoyer, das mir Frøken Emma mitgetheilt hat, nicht verstehe. Der Fall mit *Nora* liegt so ganz anders. Die Art, wie die Ehe nur als eine bürgerliche Veranstaltung betrachtet zu werden pflegt, ist so frivol, dass es nicht schaden kann, in einem schlagenden Beispiel die tiefe Unsittlichkeit der banalen «moralischen» Anschauung zu Gemüthe zu führen. Obwohl auch das sein Bedenkliches hat. Ein Dichterverk ist immer ein einzelnes Schicksalsbild, je dichterischer, je individueller. Wie bedenklich, das im Theater abzuhandeln, wo die meisten Zuschauer geneigt sind, zu generalisieren, jede dumme Gans sich für eine *Nora* hält und das Abnorme vor keinem Missverständniss geschützt ist! Schon darum ist das Theater kein richtiger Tummelplatz für das Ausfechten brennender Fragen. In den *Gjengangere* aber kommt ja nicht das Geringste «zur Debatte», was zum Heile der Gesellschaft vom Dichter zum Austrag gebracht werden sollte, bis auf die nur gestreifte und darum um so verletzendere Frage der Halbgeschwisterehe. Wo ist also die «edelste That», die Du rühmst? Und war es wohlgethan, alle diejenigen, die dies Werk ablehnen, mit so scharfem Hohn zu überschütten? Wäre es nicht eindringlicher und erfolg-

reicher gewesen, die unvergleichliche gestaltende Kraft des Mannes, die fast visionäre Macht seiner Figuren hervorzuheben, die uns zwingt, in athemloser Spannung einem höchst widerwärtigen Stück Menschenleben zu folgen, von dem wir uns sofort abwenden würden, wenn ein Geringerer es uns vorführte? Was könnte dieser Mann aus uns machen, wenn er ein Schicksal darstellte, das uns «erhebt, indem es uns zermalmt»? Du siehst, dass Du es immer mit dem altmodischen Pedanten von Idealisten zu thun hast. Aber «es thut mir eben in der Seele weh, wenn ich Dich als *advocatus diaboli* seh» — eines Teufels freilich, der es herzlich gut meint und dem Gott verzeiht, weil er, wie ich Dir schon neulich sagte, nicht weiss, was er thut.

Da habe ich mich wieder verführen lassen, zu schwatzen. Ich darf nur Deine Handschrift sehen, so wird Allerlei in mir flüssig, was ich vergebens zurückzuhalten suche. Wenn Du nicht auf dem Raum einer Cartolina mir das Räthsel lösen kannst, lass mich nur noch eine Weile dran herumsinnen. Schönste Grüsse von Frau zu Frau. Es war so lieb u. gut von Euch, dass Ihr gegen meine Freunde freundlich wart. Sie haben es Euch sehr gedankt. Farvel!

Din

P. H.

529 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

Cannstatt 7. 3. 1882¹

Nein, mein sehr Geliebter, das fahrende Fräulein soll Euch nicht vorenthalten werden. Es wird nur in dem grossen Berliner Strudel so gewaltsam herumgewirbelt, dass ihm Hören u. Sehen vergeht und wir schon Sorge haben, das Kind möchte uns in defectem Zustande zurückgeliefert werden. Und verdacht habe ich Dir dein Verstummen keineswegs; weiss ich doch, was Alles an Dir zupft und zerrt, und wünsche herzlich, dass Du vor Allem

auf das tuum esse conservare bedacht wärest. Ja ich hatte so wenig mit Dir gerechnet, dass ich wohl schon wieder geschrieben haben würde, wäre nicht allerlei hier zu thun gewesen. Ich habe die Correctur eines lyrischen Bändchens für einen Freund übernommen, das mich schon seit dem December in Athem hält. Allzu wenig gesunder Menschenverstand, Grammatik u. Logik taugt doch auch für einen richtigen Lyriker nicht. Und es hat Künste gekostet, diese ungekämmten, ungewaschenen und unerzogenen Wildlinge ein wenig Toilette machen zu lassen. Überdies hatte ich so viel zu thun mit Deinen Landsleuten, dass ich lieber ein Buch als einen Brief darüber geschrieben hätte. *Arbeidsfolk, Else, Poul og Virginie, Østen for Sol og Vesten for Maane, Niels Lyhne*, Anderer zu geschweigen, die mich zu Deinem *Novellenbuch*² gar nicht kommen liessen. Denn ich habe es geschworen, ein nordisches Buch fürderhin in Übersetzung zu lesen. Nun kannst Du denken, wie gern ich mich gegen Dich ausschüttete über tutti quanti. Das aber ist gegen die nothgedrungene Oekonomie mit meinen drittelhalb Kräften. Ich möchte Dich nur auf Etwas aufmerksam machen. Mir scheint, das junge Dänemark versucht es in ähnlicher Weise in seiner revolutionären Literatur, wie seiner Zeit das junge Deutschland. Wenn es eine förmliche Klinik gründet, in welcher die Schäden und Eiterbeulen der Gesellschaft aufgedeckt werden, so vertreibt und empört es durch den ewigen Carbolgeruch auch die unbefangenen und geistig freien Menschenfreunde, die bisher gewohnt waren, in den schönen Künsten, zu denen ich noch immer trotz ihres Überschusses an sachlichem u. Gedanken-Gehalt auch die Dichtkunst rechne, einen Trost für das Weltelend zu suchen. Und wie der Wanderer den Mantel fester um seine Schultern zieht, wenn Schlossen stürmen, während die stille, goldene Sonne ihn dahin bringt, seine Brust zu lüften, so geschieht es auch hier. Kein

Bischofs- u. Pfaffenregiment ist daran Schuld, dass Niederträchtigkeiten, wie in *Arbeidsfolk* an der arglosen Unschuld geschehen. Dafür sorgt unter jedem Regime die eingeborene Bosheit der Menschennatur. Was ist nun damit gewonnen, für eine wirksame Agitation, wenn die Literatur zur öffentlichen Anklägerin degradiert wird, die mit bitterster Leidenschaft das aus allen Winkeln zusammengekehrte Gesindel vor die Geschworenen schleppt? Dies wird ja täglich von den Gerichtszeitungen besorgt. Missverstehe mich nicht: ich spreche hier nicht als Aesthetiker, dem es um die sogen. poetische Gerechtigkeit à tout prix, selbst um den Preis der Wahrheit, zu thun wäre.* Ich stelle mich auf Deinen Standpunkt, dessen letzte Consequenz freilich wäre, dass auch der Maler nur die Contraste der satten zahlungsfähigen Moral und des vergewaltigten Elends malte u. der Bildhauer Lazarethgruppen meisselte. Ich bin nur fest davon überzeugt, dass ein einziges Werk, in welchem auch die Sonnenseite dieser wunderbarlich verschatteten Welt zu ihrem Recht käme, — und dass sie vorhanden ist, scheint doch sonnenklar —, seinen tieferen, wärmeren, belebenderen, reformierenden Einfluss ausüben würde, als all diese geistreichen Studien der Fäulniss. Und sehe ich nun, welch ein grosses Talent dieser Kielland an seine Nachtbilder verschwendet, welche Fülle der Gestaltungskraft, des Witzes und blendenden Hohns, kann ich mich eines wahren Kummers nicht enthalten. *Niels Lyhne* ist leider gar zu *décousu*, die Erzählung taumelt am losen Faden biographisch ihren Weg u. mich dünkt, auch der Stil ist durch das ewige Tremuliren in Gefahr, seine Kraft, Stimmung zu erzeugen, wieder einzubüssen. Ich bin freilich auch darin altmodisch, dass ich die musivische Detaillierung, die Färbelei und Strichelei, mit der hier gemalt wird, vom Übel finde. Sie erstickt die eigene Phantasie des Lesers, wie unsere Genremalerei, die mit der Photographie wett-

eifert, mich langweilt, weil sie sich nicht enthalten kann, «Alles zu sagen.» Was soll auch ein Verweilen beim Hintergrund, ehe die Figuren da sind, wie in dem Eingang von *Arb.*, wo vier Seiten lang die Hitze beschrieben wird? Was hat diese Hitze mit dem übrigen Inhalt dieses Kapitels zu thun? Und nun erst Jacobsen, denn Kielland ist meistens weit mässiger. *Else* finde ich am ergreifendsten.

Ich habe gestern von einem pseudonymen Herrn Johannes Norman einen Roman *Til Statsraadstabureten* zugeschickt bekommen³. Wie ich mich gegen die Springflut all solcher Freundlichkeiten wehren soll, weiss ich so wenig wie Du. Doch thut eine Postkarte hinter meiner Nervenverschanzung gute Dienste. Gearbeitet hab' ich seit 8 Monaten nichts. Wir kehren Mitte März nach München zurück, auf 8 Tage, gehen dann nach Venedig. Dort will ich versuchen, ob ich so weit wenigstens gekommen bin, eine reife Frucht dieser stillen Monate vom Zweige zu schützen, mit Erlaubniss meiner Frau, die ihren Wächterposten nach wie vor versieht u. mir täglich nur ein paar kleine Seiten erlaubt.

Von Hamburg aus habe ich alles Gute und Schöne über Dich vernommen. Glaube ja nicht, dass es mit Deinem deutschen Ruhme langsam gehe! Im Gegentheil! Und der geringe Absatz Deiner Bücher darf Dich nicht einschüchtern. Wer hat denn in Deutschland ein grosses Publikum, wenn er nicht auf den ordinären Bildungsphilister speculiert und auf seine keuschen Töchterlein! Dass freilich Leute bei uns herumgehen, die längst geköpft sind und nur nicht »schütteln wollen«, ist auch mir ein immer neues betrübliches Räthsel u. J. Schm. nicht das einzige Beispiel eines solchen Spuks. Auch einen gewissen Herrn Pecht habe ich im vorigen Jahre regelrecht todtgemacht, und der Schächer spricht u. schreibt noch heute, *comme si de rien n'était*.

Meine Frau ruft herein, ob der Brief nicht zu lang würde. Ich

glaube es selbst. Also seid auf Schönste von ihr u. mir gegrüsst sammt den kleinen Jungfrauen, die ich gern einmal auf den Arm nähme u. küsste. Und habt gute Tage!

Dein getreuester

Paul Heyse.

Cannstatt. 7. III. 82.

530 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[København] 15. Aug. 82¹

Kjære Ven!

I det sidste halve Aar har jeg i mit stille Sind oplevet Meget, men dette Meget egnede sig ikke til skriftlig Meddelelse, og saaledes har jeg været taus.

I den seneste Tid har jeg paa Opfordring taget den Beslutning at vende tilbage til Kjøbenhavn. En Statsansættelse faaer jeg ikke, og vil jeg i en overskuelig Fremtid ikke kunne faae, men det er for Venstre — for det saakaldte litterære Venstre endnu mere end for det politiske — saa vigtigt at faae mig tilbage, at de have tilbudt mig en lille aarlig Sum for at holde offentlige Forelæsninger i Kbhavn (og, hvad der ikke siges, men menes, samtidig organisere og lede den studerende Ungdom der i den senere Tid har givet adskillige Livstegn bl. A. dannet et nyt selvstændigt Studentersamfund)². Jeg selv føler det som om alle mine Opgaver laa her. I Tydskland kunde jeg intet andet Formaal have end det usle at gjøre mig selv bekjendt. I Berlin vil Ingen savne mig, her behøve mange mig. Og hvad München angaaer, saa har jeg aldrig været længere derfra end siden jeg var bosat i Berlin. I 1873 og 74 var jeg i München men siden jeg har boet i Zelten 16 kom jeg ikke én Gang mere derned. Havde

Tydskerne i sin Tid givet mig et Professur, som det tegnede til engang, da havde jeg nu maaskee følt mig bunden; men Ingen har tænkt paa at knytte mig til Tydskland, medens mine Venner i Norden aldrig opgav Tanken om at faae mig hjem. Det er ganske sikkert ingen ubetinget Lykke fra en Verdensstad at komme til en middelstor By, fra et Land, der indtager en herskende Stilling, til et stakkels døende Land, der neppe selv kan troe paa sin Fremtid, saa lille og elendigt som det er blevet; men min Levetid holder det nok ud.

Vi have en fjorten Dage boet her i en Villa i Rosenvænget ved Kbhavn. Vi have en deilig Sommer; den gode Luft og Badene bekomme min Hustru og Børnene vel.

Det er længe siden jeg har hørt fra dig om dine Indtryk af nordisk Litt. Min Kone og jeg foretog med Alex. Kjelland en Reise ned til Valløe for at besøge den syge Jacobsen, hvem du til min Sorg ikke vil beundre som han fortjener. Hans *Noveller* har du maaskee læst. Jeg beundrer i høi Grad saadanne som *To Verdener*. Han er mig kjærest hvor han sprogligt er mest forrykt. Du gjorde i dit sidste Brevkort Bjørnson Uret³. Ikke han men Ibsen har bedt Storthinget om større Pension. Ibsen bad ogsaa paa hans Vegne for selv lettere at opnaae Noget. Bjørnson fordrede kun Convention med Udlandet, hvad vi alle ønske. Og langt fra at smigre Storthinget skjældte han det Huden fuld, da det opsatte Besvarelsen af Ibsens Ansøgning³.

Frk. Klingefeld har skrevet mig til for nogle Dage siden og af hende har jeg erfaret, at du endnu er i München. Du maa sikkert være meget flittig for at kunne udholde Opholdet der i den hede Aarstid. Her udfylde Bladene den sure Agurks Dage med Præste-Artikler mod mig, Venne-Artikler for mig⁴, og min Karikatur er jevnlig i Vinduerne. Det er ydmygende for mig, at selv Edith og Astrid sige «Das ist ja Papa!» Ogsaa vor fælles

Ven den unge John Paulsen har givet en sentimental og vammel Skildring af mit Husliv, som han i Grunden slet ikke kjender. Han skildrer mig som et saadant Vidunder af Moralitet, at det var skrækindjagende, og lægger mig blide, milde Ord i Munden, som jeg aldrig har sagt⁶.

Levvel, min kjære Ven, og lad mig høre fra dig.

Din hengivne

Marstrandsvei 4

Georg Brandes.

Kjøbenhavn Ø.

531 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München. 19. Aug. 82.

Marstrandsvei 4 Ø hatte ich mir sorgfältig notiert aus Deinem letzten Brief an unser Frøken Emma, um Dir einen Gruss zu schicken, mein Geliebtester, ehe ich mich in die Wälder des Fichtelgebirges nach meinem alten Alexandersbad bei dem klassischen Wunsiedel flüchtete. Denn ich rechne nicht altjüdisch mit Dir und bin nur darum so lange stumm geblieben, weil mich ein dreiaktiges Stück, eine zwischen Lust- u. Schauspiel schwebende Novelle, in Athem hielt, d. h. ein durchaus theatralisch gedachtes Stück Leben, für das wir nun eben keinen richtigen Namen haben, da uns der Begriff der comédie im Sinne der Franzosen fehlt. Dies Opüschen gedenke ich in meiner Hängematte vollends reifzubrüten und es im nächsten Winter der ungewissen Bretterwelt zu überliefern, die leider noch weniger die beste ist, als unsere irdische. Inzwischen hörte ich von Deinem neuesten Geschick, — mit getheilter Empfindung. Dich wieder so weit entrückt zu wissen, ist mir denn doch kein Spass, und so ganz nach Deinem Wunsch erschien mir diese Berufung doch auch nicht, um Dir sans phrase dazu Glück zu wünschen. Lass mich offen gestehen, dass ich auch in Deinem eigensten Interesse Dein Wohnen in Deutschland nicht für ein Unglück angesehen habe.

Du hast auf diese Weise einen freieren Standpunkt der heutigen literarischen Bewegung gegenüber behaupten können, als es Dir mit dem heroischsten Willen mitten unter dem jungen Dänemark möglich sein wird. Dass man Dich nicht durch eine Professur fesseln konnte, lag wahrlich nicht an zu geringer Schätzung Deines Wissens u. Talents. Wir haben ja aber erst seit Kurzem Lehrstühle für neuere Literaturgeschichte an den deutschen Universitäten, und ein ganzer Schwarm junger Gelehrter läuft Sturm danach. Dass Deine Wirkung in stetem Wachsen ist, hast Du ja selbst spüren können, und ich habe jedesmal die grösste Freude, Deinen Helmbusch im Gefecht zu sehen. Dies wird freilich auch von drüben her geschehen, und so ist in der Hauptsache Nichts verloren. Aber es war so hübsch, Dich in den Zelten zu wissen und vielleicht einmal wieder an Eure Thür zu klopfen u. Edith u. Astrid zu küssen. Denn da ich jetzt wieder mein Schifflein aus dem Novellenhafen in die hohe «See von Plagen» hinauszusteuern und mit der herrschenden dramatischen Windstille mich herumzuschlagen gedenke, werde ich wohl auch Berlin nicht so lange fern bleiben, wie bisher. Ist Dir's indessen in der Heimat nicht allzu unheimlich, so muss ich mich wohl drein ergeben.

Den Band Jacobsen'scher Novellen habe ich mit einem gewissen pathologischen Interesse gelesen, da der «Zauber der Sprache» mich frei lässt. Ich bin aufs Schlechte und Rechte gestellt, Liebster, und kann in der Kunst das Künsteln nicht vertragen. Desto grössere Freude habe ich an *Skipper Worse* gehabt¹, wo doch wahrlich auch eine feine und höchst individuelle Kraft, Stimmungen zu schildern, sich offenbart, ohne dies oscillierende Farbenspiel, dies ewig vibrierende Herumtasten an unrein gestimmten Saiten. Gerade weil ich das grosse Talent auch hier erkenne, ist mir die Manier so wahrhaft schmerzhaft. Wie hat

man nicht Jean Paul zugejubelt, und wer findet ihn jetzt noch geniessbar! Aber ich weiss schon, ich bin ein «Philister und Akademiker» — Gott helfe mir, ich kann nicht anders! — *Solskyer* von dem armen Elster² — die haben mir ganz anders eingeleuchtet, obwohl da allerlei Unreifes mitunterläuft. Es ist ein Jammer, dass Der schon von der Bühne abgetreten ist!

Deine Oversætterinde hat mir vorgestern Nürnberger Würstchen mit Versen im Stadt-Dialekt geschickt. Es fehlt dem guten Mädchen nur ein Mann oder ein Stück Phantasie, um wenigstens schwarz auf weiss eigene Kinder in die Welt zu setzen. Leider ist sie nicht hübsch und hat eine hohe scharfe Stimme und schon eine kleine altjüngferliche Schärfe im Blut. Aus der Ferne aber geniesst man nur ihre guten Qualitäten u. die Würstchen waren so pikant wie die Verse.

Lebewohl, Theuerster, und grüsse Dein Weib von dem meinen und Deinem alten getreuen

Paul Heyse

532 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[København. 23-9-1882]

Det har ikke Nyhedens Interesse for dig, hjertenskjære Ven, at erfare, hvor elskværdig man finder dig; ellers vilde jeg sige dig, hvor rørt jeg er over din uforandrede Interesse for mig trods det jeg i den senere Tid er bleven saa langsom og træg til at skrive. Mit Væsen har forandret sig; jeg er bleven mere indesluttet, især siden jeg i denne Vinter har gennemgaaet en haard indre Krise. Men jeg er dig altid taknemmelig for ethvert venskabeligt Ord; der kommer til mig fra dig.

Du har megén Ret i, at man kunde tænke sig en bedre Form af Ansættelse for mig, end den, der har kaldt mig tilbage fra Tydskland. Men dog er denne i dette Øieblik for mig et Gode.

Thi du har Uret i den Tro, at jeg for Tiden kunde føle mig blot nogenledes lykkelig i Berlin og at jeg ved mit Ophold der Intet forsømte her. Tvertimod. Jeg burde ikke, kunde ikke blive længere borte. Jeg har stærkt følt det under dette Sommerophold at jeg er nødvendig her. Her er mine Opgaver, mit Virkefelt. Vist er det ikke stort, men hvad er stort og smaat? og her er i ethvert Fald i den mandlige og kvindelige Ungdom et Liv og en Ild nu som ingensteds i Tydskland. Du kan troe det er underligt for mig at sammenligne Tilstanden her nu med den for 10 Aar siden, da jeg begyndte og nær var bleven knust under Modstandernes Had.

Forleden indviede jeg det nye Studentsamfund, hvorom du maaskee har hørt. Der var over 500 Studenter i Salen, jeg kom tilfældig derhen og var ei forberedt paa at tale, men den dertil Bestemte havde faaet Forfald; saa talte jeg to Gange¹. Blot jeg viste mig, blev der et Skrig af Glæde, som jeg i mit Liv aldrig har hørt Mage til. Jeg har hørt Applausen for store Sangerinder og deslige, men det var intet derimod. Da jeg havde talt, og da de ikke mere kunde klappe af Træthed, begyndte de at stampe med Fødderne. Du kan troe det er underligt, naar man 10 Aar før maatte betale for at faae sine Avisartikler trykte paa 4de Side af Aviserne som Avertissement². Det var et af de bedste Øieblikke, jeg har havt her. Stor Lykke gjorde en lille Tale, jeg senere paa Natten holdt for Danmark. Jeg har vænnet mine Tilhørere grundigt af med at vente de store snorkende patriotiske Fraser, men nu høre og forstaa de mig trods alle de stadige Angreb paa mig og trods den «antisemitiske» Pøbelpresses evige Forhaanelser. — Naturligvis havde jeg en mindre compliceret Stilling, hvis jeg var ansat af Staten, men det er umuligt i denne Konges og denne Biskops Levetid og jeg veed, at det er nogle af Nationens bedste Mænd, der have staaet i Spidsen for Indsam-

lingen af den Pengesum, der er tilbudt mig. Hvad *Neue fr. Presse* har fortalt om, at det Hele er en Intrigue af mine Fjender er det taabeligste Vrövl.

Min Hustru og de to Smaa have haft yderst godt af Landopholdet. Min Hustru og jeg have dagligt taget Söbade. Vi have i en 4—5 Uger været udbudne næsten hver evige Dag og desuden taget mod hundreder af Besøg — hvad der var temmelig anstrengende. Et anstrengende Intet. Dog har jeg arbejdet en Del. Maaskee viste vor fælles Veninde dig en Afhandling om Ibsen³. Elsters *Farlige Folk* paa Tydsk har jeg forsynet med en Fortale⁴. Om Kielland skrev jeg et Par Artikler⁵.

Det glæder mig inderligt at erfare at du er saa flittig og at dine Arbejder gaee saa let fra Haanden for dig. Du er lykkelig; det er dog en langt skjønnere Lod at være Poet end Kritiker og Historiker. Ofte ærgrer jeg mig over mit Fag. Jeg synes jeg kunde akkurat lige saa godt have givet mig til at skrive Romaner og Skuespil som saa mange andre. I en følgende Existens vil jeg indhente det Forsømte.

Det er dyb Nat og jeg er træt. Jeg maa sige dig, kjære, Farvel og god Nat. Glem ikke, at du har en fast og tro Ven i mig. Hils din Frue mange Gange fra os begge og bed hende ikke glemme os.

Jeg er ganske Din.

Georg Brandes.

Den 23 Sept. 82

Kjøbenhavn. Marstrandsvej 4. Ø.

(Om en Uge reise vi til Berlin og blive der i Vinter)

533 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

[München 23-12-1882]¹

Du hast hoffentlich nicht im Ernst geglaubt, liebster Georg, dass ich Dich für Dein langes Schweigen, dessen Grund ich ja

nur allzu gut kannte, durch Vorenthaltung meines Buches hätte «strafen» wollen. Auch wenn ich solcher pädagogischen Massregeln fähig wäre, bin ich doch nicht eitel genug, gerade dies Mittel für sonderlich wirksam u. die Strafe für hart zu halten; sie käme mir nicht viel grausamer vor als das Zuchtmittel in der Schule, einen unaufmerksamen Schüler vor die Thür zu schicken, wo ich wenigstens, wenn mich Musterschüler auch einmal die Nemesis ereilte, mich weit besser unterhielt als in der nicht immer ergötzlichen Lehrstunde. Habe ich Dich wirklich nicht auf die Liste gesetzt, die ich an Hertz gesendet, so geschah es, wie man oft Jemand nicht nennt, weil sich's von selbst versteht, dass man an ihn denkt. Der Fehler ist schon repariert. Du wirst aber kaum etwas Neues unter meiner heurigen Weihnachtswaare finden.

Dein dickes Sorgenkind traf heute bei mir ein², ist aber sofort zum Buchbinder weitergesendet, da ich ohnehin während der bevorstehenden *Elfride*-Proben nicht viel ruhige Empfänglichkeit haben würde. Ich hätte Dich um die dänische Ausgabe gebeten, dürfte ich meiner lieben hustru diese Lecture versagen, die sie jedesmal mit athemlosem Interesse genießt. Ich selbst zöge freilich Dein geliebtes Dänisch vor, das den ganzen Reiz des persönlichen Stils athmet. Zumal ich in letzter Zeit meine nordischen Studien ein wenig habe einrosten lassen. Paulsen's schlechter Roman war das vorletzte³, Ibsen's...?⁴. Drama das letzte dänische Buch, das mir in die Hände kam. Der erstere hat mich traurig gemacht. Er ist taktlos in jedem Sinne, auch im ästhetischen. Jedes sichere Formgefühl, jeder dichterische Instinct für das Wesentliche fehlt, und an erfreulichen Einzelheiten wie in *Sjødronningen* und seinem ersten Roman ist bitterer Mangel. Das Thema, die nordische Taushed tragisch darzustellen, hatte er mir mitgeteilt. Ich fand es vortrefflich, und wenn er es frei gestaltet hätte, wäre jede Beziehung auf Ibsen's häusliche

Verhältnisse fern geblieben. Nun ist er aber kein souveräner Kopf und bildet sich ordentlich etwas ein auf seine knechtischen «Naturstudien». Und wie erbärmlich ist die Katastrophe, der Sturz vom Balkon, die mit dem Hauptproblem nicht das Mindeste zu schaffen hat. Dies Alles hab' ich ihm in gelinderen Worten kräftig genug gesagt, nicht aber, dass ich ihn nach diesem missgeborenen Opus im Stillen aufgebe.

Was aber soll ich zum *Folkefiende* sagen! Der hat mich erst recht in einen wahren Kummer gestürzt. Ein Adler in einem hölzernen Käfig. Ein Pegasus, der sich selbst in den Pflug spannt, um einen dünnen Acker zu furchen. Ein Dichterst, der sich aus missverstandenen Diensteifer in eine Blouse steckt, um Steine zu klopfen für den besser zu pflasternden Heerweg, auf welchem die Kärrner fahren. O Liebster, es ist nicht wahr, dass jedes Volk eine andere Literatur brauche, je nach seinen Zeitbedürfnissen! Glaubst Du nicht, dass die *Kronpräsidenten* u. die *Nordische Heerfahrt* u. meinethalb auch *Fru Inger* der dänischen Nation mehr frommen, ihr nicht nur zu grösserer «Ehr» u. «Vorbild» gereichen, sondern auch das Blut der jungen Generation heilsamer erfrischen, als diese trübseligen Tendenz-Schauspiele, welche auf eine banale Moral hinauslaufen und Binsenwahrheiten illustrieren? Um zu beweisen, dass die Majorität ein dummer Kerl sei — NB. ohne den ja doch kein Staatswesen auskommen kann, bis ein Gescheidtheits-Thermometer erfunden ist — dazu fünf langwierige Akte, die sich um eine reine Zweckmässigkeitsfrage drehen! Denn dass man der Wahrheit mit Leib u. Seele ergeben sein kann u. doch verpflichtet ist, zu überlegen, ob es heilsam, ob es auch nur erlaubt sei, sie auf den Gassen auszusprechen, diese Erwägung sollte doch in dem Gehirn des guten Doctors auch einmal aufblitzen, wenn er nicht, ein zweiter «Brand», wieder nur ein Monomane ist. Der Dichter aber will ihn

als Helden und Märtyrer feiern — und wie entlässt er ihn? Mit dem Ausspruch, dass der Einsame der Stärkste sei. Wirklich? Er, der nicht das Geringste zu Stande bringen kann? Dem alle Hebel versagen, alle Wirkung abgeschnitten ist? Hätte er gesagt: der Glücklichste, so wäre noch Raison darin. Denn auch der arme Tolle in seiner Irrenhauszelle, der sich für einen König hält, ist glücklich, — auf seine Art, die freilich nicht die unsere ist. Und dies wird auf 220 Seiten dociert!!

Immer wieder mein altes Lied, dass der Mensch, der hinter dem Künstler steht, das Entscheidende sei. Mit diesen technischen Gaben, dieser mächtigen Phantasie — was könnte dieser Mann der Welt geben, wenn er menschlich ausgereift wäre, als Charakter und Intelligenz sich durchgebildet hätte. Nun ist es der baare Zufall, wenn er etwas Werthvolles zu Stande bringt. Dieses Stück wird wohl auch auf der dänischen Bühne kein Glück machen, trotz aller geschickter Mühe, die Art der Handlung durch kleine Behelfe zu bemänteln. *Gjengangere* war widerwärtig, aber doch aufregend und sinnbeklemmend. Der *Folkefiende* ist einfach langweilig — und dieses Genre ist bekanntlich das einzige unerlaubte.

Aber ich schwatze zu viel für meine armen Kräfte, die wieder sehr daniederliegen. Eine kleine causerie in Einem Akt habe ich jüngst geschrieben⁵, auch das war unerlaubt. Das schöne alte Trauerspiel musste ich nach dem 2ten Akt beiseite legen, es zehrte an meinem Mark, und ich habe Nichts zuzusetzen. Nun werde ich wohl im Januar nach Karlsruhe gehen, wo sie mit aller Gewalt den *Alkibiades* spielen wollen. Solche Geschäftsreisen mit «Proben ohne Werth» scheinen jetzt meine Lebensaufgabe werden zu wollen. Compaticine!

Dass Du in Deutschland nichts zu thun oder zu sagen hättest, ist ein Aberglaube, kjæreste Ven. Dein Name hat einen besseren Klang, als Du weisst. Nur ist bei der Überfülle mitsprechender

Menschen — auf die auch gehört wird — die Resonanz bei uns schwächer, als in Deiner engeren Heimath. Und doch — gerade darum ist er hochehrförlieh, wie man sich jetzt schon gewöhnt hat, «Brandes sagt» als ein vollgültiges Zeugniß zu betrachten. Den schnöden Anfall des gz. Leinburg kann man nur belächeln⁶. Der Mann ist ein heruntergekommener Literat, der sich bei Gelegenheit meines ausländ. Novellenschatzes auch an mich anklammerte, aber mit einem sanften Ruck von mir abgeschüttelt wurde. Er hat keine üble formelle Gewandtheit, doch glaube ich dass ihm jedes Mittel recht ist, sich zu fördern, müsste er auch rechts u. links gegen gentlemen pöbelhaft werden. Passa e disprezza!

Schönste Grüsse von Haus zu Haus u. ein frohes Fest! Glücklicher, der Du in Kindergesichter blicken darfst!

Dein alter ewiger

Paul Heyse

München

23. XII. 82.

534 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[Berlin] 16 Jan 83.¹

Kjæreste Ven!

Et Kort, jeg sendte dig, vil have sagt dig hvor glad jeg er over at du synes om min Bog, des mere glad, fordi jeg mærker, at Dommene i min nærmeste Kreds i Norden falde kjølige ud², og fordi jeg maatte frygte, at Meningsforskjelligheder mellem os i Henseende til det Kunstneriske vilde gjøre Bogen mindre sympathisk for dig.

Hvad *Spruchbüchlein* angaaer, har du jo engageret mig som advocatus diaboli³. Jeg har i denne Egenskab meget lidt at bemærke. Det forekommer mig ikke at du skal udelade noget af

hvad der alt iforveien er dine Læsere kjendt og kjært. Selve Formningen er ogsaa gjennemgaaende saa fast og klassisk, at der er saa godt som Intet at indvende. Hvor du er mig dunkel, forudsætter jeg, at du er dig selv og andre klar. En enkelt Læser kan jo ikke afgive Maalestokken.

Det er først til Afsnittet «Kunst u. Litt.» at jeg har et Par Bemærkninger at gjøre. Jeg finder ikke Epigrammet *Zola* godt⁴. Det synes mig ei træffende. Det gjælder næsten kun om hans to sidste Romaner og rammer ei Væsenet hos ham. Man kan efter min Mening ei sige om *L'Assommoir* at den skildrer Krapylet. Den skildrer de Fattige, Arbeiderstanden. Dette Epigram maa have været trykt etsteds thi jeg seer at Prof. Dietrichson, den Blodløseste blandt de Blodløse, har beraabt sig paa det i en Diskussion om Naturalismen i det norske Studentsamfund⁵. Det er en Ulykke for en Mand at kunne tages til Indtægt af Dietrichson. Garborg udviklede i sit Svar, at Naturalismens Standpunkt var dette: «Undskyld, men Fattigdommen er ikke slig, som Poeterne har skildret den. De fattige lever ikke slig, og de er ikke saadanne mennesker som man kan troe efter romanerne. Fattigdommen er noget ganske anderledes alvorligt, betydningsfuldt, forfærdeligt; det er ikke en Ting, som samfundet har ret til at overlade til fattigkassen, politiet og Vorherre. Fattigdommen er en samfundspest. — — Vi vil, for at tale med Professoren og Paul Heyse, nødigg have Kjeltringer og pak ind i vore Stuer — men vi faaer ikke være saa fine paa det, at vi ikke engang gjennem böger vil lære den uhyggelige virkelighed at kjende.»⁶

Jeg har intet mod Epigrammet om sundt Incarnat og Udslæt⁷. Det rammer tildels *Zola*, dog ikke *Daudet*, ikke heller *Goncourt*. Jeg vilde, du skulde beundre en Bog som *Goncourts Germinie Lacerteux* og ønskede et Ord derom, det vil sige i den Ret-

ning. Den principielle Idealisme (Carrière — Curtius — Dietrichson) er mig ligesaa meget imod som den crapulöse Naturalisme.

Kort efter følger et Epigram, jeg ei ret forstaaer: det som siger at først med Syndefaldet begyndte Verdenshistoriens Sensationsroman. Dette synes mig at tale for Sensationsromanen, medens din Mening synes at være, at det skulde tale imod den⁸.

I Afsnittet Theater:

Er macht sich nichts aus einem Werke
Aus dem nicht er erst etwas machen muss⁹.

Jeg lider ei Sammenstødet: er erst

Kjender Du à propos Stedet i Heibergs *Sjæl efter Døden*
(det vittigste der er skrevet paa Dansk)

Skuespilleren:

Desuden vil du fordetmeste see
At Poeten har ingen bestemt Idee,
de fleste veed ikke selv hvad de vil,
de erfare det først, naar de see vort Spil

Døden:

Det gjælder vel om de slette, men ei om de gode?

Skuespilleren:

Men det er de slette, jeg holder mig til;
Ved de andre føler jeg mig fremmed tilmode,
Men af de daarlige just jeg holder,
Thi af dem faaer man netop de bedste Roller.

Døden:

Ja naar man er daarlig Skuespiller.

Afsnittet «Kritik» indeholder flere af de mig kjæreste blandt dine Smaadigte. Saaledes især «Nur nicht gleich o. s. v.»¹⁰ som jeg mangfoldige Gange har anført og bragt Andre i Erindring, ligesaa det om Vennernes naadige Ros.¹¹ Hvo kjender ikke den! Derimod synes Samlingen som saadan mig lidt negativ. Du kan indvende: Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse! men det er ikke blot fordi jeg selv er af Faget, at jeg synes der mangler et Epigram, som mindedes, at Mænd som Lessing dog ogsaa vare Kritikere og at man ikke blot bliver Kritiker af Uproductivitet eller af Misundelse.

Afsnittet «Politik». Epigrammet om Veirhanen forstaaer jeg ei ret¹². Det minder mig om Ibsens bekjendte Digt mod Bjørnson:

Veirhanen paa Fløien har forandret Signalerne.

(Det fremkom, da Bjørnson skrev, vi burde «forandre Signalerne» og stille os venligt til Tydskland), men Du forsvarer Veirhanen. Den er et, synes mig, uheldigt Symbol paa berettiget Signalforandring. Det sidste Digt om Loppen paa Brenner er jeg for dum til at forstaae; jeg veed ei, hvad det sigter til¹³. — Det hele Afsnit om Politik synes mig lidt tyndt. Gebetet er nu engang saa rigt. Jeg savner Udtryk for Sagens uendeligt rige Dialektik. Naar der f. Ex. henvises til Bismarcks Storhed, savner jeg et Ord om den Fare for Udviklingen som selve denne Storhed rummer¹⁴. Jeg vilde see et Fingerpeg om de to Sider, som Alt i Politiken har. Stemningerne synes mig her for faa. Men næsten endnu mere synes dette mig at gjælde om Afsnittet Videnskab. Du synes næsten at ville indskrænke Videnskaben helt til Pedanteriet. Det er sandt at den «ingen Kunst» er, men det er jo dog ikke Alt, hvad der er at sige om den. Ved Epigrammet om Manden der faldt fra Maanen, maatte jeg tænke paa din

Ven Bernays¹⁶. Mod Epigrammet *Culturgeschichte* har jeg en Indvending¹⁶. Jeg lider netop den Historieskrivning, der siger os hvad et Folk spiste. Det er Forskjellen paa Curtius's græske Historie og Mommsens romerske, at den første er altfor abstract, fornem og gold til at sige os hvad Grækerne spiste; de synes at have levet af Luften ligesom Curtius selv, den ideale Sjæl, medens Mommsen tager hele det reale Liv med. Kjøkkenmöddingerne er en hel forhistorisk Tidsalders Histoie.

Epigrammet *Männer die über den Zeiten stehen*¹⁷ berører, troer jeg, en dyb Differens imellem os. Jeg indrømmer ei Tilværelsen af saadanne Mænd, ellers maatte jeg strax lige saa godt blive Theolog. Den theologiske Opfattelse af Jesus i Modsætning til den rationelle er den, at han ei var Tidernes Product. Men hvorledes kan en Ting opstaae uden som Product, som Resultant?? Og kan den ikke opstaae anderledes, saa er den jo netop Tidens eller Tidernes Product og omskaber vel ikke den Tid, hvorfra den udsprang, men den følgende.

Mere har jeg ei at sige uden at udtrykke min bedste Tak for Udfaldet mod Optimister og Pessimister og den herlige Anvendelse deri af Ordene «schlecht und recht»¹⁸.

Dog et endnu: Troer du virkelig slet ikke paa Love i Kunsten, slet ikke paa Muligheden af nogen Art Æsthetik? Jeg synes det er at gaae for vidt, skjøndt vi i Hovedsagen er ganske enige.

Tag til takke kjære med disse temmelig kummerlige Strøetanker, som Du neppe engang har nogen Brug for.

Jeg takker for dine Vink om Bøger, som jeg vil følge, saasnart jeg blot har lidt Tid tilovers¹⁹; foreløbig er jeg en plaget Mand, jeg maa snart være i Kjøbenhavn, og Intet er endnu faldet mig ind at sige paa mine Forelæsninger.

Kjender du den forbausende Roman af Dostojewsky: *Raskolnikow* (udk. i Oversætt. 1882)²⁰ det er et af de i psykologisk Hen-

seende mærkværdigste Værker jeg i mit Liv har læst. Læs det og anbefal Folk det, hvis det er ukjendt i München.

Jeg er ganske din.

G. B.

535 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München. 18. Jan. 83.

Ich mache mir nachträglich Sorge, liebster Hülffreichster, dass ich Dir dies Geschäft zugemuthet habe, jetzt, da Du in den letzten Zügen liegst und nächstens Deinen Berliner Geist aufgeben sollst. Aber è colpa tua. Ich dachte wahrlich nur an ein stilles Sortieren des bunten Haufens und an ein paar Bleistift-Marginalien zu dem Ausgeschiedenen. Nun hast Du mir einen so schönen langen Brief geschrieben, und wie danke ich Dir dafür? Indem ich eine Nachlese schicke und auch diese an Dein Freundes- u. Kritiker-Herz lege, diesmal aber in der festen Voraussetzung, dass Du nicht wieder sechs Seiten daran wendest, Dein Kopfschütteln oder Achselzucken zu motivieren, sondern, was Dir nicht scheint, mir einfach zurückschickst. Darauf hin wage ich es sogar, eine Xenie, die direkt an Deine Adresse geht, mitlaufen zu lassen. Ich verzichte auch, um nicht eine Duplik hervorzulocken, auf Einwendungen gegen Deine Indvendninger. In Vielem hast Du ohnehin Recht und ci penseremo un altro poco. Der Hauptübelstand aber, der nicht leicht zu heben sein wird, besteht darin, dass man eine solche Sammlung nicht ohne all' und jede Ordnung in die Welt schicken kann. Sobald aber Fächer gemacht werden, entsteht der Anspruch, dass man die hier in Frage kommenden Themata mit einer gewissen Vollständigkeit und umsichtigen Billigkeit tractire, gleichsam eine Abhandlung in Epigrammen liefere über Kunst, Leben, Politik, Wissenschaft, Gott u. Welt. Nun kann man ja auch — wie die Poesie — den Witz

allenfalls commandiren; er pflegt aber die Ordre etwas lahm und widerwillig zu befolgen. Die positive Seite der Dinge erscheint überdies so selbstverständlich, dass man davon, wie von den guten Frauen, nicht viel Redens macht. Und so würde am besten für dies Büchlein das Wort des h. Augustinus als Motto passen, das Lessing seiner *Erziehung des Menschengeschlechts* vorangesetzt hat¹. Um nur ein Beispiel zu geben: Wenn ich von der «Crapule» bei Zola rede, meine ich natürlich nicht den ganzen Zola, sondern nur den, der sich ein Verdienst daraus macht, den Menschenkehricht, das Welt-Ungeziefer zu schildern. Ich schreibe keinen Essay über den Naturalismus, sondern stosse nur einen gereimten Seufzer aus, der einer einzelnen Stimmung entspringt. Der geneigte Leser muss stets als General-Motto den Spruch vor Augen haben:

Geht Dir ein Spruch zu scharf ins Blut,
Ein granum salis macht's wohl gut².

Nun aber will ich mir's ernstlich angelegen sein lassen, die Abtheilungen, die zu mager und einseitig ausgefallen sind, zu vertiefen und abzurunden.

Tausend u. abertausend Dank, Kjæreste!

Hast Du das Päckchen noch im Hause, so thue mir noch die Liebe, die neuen Blätter am passenden Orte einzuschalten. Sonst überliefere sie einfach an Hertz. Ich werde beim Druck ohnehin die Ordnung scharf revidieren.

Mancherlei wäre noch zu berichten. Ich bin aber sehr müde u. von Schmerzen beklommen. Hab gute Tage und schone Dich. Und lass Dich in brüderlicher Liebe umarmen von Deinem
Paul.

Gyngende Grund hab' ich eben gelesen³. Auch darüber ein andermal.

536 *Georg Brandes à Paul Heyse.*Berlin 26 Jan 83.¹

Kjæreste Ven! Tillad mig i Anledning af Epigrammet om Poesi og Debat at bringe følgende i Erindring. Min Sætning lød: At en Litteratur (ikke en Poesi) i vore Dage lever, viser sig i at den sætter Problemer under Debat. Allerede i min Brochure *Forklaring og Forsvar* fra 1872 hedder det: «jeg har aldrig paastaet, at paa Homers eller Hesiods Tider laa Beviset for Litteraturens Liv i dens Discussion af Problemer». Til Epigrammet om $2 \times 2 = 4$ har jeg at bemærke, at det maaskee ved et Tilfælde vel meget ligner Fitgers: «Schönheit? läppische Frage, die Schönheit ist just die Wahrheit. Zwei mal zweie macht vier — welch ein entzückend Gedicht»². Jeg er iøvrigt hverken enig med dig eller Fitger.

Til *Goethe als Naturforscher*³ bemærker jeg, at Ordene «Natur aufs Folterbette strecken» synes mig at repetere en rent forældet Goethe'sk Naturopfattelse. Hans Uvillie mod Experimentet forårsagede hans triste Farvelære. Vi skyldte dette hele vor moderne Naturviden. Se den iøvrigt saa latterlige akademiske Harlekinade af Dubois-Raymond, hvori der hist og her staaer et sundt Ord⁴.

Iøvrigt have de nye Epigrammer forekommet mig fortræffelige. Da jeg længst har overgivet Hertz Pakken, nødes jeg til at bede ham besørge Fordelingen.

29 Januar

Min kjære Paul! Dette er mod mit Ønske blevet liggende. Men du kan tænke dig hvad man har at gjøre faa Dage før et Opbrud. Jeg har ei Tid til noget.

Jeg har længst læst Stykket med Opmærksomhed, Interesse og Fornøielse⁵. Jeg begriber slet ikke hvorfor man skulde holde det tilbage fra Trykning. Det indtager en saare værdig Plads

iblandt dine Arbeider. Mig er det særligt kjært at Stoffet er moderne. Anstød i moralsk Henseende kan jo intet Mske, intet fornuftigt Menneske tage. Og jeg seer, hvorledes du har mildnet den Haardhed, som tidligere laa i Mayas slette Behandling. Et og andet Sted er maaske endda ved Omarbeidelsen Naboben bleven lidt for blöd.

Det er synes mig en fin og poetisk Idee at du holder den unge Pige skadesløs for Tabet af en Elsker derved at hun faaer en Moder og et andet Bryllup end sit eget at tænke paa. Candida er smuk. Flest Vanskeligheder gjør Lornsen mig. Han er nærmest en lønnende Opgave for Skuespilleren; thi Digteren har ei givet ret meget. Det er vanskeligt for os at faae Indtrykket af hans overlegne Mandspersonlighed; han udretter jo kun lidet i Stykket og hans Forlovelse med Liddy er og bliver dog en stor og slem Svaghed. Et lille Spørgsmaal. Kan du staaende eller flydende i Vandet føre et Slag? Jeg formaaer det ikke, Vandet tager det meste af Stødet af, troer jeg. Dette naturligvis i Anledning af Haien. Fernow er en fin Skikkelse. Agnes's Eventyr kosteligt.

Om et Imprimatur kan ingen fornuftig Tvivl være. Lidt Betænkelighed har jeg — af kunstneriske Grunde naturligvis -- overfor Maya's Jargon. Det er hos os i Norden Theatertradition, at Udlændinge fra Øst og Syd tale i slige Infinitiver, men er det afluret Naturen, er det korrekt? jeg veed det ikke. Mig har det stødt en Smule som conventionelt.

Ak kjæreste! Mine Bemærkninger ere lutter ubetydelige Smaatterier. Men du maa betænke den Uro, i hvilken jeg tilbringer disse Uger.

Man vil før min Bortreise, rimeligvis d. 1 Februar, give en Banket her til min Ære^o. Jeg gyser lidt derfor, men er glad dermed forsaavidt det kan styrke min Position i Kjøbenhavn, at man seer et ikke ganske ringe Antal mere fremragende Personer

sætte nogen Pris paa mig her. Efter hvad jeg hører bestaaer Comitéen af følgende Personer: Dr. Loewe-Calbe, Fr. Kapp, Prof Siemering (Billedhuggeren) Professorerne Scherer, Geiger, Lazarus, Dr. Bernstein (jurid. Docent) Justitsraad Simson, som Præsident Spielhagen og maaske endnu nogle andre. Sagen er pinlig, men maaskee nyttig for mig.

Jeg tænker at reise den 5 Februar til Kbhavn. I Paaskeugen kommer jeg tilbage og henter min Familie. Vi have faaet en smuk Leilighed i Kbhavn ved en fri smuk Plads faa Skridt fra Havnen.

Vil Du hilse din Frue inderligst og bede Frk. Klingensfeld see tilgode med at jeg skylder hende Brev.

Din ganske hengivne

Georg.

537 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kopenhagen K
St. Annø Plads 24 5 Juni 83¹

Kjære Ven!

Vi boe ved en stor aaben Plads med Træer lige i Nærheden af Havnen, saa vi have Vand og Skibe stadigt for Øie. Jeg haaber, at min Hustru efterhaanden vil leve sig ind i Forholdene her; hun har grebet det an med god Villie. For mig er jo meget gammelt og kjendt, meget nyt. Min Tid er hidtil gaaet hen først med anstrengt Arbeide til Forelæsninger, der samlede et overordentligt Antal Tilhørere, saa med alle Slags Bekymringer og Planer. Jeg lider meget af Melancholi, især fordi jeg føler Vanskeligheden ved under saa trykkede og stillestaaende politiske Forhold som vore at udrette noget Væsenligt og Tilfredsstillende. Man har knyttet store Forventninger til Virkningen af min Hjemkomst og det vil falde mig mindre let end man troer at opfylde dem. Arbeiderne troer, jeg sidder inde med Svar paa

de uløselige Problemer der sysselsatte dem, de Dannede troe paa Muligheden af en direkte Indvirkning fra min Side paa Udviklingsgangen i vor Literatur; de opdukkende Talenter ere imidlertid faa, og Grænserne for det ene Menneskes Indflydelse paa det andet forholdsvis snevert dragne.

14 Juni

Her afbrødes for mange Dage siden mine filosofiske Betragtninger, kjære Ven. Jeg har havt en dum Tid, været uoplagt og stupid, uden Indfald, uden Humör. Det hænder altfor tit. Hvor kunde du dog et Øieblik tro, at jeg tog Dig et eneste Ord ilde op. Jeg stoler trygt paa dig. Den lille Gjellerup skrev heller ikke det i nogen ond Mening; han lagde aldeles ikke Skjul paa at du havde talt meget godt om mig. Kun sendte han i sin Glæde over at have lært dig at kjende en Dame, som viste mig hans Brev, et Referat af sin Samtale med dig. Han har skrevet en ny Bog *Romulus*, hvori det om Hoverpersonen (en Hest) er meget nydeligt og originalt, men hvor forøvrigt Dialogen er altfor søgt aandrig og hvor det vrimler af trættende Beskrivelser af Stuers Udseende og Damers Klædedragt.

15 Juni

Ven! husker du hvilken underlig Følelse det er at begynde at blive gammel? at see sine Barndoms Kammerater paa Gaderne med hvide Haar og affældige Miner? Det er min Lod siden min Hjemkomst. Stundom forekommer jeg selv mig den eneste Unge blandt mine Jævndrende, undertiden aner jeg, at jeg skuffer mig selv. Forfærdelig er den Tanke at man med Nødvendighed fra et vist Tidspunkt af ikke gaaer frem mere. Jeg forsøger at overtale mig selv til den Tro, at det ikke behøver at være saaledes.

Jeg udgav for nogen Tid siden paany mit gamle Essay om dig

paa Dansk i Bogform², jeg har ei sendt dig det, fordi du nu ofte nok har læst det gamle Snak og fordi du kjendte alt det Øvrige i Samlingen forud fra Tydsk af; men jeg vil kun sige dig, at jeg der lod dig vederfares fuld Retfærdighed som lyrisk Digter og overhovedet i de varmeste Ord paany ved en og anden Tilföielse til det oprindelige Udkast mindede den nordiske Læseverden om, hvad og hvem du er.

Jeg har her i denne By nu en besynderlig Stilling; halvveis er der noget rørende i Situationen. Arbejderne hilse mig paa Gaden med en vis øm Hengivenhed; de ansee mig for deres Mand. Den intelligenter Halvdel af den studerende Stand betragter mig som deres Leder, Höire-Pressen vexelvis angriber mig og smigrer mig i Haabet om at gjøre mig moderat og «human» som det hedder. Jeg indtager en afventende Holdning, tænker kun paa, hvorledes jeg kan gjøre saa megen Nytte som mulig.

En Dag talte jeg for Arbejderne og havde mere end 2000 Tilhørere³; mine Tilhørere blandt de Dannede kan jeg ei tælle, fordi saa mange maa blive borte, da der ei er Plads og Trængselen har været saa frygtelig, at man skyer at vove sig ind i den.

Har Du selv nylig udgivet noget Nyt? Du maa endelig ei lade være at sende mig det, fordi jeg ei mere boer i Berlin. Frk. Klingefeld taler om en *Buch der Freundschaft*⁴. Tydske Blade seer jeg aldrig mere.

Hvormeget havde jeg ei at sige dig, hvis vi saaes stadigt, levede i samme By; nu tier jeg, fordi jeg hyppigst er bedrøvet og forstemt og ei vil meddele dig min nedslaaede Stemning. Saaledes faaer jeg et Skjær af Kulde imod dig, paa hvem jeg stadig tænker og hvis Venskab er en af Glæderne i mit Liv. — Opgiv mig ikke, tænk vedblivende med Velvillie paa mig. Vil du minde din Hustru om min Frues og min Existens. Jeg er af hele mit Hjerte din Ven

Georg Brandes.

538 Paul Heyse à Georg Brandes.

[München 20-6-83.]

Lass Dich das nicht anfechten, Liebster, dass auf die ersten Wochen der Heimkehr, wo das Leben um Dich her in so erregten Wogen ging, wie wenn ein Hippopotamus, das lange auf dem Trockenen lag, sich wieder in den Nil stürzt, nun die flachen, einförmigen Tage folgen. Am wenigsten lass Dir einfallen, dass Du nun zu altern anfangest. Es ist damit wie mit dem Krieg. Man geht in Feindes Land mit so lustigem kriegerischen Spiel u. flatternden Fahnen, nimmt die ersten Schanzen im Sturm, schlägt etliche Corps aus dem Felde und singt seine Siegeslieder, wie wenn die Victoria ein trotziges Mädchel wäre, das man am Nackenhaar gefasst und zwischen Sträuben u. Lachen abgeküsst hätte. Dann folgt die Wintercampagne mit nassen Bivouaks, zähem sich-Verliegen vor klotzigen Festungsmauern, ödem Wachtdienst u. Dysenterie. Da scheint Alles grau und miserabel und man meint, es gehe nimmer vorwärts. Aber es geht doch vorwärts. Man muss dem Feind Zeit lassen, mürbe zu werden. Wenn ich sehe, wie Dein Ansehen in Deutschland von Buch zu Buch gewachsen ist, wie eine Berufung auf Dich als ein sicherer Trumpf gilt, Deine Art u. Kunst der charakterisierenden Kritik als musterhaft gilt, so kann ich nicht glauben, dass Du nicht im Vaterlande noch schnellere Schritte machen solltest. Und über Mangel an jungem Nachwuchs darfst Du Dich wahrlich nicht beklagen. Wo haben wir Ähnliches in Deutschland? Selbst ein Talent, wie der kleine Gjellerup, könnten wir lange mit der Laterne suchen, obwohl sein *Romulus* doppelt so gut, wenn halb so lang, wäre. Gerade an Gescheidtheit u. geistiger Feinheit fehlt es unsern Jungen. Sie sind alle ver-Scheffelt u. in neuester Zeit ver-Kellert¹; ein Lyriker wird gepriesen u. selig genannt, weil er arm an Geist ist — so ein gewisser Martin Greif, der von einem Verehrer in

einer eigenen Brochure als «ein elementarer Lyriker» verherrlicht worden ist, während er diesen Namen nur ebenso verdient, wie man von Elementarschülern spricht². Überall Nachäfferei oder Industrie der verächtlichsten Art. Und eure Leute haben doch alle Kopf u. Herz auf dem rechten Flecke, wenn auch Aug' u. Hand wunderliche Dinge treiben. Übrigens finde ich dieselbe Überschätzung des Aussenwerks, des malerischen oder auch ganz gleichgültigen Details, die den *Romulus* so schleppend macht, erst recht in Deinem Jacobsen. Wolltest Du nicht einmal diese seltsamen Stimmungstüfteler, die mich nur zu verstimmen vermögen, mit einem ruhigen u. klaren Wort über das Eine was Noth thut belehren? Auf S. 323 im *Romulus* ist ein recht einleuchtendes Beispiel. Die alte Kathrine kommt herein, während Gustav krank liegt, u. stäubt u. wischt u. kramt im Zimmer herum, wobei wir jedes einzelne Stück uns müssen aufzählen lassen, das sie in die Hand nimmt. Dann heisst es: Gustav begyndte at blive ganske nervøs. So geht es mir selbst bei all diesen Schilderungen. Jeg bliver ganske nervøs. Gjellerup aber entschädigt durch starke u. tiefe Katastrophen, u. hier insbesondere sind die Scenen in der Manège so ergreifend, dass man den mühseligen Weg bis dahin verschmerzt.

Ich weiss nicht, wo ein Brief ihn jetzt erreichte. Rom muss er verlassen haben. Wenn Du ihm schreibst, grüss ihn u. dank ihm freundlichst.

Mein *Buch der Freundschaft* bringt Dir Frøken Emma. Ich hatte Hertz nicht wie sonst angewiesen, es Dir zu schicken, da ich Deine Wohnung noch nicht wusste. Ein 2ter Band soll das Thema noch weiter durcharbeiten, zu welchem ich durch Lazarus Abhandlung angeregt wurde. Sie war ursprünglich eine Rede; daher erklärt sich, dass sie nur eine einzige Form dieses Verhältnisses berücksichtigt und das ganze Problem sehr auf der Oberfläche betastet. Ich wollte nur, ich wäre ein gesunder Mann u.

könnte, wie ich wollte u. sollte. Aber meine letzte, freilich etwas verwegene Arbeit hat mich wieder sehr ausgesogen, dass ich nun einer Erfrischung dringend bedarf. In drei Tagen will ich mit meinem lieben Weibe rheinabwärts fahren, ins Blaue, auf 12—14 Tage. Cläre leistet ihrer Frau Schwester Gesellschaft, die in Franzensbad eine Badekur absolviert. So sind wir hier in dem leeren Hause während endloser Regentage nicht die frohesten Menschen gewesen. Unsere Nordlandsfahrerin wird Dir von uns erzählen. Wie viel lieber kämen wir in Person!

Grüss Deine liebe Gattin aufs Beste von uns. Erst nachträglich haben wir zu unserm Kummer erfahren, dass sie doch schon einen Tag mit uns zusammen in Berlin war, ohne dass wir's ahnten. Wir hätten so gern sie und die kleinen Fräuleins begrüsst, trotz alles Getümmels um uns her. Ich zweifle nicht daran, dass sie sich in Deiner Heimath leicht einleben wird.

Was Du von der wunderlichen Empfindung schreibst, mit der man ergrauten Jugendfreunden begegnet, ist mir aufs Lächerlichste vor 2 Jahren zum Bewusstsein gekommen. Ich sah auf der Insel Sylt einen silberhaarigen alten Herrn, den ich aus der Ferne verehrte, da ich wusste, dass er eine Autorität in der literarischen Gesetzgebung war. Als sehr zweifelhafter «Sachverständiger» hatte ich ihn oft citiert u. trat ihm das erste Mal mit einer gewissen Pietät gegenüber, als wir uns endlich vorgestellt wurden. Wir sind eigentlich alte Bekannte, sagte er lächelnd. Ich verkehrte vor 30 Jahren in dem R'schen Hause, wo ich mich Ihnen aber nicht zu nähern wagte. Sie waren der Freund des ältesten Sohnes, ich des jüngsten. —

Aber wir wollen uns unsre ewige Jugend nicht verdächtigen lassen.

Lebewohl, mein Alter!

Dein ewiger

Paul Heyse

München.
20. VI. 83.

539 *Georg Brandes à Paul Heyse.*Kjøbenhavn. St. Annæ Plads 24.
2den Juledag [1883]¹

Min kjære Ven!

I snart 3 Fjerdingaar, troer jeg, har jeg ikke skrevet Dig til og jeg har maattet være fast forsikret om dit Venskab for at risikere en saa lang Taushed. Imedens har du sendt mig en hel Række af skjöjne Bøger og jeg har til Tak kun kunnet sende noget Smaatteri.

Det sidste Fjerdingaar er gaaet saaledes hen for mig, at jeg har været forfærdelig overanstrengt. Hver Dag arbeidet fra Kl. 12 Middag af til Kl. 2¹/₂ Nat uden anden Afbrydelse end Maalterne og en Times Spadseren. I 8 Uger har jeg ei sovet nogen Nat uden Chloral.

Mine Foredrag over tysk Litteratur fra 1824—1848 optog næsten al min Tid. Jeg maatte paa Grund af Tilströmningen holde hvert enkelt to Gange. Desuden maatte jeg skrive min Bog til Jul². Imedens ophobede sig henved 300 Breve, og Bøger (4—5 om Dagen) for hvilke jeg ei har takket.

I den sidste Maaned er nu tilmed politiske Hændelser indtraadt, der have forandret min hele Stilling i Danmark. Min Stilling er i dette Øieblik meget uheldig, værre endog end den var da jeg i 1876 forlod Danmark; thi dengang havde jeg blandt Andet dette Skaktræk tilbage. Alt hvad jeg i 11 Aar politisk har arbeidet paa, er styrtet sammen under mig. Min Plan var at sammensmelte vort Bondeparti («Venstre») med den intelligente Opposition imod Bureaukratiet, som jeg selv dannede i Kjøbenhavn. Tilsyneladende var Alt paa god Vei. Nu er det foreløbig bristet for mig. Vi havde med vore Venners Hjælp grundet et Dagblad *Morgenbladet*, som var vort Organ, og der i de tre Aar hvor mine Brødre have været med at lede det, havde vundet god Fremgang, om det end intet Overskud gav endnu.

Nu pludselig har Bondepartiets ene og mægtigste Förer, Berg, benyttende sig af en gammel, af Ingen paaagtet Klausul i en Kontrakt kjøbt de övrige Ihændehaveere ud af *Morgenbladet*. Detaillerne kunne kun kjede dig. Men Hovedsagen er, at denne Mand i Haab om for sit Forræderi at modtage en Ministerpost har skilt sig fra os, det vil sige fra den anden Förer Hörup, vor mest begavede Journalist og Taler (fordi denne repræsenterer Oppositionen mod Befæstningsgalskaben, mod Nationalhadet overfor Tyskland) og fra Gruppen Brandes (∴: Fritænkerne, det litterære Venstre). Saaledes staa vi nu, angrebne fra alle Sider og paa alle Maader, uden Organ i Dagspressen og uden Udsigt til i Löbet af en overskuelig Tid at kunne erhverve et. Det føles i Øjeblikket meget pinligt, som du kan tænke, men vi komme vel derover, som man kommer over Alt. Vor Magtstilling er i den nærmest fölgende Tid brudt³.

Medens du har reist om i Tyskland og feiret Triumfer med dine Theaterstykker, have vi siddet fast her i Kjöbenhavn. Kun i Sommer var vi en 14 Dage paa Skagen, Jyllands nordligste Spids, hvor der altid lever en stor skandinavisk Kunstnerkoloni. Adskillige af Malerne dør malte mit Portræt med forskjelligt Held⁴.

Frk. Klingefeld, der stadig er yderst misfornöiet med at jeg ingen Tid har til at skrive hende til, vil have beskrevet dig vor Bolig. Den er meget kjön, med store rummelige Værelser og Udsigt over Havnen. Dens eneste Mangel er Mangel paa Sol, da vi bo paa Skyggesiden. Men det er en anderledes Bolig end den stakels lille, hvori du besøgte os i Berlin.

Min Hustru havde i Aar ordnet en rigtig smuk Jul for Börnene, der nu er store nok til at ret at glæde sig ved Festen og Gaverne. De have levet og leve i én Ekstase. De tale nu lidt Dansk med de danske Börn, men da vi have taget vor tyske Pige med fra Berlin, er deres daglige Sprog Tysk.

Siden jeg lærte dig at kjende, har jeg kun gjort Bekjendtskab med en eneste tysk Digter, der har interesseret mig, det er Maleren Arthur Fitger i Bremen; hvis du har læst hans Digte og hans sidste Theaterstykke *Von Gottes Gnaden* vilde det glæde mig ved Leilighed at høre din Dom over dem. Ellers kommer jeg efterhaanden ud af Forbindelsen med Tyskland. Jeg er for overanstrengt og træet til regelmæssig Brevvevling. Fra Lazarus modtog jeg nylig en Bog, men har endnu ei havt Tid at læse den⁶.

Jeg beder dig hilse din Frue mange Gange hjerteligt fra os. Det vilde være os kjært engang at vise Eder Kjöbenhavn, der om Sommeren dog frembyder et og andet Seværdigt. Vil du ogsaa hilse den vrede Frøken Kl. paa det Bedste fra mig. Jeg er din ganske hengivne Ven

G. B.

Et godt og glædeligt Nytaar!

540 Paul Heyse à Georg Brandes.

München 5. I. 84

Ich hab' es wohl gewusst, Liebster Freund, dass der — freilich unzerreissbare — Faden zwischen uns immer dünner werden würde, wenn erst die See zwischen uns läge. Sie haben Dich nun wieder mit Haut und Haaren, die Deinen, vor Allem Deine politischen Freunde, und so geht auch die Literatur Dir mehr und mehr in der Politik auf und entschiedener noch als sonst rückt Dir Alles, was auf meinem Felde wächst, in den Widerschein der brennenden Fragen. Ich sehe die schwere Noth der Zeit völlig ein, die Dich diese Wege führt, aber da ich andere zu wandeln habe, entfernen wir uns mehr u. mehr von einander. Du weisst das so gut wie ich, und schweigst daher lieber über so Manches, was mich angeht, und erwartest wohl auch nicht, dass ich Alles sage, was mir beim Lesen Deiner Sachen durch den Kopf geht. Ich bemühe mich, sie von vorn herein mit gewissen Vorbehalten

zu lesen, mir vorzustellen, dass Du, wenn Du über Bjørnson u. Ibsen sprichst, zunächst Dich als Diener und als Mann der kämpfenden Minorität fühlst, dass Dir das geistige Rüstzeug dieser Männer und der Geringeren neben ihnen vor Allem wichtig ist, weil — und wenn — es Waffen liefert zu dem gegenwärtigen Befreiungskampf. Hierüber und wie Du Menschen und Dinge von einer höheren Warte aus betrachten würdest, wäre es leicht sich mündlich zu verständigen; wenigstens wäre es eine lustige Sache, sich zu zanken und dabei beständig das fröhliche Gefühl der persönlichen Nähe zu empfinden, das über alle Stöss' und Schleudern, die man sich in der Hitze des Gefechts beibringt, so heilsam hinaushilft. Schwarz auf Weiss fehlt uns Beiden Zeit und Geduld zu fruchtlosen Bekehrungsversuchen. Ich rüste mich eben wieder zu einer dramaturgischen Reise nach Berlin, wo ich den Automaten des Schauspielhauses einen Schein von Natur und Leben einzuhauchen suchen muss. Vorher aber wollte ich Dir noch die Hand drücken und sagen, dass ich Deine Durchbruchsmänner mit auf die Reise nehme¹. Ich gedenke diese via crucis in 10 Tagen hinter mir zu haben. Dann will ich an ein neues (modernes) Schauspiel gehen, zu welchem mich die sehr freundlichen Erfahrungen am Hamburger Thaliatheater ermuntert haben². Dort gelang Alles bis auf das Kleinste und Feinste; ich habe nichts Ähnliches je erlebt. (Beiläufig: ein junger Norweger übersetzt das Stück in Compagnie mit dem jungen Bjørnson)³. Daneben geht die Sorge für die Fortsetzung des *Deutschen Novellenschatzes*, von dem in diesem Jahr 9 Bände erscheinen sollen. Ich bin äusserlich nicht sehr belastet, aber die Brüche in meinem leiblichen Menschen machen sich trotzdem fühlbar und wollen geschont sein.

Fitger sprach ich in seinem Bremer Atelier, hernach in Hamburg, nach der ersten Aufführung meines Stückes. Ich liebe ihn

sehr, seine stille, wunderlich scheue Natur, auch sein Talent (NB. das dichterische, denn der Maler in ihm ist im Decorativen stecken geblieben). Sein letztes Trauerspiel aber hat mich wenig gefreut. Solche Zustände, die vergangene Luft athmen, bedürfen des historischen Grundes u. Bodens, um uns in volle Illusion zu bringen; sie müssen gleichsam den Beweis der Wahrheit antreten, um dafür zu entschädigen, dass sie nicht vom Geiste unserer Zeit durchdrungen sind. Wie das Schicksal dieser Menschen jetzt vor uns hin tritt, schwankt es zwischen typischer Caricatur und vormärzlicher Tendenzstimmung. Es ist kein Stück Geschichte und eben so wenig ein Stück Gegenwart⁴. Dann das unerledigende Ende! In *Mlle de Malepeire* erschlägt die Aristokratin ihren Abat, in dem sie sich so schwer betrogen hat, mit freiem Entschluss, in voller Empörung ihres aristokratischen Blutes⁵. Hier vertheidigt sich die Ex-Prinzessin mit einem Messer, in das ihr Gatte geschickt genug hineinrennt, um gleich mausestodt zu sein. Auf der Bühne wäre das unmöglich. Und doch wieder, wie viel starke, originelle Züge durch das ganze Buch! Ich fürchte nur, sie bleiben darin und kommen nie an das Licht, nicht einmal der Lampen. Vielleicht ist doch die Doppelschlichtigkeit seiner Begabung Schuld an dieser ungenügenden Wirkung. Auch in der Lyrik hat er nie vollen Ernst mit sich gemacht u. ist darum über allerlei Vorbilder hinaus nicht zu sich selbst gekommen.

Lebwohl! Du siehst, wie das Fässchen läuft, wenn ich nur einmal den Hahn gedreht habe. Aber genug für heute. Die herzlichsten Grüsse von Haus zu Haus.

Ewig Dein getreuer

Paul Heyse.

541 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kbhavn. St. Annæ Plads 24.
3 Juni 84.¹

Hjertenskjære Ven!

Det klinger latterligt men er sandt, at jeg i Maaneder daglig har tænkt paa dig, netop fordi jeg ikke skrev til dig : vilde skrive og ikke kunde. Husk, det er 10 Aar siden vi talte sammen (thi de Par Timers Sammentræf i Berlin regner jeg ikke for stort), jeg skyer derfor uvilkaarligt at trætte dig med Meddelelser, og anderledes end ganske aabent og fortroligt kan jeg ikke tale til dig.

Det gaar mig ikke godt. Jeg lider under haardnakket Melancholi. Rent udvortes seet kan jeg være tilfreds: Mine Forelæsninger ved Universitetet have stadigt samme overordentlige Tillob². Jeg holder dem alle to Gange og kan den ene Gang læse gratis uden at der derfor er mindre fuldt naar jeg holder samme Forelæsning for Penge. (Man sikrer sig ved Pengene en Siddeplads). Men iøvrigt er jeg ikke tilfreds. Jeg trives ikke her. Meget piner mig; thi jeg har ikke ustraffet været 6 Aar borte.

Politiske Feil ere i min Fraværelse begaaede af mine Meningsfæller, hvoraf Følgen har været et Brud mellem disse og Bondepartiets vigtigste Förer, som i høi Grad har krydset mine Planer og tvinger mig til paa flere Punkter at begynde forfra. Den nærmeste Følge er at jeg holder mig ganske udenfor Politiken (à la Ibsen) Noget, du ikke vil misbillige. Jeg havde troet for godt om adskillige «Fremskridtsmænds» Ærlighed og Tilforladelighed. Desværre bliver man ved mange Skuffelser til Gjengjæld altfor mistænksom, Noget som er en hæsleg Ting.

Hertil kommer, at mine gamle Fjender, efter at Forbløffelsen over min Tilbagekomst har lagt sig, har begyndt deres gamle Pressefølgelse imod mig paany, hvad nu er dobbelt ubehageligt, eftersom jeg siden Nytaar ikke mere har noget Dagblad til

min Raadighed og aldrig mere besvarer noget Angreb, hvad der gjør Angriberne frækkere.

Endvidere: Jeg har ikke blot mine gamle Modstandere; men enkelte ganske Unge søge at slaa sig op ved at angribe mig. Vi have nogle unge Skribenter der have indført den grænseløse Reklame som Virkemiddel. Det er en slemt fordærvet Yngel, i moralsk Henseende Mignons, i litterær Henseende Tilhængere af «Modernismen» (?) og de gjøre sig store ved at skrive i slette Blade imod mig³. Fremdeles: Min yngre Broder, der tidligere var min Forbundsfælle, har trukket sig koldt og forbeholdent tilbage fra mig, jeg veed ei af hvad Grund.

Videre: Vi leve politisk under Trykket af en ganske ideeløs og ganske klerikal Junker-Reaktion.

Og sluttelig: saa tilfreds jeg kan og maa være med mit Hjem, saa passer min Zigeuner-Natur i Længden kun daarligt for det stille Liv, jeg længes stadigt ud i den vide Verden og føler mig bunden.

Dette er Hovedgrundene til min vemodige Stemning og de foranledige altfor ofte den Art Modløshed, som hæmmer eller dræber Frembringelseslysten.

Dette mit Skriftemaal, som jeg beder dig ikke lade gaa videre til Nogen, end ikke til den brave Fröken Klingefeld, den mest velmenende, men mest urolige og forvirrede lille skrivende Dame, jeg er truffet paa.

Da jeg overseer disse Linier finder jeg, at det Billede, de give, dog ei er korrekt; thi den store Anseelse, jeg nyder i vide Kredse, og den Hengivenhed en Mængde af de Yngre nærer for mig, burde været nævnt, men Summen er dog en stor Sörgmodighed.

Det er en Ulykke at være födt i et saa lille og svagt Land. — A propos af Landet saa lod Kronprinsen mig i forrige Maaned indbyde til sig og sagde mig meget forbindtligt, stiltiende prote-

sterende mod Faderens og Regjeringens Behandling af mig⁴. Men han er ubegavet og magtesløs. Kun en Uge efter min Samtale med ham bleve to reaktionære Stympere, af hvilke den ene kun har skrevet en Doctordisputats, ansatte ved Landets eneste Universitet som Professorer i dansk Litteraturhistorie, medens jeg endnu bestandig ignoreres⁵. Og selv om jeg ikke var bleven forbigaaet, hvad er saa det, naar man har naaet min Alder, at blive Professor og ved et Universitet som det Kjøbenhavnske! Og sligt skal jeg haabe paa som paa et Ideal!

Du tog rent feil, min kjæreste Ven, naar du i dit Brev af Januar troede, jeg efterhaanden fölte Traaden mellem os blive tyndere, gik mere og mere op i Politik og Dögnets Kamp. Det er ganske anderledes. Jeg er kun fremmed for dig fordi jeg aldrig seer dig, og jeg er mere Menneske og mindre Dögnets Mand nu end nogensinde för i mit Liv.

Jeg er bange for, at dette Brev er et dumt, klynkevornt Brev. Jeg har ogsaa længe nok opsat at skrive det. Og maaskee vender mit Mod tilbage. Men jeg gisper efter Luft i dette lufttomme Land, efter stor Frihed, store Opgaver, og jeg har haardt ved at vænne mig til Tanken om nu, 42 Aar gammel, ikke at have et eneste tydeligt Succès bag mig.

Du maa ikke tro, som du skrev, at dine Sager mishage mig. Jeg holder af Alt, hvad du skriver, nu som før, men gider ei indlade mig paa Detail-Kritik i Breve. Det sidste, vi læste af dig, var din Novelle i *Berliner Tageblatt*, som vi holder, og vi havde megen Glæde af den.

Jeg trykker inderligt din Haand og er af Hjertet din tro Ven
Georg Brandes.

542 Paul Heyse à Georg Brandes.

München. 14 Juni 1884.

Du bist unfroh, Liebster, und ich fühle es Dir so nach, wie gu-

ten Grund Du dazu hast. Deine Kraft steht im Missverhältniss zu der Wirkung, die sie hervorbringt, Du weisst und spürst, dass die Stricke, die Dich binden und hemmen, elende Bindfaden sind, die aber, alle zusammen, so unzerreissbar werden wie ein Schiffs-
tau. Und doch sehe ich nur zu gut, dass es sittliche Pflichten sind, die Dir in Deiner Doppelstellung als Politiker und «Hauptströmer» (verzeih das Unwort!) auszuharren gebieten. Dies ahnte mir nur allzu klar, als Du von Berlin weggingst. Ich könnte allerlei vorwitzig weisen Rath geben und Palliative vorschlagen, enthalte mich dessen aber, da ich die Verhältnisse doch nicht scharf genug übersehe. Nur möchte ich Dich herzlich dringend warnen, Deine physische Kraft nicht zu überreizen, dass es Dir nicht eines Tages ergehe, wie es mir ergangen. Wäre es gar nicht thunlich, dass Du Dich für eine Zeitlang aus dem Tageslärm zurückzögest in irgend einen ländlichen Schlupfwinkel und an Deinem Buche allein fortarbeitetest? Deine internationalen Erfolge, die Du diesem Werk verdankst, müssen ja auch auf Deine politische Stellung zurückwirken, und so wäre diese «Ferienarbeit» doch auch für das andere Lebenswerk ein Gewinn.

Ich für mein Theil habe mich resolviert, die nächsten 10 Jahre, die ich etwa noch mit frischen Sinnen zu leben und zu schaffen habe, ausschliesslich dem Drama zu widmen, einmal grimmigen Ernst damit zu machen, ob unserm deutschen Theater nicht aufzuhelfen wäre, wenn man Alles an Alles setzte. Noch ein paar Geschichtchen mehr zu erzählen, reizt meinen Ehrgeiz nicht, zumal das von den Jüngeren so trefflich besorgt wird. Doch ist auf unserem Theater die breite Lücke auszufüllen, die wir durch Importierung der französischen Gesellschaftsdramen verdecken. Und da ich in den letzten Jahren mit meinen älteren Stücken plötzlich wieder auferstanden bin und sehr an Credit gewonnen habe, würden mir die Direktionen bereitwillig entgegenkommen.

Wilbrandt hat sich aus freien Stücken um den *Don Juan* beworben, den ich ihm nicht angetragen¹, Herr v. Hülsen desgleichen um den *Alkibiades*. *Colberg*² ist ein Zugstück in ganz Norddeutschland geworden (die Gymnasiasten spielen das Stück bei ihren Schulfesten.), der alte *Lange*³ hält sich unverwüstlich, *Graf Königsmark*, *Ehre um Ehre* sind wieder hervorgeholt worden und ich arbeite eben an drei tragischen Einaktern⁴, mit denen ich das tragikscheue moderne Geschlecht zu verblüffen hoffe, wenn ich ihnen den bittersüssen Trank im Extract eingebe, den sie aus vollem Becher zu trinken verschmähen. Ein grösseres sociales Schauspiel ist im ersten Entwurf vorhanden. Und da eine neue Speise- und Lebensordnung meine Nervengeister zu bändigen begonnen hat, darf ich hoffen, es noch ein Stück weit mit voller Kraft bringen zu können, endlich vielleicht so weit, dass man es dem Novellisten verzeiht, sich mit dem Theater befasst zu haben.

In dem Vorwort zum *Neuen Novellenschatz* habe ich mit Dir angebunden, Du wirst die 3 Bändchen inzwischen erhalten haben⁵. Es wäre mir ein besonderes Vergnügen gewesen, einmal meine letzten Gedanken über dieses Thema auszusprechen, der Raum aber erlaubte es nicht, so konnte ich die Sache nur leicht berühren. — Das aber ist mir stets ein Kummer, wenn ich sehe wie Du aus taktischen Gründen 5 gerade sein lassen, Productionen in Schutz nehmen, Tendenzen verfechten musst, die Dir selbst nur von zweifelhaftem Gehalt und Erfolg scheinen müssen. Auch in Deinem Buch über die Durchbruchsmänner ist mir die Kampf Stimmung hin u. wieder bedenklich hervorgetreten. Glänzend ist die psychologische Secirung Ibsen's. Doch musstest Du Dich freilich aus gewichtigen Rücksichten enthalten, zu urtheilen, statt zu charakterisieren. Über Björnson werden wir uns schwerlich verständigen. Von allen Schwächen unseres Ge-

schlechts ist mir kokette Rhetorik am meisten zuwider. — In meinem Hause steht Alles wohl, meine Frau grüsst Dich u. die Deine. Wie gern sähen wir Euch in Eurem Hause. Dies Jahr aber führt uns nicht so weit nach Norden.

Lebewohl, mein Geliebter.

Dein

Paul H.

543 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

[København] 30 Dec. 87¹

Min kjære Paul! Iaften har jeg læst den Bog, du var saa elskværdig at sende mig, til Ende, og jeg vil ikke lade Aaret udløbe uden at have sagt dig min Tak for den og uden at have mindet dig om min Existens².

Af dine Fortællinger greb *Emerenz* mig dybest — det er den, jeg kom til at læse sidst — den rørte mig ved sin dybe Menneskelighed. Man tror i saa høj Grad paa Historien. *Villa Falconieri* er rigere, mere glimrende, men staar mig for min Del fjernere. Hvilket blufærdigt, jomfrueligt Folkefærd dine unge Ty-skere er — jeg har sét nogle af den Art, da jeg levede i Berlin — men jeg tror Racen døer ud i det nye Rige. Et forbauser og overrasker, den Erotikens Styrke og Friskhed i din Digtning, der er den samme idag, som da du begyndte.

Mit Aar har ikke bragt mig ganske ringe Udbytte, skjøndt jeg ikke har udgivet noget større Skrift.

Jeg tilbragte omtrent 3 Maaneder i Rusland og lærte en ny Verden at kjende³. I Petersburg og Moskwa holdt jeg franske Forelæsninger for en meget stor Tilhørerkreds, og den sidste Halvdel af Maj tilbragte jeg paa Landet i det sydlige Rusland hos en Fyrstefamilie⁴. Jeg har vundet nogle Venner og Veninder, som jeg tror, jeg vil beholde. Hjem rejste jeg over Warschau, en By, jeg kjender ud og ind, men hvis Tiltrækning nu er blegnet

noget for mig i Sammenligning med Petersburgs. Der er, tror jeg, noget i mit eget Temperament, som bevirker, at jeg føler mig mest veltilpas mellem slaviske Folk og finder mest Yndest hos dem. Det er for mig en Modvægt mod det stedse voxende og stedse mere aggressive Had mod mig i Danmark. Jeg véd ikke, kjære Ven, om du har fulgt den besynderlige moraliserende Svinepest, der i det sidste Aar fra Björnsons Handske har udbredt sig her i Norden⁶. Alle de gamle Syfilitikere begejstrede for Tanken om Mændenes Jomfruelighed! Alle de gamle Jomfruer deklamerende om dette deres Lighedskrav! Og Björnson, denne gamle Buk, der synes indtraadt i noget, der vel maa svare til Kvindernes «Kritiske Periode», færende Landene rundt, holdende ét og samme Foredrag Dag ud, Dag ind, i 80 forskjellige Byer i Skandinavien, forkyndende det nye Evangelium, at vi ikke maa kysse Pigerne. Og saa de 3 Folkeslag rørte derover, medens det eneste virkelige Udbytte er de Tusinder og atter Tusinder af Kronestykker, der gaar i Björnsons Lomme⁶.

Der er noget Senilt i dette Afholdenhedsraseri. Og desværre, desværre, jeg finder Spor af det samme hos Ibsen. Hvad er dog dette for en urimelig Lære den om den lutrende, rensende Indflydelse, der udgaar fra den kjønsløse Rosmer! Det er dog rent seminaristisk dette at anse Kjønsløshed for Renhed. De staa begge til Halsen i gammel Theologi. Lindau skrev engang om Richardt Wagner: Junger Tannhäuser — alter Parcival⁷. Det er da en Guds Lykke, at Du intet Hang har til at omvende dig til Askesen.

I har i Tyskland en Filosof, som jeg vurderer højt og som nylig har skrevet meget godt og dybt om asketiske Idealer, det er Fr. Nietzsche i sin Bog: *Zur Genealogie der Moral*. Han synes mig den aandfuldeste af Tysklands Tænkere. Hvad er din Mening om ham?

Hav et godt Nytaar, min kjære Ven. Lad mig, naar du en Gang er i Stemning dertil, have den Glæde at høre fra dig. Jeg haaber Alt staar godt til i dit Hus. Din trofaste

Georg B.

544 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München. 2 Jan. 1888

Da siehst Du, Lieber, wie sicher die alte Liebe vorm Rosten ist. Kaum wandelt Dich nach langem Verstummen einmal wieder die Laune an, di forti vivo con me, — gleich bin ich bei der Hand, die Deine zu drücken und in dem dicken Buch unserer Freundschaft genau da fortzufahren, wo ich vor langen Monaten ein Zeichen eingelegt hatte. Diesmal hat's noch eine besondere Bewandniss. Ich soll in 14 Tagen eine dramaturgische Rundfahrt antreten, in Berlin, Hamburg, Meiningen werde ich aufgeführt und muss überall nach dem Rechten sehen. Da lohnt sich's nicht, noch an eine ernsthafte Arbeit zu gehen, und so verträume, verschlendre, verbriefwechsle ich meine Wartezeit. Man fängt endlich an, mir den Novellisten zu verzeihen und mich zu den Wenigen zu zählen, mit denen die deutschen Theater rechnen müssen. (*Don Juans Ende* u. *Ehrenschulden* spuken sogar schon in Italiën.) So ungern ich nun meine Frau zu Hause allein lasse in ihrer kinderlosen Unheimlichkeit, so macht doch das Auge des Herrn nicht bloss die Kühe fett, sondern auch die Bühnenstücke lebendig, und besonders an einer *Prinzessin Sascha*, die am Hamburger Thalia-Theater ihre erste Lampenprobe bestehen soll, werde ich vielleicht noch zu stutzen und zu putzen haben. Meinen absurden Handel mit den hiesigen Theater haben Dir vielleicht die Zeitungen berichtet. Ich sitze seitdem wie Achill in seinem Zelt und lasse Könige und Thersiteste ihr Wesen treiben, wie sie können u. mögen. Wir haben auch sonst sehr stille

Wintermonate. Meine Frau hat sich von dem blutigen Spuk des Frühjahrs sichtbar erholt, soll aber jetzt gehegt und gepflegt werden auf alle erdenkliche Weise, um eine Wiederkehr des Unheils zu verhüten. So meiden wir alle Geselligkeitsstrapazen, die sich ohnehin so wenig lohnen, und sehen Niemand, als wer uns in unserm Hause aufsucht.

Was Du mir über Bjørnson schreibst, stimmt durchaus mit meiner alten Ansicht über ihn. Wie traurig, dass die beiden grossen nordischen Dichtertalente an ihrem menschlichen Theil einen so verhängnissvollen manco haben, Ibsen seine bornierte Starrköpfigkeit, Bjørnson seine kokette Erfolgsucht. Den Ersteren sehe ich höchst selten und nur auf der Strasse, wo wir uns mit resignierter Hochachtung grüssen wie zwei Leute, die sich Nichts zu sagen haben. Aber hierüber werde ich mich auch mit Dir schwerlich verständigen, da das Positive an ihm Dir werthvoller ist als dem Fremdsprachigen, der ihn nur sub specie der Weltliteratur zu messen weiss. Dem Verfasser des abgeschmackten *Handske* habe ich schon lange Nichts mehr zu danken gehabt.

Nietzsche halte auch ich für einen der wundersamsten revolutionären Denker aller Zeiten, der so fein organisiert ist, dass er noch Molecüle von Problemen spaltet und eine wimmelnde Welt infusorischer Gedanken entdeckt, wo Andre nur einen Wassertropfen sehen. Aber ich fürchte, diese Virtuosität des Scharfblicks verführt ihn mehr und mehr, mit den Aufgaben zu spielen wie ein indischer Jongleur mit geschliffenen Messern, ohne dass er dazu kommt, bleibende Schritte zu machen und nach aller Auflösung in die Atome der Atome das Weltbild auch wieder zu organischer Gestalt zusammenzufügen. Und welche Wandlungen hat er in seiner nervösen Rastlosigkeit schon durchgemacht, vom Wagner-Enthusiasten zum Wagnerhasser! Glaubst Du überhaupt, dass Jemand, der die Gedankenarbeit der Jahrtausende redlich

nachgearbeitet hat, zu diesem unbändigen Hochmuth, dieser gigantischen Selbstigkeit gelangen kann, ohne im Wahnsinn zu enden? Das Buch freilich, das Du nennst, habe ich noch nicht gelesen.

Sehr gern wüsst' ich, was Du bei Deinen russischen Fahrten für Himmelszeichen über das heranziehende Weltgewitter beobachtet hast. Ich glaube an keine friedliche Lösung, und mein einziger Trost ist, dass das Unvermeidliche, das sich so lange und zähe vorbereitet hat, ausbrechen wird, während wir unsren Alten noch haben. Im Übrigen bestärkt mich dies Schicksal nur in meiner alten Meinung, dass die *fable convenue* von unsrer herrlichen Cultur, Humanität und christlichen Gesittung ein Märchen für grosse Kinder ist, das durch die Heuchelkünste unsrer Staatspädagogen immer nur eine Zeitlang seinen Credit behalten kann.

Aber wohin bin ich gerathen? Leb wohl, kjære Ven, und sei herzlich begrüsst von Deinem alten getreuen

Paul Heyse.

545 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kjöbenhavn 14 Jan. 88

Kjæreste Ven!

Dette Brev træffer dig vel neppe i München, men det skal sige dig at jeg er dig taknemmelig for dit hurtige Svar og sætter den højeste Pris paa dit Venskab.

Jeg önsker dig af hele mit Hjerte Hæder og Ære og hin röden Guld af dit Stykke og din dramatiske Rejse.

Ganske vist se vi en Del forskjelligt paa Ibsen. Du kan ikke føle, hvor dyrebare den Mands Arbejder maa være os Skandinaver. Heller ikke er han saa borneret som du tror. Han omtalte dig her i Efteraaret med den største Varme og beklagede at du

tiltroede ham den Bornerness ej at skatte dig fordi han efter sin Natur gik andre Veje. Du er overhovedet bleven mistænksom og gjør Uret. Husker du, at da vi sidst saaes, en Dag i Sommeren 1885, gik du i en ret heftig og urimelig Samtale ud fra at jeg havde et Syn paa Zola, som jeg fralagde mig, og som den lille Afhandling, jeg har sendt dig, nu maa have vist dig, at jeg ikke havde¹. Det udelukker jo ikke at jeg i ham anerkjender den ualmindelige Kraft.

Jeg gad vide din Mening om Bourgets *Mensonges*². Paa mig har den gjort et trist Indtryk, ser ud som et Værk af personlig Rancune, han har truffet une fière coquine engang i sit Liv og tager literær Hævn derover.

Over Nietzsche grubler jeg. Han har sendt mig en rent allegorisk Samling Historier: *Also sprach Zarathustra* (4de Del) som jeg neppe kan forstaa³. Noget deraf er bag den vanskelige Skal i Grunden kjendt og trivielt. Andet er forfærdeligt nær Vanvid.

En tysk Legationssekretær her sagde mig, at han har været sindssyg. Men jeg maa læse mere af ham for at kunne dømme.

Mine russiske Indtryk, hvorom Du spørger, er disse:

Ruslands Kraft som krigsførende Magt overfor Tyskland er øjensynlig yderst ringe. Alt dør i Administration og Kundskab er raadent. (faul). Alle føle det, alle sige det. Blandt de højest dannede haabe mange paa Krigen, fordi de vente, at den vil slaa alt det Bestaaende i Stykker, virke opløsende paa det Hele. I dette Øjeblik tror man iøvrigt i de højere Kredse ikke paa Krig til Foraaret, men i de revolutionære Kredse mener man, den kommer.

Jeg synes, det ser fredeligt ud nu.

Det lader til at Bismarck ej vil have Krig, saalænge en 90-aarig Mand staar i Spidsen for Tyskland. Nu tror Lægerne her, at Eders Kronprins kommer sig. De mene alle, at det, han fejler,

er Syfilis, ikke Kræft. Alle Venner af gode Aander paa Tronerne maa haabe paa hans Liv⁴.

Der er meget Tyskerhad i Rusland, men det er ej saa stærkt eller saa akut, at Regjeringen derfor behøvede at føre Krig, hvis den ej ellers vilde. Det er sikkert. Regjeringen behersker dør næsten helt den offentlige Mening. Imidlertid er den nærværende russiske Regjering over alt Begreb ussel, lige dum og foragtelig.

Jeg er og bliver din tro Ven

Georg Brandes.

546 Georg Brandes à Paul Heyse.

20 April 88¹

Min kjære Ven! Det var glædeligt, nyligt i norske Aviser at læse om, hvor smuk du er, hvor smukt du bærer dig og hvor klædelig din Udtale af det tyske Sprog er, naar du kommer i Besøg til en vejrbidt norsk Poet og bringer ham Laurbærblade eller hvad det var med Silkebaand om².

Siden vi sidst skrev hinanden til, er store Begivenheder skete i Tyskland og større, smerteligere forestaa. Det er tungt, at en saa herlig Mand som den nuværende Kejser blev bedraget for sin Regeringstid, og hans Død er tragisk. Det, som nu forestaaer, det er: Ond Tid, Graadstid, Sværdtid, Dödstitid, som Svartalferne synger hos Øhlenschläger³.

Jeg har med megen Fornøjelse læst din *Sascha*, med et stærkt Indtryk af Æmnets Alvor og Behandlingens kunstneriske Sammentrængthed tilegnet mig *Den tungeste Pligt*. Du er her, synes det mig, paa samme Vej som i *Ehrensulden*, en fortræffelig Vej efter min Mening. I *Sascha* er især Karakteristiken af Personerne interessant, Fru v. Döbling, Brendel er ikke til at glemme. Handlingens Sandsynlighed er jeg ikke ret i Stand til at dømme om; men Anklagen mod den unge Mand for at være

Socialist og hans Fængsling paa dette løse Grundlag synes mig ikke ret naturlig⁴.

Det var meget slaaende, hvad du nylig skrev til mig om Nietzsche, som vedblivende interesserer mig, fordi han i sine sidste Böger *Jenseits von Gut und Böse* og *Genealogie der Moral* har fat paa noget Nyt og Sandt. Han har aldrig været sindssyg, men i 6 Aar lidt af en voldsom Hovedpine med Øjensvækkelse, saa han har øjensynlig haft en Hjernesygdom. Hans halvt digteriske Bog *Zarathustra* (4 Dele), som han selv er stolt af og som ligesom populariserer hans Ideer, tiltaler mig ikke meget. Jeg vilde meget gjerne vide ved Lejlighed om Du kjender den og hvad Indtryk den har gjort paa dig.

En ung Tysker Heinrich Hart sendte mig første Del af et Menneskehedens Epos i meget sautille Vers⁵. Men Digtet er beregnet til 24 Bind tror jeg, hvilken absurd Idé! Har du læst det?

Idag eller imorgen bliver min gamle Lærer Taine 60 Aar⁶. Hvor Tiden flyver! Jeg er nu selv ældre end han var, da jeg saa ham sidst og han syntes mig en højst ærværdig Herre. Man gaar hen og bliver en Forfader, inden man véd et Ord deraf.

Er det sandt at Ibsen gjør et saa dybt Indtryk paa den tyske Ungdom som Bladene her i Norden fortælle om? Da jeg levede i Tyskland, var han lidet kjendt. Jeg kan ej ret forestille mig en saa stor Forandring⁷. Björnson holder nu for 140^{de} Gang eller lignende sit samme ene Foredrag om at man ikke maa kysse Pigerne. Denne gamle Abekat har nu tjent en 70,000 Kroner paa det ene Foredrag om sin Sædelighed. Nu skal han til Finland og gjentage det der. Successen stiger stadigt med Klimaets Kulde.

Levvel, kjæreste Heyse, behold mig kjær og vær hjerteligt takket for alle gode Gaver

Din Georg Brandes.

547 Paul Heyse à Georg Brandes.

München. 11. Juni 88.

Liebster Freund, ich las dieser Tage in einem Wochenblatt einen Aufsatz, der in unsere alte Controverse über die Ibsen'sche Weltanschauung einschlägt und so klar und bündig das ausspricht, was ich das «Bornierte» in Eurem grossen Dichter nenne, dass ich ihn Dir nicht vorenthalten möchte. Ich kann mir nicht vorstellen, dass Du im Grunde Deiner feinen u. klugen Seele nicht derselben Ansicht sein solltest und nur durch Deine Stellung als Parteiführer abgehalten wirst, dies offen zu bekennen. Gegenüber der Verlogenheit und cynischen Heuchelei der Gegner mag auch Dir die Sandhed quand-même, selbst wenn die Weltordnung und das Ehrenwerteste im Menschenleben dadurch erschüttert würde, als die einzig rettende und heilende Macht erscheinen sein und mit dem Abreissen der Masken auch das Lüften jedes noch so wohlthuenden Schleiers eine traurige Nothwendigkeit dünken. Aber ich kann nicht glauben, dass Du die Extravaganzen, die in der Hitze des Gefechts mit unterlaufen, als ein Letztes und Höchstes ansiehst, und vielleicht wäre es doch Zeit, Dich auf eine «höhere Warte» als «die Zinne der Partei» zu stellen und Dich Freunden wie Feinden als überlegenen Schiedsrichter zu offenbaren. Dein Ansehn könnte dadurch nur gewinnen, wenn Du auch so merkwürdigen Verirrungen, wie die Ibsenschen, die Wege wiesest. Und nun vollends einer *Albertine*, die ich neulich mit Entsetzen gelesen habe!¹ für die Du nur Anerkennung hattest!² die freilich des sittlichen Lärms nicht werth war, wohl aber den ästhetischen Feuertod verdient hätte! Oder gibt es überhaupt gar keine Grenze des Darstellbaren? Kann es im Interesse der Sandhed, der Erkenntniss des Menschenlebens durchaus nothwendig sein, der körperlichen Unter-

suchung einer Prostituirten beizuwohnen — warum führt uns der «Dichter» dann nicht in noch tiefere Abgründe des Ekels und der Verworfenheit und giebt uns die chemische Analyse noch stinkendrer socialrer Eiterbeulen? Denn hier fehlt jedes Gegengewicht einer tragischen Erschütterung. Sie ist die Erste nicht und war nichts Besseres werth, eh sie sich mit Lachen in ihren bis dahin nicht erkannten Beruf ergiebt. Für die statistische Betrachtung mag sie unter ihren unzähligen Schwestern ein geeignetes Object sein. Aber hat die Dichtung wirklich keinen anderen Beruf, als den banalen Durchschnitt der pauvre humanité blosszulegen? in den Abzugsanälen nach dem Unrath zu spüren der von der modernen Cultur unzertrennlich ist, statt den kämpfenden, mit den Wellen redlich sich herumschlagenden Schwimmern nachzuschauen, die vom reissenden Strom des Lebens dahingetragen werden? — Ich verstehe diese Welt nicht mehr, sagt Tischler Anton³.

Sehr ergötzlich finde ich den grossen Tugendapostel, der der entsittlichten Männerwelt seinen «Handschuh» ins Gesicht wirft. Siehst Du nun wohl, dass ich doch ein prophetisches Gemüth hatte, als dieser kokette Hüne mich abstiess? Du nahmst mir damals mein Kopfschütteln übel. Freilich hatte auch ich nicht gedacht, dass er sich bis zu so wahnwitzigem Humbug verirren könnte.

Fitger ist hier, mit seiner Schwester eben aus Italien zurück, ein so lieber Gast, dass er einem die Seccatur der ganzen übrigen Völkerwanderung, die unsere Ausstellungen anlocken, vergütet⁴. Wie gern hielten wir ihn fest! Aber drei Plafonds warten auf ihn in Bremen. Er ist besonders glücklich, dass er zwei Gäule im Stall stehen hat, um sich auf den anderen zu werfen, wenn er den einen müde getummelt hat. Ich beneide ihn, da ich eben eine schwere

Arbeit abgeschüttelt habe und eh ich eine neue beginne, nur das leidige Müssiggehen zu meiner Erholung habe.

Lebewohl, Theuerster. Meine Frau grüsst schönstens. Sehr u. immer

Dein

Paul Heyse.

548 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kjöbenhavn 17 Nov 88

Min kjære Ven!

Da du i dette Aar mod Sædvane ikke literært har ladet høre fra dig — i det mindste har du ikke betænkt mig — saa har jeg, ogsaa mod Sædvane desværre, sendt dig et Par nyligt skrevne Böger, om hvilke det vilde være mig interessant ved Lejlighed at erfare din Dom¹. Om end Et og Andet deri maaske ikke er dit germaniske Sind tilpas, haaber jeg at du har kunnet finde noget deri, du aandeligt kunde bruge.

Det er længe siden jeg hørte fra dig, kjære Ven! og det er paa en Maade min Skyld. Men dit sidste Brev var virkelig mere nedslaaende for mig end du selv maa have kunnet føle. Du ripper der paany op i Alt det, hvorom vi kunstnerisk ere uenige og vedbliver haardnakket at fastholde Vildfarelser om mig, som jeg har sagt dig er Vildfarelser.

Du troer endnu, at jeg som «Partichef» — det er 15 Aar siden jeg kunde kaldes saadan — siger andet end jeg mener, forfægter Paastande jeg end ikke selv holder for rigtige. Og aldrig berører du det Meget, hvorom vi dog ere enige. Da jeg sidste Gang (for 3 Aar siden) besøgte dig i München, hævdede du — husker du i Frk Klingefeldts Nærværelse? — at jeg hyldede Zola's Theorier. Siden sendte jeg dig en lille Afhandling som maa have bevist dig det Modsatte, men du indrømmede mig ikke derefter, at du havde

taget fejl af mig. Du troer mig med andre Ord doktrinær i Kunstspørgsmaal, jeg er det ikke. Helt forskjelligt herfra er det, at jeg staar Ibsens mørkere Menneskebetragtning nærmere end din lysere. Men det er den simple Følge af hvad jeg har set og oplevet; deri er Intet, jeg kan gjøre for, og Intet, jeg kan rette.

Jeg lever stille og fra alle Sider hjerteligt hadet her i Kjöbenhavn, hvor jeg i det sidste Aar har arbejdet meget. Hvis det tillades mig, agter jeg i Vinter at holde nogle Foredrag i Rusland. Jeg vil i alt Fald forsøge derpaa, skjönt jeg maa frygte at man er mig ilde sindet.

For dansk Politik, hvoraf Du maaske endnu troer mig optaget, har jeg forlængst tabt al Interesse. Den er haabløs. Og trösteløs er i mine Øjne den almindelige europæiske Politik.

Det er sandt — du skrev mig endnu nogle vrede Ord om Krohgs *Albertine* — de viser mig, hvor lidt en Fremmed kan bedømme Forholdene her. Du ser slet ikke de virkelige Fortrin ved denne Bog — alene Sproget maa jo der lægge dig en Hindring i Vejen — du forstaar ikke, at jeg skrev mit Brev af Trods mod min gamle (o: fordums) Ven Sverdrups nederdrægtige Politi-Aktion mod en fattig Kunstner, og du ved end ej, at jeg samtidigt i Krohgs eget Blad lod indrykke en motiveret og ret skarp Kritik². — Du var øjensynligt ikke i god Stemning imod mig dengang. Derfor tav jeg længe. — Nu ligger alt dette saa langt bag os begge, at jeg sendte dig mine Böger for at vise dig mit uforandret venskabelige Sindelag og beder dig sende mig et Par Linjer om dit og dines Befindende, om dine dramatiske Gjerninger og Planer, og — hvis du gider — om det tilstundende Regimente i Tyskland.

I gammelt Venskab Din

Georg Brandes.

549 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München. 6. XII. 88

Es ist kein Segen bei unserm Briefwechsel, kjæreste Ven, obwohl ich brieflich wie mündlich fast eben so gern mit Dir streite, wie mit Dir übereinstimme. Auf meine Interpellationen über literarische Lebens- u. Gewissensfragen antwortest Du nach sechs Monaten, wenn ich den Wortlaut meiner Herzensergüsse bereits vergessen habe, Beweisstücke, die ich Dir unter Kreuzband sende, übergehst Du mit Stillschweigen, meine neuen Sachen dankst Du mir mit einem Händedruck, warm wie immer, aber vieldeutig in seiner Kurzangebundenheit. Und dann erhalt' ich zwei so schöne dicke Bücher von Dir auf einmal, an die sich ein endloses Geplauder knüpfen würde, wenn man beisammen wäre. Du hast am Ende Recht. Ich gestehe, dass ich schwach genug wäre, wenn Du Dich zu einem Antworten Zug um Zug verständest, Dir jede Woche einen langen Brief zu schreiben, de rebus omnibus et quibusdam aliis. Wie könnt' ich das verantworten gegen meine Arbeitspflichten und die anderen guten Menschen, die von Zeit zu Zeit ein Lebenszeichen von mir zu erhalten wünschen? Und so müssen wir's eben weiter treiben wie bisher — da wir doch hoffentlich Beide es nicht übers Herz brächten, ganz zu verstummen —, bis qualche buon vento uns einmal wieder zusammen weht, wo dann Jeder den Sack ausschütten und einmal gründlich sich Alles von der Leber weg reden kann. Es ist auch Aussicht dazu, dass ich einmal — und bald — zu Dir komme. In diesem Frühherbst habe ich mit meinem alten Freund Hertz, dem Berliner, eine fröhliche Fahrt durch Holland unternommen und an dieser Episode in meinem eintönigen verregneten Sommer so viel Gefallen gefunden, dass meine Frau Liebste behauptet, ich sei viel liebenswürdiger zu ihr zurückgekehrt, als

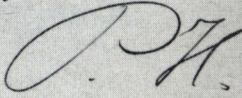
daß uns in Constanzen und Kauf-
 becken der hochloblichen Reichs-Kammer
 N. Constanza der Herrschaft Constanza,
 daß die Vornehmsten anderer Pflichten
 gelobt, als gleich dem Spintler in
 der Parabel dem Colloquium N. Spindler
 zu Constanza. Ich habe die besten Gründe,
 daß wir die besten Gründe
 zu den Tugenden, Altkonstantin,
 Augustinus stammenden Namen
 und daß wenn kein von diesen der
 Pflichten, Widende, Romanisches
 appellieren wird an den Herrn N.
 Augustin, der vorzüglich
 Genosse, für jeder von diesen
 in A. Willkür ist das wir
 Recht ist noch.

Man spricht von viel hat ich mich
 häufig in Constanzen trefflicher
 Charaktere. Ich bin Constanza,
 Roman etc. und für die
 Crueller enigma und un crime
 d'amour. Ein Franzose, Mr. Wag-
 non, hat sich die Frau ergriffen,
 einen fünfjährigen kleinen Jungen
 an sich zu befehlen, mich Herr,
 N. ist abgegangen. Ich ist mir
 so nahe Franzose, wie ich mich
 als gegen den besten Vater, und mich
 in der Kränzung zu befehlen
 bey dem Constanza mich
 mit befehlen. Mein will ich als
 messenger Leben.

Der Finlander, den ich die Jahre lang
 kenne, befreit sich von dem, das
 ich schon einmal vorläufig befreit
 habe (Cant. Tod u. Leben), sondern
 nicht zu meinem Zufriedenheit. Am
 22. Sept. wurde der Vergleich des
 die eine vorläufige Lösung ange-
 bracht, die fast einen Dänediamant
 hat. Tage und gelegentlich, was ich
 von der Annahme der Festung selbst
 die Befreiung wurde bis in die ersten
 50 Jahren nicht mehr überlegen;
 die Herrschaft der Buchstaben in
 der Welt ist allen Punkten überlegen.

Am 22. in Gumbinger Post - aber
 zu meinem Leidwesen gerade - befreit
 ich die, obwohl es gerade ist. Es wurde
 die willkürlich zu übertragen in die
 geliebte Linie der Originalen ein
 ein Gumbinger der Originalen ein
 den Gegensatz der Wissen und der
 Coactant. Aber die selbst die Freude
 über gefast, wie es in Gumbinger
 wird und ungenügend war.

Farvel, Kjereste Ven! Med
 kjærlig hilsen din gamle
 Minnen.
 J. H. 88



ich gegangen, und eine solche moralische Lüftung müsse ich nun Jahr für Jahr vornehmen. Im nächsten wird mir's um so nöthiger sein, da ich eine schwere Arbeit vorhabe, bei der ich mich gewaltig zusammenehmen muss, zumal ich nebenher meine alten Studien und Übersetzungen zur italienischen Literatur gesammelt herausgebe. Hernach sollst Du mich erfrischen — wenn Du wirklich zu Hause anzutreffen bist und nicht etwa wieder einen neuen Welttheil entdeckst, wie in den letzten Jahren. Ich brauche Dir nicht zu sagen, dass ich Deinen Bericht darüber mit höchstem Interesse gelesen habe. Du hast gute Augen und weisst sie offen zu halten. Dass mir das Buch über Russland noch unbedingt gefallen hat als das über Polen, wirst Du mit Deiner feinen Witterung wohl vorausgesehen haben. Denn ich gelte Dir doch, als ein Deutscher und Bismarckverehrer, für gleichgültig gegen das politische Jammergeschick der begabten und edlen Nation. Aber Du hast zu sagen vergessen, wie Du die entscheidenden Charakterzüge des zerrissenen Volkes, die Du so scharfblickend geschildert, in Einklang bringen willst mit seinen und Deinen Hoffnungen auf eine politische Wiedergeburt. Glaubst Du wirklich, dass wenn morgen die drei Mächte ihre schwere Hand von Polen zurückzögen, das Land sich zu einem lebensfähigen Staat zusammenschliessen würde, ein Land, dem der Bürgerstand fehlt, nicht in die alte, von Pfaffen regierte Adelswirtschaft zurücksinken müsste? Du hältst mich nicht für so olympisch gelassen und kühlherzig, dass ich Alles, was ist, vernünftig, geschweige alles Vernünftige, d. h. aus Ursache u. Wirkung Entsprungene für gut fände. Aber eben so wenig vermag ich einzusehen, dass die Sache der — NB. praktisch fruchtbaren — Freiheit geführt würde, überall wo man Sympathien für Polen äussert. — —

Da wär' ich richtig wieder mitten in der Discussion, auf die ich doch bis auf Weiteres, i. e. Näheres, von Mund zu Mund, verzichten wollte. Du brauchst mir nicht zu antworten.

Ich gehe Anfang Januar nach Weimar, wo mein *Weltuntergang* seine erste Lampenprobe bestehen soll, von dort nach Meiningen, zu meinen *Weibern von Schorndorf*, im Febr. nach Berlin, mit meiner Frau, dort ebenfalls das erstere Stück zu erleben. Es steht gut in meinem Hause. In Schenkenberg ist mir kürzlich ein fünftes Enkelchen geboren worden, im Sommer hat mein Sohn geheirathet, meine Landauer Tochter war zwei Monate auf dem Lande bei uns. Da hast Du ein Stück Familienchronik am Rande. Lebewohl, Liebster. Mit allen Grüßen

Dein alter

Paul Heyse.

550 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kbhavn 13. 1. 89.

Min hjertenskjære Ven! Sig ikke, at vor Brevvexling ingen Gavn gjør; jeg vil ikke slippe dig. Og naar du finder mig taus eller sær, saa sig til dig selv, at mit Liv er mørkt, sorgfuldt, alt andet end lykkeligt, at man, naar man er en Mand, ikke taler derom, men at det stadige Tryk paa Sindet, En ubevidst, kan komme til at röbe sig som Pirrelighed overfor de Venner, man nödigst vilde fjerne fra sig. Min gamle og varme Kjærlighed til dig ruster ikke.

Jeg takker dig paa det bedste for dine sidste Skuespil; jeg har fundet meget i dem; naar jeg ikke kritiserer dem for dig, er det, fordi jeg af Erfaring véd, at selv en ringe Dadel, saa velment den er, sætter Mærker i dit Sind. Den forögede Samling af dine dejlige Digte har jeg med störste Glæde læst.

Husk min Ven, at da jeg sidste Gang talte længe og roligt med

dig, da skrev vi Aar 1874. Er det et Under naar vi efter i 14 Aar næsten ikke at have set hinanden, have lidt vanskeligt ved altid at anslaa den rette Tone. Jeg, der ikke er blød, er tidt saadan tilmode, at havde jeg en eneste Ven, jeg troede og stoledes paa, kunde jeg falde grædende om hans Hals. Men jeg har ingen og gaar meget reserveret (og ret stolt) igjennem Verden.

Mine to Böger skrev jeg for endelig engang igjen efter $3\frac{1}{2}$ Aars Taushed at lade höre fra mig. Det glæder mig, du finder noget i dem, om du end ud fra dit Standpunkt maa misbillige adskilligt. Jeg indrømmer dig gjerne Ven, at Polakkerne vanskeligt kunne danne en Stat, selv om de fik Lov, men en Stat — hvilken Herlighed! «det koldeste af alle kolde Uhyrer» siger Nietzsche¹ (den Stakkel, som vist nu har mistet Forstanden, at dömmе efter nogle Breve han har sendt mig) Staten! ja kjære, jeg er endt som Ibsen: som Anarchist. Og at Polen intet Bourgeoisie har, men kjære Ven, tant mieux! jeg for min Del har intet andet end Bohème- og Aandsfyrsteblood i mine Aarer og af alle Rædsler er Bourgeoisiet mig den værste og har altid været det. Du seer verdsligt derpaa, Poet, vi andre Ikke-Poeter, som leve mellem Orion og Melkevejen, vi ere mere overbærende mod et Folk, som er uden Filiströsitetens egentlige Grundlag. Iøvrigt indrømmer jeg dig gjerne i Parenthes at der gives højst væmmelige og smaalige Polakker.

Jeg skulde til Rusland nu, men troer knap mere, jeg kommer afsted, har mödt altfor megen Ligeegyldighed og Uvilje, og en af mine gamle Böger er dömt til at brændes i Moskva, og de nye ere forbudte². Jeg troer jeg vil tale i Sverig nu³. Saa du maaské i Aviserne at jeg i Vinter paa Universitetet maatte gjentage mine Forelæsninger om Goethe 3 Gange, og selv den sidste Gang, da jeg læste for Penge, maatte Salget standses om Morgenен; saa hurtigt var Alt udsolgt. Der var ellers ikke stort ved de Forelæs-

ninger³. — Bliv ved at holde af mig, kjære Ven, jeg er ikke uværdig dertil.

Din tro Ven

Georg Brandes.

551 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München. 31. März 89

Ganze 12 Wochen, liebster Georg, liegt Dein letzter Brief in meiner Mappe und wirkt täglich wie ein Gewissensbiss. Aber Du weisst, dass selbst das zarteste Gewissen sich gegen die kategorischsten Imperative verhärten kann, wenn man auf die Bisswunden den Balsam streicht: man werde alle Unterlassungssünden glänzend vergüten, sobald die Zeit gekommen. Diese Zeit ist nun da — eine neue, sehr schwere Arbeit ist mir endlich von der Seele gewälzt, und ich könnte mir zur Belohnung ein ausgiebiges Geplauder mit einem Freunde gönnen. Jetzt aber bin ich in einer Wöchnerstimmung und gründlichen Erschöpfung, die wiederum alle «glänzenden» guten Vorsätze zu Schanden macht. Überdies hat sich in diesem stummen Vierteljahr so Vieles ereignet, dass wir es selbst in einer unserer mündlichen 12stündigen Schwatz-Orgien nicht bewältigen könnten. Schon der Bericht über meine dramaturgischen Erlebnisse in Weimar u. Meiningen und was dann hinter meinem Rücken sich in Berlin daran anschloss, dann die neuesten acuten Anfälle des Ibsen-Fiebers, die literarischen Zustände, die seit Deinem Fortgange von Deutschland ein ganz ander Gesicht gewonnen haben, gäben Stoff zu einer Brochüre von 10 Bogen. Wenn ich aber auch Lust hätte, sie zu schreiben, ich zweifle, ob Dir ein Gefallen damit geschähe, da Du inzwischen Dein Interesse vielleicht ganz anderen Dingen zugewendet hast. Zumal von meinem eignen Kram Dich zu unterhalten, erscheint mir immer überflüssiger. Nicht dass ich an

Deiner alten Liebe und Treue zweifelte, da ich uns durch eine elementare Sympathie verbunden weiss, die von keinem Zwiespalt der Meinungen berührt werden kann. Aber ich erhalte stets so kurtze Empfangsbestätigungen über Alles, was ich Dir gedruckt zuschicke, dass ich die Empfindung nicht loswerde, mein Thun und Treiben schein Dir von sehr wenig Belang und Bedeutung und Du würdest Dich nicht damit befassen, wenn Du nicht zufällig ein herzliches Verhältniss zu mir hättest. Denn wie soll ich sonst Deine Bemerkung verstehen und mehr als eine Ausflucht darin sehen, Du enthieltest Dich der Kritik an meinem Schauspiel, weil Du aus Erfahrung wissest, dass selbst ein geringer Tadel, so wohlgemeint er sei, «sætter Mærker i Dit Sind»! Dass ich mich gegen Deine Kritik zur Wehr setze, sollte Dir ein Beweis sein, wie werthvoll sie mir ist, denn was sonstige gute Leute sagen, gleitet gewöhnlich spurlos von mir ab. Wann aber habe ich Dir Ursache gegeben zu glauben, ich würde durch Tadel gekränkt und es sei daher wohlgethan — «dass Freunde meiner schonend sich erfreuen»? Von je her habe ich mich denen am liebsten u. frühesten (selbst in den ersten Stadien einer neuen Arbeit) mitgetheilt, die mich am schärfsten anfassten, und wenn ich mir ihren Tadel nicht zu Nutze machen konnte, lag es an der Verschiedenheit des Naturells, das Jeder sich conservieren muss, wenn er sich überhaupt ein Recht zuerkennt, mitzureden. Niemand aber soll mir nachsagen, dass ich nicht zu lernen willig und für Lehre dankbar sei. Du würdest viel öfter von mir lesen, Liebster, wenn Du dies Vorurtheil fahren liessest.

Zum Schluss noch einen Gruss meiner lieben Frau, die einen sehr guten, gesunden, geselligen Winter hat, und einen Händedruck Deines alten unwandelbaren

Paul Heyse.

552 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

16 Dec. 89.

Kjære Paul! Jeg vil ikke lade Aaret gaa til Ende uden engang at sige dig saa varmt som jeg föler det at jeg stadigt og uforanderligt er din Ven. Men dit sidste Brev var mig Is i Blodet. Du har ikke selv beregnet dets Virkning ellers havde du ikke skrevet det. Det smertede mig mere end du har anet.

Du havde ikke forstaaet det sidste, jeg sendte Dig. Det var dummere, blödere end man i min Alder skriver. Jeg husker tydeligt, det indeholdt den Sætning: «jeg har Timer hvor jeg kunde kaste mig om din Hals under Hulken». Man burde aldrig skrive saaledes, aldrig blotte sig saa stærkt. Thi Konfessionen passer sjældent eller aldrig ind i Modtagerens Bevidsthed og Tankegang, og man er skjör og spröd, naar man har sagt for meget. — Men du svarte altfor koldt. Du svarte literært. O Gud, denne Literatur! Du var vred over at jeg ikke i Breve vilde indlade mig paa Bedømmelse af de af dine Skrifter, du venligt sendte mig. Du sluttede deraf at de ikke behagede mig, eller at jeg neppe læste dem eller at jeg, yndende andre Veje i Literaturen, forsmaaede dem — hvad vød jeg! al et mistænksomt Sinds Bitterhed kom til Orde.

Du vilde da ikke forstaa, at naar jeg ikke overfor en Mand, jeg skatter saa höjt og kjender saa nöje som dig, vil indlade mig paa Brev-Kritik, saa er det fordi jeg kun mundtligt vilde kunne diskutere alle de talrige Problemer med dig som opstaa for mig naar jeg læser dig og fordi Erfaringen har vist mig — som jeg skrev og som du afviser — at selv en ringe Dadel «sætter Mærker i dit Sind», det viste sig jo, da du offentligt angreb mig for en Vending i det gamle Essay, der iövrigt indeholdt lutter Ros¹. Jeg vilde ikke svare, da jeg ikke offentligt vilde polemisere mod dig. Men det er Sagen, kjære, da du i saa mange Aar ikke har set

mig eller talt ordentligt med mig, saa kjender du ikke mit aandelige Stade nøje, og da du maaske i Tyskland har Fjender eller Angribere, mistænker du mig for til en vis Grad at holde med dem. Men jeg har aldrig i mit Liv læst en Linje imod dig og kjender intet til den yngste tyske Literatur i Tidsskrifter og Blade.

Nok derom, jeg trykker din Haand paany og beder dig lade al Mistænksomhed fra din Side være død. Jeg har iaar kun udgivet et Par Bind smaa Artikler, som jeg har Betænkelighed ved at sende dig fordi jeg troer de ikke frembyde nogen Interesse for dig³. Jeg griber Lejligheden til den Tilføjelse at Alt hvad der udgaar fra din Pen stadigt har samme Interesse for mig.

Jeg var i Foraaret paa Foredragsrejse i Norge og Sverig³, var i October i Paris⁴. Jeg saa Udstillinger Theatrene og en Del af de bedste Skribenter. Prinsesse Mathilde traf jeg tilfældigt hos Enken efter Komponisten Bizet, og hun viste mig en ikke ringe Interesse, hvad der morede mig da hun har spillet saa stor en Rolle i Literaturen.⁵

Jeg var hos hende og havde Anledning til at sammenligne en saadan Prinsesse med vore danske Prinser.

Tag begge mine Hænder, og glem mig ikke.

Din Georg Brandes.

553 *Paul Heyse à Georg Brandes.*

München. 19. Dec. 89.

Mein liebster Georg, es betrübt mich herzlich, dass mein letzter Brief Dich verletzt hat, unwissentlich u. unwillentlich bei allen Göttern! Was hab' ich nur gesagt, das Dir iskoldt ins Blut dringen konnte? Ich entsinne mich freilich, da Du mich daran erinnerst, dass ich es wieder einmal beklagte, Dich auf dem alten Aberglauben beharren zu sehn: ich sei für ein kritisches Wort unempfänglich. Wie oft soll ich es feierlich erklären: und wenn Du

mit all meinem dichterischen Bemühen der letzten Jahre Nichts anzufangen wüsstest und die alte menschliche Sympathie mir nur bewahrtest, wäre mir dies ein inniges Glück, das ich nicht leichtsinnig aufgäbe, am wenigsten aus verletzter literarischer Eitelkeit, von der Wenige so frei sein mögen, wie ich. Ich habe einfach keine Zeit dazu, eitel zu sein über das, was von mir abgelöst ist, über das Gesicht, das Freunde und Feinde dazu machen, sonderlich nachzudenken, da ich, wenn ich eine Schlangenhaut abgestreift habe, am Wachsen der neuen viel zu viel Interesse u. Vergnügen empfinde. Und ich soll es persönlich übel genommen haben, dass Du jenes Wort vom «zur Debatte bringen» hingeworfen, das doch wahrlich nicht auf mich gemünzt war, da Du ja der Erste warst, der meinem deutschen Publikum die Augen öffnete über die sehr von allem Künstlerischen unabhängige geistige u. sittliche Tendenz meiner Dichtungen! Dass ich einmal das Wort aufgriff, um eine Verwahrung gegen seinen Missbrauch daran zu knüpfen, das wäre ein Beweis meiner persönlichen Empfindlichkeit? Altro, mio caro! Es wäre mir nichts erwünschter gewesen, als eine kleine Debatte mit Dir coram publico über diese Lebensfrage unserer Generation, und da ich im letzten Grunde unseres Einklangs gewiss zu sein glaube, wäre das Duell mit einem herzlichen Händeschütteln beschlossen worden. Das ist Alles, und damit lass es nun aus und vorbei sein und stelle mich doch nur auf die Probe, mein alter Geliebter, indem Du unter dem frischen Eindruck meiner Neuigkeiten mir Alles ins Gesicht sagst, was Du in Deinem lieben Gemüthe darüber gesonnen u. gesponnen. Was haben wir denn bei der trübseligen Trennung, die mich Vereinsamten — auch mein Laistner ist nun fortgezogen — oft mit körperlichem Schmerz erfüllt, als den Austausch der Geister, die sich nahe bleiben! Ich selbst habe freilich mir vorzuwerfen, dass ich Dir nicht gleich

geschrieben, wie Dein tiefgründiger, höchst hellsichtiger Aufsatz über Nietzsche mich erfreut hat. Damals hatte ich Sorge um meine schwererkrankte Frau u. war unfähig, in die Ferne hinaus ein Wort zu sprechen. Nun habe ich Dir meine Italiener schon längst zugewiesen, sie warten aber noch auf die Vollendung des 4ten Bandes. Über dieses sehr unzulängliche Buch bedarf es keiner ausdrücklichen Verständigung zwischen uns. Alles was für u. wider zu sagen ist glaube ich im Vorwort selbst gesagt zu haben. Im neuen Jahr aber geh ich an ein Werk, das ich Dir hoffentlich zu Dank mache. Sende mir indessen Deine kleinen Sachen. Ich habe ja nur Dänisch gelernt, um Deine Studier og Kritiker zu lesen, die keinen Übersetzer fanden. — Ich umarme Dich in alter Liebe u. Treue. Von meiner Frau 1000 Grüsse.

Eiligst Dein P.H.

554 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

Kbhavn. St. Annæ Plads.
14. Februar 90.

Elskværdige og hjertenskjære Ven!

Min bedste Tak for den rige Gave: de 4 italienske Bind¹. *Leopardi* og *Giusti* var mig bekendte; men med stor Interesse har jeg fordybet mig i *Alfieri* af hvem jeg aldrig havde læst noget för. Hvilket vidtstrakt Kundskabsomraade du, ganske bortseet fra Talentet, har forud for mig!

Jeg har sendt dig et Par Smaating; det ene lille Stykke om Maupassant var jo ej mere end Enhver, der forstaar sig paa Sligt, kan skrive²; det andet var et polemisk Forsvar, højst nødvendigt, thi jeg hades og angribes fra alle Sider³. Sagen selv kan lidet interessere Dig, men jeg finder selv Artiklen velskreven og jeg gjør i den det Kunststykke at spidde en Mand atter og atter uden at sige ham stort andet end Komplimenter. Men jeg véd ej om Du kan Dansk nok og kjender vore Forhold nøje nok til paa

alle Punkter at kunne føle Ironien. Blandt mine Essays er det, jeg selv sætter mest Pris paa, det om Ingemann⁴. (Ingemann er den mest læste Digter, Danmark har havt).

Jeg skriver paa 6te og sidste Del af *Hovedstrømningerne*. Jeg har skrevet og ladet trykke 18 Ark (om Heine og Börne) men har andre 18 tilbage. Arbejdet er stort og vanskeligt⁵. Desuden holder jeg Forelæsninger, denne Gang om Goethe⁶.

Jeg læste med Interesse de theoretiske æsthetiske Artikler, du sendte mig⁷. De er vel nærmest rettede mod den opvoxende unge Gruppe af tyske Poeter. Nogle af dem synes mig at have et utvivlsomt, tildels betydeligt Talent, men der er et parti-pris i Alt, hvad de skriver. Jeg finder vore Nordboer mindre doktrinære.

Forunderligt, at Ibsen efter de mange Aars Stilleliv i Tyskland og efter forlængst at være indtraadt i Elysium her i Norden, pludseligt er bleven en Kampfigur ovre hos Jer⁸, den gamle Mand. Det plejer at være før man har fyldt de 30 at man rejser Hvirvelvindene omkring sit Navn.

Hvis Du en Dag gider, saa skriv mig — om saa blot paa et Brevkort — din Mening til om Stridspunktet mellem Höffding og mig.

Jeg er din tro Ven

Georg Brandes.

555 *Georg Brandes à Paul Heyse.*

23. 1. 11.¹

Verehrter Freund. Ich habe dich so lieb, dass, gleichviel was der Anlass sein mag, deine Handschrift mich erfreut. O lieber, wie jung bist du! Du willst Journalisten-Angriffe noch abwehren!² Das habe ich längst aufgegeben, dagegen gibt es kein Auskommen. Kürzlich wurde ich in Deutschland ganz wüthend als

Feind der deutschen Bildung und Sprache in ein Paar Dutzend Blättern angegriffen wegen einer Stelle, die ich in einem Privatbrief an einen jungen nichtswürdigen Franzosen Guilbeaux geschrieben haben soll. Ich antworte nicht einmal³. — Nein, Freund, auch Albert Réville habe ich nie gekannt, nie gesehen⁴. Du glaubst meine Personalbekanntschaft viel grösser als sie ist.

Mache dir doch keine Sorgen über Schwarz auf Weiss! Eine ruhige Menschenverachtung hilft über Vieles hinweg. — Ich freute mich über deinen Nobelpreis⁵, aber möchte dazu nicht gratuliren. Er fügt nichts zu deinem Ruhm.

Dein alter

G. B.

ARTHUR FITGER ET GEORG BRANDES
1882—1904

556 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Berlin Zelten 16 N.W.
[20.4.82]

Verehrter Herr!

Hoffentlich haben Sie gestern aus Kopenhagen eine Nummer des dort erscheinenden *Morgenbladet* erhalten, in dem ich einen Artikel *Arthur Fitger* geschrieben habe¹. Sie werden ihn kaum lesen können; vielleicht treffen Sie jemand, etwa Herrn Dr. Lammers, der Ihnen denselben übersetzen kann². Jedenfalls wird der Artikel etwas verkürzt in *Göteborgs Handelstidende* abgedruckt werden und da Sie, wie ich durch die Redaction erfahre, in Gothenburg einen Bruder haben, kann er Ihnen sagen, was ich über Sie schrieb³. Ihr Wesen hatte mir einen so tiefen Eindruck gemacht, dass es mir ein Bedürfniss war, meine Landsleute auf Sie aufmerksam zu machen.

Hochachtungsvoll Ihr

Georg Brandes.

557 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Bremen. Humboldtstr. 127
21. April 82.

Hochverehrter Herr!

Das Mass Ihrer Freundlichkeit war schon lange zum Überfließen voll; Ihre gestrige Sendung des *Morgenbladet* hat das Fließen aber in ein hochaufbrausendes Schäumen gebracht. Ich setze dabei voraus, dass Sie keine Schmähchrift über mich verfasst; denn lesen kann ich Ihren Aufsatz nur theilweise mit Hülfe der Phantasie und des Rathens, und zum Übersetzen habe ich augenblicklich noch Niemanden gefunden; Lammers,

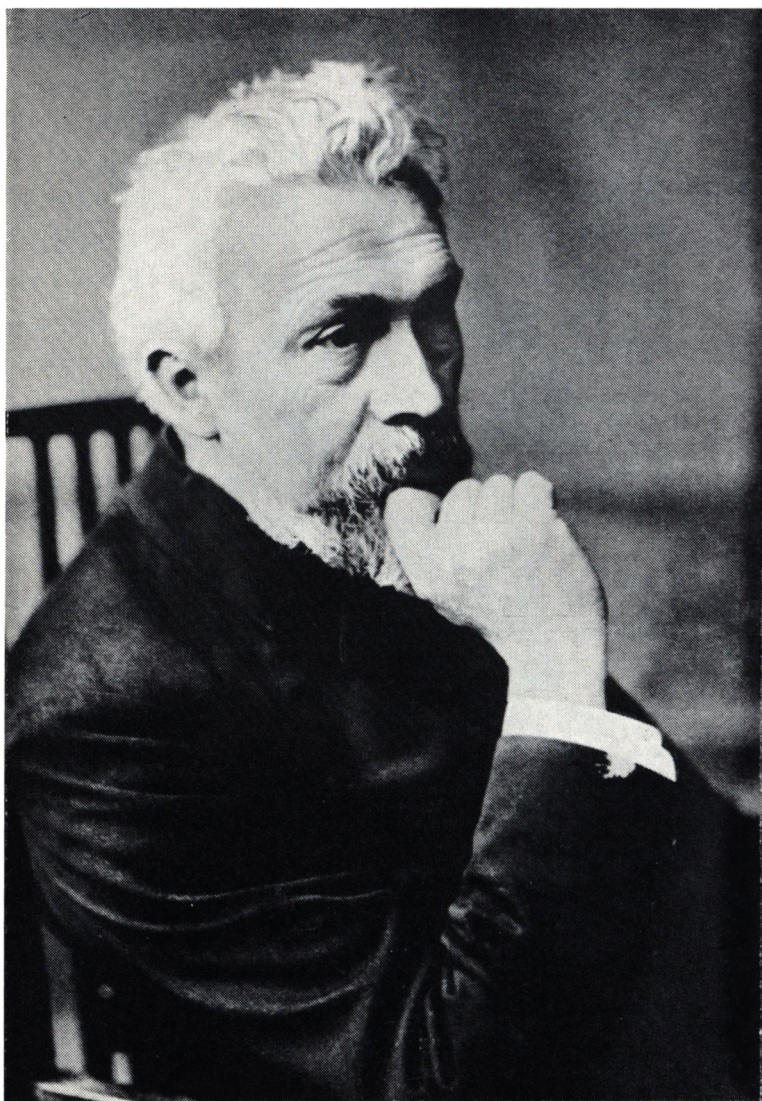
mein nächster Nachbar, ist verweist; Willatzen ist selbst Poet und wird schwerlich Freude haben, einem Rivalen eine Kritik vorzulesen, in welcher dieser der Aufmerksamkeit des dänischen Publikums empfohlen wird. Ich kann Ihnen heute also nur noch in vagen Ausdrücken danken und werde meinen Dank für Lob und Tadel specialisiren, wenn mir via Goeteborg der Sinn Ihres Aufsatzes erschlossen worden. Aber um so herzlicher und offener darf ich Ihnen bekennen, wie mich Ihre *Emigrantenliteratur* gefesselt hat. Man glaubt ein halbwegs gebildeter Mensch zu sein und plötzlich erleuchtet Einem solch Buch ganze Abgründe von Unwissenheit; mit wahrer Schamröthe habe ich Ihre Charakteristik Chateaubriands gelesen, von welchem ich bisher Nichts gekannt als ein paar Lieder aus Chrestomatien und die übliche Phrase, er sei der literarische Don Quixote der Restauration gewesen. Ihr begeistertes Lob *Corinna's* hat mich stutzig gemacht; ich habe mich seiner Zeit sehr bei dieser unitalienischen Italienerin gelangweilt, aber, wie ich bekennen muss, Nichts von der Absicht des Buches, Nichts von seiner politischen Tendenz gewusst. Ich sehe jetzt Frau v. Stäel mit neuen Augen an.— Ach Gott! Man ist nicht ungestraft Maler und hantirt von früh bis spät mit Pinsel und Kohle; «die Kunst ist lang und kurz ist unser Leben» — Was muss man nicht alles in Dummheit und Unwissenheit rechts und links liegen lassen, wenn man nur überhaupt leben will. Wie begierig mich Ihr Essay auf die Brüder Goncourt gemacht hat, brauche ich Ihnen kaum noch zu sagen²; dennoch muss ich noch Monate ins Land gehen lassen, che ich sie kennen lernen kann; ich erliege fast unter malerischen Aufgaben.

· Nur bei Ihrem Artikel über Klinger³ hat sich in mir eine lebhaftige Opposition geregt, die freilich nur zum Theil auf eigener Anschauung Klingerscher Werke, meistens auf Beschreibung



Arthur Fitger vers 1882.

Cf. lettre n° 559, p. 329 et lettre n° 577, p. 374.



Arthur Fitger vers 1905.

basirt. Ich meine: wie so zahlreiche moderne Künstler jeglicher Gattung empfindet Klinger niemals sein Kunstwerk als ein Ding für sich sondern als ein Ding im Gegensatz zu tausend anderen Dingen. Nur an Nichts erinnern! ist die Devise. Nur den Septimenaccord niemals nach dem nächsten Grundton auflösen! Verstandesmässig wird der Begriff Originalität festgestellt und nun nach seinen Gesetzen gearbeitet und ganz bewusstermassen ein Kampf gegen das Dagewesene, nur weil es dagewesen, heisse es nun Raphael oder Mozart oder St. Marcusbibliothek, geführt. Glauben Sie nicht, dass ich der stupiden Nachtreterei das Wort reden will oder auch nur dem Epigonthum, das in seines Nichts durchborendem Gefühle Niemand schmerzlicher erkennt als ich. Aber ein schwacher Abglanz der längst untergegangenen Sonne, der ein elendes Regengewölk, vielleicht sogar nur den stinkenden Qualm eines Philisterschornsteins verklärt, scheint mir immer noch schöner als das unstete Auffahren verzweifelnder Originalitätsraketen. Denn Verzweiflung, wie sie die Epigonen quält, quält auch die Quidams, die sagen: «Ich bin aus keiner Schule». Maler sein — und das Gefühl einer ewigen Schönheit im Busen vermissen und statt dessen Meere von Handschuhen componieren — ich weiss nicht, was da vor Verzweiflung retten sollte, oder viel mehr, welchen grelleren Verzweiflungsschrei die künstlerische Ohnmacht austossen könnte. Sie aber, Sie hochverehrte Herren der Kritik, Sie sind durch die stupide Nachtreterei, die naturgemäss immer der grosse Haufe sein wird, so gelangweilt, dass Ihnen Verzweiflungsgeschrei Musik und Cajennepfeffer Gemüse scheint. Abstrahiren Sie von den Gähnkrämpfen, die Ihnen moderne Ausstellungen bereiten, legen Sie einem naiven Menschen solche Klingersche Pikanterie vor und fragen Sie, ob er sie geniessen kann. Aus Ihrem Aufsatz über Klinger schliesse ich, dass Sie und ich schon einmal

neben einander gestanden; denn Angesichts des Klingerschen Bildes, an der Kirchhofsmauer oder wie es sich betiteln mochte, sprach ein Siebengescheidt, das wäre recht nett für die *Fliegenden Blätter*, und dieser Siebengescheidt war leider ich und ich kann auch heute noch mein Dictum nicht wiederrufen³. Wenn ein Maler nicht innerhalb der vier Wände seines Goldrahmens in erster Linie Schönheit entfalten will, sei sie nun Formen- oder Farbenschönheit oder Beides, dann weiss ich nicht wesshalb er zum Pinsel greift. Und wenn er daran denkt, dass Raphael schönere Formen und Rembrandt schönere Farben und Tizian Beides schöner machen konnte, als er vermuthlich können wird, dann soll er statt des Pinsels nur lieber die Pistole zur Hand nehmen.

Aber ich brandschatze Ihre Zeit; und wenn Sie auch noch länger Geduld zum Lesen hätten, so würde ich schwerlich im weiteren Verlauf klarer schreiben; denn ich bin völlig übermüdet; habe von heute früh 7 bis Abends 8 Uhr an der Staffelei gestanden -und nun ist gleich Mitternacht.

Ich stehe wieder an der Schwelle eines literarischen Verbrechens; darf ich, wenn dasselbe durch die Druckerschwärze auch äusserlich die schwarze Seele des Verfassers andeutet, Ihnen auf die Gefahr hin, Ihre gute Meinung einzubüssen, ein Exemplar zuschicken? — Sie haben aber noch Frist mit diesem Kelche; denn zunächst hält das Manuscript Quarantäne bei Freunden «Rathe mir gut; aber rathe nicht ab.» —

Empfangen Sie, hochverehrter Herr, nochmals den aufrichtigsten Dank für den Antheil, den Sie an mir nehmen.

Ihr hochachtungsvoll ergebener

A. Fitger.

558 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Berlin 9. Mai 82.¹

Hochgeehrter Herr!

Wäre ich nicht so überangestrengt, dass ich mich sehr gegen meine Gewohnheit scheue einen Brief zu schreiben, so hätten Sie längst von mir gehört; aber ich war und bin seit Monaten nervös angegriffen. Deshalb nun in aller Kürze einige Zeilen.

Man kann Ihnen meinen Artikel nicht genau übersetzt haben, sonst würden Sie unmöglich meinen, dass Ihre Gemälden mir «nicht sympathisch» sind. Die, welche ich von Ihnen in dem Hause Seefahrt sah, versetzten mich in einen Enthousiasmus, der noch nicht nachgelassen hat². Ihr Wesen überhaupt, als Mensch, als Maler, als Poet hat mich gepackt und erfüllt.

Sie kennen mich nicht, und deshalb haben Sie sich Urtheile halb a priori über mich gebildet, die ganz und gar nicht zutreffen. Wir sind geistig viel näher verwandt als Sie glauben. Auch ich bin ein leidenschaftlicher Bewunderer von Rubens (ich habe dänisch einen grossen Artikel über ihn geschrieben³) auch ich liebe eigentlich in der Malerei am Meisten die Farbe, das was gut für die Augen ist, Giorgione u.s.w. Wenn ich Makart nicht sehr gerne mag ist es nur weil er mir weit hinter den alten Venetianern zu stehen vorkommt⁴. Er hat nichts von Ihrer unschuldigen Lebensfreudigkeit; er ist lange nicht so echt als Mensch und Künstler. Was ich in Werechagin liebe ist eben den Maler nicht den Illustrator⁵.

Ich bin aber als Kritiker durch Selbsterziehung gewohnt, jede wahre Eigenthümlichkeit zu lieben und zu ehren. Deshalb schätze ich Max Klinger noch. Ich stand nicht neben Ihnen, als Sie die Bilder ansahen, das citirte Wort hörte ich in einer Gesellschaft. Jetzt aber, da Sie wissen, wie sehr ich Sie verehere, wage ich zu sagen, dass ich ihr Urtheil über den jungen Künstler

beschränkt finde. Wie wenig künstlerhaft, wie philisterhaft urtheilen Sie über ihn! Glauben Sie denn nicht, dass er selbst am lustigsten seine rothe Mauer verspottet. Er malte das Bild 21 Jahre alt, und sagte noch kürzlich lachend: «schlecht ist es aber so unglaublich «frech», dass es wo es hinkommt bemerkt werden muss.» Halten Sie sich doch nicht bei seinen drolligen Anfängen, den Handschuhen auf. Nein, sehen Sie bei dem Kunstliebhaber Meier in Bremen seine Radirungen *Eva und die Zukunft* und andere der letzten Jahre und Sie werden ihm ein grosses, seltenes Talent einräumen. Er ist so weit davon nach Effecten zu jagen, dass eine stille, sonderbare Naturmacht in ihm wirkt. Er ist stumm, fleissig; cela coule de source⁶.

Mein Urtheil über Sie war ungefähr dieses: Sie sind ein seltener, nobler Grübler, der Künstler und Dichter geworden ist.

Deshalb sind Sie als Künstler, Maler am meisten auf Ihrem Platz, in Ihrer Vollkraft wirkend, wo Sie recht idealistisch malen, wo Sie nur eben¹ so viel Farbe anwenden wie nothwendig ist um dekorativ zu wirken, aber wo der Nachdruck auf der Idee ruht. Deshalb schwärme ich für die grossen einfachen Bilder im Hause Seefahrt.

Nicht weil ich das Sinnlichglühende nicht mag (denn ich mag es eben), sondern weil es mir nicht so gut mit Ihrem Wesen zu stimmen vorkam, hatte ich für die Gemälde von Ihnen, die mich an Makart erinnerten, weniger übrig. Sie schienen mir nicht dort so vollständig Sie selbst zu sein, was für mich das höchste Gesetz ist. Ich sprach nicht von Nachahmerei. Sie schienen mir aber über die Grenzen Ihrer eigentlichen ursprünglichen Anlagen ausgehen zu wollen. Ich liebe Sie deshalb in der Malerei am meisten, wo Sie weniger modern sind.

Aus derselben Ursache schätze ich Sie in der Poesie am höchsten, wo Sie ganz modern sind. Da sind Sie, meine ich, weil

Sie das Unglück haben, zu einer Zeit geboren zu sein, wo in Deutschland keine Dichterschule, keine gemeinsamen, geistvollen Bestrebungen (wie bei uns im Norden) existiren, ausgesetzt gewesen, bisweilen in die alte romantische Manier und die alten Sujets zurückzufallen.

Ihr Talent ist mir viel zu Schade um auf Balladen oder romantische Erzählungen geopfert zu sein. Auch da sind Sie am grössten als Grübler, als Frager, als Denker, als Darwinist. Deshalb am vorzüglichsten als ganz modern, ganz unromantisch. Doch am meisten verehere ich Sie als Liederdichter. Ihre Lieder sind herrlich. Ich habe Ihre Gedichte studirt Zeile für Zeile und war immer erfreut. Nur ein Paar Mal in der ersten Sammlung litt ich nicht die Heineschen Anklänge. Wie herrlich ist das Lied: «Singend über die Heide», und das «Du meinst ich sollte klagen» und «Bunter Kinderreigen schwärmt» in *Fahr. Volk.* Aber «Ein einziger steter Schmerz» ist mir das Liebste von Allem, was Sie geschrieben.

Ich möchte gerne von Ihnen gekannt sein, weiss aber nicht ob Sie Zeit zur Lecture haben von solchen Sachen, die ich mache. Ich wollte gern dass Sie den 4ten Theil der *Hauptströmungen* lesen wollten über die englische Poesie. Es ist ein gutes Buch. Sie können es gewiss in Bremen leicht in jeder Leihbibliothek haben. Denn es lohnt sich nicht die alte Ausgabe zu kaufen. Leihen Sie sich auch gelegentlich das Buch *Moderne Geister*, das ich an den Senator Meier geschickt habe. Etwas daran wird Sie vielleicht amüsiren, und Sie brauchen ja nicht Alles zu lesen.

Ihr ganz ergebener

Georg Brandes.

Hiermit mein Bild, wollen Sie mir dafür das ihrige schicken, am liebsten das, wo Sie als Maurergeselle abgebildet sind.

559 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Hochverehrter Herr!

Bremen. Humboldtstr. 127. 12. Mai 82.

Ich weiss, wie übermässig Sie angestrengt sind; dass Sie dennoch sich soviel Zeit für einen so eingehenden Brief an mich genommen, beschämt mich aufrichtig. Aber wenn es eine Art Lohn für Sie sein kann, von mir zu hören, dass mir das ganze Herz freudig bei Ihren Worten aufgegangen ist, so lassen Sie mich dieses wenigstens aussprechen. In jeder Zeile sprechen Sie etwas aus, was ich dunkel gefühlt habe, und wenn ich mir auch sagen muss, dass Ihr Antheil an meinen Arbeiten herzlicher und freundlicher ist als sie verdienen, so darf ich mir doch auch eingestehen, dass Ihr Urtheil über mein innerstes Wesen den Nagel auf den Kopf getroffen. Hier würde bescheidenes Ablehnen Ihrer Sympathie wirklich nur erbärmliche Phrase sein; ich bin ein wahrer Mensch und bemühe mich ein nobler Mensch zu sein. Mag man einzelne meiner Leistungen oder alle zusammen loben oder tadeln — das steht mir erst in zweiter Linie — aber von allen meinen Beurtheilern hat noch keiner auf meinen Charakter geschlossen; auf das Wesen, das hinter dem Drama oder dem Gemälde steckt; das haben Sie zuerst gethan und mich sofort in den Hauptzügen erkannt. Lassen Sie es sich deshalb gefallen, wenn ich mit unbegrenztem Vertrauen zu Ihnen emporblicke, ja, wenn ich mit einem für meine Jahre vielleicht zu heftigem Feuer, hoffe, dass noch gar eine dauernde Freundschaft zwischen Ihnen und mir reifen möge. Seien Sie unbesorgt: ich will Sie nicht in langathmige Correspondenz verwickeln; Sie sollen nur selten etwas von mir lesen müssen und noch seltener mir zu schreiben brauchen; aber die Überzeugung, dass Sie mir Ihre Theilnahme bewahren, lassen Sie mir eine bleibende sein. Ich werde mich mit Eifer daran machen, Sie in Ihren Werken

kennen zu lernen; gestatten Sie mir Ihnen von Zeit zu Zeit eine vielleicht voreilige Bemerkung schreiben zu dürfen; Sie sollen niemals darauf antworten.

In Ihren letzten Äusserungen über Maler und Malerei stehen Sie genau auf meinem Standpunkt. Was Sie über Makart sagen, würde ich, selbst zehnfach verstärkt, völlig unterschreiben: abgesehen von dem Zauber seiner Palette und einigen wenigen genialen Compositionsmotiven ist er mir höchst widerwärtig; aber seine Palette, wie gesagt, bezaubert mich. Über Klinger habe ich nur meinen flüchtigen Eindruck ausgesprochen; ich glaube ich habe ausdrücklich gesagt, dass ich nur ganz wenig von ihm kenne; ich werde bei nächster Gelegenheit Meier aufsuchen, um meine Kunde zu vervollständigen. Von Wereschagin habe ich bis jetzt mir nur erzählen lassen. Über mich selbst muss ich bekennen, dass mir die Kunst grenzenlos schwer wird; mein Auge ist unsicher, die heillosen Zeichenfehler können mir passiren und ein halbes Jahr lang übersehen werden, bis es meistens zur Correctur zu spät ist; ich habe mich grimmig gequält, bis ich einen leidlichen Körper malen gelernt (leidlich für bescheidene, moderne Ansprüche; an die grossen Alten darf man nicht denken.) Ich hätte eigentlich ohne Hände geboren werden sollen; dann hätte ich mir einbilden können, ich sei jener Lessing'sche Raphael¹; denn meine Phantasie (und zwar eine wirklich künstlerische Phantasie nicht eine romanhafte Phantasterei) ist meinen Händen immer unendlich überlegen gewesen. Als ich es wagte, Maler zu werden, glaubte ich, vor Allem käme es auf Phantasie und Gedanken an; und jetzt glaube ich beinahe, vor Allem kommt es auf Auge und Hand an; beinahe — noch nicht ganz; ein bischen Credit hat, wenigstens in guten lebenslustigen Augenblicken die Phantasie immer noch bei mir. — Seit einigen Tagen hängt die Delphische Sibylle über

meinem Schreibtisch; sie sollte schon, als Sie bei mir waren, dort hängen, wenn ich nicht die Sache immer vertrödelt hätte; ich habe mich förmlich geniert, dass Sie bei mir den phrasenhaft hohlen Höhlenrachen der Prellerschen Odysseelandschaft finden mussten.

14. Mai

Ich wollte gestern Abend meinen Brief beschliessen; habe mich aber in Ihre romantische Schule derartig vertieft, dass ich keine Feder mehr anrühren konnte. Bei der *Emigranteliteratur* habe ich den ganzen Stoff erst durch Sie kennen lernen, also mehr den Stoff als Sie gesehen; bei den deutschen Romantikern bin ich stofflich besser orientiert. Aber stupide wie die Kuh vor dem bunten Thor stehe ich vor Ihren Landsleuten. Für einige Dramen Öhlenschlägers habe ich als Secundaner geschwärmt, von Andersen habe ich mal den *Improvisator*² gelesen und unitalienisch gefunden längst ehe ich in Italien war. Das ist Alles was ich von dänischer Literatur weiss. Sie werden bei solchen Lücken in der Kenntniss gewiss glauben, dass ich sehr wenig lese; das ist in sofern richtig, als ich riesig fleissig male (jetzt z.B. von früh 7 Uhr — spät 8 Uhr mit 1½ Stunde Mittagspause) aber es kommt hinzu, dass ich mich von meinen einmal gewonnenen Freunden nicht trennen kann; ich spreche nicht von der Bibel oder Homer oder Goethe und Shakespeare, zu denen jeder wieder zurückgreift — Heine aber habe ich gewiss sechs mal systematisch von A-Z durchstudiert; do. Gibbon's *Verfall und Untergang d. r. Reiches*. — d. Ariost, do Macaulay — d. Carlyle — das ist schon ein ganzer Haufen Lectüre, zumal wenn man noch ein bisschen Naturwissenschaft hinzunimmt. Völlig integer stehe ich den kritischen Tagesblättern gegenüber: ausser einem einzigen

Lustspiele habe ich noch niemals eine Zeile von Paul Lindau gelesen. Sagen Sie es ihm nicht wieder.

Für Ihr Bild sage ich Ihnen meinen herzlichsten Dank und mit wahren Stolz sende ich Ihnen das meinige.³ Es sieht aus als ob Komödienkram bei dem Bilde im Spiele wäre, und es ist doch nicht; denn ich habe zwei Sommer lang aus praktischen Gründen an der Börsentreppe in diesem Costüm arbeiten müssen; die kolossalen Stiefel, ohne die es vor Zugluft nicht an den Waden auszuhalten war, verdecken sogar den einzigen körperlichen Reiz, den die Natur mir gegeben, einen sehr graziösen Fuss. Komödie ist nur, dass ich mich in diesem Costüm photographieren liess. Binnen Kurzem hoffe ich es wieder anzulegen und die letzten Bilder in der Börse fertig zu machen: *Tritonen im Sturm*; ich hoffe, das soll das Beste werden.

Leben Sie wohl für heute; haben Sie nochmals schönsten Dank für all Ihre Güte und Liebe und seien der wahren Verehrung versichert von Ihrem ergebensten

A. Fitger.

560 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Berlin Zelten 16, 22. Mai [1882]

Lieber Herr Fitger!

Ihr Brief hat mich sehr erfreut, Ihr Bild fast nicht minder. — Es ist so gut, sich zu verstehen, und es ist so schwer, und geschieht so selten. Ich beneide Sie um Ihre rüstige Arbeitskraft, die ich lange nicht besitze — ich habe mich in dem vorigen Winter nervös überangestrengt — und werde immer sehr dankbar sein, wenn Sie Abends nach vollbrachter Arbeit bisweilen Zeit finden, mir einige Seiten zu schreiben.

Wir haben, mein' ich, was die Malerei betrifft, ganz die gemeinsame Geschmacksrichtung, übrigens sind Sie in diesem Punkt unendlich viel kompetenter als ich. Nur auf die Literatur

verstehe ich mich gründlich. Sie dürfen aber um des Himmels willen nicht glauben, dass ich einen besonderen Werth darauf lege, dass Jemand viel gelesen hat. Nichts ist mir gleichgültiger und überhaupt unwesentlicher. Die Meisten haben zu viel (und zu schlecht) gelesen. Mit Ihnen fühlt man gleich, welch ein guter Leser Sie sind. Niemand wird brauchen Sie das Lesen zu lehren. Insofern haben Sie für den Kritiker keinen Gebrauch. Ich habe aber die Rolle des Kritikers etwas anders verstanden. Ich lehre zwar das Publicum lesen, aber meine Hauptbestrebung ist nie auf das Publicum sondern auf die producirenden Geister gerichtet gewesen. Ich habe etwas in mir von dem, was Sektenstifter in sich haben, wenigstens wie Byron das in *Childe Harold* (3,43) bezeichnet¹. Sie haben vielleicht irgendwo gesehen, dass ich bei uns im Norden (Dänemark und Norwegen haben gemeinsame Sprache und Literatur) eine neue Richtung der Literatur begründet, eine Art Schule der Dichter und Schriftsteller gestiftet habe, die ohne sich irgendwie durch gemeinsame Doctrin zu verbinden einander in die Hände arbeiten, und merkwürdig genug hat nach 6, 7 Jahren die Bewegung auch die jüngeren Maler ergriffen, so dass wir uns alle jetzt verwandt und verbunden fühlen. Die bedeutendsten Namen unter den Poeten sind in Dänemark Holger Drachmann, ein grosser Lyriker, I. P. Jacobsen, ein sehr hervorragender Prosaist — Sie haben keinen solchen in Deutschland — , S. Schandorph, E. Skram, K. Gjellerup, in Norwegen Alexander Kjelland, der auch in Deutschland grossen Erfolg gehabt hat, Kristian Elster, der im vorigen Jahre starb, und viele jüngeren. Die beiden älteren Dichter Bjørnstjerne Bjørnson und Henrik Ibsen haben sich in den letzten Jahren unserer Richtung vollständig angeschlossen.

Solche Gruppen gab es zur Zeit der Romantiker und giebt es jetzt auch in Frankreich; in Deutschland kommt aber die

schöne Literatur nicht vom Flecke, weil es absolut an Muth und Initiative fehlt. Niemand wagt dem Volk schonungslose Wahrheiten zu sagen von der Bühne herab oder im Roman. Darum möchte ich, Sie wären unser Einer; wenn viele Geister in gemeinsamer Richtung arbeiten, zündet der Eine sein Licht bei dem Fackel des Anderen. In Deutschland gehen die Kräfte jetzt zersplittert zu Grunde oder verlieren sich in purer Industrie. Hier in Berlin ist die meiste Production reine Geldmacherei. Andersens *Improvisator* taugt wie Sie richtig fühlten gar nichts. Er war nur Märchendichter. Lesen Sie einmal meinen (zwar jugendlichen, aber guten) Aufsatz über ihn in *Moderne Geister*. Dagegen lassen Sie, bitte, den zweiten Theil der Hauptströmungen die sie angegriffen haben, ungelesen. Es ist unreife Arbeit. Ich wurde ganz unglücklich, als ich sah, dass Sie den Band ergriffen hatten. Ich bat Sie ausdrücklich einmal gelegentlich den 4ten Band zu lesen; der zweite und dritte sind ganz unreif. Ich arbeite jetzt — mit kranken Nerven — an dem 5ten schon ins siebente Jahr. Ich bin so kritisch gegen mich selbst geworden, dass ich kaum schreiben kann. Ich habe zwar in diesen Tagen eine Arbeit über den dänischen (übrigens deutschgeborenen) Dichter Schack von Staffeldt veröffentlicht, und wollte sie Ihnen gerne senden². Da sie aber dänisch geschrieben ist, geht es nicht an. Doch schicke ich Ihnen scherzeshalber meine Biographie mit einer Zeichnung, die ein dänisches Bildblatt in der vorigen Woche herausgab³. Vielleicht findet sich Einer, der Ihnen das Zeug übersetzt.

Ich habe ja versucht etwas Propaganda für Sie zu machen und hoffe dass mehrere Exemplare Ihrer Bücher jetzt in Dänemark und Schweden abgesetzt worden sind. Wenigstens sehe ich aus einem Brief von einem unserer jüngeren Poeten, Karl Gjellerup, dass er sich sogleich Ihre zwei Bände Gedichte kommen liess und

seine seitenlangen Reflexionen darüber beweisen wie gründlich er sie gelesen hat⁴. Er ist besonders über das Gedicht *Der Eremit* entzückt. Er ist wie Sie ein leidenschaftlicher Darwinist; er erinnert in seinem lyrischen Styl an Swinburne, den Sie doch hoffentlich kennen. Wer für ihn nicht schwärmt, gilt bei uns im Norden für einen Menschen ohne Ohren und Gehirn. Lesen Sie *Songs before Sunrise* oder *Poems and ballads*, wenn Sie sie nicht schon längst kennen⁵. Er ist oft mit Ihnen geistesverwandt und er ist ein wahrer Meister — leider jetzt durch Trunksucht fast zu Grunde gegangen.

Doch ich verplaudere Zeit und Papier und sollte längst aufhören, habe Ihnen noch dazu eigentlich nur Namen aufgerechnet und kein vernünftiges, herzliches Wort gesagt.

Nur dieses noch: Haben Sie Dank für Ihr Freundschaftsgefühl zu mir. Ich bin so zu sagen ein unglücklicher Mensch, vertrieben aus meinem Lande, unzufrieden in Deutschland und ein armer Teufel, geistig angestrengt weit über das Vernünftige hinaus, kann Ihnen wenig oder nichts nützen. Aber für freundschaftliche Gefühle bin ich sehr empfänglich.

Ich wollte gern nach dem Norden zurück, habe mich aber sehr lebhaft an der Politik beteiligt und muss warten bis meine Partei (die Linke) zur Macht gelangt und im Stande ist mich ordentlich zu stützen. Vielleicht reise ich jedoch aus purer Ungeduld eines Tages zurück. Denn mein Exil ist freiwillig. Leben Sie wohl, lesen Sie nichts mittelmässiges oder schlechtes von mir, sondern nur ein paar der besseren Sachen.

Ihr ergebener

Georg Brandes.

561 Georg Brandes à Arthur Fitger.

Lieber Herr Fitger!

Berlin. Zelten 16. N.W. 24. Juni 82.¹

Mein langes Schweigen nach einem so liebenswürdigen Brief war durch starkes Arbeiten verursacht. Ich hatte durch Verstimmtheit viele Wochen verloren und habe jetzt Vieles einholen müssen. Unterdessen haben sich viele Briefe, die beantwortet werden müssen, aufgehäuft — ich zähle heute Abend 25, die einer Antwort erwarten — und so kam ich nicht dazu Ihnen zu sagen, wie viel Freude mir Ihre Zeilen gemacht haben.

Mein Buch über die rom. Schule schätze ich nicht besonders, weil es in jugendlicher Leidenschaft geschrieben worden ist; der Blick des Historikers ist nur selten da; nur einige Kapitel gefallen mir noch, weil sie von einer ungewöhnlichen Combinationsgabe zeugen. Das Buch über die Engländer ist, wenn auch nicht ohne polemische Leidenschaft, in viel geläuterter Stimmung geschrieben und auch von tieferen Kenntnissen getragen. Von dem, was von meinen Sachen Ihnen zugänglich ist, sind aber meine Monographien entschieden das künstlerischste, und so gebe ich mir die Hoffnung hin, dass Sie die *Moderne Geister* lesen wollen, wenn Ihre Zeit es Ihnen erlaubt.

Wir Skandinaven, von denen ich sprach, bilden insofern eine «Schule» — das Wort ist odioso, aber ich kann nicht dafür — als wir, nachdem die nordischen Völker während einer jahrhundertlangen Pfaffenherrschaft in die tiefste Uncultur gerathen waren, uns ohne Schwur verschworen haben, diese Herrschaft zu brechen; ich habe freilich alle die anderen Einen nach dem Anderen erst bekehren müssen; die meisten waren sogar als meine Gegner aufgetreten wegen ihrer Orthodoxie; ferner indem wir einer herrschenden aber sehr beschränkten Bureaukratie gegenüber das Bestreben haben, die untere Klasse des

Volkes (die Bauern) als politische Partei so zu organisiren dass sie für moderne Ideen zugänglich werden und die herrschende Kaste ablösen können. Unsere Linke ist nämlich, wie Sie vielleicht gehört haben, in allen 3 nordischen Ländern, Bauernpartei. Ich bin in Dänemark der Erste, der die Idee gehabt hat — mit allen Traditionen brechend — eine Elite der jungen hauptstädtischen Intelligenz zu bilden und diese zu Führern der Bauern heraufzubilden. Ich gehörte selbst in meiner frühen Jugend der herrschenden Partei, habe aber 1871 mit ihr gebrochen und stand religiös wie politisch völlig allein, bis es mir jetzt nach 10 Jahren gelungen ist das zu organisiren, was ich wollte und hoffte, und es ist mir weit über alle Erwartung gelungen, weil wenn eine Idee richtig ist, sie von dem geringsten Anfang aus einen wahren Siegeslauf haben kann. — In der eigentlich schönen Literatur bilden wir insofern eine Gruppe, als wir alle mit der, bei uns 30 Jahr länger als in Deutschland herrschenden, Romantik gebrochen haben; wir stellen artistisch die höchsten Forderungen; wir fordern von der Prosa nicht weniger Form und Farbe und Rhythmus als von den Versen; wir haben fast alle eine Vorliebe für das Descriptive, ich meine für die schlagendste Sinnlichkeit und Anschaulichkeit in der Wiedergabe des Wirklichen. Doch all das sind Worte und leere Worte noch dazu in schlechtem Deutsch geschrieben. — Kaufen Sie sich für 20 Pfennig in der Reclam'schen Ausgabe Henrik Ibsen's *Nora* so haben Sie eine gute Probe von einem modern nordischen Lustspiel. Sie können technisch etwas daraus lernen, selbst wenn es Ihnen nicht gefällt.

Ganz verstimmen würde mir die Äusserung in Ihrem Brief dass Sie durch mich veranlasst ein eben beendetes Schauspiel hingelegt haben, wenn dies Ernst wäre. Ich hoffe dass Sie nicht daraus Ernst machen. Es wäre für mich ein trauriger Erfolg,

dass unsere junge Bekanntschaft einen solchen Kindermord veranlasst hätte. Warum schicken Sie mir nicht viel lieber das MS zur Durchsicht. Wenn Sie ahnten, was mir aus dem Norden derartiges zugesandt wird. Noch heute kamen zwei Pakete — das dümmste Zeug von der Welt. Und was schicken nicht die Blaustrümpfe, aus Stockholm, Christiania, Kopenhagen! Und nun wissen Sie schwarz auf weiss wie hoch ich Sie schätze, und das hat nur das Resultat, die unproductiv machende Selbstkritik bei Ihnen zu entwickeln.

Das darf nicht sein.

Sie haben Recht, mein Portrait in dem Bildblatt ist widerlich, obwohl von einem guten Künstler gemacht, es sieht aus wie «eine Stunde vor dem Betreten des Schafotts» oder wie die Photographien von russischen Nihilisten². Leben Sie wohl und schreiben Sie mir.

Ihr ganz ergebener Georg Brandes.

562 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Hochverehrter Herr!

Bremen. Humboldtstr. 127. 31. Juli 1882.¹

Der Monat soll doch nicht ganz zu Ende gehen, ohne dass ich für Ihren freundlichen Brief ein herzliches Wort des Dankes gefunden. Vor Allem freut es mich, dass Sie mein bescheidenes Dach bei Ihrem nächsten Besuch in Bremen nicht verschmähen wollen. Dass es mit Ihrem Besuche übrigens seine Richtigkeit habe, hatte ich schon vorher von Prof. Sattler erfahren, der auch halb und halb Wirthsrechte auf Sie geltend machen wollte, den ich aber, sobald ich ihn sehe, mit meinen jüngeren Rechtstiteln aus dem Felde schlagen werde. Zu Ihrer Rückkehr in die Heimath, obschon Sie von solcher Eventualität nicht eben im Tone

ungetrübter Freude zu sprechen scheinen, wünsche ich Ihnen von Herzen alles Glück; ich denke, die Treppen des Exils sind nicht minder hart, wenn auch das Exil ein freiwilliges ist. Aber ist der Aufenthalt in Deutschland für einen Dänen (und umgekehrt) wirklich so sehr Exil? Abgesehen von den Zerwürfnissen von 1849 und 64 stehen die beiden Völker und namentlich doch ihre feineren Geister gut mit einander; namentlich die Dänen als das kleinere Volk haben bei ihren Schöpfungen auf die deutschen Nachbarn mit gerechnet; (soweit eben Künstler überhaupt auf ein Publikum rechnen) ist z.B. Thorvaldsen in Dänemark irgend besser verstanden als bei uns, oder Öhlenschläger, oder Andersen? Könnte Nora nicht ebenso wohl eine Deutsche sein? Und Sie selbst? Fühlen Sie irgend etwas spezifisch Dänisches in sich was Sie vom Deutschen trennt? Ich meine nicht vom deutschen Weissbierphilister (dem dänischen dito werden Sie auch nicht nahe stehen) sondern von unseren feineren Kerls (verzeihen Sie den Ausdruck, ich habe keinen besseren) z. B. Paul Heyse oder Gildemeister? — Ich fürchte, ich habe Unsinn geschrieben, oder ich bedürfte mindestens eines buchdicken Commentars, um darzuthun, was ich eigentlich meine. Genug, wenn Sie aus den Worten herauslesen, wie sehr ich Ihnen, ob Sie nun in Deutschland oder in Dänemark leben, das Beste wünsche.

Empfehlen Sie mir für den Augenblick Nichts mehr zu neuer Lectüre. Nachdem ich Ihre Engländer mit wahrem Entzücken zu Ende gelesen habe, bin ich nicht etwa sofort auf Ihre modernen Geister verfallen, sondern durch Zufall fand ich auf meines Bruders Schreibtisch Taine's *Origines d.l.F. contemp.* — Und das Buch lässt mich nicht wieder los.

Mit Ihren Bemerkungen über den Anachronismus bei modernen Ideen und Stoffen aus der Vergangenheit haben Sie mir wieder

ganz aus der Seele gesprochen. Mein neuestes «Pult-Drama» spielte übrigens, wenn auch nicht in der Gegenwart, so doch mindestens 1792 in der Gegend von Trier². Wenn Sie kommen, sollen Sie, falls Sie es nicht verschmähen, einen Einblick in das Opus haben; schicken mag ich es Ihnen nicht, weil Ihnen so wie so schon Schund genug zugeschickt wird. — Senator Meier's Verhalten in Berlin ist mir räthselhaft; ich sprach ihn, bald nachdem ich Sie bei ihm gesehen, — ich wollte, Sie hätten gehört, mit welcher Wärme er von Ihnen sprach³. Nehmen Sie für heute mit diesen wenigen Zeilen vorlieb, die mehr ein herzlicher Gruss als eine eingehende Antwort sein sollen, und bewahren Sie mir Ihre gute Meinung.

Ihr aufrichtig ergebener

A. Fitger.

La rareté d'un sentiment vrai est si grande, que, lorsque je reviens de Versailles, je m'arrête quelquefois dans les rues à garder un chien ronger un os — citirt Taine einem Herrn v. V⁴. In diesen paar Worten scheint mir der Kern eines modernen Epos oder Dramas oder sonstigen Schmerzensschreis zu liegen.

Kopenhagen. Marstrandsvei 4. Ö. 26. Sept. 82.

563 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Verehrter Herr und Freund!

Nicht Faulheit sondern Zerstreutheit ist Schuld daran, dass ich Ihren freundlichen Brief zwei Monate unbeantwortet liess. Ich bin in diesem Sommer fast täglich ausgeladen gewesen, und war ich zu Hause, so kam unablässig Besuch. Wollte ich dann arbeiten, konnte ich keine Briefe schreiben.

Es wundert mich durchaus nicht, dass ein Werk von Taine Sie besonders fesselt. Taine ist mein alter Freund und Lehrer, ich habe ihm in meiner Jugend viel Anregung verdankt, habe

auch in Paris in seinem Hause verkehrt. Sein letztes Buch, so verdienstvoll es ist, gehört jedoch nicht zu den mir liebsten unter seinen Büchern. Sein Gesichtspunkt für die Revolution ist nach meiner Auffassung eng oder falsch. Man fühlt dem Werk an, dass er älter geworden. Ich merke die Stimmung durch, mit welcher er als alter Freund und Tischgenosse des Prinzen Napoleon die Republik begrüßte; er wusste, dass man ihn nicht als puren Republikaner betrachtete, dass man ihm vorwarf, durch den rothen Prinzen und die Prinzessin Mathilde mit dem Kaiserreich pactirt zu haben. Ich weiss dass dies kleinlich oder thöricht klingen kann; ich glaube aber, dass es richtig ist. Seine Misstimmung gegen die Revolution vom 4. Sept. (vergleich *Caliban* von seinem Freunde Renan) erzeugte die tiefere Misstimmung gegen die alte Revolution, gegen die er selbst früher religiöse Gefühle hegte (siehe seinen Aufsatz über Carlyle).

Was Sie von Dänemark und Deutschland sagen, kommt mir ganz fremdartig vor. Für mich liegt ein tiefer Schlund zwischen den beiden Ländern und Völkern. Es sind einfach zwei ganz verschiedene Nationalitäten. Ich werde nie einräumen, dass man in Deutschland irgend einen Dänen verstanden hat. Von Oehenschlägers wirklicher Bedeutung hatte man doch nie eine blasse Ahnung, da man einen Dichter in seiner Sprache lesen muss; von Thorvaldsen kann man zwar sagen, dass man ihn verstand, obwohl durchaus nicht auf eindringliche Weise, aber das lag nur an die abstracte, idealisirende Richtung seiner Kunst. Ich fühle mich in Deutschland trotz aller persönlichen Freundschaften ganz in der Fremde. Ja ich bin weit mehr zu Hause in Paris als in Berlin. Wenn Sie die Frage so stellen, ob ich persönlich mich nicht mit Heyse oder Gildemeister ebenso nahe verwandt fühle als mit einem Dänen oder Norweger, so ist meine Antwort absolut verneinend. Ich bin nicht so glücklich, Gildemeister

näher zu kennen, ich habe aber das Glück mit Heyse befreundet zu sein. Trotzdem, trotz eines durch 10 Jahre dauernden Briefwechsels sind wir nicht allein über die Kunst sehr uneinig sondern verstehen uns ungenau. Er hat sich dänisch gelernt, und trotz alledem fühlen wir ganz verschieden, nicht so sehr wegen der Unähnlichkeit der Naturen, sondern weil die nationale Grundlage so verschieden ist. Wir verstehen uns nie mit einem halben Wort, wie man seine Landsleute versteht. Doch vielleicht beruht es einfach auf den verschiedenen Voraussetzungen der Bildung. — Ich habe kürzlich für einen deutschen Verleger eine Einleitung geschrieben zu der Uebersetzung eines norwegischen Romans von einem eben verstorbenen Autor, Kr. Elster¹. Er wird mir hoffentlich nach Berlin einige Exemplare senden; dann schicke ich Ihnen sofort eins. Sie brauchen es gar nicht gleich zu lesen. Auch die Uebersetzung von *Adam Homers* erscheint mit einer Einleitung von mir².

Ich habe während meines Aufenthalts hier den neuen Studentenverein eingeweiht. Es sind 500 Studenten aus dem alten (conservativen) Verein ausgetreten um einen neuen unter den Auspicien meiner Freunde oder Schüler zu gründen. Nie in meinem Leben habe ich einen solchen Applaus erhalten wie an jenem Abend; die 500 schrien wie mit einer Kehle, und da sie nicht mehr schreien konnten, stampften sie mit den Füßen. So gross war das Entzücken über meine magere Person. Vor zehn Jahren hatte ich ungefähr 6-8 Anhänger und ich musste, wenn ich einen Zeitungsartikel schrieb, Geld ausgeben, um ihn unter den Inseraten gedruckt zu sehen³, jetzt ist der Umschlag ganz angenehm. Leider bin ich zu alt und melancholisch um eigentliche Freude daran zu haben. Wie doch Alles all zu spät kommt! Sie haben unter Ihren Gedichten eins, wo ungefähr so steht: nur eins vertrage ich nicht zu sehen: zwei junge Liebende, die sich

genügen⁴. — Sie wissen was ich meine. Das ist tief gesagt, das allein ist schön und ist Freude, aber diese Freude ist eine flüchtige Essenz.

Am 1 October bin ich wieder in Berlin (Zelten 16 N.W.)

Ihr ergebener

Georg Brandes.

564 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Bremen.

Humboldtstr. 127. 30 Dec. 82.¹

Hochverehrter Herr!

Muss ich wirklich die französischen Romantiker als Ersatz für Sie selbst ansehen? So sehr ich Ihnen für die Gabe, die eben als direct aus Ihrer Hand kommend einen besonders hohen Werth für mich gewinnt, danke, so schwer kann ich mich doch in den Verzicht auf Ihren Besuch finden. Ich weiss, welch ein erbärmlicher Briefsteller ich bin und hatte gehofft, im mündlichen Verkehr für mancherlei Dinge Worte zu finden, über die ich nicht schreiben kann, wenn ich nicht ganze Aufsätze anfertigen will. Und nun höre ich, dass Sie definitiv in Ihr Vaterland zurückkehren wollen, vielleicht schon zurückgekehrt sind. Lassen mich Ihnen meinen Dank nachrufen; denn Sie haben mir in der kurzen Stunde, die Sie bei mir waren², und in Ihrem Artikel über meine Arbeiten, mehr gegeben als irgend ein persönlicher Freund oder unpersönlicher Recensent. Mir ist, als ob ich in einen (sehr freundlichen) Spiegel gesehen hätte. Zunächst hat dieses Spiegelbild zwar gewirkt wie der Anblick eines Doppelgängers; mich schaudert etwas, und die Mutter aller Production, die Unverfahrenheit, ist mir etwas abhanden gekommen. Sei es drum; wenn sie nicht wieder kommt, ist es mit meiner Poeterei aus; denn ich werde niemals Gedichte «machen». Die Werke Ihres Max Klinger habe ich nunmehr bei Dr. Meier mehrmals gesehen; aber — verzeihen Sie einem unver-

besserlichen Philister — ich kann mich immer noch nicht für sie begeistern. Mag Esprit darin sein, so viel da will; aber ich finde ihre Erscheinung so verzweifelt hässlich. Solcher Amor und solche Psyche sind mir unmöglich; nur manches landschaftliche Motiv muss ich wirklich hochschätzen; dort ist Harmonie und Wahrheit, während ich in den Menschengebilden fast durchgehends Carricatur sehe. Verzeihen Sie mir, dass ich mich so schroff ausspreche. — Von den Brüdern Goncourt habe ich kürzlich *Marie Antoinette*³ gelesen und theilweise — Anfang und Schluss — höchlichst bewundert, obwohl ich das Buch, wenn ich es mit Carlyle vergleiche⁴, für eine Parteischrift halten muss; aber über Mirabeau dürfte meines Erachtens selbst der Feind nicht so geringschätzig hinweggehen. Vor einigen Tagen wurde mir durch Vermittlung eines hiesigen Herren der Brief eines Herrn Johannes Magnussen aus Lemwig zugestellt. Herr Magnussen wünscht meine *Hexe* zu übersetzen und bezieht sich auf Sie und eine Vorrede zu seiner Übersetzung von Shelleys *Cenci*'s⁵. Solcher Beziehung hätte er kaum bedurft; ich werde ihm sofort mit Vergnügen alle Rechte an mein Opus in Dänemark abtreten; denn mir scheint, dass in Dänemark und Schweden (von wo mir jüngst ein Musiker ins Haus kam, der Lieder von mir höchst reizend componirt hatte) vielmehr vor sich geht «als unsere Schulunwissenheit sich träumt.»

Ich spreche Ihnen nicht nur einen gewöhnlichen Neujahrswunsch in den üblichen Phrasen aus, sondern wünsche Ihnen für das ganze Leben alles erdenkliche Gute.

Ihr getreu ergebener

A. Fitger.

565 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Bremen.
Humboldtstr. 127 21. Januar 82. [1883]¹

Hochverehrter Herr und Freund!

Ich war selber krank; daher mein langes Stillschweigen. Aber während der fieberfreien Zeit habe ich Alles was ich mir an Lecture gestatten durfte, Ihrem Buche zugewendet. Ich kann Ihnen nicht sagen, wie riesig mich dasselbe gepackt hat: ich habe es kaum zur Hälfte vollendet, weil ich, jemehr mich ein Werk gefangen nimmt, desto langsamer lese. Sie erschliessen eine Welt; denn was mir von Hugo'schen und Sand'schen Romanen aus der Schülerzeit anhaften geblieben, ist ein äusserliches Costüme und Begebniss; durch Sie erfahre ich erst (vorher vielleicht nur durch gelegentliche Andeutungen Heines), welche Kerne in den bunten Schalen stecken. Ich bin unendlich begierig auf das, was Sie über Heine sagen werden; der ist so ziemlich der einzige Schriftsteller, der, von der Parteien Gunst und Hass entstellt, in meiner Seele ein ganz klares Spiegelbild stehen hat; ich kenne ihn fast auswendig und bewundere von Allem, was er geschrieben, sein *Buch der Lieder* so ziemlich am wenigsten.

Die *gefährlichen Leute* habe ich mir sofort bestellt, und den *Adam Homo* — ob ich ihn haben und lesen will? Kann das eine Frage sein? Aber Sie beschämen mich so tief; ich weiss nicht, wie ich abermals eine neue Gabe annehmen darf. Wollen Sie mir das Buch wirklich schenken, so gebe ich Ihnen ausser meinem herzlichsten Danke die Versicherung, dass ich es mit der grössten Sorgfalt lesen will. Was Sie mir über Klinger schreiben und seine finanziellen Erfolge, setzt mich in Erstaunen. Ich meinte, er wäre der verzogene Liebling aller feinen Kunsthändler und wühlte sowohl in väterlichen Wechselln wie in Riesen-Honoraren; kratzt ihn xxxxxx², die verhasste Unheilsgöttin

mit der schwarzen Eisenpfote, die in Otterngift getaucht ist, so verändert sich zwar nicht meine Position gegen seine Werke; aber ich bekomme vor dem Künstler, der mit dem Talent verschmäht, für den Geldmarkt zu arbeiten, der sich lieber mit 250 Mk. begnügt, eine tiefe Ehrerbietung.

Mit Schmerzen verzichte ich und mein Haus auf Ihren Besuch; ich glaube, es wäre Ihnen, wenn Sie hinsichtlich Ihrer Salons und Antichambres u.s.w. nicht allzugrosse Ansprüche machen, wohl bei uns geworden. Sie können mir keine grössere Freude machen, als wenn Sie auf Ihrer Frankfurt-Mannheimer Reise bei mir Station machen wollen; je länger Sie mit unserem Dache über Ihrem Kopfe vorlieb nehmen wollen, desto besser. Jeder Tag ist recht; eine Postkarte, die Ihre Ankunft meldet, genügt zur Instandsetzung der nöthigen Ehrenporten und Inschriften und Feuerwerke. — Ich weiss nicht, was Sie über Stillosigkeit Ihres Buches klagen; ich habe selten besseres Deutsch gelesen; ein nobler, gemessen dahinziehender Strom, dessen leichte Wellen im Glanze des Geisteslichtes hin und wieder blendend aufblitzen. — (Ist das nicht sehr schön gesagt?) Welchen Erfolg das Buch haben wird, ist mir dunkel; ich weiss fast Nichts von den Ereignissen der Leipziger Messe. Aber Eines tritt mir in Ihren Schriften entgegen, was ich (ich habe freilich wenig gelesen) noch niemals so gefunden habe, wenigstens seit Lessing nicht. Das ist, ich möchte sagen, die Zeugungskraft der Kritik. Ich glaube, neben der rein objektiven Würdigung Ihrer Autoren geht etwas her, etwas, was noch mehr giebt als die blossе Würdigung, etwas, was mit Einem Worte Georg Brandes und seine ganze Weltanschauung ist. Bei Heine ist etwas Ähnliches, aber ihm ist doch niemals Ernst um die Würdigung der Sache oder Person, die er bespricht; er giebt sich vor Allem, Sie geben die Sache und sich überher. — Verzeihen Sie, wenn das Kohl ist; es ist sehr spät,

und ich eile, Ihnen gute Nacht zu wünschen; vor Allem volle Gesundheit zur Vollendung Ihres positiven Thurms von Babel, der aus der Sprachverwirrung die Spracheinheit wieder herstellt. Ich habe im Krankenzimmer in dunklem Bedürfniss nach Rythmus und Reim einmal versucht zu übersetzen. Ecce signum.

In aufrichtiger Verehrung

Ihr ergebener

A. Fitger.

566 *Arthur Fitger à Georg Brandes.* Bremen.
Humboldtstrasse 127. 11. Juni 1883.¹

Mein lieber, hochverehrter Freund!

Mit Bewunderung aber auch mit Sorge blicke ich auf das Bild Ihres gegenwärtigen Lebens, das Sie mir entrollen. Wer sich so mitten in den brausenden Strom der Zeit wirft, wie Sie, wird, und wäre er vom härtesten Granit, aufgerieben zu Staub, der freilich für die Zukunft unendlich fruchtbares Erdreich abgiebt, der aber zunächst doch von den unerbittlichen Gewalten, die ihn hassen und die ihn lieben, zerstört wird. Ich bewundere, ja ich vergöttere solche Naturen, und würde mit Begeisterung es eben so machen, wenn ich es nur anzufangen wüsste; die ganze Weltgeschichte hat für mich eigentlich nur Interesse, indem sie das Walten solcher Naturen darstellt. Aber wenn ich als Freund einen solchen Genius liebe, dann möchte ich ihn gerne herausretten aus dem wilden Strom an das sichere Ufer philosophischer Beschaulichkeit. Es wird Ihnen fast wie weibisches Gewinsel vorkommen, wenn ich Sie bitte: Schonen Sie sich und denken Sie an die physischen Grenzen der Menschheit; ich bitte Sie deshalb auch nicht; denn das hilft ja doch Nichts; aber ich darf es Ihnen von Herzen aussprechen, dass ich stolz darauf bin, dass Sie mich im Kreise Ihrer Freunde leiden. Ich bin so das absolute

Widerspiel von Ihnen, Philister in allen Lebensgewohnheiten, allgemein beliebter Vereinspräsident, dem Augenblick und seinen Forderungen fast fremd, ohne Zeitung, ohne Gesinnungsgenossen, nur am stillen Poetentisch eine Faust in der Tasche machend, in Versen und Dramen ein bischen Revolutionär, in Praxi eine harmlose Fliege, eine Null. Noch niemals hat eine lebende Persönlichkeit so in mein Wesen eingegriffen wie Sie; mit allem romantischen Costümfirlefanz, den ich niemals sehr geliebt, dem ich aber in unbewusster Nachäfferei doch mehr als billig gehuldigt habe, habe ich völlig gebrochen; ich werde gewiss nicht nach der anderen Seite hinüber hinken und auf dem mir gleichfalls fremden ganz modern-realistischem Gebiet (à la Ibsen)mich bewegen wollen; aber ich werde keine Vorstellung, keine Idee, kein Bild mehr passiren lassen, was nicht lediglich aus dem Herzen und ohne die übliche romantische Schneiderwerkstatt passirt zu haben, gekommen ist. Ich werde — pfui — wie kann man sagen, was man thun wird; aber ich möchte! —

In unserem Hause wird jetzt nur dänisch-norwegische Litteratur getrieben. Meine Schwestern haben Kiellands *Weihnachtsgeschichte*² mit furchtbarer Ergriffenheit gelesen; nicht ihre Prüderie, aber ihr ewiger Optimismus hat unter der Lectüre gestöhnt; sie sind jetzt ganz mit *Garman und Worse* und einem zweiten Buch, das eine Fortsetzung bildet³, beschäftigt, meine Mutter (die kürzlich von dem Tode meines ältesten Bruders (Halbbruders) schwer getroffen ist) dessgleichen. Es geht grimmig ernst und strenge bei uns zu. Die drei Damen bereiten sich, in's Bad zu reisen; ich glaube, ich gebe ihnen einmal Gildemeisters *Ariost*⁴ mit, um sich nach all dem unerbittlichen nordischen Realismus ein wenig an südlichem Fabelleichtsinn zu erholen, sie können nicht viel vertragen. Dass ich es mit dem Ariost wagen will, mag Ihnen übrigens beweisen, wie wenig zimpferliche, kokette

Prüderie bei uns zu Hause ist. Ich selbst geniesse Abends Ihre *modernen Geister* und werde morgen Abend im Künstlerverein einen Vortrag über *Adam Homo* halten. — Ich berichte Ihnen, wie es ging; für heute: Gute Nacht.

12. Juni.

Soeben komme ich aus der literarischen Abtheilung des Künstlervereins, wo *Adam Homo* grosses Interesse aber wenig Sympathie erregt hat. Jedermann kannte den Namen des Gedichtes, — Niemand die Sache. Ich habe mich nochmals eingehend mit *Homo* beschäftigt und mir redlich Mühe gegeben, den Grund Ihres günstigen Urtheils über dieses Werk aufzufinden. Aber vergeblich: Ich finde es breit und platt; so manches kleine Heine'sche Gedicht von vier Strophen geisselt menschliche Jämmerlichkeit schärfer und lustiger. Oder hat Paludan-Müller die Ironie so weit getrieben, die Langeweile, Gedankenarmuth, Ideallosigkeit der Bourgeoisherrschaft durch langweilige, gedankenarme, ideallose Verse zu charakterisiren, wie Homer den stürzenden Marmor durch seine berühmte Klangmalerei? Ich habe redlich über das Buch referirt, redlich Proben vorgelesen, — die Disputation bei Adams Taufe, den Ball bei Dreyers, — die Begegnung mit der schwarzen Trine und die Theaterintendantenscene; aber Nichts verfiel. Ich sagte, es wäre mir peinlich mit einem Georg Brandes so absolut im Urtheil auseinanderzugehen, ich bäte um Belehrung, wenn ich den Geist des Epos nicht ergriffen hätte; aber Niemand konnte mir diese Belehrung geben. Schliesslich tröstete ich die Versammlung damit, dass in der Übersetzung eben der Esprit gestrichen sei, das Gewürz und die Kraft sei aus der Suppe wegdistillirt, nur das warme Wasser sei übrig geblieben. Sie denken wahrscheinlich immer an das Original, haben vielleicht die

Übersetzung nur bruchstückweise durchgesehen; Sie glauben nicht, wie glatt und philisterhaft sie ist; ich habe immer meine Proben beim Vorlesen abgekürzt, weil sie mir zu trivial schienen.

Übrigens habe ich mit Eifer das Wort für Frau Witwe Elster geführt und bin auch auf entschiedene Gegenliebe gestossen. Nur ist die Zeit für ein öffentliches Vorgehen längst verstrichen; schon bei der Rafaelfeier merkte man die gründliche Abspannung des Publikums⁵; das ist mit reissender Geschwindigkeit immer schlimmer geworden. Wir müssen den Herbst abwarten, die neue Saison, ehe wir auf Erfolg hoffen dürfen. Glauben Sie nicht, dass mit diesem Abwarten das beliebte «Auf die lange Bank schieben» gemeint sei, es wird sich ohne Frage etwas machen lassen — ob viel, steht in der Götter Hand — aber es muss zur richtigen Zeit gemacht werden.

Ich kann Ihnen von mir persönlich nicht viel melden; ich arbeite wie immer riesig fleissig; hoffe mein unseliges Drama in den nächsten Wochen druckfertig zu machen, trage mich mit Plänen für weniger malen und mehr schreiben. — Meine Schwester möchte Ihnen gerne von Schlangenbad aus schreiben, wenn Sie es nicht für zudringlich halten wollen; inzwischen lassen Mutter und beide Schwestern Sie und Gemahlin und Kinder angelegentlich grüssen; ich selber schliesse mich von Herzen an und bleibe in aufrichtiger Verehrung

Ihr getreu ergebener

A. Fitger.

567 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Kopenhagen. St. Annæ Plads 24
22.6.83.

Liebster, verehrter Freund!

Wie glücklich macht es mich, dass Sie etwas in mir finden, das Ihnen zu irgend einem Nutzen sein kann. Möchte das neue Drama¹, das zugleich so wahr und so theatralisch ist, Ihnen

Ruhm und Geld einbringen! Das wünsche ich von ganzem Herzen.

Als ich Ihren Brief las, fürchtete ich geprahlt zu haben, obwohl ich mir's nicht bewusst bin; ich lebe zwar im Strudel, leiste aber, fürcht ich, weniger als Sie von mir glauben. Könnte ich Ihnen doch nur meine Artikel senden, aber leider, Alles, was ich schreibe, ist dänisch. Gestern habe ich einen so guten Artikel über Gjellerup veröffentlicht (von 7 Spalten) und ich kann Ihnen denselben nicht schicken². Wie dumm mit den vielen Sprachen. Seit ich Ihnen schrieb, hab ich etwas gearbeitet und mehr, viel, melancholisirt. Ich habe viele Sorgen, viele der schlimmen Sorte, von welchen man nicht spricht. Das zehrt mehr an dem Lebensfaden als die äusseren Kämpfe. Mein tiefstes Unglück ist wohl dass ich von der Natur nur mässig ausgestattet bin, mit einem nicht starken und nervösen Körper. Zur geistigen Arbeit wäre heutzutage ein athletischer Körper ganz nothwendig.

Sonst kann ich nicht klagen; eine nicht kleine Partei unter meinen Landsleuten trägt mich auf den Händen, in Gedichten und Brochuren werde ich St. Georg genannt, was will der Mensch mehr! —³

Welch sonderbares Gefühl seinen Zeitgenossen, Gleichaltrigen nach Jahren auf der Strasse zu begegnen und entdecken, dass sie Greise sind. Und so kürzlich waren sie Jünglinge, und man selbst Jüngling. Seit meiner Rückkehr sehe ich so viele Männer, die mich an Tod und Untergang erinnern. Wie dumm dass die Haare weiss werden, und so neulich war man der jüngste, das Kind, unter den Jungen. Das Traurige und Wahnsinnige ist besonders, dass man sich nicht — was ja nicht schwer ist — täglich und gründlich an den Todesgedanken gewöhnen darf — da man sonst das Interesse für das Leben leicht zu früh verlieren

würde. Und ich muss noch ziemlich lange leben, denn stürbe ich jetzt, hätten meine Frau und Kinder Nichts. Also will ich so gut ich kann, meinen Kräften schonen.

Eins freut mich, dass Alles hier so schön vorwärts geht, Litteratur, Studentenbewegung, Bauernbewegung, Arbeiterbewegung. Wenn ich auf der Strasse gehe, und Arbeiter, die mir begegnen, den Hut ziehen, das rührt mich bisweilen, so dass mir Thränen in die Augen treten. Wenig hat mich gerührt wie die Rede, die der Führer der Socialdemokratie bei meiner Ankunft hier an mich hielt. Auch Vertreter der Künstler, Schriftsteller, Studirenden redeten, aber was dieser Schneider sagte war das schlichteste und schönste⁴.

Es ist hübsch von Ihnen, dass Sie an Frau Elster denken wollen, ich danke Ihnen im Voraus dafür. Sie brauchen nicht zu sagen, dass es Ihr ernster Wille ist. Ich glaube fest an Ihr Wort.

Was Bücher betrifft, nur folgendes. Kiellands *Else* ist seine geringste Sache; sowohl die Novelletten im *Skandinavischen Novellenbuch* wie die Romane sind vielmals besser. Ich konnte nur nichts anderes finden in Bremen. Von *Adam Homo* ist ein ganzer Drittel ausgelassen. 1) alles sinnliche 2) alles religiöse 3) sehr viele Reflexionen, weil das gute Fräulein, das es übersetze, 1) sehr prüde 2) sehr atheistisch und 3) sehr für die Kürze ist. Ich verstehe dass das Werk Sie langweilt; die Hauptsache ist wohl, dass der sprachliche Reiz, der für uns so gross ist, in der Uebersetzung verloren ging⁵.

Lasen Sie je Dostojewskij's *Raskolnikow*?⁶ Es ist ein wunderbares Buch, unglaublich packend und tief. Ich schrieb gestern einen Aufsatz darüber. Sagen Sie doch Ihren Schwestern, dass Briefe von ihnen mir das grösste Vergnügen bereiten würden. Ich habe als Schmarotzer bei Ihnen so gute Tage gehabt, dass

ich immer mit Freude an dieselben und mit Dankbarkeit an Ihre Frau Mutter, eine so feine Dame, und die Schwestern denke. — Wenn Sie zufällig *La revue Politique et Littéraire* lesen, so sehen Sie den Artikel über mich in der Nummer vom 16 Juni von Arvède Barine. Ich weiss nicht, wer der Esel ist, wie ist er aber dumm und spiessbürgerlich; ich kann es sagen, da er mich so sehr lobt, aber welch einfältiges Lob und welch ein noch einfältigerer Tadel! Er weiss einfach nichts über mich⁷. — Wir hatten die göttliche Sarah (Bernhardt) zum zweiten Male hier. Ich habe zwei kleine Artikel über sie verbrochen⁸.

Sagen Sie mir was Sie malen. Wie ärgere ich mich dass ich mir nicht eine kleine Farbenskizze von Ihnen erbettelte. Wenn Sie einmal eine solche haben — so etwas wie die Skizzen im Postmuseum, — etwas, was Sie nicht verkaufen — so denken Sie an mich und senden Sie mir's, ich liebe solches so sehr, ich werde Ihnen sodann dafür die berühmte Reisedecke zurück schicken. Bin ich nicht genereux!

Der kleine gute Sattler schrieb mir wieder⁹. Ich kann aber noch immer nichts bestimmen, habe allzu viel vor. Meine kleine Familie ist wohlauf. Grüssen Sie herzlichst die Ihren von uns.

Ich bin Ihr treuer Freund

Georg Brandes.

568 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

[København] 30. Juli [1883]¹

Lieber Fitger.

Wollen Sie die einliegenden Zeilen an die Fräulein Maria und Cornelia senden; ich weiss nicht, ob sie noch in Baringhausen sind, auch nicht recht, wo das liegt. Die Damen schrieben mir so herzlich und meine Antwort kommt mir so lederartig vor, Männer können ja aber nicht Briefe schreiben².

Kürzlich besuchte mich ein junger Docent aus Basel, Goering

hiess er, der sich durch Ihren Namen empfahl; er machte einen ganz guten und wackeren Eindruck, schien mir aber recht unglücklich zu sein; er hatte wegen fehlender Orthodoxie seine Stelle in Basel verloren und dachte jetzt daran sich als Sprachlehrer zu ernähren. Er war mit einer Petersburgerin verheirathet, sagte er, die Ehe schien ihm aber nicht zu gelingen. Er erklärte, dass seine Frau in Dresden bei ihrer Mutter wohne. Kennen Sie ihn näher? Er machte den Eindruck wie alle besseren Deutsche: Dass Sie von einem Lande kommen, wo die Reaction im Siegen ist und wo sie den meisten jugendlichen Herzen das Blut ausgesogen hat. Sie werden wenn es bei Ihnen einmal zu einer Krisis kommt, fast keinen freisinnigen Mittelstand oder gelehrten Stand haben, nur Conservative und Socialisten. Wir Skandinaven mit unseren drei Bauernparteien sind etwas besser gestellt, wenn wir auch andere Gebrechen haben.

Es ist ein grosses Unglück für die Deutschen dass sie in diesem Augenblick als eine so nichtssagende, nichtswollende schöne Litteratur haben. Daran stehen sie hinter Rusland, hinter Frankreich, ja selbst hinter Skandinavien zurück. Sie, Fitger, sind mir persönlich so werth, weil Sie in diese Unterhaltungs- und Geldverdienens-Schriftstellerei so ganz und gar nicht hineinpassen. Sie haben doch ein Pathos. Von wem sonst kann man das sagen? Die Leute (Heyse ist ja der beste, Keller ist schon alt, Hopfen schmiert, Ebers schwatzt) schreiben ohne Begeisterung, und besonders ohne Entrüstung, nur weil es ihr Metier ist zu schreiben. Sie wollen gar nicht ihre Nation erziehen, denken nicht daran; hier denken alle Schriftsteller daran, oft sogar allzu viel, aber dies und dies allein stärkt unsere Talente. Sie stehen uns geistig nahe, die Anderen sind uns alle ganz fern, haben deswegen auch in der gebildeten Welt im Norden gar kein Publikum. Man hat schon das Interesse für sie

verloren und doch brachte man mehreren z. B. Spielhagen, Heyse, Keller, kein schwaches Interesse entgegen.

Ich sandte Ihnen eine Karte. Sie sollen mir das Buch natürlich nur widmen wenn es Ihnen Spass macht. Mir macht es Spass, weil ich Sie lieb habe und mit Freude es aller Welt wissen lassen will, dass ich Ihr Stück werthvoll gefunden. Anzeigen in deutschen Blättern oder Zeitschriften schreib ich ja nie, also wird Niemand Sie in Verdacht haben; sagen Sie aber offen, dass ich zum Druck angerathen habe. Es schadet nie.

Ich sage Ihnen für heute Lebewohl. Viel Arbeit wartet meiner.

Ihr herzlich ergebener

Georg Brandes.

569 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Bremen
Humboldtstr. 127 12. Sept. 83¹.

Mein lieber, hochverehrter Freund!

Es ist so viel interessanter Ihre Bücher zu lesen als zu schreiben, welchen Eindruck sie machen, und Ihre Briefe vollends, — was kann ich irgend lesenswerthes aus meiner Zelle darauf erwiedern! Ich kann nur aus vollem Herzen danken für jede Zeile, die Sie an mich wenden, wenn Sie mich auch tief beschämt: Sie stehen mitten im Wirbel des Lebens und jede Zeile und jedes Wort von Ihnen ist Etwas, mit dem Freund und Feind zu rechnen haben; was Sie nebenbei mir zu Gute kommen lassen, ist der reine Herzensüberschuss, den, wenn kein anderer Gott, mindestens der Gott meiner Liebe Ihnen lohnen möchte. — Ich komme nur unterbrochener Weise zum Briefschreiben; mein bischen nicht durch Malen um Geldverdienen in Anspruch genommene Zeit geht jetzt durch massenhafte Theatercorrespondenz zum Teufel. Man sollte es beinah verschwören, vor das verehrliche Publikum zu treten, wenn man sieht, wie viele Nebeninteressen und kleinliche Auffassungen aufgewühlt werden durch ein anspruchloses

aber ehrlich gemeintes Opus. Die einzige Freude, die ich von fremden Menschen bisher an dem Opus *Von Gottes Gnaden* erlebt habe, ist ein liebenswürdiger und geistreicher Brief der Gemahlin des Herzogs von Meiningen. — Von den Worten, die Sie mir geschrieben und in Ihrem letzten Briefe wiederholt haben, schweige ich; Ihre Anerkennung ist der höchste Preis, den ich mir für eine literarische Arbeit denken kann — das klingt in der sterilen Form, in der ich es ausspreche, vielleicht wie eine dicke *captatio benevolentiae*, es ist aber reine, trockne Wahrheit. Sie haben eine Kraft in sich, die ich nicht ganz klar definiren kann, eine Kraft der Führerschaft, der Hegemonie. Ich habe zwar in Ihren Werken (ich lese jetzt *Sören Kierkegaard*) bis jetzt die eigentliche Lösung des Räthsels noch nicht gefunden, und erwarte auch kaum die Lösung des Unlöslichen; aber in jedem einzelnen Fall treffen Sie den Nagel auf den Kopf (wie mir scheint) und solch andauerndes Treffen wird ja wohl einmal endlich ein günstiges Resultat haben — wenn auch nur ein relativ günstiges; an eine Steigerung des absoluten Glückes in der Welt kann ich, trotz aller brennenden Herzenswünsche nicht glauben. — Ich schreibe das so trocken hin als gewöhnliche Briefwendung; aber giebt es, im Grunde genommen eine trostlosere Überzeugung? Ich verlange ja garnicht den Triumph, selbst Glück und Recht in die Welt einführen zu können; aber ich würde mein letztes Blut darum geben, wenn ich den Bringer eines neuen Rechtes und eo ipso auch eines neuen Glückes sehen oder auch nur ahnen könnte. An dem Willen der sittlichen Menschheit zweifle ich nicht; aber die Natur, die grosse Widerpartnerin dessen, was wir Sitte nennen, wird, fürchte ich, ewig unbeeindruckt sein.

15. Sept. Es ist vielleicht ein erheblicher Quantum Unsinn, was ich gestern Abend geschrieben habe; ich war durch und

durch erregt und habe auch die ganze Nacht nicht geschlafen; verzeihen Sie — und verzeihen Sie auch, wenn heute ein abgespannter Schluss folgt. Ich glaube nicht, dass Jemand in Deutschland die Absicht hat, die Dänen aufzufressen; es mag mit unserer Politik aussehen wie es will; aber expansive, d.h. die sprachlichen Grenzen (wesentlich) überschreitende Neigungen hat Deutschland schwerlich. Werden Sie daher nur gerne braver als wir; ich glaube Dänemark-Norwegen ist es schon. Seit Fritz Reuters Tode hat Deutschland keinen grossen Dichter mehr; selbst Paul Heyse, so hoch ich ihn schätze, so lebhaft ich seine viel verketzerte Moral billige, hat kein eigentliches Auge für Wahrheit und Natur; mir wenigstens scheinen die meisten seiner Geschöpfe Homunculi. Das ist für unsere traurigen Zustände immerhin schon sehr viel; denn bandweise erscheinen mir die Geschöpfe anderer Poeten als Holzpuppen. Gegen Ibsen, Björnson, Kielland, Elster haben wir kaum etwas in die Wagschale zu legen. Ad vocem Elster: ich hoffe für die Witwe einen erfolgreichen Abend zu arrangiren! ein Freund von mir hat sich erboten, diverse Scenen aus Goethes *Faust* im Künstlerverein zur dramatischen Aufführung zu bringen; so horribel mir auch Dilettantencomödie ist, so zieht sie doch im Publikum sehr und ich habe geeilt diese Offerte anzunehmen. — Seit einigen Wochen geniesse ich auch Pseudo-Vater-Freuden; ich habe ein Töchterchen (im Alter Ihrer Edith) meines in diesem Frühjahr in grässlicher Misere verstorbenen Bruders zu mir genommen. Wir Alle freuen uns nun täglich, wie das kleine scheue, verwahrloste Geschöpfchen an Leib und Seele zunimmt. Durch das Kind ist ein neues Element in mein Leben gekommen; während ich auf meinen grossen Pflegesohn und seine 24 Jahre kaum noch Einfluss üben kann, kommt dies völlig hilflose vierjährige Kind mir gewissermassen wie ein Ersatz. Lächeln Sie nur; aber wovon

verspricht sich nicht ein hohles Dasein noch einen gewissen Inhalt? — Ich weiss es wohl, dass mein Leben ein Danaidenfass ist, das niemals einen Inhalt gewinnen kann; aber es ist doch schön, wenn eine junge Hoffnung noch keimen will. — Mutter und Schwestern danken Ihnen herzlich für Ihre gute Gesinnung, und hoffen, Sie bald und lange wieder zu sehen; sie tragen mir die allerschönsten Grüsse an Sie und Gattin und Kinder auf. Ich fühle, dass ich auf Ihre letzten Briefe so gut wie Nichts erwiedert habe; ich kann auch nichts erwiedern, als: mögen alle guten Sterne über Ihnen walten! Bewahren Sie nur die physische Kraft, Ihrem Geist wird der Sieg nicht fehlen!

Ihr getreuer

A. Fitger.

Vielen Dank für die *N. F. Presse!*² —

570 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Bremen. Humboldtstr. 127
29. Sept. 83.

Mein lieber, verehrter Freund Brandes!

Ihr Aufsatz über Turgenjeff¹ ist so famos, wie ich lange Nichts gelesen habe; das heisst freilich soviel als: ist einer Ihrer famossten Aufsätze; denn ich lese eigentlich Nichts ausser Ihren Werken. Auch Dostojewsky hat mir einen gewaltigen Eindruck gemacht; haben Sie vielen Dank für alle beide. Aber in Verlegenheit bin ich, wenn ich meine Empfindungen über Kierkegaard bezeichnen soll; ich habe das Buch heute ausgelesen und eigentliche Freude erst an dem letzten Capitel gehabt. Das Meiste liegt völlig fremd vor mir, theils wohl, weil Sie die Bekanntschaft mit Kierkegaards Werken voraussetzen und nicht schildern sondern urteilen wollen, theils aber auch, weil an K. mir fast Alles, was ich kennen lerne, tief unsympathisch ist. Zunächst das geheime Übel, welches ihn am Heirathen hindert und das

noch geheimere Verschulden des Vaters — verzeihen Sie mir, wenn Gedanken der allertiefsten Hölle in mir aufgestiegen sind, Gedanken, die ich kaum dem Papier anvertrauen mag. Aber abgesehen von dem sinnlichen Unheil und dem unmässig ausgebildeten Phantasieleben, welches gewiss damit zusammenhängt, ist mir das Intellectuelle an dem Manne der Hauptsache nach durchaus fatal: diese krankhafte Pietät, dieses «sich zum Glauben verpflichtet fühlen» dieser Mangel an Wahrheitssinn, an Naturgefühl, an geschichtlichem und politischem Geist, ja (wie mir scheint) auch an gestaltender Künstlerkraft. Er stellt keine Menschen hin sondern zerzehrt einzelne Nerven nach einem System, mit einem Vorurteil, wie es eben nur Pfaffen thun, die den ersten besten Gedanken, sei er auch noch unbewiesener als die Quadratur des Zirkels, als unbestreitbare Grundlage ihres Baues ohne Weiteres annehmen. Autoritätsglaube ist gewiss nicht zu vermeiden; die sämmtlichen Erscheinungen der Embryologie werden wir wohl unbeschens dem Anatomen glauben, aber doch nur faute de mieux, — weil wir nicht selbst seciren können. Doch Autoritätsglauben aus Princip, und Autoritätsglauben gegen Männer, von denen ich weiss, dass sie ebenso wenig wie ich selbst die Natur Gottes oder dgl. secirt haben — das geht über meine Fassungskraft. — — Ich werde das Buch noch mehrmals lesen, um das was mir jetzt lückenhaft scheint, zu ergänzen. Ich vermisse z. B. die feinere psychologische Schilderung des Überganges von den Erbauungsschriften, die in Folge der *Corsar*-Angriffe geschrieben zu der entschieden kirchenfeindlichen Agitation. Das Eine ist freilich hoch erfreulich, dass er sich im Gegensatz zu den deutschen Romantikern, die mit einem ästhetischen blauen Dunst anfangen und mit Katholizismus endigen, sich aus dem blauen Dunst eines unheimlichen frommen Phantasielebens zur höchsten Freiheit

durcharbeitet. Ich beklage mit Ihnen den frühen Tod des Mannes; denn grade ein Kämpfer, der den Pfaffen auf ihrem eigenen Boden zu Leibe geht, thut Not; die grossen Naturforscher und Philosophen, die sie einfach übersehen und ignoriren, sind geflügelte Geister, die sich an keiner schmutzigen Strasse zu ärgern brauchen; aber die Erde kann den Gassenkehrer nicht entbehren. Seit die Pfaffen nicht mehr verbrennen, ignoriren sie ihrerseits ihre Feinde wieder, ihre Goethes und Darwins, das ist schon schlimm genug; sie müssen durch ganz directe Angriffe zum Loche heraus gesetzt werden, wenn ein bischen mehr Vernunft in die dicken Hirnschädel der Menschen kommen soll.

Ich habe einen sehr freundlichen Brief von Herrn Magnussen, den ich nächstens beantworte; bitte grüssen Sie ihn und sagen Sie, wenn er *Von Gottes Gnaden* übersetzen wolle, würde es mir eine grosse Ehre sein. Den Baseler Doctor — (??) — habe ich nur einmal flüchtig gesehen und ihm gesagt, wenn er Sie in Kopenhagen kennen lernen würde, möchte er Ihnen meine herzlichsten Grüsse bringen; wenn er sich mit diesen Grüssen bei Ihnen eingeführt hat, hat er sein Mandat etwas überschritten; aber wenn er sonst ein braver Mensch ist, werden Sie es ihm hoffentlich verzeihen.

Empfehlen Sie mich und die Meinigen Ihrer Gattin bestens und seien Sie überzeugt von unserer aufrichtigen Liebe.

Ihr A. Fitger.

Mein oder vielmehr Unser Pflgetöchterchen fühlt sich nach der trostlosen Öde im Elternhause hier wie im Paradiese; der kleine Stuhl, der für Ihre Edith in mein Arbeitszimmer gestellt wurde, ist seitdem ein ständiges Meubel geblieben. Grüssen Sie Ihre Töchterchen von uns Allen und erleben Sie viel Freude an ihnen.

Von Gottes Gnaden soll zuerst in Frankfurt aufgeführt werden, falls man nicht mir soviele Milderungen zumutet, dass ich «Nein» sage.

571 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Bremen.
Humboldtstr. 127. 1. Dec. 83.¹

Lieber, hochverehrter Freund!

Haben Sie vielen Dank für Ihren *Henrik Ibsen*², der mir schon, als Sie ihn in unserem Hause vorlasen, eine Menge neuer Ideen brachte, und jetzt, da ich ihn unabgekürzt in aller Stille für mich geniessen konnte, mir, wie alle Ihre Schriften, ein mächtiger Aufruf zur eigenen Production ist. Ich kann mir denken, wie wenig Ihnen und Ihrem weiten Blich die gegenwärtige Richtung unserer deutschen Literatur gefallen kann, diese verlogene Antike, Ritterschaft, Landsknechtschaft u.s.w. Wie manchem unserer grossen Herren, Dahn, Wolf, Scheffel selbst, kommt in der Sucht stilgemäss zu schreiben die Sprache fast ganz abhanden; wenigstens ist es oft ein sehr zweifelhaftes Deutsch, in welchem sie zur Mitwelt reden. Heyse ist, wenn ich mich auch nicht eben für seine neuesten Dramen begeistern kann, doch bei Weitem unser grösster Poet. — Ich habe um klaffende Lücken in meiner Bildung auszufüllen, vor einiger Zeit Swinburnes *Chastelard* und in diesen Tagen auch Shelleys *Cenci* gelesen; ich muss aber gestehen, dass ich von beiden Werken sehr enttäuscht bin; lyrische Schönheiten funkeln überall auf wie die Sterne am Nachthimmel, aber Menschen finde ich weder hier noch dort. Die *Cenci* haben mich gradezu empört; erstens ist der abstracte Satan, der Vater, mir ganz unleidlich; und dann hätte Beatrice ihn selber umbringen müssen und auf offenem Markte ausrufen: «Das habe ich gethan; richte mich, wer da mag und darf!» Diese Lügerei ist ebenfalls unleidlich; war sie der Historie wegen nicht zu vermeiden, so hätte meines Erachtens der ganze

Stoff vermieden werden müssen. Ich erinnere mich nicht mehr genau, was Sie über das Drama sagen; Strodtmann preist es als dramatisches Meisterwerk, welches keine Bühne bis dato aufzuführen sich das Verdienst erworben hätte. Ich würde als Theaterdirector lieber *Titus Andronicus* als die *Cenci* aufzuführen wagen. Ich weiss nicht, wie weit die Übersetzung dem Original gerecht wird, jedenfalls wird sie gerechter, als ich selbst sein würde, wenn ich mit Hülfe des Lexicons Shelley zu lesen versuchte; ich will auch nicht urtheilen, nur einen vorläufigen Eindruck aussprechen, der vielleicht erheblich corrigirt werden wird, wenn ich weiter komme. *Fee Mab* hat mir durch die Fülle riesiger Gedanken imponirt; *Alastor* dessgleichen, aber ich vermisse eine feste philosophische Basis, oder richtiger: einen naturwissenschaftlichen Grundzug. Diese Art Weltschmerz, die auch im *Childe Harold* klingt, thut so, als ob menschliche Sündhaftigkeit und Kleinheit der Misston in der Schöpfung wären, während es meines Erachtens darauf garnicht ankommt, sondern darauf, dass Gier, Eigennutz, rohe Gewalt, ein Hass Aller gegen Alle, die Triebkräfte des Kosmos sind, die kein Gott entbehren kann. Der melancholische Ton, der mich schon in Youngs *Nachtgedanken* oft zum gelinden Gähnen brachte, klingt bei Shelley immer wieder an; ich würde oft einen Thaler für einen guten Spott, für ein lustiges Hohngelächter im Sinne Don Juans geben. —

Indessen, was fällt mir ein, Ihnen in dieser nächtlichen Stunde solch Zeug zu schreiben? Ich fühlte nur einmal die Sehnsucht mit Ihnen ein bischen zu reden; und wenn ich schreibe, stehen Sie mir immer am lebendigsten vor. Habe ich Unsinn geredet, so verzeihen Sie ihn mir; ich will suchen, gescheidter zu werden.

Über Ihre persönlichen Kämpfe und Siege wage ich kaum zu sprechen, es kommt mir so unglaublich fade vor, wenn ich Ihnen

zurufe: Halten Sie aus, schonen Sie sich, Sie haben die Götter der Zukunft an Bord Ihres Schiffes! — Aber ich wünsche Ihnen aus vollem Herzen alles Beste, meine Mutter und Schwestern gleichfalls; und wir alle grüssen Ihre Gemahlin und die Kinder aufs Schönste. Bewahren Sie mir Ihre Liebe; ich werde mir redlich Mühe geben ihrer werth zu werden.

Ihr getreuer

A. Fitger.

Lachen Sie mich wegen des kleinen philiströsen Vortrages, den ich Ihnen gestern schickte, nicht aus³. Die Faust-Aufführung zu Gunsten der Frau Elster ist in Vorbereitung. Möchten wir nur einigen Geld-Erfolg haben!

Bitte um viele Grüsse an Herrn Magnussen.

572 Georg Brandes à Arthur Fitger.

Freund!

St. Annæplads 24 Kopenhagen 23. Dec. 83.

Es ist buchstäblich zu verstehen, wenn ich Ihnen sage, dass ich in all dieser Zeit Ihnen nicht habe schreiben können. Solche Arbeit hatte ich zu verrichten. 8 Wochen nach einander bis zu halbdrei Nachts gearbeitet und keine Nacht ohne Chloral geschlafen. Ich habe auf einmal meine Vorlesungen — ein Buch von ungefähr 500 Seiten — entworfen und ein Buch von 400 Seiten geschrieben und corrigirt¹. Ein Mal geschrieben und corrigirt 12 Bogen in 14 Tagen.

Mit der Arbeit bin ich recht zufrieden, aber politisch bin ich eben gestürzt worden. Die Arbeit von vielen, vielen Jahren durch Verrath vernichtet. Unser Tageblatt ist uns durch heimtückische Benutzung eines alten längst vergessenen Clausuls in einem Contract aus den Händen genommen². Meine ganze litterarische Gruppe steht, wie ich, jetzt ohne tägliches Organ. Unsere

Parteigenossen scheinen sich Ministerplätze für den Preis gekauft zu haben, dass sie «Freidenker und Atheisten» opferten. Sie begreifen dass dies das Signal ist dass ich von allen Seiten angegriffen werde. Tägliche Angriffe in 5-6 Zeitungen: ich bin ein Charlatan, ein Plagiator, gemein, feige, Verläumder etc. so ohne Aufhör jeden Tag. Das Schlimmste für mich war dass ein Mann, ein Dichter, ein sehr grosses Talent Holger Drachmann (ich weiss nicht ob Sie den Namen kennen) das Signal zum Ueberlaufen gab und mich auf die lumpigste Weise schmähete um seinen Verrath zu beschmücken³. Der Führer unserer Linken, Berg, ein ganz ungebildeter Mensch, Seminarist, hat uns Alle plötzlich von sich gestossen um sich den Weg zum Hof zu bahnen.

Ich will aber durchaus nicht winseln, unsere Zeit wird wieder kommen, wenn auch spät. In Dänemark giebts keine politische Moral — das ist unser Unglück und die hauptstädtische Gemeinheit, die bei uns reactionär ist, macht sich breiter als anderswo. — Trotz alledem weiss ich, dass ich langsam und sicher wirke. Bis jetzt hab ich noch alle meine Vorlesungen an der Universität zwei Mal halten müssen und jedes Mal könnte ich hunderte von Zuhörern mehr haben, wenn nur Platz da wäre. Jedes Mal werden einige ohnmächtig. Ein Mal vor ein Paar Jahren wurden in Einer Stunde elf ohnmächtig, das ist der grösste, vielleicht einzige Triumph meines Lebens! Sie können daraus auf den Andrang schliessen.

Nun über Ihre Angelegenheiten. Schon mitte October ging ich an die erste Schauspielerin des Casino-Theaters⁴ um sie zu bitten, die *Hexe* zu spielen. Sie war sehr liebenswürdig, ich brachte ihr das Buch, sie kannte es noch nicht. Aber seit damals ist sie die ganze Zeit bettlägerig gewesen; Sie hat Gichtfieber. Viggo Petersen übersetzte fünf Gesänge des *Reineke*, ich las

sie in Manuscript, und er wird erst das Gedicht fertig machen, der kleine Magnussen, der die *Hexe* übers. hat will dasselbe mit *Von Gottes Gnaden* zusammen herausgeben und ich schreibe nach Verabredung die Einleitung dazu⁵.

Es thut mir sehr leid, dass ich Ihnen mein neues Buch nicht schicken kann. Es heisst »Die Männer des modernen Durchbruchs« (nämlich in Dänemark und Norwegen) und passt für Deutschland nicht.

Eins muss ich nicht vergessen, Ihnen aufs Herzlichste dafür zu danken, dass Sie fortfahrend Frau Elster in Erinnerung behalten haben. Es ist so schön von Ihnen und die Hülfe kommt hier so ganz an den richtigen Platz.

Sie schrieben mir kürzlich etwas über Shelley, womit ich nicht völlig einverstanden war. Shelley muss ausschliesslich als Lyriker beurtheilt werden. Nach meiner Ansicht stehen keine Lieder der ganzen Welt über die seinigen. Er ist mir der Genius der Lyrik. Aber selbstverständlich: Englisch muss man ihn lesen. Die *Cenci* ist nicht gelungen. Aber die Lieder. Ich glaube was ich über sie geschrieben habe in *Der Naturalismus in England* ist sehr gut. Dagegen ist vielleicht mein Urtheil über die *Cenci* etwas zu günstig. Auch Swinburne ist es absolut unge reimt als Dramatiker kennen zu lernen. Nein lesen Sie *Songs before sunrise* es giebt nichts vollendetes in der Art.

Sonderbar ist es mir dass Sie immer Heyse als den grössten jetzlebenden deutschen Dichter betrachten. Er ist es entschieden nicht. Gottfried Keller ist es. Lesen Sie doch nur *Romeo und Julia auf dem Dorfe*, *Die drei gerechten Kammacher* und *Das Fähnlein der sieben Aufrechten*. Das sind gewiss Ihre 3 besten Novellen.

Ich las Ihren kleinen sehr feinen Vortrag, der durchaus nicht philiströs war. Ich verdanke Ihnen ja die Kenntniss der Zeich-

nungen Richters. Welche schöne friedliche und geehrte Stelle haben Sie in Ihrer Vaterstadt, es fällt mir auf in Vergleich mit meiner so ausgesetzten immer wieder gewonnenen und verlorenen Position in der meinen. In diesem Augenblick stehe ich freilich sehr schlecht. Aber das alte Wort tröstet mich «*fluctuat nec mergitur*».

Sie können sich denken wie unsere Kleinen sich auf den Weihnachten freuen. Sie sind die tägliche Freude des Hauses. Wenn es recht verdammt in der Welt um uns hergeht, haben meine Frau und ich doch die Kinder. Es ist mir ein sehr erfreulicher Gedanke, dass Sie, lieber Freund, diesen Weihnachten auch ein Töchterlein haben, für das Sie einen Weihnachtsbaum putzen können.

Ich kann mir denken, dass auch Ihre Frau Mutter und die Schwestern dadurch einen belebteren Weihnachten haben.

Meine Frau empfiehlt sich herzlichst den Ihrigen. Ich bitte Sie und die Damen mich in freundlichen Andenken zu behalten, mich nie für schreibfaul zu halten wenn ich schweige. Es liegt dann nur daran, dass ich Perioden habe wo ich die einläufigen Briefe sich zu Hunderten laufen lasse ohne mir jemals Zeit zu einer Beantwortung zu nehmen.

Ich drücke in treuer Freundschaft Ihre Hand.

Ihr ergebener
Georg Brandes.

573 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

[København] 9. Mai 84¹

Liebster Freund

Ihr letzter Brief ist genau zwei Monate alt und doch ist er einer der ersten aus dieser Periode die ich beantwortete. Ich weiss bald selbst nicht, ob ich beschäftigter bin als Andere oder nur ausser Stande die Zeit zu benutzen aber meine Briefe häufen

sich auf und ich finde weder Musse noch Stimmung zum Schreiben.

Vor ein Paar Tagen hab ich meine Universitätsvorlesungen geendet. Das Thema war der Begründer unserer Litteratur, unser grösster dänisch-norwegischer Schriftsteller, Ludvig Holberg (1684-1754) und seine Zeit. Holberg ist unser Molière und verdiente wohl dass Sie ihn einmal (in Robert Prutz's Uebersetzung — kostet nur ein Paar Mark) kennen lernten². Ich will noch ein Jahr Holberg widmen, dann ein Buch über ihn herausgeben³. Meine Vorlesungen hatten einen bedeutenden Erfolg, ich musste sie wieder alle zwei Mal halten und das obwohl ich das eine Mal gratis las, aber hunderte mussten weggehen beide Male ohne Platz zu finden und nur zu viele wurden ohnmächtig in dem Gedränge jedes Mal.

Ich habe den kleinen Spass gehabt, dass man sich in England um meine Nationalität gestritten hat. In *The Spectator* schrieb Jemand, die deutsche Litteratur stände in der jetzigen Generation auf einer verhältnissmässig niedrigen Stufe. Dazu gab ein Anderer die Correction, dass doch jedenfalls «der grösste lebende Kritiker» ein Deutscher sei. Man fragte: Wer? Der Autor antwortete: G. B. Nun hatte *Saturday Review* vom 12. April einen Artikel worin sie, ohne übrigens zu widersprechen, (was meine Eitelkeit besonders schmeichelt) beweist, das ich ein Däne bin⁴.

Sonst ist mir wenig passirt. Tüchtig werde ich gehasst und angefeindet, als «Tyran» der Litteratur ausgeschrien — von jungen welken Päderasten, die die Zeitungen regieren und denen ich sehr im Wege bin. Diese wissen kaum, was sie erfinden möchten um mir zu schaden und mich herabzusetzen. Indessen kann ich nicht besonders klagen, da ich auch viele Freunde habe, aber politisch bin ich augenblicklich entwaffnet.

In der vorigen Woche geschah mir folgendes, in unsern kleinen Verhältnissen nicht ganz unbedeutendes.

Der Kronprinz sendet mir einen hohen Beamten um mir den Wunsch zu äussern, dass er meine Bekanntschaft mache, er habe oft bedauert, mich nicht zu kennen und auch, dass ich nicht den ersten Schritt gemacht hätte, jetzt bete er mich, an einem bestimmten Tag ihm das Vergnügen zu machen, und ohne Ceremonie in meinem gewöhnlichen Anzug zu kommen. Ich ging dahin und wir haben mehr als eine Stunde mit einander gesprochen. Er war sehr herzlich, sehr innig, kann ich sagen, ist aber leider nur wenig begabt. Er fragte mich über meine Ansicht in allen wichtigeren Fragen, äusserte den Wunsch, mich näher kennen zu lernen, und sagte mir viel Verbindliches. Das ist von ihm ein ganz muthiger Actus, weil er von seinem Vater darüber übles zu hören kriegt. Es hat für mich nur die Bedeutung dass es mich in den Augen der hiesigen Snobs fein macht. Er bat mich ihn in der Zukunft auch uneingeladen zu besuchen⁵. Sie wissen so gut wie ich was Kronprinzen-Freisinnigkeit zu sagen hat. Und heutzutage, wo Kaiser und Könige uralte werden, kommen ihre Nachfolger nur allzu spät zum Regieren.

Es ist jetzt mehr als ein Jahr her, dass ich in Ihrem Hause Gast war. So lange ist es schon her. Ich habe ziemlich gearbeitet und recht viel gelitten seit der Zeit. Es freut mich, dass *Von Gottes Gnaden*, das ich damals las, Ihnen einen Erfolg gebracht hat. Ihr Uebersetzer und Bewunderer Magnussen las kürzlich die *Hexe* laut vor im freisinnigen studentischen Verein und erntete grossen Beifall. Ich weiss nicht warum die Uebersetzung der beiden Stücke noch nicht erscheint, meine Vorrede liegt fertig.

Gewiss sind Sie ein getheiltes Wesen, insofern Sie als Maler hauptsächlich dem Decorativen huldigen als Poet hauptsächlich dem traurig oder polemisch Wahren. Mein Schluss ist, dass Sie

bedeutender und tiefer sind als Dichter. Doch möchte ich keinen Angriff darauf richten, dass Sie als Maler das Leben von der Sonnenseite sehen. Das könnten Sie auch als Poet gerne thun ohne unwahr zu werden. Ich meine ungefähr so: Man kann die Welt an sich schön finden, das Leben als solches für lebenswerth halten, und doch mit Welt und Leben, wie sie augenblicklich sind, sehr unzufrieden sein. Doch ich schreibe Trivialitäten.

Ihr wackerer Professor Sattler hat mir über Vortrag in Bremen geschrieben. Ich habe nichts geantwortet weil ich überhaupt nicht zum Schreiben komme und weil ich eine Furcht habe mir neue Verpflichtungen aufzuladen. Indessen werde ich wahrscheinlich einmal kommen, schon weil ich ungern jegliche Verbindung mit Deutschland abbrechen möchte. Es ist lange her dass ich für den Druck nur Eine deutsche Zeile schrieb.

Es geht uns häuslich recht wohl. Wir sehen viele Menschen bei uns und meine Frau hilft sich tapfer mit nur Einem Mädchen durch, wie zuvor. Die kleinen Gören sind reizend.

Ich empfehle mich Ihrer Frau Mutter und den beiden lebenswürdigen Schwestern. Ich darf hoffen, nicht ganz von ihnen vergessen zu sein.

Ich drücke Ihre Hand und habe Sie lieb jetzt wie immer.

Ihr

Georg Brandes.

574 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Bremen.
Humboldtstr. 127. 16. Mai 84.

Liebster Freund!

Schon seit lange wollte ich Sie um ein Lebenszeichen bitten; da kam gestern Ihr Brief und brachte nicht nur Lebenszeichen sondern sogar halb und halb erfreuliche Nachrichten über Ihr Leben. Mir wurde hier erzählt, Sie seien im Begriff Dänemark wieder zu verlassen, weil die unendliche Masse gemeinster

Angriffe selbst Ihre stoische Natur bis zur Unerträglichkeit angeekelt habe. An besagten Angriffen scheint es nun zwar nicht zu fehlen sowenig wie an Ekel Ihrerseits; aber ein paar Wanzenstiche treiben den Krieger doch nicht von seinem Posten, das lese ich aûs jeder Zeile Ihres Briefes, welcher der kampflustigste ist, den ich noch von Ihnen erhalten. Der kronprinzliche Dialog wird schwerlich die Ursache Ihrer hoffnungsvolleren Stimmung sein; dennoch, und wenn die Chance, durch ihn irgend etwas durchzusetzen auch noch so gering ist, würde ich die Hoffnung auf den zukünftigen Stern niemals ganz aufgeben. Irgend wie und wo muss sich das Ding ja doch einmal ändern; es ist mit den Fürsten wie mit dem Monde: regnet es während des Vollmonds, so hofft man vom Neumond Sonnenschein zu bekommen und umgekehrt, und die Hoffnung trifft nicht selten ein, weil doch einmal Regen und Sonnenschein als abwechselnde Götter der Erde bestimmt sind. Ich weiss nicht, ob ich mich irre; aber seit ich Ihren *Lord Beaconsfield*¹ kenne, glaube ich auch so annähernd Ihr Lebensideal zu kennen, welches jedenfalls weiter liegt, als «ordentlicher Professor der Literatur-Geschichte in Kopenhagen».

Vorgestern war ich in Hamburg, wo ich Gemälde abzuliefern hatte, und gab mir dort ein Rendezvous mit einem jungen Schleswiger Christensen, der viel von Ihnen sprach; der Schauspieler Björnson² kam auch dazu, es wurde eine sehr belebte Unterhaltung. Man zeigte mir das Feuilleton eines norwegischen Blattes, welches eine Übersetzung meines *Von Gottes Gnaden* enthielt; der Verfasser hatte sich nicht genannt, es würde mir leidthun, wenn dem braven Magnussen ein Unberufener zuvorkäme. Die Meininger sind wieder mit der *Hexe* unterwegs, wie ich gestern aus einem mir aus Mainz geschickten Theaterzettel ersehe. Ich habe vieles vor; aber zur eigentlichen Production

fehlt es mir gegenwärtig an der nötigen Siedehitze der Leidenschaft; ich bin desshalb, beinah ohne es recht zu wollen dazu gekommen ein Lustspiel von Augier *La Ciguë* zu übersetzen³; die Aufgabe, die geistreichen Verse annähernd ebenso geistreich und wohlgerimt zu verdeutschen ist s^ehr amüsant; ich habe mich an Augier gewendet mit der Bitte, meine Arbeit eventuell veröffentlichen zu dürfen. Es ist aber eine Bagatelle, die mich nicht eigentlich in Anspruch nimmt. Ihren *Holberg* v. Prutz habe ich mir bestellt; ich erinnere mich nur, dass Lessing seiner in der *Hamb. Dramat.* glänzend erwähnt⁴.

Es freut uns alle von Herzen, dass es Ihnen und den Ihrigen wohl geht; ich darf in der Hauptsache von uns dasselbe rühmen, obwohl neulich ein entsetzlicher Tag war; am Morgen kam eine Depesche, dass ein junger Schwager meines Bruders sich in Kiel, weil er durch ein Marineexamen gefallen, erschossen habe, und am Mittag eine, dass der einzige hoffnungsvolle Sohn meiner ältesten Schwester, ein Student in München, plötzlich am Typhus gestorben. Meine Schwester war auf der Reise nach München und hatte die Nachricht unterwegs erhalten; es war fürchterlich! Wir sind im Begriff für die Sommermonate aufs Land zu ziehen in ein bescheidenes Bauernhaus, unter dessen schattiger Eichenumgebung ich keinen lieberen Gast als Sie begrüßen würde.

Ihr getreuer

A. Fitger.

Ihrer Gattin, Ihren Kindern die besten Grüsse von uns Allen.

575 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Kopenhagen. 28. Juli 84.

Mein liebster Fitger!

Monate habe ich in öder Dummheit verbracht; oft scheint es mir dass ich täglich dummer werde, immer weniger Selbstver-

trauen habe. Meine Familie hatte ich auf einen Monat nach Deutschland gesandt und sperrte mich in dieser heissen Zeit im abscheulichen Kopenhagen ein um meine Pflicht zu thun, meinen Verpflichtungen den Verlegern gegenüber nachzukommen. Vergeblich, ich habe nichts hervorgebracht; morgen kommt meine Frau und die Kinder zurück und ich will dann mit ihnen hier in Dänemark ein Bischen Waldluft aufsuchen.

Seit Sie von mir hörten, haben die politischen Verhältnisse, in denen ich lebe, sich sehr verändert und gebessert. In Norwegen hat die Linke voll und ganz gesiegt. Der alte Sverdrup, der noch vor 2 Jahren wie ein geschlagener Mann, krank, alles aufgebend, mich in Berlin besuchte und 14 Tage mit mir verbrachte¹, ist jetzt zur grössten Demüthigung des verrückten Königs der allmächtige Premierminister Norwegens. Und am selben 25. Juni, wo Sverdrup Minister wurde, haben meine Freunde hier die Hälfte Kopenhagens eroßert. Die Opposition im Thing zählt jetzt 82 Stimmen von 101. Kopenhagen war die letzte Schanze unserer Reaction; nie war Einer von unserer Gruppe in Kopenhagen gewählt worden, und mit Einem mal haben wir von 10 Kreisen die 5. Und eben die mir am nächsten stehende Gruppe ist es, die hier den Sieg davon getragen hat.

Am Wahlabend da ich durch die Strassen ging hörte ich zwei elegante Herrn wie wüthend hinter mir schrein: «Da geht der verdammte Schurke Brandes, er hat seinen Antheil an dem Unglück.» Es ist wahr, und das Compliment hat mich erfreut. Ich führte es mit Stolz in einer Rede ein, die ich noch in der Nacht um 1 Uhr hielt².

So ist die Niederlage, die meine nächsten Freunde durch Verath am Neujahr erlitten, ausgewetzt und wenn das reactionäre Ministerium nur noch ein Paar Jahre sitzen will, so ist die Hauptstadt unser.

In all dieser Zeit hab ich nichts vernünftiges gemacht, nur ein Paar Reden gehalten und ein wenig studirt³.

Sie lieber Freund sind glücklicher als ich, eine reichere Natur und produciren leichter und mehr. Ich gönne Ihnen den Landaufenthalt, da ich selbst hier in der Stadt das Land so entbehrt habe.

Wie nett, dass Sie meinen alten Holberg lesen wollten. Ist nicht *Erasmus Montanus* ein grosses tiefes Meisterwerk? Bedenken Sie, wie die deutsche Litteratur damals aussah, als Holberg solches schrieb.

La Ciguë gefällt mir nicht so sehr wie manch Anderes das Augier geschrieben. Von ihm kenne ich jede Zeile. *Les Effrontés*, *Le fils de Giboyer*, *Un beau mariage*, *Les lionnes pauvres* sind gute Sachen. Wie reizend ist auch das kleine Proverbe *Le Post-scriptum*! —

— Es donnert und blitzt, wenn es nur nicht meine kleinen erschreckt, die auf dem Schiffe sind um von Kiel zu fahren.

Wenn Sie mit Ihrer Familie zusammen sind, so grüssen Sie Mutter und Schwestern innigst von mir. Es that mir herzlich leid von dem Unglück, das Ihre verheirathete Schwester getroffen hat, zu lesen.

Möchte ich Ihnen bald einen besseren Brief schreiben können, wo ich mit meiner Arbeit zufriedener bin. Wenn ich melancholisire, bin ich ein langweiliger Gesell.

Ihr treuer Freund

Georg Brandes.

576 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Bremen. Humboldtstr. 127.

1. Oct. 84.

Liebster Freund!

Zu meiner grossen Freude kündigt der Kaufmännische Verein an, dass Sie im Laufe des Winters hier reden wollen und

zwar über Heine. Endlich wird das einmal ein gediegenes Wort über den grossen Poeten und Ritter vom Geiste werden, der bei uns noch immer so pöbelhaft verkannt und verketzert wird. Ich freue mich auf das Standbild, welches Sie ihn trotz seiner Schwächen und Schatten errichten werden. Solange Schulmeister Literaturgeschichte schreiben wird der Genius immer bemängelt und der Pedant immer gepriesen werden; vollends Heines poetischer Antipode, Platen, darf bei Allen eines ewigen Ruhmes versichert sein, die das Wesen der Dichtung in Sylbennessen und Reimeschleifen erkennen. Diese heillose Bevorzugung des Rockes vor dem Herzen ist bei uns, selbst in der Jünglingswelt noch immer gang und gebe. Schlagen Sie einmal drein, ich bitte Sie. In meinen Ärger über den unverschämten gräflichen Versefmacher par excellence habe ich mal gereimt:

Gewiss du hattest gute Gaben;
Doch hätt'st du sie besser brauchen sollen,
Als immer nur jahraus, jahrein,
Wie ein Zahnebrecher zu schrein:
Ihr müsst mir Anerkennung zollen,
Denn seht; ich habe gute Gaben!¹

Ich — und Mutter und Schwestern mit mir — hoffen sehr stark darauf, dass Sie wieder bei uns wohnen werden. Sie sollen wiederum von aller Gesellschaft verschont sein und es so gut haben, als unser Haus es irgend zu bieten vermag. Nicht wahr, ich darf das gleich fest und als abgemacht gelten lassen?

Das Prutz'sche Buch über Holberg und dieser selbst sind mir noch einigermassen unverdaulich; Prutz von einer unerträglichen Breite und einem wahrhaft imponirenden Mangel an Esprit; der Dichter aber ein bischen sehr primitiv ohne den jugendfrischen Zauber zu besitzen, der Männern einer auf-

blühenden Zeit eigen zu sein pflegt, z. B. einem Boccaccio oder auch nur einem Hans Sachs. Natürlich habe ich dennoch oft laut gelacht, wenn seine Komik, derb wie sie ist, gar zu unwiderstehlich wird, aber ich kann auch vor der Policinellbude lachen und manchmal sogar bei Molière. Hier werde ich nun in Ihren Augen, wahrscheinlich als ein completes Rindvieh dastehen; aber verzeihen Sie mir: ich finde Molière im Allgemeinen schrecklich; und werde besonders in die Opposition gedrängt, wenn die Molièromanen so perfide thun als ob vorher gar kein Shakespeare in der Welt gewesen wäre. Ein bischen Talent um Caricaturenzeichen muss ich dem sog. Vater des Lustspiels freilich zugestehen; aber auch nicht einen Zug von Poesie, keinen aus dem Herzen hervorstürmenden Naturlaut; nicht ein einziges Mal (ich kenne freilich nicht Alles) ein Wort wahrer Liebe.

Nicht wahr, das ist barbarisch empfunden, philisterhaft gedacht, aber; «hier stehe ich: ich kann nicht anders» Je mehr er dem Casperle ähnelt, so lieber ist mir Molière.

— — — —²

Wir Alle wünschen, dass Ihnen und den Ihrigen das Beste beschieden sei, was die Erde leisten kann; mein Pflögetöchterchen namentlich lässt Ihre Edith schönstens grüssen.

Leben Sie wohl und behalten Sie lieb Ihren getreu ergebenen
A. Fitger.

577 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

[København] 3. Nov. 84.

Mein lieber Freund!

Wenn ich nicht schreibe, so denken Sie nur immer, dass ich all zu viel zu thun habe um Musse und Stimmung haben zu können. Nichts anderes. Denn ich denke an Sie und lebe geistig mit Ihnen. Meine Arbeitslast ist überwältigend und mein Nervensystem erschüttert, darum bin ich so wenig mittheilsam.

Seit dem 1 October haben meine Freunde und ich eine neue Zeitung, für den ich fast jeden Tag einen grossen Artikel schreibe¹, ausserdem habe ich zwei Bücher von sehr verschiedenartigem Inhalt im Druck, die ich während des Druckes schreibe², und noch ein Dutzend verschiedenen Angelegenheiten. Ich konnte in diesem Halbjahr keine Vorlesungen halten, habe nicht die Kraft dazu.

An jene Vorträge — ist es über Heine, dass ich in Bremen reden soll? — habe ich noch keine Zeit gehabt zu denken. Die muss ich um die Weihnachtszeit machen und ich fürchte, sie werden schwach. Gewiss ziehe ich zu Ihnen ein und freue mich schon darauf.

Ueber Molière will ich mich nicht schriftlich auslassen. Ich bewundere und liebe ihn. Ich begreife nicht wie man über den Verfasser des *Misanthrope* urtheilen kann, wie Sie es thun, nämlich wenn man ein Mann ist wie Sie, denn von einem Spiessbürger würde es mich nicht verwundern. Lesen Sie doch den *Misanthrope* nochmals. Ich habe Ihnen für das kl. Stück von Augier noch nicht einmal gedankt. Es nimmt sich hübsch aus, aber ich habe etwas wesentliches darauf auszusetzen. Die Verse sind nicht die französischen. Vor 20 Jahren übersetzte man auch bei uns noch immer die Alexandriner durch 6 füssige Jamben mit einer Cäsur in der Mitte. Man hat es aufgegeben, weil diese Verse zu monoton sind und den französischen allzu unähnlich. Man muss aus Jamben und Anapästen ein freies Versmass bilden um dem französ. Hexameter näher zu kommen.

Was Sie mir ankündigten, liebster Freund, geschah nicht. Niemand bat mich, etwas über Sie zu schreiben. Dass ich nicht ablehnen wollte, ist wohl klar. Ich bin Freund in dem Sinne, dass ich es ganz ernsthaft und für immer bin. Nur würde ich vor Ende November nichts Neues übernehmen können. Aber

Niemand hat mir geschrieben. Man hat mich vermuthlich überhaupt nicht so gern haben wollen. Ich glaube nicht dass ich auf dem deutschen Büchermarkt viel gelte. Die Zeitungsredactionen bitten mich bisweilen um Beiträge und wenn ich etwas sende, bekomme ich es gewöhnlich nach Kopenhagen zurück, entweder mit der Bemerkung dass über dies Thema schon von Anderen geschrieben worden sei (!!) oder dass man lieber aus einer schwedischen Uebersetzung des dänischen Textes nochmals übersetzen will, da man durch diese Procedure das Honorar spart. Aber ich denke nicht an Deutschland. Seit ich hier wieder lebe, ist mein Wirkungskreis wieder auf die skandinav. Länder beschränkt.

Meiner Familie geht es recht gut. Unter den Kindern ist besonders Edith meine Freude. Grüssen Sie die kleine Pflegetochter von dem Kind.

Meine Frau spricht oft davon, Ihren Damen zu schreiben, sie wird es gewiss nächstens thun.

Behalten Sie mich in freundschaftlicher Erinnerung und empfehlen Sie mich den Ihrigen.

Ihr treuer Freund

Georg Brandes.

Ich habe Ihr grosses Bild (im Maurercostume) für mein grosses illustriertes Buch über Berlin (Deutschland) schneiden lassen. Der Photograph sagte mir, es sei gut ausgefallen. Das Werk erscheint in Heften.

578 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Bremen. Humboldtstr. 127

24. Nov. 84

Liebster Freund Brandes!

Haben sie herzlichen Dank von uns allen für Ihren Brief und die Aussichten auf Ihren Besuch, die er uns eröffnet. Richten

Sie sich nur recht häuslich ein, dass Bremen eine kleine Ruhestation für Sie wird; Sie wissen, dass unser Haus einen sehr klösterlichen Charakter hat, geeignet überarbeiteten Nerven eine gelinde heilsame Langeweile zu bereiten. Langweilen Sie sich nur, Sie werden uns und mir ganz besonders immer ein Quell des lebendigsten Vergnügens oder richtiger: des angeregtesten Lebens sein. Seit ich Sie kennen gelernt habe, ist mir über tausend Dinge ein neues Licht aufgegangen, in meinem Urtheilen und Wollen hat mich kein Mensch je so gefördert wie Sie, und wenn ich auch im Einzelnen Ihnen nicht immer zu folgen vermag; im Grossen verdanke ich Ihnen den Mut ganz u. gar ein moderner Mensch sein zu wollen. Der Costümtrödel hat bei uns so heillos überhandgenommen, dass auch ich, ohne sonderliche Neigung und Anlage dafür, doch gelegentlich in die alte Rumpelkammer griff und wunder welche Schätze zu heben gedachte. Der allgemeine Dusel treibt Einen so gelinde mit fort. Ich producire jetzt zwar nur unendlich wenig, aber auch Nichts an dem nicht ein Stück des eigenen Herzens hinge. Auf Ihren Rath habe ich den *Misanthrope*, den ich seit meiner Schulzeit nicht mehr angesehen, einmal wieder gelesen und gestehe allerdings mit einer gewissen Schamröthe, dass hier im *Alceste* ein Charakterbild ersten Ranges gezeichnet ist, aber eine völlig poetische Verklärung wie sie Shakespeare über solche Gestalten auszugliessen weiss, finde ich dennoch nicht. Und — das geben Sie mir zu — *Alceste* ist einzig in seiner Art, *Tartuffe* und *Harpagon* reichen ihm nicht das Wasser. *Don Juan* habe ich nicht recht im Gedächtnisse. Ich sprach aber auch nur so abfällig über Molière in Opposition zu einem Buche von Lotheisen (?)¹ welches thut als ob ihm Alles zu verdanken wäre und stets seine Fortschritte gegen die italienische u. spanische Comödie preist ohne die Existenz eines *Sommernachtstraums*, eines *Was Ihr wollt* auch nur zu erwähnen.

— Indessen mündlich, wenn Sie wollen, darüber mehr, und es soll mich freuen, wenn Sie mir zum Genuss einer Frucht verhelfen können, die mir bis jetzt immer noch zu trocken war.

Seit Wochen habe ich meinem Buchhändler aufgetragen mir sofort Ihr neustes Buch über Berlin zu schicken und erhielt statt dessen vor einiger Zeit durch ihn eine Notiz des Frankfurter Verlegers, das Buch würde überhaupt nicht in Deutschland erscheinen². Ich verstehe das nicht und fürchte, dass irgend ein Schweinestreich dahinter steckt, der Ihnen das Leben vergällen soll. Mit wahren Vergnügen las ich neulich Ihren Artikel in der *Weser Ztg*³. — So wenig ich Berlin liebe, so muss ich doch mich freuen, wenn über dieses Herz meines Vaterlandes von einem Manne wie Sie gut gesprochen wird. Wenn nur dies Herz etwas weniger an Commis und Archäologie hinge! Die ganze Berliner Kunst verzehrt sich an diesen beiden Krankheiten. — Die Redaction von *Über Land & Meer* hat Sie nicht gebeten zu meinem Bilde den Text zu schreiben, weil es sich nur um 16-20 Zeilen handelt; es wäre doch gar zu unverschämt gewesen Sie desswegen in Contribution zu setzen, da mein Verleger u. guter Freund Schwartz dgl. hinlänglich besorgen kann. — Hier in Bremen sieht es entsetzlich aus — Bankerotte, Betrügereien, Unzuchtsprocesse, Selbstmorde — die politische Couleur der Secessionisten vernichtet — Alles modellirt sich hier schwarz in schwarz. — Adé liebster Freund; behalten Sie lieb Ihren getreuen

A. Fitger.

Die besten Grüsse der Meinigen an Sie und Ihre Familie!

579 Georg Brandes à Arthur Fitger.

Kopenhagen 12 Oct. 85¹

Freund!

Ich bat Oppenheim Ihnen das bischen Buch zu senden², nur damit Sie sehen sollten dass ich an Sie denke und Sie liebe, nicht weil ich meinte, dass Sie irgend ein Vergnügen von diesem alt-dänischen Gemälde haben könnten. Der Gegenstand ist Ihnen zu speciell; das Buch war ja auch nur auf Dänemark berechnet. Ich fürchte dass die Sprache schlecht ist, sie war abscheulich in der Fassung der Münchener Dame, zwei mal habe ich alles durch-corrigirt ohne alle Fehler verbessern zu können.

Ich schickte Ihnen ein Paar Bogen meines Buches *Berlin* oder wie man sagen sollte: «Ueber Deutschland» in welchem ich einen alten Artikel über Sie sehr verändert, vermehrt, verbessert habe³. Das Buch ist jetzt fertig, 36 Bogen gross. Leider wird der Absatz gering sein, so dass der Verleger viele 1000 Mark verliert. Die Presse hier ist mir spinnefeind, kein Blatt nennt das Buch oder wenn eins es nennt, dann um es herunter zu reissen. Ausserdem ist der Gegenstand hier verhasst. Ich hatte 200 (!) Subscribenten in Kopenhagen, in allen skandinav. Ländern nur 700.

6 Wochen habe ich ungefähr in diesem Sommer gereist zur Heilung meiner sehr angegriffenen Nerven, aber es hat nichts genützt⁴. Ich bin in einer schlechten Gemüthsverfassung, die mein Nervensystem untergräbt. Darüber vielleicht einmal mündlich. Jetzt muss ich Vorträge halten und meine *Hauptströmungen* für die deutsche Ausgabe umarbeiten. Namentlich sind die deutschen Romantiker in der ersten Fassung ein sehr schwaches und unreifes Buch. Aber grässlich langweilig ist solches Umarbeiten.

Ich hatte kürzlich Ibsen hier. Den müssen Sie nicht aus den Augen verlieren, wahrlich studiren, namentlich seine Replikbehandlung. In der *Hexe* sind Ihre Repliken lange nicht münd-

lich, nicht gesprochen genug. Viel besser sind Sie in *Von Gottes Gnaden*, obwohl auch dort der deutsche Pathos Sie bisweilen fortreisst.

Jeder Erfolg, den Sie haben, wird mir eine Freude sein. Ich wünsche alles Gutes für die Bilder in Hamburg. Sagen Sie mir, wenn Sie nicht Zeit haben, nur mit einer Karte, wie die Sache ausfiel. Dass Sie ein neues Drama anfangen, ist ein Glück. Wie viel besser ist es, wie Sie aus seinem Innern heraus frei zu schaffen als wie ich das Dreck, was Andere machten, umständlich zu erklären.

Ein Gedicht unter den Ihrigen, das mir sehr lieb ist, das ist *Der Adler*⁵; ein junges, sehr feinsinniges Mädchen hier sagte richtig, es komme ihr als das beste, tiefste vor.

Schade, dass Sie nicht Dänisch können. Ich habe eben eine neue Ausgabe meines alten Buches «Kritiken und Porträts» veranstaltet, darin ist vieles ganz amüsantes.

Ich habe die flüchtige Idee im Februar wieder in Warschau Vorträge zu halten. Warschau ist die Stadt wo man mich lieb hat vor allen anderen Städten. Die Polen und ich, wir passen so extragut für einander. Fast täglich schreiben mir aus Polen mir unbekannte junge Männer; so populär bin ich dort, ganz wie ein Sohn des Landes.

Wie gewöhnlich lastet allzu viel Arbeit auf mir. Ich fühle mich krank und verstimmt, habe sehr wenig Freude. Meinen kleinen geht es gut; sie sind zu ihrem Glück in einen Kindergarten geschickt worden seit dem 1sten October.

Meine Frau war sehr zufrieden, Sie und die Ihrigen in diesem Sommer gesehen zu haben, und für Ihre Hülfe sehr dankbar. Wollen Sie mich der Mutter und den Schwestern und der kleinen bestens empfehlen.

Ihr absolut treuer Freund

G. B.

580 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Bremen.
28. October. 85

Liebster Freund Brandes!

Sie werden gewiss böse auf mich sein, dass ich so lange geschwiegen habe; seien Sie es nicht; ich wollte Ihnen in ein bischen guter Gemütsverfassung schreiben, nicht nur so obenhin und das hat lange gedauert, ehe sie kam. Ich habe wie immer sehr viel zu thun gehabt, war fast 14 Tage in Hamburg, fand als ich wieder kam neben Ihrem Briefe eine Masse von Geschäftsbriefen, die rasch erledigt sein mussten, war nebenbei grimmig erkältet u.s.w. Ich will mich nicht entschuldigen; denn das ist ja immer dummes Zeug; aber nicht wahr, Sie glauben mir, dass ich, wenn ich auch nicht zum Schreiben komme, Sie immer von Herzen lieb habe? — Zuerst sollte ich Ihnen danken für die Bogen aus Ihrem Buch; ich habe nur ein wenig daran herum gerathen und sie in Hamburg einem Freunde gegeben, der mir eine Übersetzung besorgen will, die ich aber heute noch nicht habe. Ich kenne hier nur zwei Leute, die dänisch können, einen Polizeirath, dem ich mit lieterarischen Angelegenheiten nicht kommen mochte und einen Lyriker, den es tödtlich gekränkt hätte, dass er selbst nicht einmal in Ihrem Capitel über Bremen erwähnt worden. — Ich hatte mir auch schon im Stillen den Plan ausgedacht, Sie eines Tages mit einem dänischen Briefe zu überraschen; es müsste doch nicht gar so unmenschlich schwer zu lernen sein, aber die Zeit! — es ist schrecklich, wie die Tage hinsausen, wenn man zweierlei Metiers hat! Über mein Bild in Freskomalercostüm habe ich mich sehr gefreut, ich sehe fast aus wie ein Dynamitverbrecher auf dem Schaffot. Was Sie nun aber auch über mich gesagt haben — ich danke Ihnen herzlich dafür, dass Sie es der Mühe wert gehalten, mir in Ihrem Buche einen so grossen Raum zu geben; ich bin stolz darauf. Ach lieber Freund, ich will es Ihnen nur gestehen, ich bin gar nicht so über

alles Lob und allen Beifall erhaben, wie ich mich gewöhnlich gerire — das Urteil der Tagesrecensenten ist mir freilich gleichgültig — aber auf das Lob der Besten bin ich furchtbar gierig und mit meiner bescheidenen Aussenseite ist es am Ende auch wie mit der «Rinde des Zimmetbaumes».¹ Sie sehen, dass ich bei Ihrem *Holberg* beschäftigt bin; mich interessiert das Buch ausserordentlich; ich bin noch nicht weit, (erst auf pag. 93) aber ich glaube, in *Holberg* deutlich die Anfänge dessen zu erkennen, was die gegenwärtige skandinavische Literatur so gross und zumal unserer deutschen so überlegen macht: Sinn für die Realität und — wie soll ich sagen? — Kampflust — Philisterhass, Wahrheitsdurst. Glauben Sie ja nicht, dass ich *Ibsen* vernachlässige; ich kehre immer wieder zu ihm zurück. Freilich, so sehr ich ihn liebe und bewundere, Eines vermisse ich an ihm; ein gewisses Opfer auf dem Altar der Schönheit. Missverstehen Sie mich nicht; ich sehne mich wahrlich nicht nach Zuckerwasserphrasen; ich meine, «des Dichters Aug in schönem Wahnsinn rollend», — das fehlt mir (ausser in *Brand*) bei *Ibsen* oft — Er ist der Chirurg seiner Zeit, der mit sicherer Hand ihre brandigen Glieder operirt, und das ist wahrhaftig riesig viel, aber er ist nicht ein College Gottes, der aus der Tiefe seiner poetischen Seele heraus Gestalten schaffen könnte wie *Falstaff* oder *Othello* oder *Faust*. Ich lese auch allerlei Franzosen — bunt durcheinander, was mir grade in die Hand fällt und finde zu meiner patriotischen Beschämung, dass in jedem französischen Drama wenigstens Etwas gut ist, oft sehr viel; ach — und deutsche Dramen nehme ich nur mit Zagen zur Hand und wenn unter Zwölfen Eins ist, was nicht blos Gemeinplätze sondern ein wenig Rückenmark hat, dann bin ich schon froh. Dass ich für den Herzog v. Meiningen mit Hülfe meiner Schwester *Lord Byrons Marino Faliero* übersetze, habe ich Ihnen glaub

ich schon gesagt²; mein eigenes Drama geht langsam weiter; hat, als ich in Hamburg war, ganz geruht und ist auch seitdem noch nicht wieder aufgenommen. In Hamburg haben meine Bilder ausserordentlichen Erfolg gehabt und ich bin mit Aufträgen geradezu überladen. — Dass Sie, liebster Freund, verstimmt und traurig sind, thut mir sehr leid; und ich fürchte, seit Sie mir das schrieben (12. Oct.) haben sich die Zustände, unter denen Sie leiden, noch sehr verschlimmert³. Bei Ihnen scheint eine besonders zähe und boshafte Sorte von Philistern das Regiment zu führen. Aber sind nicht die Philister die eigentlichen Herrscher überall?, ich glaube, die ganze Natur der Menschheit, dieser grossen Majoritätsheerde, bringt es so mit sich, dass die vordersten in den Reihen niedergetrampelt werden. Ich fühle mich ordentlich beschämt, dass mich Niemand hasst und verleumdet; das bischen Pfaffenscandal über die *Hexe* und das Polizeiverbot von *Gottes Gnaden* zählt ja garnicht, man hält mich für zu wenig, um mit mir anzubinden; aber alle Anfeindungen, die Sie erleben, sind doch ein Beweis für Ihre Grossmachtstellung in Ihrem Volke. — Freilich die Grossmächte sind es, die immer unter Waffen stehen müssen, wenn wir kleinen behaglich abrüsten dürfen. Halten Sie sich tapfer — das ist — so schmäählich es auch klingt, wenn ich es aus meinem freundlichen Winkel Ihnen zurufe — das Einzige, was ich Ihnen zurufen kann! Ich bleibe in unwandelbarer Treue Ihr

A. Fitger.

Meine Schwester legt noch einige Zeilen an Ihre Frau ein. Mutter und Enkelin grüssen Sie und die Ihren bestens.

581 Georg Brandes à Arthur Fitger.

[København] 15 Juli 88.¹

Liebster Fitger!

Mit grossem Vergnügen habe ich längst das Drama gelesen, und aus lauter Brieffaulheit schrieb ich Ihnen keine Sylbe.

Es ist ein sonderbares historisch-romantisches Ding². Ich stehe ein wenig fremd den inneren Erfahrungen gegenüber, aus denen es hervorgegangen sein muss. Ich bin einige Mal geliebt worden, aber man hat selten meinen Kopf verlangt, selbst wo ich ganz anders verschmähte als es der arme Nadley thut. Doch das ist dummes Zeug.

Ich schätze besonders den König; es ist ein vortrefflicher, amüsanter Charakter, hat ganz die innere Wahrheit. Historisch war er ohne Zweifel viel roher. Bei Nadley vermisse ich den religiösen Fanatismus der damaligen Zeit. Mag er ihm auch spät eingimpft worden sein, er scheint hier zu völlig aus seiner Seele verschwunden. Die Handlung spannt und interessirt. Die Diction ist lebhaft und gut.

Und jetzt lieber Freund gieb uns einmal die Zeitgenossen in einem derben und wahren Schauspiel! Oder sind zeitgenössische Stoffe Ihnen ganz zuwider. Nur so können Sie aber nach dem lebendigen Modell malen.

Ich bin recht fleissig gewesen.

Seit ich Sie sah, habe ich drei Reihen neue Vorlesungen gehalten 1) über Heine und seine Zeitgenossen 2) über Russland 3) über den deutschen Philosophen und Poeten Friedrich Nietzsche, dessen Werke noch in Deutschland unbekannt sind. Dann habe ich ausser sehr vielen Artikeln ein Buch geschrieben und drucken lassen *Eindrücke aus Polen*, 24 Bogen gross und schreibe jetzt ein anderes Buch *Eindrücke aus Russland*³ das etwas kleiner wird.

Es ist meine Absicht so ungefähr im November wieder in Petersburg und Moskau französische Vorträge zu halten — wenn man mir's erlaubt⁴.

Ich bin über Ihr neues Regime unglücklich. Ich erwarte mir nichts Gutes aus all dieser Kaiserverehrung. Hat nicht der deutsche Geist abdicirt als das deutsche Reich gegründet wurde?

In meinem Hause geht alles recht gut, Frau und Kinder sind wohl. Die kleinen sind jetzt (9 und 8 Jahre alt) ganz reizend. Grüssen Sie Ihre kleine von mir und ihnen, und bringen Sie Ihrer Frau Mutter und den Schwestern meine besten und dankbarsten Grüsse.

Ihr treuer Freund

Georg Brandes.

582 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Liebster Freund Brandes!

Bremen Domshof 27. 13. August 1888.

Einen so heiteren Brief wie den letzten haben Sie mir noch niemals geschrieben; ich freue mich sehr über die gute Stimmung, die aus jeder Zeile spricht; was uns an wirklichem Sonnenschein in diesem Sommer fehlt, scheint an bildlichem Ihnen wenigstens zuteil geworden zu sein; mögen alle Schatten noch lange fernbleiben! — Mein englisches Drama ist ein altes Schmerzenskind. Wenn das Costüm auch englisch und zweihundert Jahre alt ist, so ist doch die Seele der Menschen, namentlich die meines armen Helden, sehr nach dem Leben gezeichnet. Ich glaube nicht, dass ich die Herzen besser charakterisiren könnte, wenn ich ein Drama schriebe, welches, wie Sie schon früher wünschten, in der Humboldtstrasse spielte; der äussere Habitus würde ohne Zweifel naturalistischer werden; aber die Seele müsste ich ja doch immer selber hinzutun und da scheint es mir nicht

von grossem Belang ob man die Seele ein hundert Jahr früher oder später leben lässt, wenn sie nur nicht so fern liegt, dass wir keine Fühlung mehr mit ihr gewinnen können. Ich glaube, da hat der Meister des Naturalismus, Ibsen, mit seinem *Julian* einen gewaltigen Fehlgriff getan. Dieser Apostat ist nicht mehr Fleisch von unserem Fleisch und vergeblich ist der sonst so knappe Ibsen breit und immer breiter geworden; zum Leben dringt er, trotz aller Details doch nicht durch. Ich hätte wohl einen modernen Stoff, der interessant genug wäre und sich sogar *mutatio mutandis* in meiner Verwandtschaft zugetragen hat; ein junges Mädchen, die Tochter eines hohen aber armen Beamten, Gerichtspräsidenten, heiratet, anstatt wie ihre Schwestern an der Tyrannei der Bildungsphilister als Malerin oder Clavierlehrerin unterzugehen, einen armen jungen Handwerksmeister. Diese Mesalliance ist ein Skandal der ganzen Residenz; sie selber aber ist glücklich, bis sie merkt, dass die Verschiedenheit der Bildung doch eine unüberbrückbare Kluft zwischen ihr und ihrem Manne gerissen. Er will es sie nicht empfinden lassen, dass sie ihm oft mehr Verdruss als Glück bereitet und sobald sie sieht, dass er mehr aus ehrlicher Treue als aus Liebe ihr gehört nimmt sie sich das Leben. — Annähernd so hat sich die Sache zugetragen; aber so oft ich auch Ihrer Mahnung eingedenk, versucht habe, den Stoff zu gestalten, er wollte sich nie gestalten lassen; ich geriet immer in die Ibsen'schen Formen und fühlte diese wie Schlingen um meine Füsse.

In diesen Tagen ist die Übersetzung Ihres Capitels über mich in der Zeitschrift von Franzos erschienen — dummerweise ohne die Angabe, dass sie Ihrem Buch entnommen sei, aber hoffentlich nicht ohne Ihre ausdrückliche Einwilligung¹. Das lebenswürdige Bild, welches Sie da von mir entwerfen, hat mich

gerührt und beschämt; ich bin gewiss keine verlogene, hinterhaltige Creatur und doch! — wie wenig meines innersten Wesens habe ich selbst einem Freunde wie Ihnen entdecken mögen; Ihr Bild ist eine flüchtige Skizze die für das Auge des Dritten eine etwas sehr geschmeichelte Ähnlichkeit haben mag; aber ich kenne noch ganze Provinzen von Freude und namentlich von Schmerzen in meiner Brust, über die ich niemals zu sprechen vermag.

Unser gutes Deutschland muss ich wegen seines Kaiserenthusiasmus etwas in Schutz nehmen; das Kaisertum ist das Symbol unserer Einigung; die Scham und der Zorn und die Reue über die Uneinigkeit, die Deutschland so lange zum Narren und Prügeljungen Europas gemacht, zogen wie Gespenster um die beiden Kaisersärge, und die Überschwänglichkeit des Ausdruckes sollte, wo sie nicht Strebertum war, (und das war sie nur zum geringeren Teil) dartun, dass die Einheit des Reiches keine Erschütterung mehr zu bestehen habe. Dass diese Einigung auch eine grosse Nivellirung der Geister mit sich gebracht hat, muss wohl zugegeben werden; aber ein Volk ist doch wie ein ewig tätiger, kraterreicher Vulkan; stürzt ein Gipfel zusammen, so wühlt sich doch alsbald ein anderer wieder empor. — Ihnen und den Ihrigen von den Meinen und mir tausend Grüsse.

Ihr getreuer

A. Fitger.

583 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Bremen, Domshof 27.¹
7. Mai 1890.

Lieber, verehrtester Freund!

Haben Sie vielen Dank für das Lebenszeichen, welches Sie mir jüngst gesendet²; mehr noch hätte es mich gefreut wenn es zugleich ein Zeichen gewesen wäre, dass Sie gut leben. Darf ich

es auch als solches ansehen? Was ich Ihnen gegenüber unter gut leben verstehe, wissen Sie; jedenfalls nicht die gemächliche Sophaecke des Bildungsphilisters. — Ich habe mir vor Jahren auf Ihre dringende Mahnung hin Nietzsche: *Jenseits von Gut und Böse* angeschafft; aber ich musste das Buch als eines mit sieben Siegeln wieder weglegen. Fast niemals verstand ich, was der Mann überhaupt sagen wollte, geschweige, dass ich Stellung zu seinen Gedanken nehmen konnte. Ich kam mir so unendlich dumm vor, dass ich vor Verlegenheit Ihnen Nichts schreiben mochte. Nun hat Ihr Aufsatz in der *Rundschau* mich — wenn auch noch nicht aufgeklärt, so doch von Neuem angetrieben einen Sturm auf die zehnfach verpallisadirte Weisheit Ihres gepriesenen Philosophen zu unternehmen. Aber viel Hoffnung auf Erfolg habe ich immer noch nicht. Seit ich mich gewöhnt habe den Begriff des räumlich und zeitlich unbegrenzten All zu fassen, finde ich mich in einem Zustande schauerlicher Gleichgültigkeit. a) Solches All kann weder Zweck noch Ziel haben, da Zweck u. Ziel ausserhalb des Bezweckenden und Zielenden liegen müssen, und ein Etwas ausserhalb des Alls ein Unsiinn ist. b) Solches All muss absolut symmetrisch sein wie eine genaue Apothekerwaage, Lust und Leid in mathematischer Gleichwertigkeit; das Übergewicht des Einen über das Andere würde sofort eine Richtung erzeugen, und das All kann nicht eine Richtung haben, da es nach jeder Richtung ins Unendliche geht. c) Da die Factoren, die in Beziehung zueinander kommen können, unendlich sind, ist eine Vernichtung des Alls so unmöglich wie eine Kreisbewegung seiner einzelnen Erscheinungen. Von Ewigkeit zu Ewigkeit immer Neues, trotz Hartmann einerseits und Nietzsche andererseits! U.s.w. Verzeihen Sie diese Litanei, die Sie ohne Zweifel längst an den Schuhen abgelaufen haben, die ich mir aber selbstständig ergrübeln

musste; bei der ich zwar nicht froh aber gewissermassen ruhig bin. Ich würde sogar eine gewisse freudige Ruhe empfinden, wenn nicht eine Stimme in mir wieder sagte: d) Was du dir über das All zurecht philosophirst, mag ganz schön und gut sein; aber dein Verstand, dieses minimale Bruchteilchen des All, kann doch das All nicht umfassen; was er umfasst hat, ist so wenig oder noch weniger das All, als das bischen Wasser, was jener Knabe, (den der Heil. Augustin beobachtete) in seine Muschel geschöpft hatte, das Meer war. Diese letztere Einsicht, dass das Teilchen Menschengeist niemals die Summe des Alles umfassen kann, dass man nur das begreifen kann, dem man gleicht u.s.w. könnte Einem die Lust am Denken vollends verleiden; aber die arme unverständige Motte, die sich Verstand nennt, kann es einmal nicht lassen um die Flamme der Wahrheit zu kreisen. —

Was mich abhielt, ausser jenem einen, an dem ich mir die Zähne stumpf biss, noch ein anderes Buch von Nietzsche zu versuchen, war sein Wagnercultus. Von *Tannhäuser* und drei Viertel *Lohengrin* abgesehen, ist mir Wagner ein Gräuel, ein Monstrum der langen Weile wie nur je Klopstock oder Jean Paul (dessen *Siebenkäs* ich gleichfalls ausnehme).

Von mir Ihnen Näheres zu berichten hat kaum Zweck, wem die Welt nur noch eine mathematische Apothekerwaage ist, der braucht Nichts hinzuzufügen. Schweres, grimmiges Herzeleid ist durch diese Philosophie zum Schweigen gebracht; wenigstens geknebelt, so dass es weder Götter noch Menschen hinfort durch seine laute Klagestimme beunruhigen darf. Den Meinen geht es Allen sehr gut; Sie wünschen Ihnen aus treuem Herzen immerdar das Allerbeste. Ich bitte Sie, mich ein wenig lieb zu behalten und mit meiner Stupidität Nachsicht zu haben.

Ihr alter getreuer

A. Fitger.

584 Georg Brandes à Arthur Fitger.

17. Juni 90.

Liebster Freund!

Immer ist es eine Freude Ihre Handschrift zu sehen und ich habe trotzdem nicht einmal auf Ihren letzten Brief reagirt. Nun kommt heute die Karte¹ und ich thau auf. Sie einziger Mensch unter denen, die eine Feder führen!

Liebster! jene Brochure habe ich nie gesehen man sagte mir, dass sie existire und nach Bier rieche; wozu so ekelhaftes Zeug lesen! Der Kerl nennt sich Correspondent der *Kölnischen Zeitung* und hofft durch Polemik gegen mich Reclame für sich zu machen. Aber kein Mensch in Dänemark hat von dem Zeug Notiz genommen, nicht einmal die Zeitungen der Rechten.

Sie nehmen Nietzsche zu ernst. Er interessirt eine Zeit lang; ich bin über ihn längst an anderes übergegangen. Erinnern Sie sich doch dass der Wahnsinn in ihm lauerte der später in helle Flammen ausschlug. Aber man darf ihn, mein'ich, nicht wie Sie kritisiren; er ist nun einmal so.

Ich sah jüngst Ihren Namen neben meinem in der jungen Zeitschrift *Freie Bühne*, von kleinen naiven Doctrinärs geschrieben, die sich in Theorien festrennen².

Ich habe eben hier über sie geschrieben. *Die Schule Henrik Ibsens in Deutschland* und fürchte, sie werden damit nicht zufrieden sein³. Ich gehe sie durch: Voss, Bahr, Kirchbach, Hauptmann, Arno Holz und Joh. Schlaf, v. Basedow u.s.w.

Auch einen anderen Aufsatz habe ich kürzlich geschrieben: *Das Thier im Mensch.* mit Anlass der verrückten *Kreutzersonate* von Tolstoj und des *Menschenthiers* von Zola, und mich zum alten Griechenthum bekannt⁴.

Wegen meines leider nicht sehr guten Aufsatzes über Nietzsche wurde ich in eine Polemik verwickelt und schrieb zwei grosse

sehr gute Aufsätze über meine Lebensansicht. Leider Alles nur dänisch. Ich mag nicht übersetzen⁵.

Ich habe von meinem Buch über *Das junge Deutschland* 19 Bogen drucken lassen, worin Börne, Heine und Immermann behandelt sind aber es fehlt fast ebenso viele Bogen.

Mein Humor ist gewöhnlich schlecht, meine Gesundheit nicht kräftig genug und ich habe viele Sorgen.

Kürzlich war ich in Norwegen, hielt einige Vorträge und sah eine schöne Natur.⁶

Ich habe Sie immer gleich lieb und bin immer stolz und froh über Ihre Freundschaft.

Sie müssen es nicht für Affectation halten dass ich jene Brochüre nicht lese, aber ich werde so vielfach angegriffen dass Angriffe für mich gar kein Interesse haben und ich antworte principiell nie solchen Stümpfern. Er hat in der *Köln. Zeitg.* über mich geschrieben, bald dass ich mein Vaterland verhöhnt habe, bald dass ich den jungen deutschen Kaiser verspottet habe, bald dass ich ohne politische Principien sei und ähnliche Idiotien⁷.

Ich bitte Sie die Mutter und die beiden Schwester so wie ihre kleine an mich zu erinnern.

Ihr

Georg Brandes.

585 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Kopenhagen. D. 24. Nov. 90.

Freund!

Ihr Brief war liebenswürdig und treu wie Sie selbst¹.

Ich habe eine ungeheure Trauer gehabt. Meine kleine hübsche und süsse Astrid ist 10 Jahr und 8 Monate alt plötzlich am 19 November gestorben. Sonnabend Abend bekam sie Difteritis,

Mittwoch Abend war sie todt. In grässlichen Leiden reifte das arme kleine gesunde trotzige Kind zu einer Erwachsenen mit all der rührenden Sorge einer Erwachsenen dafür uns Andere nicht anzustecken. Jedes Wort was sie sagte während sie dalag, ewig hustend zuletzt röchelnd, mit einer Stimme die nur hörbar war wenn man das Ohr an ihren Mund legte, steht in meinem Gedächtniss unauslösslich eingepägt. Sie sprach mild und sanft von ihrem Tode bestimmte was von ihrer Nachlassenschaft (blanke Kronenmünzen fünf(!) an der Zahl) ihrer Schwester gegeben werden sollte. Es war grässlich, fürchterlich zu erleben. Und sie in den Sarg zu legen! Der Ausdruck des kleinen Gesichts war tragisch geworden. Sie glich einer jugendlichen Madonna von Gabriel Max. Morgen wird sie begraben, heute ist meine Frau an Difteritis krank geworden.

Es ist mir eine kleine Freude dass Ihnen mein letztes Buch gefällt, so weit Sie es gelesen haben². Die letzten 5 Bände die ich geschrieben habe sind ins Deutsche nicht übersetzt worden. Ich habe mir viel Mühe mit dieser Uebersetzung gemacht, aber der niederträchtige Verleger, ein Schurke, hat vieles geändert, und ausserdem verweigert er sich, jetzt wo das Buch erschienen ist, mir das verabredete Honorar (nur 2000 Mark) zu senden. Er hält es zurück, sagend, er habe vorher mehr an mir verloren. Ich muss mit ihm Process führen und habe einen Rechtsanwalt engagirt³.

Der dänische Text ist 1000mal besser. Ich kann ja nicht Deutsch; alle die Constructionen sind uns Skandinaven so unnatürlich, die wir wie die Engländer reden, und eigentlich ist die Sprache mir ein wenig zuwider.

Ich habe wahrlich nie den Machthabern die geringste Einräumung gemacht, wie könnte ich! Aber die Sache ist die folgende

Eine grosse Anzahl dänischer Notabeln darunter 22 Professoren

der hiesigen Universität, die ersten Schriftsteller und die ersten Bildhauer des Landes, einige der höchsten Beamten, und zwei der angesehensten Prediger (die freilich obzwar orthodox zugleich talentvolle Dichter sind) ferner der Universitätsbibliothekar, der Geheimearchivar und andere, 65 an der Zahl, haben — ohne dass ich eine Ahnung davon hatte — an Regierung und Reichstag eine Adresse eingegeben, dass mir für Lebenszeit der Gehalt eines Professors gegeben werde « da die letzten 20 Jahre des geistigen Lebens in Dänemark ohne mich undenkbar seien.»

Aus der Sache wird wohl nichts. Die Regierung und die Mehrzahl des Reichstages hassen mich allzu leidenschaftlich dazu⁴.

In alter Treue und mit besten Grüßen an die Ihren.

Ihr

Georg Brandes.

586 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Horn bei Bremen
den 26. Febr. 1892.¹

Lieber, verehrtester Freund!

Die Dinge in Deutschland gehen so ins ungeheuerliche, dass eine Katastrophe nicht unwahrscheinlich ist. Was hilft's, dass die Weiseren sagen: «tu l'as voulu; warum hast du deutsches Volk mit deiner Bedientenhaftigkeit den Grössenwahnsinn eines jungen Menschen verschuldet; warum bautest du ihm sieben Triumphbögen, so oft er auf seinen Locus ging? Jetzt trage die Folgen!»

Die Presse ist so geknebelt oder so feige, dass man nirgend Raum zu einem energischen «Nein» findet, wenn man nicht zu den socialdemokratischen Schimpfblättern hinabsteigen will. Ist es möglich, beifolgendes kleine Poem, von dem ich bedaure, dass es nicht schneidiger ist, bei Ihnen in Kopenhagen zu drucken? Ich

könnte mir denken, dass es von dort aus den Weg nach Deutschland fände, ohne dem Autor grade ein Jahr Festung einzutragen (wozu dieser weder Lust noch Zeit hat) Ich glaube auch, dass der Autor binnen Kurzem bessere Gedichte als dieses würde schicken können; wenn er nur erst einmal ein Podium gefunden hat, von dem aus er reden kann, wird er das Reden schon noch lernen. Oder ist für dänische Zeitungen das Interesse an deutschen Angelegenheiten zu gering, als dass sie ihren Lesern deutsche Verse auf-tischen dürften?²

Ich habe gelesen, dass Ihres Bruders Gotteslästerungsprocess mit einer hohen Geldbusse geendet hat³; es ist toll! Dennoch freue ich mich, dass es nicht zu dem von Ihnen gefürchteten Gefängniß mit Gefangenenkost gekommen ist.

Mit Vergnügen höre ich, dass die Oper des Herrn Enna einen grossen Erfolg gehabt hat⁴; ich habe auch schon einem Berliner Musikverleger versprochen, dass ich meinerseits keinerlei Rechte an das Textbuch würde geltend machen, wenn die Oper in Deutschland zur Aufführung gelangen sollte. Ich bezweifle sogar, dass ich solche Rechte habe. Man sollte nur lieber statt der Oper das Drama selbst aufführen; die Verbrüderung der Katholiken mit den Protestanten zur Bekämpfung des Philosophen, ist wie auf unsere Gegenwart gemünzt; auch die Militärrisshandlungen, die in *Von Gottes Gnaden* eine Rolle spielen, sind keineswegs nur von historisch — antiquirter Bedeutung, wie mir seiner Zeit so manche weise Recension sagte; sondern es ist jetzt evident geworden, dass sie auch gegenwärtig die schärfste Beleuchtung verdienen.

Meinem verwaisten Hause geht es wohl; unmittelbar nach dem Tode unserer Mutter war uns die Raschheit und Sanftheit ihres Endes ein Trost; wir freuten uns fast, sie plötzlich allen drohenden Schrecknissen langer schmerzlicher Krankheit entrückt zu

sehen; dieses Gefühl weicht allmählich, und um so tiefer empfinden wir jeden Tag die unausfüllbare Lücke. — Leben Sie wohl! Ihnen und den Ihrigen stets das beste!

Ihr getreuer

A. Fitger.

587 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Lieber Freund!

Horn bei Bremen, den 17. Oct. 1893.¹

Schon seit ein paar Tagen hatte ich vor, Ihnen zu schreiben und Ihnen wieder einmal zu sagen, wie sehr Sie mich entzückt haben. Ich hatte mich in den Band über die französischen Romantiker hineingelesen und kann mich nicht genug daran ergetzen. Als ich ihn zuerst las, kannte ich Ihren Gegenstand viel zu wenig; auch jetzt kenne ich ihn ja nur in elenden Bruchstücken, nur Victor Hugo und Musset sind mir einigermassen vertraut, aber meisterhaft finde ich Ihre Darstellung, wo ich sie mit meiner eigenen Meinung vergleichen kann, und meisterhaft finde ich sie, wo sie mir gleichsam selbstschöpferisch entgegentritt. Man hegt ein unbedingtes Vertrauen zu Ihrem Urteil. Dieses Vertrauen-erzwingen ist ja am Ende Sache jedes grossen Darstellers; denn welcher Laie könnte sich beikommen lassen, ihn kontrollieren zu wollen? Ich lese augenblicklich Taines engl. Literaturgeschichte — ja, auch da fühle ich mich zu vollem Vertrauen genötigt; doch kann sich Taine, der eigentlich leicht ein bischen trocken ist, niemals mit Ihrem Colorit, mit Ihrer Plastik vergleichen. Vielleicht liegt etwas daran, dass mir Taine nur einer stark schulmeisterlichen Übersetzung zu Gebote steht²; doch auch Ihre *Hauptströmungen* sind ja halb und halb Übersetzungen; die Superiorität wird also dennoch wohl im Original begründet sein. — Allein anstatt Ihnen im Einzelnen diese

Elogien, die Sie wahrscheinlich ohnehin wohl geschmacklos finden werden, weiter auszuführen, eile ich, Ihnen für Ihre neue Gabe zu danken³. Sie befindet sich seit einigen Tagen unter meinem Dache, ich habe noch nicht hinein sehen können, meine Schwester indessen hat sich mit Feuereifer auf Ihren Nietzsche geworfen. Regt dessen *Genealogie der Moral* sie schon im hohen Grade auf, so steigert Ihr Essay diesen Eindruck noch ganz erheblich; meine Schwester Cornelia rückt uns mit unverkennbarem Triumphe vor, dass unser abfälliges Urteil über Sudermann keineswegs von Ihnen bestätigt würde, im Gegenteil! — Sudermann ist nämlich ihr besonderer Lieblingsgout. Ich weiss nicht, was in Ihrem Essay steht; doch ich muss bekennen, dass ich neulich in einer Zeitschrift gleichzeitig ein Fragment von Sudermann und von Loti fand und den Eindruck hatte, als ob ich gleichzeitig ein Militärbild von A. v. Werner und von Neuville sähe. Das Prä der Franzosen ist so beschämend zweifellos. Ich bin ein ganz guter Deutscher; aber die Grobdrätigkeit unserer Kunstwerke im Vergleich zu den französischen kann ich leider keinen Augenblick verkennen. Grogk gegenüber Chateau Lafitte; Bier gegen Champagner!

Empfangen Sie tausend Grösse von mir und den Meinen! Möge es Ihnen und allen, die Sie (Nominativ u. Accusativ vice-versa) lieben, gut gehen! Es ist dumm! Wenn Sie zu Pferd sind, schwöre ich Ihnen, dass ich Sie unendlich liebe! Wenn Sie hier bei mir zu Hause behaglich rasten, lasse ich mich von allen Tagesgeschäften und Interessen herumziehen, anstatt dass ich mich gleich wie ein Blutegel an Sie hängen sollte, um aus Ihnen soviel Labsal für Geist und Herz herauszusaugen wie irgend möglich! Aus Inconsequenzen ist der Mensch gemacht! Leben Sie wohl! Behalten Sie mich lieb! Ihr getreuer

A. Fitger.

Ist es nötig, Ihre Briefe mit Strasse u. Nummer zu adressieren? Bitte, in diesem Falle, sie mir zu nennen; ich habe sie vergessen und weiss nur, dass Sie nicht mehr St. Annæ Plads wohnen.

588 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Lieber Freund Brandes!

Horn bei Bremen, den 24. Dec. 1893.¹

Sie sagen, dass der Weihnachtsabend bei den deutschen Poeten eine grosse Rolle spielt, und Sie haben Recht (wie immer würde ich sagen, wenn ich nicht den Schein der Schmeichelei vermeiden wollte.) Und so will denn auch ich meinen Weihnachtsabend zu etwas besonders Würdigem, zu einem Brief an Sie benutzen und Ihnen von mir und den Meinigen die herzlichsten Grüsse aussprechen. Möchte es Ihnen so wohl wie irgend möglich gehen! Im Geiste bin ich die letzte Zeit fast allabendlich mit Ihnen zusammen gewesen und habe mich Ihres neusten Buches gefreut. Sie schätzen dasselbe mit Unrecht so gering: was ich Ihnen nach dem ersten flüchtigen Einblick schrieb, wiederhole ich heute nach sorgfältiger Lectüre: ich finde es ein Meisterstück von interessanter Porträtmalerei. Ob alle Porträts ähnlich sind, vermag ich bei meiner mangelhaften Sachkenntniss nicht zu sagen; aber wen kümmert es, ob ein Tizian oder Van Dyk ähnlich ist, jedenfalls ist er gut gemalt und eine Perle der Gallerie. Ad vocem Porträts möchte ich nur bemerken, dass ich die kleine Porträtsammlung bei dem Titelblatt nicht sehr glücklich finde. Goethe und Hauptmann auf einem Blatte, das ist unmöglich².

«Was eine ganze, weite Strecke
Im Leben auseinander stand,
Das kommt nun unter einer Decke
Dem guten Leser in die Hand.»

Das geht bei Gedrucktem, aber nicht bei Bildern. Und nebenbei wird die Vorstellung erweckt, als ob alle Personen auf ihren Mittelpunkt, auf Goethe bezogen werden sollten. — Zu Alladdin kann ich mich noch nicht bekehren; ich kenne das Werk ja freilich nur aus der von Ihnen selbst als unmöglich bezeichneten deutschen Ausgabe³. Ich finde gewiss Vieles sehr schön, aber die ganze Dichtung um zehnmal zu lang; ein aus sehr gutem Cognac bereiteter Grog zu dem leider viel zu viel Wasser gegossen ist. Und der Cognac an sich scheint mir von Schiller aus den Elegien *Das Glück*, *Der Genius*, *Nänie* u.s.w. bezogen. Aber wenn ich Ihnen meine Ketzerei über Alladdin bekenne, muss ich Ihnen noch ein paar ähnliche dazu bekennen; den *Don Quixote* finde ich auch viel zu lang, dessgleichen *Das Verlorene Paradies*. Und endlich die Schlimmste: Ich finde Molière so trocken! Der weltberühmte *Tartüffe* scheint mir gradezu schülerhaft componirt; Tartüffe so grob, dass er selbst von den Dienstboten des Hauses durchschaut wird, und Orgon so dumm, dass sich kein Mensch für ihn interessieren kann. Viel höher steht mir der *Misanthrop*; aber mehr wegen seiner gewaltigen Einzelheiten als seiner Gesamtcomposition; diese bricht sogar unter jenen völlig zusammen. Molière hat nur noch antiquarischen Reiz, und ich halte es für arge Coketterie, wenn moderne Autoren wie z.B. Paul Lindau von ihm stets als dem grossen Molière sprechen. Ich las kürzlich Paul Lindaus *Alf. d. Musset*⁴. Wo bleibt das Buch neben Ihrem Capitel der *Hauptströmungen*? Ich habe gelegentlich versucht, Einiges von diesem Poeten zu übersetzen; es ist aber rein unmöglich, schon der blosser Sinn ist schwer in der vorgeschriebenen Form wiederzugeben, vollends die Musik zu treffen! —

Ich habe meinen armen *Jean Meslier*, nachdem Sie ihn mit so vieler Geduld gelesen und so anregend kritisirt haben, noch

einmal vorgenommen und, ich glaube, Manches daran gebessert. Ich habe mich auch besonders bemüht, den Stil zu bessern; doch das ist das schwerste. Wer sagte doch: *le style, c'est l'homme?*⁵ Es ist fast unmöglich sich besser zu machen als man ist. Zum Publiciren kann ich mich jedoch immer noch nicht entschliessen; ich habe die Freude an der Welt und die Freude an mir gar zu gründlich verloren. Die Götter wissen, seit wie viel Jahren ich nicht mehr wirklich gelacht habe; sobald ich einmal heiter werden möchte, krampft mir privates Herzeleid und universales Mitleid das Herz zusammen; ich staune den Märchenbau von Nietzsches *Genealogie der Moral* u. *Jenseits v. G. u. B.* an; aber ich selbst denke und empfinde ganz anders. Ich lebe eigentlich nur noch im Mitleid.

Ich möchte Ihnen so gerne sagen und deutlich machen, wie stolz ich auf Ihre Freundschaft bin, wie dankbar ich sie erwidere, wie herzlich ich Ihnen ein wenig von dem Guten und Schönen in Wirklichkeit wünsche, was Sie schon so lange vom Schicksal hätten ausgezahlt haben müssen — aber ich scheue die Phrase, und Sie wissen es ja auch wohl ohnehin, wie ich es meine.

Das ganze Haus grüsst Sie und alle, die Sie lieb haben *) von ganzem Herzen.

Ihr getreuer

A. Fitger.

*) sowohl Nominativ wie Accusativ.

589 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

[København] 31. Dec. 93

Freund

Haben Sie für Ihre Zeilen den besten Dank und nehmen Sie und die Ihrigen meinen Neujahrswunsch und die Versicherung meiner Dankbarkeit für Ihre Gastfreundschaft gegen den Som-

mer-Schmarotzer entgegen. Ihr Haus ist (fast nur zu oft) mein Asyl gewesen.

Die deutsche Sammlung von Essays ist und bleibt mir gleichgültig und fremd. Der Aufsatz über Oehenschläger ist nur eine Hälfte. Die andere Hälfte (im dän. Original) ist eine vernichtende Kritik jener deutschen Bearbeitung des Stoffs, die Sie allein kennen¹. Wir sind also einverstanden.

Selbstverständlich ist *Don Quichote* allzu lang. Aber über Molière werden wir nicht einig. Natürlich sind *Tartüffe* und *Misanthrope* nur unvollkommene Kunstwerke aber fast alle Dichterwerke der Vorzeit sind das für uns: Dante, Petrarca — Rabelais, Racine u.s.w. Schillers *Wallenstein* und Goethes *Egmont* ebenso. Aber der Kern und Gehalt entscheidet und der ist ewig bei Molière wie bei den Grössten. *Tartuffe* und *Misanthrope* sind unvergängliche Typen.

In meiner Jugend war ich nur Mitleid mit anderen. Jetzt fängt mein Mitleid bei mir selbst an, nach dem Sprichwort: Charity begins at home.

Ich bin von ganzem Herzen
Ihr Freund
G. B.

590 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Horn bei Bremen,
den 9 April 1894.

Lieber, verehrtester Freund!

Ein Rätsel wie der berühmteste Däne ist mir Dänemark. Nicht nur dass es überhaupt schwer ist, die Physiognomie eines Volkes zu erkennen; speciell in der dänischen scheinen mir so wunderbare Widersprüche. Wie kann ein Land mit Volkshochschulen und Arbeiterunterricht sich als ein zum Tode verurteiltes fühlen? Welches Land, Schottland selbst nicht aus-

genommen, hätte einen glühenderen Drang zum Idealen aufzuweisen, als ein Land, von dem Sie selber sagen, dass es auf viele Semester seine wohlthuirten jungen Bauern an Hörsäle entsendet, wo über Dante, über Buddha, über Spectralanalyse oder hebräische Grammatik docirt wird, ein Land, in dem ein Verein von Tischlergesellen zu Georg Brandes kommt, um einen Vortrag über Renan zu bitten. Wo giebt es in der ganzen Welt Ähnliches? Wie ist es möglich, dass auf einem solchen Vulkan von Ideen und Idealen sich eine stupide Tyrannei behaupten und bequeme Häuser bauen kann? Sie haben mir schon oft mündlich Aufklärung darüber zu geben gesucht; aber folgen konnte ich Ihnen niemals recht. So merkwürdig verschieden ist der Haushalt des Wandnachbars; dort wird Zwiebeln gekocht, wo wir nur Pfeffer kennen, dort trinkt man Kaffee und hier trinkt man Thee — und das genügt, einen Nachbarn zu einer Art Sphinx zu machen.

Ich glaube nicht, dass die europäischen Nationen sich sehr weit von einander unterscheiden; ich glaube besonders nicht, dass die Deutschen irgend besser wären als die anderen; aber so traurig, wie Sie Ihr Vaterland in seiner grossen publikten Erscheinung schildern, sieht es, glaube ich, zur Zeit bei uns nicht aus. Ach Gott! Wenn nur Talente bei uns vorhanden wären, wie wollten wir sie unter dem Scheffel hervorziehen und auf den Leuchter stellen! Wenn Deutschlands Dichtung jetzt Nichts heisst, wenn seine Literatur in Geschichtsschreibung und Kritik wenig bedeutet, so trägt wahrlich nicht die Lust am Herunterreissen die Schuld. Hätten wir nur eine Linke! Seit der Gründung des deutschen Reiches hat die Linke politisch Fiasco gemacht, und Alles was Talent hatte, stürzte sich mit Eifer auf die Rechte: statt Heine Geibel, statt Börne Felix Dahn. Und die Rechte hatte so vielfach Recht! Und dennoch scheint es mir ein Ver-

hängniss zu sein, dass die Poesie, sobald sie sich zur siegreichen Partei bekennt, verloren ist; sie ist wie Cato dazu verurteilt, dass wenn die *causa victrix* den Göttern gefällt, ihr die *causa victa* gefallen muss. Wenigstens sobald sie sich mit grossen Zeitfragen befasst. Daher je siegreicher und glorioser das officielle Deutschland mit seinen Kaiser Wilhelmsdenkmälern und Handelsverträgen u.s.w. dasteht, desto geringer ist die Chance eines grossen Dichters unter uns. —

Meine Schwestern und ich grüssen Sie herzlichst und mit vereinten Kräften bitten wir, wenn Sie im Sommer wieder ein paar Wochen ausruhen wollen, unser zu gedenken. Ich habe eine Einrichtung im Hause getroffen, die Ihnen den Aufenthalt wesentlich bequemer als früher machen soll; Ihr Wohn- und Schlafzimmer soll unmittelbar zusammenliegen; kein Klingelzug soll Sie stören. Auch wenn Sie gar keine eigentliche Reise vorhaben und nur ein paar Wochen ins Gras gehen wollen — kommen Sie zu uns ins Kloster! Sie sollen es so still und wohnlich haben wie irgend möglich und wir wollen eine eherne Stirn zeigen, wenn wir Ihnen zum hundertstenmal eingestehen müssen, dass wir dies oder das, von Ihnen als selbstverständlich vorausgesetzte Buch nicht kennen. — — — Mit grosser Freude sehe ich auf dem Umschlag Ihrer Broschüre¹ angezeigt, dass Ihr Shakespeare in Vorbereitung ist. Ich bin unendlich begierig auf dies Buch theils um Shakespeare im Lichte von Georg Brandes, theils um Georg Brandes im Lichte Shakespeares kennen zu lernen. —

Ihnen und den Ihren alles Gute und Beste!

Ihr getreuer

A. Fitger.

591 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Lieber Freund Brandes!

Horn bei Bremen, den 24. Octob 1894¹

In den nächsten Tagen werde ich Ihnen meine beiden kleinen Bücher senden, den *Jean Meslier*² und das *Requiem*³. Sie brauchen wahrlich nicht hineinzusehen, denn das Meiste kennen Sie ja, Vieles unter den Gedichten sogar noch aus der Zeit, da wir in der Humboldtstrasse wohnten, also vor 1884. Ich würde Sie mit der Zusendung kaum behelligen, wenn ich es nicht für eine Art Anstandspflicht der Bücher hielte, sich bei Ihnen zu melden, wie sich ein Soldat bei seinem Commandeur zu melden hat, wenn er in seiner Garnison eintrifft. Meine Schwester hat die Gedichte in den Correcturbogen nach und nach kennen gelernt und sich allmählich damit abgefunden, dass auf Verhältnisse hingewiesen wird, die ihr unbekannt waren. Sie empfindet es freilich schwer, dass ich ihr nicht Alles sagen kann, was ich erlebt habe; doch siehet sie auch nachgerade ein, dass nicht Alles, was ein Poet in Versen sagt als Protocoll buchstäblich zu nehmen sei; dass nicht jede ins Extrem getriebene Stimmung eine Tatbestandsaufnahme und nicht jedes gebrochene Herz eine Krisis mit tötlichem Ausgange bedeute. Wenn Sie gelegentlich in ein paar Zeilen diesen Abstand zwischen Poesie und Naturstudie erwähnen und dartun wollten welcher Unterschied zwischen einer Beichte in Prosa und einem Aufschrei in Versen sei, würden Sie mich zu grossem Danke verbinden. Auch ich selbst hoffe dabei auf Belehrung über die Frage, wo die Poesie aufhört und die Lüge anfängt. Es ist eine heikle Sache. Wie reichlich fliessen in Versen die Tränen und wie selten rinnt uns die besagte Substanz tatsächlich aus den Augen? Goethe spricht gelegentlich von seinem Saitenspiel; sollte er dabei an das Violoncell gedacht haben, welches er mal als Jüngling zu spielen versuchte, oder

sollte er gelogen haben, wenn er nicht daran dachte? Es giebt in dieser Richtung Affectirtheiten, die ganz nahe an das Gebiet der bewussten Lüge heran streifen, und doch kann die Poesie ohne eine gewissermassen landläufige, abgestempelte, papiergeldartige Unwahrheit nicht auskommen. Ich fühle es wohl: eben weil sie Poesie ist. Aber Sie werden darin gewiss viel klarer sehen als ich.

Unendlich würde ich mich freuen, von Ihnen gelegentlich ein gutes Wort zu hören, von Ihrer Gesundheit, von Ihrem Aufenthalt in Polen, von Ihrer Heimkehr. Hier in dem weltabgeschiedenen Winkel ist Alles beim Alten; wir führen unser Anachoretendasein still weiter; ich male viel, habe viel mit Correctur zu tun gehabt und sehe jetzt dem Sturm der Entrüstung über meine Ketzereien entgegen. Nicht nur die Frommen, auch die Modernen werden ihr Kreuzige! schreien, wie sie das gegenwärtig in Berlin schon tun wegen ein paar armselige Aufführungen meiner alten *Hexe*. Meine Schwestern fürchtensich sogar ganz direct vor dem Staatsanwalt. — Ich hörte neulich, Sie hätten in einer deutschen Zeitschrift etwas über Shakespeare veröffentlicht; können Sie mir das Heft schenken oder wenigstens namhaft machen? — Ist das Buch der Madame Bernardi, welches ich Ihnen nach Franzensbad sandte in Ihre Hände gelangt? Ich habe mit grosser Bewunderung *Lourdes* gelesen — mit mässigem Interesse Tolstois *Anna Karenina* und lese jetzt eifrig *Krieg und Frieden*. Sie sehen, dass ich ernstlich an meiner Bildung arbeite. Ihnen und den Ihrigen von mir und meinem ganzen Hause die aufrichtigsten Wünsche für alles Gute. Behalten Sie mich lieb!

Ihr getreuer

A. Fitger.

592 *Georg Brandes à Arthur Fitger.* Kopenhagen 9. November [1894]

Mein lieber Freund,

ich wartete damit, auf Ihren Brief zu antworten um gleichzeitig für die mir darin versprochenen Bücher danken zu können, die für «die nächsten Tage» angekündigt waren. Da aber fast 14 vergangen sind, will ich nicht länger zaudern.

Es freut mich sehr, recht sehr, dass Sie sich überwunden haben, wieder einmal als Dichter sich geltend zu machen. Ich verstehe sehr gut, dass man nicht viel Lust verspürt seine Perlen für die — — — Mitmenschen zu werfen die alles beschnüffeln und missverstehen. Ich sehe es hier in unserer kleineren Litteratur. So oft ein junger Poet irgend eine Novelle oder eine Sammlung Liebesgedichte herausgiebt fangen die Spürhunde und nach Trüffeln grabende Schweine an auf die Suche zu gehen, spüren nach den Modellen, fassen alles so massiv auf, als hätte der Angeltende seine Privatissima ganz nackt auf dem Markt ausgestellt. Das Publikum versteht ja wenig von der Umbildung und Verwandlung, die das Erlebte untergehen muss um dichterisch verwendet zu werden. Sie werden aber, hoff ich, Freude an Ihren Büchern erleben.

Liebster Freund meine Gesundheit ist gut. Ich erholte mich auf der Reise, bei Ihnen und in russisch Polen, mache täglich viel Gymnastik. Ich blieb wohl 6 Wochen auf dem Lande in Polen und habe darüber so viel wie ein Paar hundert Seiten geschrieben, die Sie ja leider nicht lesen können¹.

Ich habe in diesem Monat den ersten Band der *Hauptströmungen* für die dritte Ausgabe umgearbeitet und verbessert, kann Ihnen leider aus derselben Ursache das Buch nicht schicken.

Einen Auszug aus einigen Kapiteln meines *Shakespeare* finden Sie in *Zukunft* von M. Harden (die Nummern für 6.

und 13. Oktober)² Er hat sich jedoch erlaubt, meinen Artikel recht unverschämt zu kürzen.

Ich habe richtig das bischen Buch von Mme Bernardini erhalten.³

Ich habe hier die schreckliche Existenz, dass alle Menschen meine Zeit rauben, meine Nerven immer bestürmt werden; arbeite jede Nacht bis 3 Uhr und schlafe kaum 6, gewöhnlich kaum 5 Stunden; bin jedoch gesund.

Ich empfehle mich an die freundliche Erinnerung Ihrer liebenswürdigen Schwestern und drücke Ihnen als Freund die Hand.

Ihr
Georg Brandes

593 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Horn bei Bremen,
den 12. Octob. 1895¹

Verehrtester, lieber Freund!

Jedesmal wenn eine Lieferung Ihrer *Shakespeare* anlangt, giebt es einen Festtag für uns. Welch ein vortreffliches Buch! Die Art, wie Sie die Figuren zeichnen, ist das Geistvollste, was ich je gelesen habe, diese Prägnanz, diese Einfachheit der Mittel! Welch ein Gegensatz zu dem unendlichen Geschlepp des Gerwinus. Und dass doch noch so viel geschichtlich Beglaubigtes aus dem Dunkel hervorzuholen ist, habe ich auch nicht gewusst; Belehrung und Erbauung auf jeder Seite*)! Auffallend ist mir, dass in der Lyrik ein solcher Genius nicht die Sonett-schranken mit ihrer Flitterdecoration durchbrochen hat; Shakespeare hat in seinen Dramen doch so oft schlichte, naive Lieder verwendet und fühlte also gewiss ihren tiefen Reiz; wie kommt es, dass er nicht schon Goethe den Volksliederton vorwegge-

nommen hat? dass er nicht wenigstens mannichfaltiger in seiner Form war? Im Ganzen, muss ich bekennen, sind mir die Sonette eine fatale Lectüre, einzelne, herzergreifende Stücke natürlich ausgenommen. Sehr begierig bin ich auf Ihren Hamlet; wie Sie die Begegnung mit einem tatsächlichen Gespenst und die Grube leien über Tod und Unsterblichkeit reimen wollen. Wenn das Grab so vernehmlich gesprochen hat, wer sich sowenig über die Schilderung des Fegefeuers wundert, der kann doch nicht zugleich in dem toten Cäsar nur Lehm sehen. Oder wenigstens müssten seine Grübeleien sich um diesen Widerspruch drehen. Aber mit dem Schädel in der Hand denkt er nicht mehr an den Geist seines Vaters, so wenig er sich vorher angesichts des Spukes des Staubes der Kirchhöfe erinnert; er wundert sich nicht, dass es spukt, sondern, dass sein Vater spukt. Einmal ganz naiv mittelalterlich katholisch, das andermal ganz sceptisch, ja materialistisch modern, und beide Naturen nicht im Kampf mit einander, sondern mit einem Dritten, mit der Niedertracht und Dummheit der Welt; was doch eine Sache für sich ist. Die Welt macht ihn unglücklich, nicht der Zwiespalt in seiner Seele. Und wesshalb einen Zwiespalt zeigen, wenn er nicht dasjenige ist, was gezeigt werden sollte? So Manches ich auch über *Hamlet* gelesen habe; nirgends habe ich den Standpunkt gefunden von dem aus gesehen, diese kunstvoll gemalte Perspective richtig erschiene; ja ich habe nicht einmal die Frage berührt gefunden, die mir die Cardinalfrage zu sein scheint. Wenn auch Sie diese Frage nicht lösen, werde ich wahrscheinlich für alle Zeiten den *Hamlet* mit jener Gruppe der Kreuzabnahme von Michelangelo vergleichen müssen, die unvollendet im Hofe der russischen Gesandtschaft in Rom steht; bewunderungswürdige Partien, aber ganz unmöglich, dass Arm und Bein, die von der einen Seite gesehen, prachtvoll wirken, auf der anderen

Seite an ihre Rümpfe gelangen; Abgründe klaffen zwischen den Gliedern.

Sie haben uns diesen Sommer sehr gefehlt, und es hat uns tief betrübt, Sie zu Hause traurig zu wissen. Wie froh würde ich sein, gelegentlich ein gutes Wort von Ihnen zu hören. Bei uns ist es still geworden, wir haben im vorigen Monat unser Clärchen über Amsterdam und Antwerpen nach Brüssel in Pension gebracht, damit sie dort ein wenig Französisch lerne; eine ihrer Genossinnen ist, wie sie schreibt, eine Kopenhagenerin, die auch Sie kennt; damit ist freilich wenig gesagt: wer in Kopenhagen kennt Sie nicht? Von Brüssel heimgekehrt habe ich auch noch nach Wien reisen müssen; endlich hoffe ich auf einen stillen Winter, der höchstens von gelegentlichen Fahrten nach Hamburg unterbrochen wird. — Ehe ich es vergesse: Mein Buchhändler fragt, ob der *Shakespeare* noch zum Weihnachtsgeschäft fertig würde, für den deutschen Büchermarkt seien die letzten vierzehn Tage vor Weihnachten entscheidend; eine bodenlose Lächerlichkeit aber dennoch wahr.

Meine Schwestern grüssen Sie allerbestens und wünschen Ihnen mit mir ein klein wenig Lebenssonnenschein.

Ihr altergetreuer

A. Fitger.

Der Schreibfehler im Namen Hamlet ist sehr komisch; ich wollte recht gebildet sein und malte überall das h nach Analogie von Macbeth nach; dann sah es mir aber ganz falsch aus und ich musste erst meinen Shakespeare aufschlagen um das Rechte zu treffen.

*) Zu besseren Orientirung habe ich Macaulays *Bacon und Burleigh* wieder hervorgeholt.

594 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Horn bei Bremen, den 24. Febr 1896¹

Lieber, hochverehrter Freund!

Den äusseren Anlass, Ihnen grade heute zu schreiben, bildet das Eintreffen der neunten Lieferung Ihres *Shakespeare*; ich danke Ihnen allerbestens dafür. Ich wollte, ich könnte Ihnen sagen, welchen Genuss mir das Werk bereitet, ganz besonders der Hamlet-Abschnitt. Ich hatte begreiflicherwise eine Scheu davor, über Hamlet noch etwas zu lesen — aber Ihrem Aufsatze sah ich mit Begierde entgegen und ich fühle mich von ihm angezogen und angeregt, als ob es sich um ganz etwas Neues handele. Freilich habe ich nicht alle meine Scrupel und Zweifel erledigt gefunden, namentlich klafft es bei mir immer noch zwischen der durch die Geistererscheinung markirten spiritualistischen und der durch die Schädelbetrachtung gekennzeichneten materialistischen Weltanschauung Hamlets. Wie kann ein so freier Geist vollends an Höllenstrafen glauben, und gar an solche, die verschärft werden, wenn der Sünder ohne Beichte um Absolution gestorben ist? Und wenn ihm solche Reste kindischer Ammenfrömmigkeit noch zu Schaffen machen, weshalb stellt er, der Alles betrachtende keine Betrachtungen darüber an? Selbst in dem Wortlaut des Monologes *to be or not to be* finde ich Incongruenzen, die bei dem so stark betonten mathematischen (wenn ich so sagen darf) Gleichungs-Charakter dieser weltberühmten Verse doppelt befremdlich wirken. Ist dann das eine Frage, ob es edler ist Leiden zu ertragen oder durch Widerstand sie enden? Nein! Die Frage ist, ob Ertragen oder Selbstmord edler ist. Die Folge des Monologs behandelt auch ausdrücklich die grosse Selbstmordfrage, die Frage von Leben und Tod; von Unsterblichkeit und Vergänglichkeit — woher da die Bewaffnung gegen eine See von

Plagen und der Widerstand der sie enden wird? Und dichterisch, finde ich, ist Shakespeare uns etwas schuldig geblieben, indem er Ophelien nur von der Begegnung mit Hamlet berichten lässt. Wie prachtvoll hätte das als wirkliche Scene werden können! Ja, wenn ich Schauspieler wäre und den Hamlet spielte, würde ich, während Polonius im Vordergrunde das ganz irrelevante Gespräch mit Reinhold führt, im Hintergrunde über eine Terrasse oder dgl. schreitend, den Abschied von Ophelia in stummen Spiel darstellen und dann Ophelia in den Vordergrund stürzen lassen, auf ihren Vater zu, um ihm das rätselhaft Entsetzliche sofort mitzuteilen. Und wesshalb bricht mit der Ehrfurcht vor seiner Mutter das ganze weibliche Geschlecht zusammen? Ist es denkbar, dass diese Mutter diesem Sohne jemals ein weibliches Ideal gewesen, wie der Vater ihm ein männliches war? Er mag seinen Glauben an die Menschheit verlieren, aber den Glauben an die Weiber speciell zu verlieren hat er keinen Grund; und er verliert nicht einmal den Glauben an die Menschheit, denn Horatio bleibt doch immerdar sein Freund trotz aller Schurken rund umher — hätte nicht Ophelia seine Freundin bleiben können trotz aller Schurkinnen ringsumher? — Aber ich berühre ein Thema, das seiner Natur nach unerschöpflich ist; wann wird je das letzte Wort über Hamlet abschliessend gesprochen sein? Die Dichtung ist wie ein Naturproduct, sie ist einmal so und nicht anders gewachsen; alles Schematische, alles logisch Consequente ist überwunden und Individualität geworden, und da giebt es natürlich niemals ein Ende. Selbst der dummste Philister, sofern er nur wirklich lebt, ist nicht in einer Formel auszusprechen, wie viel weniger der reichste Geist, der je gelebt hat? Denn wirkt nicht Hamlet ganz wie ein Mensch, der gelebt hat, den wir alle gekannt haben? Ist er nicht wirklicher als Millionen, die in den Standesamts-

büchern ihrer Wohnorte mit «geboren und gestorben» verzeichnet stehen? — Doch es sieht aus, als capricirte ich mich darauf, geistreich sein zu wollen; das will ich nun niemals und Ihnen gegenüber am wenigsten.

Meine Schwestern grüssen Sie von ganzem Herzen und wünschen Ihnen mit mir Alles, was irgend gut und erfreulich sein könnte! Uns ist es diesen Winter gegangen wie immer; einsamer als sonst, weil unser Kind noch in Brüssel ist. Ich habe ausschliesslich gemalt, Nichts geschrieben, fast Nichts gelesen, höchstens Naturwissenschaftliches.

Leben Sie wohl, lieber Freund, bewahren Sie uns ein freundliches Andenken und seien Sie überzeugt von unser unwandelbaren Treue.

Ihr

A. Fitger.

595 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Taormina in Sicilia
Hotel Timeo
13. März 98¹

Mein lieber Freund

Ihre lebenswürdigen Zeilen haben mich hier erreicht am Fusse des Etna, am Gestade des Meeres, wo Ihr persönlicher Feind Platen einmal gelebt und so mühsam gedichtet hat². Ich glaubte dass Sie alles mögliche über mich wussten; muss wohl zu schreiben vergessen haben. In der Mitte des October konnte ich die Füsse ein Bischen bewegen, ein zwanzig Schritt machen. Dann ging es langsam vorwärts. Anfang Januar verliess ich Kopenhagen, hielt mich ein wenig in Berlin und Wien auf, ging über Florenz nach Rom (wo die Studenten der phil. Facultät mir eine sehr artige Adresse überreichten)³ hielt mich in Neapel auf⁴, wo der Herzog von Andria Carafa (Besitzer der Kapelle

des heiligen Januarius) mich in die hohe Welt einführte so dass ich in Princepsa' en und Duchessa'en watete, und reiste dann hierhin wo viel Regen aber auch wenige sehr schöne Tage sind. Was Sie über mich in der *Frankfurter Zeitung* gelesen haben, kann ich nicht wissen, da dieses Blatt mir noch nie eine Nummer geschickt hat, wenn es etwas von mir bringt. Ich habe während meiner langen Krankheit Artikel dutzendweise geschrieben.

Warum hochgeliebter Arthur wollen Sie partout alt und mürrisch werden? und warum ungereimt gegen einen alten Freund der zwar (wie alle Menschen) dumm ist aber nicht in dem Grade, dass er bildende Kunst nach philosophischen Gesichtspunkten beurtheilt. Sie richten mich immer nach einem einzigen Zeitungsartikel über Max Klinger, den ich im Jahre 1879 schrieb. Das ist eine etwas schwache Basis. Ich habe mein ganzes Leben hindurch die alten Italiäner von Michel Angelo bis Correggio, von Nicola Pisano bis Bernini leidenschaftlich geliebt und die Holländer seit meinem 17. Jahre studirt und bewundert. Nicht aus Philosophie sondern aus Liebe zum Schönen, zum Sehenswürdigem. (Die Kunst beschäftigt sich mit dem Sehenswürdigem, nicht wahr? einem etwas weiteren Begriff als das Schöne)

Ich glaube was die modernen betrifft dass die Schule der französischen Landschaftsmaler in diesem Jahrhundert durch keine frühere übertroffen wird.

Ich bitte Sie Ihre 3 Damen von meiner alten Anhänglichkeit zu versichern und drücke herzlich Ihre Hand.

Ihr
Georg Brandes.

596 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

[København] 13. April 1900¹

Mein lieber Freund und liebevoller Gastfreund

Es ist nicht zu arg mit mir. Ich habe zwar eine Reise unterbrechen müssen, die sehr schön zeichnete, ich sollte auf Staatskosten ganz Ungarn bereisen, und ich bin mit Venenentzündung spornstreichs zurückgekehrt, schreibe Ihnen auch in meinem Bett; aber ich habe gute Aussicht, in einer Woche völlig wohl zu sein; die Entzündung erlöscht, es scheint diesmal blinder Allarm zu sein. 1897 verbrachte ich 6 Monate im Bett, 1899 andere 6 Monate ebenso, Sie haben richtig eingesehen, dass es für mich recht traurig wäre, 1900 dasselbe zu thun. Es scheint aber diesmal, dass das Gewitter vorüber zieht.

Ihr Brief macht mich aufs Neue daran denken, wie verschieden wir sind, da wir doch als so gute Freunde manches gemeinsam haben müssen. Ich bin unersättlich in der Lust, Neues zu sehen und erleben. Nach der ersten Krankheit ging ich 1898 in 7 Monaten durch ganz Italien bis zur Südküste von Sicilien, sah in allen Städten die Männer und die Gesellschaft, nach der zweiten Krankheit ging ich nach der Normandie, mich zu pflegen, und dann nach Paris, wo ich alle sah, die ich bewundere oder gern habe². Jetzt war ich in Wien und Ungarn und lebte in dem Strudel.

Sie dagegen scheuen die Menschen, haben in Ihrem Hause genug. Sie leben vermuthlich inniger als ich, obwohl meine Gefühle nicht oberflächlich sind. Ich liebe nicht sehr viele Menschen, einige in jedem Lande Europas, aber ich kenne etwa 6000 glaub ich, und ich habe meine 25-30 Postsachen pr. Tag.

In dieser Zeit schimpfen mich alle deutschen Blätter wegen einiger Worte, die eine Siebenbürgerzeitung mir (entstellt) in den Mund gelegt hat³. Ich habe nicht eine Sylbe gegen die

deutsche Sprache gesagt, sagte nur: Die Sprache, worin ich die Ehre haben werde, Sie eine Stunde zu unterhalten, ist nicht Ihre Lieblingssprache und nicht die meine, es ist aber die Sprache, worin wir uns am leichtesten verstehen.

Das wird entstellt und ich mit Schimpf überfallen. Die Deutschen scheinen gar nicht zu wissen welcher Verfolgung seit anderthalb Jahren die dänische Sprache in Schleswig ausgesetzt ist. Der Chauvinismus tödtet zuletzt jeden Bonsens. Man sieht es in Norwegen, wo das ganze Volk den Grössenwahn hat.

Ich gebe hier meine Gesammelten Schriften aus, alle 14 Tage erscheinen 5 Bogen (so dicht gedruckt dass sie 8-9 gewöhnliche umfassen). Es hat ein Jahr gedauert, wird 4 Jahre dauern. Ich habe 6000 Abonnenten, was bei so kleinem Volk ganz bedeutend ist. Und das ist nur was ich auf Einem Verlag herausgegeben habe. Es giebt noch viele Bände. Da ich auf die Qualität nicht stolz sein kann, werfe ich mich auf die Quantität.

Liebster, haben Sie für alle Theilnahme Dank. Sie wissen, wie sehr ich Sie und Ihre Schwestern liebe. Nun ist Fr. Clärchen wohl wie meine Edith ein grosses erwachsenes Mädchen. Bleiben Sie mir gut.

Ihr dankbar ergebener

Georg Brandes.

597 Arthur Fitger à Georg Brandes.

Horn bei Bremen,
den 31. Mai 1901.¹

Lieber, verehrtester Freund!

Mit grossen Vergnügen habe ich Ihren Brief gelesen; so behaglich haben Sie lange nicht — kaum jemals überhaupt — geschrieben. Hoffentlich bringen Sie von der guten Stimmung einen grossen Vorrat mit nach Hause und ziehn ihn dort auf

Flaschen zu gelegentlichem Gebrauche, wenn Dummheit und Gemeinheit Sie wieder ärgern wollen.

Zu besonderer Voltaire-Lectüre bin ich durch eine malerische Arbeit gekommen, einen, die Geschichte der Poesie darstellenden Fries, den ich für einen Bibliothekssaal in Hamburg zu malen hatte. Unser Freund Haller disputirte und opponirte; ich täte Voltaire eine zu grosse Ehre an, ihn zum Repräsentanten der Zeit zwischen Shakespeare und Goethe zu machen; um das was ich gewissermassen unwillkürlich als selbstverständlich getan hatte, nun nachträglich gelehrt zu begründen, gab ich mich dem Sport des Henriadelesens hin. Und ich bereue es nicht. Ob Voltaire an seinem Platz ist oder nicht, wollen Sie selber entscheiden; ich sende die von Cornelia gefertigten 10 Blätter Photogr. des Frieses unter Kreuzband hier bei. Auch Michelet hat mich in der hohen Meinung, die ich seit lange von Voltaire hatte, nur bestärkt. Ad vocem Michelet möchte ich auf eine kleine sonderbare Erzählung in Ihrem *Shakespeare* hinweisen. Sie sagen pag. 370. Elisabeth habe Essex' Schädel aus einem Schrein genommen und ihn dem Baron Biron gezeigt. Michelet, der auch von jener Audienz Birons bei Elisabeth spricht, sagt: Elle lui montra de sa fenêtre un object, la tête d'Essex, qui — — au bout d'un an était encore exposée à la Tour². Ist diese Version nicht wahrscheinlicher? Anno 1606 war Blackfriars wohl nur erst teilweise und mit niedrigen Häusern bebaut und ein Blick von Westminster nach dem Tower nicht unmöglich — freilich ein Object wie ein einzelner Schädel wäre auf die Entfernung immer noch unsichtbar gewesen — aber genug, wenn Elisabeth nur die Richtung, in der der Schädel hing, andeutete. Oder sollte, damit ich meiner historischen Gelehrsamkeit die Krone aufsetze, die Audienz in Crosby Hall

stattgefunden haben? Dieses alte Schloss Richards III ist jetzt ein vortreffliches Restaurant und liegt dem Tower nicht allzufern. Haben Sie jetzt genügenden Respect vor meiner historischen Kritik, oder soll ich Pelion auf den Ossa türmen und auch eine Stelle Michelets bezweifeln? Er spricht von dem Dänenkönig Christian und dem Frieden von Lübeck. 1629. Bien plus, il entrain dans un honteux traité avec l'aventurier, le grand marchand de meurtres, Waldstein, et il allait mêler le sang de cet homme au sang royal en épousant sa fille, riche des pleurs de l'Allemagne³. — Wie kann dergl. einem Michelet passiren? — Auch ist er gegen Schiller chauvinistisch ungerecht; er bemängelt die kleinbürgerliche Philisterei, mit der Schiller vor Wallensteins Opulenz den Hut zieht, — während Schiller zwei Zeilen später sie selbst als politische Prahlerei bezeichnet⁴. — So findet man selbst schwarze Flecken in der Sonne.

Wir freuen uns der Aussicht, Sie im Herbst vielleicht doch noch bei uns begrüßen zu können. Wie herrlich wäre es, wenn Sie den Roman Skavenius nicht bloss mündlich sondern schwarz auf weiss mitbrächten⁵; entschliessen Sie sich dazu, verehrtester Freund, das Opus selbst zu schreiben; kein anderer wird es tun; vollends kein anderer es besser machen als Sie.

Wir sind heute ein wenig in Sorgen wegen einer schweren Krankheit, die meinen Bruder in Göteborg überfallen haben soll; er ist ein Vater zahlreicher Kinder; geben die Götter, dass es sich da nicht zu schwerer Misère wende; wir haben davon grade genug rund um uns her.

Möge es Ihnen lange recht gut gehen! Grüßen Sie die Ihrigen freundlich; bewahren Sie uns ein gutes Gedenken!

Ihr getreuer

A. Fitger.

Der Adler, unter dessen Flügeln Voltaire sitzt, ist ein bronzener und ruht auf einer Cartouche mit den Initialen Friedrichs des Grossen. — Das Publikum das der Aufführung von *Romeo und Julia* beiwohnt, sind zugleich Typen von Shakespeares theaterkundigen Gestalten: Hamlet, Falstaff, der Zimmermeister Peter Squanz⁶ und der als Löwe maskirte Kesselflicker, — Der Herkules mit dem Globus ist eine steinerne Decorationsfigur.

598 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Kopenhagen 6 Juli 1901

Mein liebster Freund

Endlich komme ich dazu, Ihnen für die schönen Bilder und den Brief meinen Dank zu sagen. Der Fries ist überaus schön und sinnreich, und kein Gegenstand könnte für einen Dichtermaler wie Sie besser liegen.

Es hat mich sehr interessirt, dass Sie Voltaire so majestätisch thronend aufgefasst haben. Er sass ja zu seiner Zeit mit einem wahren geistigen Königsthum inne. Und natürlich haben Sie Recht, dass keine andere ebenbürtige Gestalt (Rousseau, Diderot) so repräsentativ ist.

Auch mir war die wahrscheinlichere Darstellung bei Michelet über Elisabeth und Essex (in der Zwischenzeit zwischen der ersten und zweiten Ausgabe meines Shakespeare) schon aufgefallen. Ich habe die Stelle nur deshalb nicht verbessert, weil die Engländer z. B. Gosse in *Raleigh*¹, die Sache so erzählen. Wer Recht hat, weiss ich nicht.

Gewiss ist Michelet oft unzuverlässig sogar bisweilen abstossend, aber es scheint mir dass Niemand die Gabe der Wiederbelebung einer Vorzeit in dem Maasse hat wie er.

Sie werden mich nicht zum Romanschreiben verführen können. Ich bin leider kein Dichter, nur ein guter Plauderer und Erzähler.

Ich bin stetig mit der Durchsicht, Umarbeitung, Vermehrung, Herausgabe meiner zahlreichen Schriften beschäftigt, schreibe ausserdem jeden Montag meinen Artikel, und sehe deutsche und englische Uebersetzungen durch, ein leeres Leben.

In 14 Tagen gehe ich nach Karlsbad wo ich 3 Wochen bleibe um wenn möglich die Rückkehr meiner Krankheit zu verhindern. Prof. Israel in Berlin hält dies für wirksam und er hat einen grossen Namen als Arzt.

Finden Sie nicht die Kleinigkeit *Leutnant Gustl* von meinem Freunde Schnitzler gut gemacht². Ich las auch ein anderes deutsches Buch, das viel von sich reden liess, das talentvoll aber ganz ungereimt ist *Renate Fuchs*³ von Wassermann. Das junge Mädchen erlebt Alles wie eine Nachtwandlerin, ich glaube nicht daran; das wirkt nicht als Kunst-Natur, sondern als Kunst-Kunst. Auf meiner Rückreise in Berlin verbrachte ich durch Zufall einen Tag mit Gerhart Hauptmann und seiner Geliebten Grete Marschalk. Die waren sehr liebenswürdig und nett. Ich habe ihn gern.

Eben schrieb ich einen recht amüsanten Artikel, der bissig ist *Der Wahrheitshass*⁴; der erscheint Montag und führt aus, wie man Wahrheitsliebe fordert und preist; aber auf allen Gebieten Gesellschaft, Hochschulen, Politik, Religion, Litteratur, Theater, Geschichte die Wahrheit hasst, indem der Wahrheitshass als Pietät, Rücksichten, Takt, Vaterlandsliebe, Schönheitsbegeisterung, Schonung der Illusionen Andersdenkender, Parteidisciplin u.s.w. auftritt. Darin Anspielungen auf zwei meiner Actionen in diesem Winter, die Molbech⁵ — und die Krabbe-Angelegenheit⁶. — Ich will hoffen, dass es mit Ihrem Bruder wieder besser würde. Ich habe Ihre Damen innig lieb und sende

auch ganze Persönlichkeiten. Nun haben aber die Werke der bildenden Kunst nicht die Ubiquität von Gedichten, die an tausend Orten gleichzeitig gelesen werden können. Hier soll ein Haus gebaut, dort eine Grabstatue aufgestellt, hier eine Wand oder eine Decke geschmückt werden; der Aufgaben sind weit, weit mehr vorhanden als der Persönlichkeiten, die sie alle im individuellsten, höchsten Sinne zu lösen fähig wären. Da tritt denn das biedere handwerksmässige, erlernte Können in die Bresche und liefert eine ganze Menge von respectablen Leistungen, die *faute de mieux* ihren Zweck erfüllen, Wände und Decken schmücken u.s.w. — Dergleichen ist doch wesentlich mehr als ein unpersönlich schulmässig zusammen gereimtes Gedicht! In jeder Galerie giebt es Dutzende von Bildern des berühmten Meisters *Ignoto*, an denen man seine helle Freude hat, und die doch ganz unpersönlich sind, denn sonst würde der Meister nicht *Ignoto* sein. Das geht sogar hinauf bis in die höchsten Kreise. Sie erinnern sich des göttlichen Porträts in der *Tribuna*, über das die Gelehrten immer noch streiten, ob es von *Raphael* oder *Sebastian del Piombo* wäre. Wie könnten sie, wenn eine Persönlichkeit sich ganz darin kundgäbe. In der Dichtung streiten, ob ein Gedicht von *Goethe* oder *Heine* stamme, wäre undenkbar. — Ich sage das natürlich nicht, um meiner Eigenschaft als Maler eine bessere Note anzudisputiren; ich meine nur, meine Bilder sind desswegen in den meisten Fällen so geringwertig, weil sie mangelhaft gezeichnet, stümperhaft gemalt sind und zu wenig Schule haben. Zu wenig Schule anstatt zu viel. Zu wenig gelernt! Zu wenig gekonnt! Das ist es. Als Dichter kann man ja Nichts lernen, da giebt es kein Können. Das Herzblut fliesst, und weiter kann es keiner treiben. — Das führt mich auf ein verwandtes Feld: die *Honorarfragen*. Der bildende Künstler verdient für seine redlichen Leistungen seinen redlichen Lohn; das sind

licher Sieg über eine gute Sache, ein feiges Zusehen aller Staatsgewalten, der besseren Seele ihrer Völker zum Trotz, — ein bis zum Platzen aufgeblasener Hochmut, — und dann so ein ganz kleiner Fusstritt der Götter. Man sollte Spasses halber eine Medaille schlagen, darauf die Tribünen von London zu sehen wären mit der Umschrift: *Deus afflavit, et dissipati sunt*. Ich wünsche keinem Menschen Übles; — nur der künstlerische Effect fordert in diesem Drama tödlichen Ausgang. — *Ad vocem Shakespeare*: Ich bin dieser Tage mal wieder über den alten Gervinus gekommen: solch Reduciren des Schaffens auf ein dürres Rechenexempel ist doch unerlaubt. — Ich habe vor grauen Jahren mal in Dresden Anatomie studirt und in einem betreffenden Museum Skelette gezeichnet, die in den Posen berühmter antiker Statuen aufgestellt waren; die mediceische Venus, der belv. Apollo, der borgh. Fechter als Skelette. Da wusste man, woher die Alten die Schönheit geholt hatten. An dieses Skelettmuseum erinnert mich Gervinus. Leben Sie wohl. Das ganze Haus grüsst.

Ihr getreuer

A. Fitger.

600 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

Karlsbad 16 August 1902

Liebster, verehrter Freund

Es ist sonst nicht meine Gewohnheit, einen lieben, langen Brief fast anderthalb Monate ohne Antwort zu lassen. Diesmal haben Arbeit und Reisen mich veranlasst, mich als kalt und gleichgültig erscheinen zu lassen. Etwas hat dazu beigetragen die erschreckende Zahl von Briefen von mir und an mich, die in dem letzten Jahr verloren gegangen sind und durch ihr Verschwinden allerlei Misverständnisse erzeugt haben. So konnte

ich aus Ihrem letzten Schreiben nicht ersehen, ob Sie einen langen Brief erhalten haben, den ich Ihnen diesen Frühling aus Paris sandte; denn Sie erwähnen ihn gar nicht. Ich beschrieb meinen 2½ Monat dauernden Aufenthalt dort¹.

Hier bin ich wie im vorigen Jahr zu Kur gewesen, in schlechtem Wetter, mit Georges Clemenceau zum Kameraden wie damals. In wenigen Tagen verlasse ich Karlsbad. Adresse immer Kopenhagen.

Es freut mich, dass Sie Amsterdam und Norditalien besucht haben. Traurig war es nur, dass die Reise durch die Krankheit Ihrer tapferen Schwester gestört wurde. Ich will hoffen, dass sie jetzt völlig genesen ist; ich weiss wie ernst jene Art von Operationen ist. Ich bitte, sprechen Sie doch nicht von jener Lappalie, jenem alten Aufsatz! Diese deutschen Schriften müssen sonderbar aussehen. Der Verleger nennt sie lügenhaft gesammelt als seien sie vollständig, und doch besitzt er weder die bei Loening erschienenen Essays noch die 6 Bände Hauptströmungen. Das meiste wird sich deutsch mittelmässig ausnehmen. Mich interessirt nur das dänische Original.

Ich bin mit Ihnen nicht in Ihrer Aesthetik einverstanden. Das Bild, das uns von einem ungekannten Maler entzückt, bezaubert uns dennoch durch die Persönlichkeit, die sich darin kundgibt. *La Joconde* könnte das einzige Bildniss eines unbekanntenen Leonardo sein und wäre dasselbe Bild. Das schliesst nicht aus, dass es Kunstwerke gibt, wo die Autorschaft unsicher ist, wie jenes, das vielleicht von Sebastian del Piombo ist (es ist übrigens Raffael sehr unähnlich). Ganz dasselbe ist in der Literatur möglich. Goethe und Heine sind zu verschieden um verwechselt werden zu können; viele aber können verwechselt werden. Bei uns amüsirte man kürzlich das Publicum indem 15 Schriftsteller und 15 Künstler anonym für eine wohlthätige

Zeitung schrieben und zeichneten². Das Publikum sollte die Namen rathen. Ich selbst war vielen (doch guten) Sachen gegenüber gänzlich unsicher. — Unter anderen hatte auch ich ein kleines Stück Prosa geschrieben. 73 erratheten mich richtig. Die 310, die verkehrte Namen angaben, vertheilten sich so, dass sie 73 Autoren aufgaben; und nur literarisch Interessirten nahmen daran Theil.

[— — — — — — — —] ³

So wurde Eduard dennoch gekrönt. Wie muss ihn Wilhelm beneiden!

In alter treuer Freundschaft

Ihr

Georg Brandes.

601 *Arthur Fitger à Georg Brandes.*

Anvers, le 24. April 1903¹

Lieber, verehrtester Freund!

Ich schreibe Ihnen heute von Antwerpen aus, wohin mich eine malerische Angelegenheit gerufen hat, und das ich in einer Stunde wieder verlassen werde, um die Nacht durch nach Hause zu reisen. Ihr letzter Brief mit den so sehr freundlichen Worten über mein neues Stück hat mir ganz unendliche Freude gemacht; ich dachte eigentlich, dass Sie mir sagen würden, solche unwirklichen Phantastereien seien eines vernünftigen Mannes, der seine Zeit erfassen solle, nicht ganz würdig. Allerdings in Einem Punkte hoffte ich auf Ihren Beifall. Die Türkengräuel, die den Hintergrund der Dichtung bilden, sind leider immer noch actuell genug und der Gedanke an die armenischen Schreckenisse hat wohl das Seinige getan, mich zur Erfindung und Ausbildung der Fabel anzuregen. Und vollends bei der Übersetzung

und Verwendung des Victor Hugo'schen Gedichtes war mir's oft, als ob Sie selber beratend mir zur Seite ständen². Im vorigen Frühjahr als ich mit Marie und Clärchen im Kloster San Lazaro war, wollte ich gerne von dem führenden Mönche Etwas über sein Vaterland und dessen Trauer und Hoffnung erfahren; allein, — obgleich er ganz gut deutsch und ich wenigstens leidlich italienisch sprach — es war Nichts aus ihm herauszubringen; vielleicht war es ihm verboten, über diese Dinge sich auszulassen. — Ob Deutschland und seine Staatsmänner wirklich etwas tun könnten, diesen himmelschreienden Taten Einhalt zu gebieten? Ich verstehe zu wenig von Politik, um eine Meinung darüber zu haben; allein dass eben die Deutschen hartherziger und eigennütziger wären als die anderen, das will mir nicht recht plausibel scheinen, und bei dem ungeheuren Hass, dessen sich eben Deutschland bei allen übrigen Nationen erfreut, ist es gewiss ohnmächtiger, als man seinen Kräften zutrauen sollte, solange es keinen Freund hat, der diese Kräfte unterstützen möchte. Die kleinste Verwicklung, in die Deutschland geraten würde, vereinigte alsbald die alten Feinde Frankreich und England um über uns herzufallen. — Die Aufführungen meines Stückes in Prag und Meiningen waren glänzend und der Beifall enorm; namentlich in Meiningen stand die Inscenirung auf der höchsten Höhe der alten Meininger Gloria. Im nächsten Winter werden noch eine Reihe Theater folgen. — Ad vocem Theater: Was sagen Sie zu der so vergötterten *Mona Vanna*?³ Ich kann mir nicht helfen: Ich finde das Stück recht gewöhnlich, nur durch die Frage gewürzt, ob wohl die betreffende Schauspielerin wirklich ohne Hemd und Unterrock ihren Mantel trage⁴. Freilich, die mir ganz grässliche Nebelhaftigkeit Maeterlinks ist concreteren Formen gewichen. — Wie gerne möchte ich einmal wieder Ihnen zuhören! Ich habe mich in meine Klause so furcht-

bar eingekapselt, dass ich ganz zu verdummen fürchte. Wann kehren Sie nach Kopenhagen zurück? Ich weiss nicht, ob ich Sie nach Horn einladen darf, vielmehr ich weiss, dass ich Sie in den nächsten Monaten nicht einladen darf; denn wir haben auf Wochen und mit Unterbrechungen auf Monate meinen amerikanischen Bruder mit seiner Frau und drei Kindern zu Gäste; das Haus ist also bis zum Giebel gefüllt; allein wären nicht ein paar Stunden — von einem Zuge zum andern — dennoch möglich? — Es geht uns gut; wir bemühen uns mit Ehren alt zu werden, und haben trotz des philisterhaften Exterieurs immer noch ein Ding, das man Herz nennt, und sich oft recht rebellisch zeigt, in der Brust.

Ich weiss nicht ob Ihr Pariser Hôtel Bristol oder Baltimore heisst; kann daher diese paar Zeilen erst von Bremen aus adressiren.

Leben Sie wohl!

Ihr alter getreuer

A. Fitger.

Horn bei Bremen. 25. April. Nach durchwachter Nacht wohlbehalten wieder zu Hause angelangt. Die Meinen tragen mir noch die schönsten Grüsse an Sie auf!

602 *Georg Brandes à Arthur Fitger.*

[København] 9. März [1904]¹

Liebster Freund

Ich bekam Ihren Brief wie ich mich zum Aufbruch bereitete. Morgen gehe ich auf eine längere Reise, fahre erst nach Paris, wo ich ein Paar Wochen bleibe, dann nach Venedig, wo ich mich auf dem Bremer Schiff *Kaiserin Maria Theresia* einschiffe und 5 Wochen hindurch das Mittelmeer besegle. Man hat mich

vom Nordd. Lloyd eingeladen; sonst thäte ich die Reise nicht; man ist auf eine gar zu zufällige Reisegesellschaft angewiesen. Anfang Mai hoffe ich wieder in Paris zu sein und gehe dann nach Hause².

Freund, Sie machen sich unnöthige Sorgen. Auch ich sehe gelobt was ich nicht mag, getadelt was mir lieb oder heilig ist. Aber man hat seine innere Burg und darf sich nicht viel um die Anderen kümmern.

Meine Freundschaft für Klinger ist meist persönlich; Sie haben das vollste Recht, ihn nicht zu mögen; aber was thut es Ihnen, das man ihn lobt. Sie sollten sehen, wie man z. B. über mich in Dänemark schreibt. Die Jugend hasst mich; die jüngste Generation will neue Männer, schwärzt mich immer. Was thut es! Wir müssen alle Philosophen sein. Ich habe durch 38 Jahre 10,000 Artikeln gegen mich gelesen und blieb derselbe, lernte ab und zu ein Bischen von dem Tadel.

Zum Einsiedler bin ich nicht geschaffen, doch recht einsam. Die Jugendfreunde todt oder fremdgeworden; fast Niemand mehr, der mir Du sagt. Aber ich kann mich immer beschäftigen, langweile mich fast nie; wenn ich allein bin, nie.

Also, wir brauchen das Kloster nicht.

Wenn ich nicht ertrinke, sehen wir uns hoffentlich wieder. Ich lege Ihren Damen die mir so lieb sind, mein Herz zu Füßen.

Ihr alter Freund

Georg Brandes³.

GERHART HAUPTMANN A GEORG BRANDES
1885—1925

603 *Gerhart Hauptmann à Georg Brandes.*

Wahrhaft verehrter Herr.

Berlin d. 19. Februar 85.

Ihr gestriger Vortrag¹ hat das Vertrauen u die Verehrung welche ich bei Lectüre Ihrer Litteraturgeschichte für Sie gewonnen habe, — nicht verstärkt, aber doch Werkthätig gemacht. Es ist mein inniger Herzenswunsch mit einem Manne in Berührung zu treten dessen Herz gleich empfänglich für alle Äusserungen des Menscheistes u Wesens ist u der diese Fähigkeit in solch edler Weise verwerthet. Ihnen Gegenüber darf man loben, denn man kann Ihnen nicht schmeicheln, u hätten nicht die Stacheln der Convention meine Naivetät furchtsam reizbar u dadurch, wie ich meine, unzuverlässig gemacht, so würde ich aller meiner Begeisterung u Liebe rückhaltlos u wahr Ausdruck verleihen können.

Als ich Ihr Buch las kam es mir vor als habe ich etwas lange u eifrig Gesuchtes gefunden. Ich kann sagen es fiel mir wie Schuppen von den Augen: Alles was ich geahnt, gewittert u gewollt stand mit eins als schöngeformtes vollendetes in sich beschlossenes Gebäude da. Nur von einer Kritik wie der Ihrigen ist Förderung der Kunst, wie des Individuums in der Kunst zu erwarten.

Ich bin 22 Jahr alt u in hiesiger Universität immatriculiert auf Grund einer Ausnahmebestimmung, da ich ein Abiturientenexamen nicht gemacht habe. Ich habe ein Leben hinter mir welches ein oberflächlicher Beurteiler unregelmässig nennen würde, das aber einen um so bestimmteren Gang genommen hat. Nachdem man vergebens versucht mich in die Schulform einzupressen die ja bekanntlich für Klein u Gross dieselbe ist wurde ich

in Folge der Quälerei elend. Ich musste aufs Land, wo mit der Gesundheit die Urtheilskraft u der Hass gegen allen sinnlosen kurzsichtigen Zwang, sich einstellte. Die bewusste Opposition mit all ihren Qualen u Freuden begann. Einmal herausgehoben aus dem traditionellen Entwicklungsgange kam ich nie wieder hinein. Ich hatte meine eigenste Entwicklung. Ich bin gewachsen an Geist u Körper, werde von wenigen verstanden aber danke meinem Schicksal für die Errungenschaften der Freiheit. Auch beneide ich natürlich jenen Schulpflanzen nichts von dem was sie in ihren Magazinen eingeheimst haben. Dinge deren Werth sie zumeist nur nach der Nachfrage schätzen².

Ich verhehle mir nicht, dass nur ein selbstständiger Entwicklungsgang zu grossen Resultaten führen kann, aber Ihnen gegenüber ist es auch nicht nöthig zu bemerken, dass er an Leiden Kämpfen u Enttäuschungen unendlich viel reicher ist als der andere. Kämpfe nun freilich wieder sind welche Blumen aus denen man Gift zieht woraus das Genie Arznei zu machen versteht — u nun bin ich bei dem Punkte! Ich glaube ich bin ein Genie. — Ich spreche das aus in der Art wie ich etwa irgend einen Baum von dessen Namen ich nicht ganz genau unterrichtet bin meiner Vermutung nach benennen würde. Mit dem Namen Genies bezeichne ich die Mitglieder einer Klasse von Menschen, die dazu berufen zu sein scheinen in den ersten Reihen für die Wahrheit zu kämpfen der sie dienen u nachfolgen ohne je mehr als ein Zipfelchen ihres Gewandes zu sehen. Die sich in tausend Zweikämpfen gegen innere u äussere Feinde für sie stellen. Ich möchte sagen der Genius ist der Knappe der Wahrheit oder der Genius ist das Opfer der Wahrheit³. Besser sage ich «mein Genius».

Wahrhaft verehrter Herr u nun komme ich zu Ihnen, weil sie alleine, wenn überhaupt jemand, im Stande wären meinen Glauben an diesen meinen Beruf zu vernichten, falls er auf einer

Verkennung beruht u ferner weil ich weiss dass Sie meinen Glauben an mich zur Gewissheit machen würden wenn Sie ihn theilten. Drittens komme ich zu Ihnen weil ich von Ihnen lernen möchte rückhaltlos u ruhig eine Zielbewusste Kraft einzusetzen u — weil ich Sie verehere.

Somit bitte ich Sie noch zum Schluss mir gestatten zu wollen Ihnen eine leider im Druck befindliche fragmentarische Erstlingsarbeit nach ihrer Fertigstellung übersenden zu dürfen.

Gerhart Hauptmann.

Berlin Kleine Rosenthaler Str. 11 C.

604 Gerhart Hauptmann à Georg Brandes.

Hochverehrter Herr!

Bordighera d. 24 Februar 90.

Die plötzliche Erweiterung meiner Beziehungen, welche die Aufführung meines Stückes durch die freie Bühne in Gefolge hatte¹, traf mich so unvorbereitet, dass es mir nur allmählig möglich wird, dem neuen Zustand der Dinge gerecht zu werden. Dies zur Erklärung meines langen sonst unverantwortlichen Schweigens auf Ihren Brief vom September vorigen Jahres der mir eine ausserordentliche Freude bereitet hat. Von allen den Zuschriften, welche mir bei jener Veranlassung geworden sind, war die Ihrige von der grössten Bedeutung für mich. Ich verehere in Ihnen schon seit Jahren den Reformator der literarischen Kritik. Eine günstige Beurtheilung Ihrerseits wiegt schwerer für mich als Lob u. Tadel von Hunderten. Und wenn ich der Unsumme von Angriffen auf mein Product u. meine Person verhältnismässig kühl u. gefestigt gegenüberstehe, so verdanke ich das nicht zum geringsten Theil auch Ihrem kräftigenden Zuspruch.

Ich war nicht wenig erstaunt zu erfahren, dass Sie sich meiner vor Jahren Ihnen zugesandten Dichtung noch erinnern². Sie haben Recht, sie nicht gut zu nennen, u. ich werde wohl nicht nöthig haben Ihnen zu versichern, dass ich auf diesen unbeholfenen Erstlingsversuch nichts weniger als stolz bin. Derselbe liegt so weit hinter mir, dass ich sogar der von Ihnen erwähnten hochfahrenden Worte meines damaligen Begleitschreibens mich absolut nicht mehr zu erinnern vermag³.

Auch bezüglich Ihrer Beurtheilung des *Sonnenaufgangs* bin ich Ihrem Standpunkt um Einiges näher gerückt. In der That hatte Loth als Loth andere Auswahl, als das Mädchen zu opfern. Ich selbst indess habe von Anfang an Loths Standpunkt nicht vertreten u. also seine Handlungsweise nicht als für mich maassgebend anerkannt. — Was Sie über «discrete Wirkungen» sagen, hat mir zu denken gegeben⁴. Ich gestehe Ihnen aber offen, dass ich mit der Discretion noch nicht viel anzufangen weiss. Ein Mensch, welcher erst gehen lernt, darf noch nicht tanzen wollen. Vielleicht komme ich später einmal zum Tanzen. Einstweilen bin ich gezwungen, mich gewissenhaft, ja vielleicht sklavisch an die Natur zu halten, mein Verhältnis zu ihr ist vorläufig das aller einfachste. Sie ist der ABC-lehrer, u. ich der ABC-schüler. Was dieses Verhältnis complicirter zu gestalten droht, erscheint mir heute noch als Raffinement. Habe ich in mir die Fähigkeiten discrete Wirkungen zu erzielen, so werden diese Wirkungen eines schönen Tages da sein, denn ich bin nichts weniger als ein Principienreiter, der seinen Geist (wie die Chinesen ihren Fuss) in ein für allemal vorgezeichnete Formen zu zwängen gedenkt.

Mit Ihren Voraussagungen haben Sie Recht gehabt. Man hat es mir in der That übel genömen, dass ich behauptet habe, es existiren in Deutschland Bauern wie meine Bauern u. Streber wie Hoffmann. Und da man in gewissen Kreisen Socialisten u.

Wegelagerer identificirt, so hat man auch meinen Loth vornehmlich mit Titeln wie Lump, Strolch etc. tractirt⁵. — Man giebt u. bejubelt jetzt hier ein Stück⁶, welches den wunden Punkt der Geldaristokratie mit stillenden Pflästerchen belegt indem es unter anderem ausführt: wer Geld hat, kann auf die Ehre pfeifen. Es ist aber doch ein Product, welches über die Erzeugnisse des Lindaus u. Blumenthals hinausragt u. deshalb immerhin mit Freuden zu begrüßen. Auf solche Erfolge muss man verzichten, wenn man wie ich der herrschenden Theatermajorität nicht Artigkeiten sondern Wahrheiten zu sagen hat. Die Situation, in der ich mich befinde ist übrigens die seltsamste. Auf der einen Seite den empörten «Idealismus» auf der andern Seite die «Führer» des jungdeutschen Realismus. So wohl die Einen, wie die Andern fahren wüthend auf mich ein. Ich selbst habe freilich auch weder nach der einen, noch der andern Seite Sympathieen.

Zum Schluss, verehrter Herr, noch eine Frage: wir hier sind auf's äusserste begierig das zu erfahren, was Sie über Nietzsche gesagt haben. Sind Ihre Nietzsche Aufsätze ins Deutsche übertragen?⁷ wir warten hier mit Spannung darauf.

Verehrungsvoll grüssend

Gerhart Hauptmann

z Zeit Bordighera.

Adresse: Charlottenburg b/Berlin, Schlüter Strasse 78 III

605 Gerhart Hauptmann à Georg Brandes.

Verehrter Herr:

Schreiberhau
i/Riesengebirge
d. 28 Mai 91.

Auf dem Lande, im Riesengebirge, wo ich mich bis auf weiteres niedergelassen habe, empfang ich Ihre Karte, einige Tage zu spät.

Freude und Stolz erfüllt mich. Ich bin beglückt durch Ihr Urtheil¹.

In der Einsamkeit, darin ich nun lebe, beschäftigen mich verschiedene Pläne. Ein sociales Drama *Die Weber* welches die Revolte der armen Hausweber im Eulengebirge im Jahre 44 zum Hintergrund hat²; Ein Liebesdrama ferner, welches eine gesunde, etwas derbe, einfache Liebe geben will³; Noch manches andere ausserdem.

Zuweilen hab' ich auch seltsame Anwandlungen. Anwandlungen der Willkür. Da schlägt der Pegasus mit den Flügelrudimenten, die er noch hat. Sollten sich einmal wieder Flügel bilden?

Könnte ich meine Lieblingsidee nach Copenhagen zu Ihnen zu kommen, einen Winter lang Ihnen zuzuhören, doch ausführen⁴. Ich warte auf den Augenblick innerer Bereitschaft.

Haben Sie Dank für die tiefen Anregungen Ihrer Schriften, die ich fortgesetzt empfinde und für das reine Interesse, welches mich immer aufs neue fördert und spornt.

Ihr ergebener

Gerhart Hauptmann.

Im Auftrage des Dr. Brahm, der sich zur Erholung hier aufhält, grüsse ich Sie noch herzlich.

G.H.

606 Gerhart Hauptmann à Georg Brandes Rapallo d. 19 April 1925.

Hochverehrter Mann; herzlich verehrter Georg Brandes.

Sie haben mich glücklich gemacht durch Ihre lieben Zeilen, die mir sagen, dass Ihre Verstimmung gegen mich gewichen ist¹. Ich weiss zwar nicht, wie ich sie verdient hatte, denn meine Gesinnung

hoher Verehrung für Sie, Ihr Werk sowie Ihre Persönlichkeit ist immer gleich geblieben. Wie dem aber auch sei, irgendwie muss ich schuldig sein und jedenfalls haben Sie mir vergeben. Ich danke es dem ausgezeichneten Herrn Chapiro, dass Sie erfahren haben, wie schmerzlich der Gedanke an Ihre Ungehaltenheit auf mir lastete². Oft, nach den mächtigen Eindrücken, die ich von Ihren Büchern, z. B. dem *Voltaire* empfang³, wollte ich Ihnen schreiben, aber ich wusste nicht wie Sie es aufnehmen würden. Trotzdem hätte ich es in diesen Tagen getan, sodass unsre Briefe, wie es oft geschieht, sich beinahe gekreuzt hätten. Ich wollte Ihnen nur meine immer und immer wiederkehrenden Gedanken wiederholen, die mir bewusst halten, was alles ich Ihrem Werk und Ihrem Beispiel als Mensch verdanke. Und das tue ich auch jetzt. Ich sehe Sie still und einsam das Europa von heut überragen.

Und ich spüre Ihren unentwegten Glauben an eine trotz allem und allem vorhandene, fortschreitende kulturelle Macht — deren bester Beweis Sie selber sind!

Das sind die Verbundenheiten mit Ihnen, mit Ihrer gesamten Humanität, die nur Geistesverdunkelung oder das unvermeidliche Ende zerreißen könnte.

Dass meine Frau und ich die mit Ihnen vor leider allzulanger Zeit in Berlin verbrachten Stunden unter die lebendigsten, immer gegenwärtigen zählen dessen dürfen Sie sicher sein⁴! Und wenn uns Wünsche beseelen, so steht in aller vorderster Reihender, Sie hochverehrter Herr Brandes, bald bei voller Gesundheit und Frische wieder zu sehen. Wir hoffen darauf im herzlichsten Sinne.

Ihr

Gerhart Hauptmann⁵

FRIEDRICH NIETZSCHE ET GEORG BRANDES
1887—1889

607 Georg Brandes à Friedrich Nietzsche.

Verehrter Herr!

Kopenhagen d. 26. Nov. 87.

Vor einem Jahre erhielt ich durch Ihren Verleger Ihr Werk *Jenseits von Gut und Böse*; vor kurzem kam mir durch denselben Weg Ihr neuestes Buch zu. Ich besitze ausserdem von Ihnen *Menschliches, Allzumenschliches*. Ich hatte eben die beiden Bände, die ich besass, nach dem Buchbinder geschickt, als das Werk *Zur Genealogie der Moral* ankam, ich habe es also nicht mit den früheren vergleichen können, wie ich es thun will. Nach und nach werde ich Alles von Ihnen aufmerksam lesen.

Es drängt mich aber dies mal, Ihnen sogleich meinen ersten Dank für die Zusendung auszudrücken. Es ist mir eine Ehre von Ihnen gekannt zu sein, und solcherweise gekannt, dass Sie daran gedacht haben, mich als Leser zu gewinnen.

Es weht mir ein neuer und ursprünglicher Geist aus ihren Büchern entgegen. Ich verstehe noch nicht völlig was ich gelesen habe; ich weiss nicht immer wo Sie hinaus wollen. Aber vieles stimmt mit meinen eigenen Gedanken und Sympathien überein, die Geringschätzung der asketischen Ideale und der tiefe Unwille gegen demokratische Mittelmässigkeit, Ihr aristokratischer Radikalismus. Ihre Verachtung der Moral des Mitleids ist mir noch nicht durchsichtig. Auch war in dem anderen Werk Reflexionen über die Frauen im Allgemeinen, die mit meiner eigenen Gedankenrichtung nicht übereinstimmten¹. Sie sind so völlig anders organisirt als ich, dass ich Schwierigkeit empfinde, mich hineinzufühlen. Sie sind trotz Ihres Universalismus in Ihrer Denkart und Schreibart sehr deutsch. Sie gehören zu den wenigen Menschen, mit denen ich sprechen möchte.

Ich weiss nichts über Sie. Ich sehe mit Staunen, dass Sie Professor, Doctor sind. Ich gratulire Ihnen jedenfalls dazu dass Sie geistig so wenig Professor sind.

Was Sie von mir kennen, weiss ich nicht. Meine Schriften versuchen nur bescheidene Aufgaben zu lösen. Die Mehrzahl existirt nur in dänischer Sprache. Seit mehreren Jahren habe ich nicht deutsch geschrieben. Ich habe in den slavischen Ländern mein bestes Publicum, glaub ich. Zwei Jahre nach einander habe ich in Warschau², und in diesem Jahr in Petersburg und Moskwa Vorträge in französischer Sprache gehalten³. So strebe ich aus den kleinen Verhältnissen meines Vaterlandes heraus.

Obschon nicht mehr jung, bin ich noch immer einer der lernbegierigsten, neugierigsten Menschen. Deshalb werden Sie mich nicht gegen Ihre Gedanken abgeschlossen finden, selbst wo ich anders denke und fühle. Ich bin oft dumm, aber nie im geringsten bornirt.

Erfreuen Sie mich mit einigen Zeilen wenn Sie es der Mühe werth halten.

Ihr zum Dank verpflichteter

Georg Brandes.

608 *Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.*

Verehrter Herr,

Nizza den 2. Dez. 1887.

ein paar Leser, die man bei sich selbst in Ehren hält und sonst keine Leser — so gehört es in der That zu meinen Wünschen. Was den letzten Theil dieses Wunsches angeht, so sehe ich freilich immer mehr, dass er unerfüllt bleibt. Um so glücklicher bin ich, dass zum «satis sunt pauci» mir die pauci nicht fehlen und nie

gefehlt haben. Von den Lebenden unter ihnen nenne ich (um solche zu nennen, die Sie kennen werden) meinen ausgezeichneten Freund Jakob Burckhardt, Hans von Bülow, Ms. Taine, den Schweizer Dichter Keller; von den Todten den alten Hegelianer Bruno Bauer und Richard Wagner. Es macht mir eine aufrichtige Freude, dass ein solcher guter Europäer und Cultur-Missionär, wie Sie es sind, fürderhin unter sie gehören will; ich danke Ihnen von ganzem Herzen für diesen guten Willen.

Freilich werden Sie dabei Ihre Noth haben. Ich selber zweifle nicht daran, dass meine Schriften irgendworin noch «sehr deutsch» sind: Sie werden das freilich viel stärker empfinden, verwöhnt, wie Sie sind, durch sich selbst, ich meine durch die freie und französisch-anmuthige Art, mit der Sprache umzugehen (eine geselligere Art im Vergleich zu der meinen) Viele Worte haben sich bei mir mit anderen Salzen inkrustirt und schmecken mir anders auf der Zunge als meinen Lesern: das kommt hinzu. In der Skala meiner Erlebnisse und Zustände ist das Übergewicht auf Seiten der seltneren ferneren dünneren Tonlagen gegen die normalen mittleren. Auch habe ich (als alter Musikant zu reden, der ich eigentlich bin) ein Ohr für Viertelstöne. Endlich — und das wohl am meisten macht meine Bücher dunkel — es giebt in mir ein Misstrauen gegen Dialektik, selbst gegen Gründe. Es scheint mir mehr am Muth, am Stärkegrade seines Muthes gelegen, was ein Mensch bereits für «wahr» hält oder noch nicht. . (Ich habe nur selten den Muth zu dem, was ich eigentlich «weiss»)

Der Ausdruck «aristokratischer Radikalismus», dessen Sie sich bedienen, ist sehr gut. Das ist, mit Verlaub gesagt, das gescheuteste Wort, das ich bisher über mich gelesen habe. Wie weit mich diese Denkweise schon in Gedanken geführt hat, wie weit sie mich noch führen wird — ich fürchte mich beinahe mir dies vorzustellen. Aber es giebt Wege, die es nicht erlauben, dass

man sie rückwärts geht; und so gehe ich vorwärts, weil ich vorwärts muss.

Damit ich meinerseits nichts versäume, was Ihnen den Zugang zu meiner Höhle, will sagen Philosophie erleichtern könnte, soll mein Leipziger Verleger Ihnen meine früheren Schriften en bloc übersenden. Ich empfehle in Sonderheit deren neue Vorreden zu lesen (sie sind fast alle nun herausgegeben). Diese Vorreden möchten, hintereinander gelesen, vielleicht etwas Licht über mich geben, vorausgesetzt, dass ich nicht dunkel an sich (dunkel an und für mich —) bin, als obscurissimus obscurorum virorum. .

— Dies wäre nämlich möglich. —

Sind Sie Musiker? Soeben giebt man ein Chorwerk mit Orchester von mir heraus, einen *Hymnus an das Leben*¹. Derselbe ist bestimmt, von meiner Musik übrig zu bleiben und einmal «zu meinem Gedächtniss» gesungen zu werden²: angenommen, dass sonst genug von mir übrig bleibt. Sie sehen, mit was für posthumen Gedanken ich lebe. Aber eine Philosophie, wie die meine, ist wie ein Grab — man lebt nicht mehr mit. «Bene vixit, qui bene latuit» — so steht auf dem Grabsteine des Descartes³. Eine Grabchrift, kein Zweifel!

Es ist auch mein Wunsch, Ihnen einmal zu begegnen.

Ihr

Nietzsche.

NB. Ich bleibe diesen Winter in Nizza. Meine Sommeradresse ist: Sils-Maria, Oberengadin, Schweiz. — Meine Universitäts-Professur habe ich aufgegeben, ich bin drei Viertel blind.

609 *Georg Brandes à Friedrich Nietzsche.*

Verehrter Herr!

Kopenhagen 15. Dec. 87.

Die letzten Worte Ihres Briefes sind die, welche am meisten Eindruck auf mich gemacht haben; die nämlich, dass Ihre Augen stark angegriffen sind. Haben Sie gute, die besten Augenärzte um Rath gefragt? Es ändert ja das ganze seelische Leben, wenn man nicht gut sieht. Allen, die Sie verehren, sind Sie es schuldig, das mögliche für Erhaltung und Besserung Ihres Gesichts zu machen.

Ich habe die Beantwortung Ihres Briefes aufgeschoben, weil Sie mir eine Sendung Bücher ankündigten und ich Ihnen gern zugleich für den Empfang danken wollte. Da aber die Sendung noch nicht eingetroffen ist, will ich Ihnen heute ein Paar Worte schreiben.

Ich habe Ihre Bücher von dem Buchbinder zurück und habe während ich Vorlesungen ausarbeitete und allerlei literarisch-politische Wirksamkeit habe treiben müssen, mich nach Vermögen darin vertieft.

17 December

Sie dürfen mich sehr gerne einen «guten Europäer» nennen, weniger gern einen «Cultur-Missionär». Alle Missionsthätigkeit ist mir ein Greuel geworden — weil ich nur moralisirende Missionäre gesehen habe — und an das, was man Cultur nennt, fürchte ich nicht recht zu glauben. Unsere Cultur als ganzes kann nicht begeistern, nicht wahr? und was wäre ein Missionär ohne Begeisterung! D. h. ich bin vereinzelter als Sie glauben. Mit dem Deutschsein meinte ich nur, dass Sie mehr für sich schreiben, schreibend mehr an sich selbst denken, als an das grosse Publicum, während die meisten nichtdeutschen Schriftsteller sich haben zwingen müssen an eine gewisse Pädagogik des Stils,

welche denselben zwar klarer und plastischer macht, aber alles Tiefe nothwendig verflacht und den Schriftsteller nöthigt sein intimstes und bestes Selbst, das Anonyme an ihm, für sich zu behalten. So erschrecke ich selbst bisweilen darüber wie wenig von meinem Innersten in meinen Schriften mehr als angedeutet ist.

Ich bin kein musikverständiger Mensch. Die Künste, von welchen ich einen Begriff haben, sind Plastik und Malerei, ihnen verdanke ich meine tiefsten künstlerischen Eindrücke. Mein Gehör ist unentwickelt. Es ist mir in meiner Jugend ein grosser Schmerz gewesen. Ich habe viel gespielt auch einige Jahre mich mit Generalbas beschäftigt, aber ohne Erfolg¹. Ich kann gute Musik sehr stark geniessen, bin aber doch ein Uneingeweihter.

Ich glaube in Ihren Werken gewisse Uebereinstimmungen mit meinem Geschmack zu spüren, die Vorliebe für Beyle z. B.², auch die Vorliebe für Taine³; ich habe ihn aber seit 17 Jahren nicht gesehen. Ich bin von seinem Werk über die Revolution nicht so entzückt wie Sie scheinen. Er bedauert und haranguirt ein Erdbeben⁴.

Ich gebrauchte das Wort «aristokratischer Radikalismus», weil es so genau meinen eigenen politischen Ueberzeugungen entspricht. Mich verletzt es aber ein wenig, wenn Sie in Ihren Schriften so schnell und heftig über Phänomene wie Socialismus oder Anarchismus absprechen⁵. Der Anarchismus des Fürsten Krapotkin z. B. ist nicht dumm. Auf den Namen kommt es ja nicht an. Ihr Geist, der in der Regel so blendend ist, scheint mir ein wenig zu kurz zu kommen, wo die Wahrheit in der Nuance liegt. Im höchsten Grade interessirt mich Ihre Gedanken über Ursprung der moralischen Ideen.

Sie theilen — zu meinem freudigen Erstaunen — einen gewissen Unwillen, den ich gegen Herbert Spencer hege⁶. Bei uns

gilt er für den Gott der Philosophie. Nur haben diese Engländer in der Regel den entschiedenen Vorzug, dass ihr weniger hochfliegender Geist Hypothesen scheut, während die Hypothese die deutsche Philosophie um ihre Weltherrschaft gebracht hat. Ist nicht viel Hypothetisches in Ihren Ideen über den Kastenunterschied als Quelle verschiedener Moralbegriffe?

Ich kenne Rée⁷, den Sie angreifen⁸, habe ihn in Berlin gesehen; es war ein stiller, in seinem Betragen vornehmer Mensch, aber ein etwas trockener, beschränkter Kopf. Er lebte — nach ihrer Aussage als Bruder und Schwester — mit einer ganz jungen intelligenten Russin zusammen, die vor ein Paar Jahren ein Buch herausgab: *Der Kampf um Gott*,⁹ das aber keinen Begriff von ihrer wirklichen Begabung mittheilen konnte¹⁰.

Ich freue mich auf den Empfang der Werke, die Sie mir versprechen. Es wäre mir lieb, wenn Sie mich in der Zukunft nicht aus den Augen verlieren.

Ihr
Georg Brandes.

610 Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.

Verehrter Herr,

Nizza den 8. Januar 1888.

Sie sollten sich gegen den Ausdruck «Culturmissionär» nicht wehren. Womit kann man dies heute mehr sein, als wenn man seinen Unglauben an Cultur «missionirt»? Begriffen zu haben, dass unsre europäische Cultur ein ungeheures Problem und durchaus keine Lösung ist — ist dieser Grad von Selbstbesinnung, Selbstüberwindung nicht eben heute die Cultur selbst? —

— Es befremdet mich, dass meine Bücher noch nicht in Ihren Händen sind. Ich will es an einer Erinnerung in Leipzig nicht

fehlen lassen. Um die Weihnachtszeit herum pflegt diesen Herrn Verlegern der Kopf zu rauchen. Inzwischen möge es mir gestattet sein, Ihnen ein verwegenes curiosum mitzutheilen, über das kein Verleger zu verfügen hat, ein ineditum von mir, das zum Persönlichsten gehört, was ich vermag. Es ist der vierte Theil meines Zarathustra; sein eigentlicher Titel, in Hinsicht auf das, was vorangeht und was folgt, sollte sein:

Die Versuchung Zarathustra's.

Ein Zwischenspiel¹.

Vielleicht beantworte ich so am besten Ihre Frage in Betreff meines Mitleids-Problems. Ausserdem hat es überhaupt einen guten Sinn, gerade durch diese Geheim-Thür den Zugang zu «mir» zu nehmen: vorausgesetzt, dass man mit Ihren Augen und Ohren durch die Thür tritt. Ihre Abhandlung über Zola² erinnerte mich wieder wie Alles, was ich von Ihnen kennen lernte (zuletzt ein Aufsatz im *Goethe-Jahrbuch*)³ auf das Angenehmste an Ihre Naturbestimmung, nämlich für alle Art psychologischer Optik. Wenn Sie die schwierigeren Rechenexempel der âme moderne nachrechnen, sind Sie damit ebenso sehr in Ihrem Elemente als ein deutscher Gelehrter damit aus seinem Elemente herauszutreten pflegt. Oder denken Sie vielleicht günstiger über die jetzigen Deutschen? Mir scheint es, dass sie Jahr für Jahr in rebus psychologicis plumper und viereckiger werden (recht im Gegensatz zu den Parisern, wo Alles nuance und Mosaik wird), dass ihnen alle tieferen Ereignisse entschlüpfen. Zum Beispiel mein *Jenseits von Gut u. Böse* — welche Verlegenheit hat es ihnen gemacht! Nicht ein intelligentes Wort habe ich darüber zu hören bekommen, geschweige ein intelligentes Gefühl. Dass es sich hier um die lange Logik einer ganz bestimmten philosophischen Sensibilität handelt und nicht um ein Durcheinander von

hundert beliebigen Paradoxien und Heterodoxien, ich glaube, davon ist auch meinen wohlwollendsten Lesern nichts aufgegangen. Man hat nichts dergleichen «erlebt»; man kommt mir nicht mit dem Tausendstel von Leidenschaft und Leiden entgegen. Ein «Immoralist»? Man denkt sich gar nichts dabei —

Anbei gesagt: die Formel «document humain» nehmen die Goncourt für sich in Anspruch, in irgend einer ihrer Vorreden. Aber auch so dürfte immer noch Ms. Taine der eigentliche Urheber sein⁴.

Sie haben Recht mit dem «Haranguiren des Erdbebens»: aber eine solche Don-Quixoterie gehört zum Ehrwürdigsten, was es auf dieser Erde giebt.

Mit dem Ausdruck besonderer Hochschätzung

Ihr

Nietzsche

611 *Georg Brandes à Friedrich Nietzsche.*

Verehrter Herr!

Kopenhagen 11. Jan. 88

Ihre Bücher hat der Verleger augenscheinlich vergessen mir zu schicken. Aber Ihren Brief hab ich heute mit Dank erhalten. Ich erlaube mir Ihnen anbei in Masse (weil ich leider kein anderes Exemplar bei der Hand habe) eins meiner Bücher zu senden, eine Sammlung Essays für den Export bestimmt, daher nicht meine besten Waare¹. Sie stammen von verschiedenen Zeiten her, sind alle zu galant, zu lobend, zu idealistisch gehalten. Meine ganze Meinung sage ich eigentlich in ihnen nie. Der Aufsatz über Ibsen ist noch der beste, aber die Uebersetzung der Verse, die ich machen liess, ist leider miserabel.

Es giebt ein nordischer Schriftsteller, dessen Werke Sie interessiren würde, wenn sie nur übersetzt wären, Sören Kierkegaard; er lebte 1813–55 und ist meiner Ansicht nach einer der tiefsten Psychologen, die es überhaupt giebt. Ein Büchlein, das ich über ihn geschrieben habe (übersetzt Leipzig 1879) giebt keine hinreichende Vorstellung von seinem Genie, denn dies Buch ist eine Art von Streitschrift, geschrieben um seinen Einfluss zu hemmen. Es ist wohl aber in psychologischer Hinsicht entschieden das feinste, was ich veröffentlicht habe.

Der Aufsatz im *Goethe-Jahrbuch* wurde leider um mehr als einen Drittel verkürzt, weil man den Raum für mich hatte stehen lassen. Er ist dänisch bedeutend besser.

Wenn Sie vielleicht polnisch lesen, werde ich Ihnen ein kleines Buch schicken, das ich nur in dieser Sprache veröffentlicht habe².

Ich sehe, die neue *Rivista contemporanea* in Florenz bringt einen Aufsatz von mir über dänische Litteratur. Sie dürfen ihn nicht lesen³. Er ist von den wahnsinnigsten Fehlern voll. Er ist nämlich aus dem Russischen übersetzt. Ich hatte ihn aus meinem französischen Text ins Russische übersetzen lassen, konnte diese Uebersetzung nicht kontrolliren, nun erscheint er aus dem Russischen Italienisch mit neuen Lächerlichkeiten; u.A. in den Namen (wegen der russischen Aussprache) immer G für H.

Es freut mich, dass Sie etwas für Sie brauchbares in mir finden. In den letzten 4 Jahren bin ich hier im Norden der angefeindete Mann. Täglich wüthen die Zeitungen gegen mich, besonders seit meiner letzten langen Fehde mit Björnson, wo die sittlichen deutschen Zeitungen alle gegen mich Partei ergriffen haben. Sie kennen vielleicht sein abgeschmacktes Drama *Der Handschuh*, seinen Propaganda für die Virginität der Männer und seinen Bund mit den weiblichen Fürsprecherinnen der «sittlichen

Gleichheitsforderung». Etwas ähnliches war gewiss bisher unerhört. In Schweden haben die tollen Frauentimmer grosse Vereine geschlossen, in welchen sie versprechen, «nur jungfräuliche Männer zu heirathen». Ich denke mir, sie bekommen sie garantirt wie Uhren, nur fehlt die Zukunftsgarantie⁴.

Ich habe die drei Bücher von Ihnen, die ich kenne, wieder und wieder gelesen. Es giebt ein Paar Brücken die von meiner inneren Welt zu der ihrigen führen, der Cäsarismus, der Hass gegen die Pedanterie, der Sinn für Beyle etc. etc. aber das meiste ist mir noch fremd. Unsere Erlebnisse scheinen so unendlich verschiedenartige zu sein. — Sie sind ohne Zweifel der anregendste aller deutscher Schriftsteller.

Ihre Litteratur! Ich weiss nicht was sie hat. Ich denke mir, alle gute Köpfe gehen in den Generalstaab oder die Administration. Das ganze Leben und alle Ihre Institutionen steigern bei Ihnen die grässliche Uniformität, und selbst das Schriftstellerthum wird vom Verlegerthum erstickt.

Ihr ergebener und ehrerbietiger

Georg Brandes.

612 Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.

Verehrter Herr,

Nizza den 19. Febr. 1888.

Sie haben mich auf das Angenehmste mit Ihrem Beitrag zum Begriff «Modernität» verpflichtet: denn gerade diesen Winter ziehe ich in weiten Kreisen um diese Werthfrage ersten Ranges herum, sehr oberhalb, sehr vogelmässig und mit dem besten Willen, so unmodern wie möglich auf's Moderne herunterzublicken. . Ich bewundere — dass ich es Ihnen gestehe! — Ihre

Toleranz im Urtheil ebenso sehr wie Ihre Zurückhaltung im Urtheil. Wie Sie alle diese «Kindlein» zu sich kommen lassen! Sogar Heyse¹! —

Ich habe mir für meine nächste Reise nach Deutschland vorgesetzt, mich mit dem psychologischen Problem Kierkegaard zu beschäftigen, insgleichen die Bekanntschaft mit Ihrer älteren Litteratur zu erneuern. Dies wird für mich, im besten Sinn des Wortes, von Nutzen sein, — und wird dazu dienen, mir meine eigene Härte und Anmassung im Urtheil «zu Gemüthe zu führen». —

Gestern telegraphirte mir mein Verleger, dass die Bücher an Sie abgegangen sind. Ich will Sie und mich mit der Erzählung verschonen, warum dies so spät geschehen ist. Machen Sie, ich bitte Sie, verehrter Herr, eine gute Miene zu dem «bösen Spiel», ich meine, zu dieser Nietzsche'schen Litteratur.

Ich selber bilde mir ein, den «neuen» Deutschen die reichsten, erlebtesten und unabhängigsten Bücher gegeben zu haben, die sie überhaupt besitzen; ebenfalls selber für meine Person ein capitales Ereigniss in der Krisis der Werthurtheile zu sein. Aber das könnte ein Irrthum sein; und ausserdem noch eine Dummheit —: ich wünsche über mich nichts glauben zu müssen. Ein paar Bemerkungen noch: sie beziehen sich auf meine Erstlinge (— die *Juvenilia* und *Juvenalia*):

Die Schrift gegen Strauss², das böse Gelächter eines «sehr freien Geistes» über einen solchen, der sich dafür hielt, gab einen ungeheuren Skandal ab: ich war damals schon Prof. ordin., trotz meiner 24 Jahre³, somit eine Art von Autorität und etwas Bewiesenes. Das Unbefangenste über diesen Vorgang, wo beinahe jede «Notabilität» Partei für oder gegen mich nahm und eine unsinnige Masse von Papier bedruckt worden ist, steht in Karl Hillebrand's «Völker, Zeiten und Menschen» Band 2⁴. Dass

ich das altersmüde Machwerk eines ausserordentlichen Kritikers verspottete, war nicht das Ereigniss, sondern dass ich den deutschen Geschmack bei einer compromittirenden Geschmacklosigkeit in flagranti ertappte: er hatte Straussens «alten und neuen Glauben» einmüthig, trotz aller religiös-theologischen Partei-Verschiedenheit, als ein Meisterstück von Freiheit und Feinheit des Geistes (auch des Stils!) bewundert. Meine Schrift war das erste Attentat auf die deutsche Bildung (— jene «Bildung», welche, wie man rühmte, über Frankreich den Sieg errungen habe —); das von mir formulierte Wort «Bildungsphilister» ist aus dem wüthenden Hinundher der Polemik in der Sprache zurückgeblieben.

Die beiden Schriften über Schopenhauer⁵ und Richard Wagner⁶ stellen, wie mir heute scheint, mehr Selbstbekenntnisse, vor allem Selbstgelöbnisse über mich dar als etwa eine wirkliche Psychologie jener mir ebenso tief verwandten als antagonistischen Meister (— ich war der Erste, der aus Beiden eine Art Einheit destillirte: jetzt ist dieser Aberglaube sehr im Vordergrunde der deutschen Cultur: alle Wagnerianer sind Anhänger Schopenhauers. Dies war anders als ich jung war: Damals waren es die letzten Hegelinge, die zu Wagner hielten, und «Wagner und Hegel» lautete die Parole in den fünfziger Jahren noch).

Zwischen den *Unzeitgemässen Betrachtungen* und *Menschliches, Allzumenschliches* liegt eine Krisis und Häutung. Auch leiblich: ich lebte Jahre lang in der nächsten Nachbarschaft des Todes. Dies war mein grosses Glück: ich vergass mich, ich überlebte mich. . . Das gleiche Kunststück habe ich noch einmal gemacht. —

So haben wir also einander Geschenke überreicht: ich denke, ein paar Wanderer, die sich freuen, einander begegnet zu sein?

Ich verbleibe Ihr ergebenster Nietzsche..

613 *Georg Brandes à Friedrich Nietzsche.*

Verehrter Herr!

Kopenhagen 7 März 1888.

Sie leben, denke ich mir, in schönem Frühlingswetter; hier oben ist abscheuliches Schneegestöber und seit mehreren Tagen sind wir von Europa abgeschnitten. Ausserdem habe ich heute Abend vor einigen hundert imbecilen Menschen geredet¹, sehe viel Graues und Tristes um mich, und will um mir den Geist ein wenig zu erfrischen Ihnen für Ihren Brief vom 19 Febr. und die reiche Sendung Bücher danken.

Da ich zu viel zu thun hatte um Ihnen gleich schreiben zu können, sandte ich Ihnen einen Band über die deutsche Romantik², den ich in meinem Schranke fand. Ich möchte aber sehr ungerne, dass Sie glaubten die Sendung habe anderen Sinn als den eines stummen Dankspruchs.

Das Buch ist 1873 geschrieben, 1886 umgearbeitet aber mein (in diesem Punkte unglaublich unverschämter und eingebildeter)³ deutscher Verleger hat sich eine Menge sprachlicher und anderer Aenderungen erlaubt, so dass z.B. die ersten zwei Seiten fast gar nicht von mir sind. Seine Sätze haben nicht einmal grammatischen Sinn. Ueberall wo er meine Meinung nicht versteht, schreibt er anderes, behauptend, was ich geschrieben habe, sei nicht deutsch.

Ausserdem hatte der Mann mir versprochen das Verlagsrecht der alten Uebersetzung meines Buches zu kaufen. Hat es aber aus sehr unverständiger Sparsamkeit nicht gethan; die Folge ist dass die deutschen Gerichte mein Buch (weil ich darin Fragmente der alten Uebersetzung aufgenommen) in zwei Instanzen als Nachdruck (!) unterdrückt haben, während der wahre Nachdrucker meiner Werke sie frei verkauft⁴.

Die Folge wird vermuthlich sein, dass ich von der deutschen Litteratur mich ganz zurückziehe.

Ich sandte den Band, weil ich keinen anderen hatte. Aber sowohl der 1ste über die Emigranten wie der 4te über die Engländer und der 5te über die französischen Romantiker sind weit, weit besser; con amore geschrieben.

Der Titel des Buchs *Moderne Geister* ist zufällig. Ich habe an zwanzig Bände geschrieben. Ich wollte für das Ausland ein Band über Persönlichkeiten zusammenstellen, die man im Voraus kannte. So kam er zu Stande. Einiges darin hat viel Studium gekostet; so der Aufsatz über Tegnér, der zum ersten Mal etwas Wahres über ihn sagt. Ibsen als Persönlichkeit muss Sie interessieren. Er steht leider als Mensch nicht auf der Höhe, die er als Dichter einnimmt. Als Geist ist er von Kierkegaard sehr abhängig gewesen; und noch immer mit Theologie sehr durchtränkt. Björnson ist in seiner letzten Phase ein ganz gemeiner Laienprediger geworden, und noch dazu nicht ehrlich⁵.

Seit mehr als 3 Jahren habe ich kein Buch herausgegeben; ich fühlte mich allzu unglücklich dazu. Die 3 Jahren waren von den schwersten meines Lebens und ich sehe keine Zeichen, dass bessere in Anbruch sind. Doch werde ich jetzt dazu schreiten den 6ten Band meines Werkes und noch ein anderes Buch zu veröffentlichen. Es wird viel Zeit nehmen.

Ich freute mich herzlich über all die frischen Bücher, blätterte und las.

Die Jünglingsbücher sind mir viel werth; sie erleichtern mir ja sehr das Verständniss; ich steige jetzt bequem die Stufen hinauf, die zu Ihrem Geist hinaufführen. Mit *Zarathustra* fing ich zu überstürzend an. Es ist mir lieber aufwärts zu schreiten als kopfüber hinunter zu springen wie in ein Meer. :

Ich kannte den Aufsatz von Hillebrand und las vor Jahren einige erbitterte Ausfälle gegen das Buch über Strauss. Für das Wort Bildungsphilister bin ich Ihnen dankbar; ich ahnte nicht, dass es von Ihnen komme. Ich nehme keinen Anstoss an die Kritik von Strauss, obwohl ich Pietät gegen den alten Herrn hege. Er war und blieb der Tübinger Stiftler.

Von den übrigen Werken habe ich bis jetzt nur *Die Morgenröthe* ordentlich und genau studirt. Ich glaube das Buch völlig zu verstehen, habe viele der Gedanken selbst gehabt, andere sind mir neu oder neugeformt mir aber nicht deshalb fremd.

Damit dieser Brief nicht allzu lang werde, nur ein einzelner Punkt. Ich freue mich über den Aphorismus über den Zufall der Ehen (S. 150.)⁶ Warum aber graben Sie nicht hier. Sie sprechen einmal mit einer gewissen Andacht von der Ehe, die durch die Voraussetzung eines Gefühlsideals die Gefühle idealisirt habe — hier aber derber, kräftiger. Warum nicht einmal darüber die volle Wahrheit sagen? Ich bin der Ansicht, dass die Ehe-Institution die ja als Bändigerin der Unthiere viel Nutzen gemacht haben kann, mehr Elend noch über die Menschen bringt als die Kirche gebracht hat. Kirche, Königsthum, Ehe, Eigenthum das sind mir 4 alte ehrwürdige Institutionen welche die Menschheit von Grund aus umbilden muss um aufathmen zu können. Und die Ehe allein unter diesen tödtet die Individualität, lähmt die Freiheit, ist ein verkörpertes Paradoxon. Das aber ist das Erschreckende, dass die Menschheit noch zu roh ist um sie abschütteln zu können. Die sogenannt freiesten Schriftsteller sprechen noch immer von der Ehe mit einer gläubigen Biedermannsmiene, die mich rasend macht. Und sie bekommen Recht, weil es unmöglich ist zu sagen, was man für den Menschentross an ihre Stelle setzen könne. Es ist nichts anderes zu thun, als langsam die Opinion umformen. Wie denken Sie darüber?

Sehr gerne möchte ich wissen, wie es mit Ihren Augen geht. Es hat mich gefreut zu sehen wie deutlich und klar Ihre Handschrift ist.

Aeusserlich geht Ihr Leben dort unten wohl ruhig hin? Das meine ist ein Kampfleben, das verzehrt. Ich bin in diesen Ländern jetzt noch ghasster als ich es vor 17 Jahren war; es ist an sich nicht angenehm, doch mir insofern erfreulich als es mir beweist, dass ich noch nicht erschlafft bin und in keinem Punkt meinen Frieden mit der alleinherrschenden Mittelmässigkeit gemacht habe.

Ihr aufmerksamer und dankbarer Leser

Georg Brandes.

614 *Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.*

Verehrter Herr,

Nizza den 27. März 1888.

ich wünschte sehr, Ihnen für einen so reichen und nachdenklichen Brief schon früher gedankt zu haben: aber es gab Schwierigkeiten mit meiner Gesundheit, so dass ich in allen guten Dingen arg verzögert bin. An meinen Augen, anbei gesagt, habe ich ein Dynamometer meines Gesamtbefindens: sie sind, nachdem es in der Hauptsache wieder vorwärts, aufwärts geht, dauerhafter geworden, als ich sie je geglaubt habe, — sie haben die Prophezeiungen der allerbesten deutschen Augenärzte zu Schanden gemacht. Wenn die Herren Gräfe et hoc genus omne Recht behalten hätten, so wäre ich schon lange blind. So bin ich — schlimm genug! — bei Nr. 3 der Brille angelangt, aber ich sehe noch. Ich spreche von dieser Misère, weil Sie die Theilnahme zeigten, mich danach zu fragen, und weil die Augen in den letzten Wochen besonders schwach und reizbar waren. —

Sie dauern mich in Ihrem dies Mal besonders winterlichen und düsteren Norden: wie hält man da eigentlich seine Seele aufrecht! Ich bewundere beinahe Jedermann, der unter einem bedeckten Himmel den Glauben an sich nicht verliert, gar nicht zu reden vom Glauben an die «Menschheit», an die «Ehe», an das «Eigenthum», an den «Staat»... In Petersburg wäre ich Nihilist: hier glaube ich, wie eine Pflanze glaubt, an die Sonne. Die Sonne Nizza's — das ist wirklich kein Vorurtheil. Wir haben sie gehabt, auf Unkosten vom ganzen Reste Europa's. Gott lässt sie mit dem ihm eigenen Cynismus über uns Nichtsthuer, «Philosophen» und Grecs schöner leuchten als über dem so viel würdigeren militärisch-heroischen «Vaterlande». —

Zuletzt haben auch Sie, mit dem Instinkte des Nordländers, das stärkste Stimulans gewählt, das es giebt, um das Leben im Norden auszuhalten, den Krieg, den aggressiven Affekt, den Wikinger -Streifzug. Ich errathe aus Ihren Schriften den geübten Soldaten; und nicht nur die «Mittelmässigkeit», noch mehr vielleicht die Art der selbständigeren und eigeneren Naturen des nordischen Geistes mag Sie beständig zum Kampfe herausfordern. Wie viel «Pfarrer», wie viel Theologie ist in all diesem Idealismus noch rückständig!... Dies wäre für mich schlimmer noch als bedeckter Himmel, sich über Dinge entrüsten zu müssen, die Einem nichts angehn! —

Ihr Erlebniss mit dem Leipziger Verleger Herrn Hermann Credner verstehe ich nur zu gut. Auch ich war vor zwei Jahren tief mit ihm engagirt, habe aber bei dem ersten Anzeichen seiner absurden Verleger-Selbstherrlichkeit einen solchen Schreck gehabt, dass ich brüsk mein Manuscript zurückforderte. Cr. ist voriges Jahr gerichtlich verurtheilt worden, weil er sich erlaubt hatte in einer Geschichte der neueren deutschen Politik hinter dem Rücken des Autors durch eine heimtückische Nach —

korrektur die ganze Tendenz des Werkes umzudrehen! — Er ist der Verleger des deutschen Reichsgerichts. —¹

So viel für dies Mal: es ist wenig genug. Ihre «deutsche Romantik» hat mich darüber nachdenken machen, wie diese ganze Bewegung eigentlich nur als Musik zum Ziel gekommen ist (Schumann, Mendelsohn, Weber, Wagner, Brahms); als Litteratur blieb sie ein grosses Versprechen. Die Franzosen waren glücklicher. — Ich fürchte, ich bin zu sehr Musiker um nicht Romantiker zu sein. Ohne Musik wäre mir das Leben ein Irrthum.

Es grüsst Sie, verehrter Herr, herzlich und dankbar

Ihr

Nietzsche.

615 *Georg Brandes à Friedrich Nietzsche.*

Verehrter Herr!

Kopenhagen 3 April 88.

Sie haben den Briefboten den Vermittler unhöflicher Ueberfälle genannt. Das ist als Regel sehr wahr, sollte auch *sapientia* sein, dass er Sie nicht belästige. Ich bin von Natur nicht zudringlich, so wenig, dass ich fast isolirt lebe, schreibe auch selbst ungern Briefe, schreibe überhaupt, wie alle Schriftsteller, ungern.

Gestern aber, wie ich Ihren Brief erhalten hatte und eins Ihrer Bücher vornahm, empfand ich plötzlich eine Art Aerger, dass kein Mensch hier in Skandinavien Sie kenne und entschloss mich schnell, Sie mit einem Schlag bekannt zu machen. Der kleine Zeitungsausschnitt wird Ihnen sagen, dass ich (der ich eben eine Reihe Vorlesungen über Russland geendigt habe) neue Vorlesungen über Ihre Schriften ankündige¹. Seit mehreren Jahren

habe ich alle meine Vorlesungen wiederholen müssen, weil die Universität die Zuhörer nicht fassen kann; dieses Mal wird es wohl nicht der Fall sein, weil Ihr Name so absolut neu ist, aber die, welche kommen und einen Eindruck Ihrer Werke erhalten werden, das sind die dümmsten nicht.

Da ich sehr gern wissen möchte, wie Sie aussehen, bitte ich Sie mir ein Bild von Ihnen zu schenken. Ich lege die letzte Photographie von mir bei. Noch möchte ich Sie bitten, mir nur ganz kurz und knapp zu schreiben *wann* und *wo* Sie geboren sind und in welchen Jahren Sie Ihre Schriften herausgegeben (lieber: verfasst) haben, denn sie sind nicht datirt. Wenn Sie irgend eine Zeitung haben, worin diese Aeusserlichkeiten stehen, so brauchen Sie nicht zu schreiben. Ich bin ein unregelmässiger Mensch und besitze weder Schriftsteller-Lexika noch andere solche, worin Ihr Name sich finden könne.

Die Jugendschriften — die unzeitgemässen — sind mir sehr nützlich gewesen. Wie Sie jung waren und enthusiastisch, auch offen und naiv! Vieles in den reifen Büchern verstehe ich noch nicht recht, Sie scheinen mir oft ganz intime, ganz persönliche Data umzudeuten oder zu generalisiren und geben dem Leser einen schönen Schrein ohne den Schlüssel. Aber das Meiste verstehe ich. Mit Entzücken las ich das Jugendwerk über Schopenhauer²; obwohl ich persönlich Schopenhauer wenig verdanke, war es mir aus der Seele gesprochen.

Ein Paar kleine pedantische Correcturen: *Fröhliche Wissenschaft* S. 116³. Die angeführten Worte sind nicht die letzten Chamforts, sie stehen bei ihm selbst: *Caractères et Anecdotes*: Gespräche zwischen M.D. und M.L. als Erklärung des Satzes: *Peu de personnes et peu de choses m'intéressent, mais rien ne m'intéresse moins que moi.* Der Schluss ist: *en vivant et en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze*⁴.

S. 118 sprechen Sie von der Höhe «in welche Shakespeare Cäsar stellt⁶.» Ich finde den Cäsar Shakespeares erbärmlich. Ein Majestätsverbrechen. Und diese Verherrlichung des armseligen Kerls, der nichts anderes konnte als ein Messer in einen grossen Mann stechen⁶.

Menschliches, Allzumenschl. II S. 59. Eine heilige Lüge: «Es ist die einzige heilige Lüge, die berühmt geworden ist⁷.» Nein, die letzten Worte Desdemonas sind vielleicht noch schöner und eben so berühmt, oft angeführt in Deutschland zur Zeit, wo Jacobi über Lessing schrieb⁸. Nicht wahr?

Diese Kleinigkeiten sollen Ihnen nur sagen, dass ich Sie aufmerksam lese. Ich hätte selbstverständlich ganz andere Sachen mit Ihnen zu besprechen, aber für Briefe taugt das nicht.

Wenn Sie Dänisch lesen, möchte Ich Ihnen eine kleine, schön ausgestattete, Arbeit über Holberg senden, die in 8 Tagen erscheinen wird⁹. Sagen Sie mir ob Sie unsere Sprache verstehen. Wenn Sie Schwedisch lesen, mache ich Sie auf das einzige Genie Schwedens, August Strindberg, aufmerksam. Wenn Sie über Frauen schreiben, sind Sie ihm sehr ähnlich.

Möchten Sie nur Gutes an Ihren Augen erleben!

Ihr ergebener

Georg Brandes.

616 Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.

Torino (Italia) ferma in
posta den 10. April 1888.

Aber, verehrter Herr, was ist das für eine Überraschung! — Wo haben Sie den Muth hergenommen, von einem *vir obscurissimus* öffentlich reden zu wollen!.. Denken Sie vielleicht, dass ich im lieben Vaterlande bekannt bin? Man behandelt mich

daselbst, als ob ich etwas Absonderliches und Absurdes wäre, etwas, das man einstweilen nicht nöthig hat, ernst zu nehmen. . . Offenbar wittern sie, dass auch ich sie nicht ernst nehme: und wie sollte ichs auch, heute, wo «deutscher Geist» ein *contradictio in adjecto* geworden ist! —

Für die Photographie bedanke ich mich auf das Verbindlichste. Leider giebt es nicht dergleichen auf meiner Seite: die letzten Bilder, die ich besass, hat meine Schwester, die in Südamerika verheirathet ist, mit dahin genommen.

Anbei folgt eine kleine Vita¹, die erste, die ich geschrieben habe. Was die Abfassungszeiten der einzelnen Bücher betrifft, so stehen sie auf dem Titel-Rückblatt von *Jenseits von Gut u. Böse*. Vielleicht haben Sie das Blatt nicht mehr.

Die Geburt der Tragödie wurde zwischen Sommer 1870 u. Winter 1871 abgefasst (beendet in Lugano, wo ich zusammen mit der Familie des Feldmarschall Moltke lebte).

«Die Unzeitgemässen Betrachtungen» zwischen 1882 und Sommer 1885² (— es sollten 13 werden: die Gesundheit sagte glücklicher Weise Nein!)

— Was Sie über *Schopenhauer als Erzieher* sagen, macht mir grosse Freude. Diese kleine Schrift dient mir als Erkennungszeichen; wem sie nichts Persönliches erzählt, der hat wahrscheinlich auch sonst nichts mit mir zu thun. Im Grunde steht das Schema darin, nach dem ich bisher gelebt habe; sie ist ein strenges Versprechen.

Menschliches, Allzumenschliches, sammt seinen zwei Fortsetzungen Sommer 1876—1879. Die *Morgenröthe* 1880. Die *Fröhliche Wissenschaft* Januar 1882. *Zarathustra* 1883—85 (jeder Theil in ungefähr 10 Tagen. Vollkommener Zustand eines «Inspirirten», Alles unterwegs, auf starken Märschen, concipirt: absolute Gewissheit, als ob jeder Satz Einem zugerufen wäre. Gleichzeitig

mit dem Gefühl grösste körperliche Elasticität u Fülle —)

Jenseits von Gut u Böse, Sommer 1885 im Oberengadin u. den folg. Winter in Nizza

Die *Genealogie*, zwischen den 10. u 30 Juli 1887 beschlossen, durchgeführt u. druckfertig an die Leipziger Druckerei geschickt.

Ich mache eben einen Versuch mit Turin, ich will hier bis zum 5. Juni bleiben, um dann ins Engadin zu gehen. Winterlich, hart, böse bis jetzt. Aber die Stadt superb ruhig, und meinen Instinkten schmeichelnd. Das schönste Pflaster der Welt.

Es grüsst Sie Ihr dankbarer ergebener
Nietzsche.

(Natürlich giebt es auch *Philologica* von mir. Das geht aber uns Beiden nichts mehr an.)

Ein Jammer, dass ich weder Dänisch, noch Schwedisch verstehe! —

617 *Georg Brandes à Friedrich Nietzsche.*

Verehrter Herr

Kopenhagen 29 April 88.

Das erste Mal, als ich über Ihre Werke redete¹, war der Saal nicht ganz voll, vielleicht ein anderthalb hundert Zuhörer, weil man gar nicht wusste, wer und was Sie seien. Als eine grosse Zeitung aber meinen ersten Vortrag referirt² und als ich selbst einen Artikel über Sie geschrieben hatte³, war das Interesse rege, und die folgenden Male ist der Saal zum Bersten voll gewesen. Wohl ungefähr 300 Zuhörer achten mit der grössten Aufmerksamkeit auf meine Auslegung Ihrer Arbeiten. Die Vorträge zu wiederholen, wie ich seit vielen Jahren pflege, habe ich jedoch nicht gewagt, weil das Thema so wenig populär ist. Ich hoffe Ihnen auf diese Weise einige gute Leser im Norden zu schaffen.

Ihre Werke stehen jetzt sehr schön gebunden in einem meiner Bücherbörte. Ich möchte gern Alles was Sie ausgeführt haben, besitzen.

Da Sie mir in Ihrem ersten Brief ein Musikwerk von Ihnen, einen *Hymnus an das Leben* anboten, schlug ich aus Bescheidenheit die Gabe aus, weil ich in der Musik nicht sehr kompetent bin. Jetzt glaube ich das Werk durch mein Interesse dafür verdient zu haben und würde Ihnen sehr verpflichtet sein, wenn Sie es mir zukommen lassen wollten.

Ich glaube den Eindruck meiner Zuhörer darin zusammenfassen zu können, dass Sie so empfunden haben, wie ein junger Maler mir es ausdrückte: Dies ist so interessant, weil es sich nicht von Büchern handelt, sondern von dem Leben. Wo etwas in Ihren Ideen misfällt, da ist es als «allzu sehr auf die Spitze gestellt.»

Es war nicht hübsch von Ihnen, mir kein Bild zu senden; ich schickte wahrlich das meine nur um Sie ein wenig zu verpflichten. Es ist eine so geringe Mühe, eine Minute einem Photographen zu sitzen, und man kennt jeden Menschen weit besser wenn man eine Idee von seinem Aeusseren hat.

Ihr ganz ergebener
Georg Brandes.

618 *Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.*

Verehrter Herr,

Turin, den 4. Mai 1888

was Sie mir erzählen, macht mir grosses Vergnügen und mehr noch, dass ich's gestehe — Überraschung. Seien Sie überzeugt davon, dass ich's Ihnen «nachtrage»: Sie wissen, alle Einsiedler sind «nachträgerisch»? . .

Inzwischen wird, wie ich hoffe, meine Photographie bei Ihnen angelangt sein. Es versteht sich von selbst, dass ich Schritte that, nicht gerade um mich zu photographiren (denn ich bin gegen Zufalls-Photographen äusserst misstrauisch), sondern um Jemanden, der eine Photographie von mir hat, dieselbe zu entfremden. Vielleicht ist mir's gelungen; denn noch weiss ich es nicht. Im andern Falle will ich meine erste Reise nach München (diesen Herbst wahrscheinlich) benutzen, um mich wieder zu versinnbildlichen.

Der «Hymnus auf das Leben» wird dieser Tage seine Reise nach Kopenhagen antreten. Wir Philosophen sind für nichts dankbarer, als wenn man uns mit den Künstlern verwechselt. Man versichert mich übrigens von Seiten der ersten Sachverständigen, dass der Hymnus durchaus aufführbar, singebare und in Hinsicht auf Wirkung sicher sei (— «rein im Satz»: dies Lob hat mir am meisten Freude gemacht) Der vortreffliche Hofkapellmeister Mottl von Carlsruhe (Sie wissen, der Dirigent der Bayreuther Festaufführungen) hat mir eine Aufführung in Aussicht gestellt. —

Aus Italien meldet man mir eben, dass die Gesichtspunkte meiner 2. Unzeitgemässen Betrachtung in einem Berichte über deutsche Geschichts-Litteratur sehr zu Ehren gebracht seien, den ein Wiener Gelehrte Dr. v. Zdekauer im Auftrage des Florenzer Archivio storico gemacht hat. Der Bericht läuft in dieselben aus¹. —

Diese Wochen in Turin (wo ich noch bis zum 5. Juni bleibe) sind mir besser gerathen als irgend welche Wochen seit Jahren, vor allem philosophischer. Ich habe fast jeden Tag ein, zwei Stunden jene Energie erreicht, um meine Gesamt-Conception von Oben nach Unten sehen zu können: wo die ungeheure Vielheit von Problemen, wie im Relief und klar in den Linien, unter mir ausgebreitet lag. Dazu gehört ein maximum von Kraft,

auf welches ich kaum mehr bei mir gehofft hatte. Es hängt Alles zusammen, es war schon seit Jahren Alles im rechten Gange, man baut seine Philosophie wie ein Biber, man ist nothwendig und weiss es nicht: aber das Alles muss man sehen, wie ich's jetzt gesehen habe, um es zu glauben. —

Ich bin so erleichtert, so gestärkt, so guter Laune, — ich hänge den ernstesten Dingen einen kleinen Schwanz von Posse an. Woran hängt das Alles: Sind es nicht die guten Nordwinde, denen ich das verdanke, diese Nordwinde, die nicht immer aus den Alpen kommen? — sie kommen mitunter auch aus Kopenhagen!

Es grüsst Sie, dankbar ergeben

Ihr

Nietzsche.

619 *Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.*

Verehrter Herr,

Turin, den 23. Mai 1888.

ich möchte Turin nicht verlassen, ohne Ihnen nochmals auszudrücken, wie vielen Antheil Sie an meinem ersten wohlgerathenen Frühling haben. Die Geschichte meiner Frühlinge, seit 15 Jahren zum Mindesten, war nämlich eine Schauergeschichte, eine Fatalität von *décadence* und Schwäche. Die Orte machten darin keinen Unterschied; es war als ob kein Recept, keine Diät, kein Clima den wesentlich depressiven Charakter dieser Zeit verändern könnten. Aber siehe da! Turin! Und die ersten guten Nachrichten, Ihre Nachrichten, verehrter Herr, aus denen mir bewiesen wird, dass ich lebe. . . Ich pflege nämlich mitunter zu vergessen, dass ich lebe. Ein Zufall, eine Frage erinnerte mich dieser Tage daran, dass in mir ein Hauptbegriff

Lebensgebet.

Gewiß, so liebt ein Freund den Freund,
 Wie ich dich liebe, räthselvolles Leben,
 Ob ich in dir gejauchzt, geweint,
 Ob du mir Leid, ob du mir Lust gegeben!
 Ich liebe dich mit deinem Glück und Harme,
 Und wenn du mich vernichten mußt,
 Entreiß' ich mich schmerzvoll deinem Arme
 Gleich wie ein Freund von Freundesbrust.

Mit ganzer Kraft umfaß' ich dich!
 Daß deine Flammen meinen Geist entzünden
 Und in der Gluth des Kampfes mich
 Die Räthsellösung deines Wesens finden;
 Jahrtausende zu leben um zu denken
 Schließ mich in deine Arme ein, —
 Hast du kein Glück mehr übrig mir zu schenken,
 — Wohlthun, — noch hast du deine Bein.



Le texte de Lou von Salomé qui inspira à Nietzsche
Hymnus an das Leben.



Friedrich Nietzsche.

des Lebens geradezu ausgelöscht ist, der Begriff «Zukunft». Kein Wunsch, kein Wölkchen Wunsch vor mir! Eine glatte Fläche! Warum sollte ein Tag aus meinem siebzigsten Lebensjahre nicht genau meinem Tage von heute gleichen? — Ist es, dass ich zu lange in der Nähe des Todes gelebt habe, um die Augen nicht mehr für die schönen Möglichkeiten aufzumachen? — Aber gewiss ist, dass ich jetzt mich darauf beschränke, von heute bis morgen zu denken, — dass ich heute festsetze, was morgen geschehen soll — und für keinen Tag weiter! Das mag unrationell, unpraktisch, auch vielleicht unchristlich sein — jener Bergprediger verbot gerade diese Sorge «um den andern Tag» — aber es scheint mir im höchsten Grade philosophisch. Ich bekam vor mir etwas Respekt mehr, als ich ihn sonst schon habe: — ich begriff, dass ich verlernt hatte, zu wünschen, ohne es auch nur gewollt zu haben. —

Diese Wochen habe ich dazu benutzt, «Werthe umzuwerthen» — Sie verstehen diesen Tropus? — Im Grunde ist der Goldmacher der verdienstlichste Art Mensch, die es giebt: ich meine der, welcher aus Geringem, Verachtetem etwas Werthvolles und sogar Gold macht. Dieser allein bereichert; die andern wechseln nur um. Meine Aufgabe ist ganz kurios dies Mal: ich habe mich gefragt, was bisher von der Menschheit am besten gehasst, gefürchtet, verachtet worden ist: — und daraus gerade habe ich mein «Gold» gemacht. . .

Dass man mir nur nicht Falschmünzerei vorwirft! Oder vielmehr: man wird es thun.

— Ist meine Photographie in Ihre Hände gelangt? meine Mutter hat mir den grossen Dienst erwiesen, in einem so ausserordentlichen Falle nicht undankbar erscheinen zu müssen. Hoffentlich hat auch der Leipziger Verleger E. W. Fritsch seine Schuldigkeit gethan und den *Hymnus* expediert. —¹

Ich bekenne zuletzt eine Neugierde. Da es mir versagt war, an der Thürspalte zu horchen, um etwas über mich zu lernen, würde ich gern auf eine andere Weise etwas horchen mögen. Drei Worte zur Charakteristik der Themata Ihrer einzelnen Vorlesungen — wie viel wollte ich aus drei Worten lernen!

Es grüsst Sie, verehrter Herr,
herzlich und ergeben

Ihr

Nietzsche

620 *Georg Brandes à Friedrich Nietzsche.*

Verehrter Herr.

Kopenhagen 23 Mai 88.

Für Brief und Bild und Musik habe ich bestens zu danken. Der Brief und die Musik waren unbedingt erfreulich, das Bild hätte besser sein können¹. Es ist ein Profilbild aus Naumburg, charakteristisch in der Form, aber mit zu wenig Ausdruck. Sie müssen anders aussehen; der, welcher *Zarathustra* geschrieben hat, muss viel mehr Geheimnisse in seinem Gesicht geschrieben haben.

Meine Vorträge über Fr. Nietzsche habe ich vor Pfingsten geschlossen. Es endigte, wie die Zeitungen sagen, mit einem Beifall «der die Form einer Ovation annahm». Die Ovation kommt Ihnen fast gänzlich zu. Ich erlaube mir Ihnen dieselbe hierdurch schriftlich mitzutheilen. Denn mein Verdienst war nur der, klar und in Zusammenhang, für nordische Zuhörer verständlich, das wiederzugeben, was bei Ihnen in ursprünglicher Form vorlag.

Ich versuchte auch Ihr Verhältniss zu verschiedenen Zeitgenossen zu bezeichnen, in die Werkstatt Ihrer Gedanken einzuführen, meine eigenen Lieblingsgedanken, wo sie mit den Ihrigen zusammentrafen, hervorzuheben, meine Abweichungen von

Ihnen zu bestimmen, und ein psychologisches Bild von dem Autor Nietzsche zu geben. So viel kann ich ohne Uebertreibung sagen: Ihr Name ist jetzt in allen intelligenten Kreisen Kopenhagens sehr populär, und in ganz Skandinavien wenigstens überall bekannt. Sie haben mir nicht zu danken; es ist mir ein Vergnügen gewesen, mich in Ihre Gedankenwelt zu vertiefen. Gedruckt zu werden verdienen meine Vorlesungen nicht, weil ich das rein Philosophische nicht als mein Fach ansehe und nicht gern etwas drucke, das einen Gegenstand behandelt, in welchem ich mich nicht hinreichend competent fühle.

Es freut mich sehr, dass Sie sich körperlich so gestärkt und geistig so wohl aufgelegt fühlten. Hier ist nach langem Winter der milde Frühling gekommen. Wir freuen uns über das erste Grün und über eine sehr schön eingerichtete nordische Ausstellung die wir in Kopenhagen haben. Auch alle hervorragende französische Künstler (Maler und Bildhauer) haben hier ausgestellt. Ich sehne mich jedoch fort, aber muss bleiben.

Doch dies kann Sie nicht interessiren. Ich vergass Ihnen zu sagen: Wenn Sie die isländischen Sagen nicht kennen, müssen Sie dieselben studiren. Sie werden Manches darin finden, dass Ihre Hypothesen und Theorien über die Moral einer Herren-Race bestärkt.

In einer kleinen Einzelheit haben Sie wohl nicht das Rechte getroffen. Gotisch hat mit gut und Gott gewiss Nichts zu thun². Es hängt mit giessen zusammen, der den Saat ausgiesst, bedeutet Hengst, Mann.

Dagegen meinen die hiesigen Philologen, dass Ihre Ausdeutung bonus — duonus treffend sei³.

Ich hoffe dass wir uns nicht in der Zukunft jemals ganz fremd werden.

Ich bin Ihr treuer Leser und Verehrer

Georg Brandes.

621 *Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.*

Was Sie für Augen haben! Der Nietzsche auf der Photographie ist in der That noch nicht der Verfasser des Zarathustra, — er ist ein paar Jahre zu jung dazu.

Für die Etymologie von Gote bin ich sehr dankbar: dieselbe ist einfach göttlich!

— Ich nehme an, dass Sie heute auch einen Brief von mir lesen?

Ihnen dankbar zugethan

N.

Turin d. 27. Mai 1888.

622 *Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.*

Verehrter Herr,

Sils-Maria d. 13 Sept. 1888.

Hiermit mache ich mir ein wahres Vergnügen — nämlich mich Ihnen wieder in's Gedächtniss zurück zu rufen: und zwar durch Übersendung einer kleinen boshaf ten, aber trotzdem sehr ernst gemeinten Schrift, die noch in den guten Tagen von Turin entstanden ist. Inzwischen nämlich gab es böse Tage in Überfluss: und einen solchen Niedergang von Gesundheit, Muth und «Willen zum Leben», Schopenhauerisch geredet, dass mir jene kleine Frühlings-Idylle kaum mehr glaublich erschien. Zum Glück besass ich noch ein Dokument daraus den *Fall Wagner. Ein Musikanten-Problem*¹. Böse Zungen wollen lesen «der Fall Wagner's» . . .

So sehr und mit so guten Gründen Sie sich auch gegen Musik vertheidigen mögen (— die zudringlichste aller Musen), so sehen Sie sich doch einmal dies Stück Musiker-Psychologie an. Sie sind, verehrter Herr Cosmopolitanus, viel zu europäisch ge-

sinnt, um nicht dabei hundert Mal mehr zu hören, als meine sogenannten Landsleute, die «musikalischen» Deutschen . . .

Zuletzt bin ich, in diesem Falle, Kenner in rebus et personis — und, glücklicher Weise, bis zu dem Grade Musiker von Instinkt, dass mir über die hier vorliegende letzte Werthfrage von der Musik aus das Problem zugänglich, löslich erscheint.

Im Grunde ist diese Schrift beinahe französisch geschrieben, — es möchte leichter sein, sie ins Französische zu übersetzen als ins Deutsche . . .

Würden Sie mir noch ein Paar russische oder französische Adressen geben können, in deren Fall es Vernunft hätte, die Schrift mitzuthemen?

Ein paar Monate später giebt es etwas Philosophisches zu erwarten: unter dem sehr wohl wollenden Titel «Müßig Gang eines Psychologen» sage ich aller Welt Artigkeiten und Unartigkeit — eingerechnet dieser geistreichen Nation, den Deutschen —²

Dies Alles sind aber in der Hauptsache nur Erholungen von der Hauptsache: letztere heisst Umwerthung aller Werthe — Europa wird nöthig haben, noch ein Sibirien zu erfinden, um den Urheber dieser Werth-Tentative dorthin zu senden.

Hoffentlich begrüsst Sie dieser heitere Brief in einer bei Ihnen gewohnten resoluten Verfassung —

Sich gern Ihrer erinnernd

Dr. Nietzsche.

Adresse bis Mitte November: *Torino* (Italia)
ferma in posta.

623 *Georg Brandes à Friedrich Nietzsche.*

Verehrter und lieber Herr.

Kopenhagen 6 Oct. 88.

Ihr Brief und Ihre werthe Sendung haben mich in einem wüthenden Arbeitsfieber getroffen. Deshalb die Verzögerung meiner Antwort.

Ihre Handschrift schon erweckte eine freudige Spannung in meinem Gemüth.

Es ist schlimm und traurig dass Sie einen schlechten Sommer gehabt haben. Ich glaubte thöricht, Sie seien schon endgültig aus allem körperlichen Leid hinaus.

Die Brochüre hab ich mit grösster Aufmerksamkeit und grossem Genuss gelesen. So unmusikalisch bin ich nicht, dass ich nicht an solchem meinen Spass habe. Ich bin nur nicht kompetent. Wenige Tage bevor ich das kl. Buch erhielt, habe ich eben einer sehr schönen Aufführung von *Carmen* beigewohnt. Welche herrliche Musik! Indessen mit Gefahr Sie zu erzürnen gestehe ich ein, dass Wagners *Tristan und Isolde* mir einen unerlöschlichen Eindruck gemacht haben. Ich hörte diese Oper in Berlin einmal in verzweifelt, ganz zerrissenem Seelenzustand, und ich fühlte mit jedem Ton. Ich weiss nicht, ob der Eindruck so tief war, weil ich so krank.

Kennen Sie die Wittve Bizets¹? Sie sollten ihr die Brochüre senden. Es würde Ihr Freude machen². Es ist die lieblichste, charmanteste Frau mit einem nervösen tic, der ihr sonderbar steht, aber ganz ächt, ganz wahr und feurig. Nur hat sie sich wieder verheirathet (mit einem sehr wackeren Mann, dem Advocaten Strauss in Paris). Ich glaube dass sie etwas deutsch versteht. Ich könnte Ihnen ihre Adresse schaffen wenn es Sie nicht degoûtirt, dass sie—so wenig wie die Jungfrau Marie, die Wittve Mozarts und Marie-Louise es lassen konnte, andere

Kinder in die Welt zu setzen als das, welches sie mit dem Gotte bekam³.

Das Kind Bizets ist von idealer Schönheit und Lieblichkeit. – Doch ich schwatze.

Ich habe ein Exemplar des Buchs an den grössten schwedischen Schriftsteller August Strindberg gegeben, den ich ganz für Sie gewonnen habe. Er ist ein wahres Genie, nur ein Bischen verrückt wie die meisten Genies (und Nicht-Genies). Das andere Exemplar werde ich noch mit Sorgfalt placiren.

Paris kenne ich jetzt wenig. Senden Sie aber ein Exemplar an die folgende Adresse. Madame la Princesse Anna Dmitrievna Ténischeff, Quai Anglais 20 Pétersbourg⁴. Diese Dame ist meine sehr nahe Freundin; sie kennt auch die musikalische Welt Petersburgs und wird Sie dort bekannt machen. Ich hatte ihr früher gebeten, Ihre Werke zu kaufen, aber Alles selbst *Menschliches*, *Allzumenschliches* war in Rusland verboten.

Auch wäre es klug an den Fürsten Urussow⁵ (der in Turgeniews Briefen vorkommt) ein Exemplar zu senden. Er interessirt sich sehr für alles Deutsche, ist fein begabt, ein geistiger Feinschmecker. Ich erinnere mich aber im Augenblick nicht seiner Adresse, kann sie jedoch erfahren.

Ich freue mich dass Sie trotz aller körperlichen Unannehmlichkeiten so rüstig und kühn arbeiten. Ich freue mich auf Alles, was Sie mir versprechen.

Es würde mir eine grosse Freude sein von Ihnen gelesen zu werden, aber leider verstehen Sie meine Sprache nicht.

Ich habe in diesem Sommer enorm geschaffen. Ich habe zwei grosse Bücher (von 24 und 28 Bogen) neu geschrieben «Eindrücke aus Polen» und «Eindrücke aus Rusland», ausserdem eins meiner ältesten Bücher «Aesthetische Studien» für eine neue Ausgabe ganz umgearbeitet, und die Correcturen von allen 3 Büchern

allein verbessert. Jetzt bin ich in einer Woche ungefähr mit dieser Arbeit fertig, dann halte ich eine Reihe neue Vorlesungen⁶, schreibe indessen andere französische Vorlesungen für Petersburg und Moskwa und fahre im Herzen des Winters nach Russland um dort aufzuleben⁷.

Das ist der Plan, den ich für meinen Winterfeldzug lege. Möchte er keine russische Campagne werden im schlimmen Sinn.

Bewahren Sie mir freundlichst Ihr Interesse.

Ich bin Ihr treu ergebener

Georg Brandes.

624 *Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.*

Werther und lieber Herr,

Turin, den 20 Okt. 1888.

wiederum kam ein angenehmer Wind von Norden mit Ihrem Briefe: zuletzt war es bisher der einzige Brief, der ein «gutes Gesicht», der überhaupt ein Gesicht zu meinem Attentat auf Wagner machte. *Denn* man schreibt mir nicht. Ich habe selbst bei Näheren und Nächsten einen heillosen Schrecken hervorgebracht. Da ist zum Beispiel mein alter Freund Baron Seydlitz in München unglücklicher Weise gerade Präsident des Münchner Wagner-Vereins; mein noch älterer Freund der Justizrath Krug in Köln Präsident des dortigen Wagner-Vereins; mein Schwager Dr. Bernhard Förster in Südamerika, der nicht unbekannte Antisemit, einer der eifrigsten Mitarbeiter der Bayreuther Blätter; – und meine verehrenswürdige Freundin Malvida von Meysenbug, die Verfasserin der *Memoiren einer Idealistin* verwechselt nach wie vor Wagner mit Michel Angelo...¹

Andererseits hat man mir zu verstehen gegeben, ich solle auf der Hut sein vor der «Wagnerianerin»²: die hätte in gewissen Fällen

keine Skrupel — Vielleicht wehrt man sich, von Beyreuth aus, auf reichsdeutsche und kaiserliche Manier, durch eine Interdiction meiner Schrift — als «der öffentlichen Sittlichkeit gefährlich»: Der Kaiser ist ja in diesem Falle Partei³. Man könnte selbst meinen Satz «wir kennen Alle den unaesthetischen Begriff des christlichen Junkers» als Majestäts-Beleidigung verstehn⁴ — —

Ihre Intervention zu Ehren der Wittwe Bizet's hat mir grosses Vergnügen gemacht. Bitte, geben Sie mir ihre Adresse; insgleichen die des Fürsten Urussow. Ein Exemplar ist an Ihre Freundin die Fürstin Dmitrievna Ténicheff abgesandt.⁵ — Bei meiner nächsten Veröffentlichung, die nicht gar zu lange mehr auf sich warten lassen wird (— der Titel ist jetzt: *Götzen-Dämmerung*. Oder: wie man mit dem Hammer philosophirt) möchte ich sehr gern auch an den von Ihnen mit so ehrenden Worten mir vorgestellten Schweden ein Exemplar senden. Nur weiss ich seinen Wohnort nicht. — Diese Schrift ist meine Philosophie in nuce — radikal bis zum Verbrechen. . .

— Über die Wirkung des *Tristan* hätte auch ich Wunder zu berichten. Eine tüchtige Dosis Seelen-Qual scheint mir ein ausgezeichnetes Tonicum vor einer Wagnerischen Mahlzeit. Der Reichsgerichtsrath Dr. Wiener in Leipzig gab mir zu verstehn, auch eine Karlsbader Kur diene dazu. . .

— Ah was Sie arbeitsam sind! Und ich Idiot, der ich nicht einmal dänisch verstehe! — Dass man gerade «in Russland wieder aufleben» kann, glaube ich Ihnen vollkommen; ich rechne irgend ein russisches Buch, vor allem Dostoiewsky (französich übersetzt, um des Himmels Willen nicht deutsch!!) zu meinem grössten Erleichterungen.

Von Herzen und mit einem Recht, dankbar zu sein

Ihr

Nietzsche.

625 Georg Brandes à Friedrich Nietzsche

Verehrter Herr!

Kopenhagen 16/11 88.

Vergeblich habe ich auf Antwort aus Paris gewartet um die Adresse von Madame Bizet zu erfahren. Dagegen habe ich jetzt die Adresse des Fürsten Urussow. Er wohnt in Petersburg Sergiewskaia 79.

Meine drei Bücher sind jetzt erschienen. Meine Vorlesungen habe ich hier angefangen.

Merkwürdig ist es wie ein Wort in Ihrem Briefe und in Ihrem Buche über Dostojewski¹ mit meinen Eindrücken über ihn zusammenfällt. Ich habe Sie auch in meinem Werk über Rusland genannt, wo ich Dostojewski behandle². Er ist ein grosser Poet, aber ein abscheulicher Kerl, ganz christlich in seinem Gefühlsleben und zugleich ganz sadique. All seine Moral ist was Sie Sklavenmoral getauft haben.

Der tolle Schwede heisst August Strindberg; er wohnt hier. Seine Adresse ist Holte bei Kopenhagen. Er liebt Sie besonders weil er meint seinen Frauenhass bei Ihnen zu finden³. Deshalb sind Sie ihm «modern» (Ironie des Schicksals). Als er in den Zeitungen die Referate über meine Frühlingsvorlesungen las, sagte er: es ist erstaunlich mit diesem Nietzsche, vieles bei ihm ist als ob ich es geschrieben hätte. In französ. Sprache ist sein Drama *Père* mit einem Vorwort von Zola erschienen⁴.

Ich bin traurig so oft ich an Deutschland denke. Welche Entwicklung die jetzige dort! Wie traurig zu denken, dass man allem Anscheine nach in seiner Lebenszeit nie geschichtlich das geringste Gute erleben werde.

Wie Schade, dass Sie, ein so gelehrter Philologe nicht Dänisch verstehen. Ich verhindere nach Vermögen dass meine zwei Bücher über Polen und Rusland übersetzt werden, damit man

mir nicht ausweise, oder wenigstens das Recht zu reden dort verweigere, wenn ich wieder dahin reisen will.

Hoffend dass diese Zeilen Sie noch in Turin finden oder Ihnen doch nachgeschickt werden bin ich

Ihr ganz ergebener
Georg Brandes.

626 Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.

Verehrter Herr,

Torino, via Carlo Alberto 6, III
den 20. Nov. 1888.

Vergebung, dass ich auf der Stelle antworte. Es giebt jetzt in meinem Leben *curiosa* von Sinn im Zufall, die nicht ihres Gleichen haben. Vorgestern erst; jetzt wieder. — Ah, wenn Sie wüssten, was ich eben geschrieben hatte, als Ihr Brief mir seinen Besuch machte. . .

Ich habe jetzt mit einem Cynismus, der welthistorisch werden wird, mich selbst erzählt: das Buch heisst *Ecce homo* und ist ein Attentat ohne die geringste Rücksicht auf den Gekreuzigten: es endet in Donnern u. Wetterschlägen gegen Alles, was christlich oder christlich-infekt ist, bei denen Einem Sehn und Hören vergeht. Ich bin zuletzt der erste Psychologe des Christenthums und kann, als alter Artillerist, der ich bin, schweres Geschütz vorfahren, von dem kein Gegner des Christenthums auch nur die Existenz vermuthet hat¹. — Das Ganze ist das Vorspiel der *Umwertung aller Werthe*, das Werk, das fertig vor mir liegt: ich schwöre Ihnen zu, dass wir in zwei Jahren die ganze Erde in Convulsionen haben werden. Ich bin ein Verhängniss. —

— Errathen Sie, wer in *Ecce homo* am schlimmsten wegkommt? Als die zweideutigste Art Mensch, als die im Verhältniss zum Christenthum fluchwürdigste Rasse der Geschichte²? Die Herren

Deutschen! — Ich habe ihnen furchtbare Dinge gesagt... Die Deutschen haben es zum Beispiel auf dem Gewissen, die letzte grosse Zeit der Geschichte, die Renaissance, um ihren Sinn gebracht zu haben — in einem Augenblick, wo die christlichen Werthe, die *décadence*-Werthe, unterlagen, wo sie in den Instinkten der höchsten Geistlichkeit selbst überwunden durch die Gegeninstinkte waren, die Lebens-Instinkte!... Die Kirche angreifen — das hiess ja das Christenthum wiederherstellen —

— Auch dürfen Sie darüber nicht böse sein, dass Sie selber an einer entscheidenden Stelle des Buchs auftreten — (ich schrieb sie eben) — in diesem Zusammenhange, dass ich das Verhalten meiner deutschen Freunde gegen mich stigmatisire, das absolute In-Stich-gelassen-sein mit Ehre wie mit Philosophie. — Sie kommen, eingehüllt in eine artige Wolke von Glorie, auf einmal zum Vorschein...³

Ihren Worten über Dostoiewsky glaube ich unbedingt; ich schätze ihn andererseits als das werthvollste psycholog. Material, das ich kenne, — ich bin ihm auf eine merkwürdige Weise dankbar, wie sehr er auch immer meinen untersten Instinkten zuwidergeht. Ungefähr mein Verhältniss zu Pascal, den ich beinahe liebe, weil er mich unendlich belehrt hat: der einzige logische Christ...

— Vorgestern las ich, entzückt und wie bei mir zu Hause, *les Mariés* von Herrn August Strindberg⁴. Meine aufrichtigste Bewunderung, der nichts Eintrag thut, als das Gefühl, mich dabei ein wenig mitzubewundern... Turin bleibt meine Residenz —

Ihr Nietzsche, jetzt Unthier...

Wohin darf ich Ihnen die *Götzen-Dämmerung*. Oder: wie man mit dem Hammer philosophirt' senden? Im Fall, dass Sie noch 14 Tage in Kopenhagen sind, ist keine Antwort nöthig. —

Cesare Borgia als Papst — das wäre der Sinn der Renaissance, ihr eigentliches Symbol. . . ⁵

627 *Georg Brandes à Friedrich Nietzsche.*

Verehrter Herr!

Kopenhagen 23 Nov. 88.

Ihr Brief traf mich heute in vollem Arbeitsfeuer, ich halte hier Vorlesung über Goethe repetire jeden Vortrag zwei mal und doch stehen die Leute drei Viertel Stunde vorher auf dem Platze vor der Universität aufgestellt um sich einen Stehplatz zu erobern. Es amüsirt mich vor so Vielen den Grössten unter den Grossen zu studiren. Ich muss hier bleiben bis Ende des Jahrs.

Dann kommt aber noch der leidige Umstand dazu, dass — wie ich benachrichtigt worden — eins meiner alten Bücher, kürzlich Russisch übersetzt, dazu verurtheilt ist, als «irreligiös», in Russland öffentlich verbrannt zu werden¹.

Wegen meiner zwei letzten Werke über Polen und Russland musste ich schon fürchten ausgewiesen zu werden; jetzt muss ich versuchen, jegliche Protection in Bewegung zu setzen um die Erlaubnis, in Russland zu reden, in diesem Winter zu erhalten. Dazu kommt, dass jetzt fast alle Briefe an mich und von mir konfiskirt werden. Man ist nach dem Unglück in Borki² sehr ängstlich. Es war ebenso, kurz nach den berühmten Attentaten. Alle Briefe werden aufgeschnappt.

Mit lebhafter Freude seh' ich dass Sie so Vieles wieder hinter sich haben. Glauben Sie mir, ich mache Propaganda für Sie, wo ich nur kann. Noch in der vorigen Woche forderte ich ernstlich Henrik Ibsen auf, Ihre Werke zu studiren. Auch mit ihm haben Sie etwas Verwandtes, wenn auch sehr entfernt Verwandtes³. Gross und stark und unliebenswürdig aber doch liebenswerth ist der Sonderling⁴. Es wird Strindberg freuen, dass Sie ihn schätzen.

Ich kenne nicht die französische Uebersetzung, die Sie nennen. Aber man sagt hier dass all die besten Partien in *Giftas (Mariés)* weggelassen sind, besonders die witzige Polemik gegen Ibsen⁵. Lesen Sie aber sein Drama *Père*; es ist ein sehr grosser Zug darin. Er würde es Ihnen gewiss gerne schicken⁶. Aber ich sehe ihn so selten, er ist menschenscheu wegen einer unendlich unglücklichen Ehe. Denken Sie sich er verabscheut seine Frau seelisch, und kann sie physisch nicht entbehren. Er ist ein monogamer Misogyn.(!)

Es ist mir merkwürdig, dass der polemische Zug in Ihnen noch so stark ist. In meiner frühen Jugend war ich leidenschaftlich polemisch; jetzt kann ich nur darstellen; bekämpfe nur durch Schweigen. Das Christenthum anzugreifen läge mir so fern als gegen die Wehrwölfe, ich meine gegen den Glauben an Wehrwölfe, eine Brochüre zu schreiben.

Aber ich sehe, wir verstehen uns. Auch ich liebe Pascal. Aber ich war schon jung für die Jesuiten gegen Pascal (in den *Provinciales*). Die Weltklugen, sie hatten ja Recht; er hat sie nicht verstanden; sie aber haben ihn verstanden und — welches Meisterstück von Frechheit und Klugheit! — sie haben seine *Provinciales* mit Noten selbst herausgegeben. Die beste Ausgabe ist die der Jesuiten⁷.

Luther gegen den Pabst das ist dieselbe Collision. Victor Hugo hat in der Vorrede zu den *Feuilles d'Automne* dies feine Wort: On convoque la diète de Worms mais on peint la chapelle Sixtine. Il y a Luther, mais il y a Michel Ange... et remarquons en passant que Luther est dans les vieilleries qui croulent autour de nous et que Michel-Ange n'y est pas. — —⁸

Sehen Sie sich das Gesicht von Dostojewski an: halbwegs ein russisches Bauerngesicht, halbwegs eine Verbrecherphysiognomie, flache Nase, kleine durchbohrende Augen unter Lidern, die vor

Nervosität zittern, diese Stirn gross und durchgeformt, den ausdrucksvollen Mund, der von Qualen ohne Zahl, von abgrundtiefem Wehmuth von ungesunden Gelüsten spricht, von unendlichem Mitleid, leidenschaftlichem Neid! Ein epileptisches Genie, dessen Aeusseres schon spricht von dem Strom der Milde, der sein Gemüth erfüllte, von der Welle eines fast wahnsinnigen Scharfsinns, die ihm zum Kopfe stieg, endlich von dem Ehrgeiz, der Grösse der Bestrebung und von der Missgunst, welche Kleinheit der Seele erschafft.

Seine Helden sind nicht nur Arme und Bedauernswerthe, sondern einfältige Feinfühlende, edle Dirnen, häufig Hallucirte, begabte Epileptiker, begeisterte Sucher des Martyriums, eben die Typen, die wir bei den Aposteln und Discipeln des ersten christlichen Zeitalters vermuthen müssen.⁹

Gewiss steht keine andere Seele der Renaissance ferner.

Ich bin darauf gespannt wie an mich in Ihrem Buche gedacht sein kann.

Ich bin in treuer Ergebenheit

Ihr

Georg Brandes.

628 *Friedrich Nietzsche à Georg Brandes.*

[Torino 4-1-1889]¹

Dem Freunde Georg

Nachdem Du mich entdeckt hast, war es kein Kunststück mich zu finden: die Schwierigkeit ist jetzt die, mich zu verlieren. . .

Der Gekreuzigte.²

Dem Freunde Georg
 Nachdem du mich entdeckt hast, war es kein Kunst-
 stück mehr zu finden: die Schwierigkeit ist jetzt die, mich
 zu verlieren ...
 Dein Gekränkter.

T. Georg Brandes
 Kopenhagen
 C. DRINKER
 68-1

La dernière lettre de Friedrich Nietzsche à
 Georg Brandes, lettre n° 628.

RAINER MARIA RILKE, CLARA RILKE
ET
RUTH RILKE A GEORG BRANDES
1902—1917

629 Rainer Maria Rilke à Georg Brandes.

Westerwede bei Worpswede
(über Bremen)
am 6. Februar 1902.

Verehrter Georg Brandes,

in der Einsamkeit eines Moordorfes, weit von Zeit und Zeitungen, kommt erst heute auf Umwegen die Nachricht von Ihrem sechzigsten Geburtstage zu mir. Ich hätte Ihnen ebensogut zu einem jeden Tage dieser letzten Jahre die Wünsche meiner herzlichen und ehrfurchtsvollen Verehrung senden können; denn bei Ihnen ist jeder Tag der Geburtstag eines guten und tiefen Gedankens, an dem man freudig theilnehmen möchte.

Wenn ich mich dennoch diesem äusseren Anlass anschliesse, so geschieht es, weil solche Anlässe einem Gruss, wie der, den ich Ihnen biete, gestatten, in der grossen Menge von tausend Grüssen schlichter an Sie heranzutreten, nicht so anspruchsvoll allein wie es sonst wohl geschähe. . .

Bei einer Berliner Matinée (vor drei oder vier Jahren) habe ich mal eine Stunde lang mit Max Halbe und Doctor Bernstein eine Loge mit Ihnen getheilt: Sie können sich dessen nicht erinnern, aber ich habe oft mit Freude jener schönen Fügung gedacht.

Dann: Axel Juncker, einer meiner Verleger, hat Ihnen (ich erfuhr es erst nachträglich) eines meiner jüngsten Bücher geschickt — ein kleines Novellenbuch *Die Letzten*¹ —; das war kürzlich.

Dieses sind die äusseren Berührungspunkte, an die ich lose anknüpfe, — nur nebenbei, um die dritte äussere Berührung, die ich mit dem Drama *Das tägliche Leben*² jetzt versuche, nicht ganz unvermittelt erscheinen zu lassen.

Ich versage es mir, in diesem Briefe von den inneren Berührungspunkten zu reden, die mich an Sie und Ihr Werk knüpfen —

weil dieser Brief sonst einen Umfang bekäme, den ich nicht rechtfertigen könnte und der mich Ihnen vor allem als einen bedrohlichen Briefschreiber schildern würde, der ich gar nicht bin.

Wenn Sie eine Stunde finden, in der Sie meines kleines Drama lesen wollen, dann wird durch manches Wort, das es enthält, wenigstens ein Theil jenes Briefes überflüssig. . . .

Aber auch, wenn Sie nicht dazu kommen, das Buch zu lesen, was sehr wahrscheinlich ist, — hat es als Gabe in diesem Fall seinen Zweck erfüllt: Sein Eintritt bei Ihnen allein, sagt Ihnen ein kurzes Wort von der tiefen und treuen

Verehrung

Ihres:

Rainer Maria Rilke.

630 *Rainer Maria Rilke à Georg Brandes.*

Villa des Brillants
Meudon-Val-Fleury
(Seine-et-Oise)
17. Januar 1906

Verehrter Georg Brandes,

ich weiss dass im Schreibtisch meiner Frau in Worpsswede mehrere Briefe liegen, die nicht fertig geworden sind¹, an Sie gerichtet aus der guten und lebendigen Erinnerung heraus, welche die Kopenhagener Tage uns bedeuten. Aus alledem wird gewiss eines Tages ein Brief werden, der Ihnen Herzliches berichten kommt. Vorläufig mache ich mich zum Vermittler jener Grösse meiner Frau, die ich kürzlich in Worpsswede besucht habe, wo sie mit unserer kleinen Tochter wohnt und arbeitet, sehn-süchtig oft an Kopenhagen denkend das uns nun einmal am Herzen liegt.

Wenn ich auch nicht auf angefangene Briefe mich stützen kann, so giebt es doch eine ganze Menge angefangener Gedanken,

die ich Ihnen im Laufe all dieser Zeit bei den verschiedensten Anlässen zgedacht habe; mit Wünschen zu diesem begonnenen Jahr wollt' ich Sie nicht belästigen, aber Sie werden mir glauben, dass Wünsche da sind und den Weg, den dieser Brief gehen wird, gut kennen.

Statt in diesem Jahre mit dem und jenem zu Ihnen gekommen zu sein, komm ich nun mit einem kleinen Buch, *) das mir selbst sehr nahe steht, und das, die tiefste Arbeit mehrerer ernster Jahre, Ihnen mehr Nachrichten von mir bringen kann als sehr zahlreiche Briefe es vermöchten und, wie ich hoffe, Nachrichten, die Sie als gute empfinden.

Nehmen Sie sie mit meiner ganzen herzlichsten Verehrung gütig auf.

Ich bin seit Herbst hier in Meudon. Damals rief Rodin's Freundschaft und Gastfreundschaft mich zu sich, und aus diesem Besuch ist ein ständiges Verhältnis geworden, da ich mich entschlossen habe, dem mir so lieben Meister bei seiner Correspondenz und allen den Dingen, die ihn von seiner Arbeit entfernen, ein wenig behülflich zu sein. Damit hab ich mir das grosse Gut seiner täglichen Nähe und zugleich die Arbeitsruhe des kleinen Häuschens gewonnen, das von seinem Garten aus weit über das Thal der Seine hin die schöne Brücke von Sèvres und die Hänge von Saint-Cloud in der silbergrauen Luft der Fernen sieht.

Darf ich Sie, verehrter Georg Brandes, bitten, Ihrer Gemahlin von meinem ergebenen Gedenken zu sagen und mich bei Fräulein Edith in geneigte Erinnerung zu bringen?

Von Ihnen selbst nicht vergessen zu sein, hofft und wünscht herzlich

Ihr dankbar ergebener:
Rainer Maria Rilke.

*) *Das Stundenbuch*², folgt nächster Tage.

631 Clara Rilke à Georg Brandes.Worpswede bei Bremen
d. 8. Febr. 1906

Mein verehrter und

lieber Herr Doctor Georg Brandes,

dass ich einen so freundlichen Gruss durch Rainer Maria Rilke von Ihnen erhielt ermuntert mich zu meinem Brief. Ich sehe aus Ihrem gütigen Gedenken, dass ich Ihnen schreiben darf, als hätte ich gestern Ihren lieben Brief bekommen und nicht vor einem Jahr. Und was ist denn auch ein Jahr, das vorüber ist — für unser Gefühl können vielleicht alle Vergangenheiten gleich nahe sein.

Mir ist Kopenhagen so nah und Ihre Oestergade und Sie selbst, lieber Herr Doctor — — und der Duft Ihrer kleinen festen morgendlichen Kopenhagener Veilchen.

Und dann brauche ich nur einen der grünen Bände¹ (Verl. Langen) herauszunehmen, die hier gleich neben mir, meiner Hand erreichbar stehen — und alles steigt auf, das Grau der alten Häuser und das Grünspahngrün der Dächer und die hohen weissumrahmten Schloss-fenster, die auf den stillen Platz blicken und alle eine andere Stimmung haben — die welche nach Morgen — und die nach Abend gewendet sind — und die, welche dazwischen liegen.

Und vor allem die Menschen steigen auf, die geheimnisvoll schönen jungen Mädchen und Männer, die alle dem Leben so leidenschaftlich hingegeben sind. Sie sagen, Ihre Bücher sind uns verschlossen, weil wir nur Übersetzungen kennen — und doch steigt selbst aus diesen, die Sie nicht schätzen Porträt um Porträt so meisterlich herauf. Denkmäler von Frauen und Männern und Mädchen und wieder Männern, — in ihren wie zu Symbolen zusammengefassten Schicksalen. —

Sie haben eine ganze Gallerie von Porträts geschaffen, durch die schauend und sinnend hindurchzugehen ein Glück ist. Un-

heimliche Staatsmänner, seltsame Dichter sind da — und Schicksale von Frauen, denen Sie nachgehen konnten in alle geheimnisvollen Zusammenhänge — und das feine vornehme Porträt von dem ruhigen und überlegenen Feldmarschall, dessen schlanke und stille Gestalt im ruhigen Rahmen dunkelt². Aber was ich Ihnen sagen kann haben Ihnen andere besser gesagt und wissen Sie vor allem selbst am besten.

Was ich vielleicht sagen kann und möchte ist nur, dass Ihr Werk froh macht und sehr reich und dass ich dankbar bin, es zu besitzen und in mancher guten Stunde darin leben zu können. —

Heute möchte ich Ihnen einen Dank geben in Gestalt eines kleinen Buches, das ich mich freue, Ihnen geben zu dürfen — ein Buch Rainer Maria Rilkes, das mir sehr wert und mir am teuersten von seinen Büchern ist. Und gerade darum wünschte ich mir, es Ihnen zu überreichen — und brächte es am liebsten selbst in Ihre stille schöne Studierstube herein und in Ihre Hände, die so gut zu empfangen wissen. —³

Ja, daraus wird nun zunächst nichts — wir leben jeder, wo es am besten geht und versuchen nach Sören Kierkegaards Rat, nicht zu sorgen für den folgenden Morgen — sondern genug zu haben an eines jeden Tages eigener Plage. —⁴

Ich halte mich noch an die Heimat, obgleich sie sehr vorsichtig ist mit ihrer Güte, nicht allzu verschwenderisch — aber so sind wohl alle Heimaten — und ich bin noch jung und möchte gern still und ungesehen arbeiten —

Wenn ich nun aber einmal wieder nach Copenhagen komme gehe ich ganz gewiss mit Ihnen in Gesellschaft, wenn Sie wieder so liebenswürdig sind, mich einzuladen — wie damals, wo wir zu ungeschickt waren. — Mit herzlichen Grüßen und in grosser Verehrung

bin ich Ihre

Clara Rilke.

632 Rainer Maria Rilke à Georg Brandes.

Villa des Brillants
Meudon-Val-Fleury
(Seine-et-Oise)
8. Februar 1906.

Verehrter Georg Brandes,

Rodin hat sich sehr über die lieben Zeilen gefreut und bittet mich, Ihnen auf das Herzlichste zu danken; was mir nicht schwer fällt, da ich ja allen Anlass und alle Stimmung habe, dasselbe auch im eigenen Namen zu thun. Ihr Brief war so lebhaft und angenehm wie eine Begegnung mit Ihnen in der Østergade; was müsste es, dacht ich ihn lesend, für eine Freude sein, Ihnen solche Briefe schreiben zu helfen¹!

Aber freilich von nahe besehen ist der grösste Theil dessen was Correspondenz heisst ein nichtswürdiges Ding, das Zeit und Kraft gefrässig in sich aufnimmt und alle die, deren Arbeit uns so unendlich wichtig und nothwendig ist, am meisten belagert und abhält. Ich sehe es an Rodin, dem ich ja nur in beschränktem Maasse behülflich sein kann, und ich kann mir denken wie sehr Sie unter derselben Plage zu leiden haben.

Merkwürdig ist, wie oft wir in der letzten Zeit über die «Undankbarkeit» gesprochen haben, in der Rodin nicht weniger zahlreiche und (ach!) so überraschende Erfahrungen gesammelt hat. Er erklärt sie aus der Neigung zu Kontrasten, die überall, in der Natur wie in der Kunst, so wesentlich wirksam ist und findet einen gewissen Ausgleich in der Vermuthung, dass es ein Gesetz gäbe, ein Gegensatz-Gesetz, dessen eine Erscheinung eben diese so unfehlbar eintreffende Undankbarkeit ist. Wir haben auch herausgefunden, dass nur die, die viel, Güte und Zutrauen und ganz persönliche Hülfe, empfangen haben, imstande sind, undankbar zu sein; nur sie haben die Mittel dazu, und sie haben sie in solcher Menge, dass es fast entschuldbar ist wenn sie sie eines Tages völlig arglos und unmittelbar gebrauchen.

Übrigens, aufrichtig verehrter Doctor Brandes, ist es doch vielleicht mit den Undankbaren wie mit den Unglücklichen: sie sind lauter und auffälliger als ihr Gegenteil.

Ich bin sicher dass ich, (der ich sonst allen Zusammenschlüssen so vorsichtig aus dem Wege gehe) in einen sehr grossen Verein eintrete, wenn mich Ihnen gegenüber auf das Betonteste in das Gegenteil einreihe. Mit sehr vielem Grund dazu.

Die neuen Übersetzungen geben doch ein Bewusstsein von Ihrem Werke und überdies breche ich mir oft mit ehrlicher Mühe ein paar Seiten gutes Dänisch zurecht. Ich war sogar fast ein Jahr lang Abonnent des *Politiken* um Ihrer «Montage» willen; aber das war leider zu spät; ich fand nur ganz selten Ihre Stimme.²

Erscheinen die regelmässigen «Montage» jetzt anderswo³? In diesem Falle würde ich mein Dänisch in einer anderen Zeitung auf das fleissigste fortsetzen.

Ihr dankbar ergebener
Rainer Maria Rilke.

(P.S.: Ich wäre dankbar, wenn Sie mich bei Fräulein Edith in Erinnerung bringen würden, durch Vermittelung meiner Ergebenheit.)

633 Rainer Maria Rilke à Georg Brandes.

Paris, 77, Rue de Varenne
am 22. Okt. 1909.¹

Sehr verehrter Dr. Georg Brandes,

ich habe nie versucht, Sie zu vergessen; es ist keine Aussicht, dass es mir gelingen würde. So ist es auch nicht auf Vergesslichkeit zurückzuführen, dass ich Ihnen die Bücher noch nicht sandte, die ich Ihnen bei unserer letzten Begegnung, hier, rue de Varenne, versprach.

Ich hatte mir halb und halb überlegt, dass es Ihnen sicher mehr Freude macht, ein paar Bücher weniger zugeschickt und zugemuthet zu bekommen, als zu konstatieren, dass ich die Pedanterie habe, auf meinem Versprechen zu bestehen.

Eben aber kam Rodin zu mir, mit Gruessen von Ihnen². Das hat mich aufrichtig gefreut, und da Sie wirklich Lust und Güte haben, sich meiner zu entsinnen, so will ich nicht länger den Vergesslichen spielen und schicke Ihnen gleichzeitig meine jüngsten Bände.

(Zwei sich ergänzende Bücher Gedichte, die Übertragung der Browning-Sonette und das kleine Buch *Requiem*, das zuletzt erschienen ist³.)

Sie werden es mir bestreiten, aber ich denke oft mit einer Art Sehnsucht an dieses wunderliche Kopenhagen, das mir so bedeutsam eindrucksvoll war, nicht zuletzt durch die paar Abendstunden bei Ihnen und die gemeinsamen Morgenwege durch Østergade, deren auch meine Frau sich noch neulich lebhaft und herzlich entsann.

Falls ich bei Ihrer Frau Tochter nicht ganz vergessen bin inzwischen, halte ich darauf, ihr, wenn Sie ihr schreiben oder sie wiedersehen, sehr empfohlen zu sein.

Nehmen Sie, verehrter Dr. Brandes, meine aufrichtigsten Gruesse und die erneute Versicherung einer schon alten, recht wurzelständigen Ergebenheit.

Ihr

R. M. Rilke.

634 Rainer Maria Rilke à Georg Brandes.

Paris, 77, Rue de Varenne
am 28. Nov. 1909. Sonntag.¹

Mein verehrtester Dr. Brandes,

Seit ich Ihren Brief habe, muss ich immer wieder überlegen, wie ich etwas zur inneren Verkürzung Ihrer Hospital-Tage beitragen könnte². Heute endlich fällt mir etwas ein; es ist leider wieder auch nur ein Buch und ein trauriges obendrein, aber es ist von so vorzüglichem Gewerbe dass es doch irgendwie froh machen kann.

Ich lese sehr wenig, und so weiss ich nicht, ob der Eindruck, den ich von Gide's *Porte Etroite*³ empfang, sehr von meiner Verfassung, von der zufällig rechtzeitigen Ausnahme des Lesens, endlich von einer gewissen Wesensverwandtschaft (um deretwillen ein naher Bekannter mir das Buch ins Haus trug) abhängig ist. Aber ich müsste mich sehr irren, wenn das Buch mit seiner intimen Präzision, Ihnen nicht noch mehr Freude machen wird, als es mir bereitet hat, da Ihr Lesenkönnen Ihnen ohne Zweifel Feinheiten aufdecken wird, die meinem Buchstabieren entgangen sind. Gide's Mittel, die ich hier zum ersten Mal bewundern durfte, sind der Welt, die er setzt, merkwürdig mächtig; sie erfüllen — scheint mir — seine Absichten ohne Rest, und daraus ergibt sich eine feinverzweigte Sicherheit, die das Buch gelassen und gleichsam vegetativ bis in seine inkommensurabeln Ränder ernährt. Auch muss man sich nur vorstellen, wie einseitig etwa Rodenbach diesen Konflikt ausgebildet haben würde, um dem grösseren Künstler entzückt zuzusehen, der hinter der Verirrung, der Pathologie, dem Verhängnis des Einzelfalls immer wieder der Liebe ganz grosse Aufgabe erkennen lässt, die wir alle nicht leisten konnten.

Ich gehe soweit zu vermuthen, dass dieses Buch irgendwie aus der Rotation der französischen Liebesauffassung heraustritt und,

unter der Einwirkung einer tieferen Schwerkraft, eine eigene neue Kurve ins Freie versucht. Aber meine ganz geringe Belesenheit macht mich da inkompetent. (Würde nicht Kierkegaard diese Aufzeichnungen erkannt und in Ehren gehalten haben?)

Meine Frau wird es sehr stark und warm empfinden, dass Sie eine so bestimmte Erinnerung an Sie haben, die sich mit nichts verwechseln lässt. Ich weiss, wie sehr sie mich um mein bischen dänisch beneidet hat, das mich berechtigte, seinerzeit die Montagnummern von *Politiken*, die Ihre Artikel brachten, mit soviel Wichtigkeit, Erwartung und Freude zur Hand zu nehmen. Sie wird Ihnen selbst besser von sich erzählen, als ich es kann, der über sich und seine Mühsal immer wieder die nächsten Menschen loslässt und vergisst.

Mit allen Wünschen zu guter und täglicher Besserung bin ich in herzlicher Überzeugung der Ihre

R. M. Rilke.

635 *Ruth Rilke à Georg Brandes.*

Sehr verehrter Herr Brandes!

Fischerhude bei Bremen
den 12. August 1917.

Als ich heute meine Mutter bat, sie möchte mir doch etwas von Georg Brandes erzählen, da erzählte sie mir wie Sie ihr in Kopenhagen jeden Morgen einen Veilchenstrauss brachten, worüber Mutter sich sehr freute und dann erzählte sie mir, wie sie einmal in Berlin im Theater im Dunkeln einem Herrn auf dem Rücken herumgefasst habe und dass es sich dann gezeigt habe, dass Sie es gewesen sein.

Nach all diesem fand ich Sie so nett, dass ich dachte, ich dürfte wohl wagen, Ihnen zu schreiben. Aber nun muss ich Ihnen auch sagen warum ich schreibe. Ich lese nämlich seit einiger Zeit sehr viel Jacobsen. Ich fing mit den *Novellen* an, las dann *Niels Lyhne*

und *Frau Marie Grubbe* und bin jetzt bei den Briefen an Sie und Ihren Bruder¹. Schade, dass ich es nur auf Deutsch lesen kann, denn Dänisch ist es gewiss noch viel schöner. Es ist zu traurig, dass Jacobsen nicht mehr lebt, ich hätte gewiss die Kühnheit gehabt ihm selbst zu schreiben.

Aber Sie haben ihn ja gekannt und waren mit ihm befreundet, so wird es Sie vielleicht freuen, wenn ich Ihnen erzähle, dass ich ganz begeistert bin von allem, mich ganz furchtbar über alles freue, und dass [ich] überall einen Band mit mir herumtrage und wieder und wieder darin lese.

Es ist wohl schrecklich unbescheiden von mir, wenn ich Sie bitte mir einmal gelegentlich etwas von Jacobsen zu erzählen — ich weiss ja garnicht, ob es Ihnen nicht schreckliche Mühe macht zu schreiben und ob man überhaupt von ihm erzählen kann und endlich ob Sie sich auch mit einer kleinen 15½ jährigen Pflanze beschäftigen wollen und können.

Aber fragen darf ich vielleicht. Meine Mutter und ich sind für die Ferien bei meiner Grossmutter auf dem Lande, die hier in Fischerhude bei Bremen ein kleines Haus hat.

Es ist köstlich, die Sonnennachmittage mit Jacobsen im Freien zuzubringen.

Bitte verzeihen Sie, dass ich Sie einfach so überrumpele aber — ich konnte eben nicht anders.

Hoffentlich geht es Ihnen und den Ihren gut.

Mit der Hoffnung, dass Sie nicht böse auf mich sind und mit den freundlichsten Grüßen bin ich

in herzlicher Dankbarkeit

Ihre ergebene

Ruth Rilke²

ANDREAS LATZKO,
STELLA LATZKO ET GEORG BRANDES
1920—1926

636 *Andreas Latzko à Georg Brandes.*

Sehr verehrter Herr, —

Ludwigsbad bei Salzburg,
25/VII. 20.
(Deutsch-Oesterreich.)

mein Freund, Dr. Alfred H. Fried, rät mir, mich an Sie zu wenden.

Vielleicht ist Ihnen mein Name durch mein Buch *Menschen im Krieg*,¹ dänisch unter dem nicht glücklichen Titel *Det yderste Moerke*² erschienen bekannt. Es sind zwar zwei andere Bücher aus meiner Feder gleichfalls ins Dänische übersetzt: *For Fredens Domstol*³ (dieses gleichfalls im Nye Nordisk Verlag) und mein grosser Roman *Der wilde Mann*⁴, aber dieses habe ich für ganz Skandinavien an den schwedischen Verleger, Svenska Andelsförlaget abgegeben⁵, und weiss nicht wo es dänisch erschienen ist⁶. Aber ich hatte eben das Unglück, dass die *Menschen im Krieg* in Folge des Verbotes und der Konfiskation in allen kriegführenden Ländern, sowie in Folge der Verfolgungen, der meine Person während des Krieges (und sonderbarerweise noch mehr jetzt im Frieden) ausgesetzt war, und ist, dass in Folge dieser äusserlichen Begleitumstände die *Menschen im Kriege* in achtzehn Sprachen übersetzt wurden und, wie es scheint berufen sind, mir den Kragen zu brechen.

Moralisch geht es ja fast jedem Schriftsteller so, der mit einem seiner Bücher einen solchen sogenannten Sensationserfolg erleidet. Er ist und bleibt lebenslänglich der Verfasser dieses einen Buches, das nie sein bestes ist, und was er auch vorher und nachher produciert steht im Schatten des einen Buches. Nur ist für gewöhnlich der materielle Erfolg insoferne eine Entschädigung, als er wenigstens ein sorgloses Weiterarbeiten ermöglicht.

Nicht so bei mir! Während mein Freund Henri Barbusse, mit dem ich unverdienterweise immer und immer zusammengespannt werde, in 300 000 Explen allein in französischer Sprache verkauft ist mit seinem *Le Feu*⁷, wurde mein Buch, da es bis zu Deutschlands Zusammenbruch, wie gesagt auch in Italien Frankreich England Amerika verboten war, bis zum Friedensschluss viel besprochen aber nicht gekauft worden und wird nun, da es freigegeben ist, als nicht mehr «aktuell», oder von den Ueberpatrioten, als «defaitistisch» nicht gelesen. Denn der Hass überlebt auch die Aktualität! Nachdem ich während des Krieges wegen der zwei Bücher *Menschen im Kriege* und *Friedensgericht* alle nur möglichen Vexationen über mich hatte ergehen lassen müssen, auf Betreiben des deutschen Gesandten sogar in der Schweiz, wohin ich mich gerettet hatte, am 17ten November 1917 war verhaftet worden, ist es seit ich wegen des schlechten Mark- und Kronenkurses, die für mich als deutschsprachigen Schriftsteller entscheidend sind, die Schweiz verlassen musste, noch weit ärger! Aus München, wo ich vor dem Kriege 11 Jahre lang ansässig gewesen war, wurde ich sofort nach meiner Ankunft im Dezember polizeilich ausgewiesen. Aus Ungarn, wo ich politisch immer noch heimatberechtigt bin, also nicht ausgewiesen werden kann, musste ich freiwillig fliehen (Sie haben vielleicht auch in Ihren Zeitungen die Nachricht von meiner angeblichen Hinrichtung gelesen, denn sie lief durch alle Blätter), über die näheren Details dieser konfusen Angelegenheit will ich lieber schweigen, denn meine Brüder und sonstigen Anverwandten gleichen Namens leben in Budapest! (Für jedes Wort, das ich spräche, müssten sie büssen!)

Seit 5 Monaten bin ich nun hier in Salzburg, aber meine mit unendlichen Opfern hierher transportierten Möbel und geliebten Bücher verschimmeln im Möbelmagazin, und ich muss mit den

Meinen in winzigen Hotelzimmerchen zwischen Koffern kampieren, was mich zugleich materiell endgültig ruiniert und arbeitsunfähig macht, alles wieder nur, weil man mich auch hier dreimal bereits ausgewiesen hat (zum letztenmal vor drei Tagen erst) und nur der Vermittlung Hermann Bahrs und anderer Kollegen, die für mich bürgten, danke ich's, dass ich wieder bleiben darf.

Ich erzähle Ihnen das so ausführlich, weil ich so bestimmt nicht weiter kann! Bei der ohnehin ungeheuren Discrepanz der Lebensmittelpreise und der Wertung und dem Verlangen nach geistiger Nahrung, ist es unmöglich ein solches Hotelleben mit Zeitungsbeiträgen in deutscher Sprache und Mark oder Kronenhonoraren zu verdienen, ohne sich völlig aufzureiben. Nur um zwei armselige Mahlzeiten und die unvermeidlichen Schuhreparaturen bezahlen zu können, lebe ich nicht. Ich habe zwei grosse, wie ich glaube, wichtige Bücher vor langem angefangen, und diese fertig zu stellen, wäre meine Aufgabe.

Dieses ist aber, solange ich von der Hand in den Mund leben, täglich mit den primitivsten Nahrungssorgen kämpfen muss, unmöglich.

Könnte ich mir eine Wohnung mieten, und nur 6 bis 8 Monate sorglos arbeiten, dann wäre mein neues Buch fertig, es würde in mehreren grossen Zeitungen als Vorabdruck, und dann erst als Buch erscheinen, und da ich, wie gesagt in 18 Sprachen übersetzt bin, wäre, wenn ich erst da hielte, die Not, die nur durch die lange Krankheit meiner vor 1½ Jahren verstorbenen Frau und eben das durch die Vexationen bedingte unstete Leben über mich gekommen ist, überwunden.

Ich wollte Sie nun fragen, ob es nicht möglich wäre in Dänemark, dessen Geld bei uns so hoch steht, dass 2000 K. schon genug wären, um mich für ein halbes Jahr aller Sorgen zu ent-

heben, entweder einen Verleger, oder irgendwelche wohlhabende Leute, die meine Bücher kennen, zu finden, damit sie mir diese Summe auf die dänische Uebersetzung meines neuen Romanes *Der Helfer* vorschiesen?

Sie dürfen mir glauben, es fällt mir nicht leicht, diese Frage zu stellen, aber es geht nicht nur um mich, es geht auch um meine Bücher, und ich bin überzeugt, dass es schade wäre, wenn sie ungeschrieben blieben und ich verderben müsste, nur weil diese gewiss nicht bedeutende Summe mir nicht zu Gebote stand.

Ich weiss ja gar nicht ob Sie, Herr Doktor, meine Bücher kennen (A. H. Fried meinte zwar: ja). *Menschen im Krieg* ist bestimmt mein schwächstes Werk, aber es ist ja auch *Friedensgericht* dänisch erschienen, und *Der Wilde Mann* (mein bestes Buch) auf schwedischer Sprache. Deutsch, das ja Herr Professor perfekt beherrschen, wie ich aus Berlin weiss, würde es mir sonst eine Ehre sein, es Ihnen zu schicken.

Ich bitte Sie sehr, mir diesen Schritt nicht zu verübeln, könnte ich noch wählerisch sein in meinen Mitteln, ich hätte es gewiss nicht getan! Aber es trennt mich so wenig vom Äussersten, dass ich nichts unversucht lassen wollte.

In der Hoffnung dass Sie mich verstehen werden, in aufrichtiger, tiefer Verehrung

Ihr ergebenster
Andreas Latzko⁸.

637 *Andreas Latzko à Georg Brandes.*

Sehr verehrter Herr Professor, —

Salzburg, Hôtel Nelböck.
Den 7ten Novber 20.¹

heute kam die avisierte erste Rate in meinen Besitz. Verzeihen Sie bitte, dass ich mit der Maschine mich bedanke, meine Hand-

schrift ist jetzt so schlecht, dass ich es Ihnen nicht zumuten kann, sie zu entziffern.

Die Summe, die Sie mir zukommen lassen, sichert mir ein sorgloses Leben für ein Jahr oder die Möglichkeit, mir endlich Ruhe zu schaffen, indem ich irgend ein kleines Häuschen kaufe, endlich ein eigenes Heim beziehe und dann auch nicht mehr ausweisbar bin. Denn das ist das Lustige: wer ein Häuschen besitzt, hört auf gefährlich zu sein, wenigstens kann er nicht mehr ausgewiesen werden. Nach diesen langen Irrfahrten quer durch Mitteleuropa wäre Ruhe mein erstes Bedürfnis. Auf alle Fälle haben Sie mir ungeheuer geholfen, das ewige Hôtelleben hat meine Gesundheit noch mehr ruiniert, und mich zu einer Arbeit gezwungen, die mit meinem gewählten Berufe nur wenig oder nichts gemein hat. Es war eine Artikelfabrik mit Valutaspekulation kombiniert, und ich musste Gott noch danken, dass ich durch einen Zufall mir einen Namen in vielen ausländischen Zeitungen gemacht habe (fast glaube ich zwar, dass nicht ich ihn gemacht habe, sondern die verschiedenen Ausweisungen, Hinrichtungen etc., die mir an- und nachgedichtet wurden mit mehr oder weniger Grund).

Nun kann ich aber Dank Ihrer Mühe und Freundlichkeit an meinem neuen Buche arbeiten! Es wird ein grosses Buch, wird als Roman in Fortsetzungen in mehreren deutschsprachigen und, ich habe allen Grund anzunehmen, auch in ausländischen Zeitungen und Verlagen erscheinen, und weiter helfen bis zu meinem nächsten Buche.

Nur um Eines muss ich Sie bitten. Ich schäme mich nicht, die Hilfe, die Sie mir bieten, anzunehmen, (habe mich darüber auch mit Hermann Bahr, der Sie grüssen lässt, besprochen) denn ich glaube, dass jeder Weg recht ist, der zur eigenen Erfüllung führt. Wenn aber mein neues Buch fertig sein wird, und wie ich hoffe auch einen dänischen Verleger gefunden haben wird, dann

werde ich mir erlauben, das Honorar für die dänische Ausgabe Ihnen Herr Professor überweisen zu lassen, und Sie bitten, die Summe zu Gunsten materiell schlechtgestellter dänischer Schriftsteller zu verwerten².

Vor wenigen Tagen hatte ich das grosse Vergnügen, in französischer Uebersetzung Ihren in *Politiken*³ erschienenen Artikel über Russland zu lesen, und zu bewundern, wie richtig Sie aus der Entfernung die Dinge sehen. Es hat ja keinen Zweck über die Dinge zu räsonnieren, wir hier in Mitteleuropa, und besonders in Oesterreich, rasen mit Riesenschritten in die absolute Katastrophe hinein, und es sind unsere Besieger sowohl als unsere einstigen Beherrscher, die uns das Grab graben. Es wird einfach alles zu Papier! Weil das Geld so wenig wert ist, will jeder Unsummen dieses wertlosen Geldes oder ausländische Valuta besitzen, alles wird zu Geld gemacht, und schliesslich werden wir in dem vielen Papier ersticken. Die Intellektuellen sind zu überflüssigem Luxus geworden, sie ersticken als erste.

Es liesse sich so furchtbar Vieles erzählen, die Wirklichkeit übertrifft in diesem Falle, seltener Weise, alle Phantasie, aber ich will Ihre kostbare Zeit nicht überflüssig in Anspruch nehmen.

Mit der wiederholten Versicherung meiner herzlichen Dankbarkeit bin ich in alter Verehrung Ihr sehr ergebener

Andreas Latzko.

638 *Andreas Latzko à Georg Brandes.*

Sehr verehrter Herr Professor, —

Salzburg, 3-ten April, 1925.

es tut mir sehr leid, dass es mir nicht möglich ist jetzt nach Wien zu fahren, um Sie zu hören¹, und Ihnen zugleich persönlich für das Interesse zu danken das Sie mir vor Jahren erwiesen

haben. Vor allem hätte ich Ihnen gerne eine kurze Erklärung jener unseeligen Periode gegeben, und bitte darum meinen Freund Stephan Zweig, Ihnen diese wenigen Zeilen zukommen zu lassen.

Das dänische Geld, das mir Herr Professor 1920 zukommen liessen, hätte reichlich genügt, mich zur Fertigstellung meines begonnenen grossen Romanes von allen Sorgen zu befreien. Aber — — unbelehrbar in allen oekonomischen Fragen, habe ich die Riesendummheit begangen, das Geld sofort in oesterreichisches Kronen umzuwechseln, die wenige Wochen später schon so gut wie gar nichts wert waren!

Daher kommt es, dass jetzt erst, nach fünf Jahren, das Buch in Bände fertig wird, weil ich meine Zeit fast ausschliesslich journalistischer Tagesarbeit widmen musste. Ich wäre ausserordentlich dankbar, wenn mir Herr Professor gestatten wollten, diese Arbeit Ihnen zu widmen. Wenn auch, in Folge meiner eigenen Dummheit, nicht Ihre Hilfe mir das Fertigstellen ermöglichte, so waren doch Herr Professor der Erste, der Vertrauen in den Wert der Arbeit setzte, und sich die Mühe nicht reuen liess, ihr Werden zu fördern. Es handelt sich um einen umfangreichen Zeitroman, der eben jene erste, schwere Nachkriegszeit behandelt, und ich wäre stolz, wenn ich die erste Seite mit Ihrem Namen schmücken dürfte. Natürlich würde ich Ihnen vorher ein Explar. in Bürstenabzügen zukommen lassen, damit Sie selbst entscheiden, ob das Buch Ihnen der Auszeichnung würdig scheint.

Mit den allerbesten Wünschen bin ich
in aufrichtiger Verehrung ergeben

Ihr

Andreas Latzko.

639 *Andreas Latzko à Georg Brandes.*

Sehr verehrter lieber Herr Brandes, —

Salzburg, 25/VI. 25.

heute erst bin ich von meiner Reise in die «Heimat» zurückgekehrt und finde als liebe Ueberraschung die schönen Bände Ihres *Julius Caesar*¹, und einen herzlich-herzigen Brief Frau Rungs auf meinem Schreibtische vor. Dass mich die Bücher freuen ist überflüssig zu versichern, ich kann es aber nicht ohne Entgegnung lassen, dass sowohl Sie, als auch Frau Rung die Wahrheit so umkehren wollen, als wären meine Frau und ich diejenigen, die Dank gewärtigen dürfen.

Nein! Ihr Besuch hier und die Bekanntschaft Frau Rungs, die wie ich hoffe eine Freundschaft geworden ist, war uns beiden, meiner Frau und mir ein gross-grosses Geschenk, das grösste das uns seit langem geworden². Wir zehren davon, und ich müsste Ihnen nicht die paar lumpigen Bände meines eigenen Schaffens, sondern meine ganze Bibliothek wie sie geht und steht zuschicken, wollte ich wie Sie in Büchern auch nur andeuten, wie tief ich in Ihrer Schuld stehe für die Wochen die ich in Ihrer Nähe verbringen durfte. Ich weiss, es sind Ihnen in Ihrem Leben der Phrasen gar viel serviert worden, ich hoffe aber, Sie sind auch Kenner geworden, und wissen, dass ich weder Höflichkeiten sage, noch schmeichle.

Bei den Verhandlungen, die ich gerade jetzt mit meinen Geschwistern bezgl. meiner künftigen Wohnverhältnisse führen musste, kam es wiederholt zur Erwägung, dass ein Geschenk wie der zufällige Aufenthalt Brandes' war, mir niemals geworden wäre und wieder werden könnte, kehrte ich nach Ungarn in die Verbannung zurück!

Nun werden wir ja bald in die Schweiz reisen, und ich hoffe, dass meine Frau dort wirklich Ruhe finden sich ausrasten und

erholen wird. Wie es dann im Herbst weiter kommen soll, ist noch ungeklärt. Im Grunde ist es ja auch alles eins! Die weise Vorsehung hatte alles so schön eingerichtet. Es giebt Vögel die die Fliegen verschlingen, Geiger und Katzen die wieder Vögel fressen, Cholera, Typhus etc. sind geschaffen um unter den Menschen aufzuräumen, damit auch die nicht zahlreicher werden, als das vorhandene Material an Nahrungsstoffen und Wohnmöglichkeiten leicht erlaubt. Mit der Möglichkeit, dass ein Einzel-exemplar eines Menschen mehr Nahrung und Raum für sich selbst hamstern könnte, als er selbst benötigt, scheint die Göttliche Vorsehung ebensowenig gerechnet zu haben als mit den Erfindungen der Serumtherapie und der verschiedenen «göttlichen» Gesetze für Sicherung des Bevölkerungszuwachses. Und so muss man denn jetzt, tief unter Spatzen, Mücken, Pferde und Kälber rangiert, seinen sogenannten Geist auf die Suche von Weideplätzen und Wohnhöhlen verbrauchen. Womit der fundamentale Sinn des Daseins aufgehoben ist, finde ich. Denn wenn das Mittel zum Ziel geworden ist, welch klägliches Gewohnheitstier muss man geworden sein, um in diesem Kreise sich fortzudrehen?

Ich wollte aber nicht philosophieren, sondern nur Ihnen danken, in aller Eile, noch bevor ich daran gehe, die angewachsene Korrespondenz auf meinem Schreibtische zu erledigen.

Haben Sie also Dank für die glühenden Kohlen, die Sie zu allem Guten noch gehäuft haben, und wenn die Erinnerung Sie ab und zu an Salzburg zurückdenken lässt, dann müssen Sie immer wissen, dass hier zwei Menschen in Liebe das Andenken Ihres Besuches hegen, wie ein Flämmchen im Wind. Wir haben Sie von Herzen gerne, so respektlos das klingen mag, und es mag Ihnen ein angenehmes Gefühl sein und bleiben, dass Sie meiner Frau und mir ein Geschenk für's ganzes Leben waren, wirklich sans

phrase, ich kann nur hoffen, dass Sie das schon bei Ihrer Abreise gefühlt haben, und mir auch heute glauben.

Grüssen Sie bitte vorläufig auch Frau Rung von uns beiden, wenn Sie noch in Kopenhagen ist, und nehmen Sie die besten, herzlichsten Wünsche Ihrer

dankbaren

Latzko's.

640 *Georg Brandes à Andreas Latzko.*

Kopenhagen 12 Juli 25

Lieber Genosse im Exil. Haben Sie den besten Dank für Ihren Brief, wenn ich auch unmöglich die lobenden Worte einstecken kann. Sie haben mich nur krank und griesgrämlich gesehen. So elend bin ich sonst nicht. Ich drücke Ihre Hand, ich küsse die Hand Ihrer theuren Frau, und ich will versuchen Sie nicht aus den Augen zu verlieren die kurze Zeit, die ich noch vor mir haben kann. Ich wurde recht krank in Berlin, habe mich dennoch völlig erholt (nur nicht vom Alter) und ein grosser Artzt sagte mir dort, mir fehle gar nichts¹. Ich leide stark an völliger Einsamkeit, sehe wochenlang Niemand; meine Reisebegleiterin von damals ist längst über alle Berge. Ich las sehr sorgfältig das gute, mir ein wenig monotone, Buch, das Sie ihr geschenkt hatten². Sie haben ein sehr grosses Talent. Es kommt mir recht lächerlich vor, dass ich Ihnen, die Sie mit Recht den Krieg so hassen, als einziges Geschenk ein Buch über einen Kriegsmann sandte. Ich habe aber nicht Uebersetzungen meiner Bücher hier und mag Uebersetzungen nicht leiden. — Ich möchte versuchen, Sie hier durch Vorlesung etwas Geld verdienen zu lassen, aber ich weiss ja nicht, ob die Leute hingehen wollen. Der Armin Wegener³ hatte keinen Erfolg, verdiente zwar etwas, aber die Gesellschaft die

ihn einlud hatte Verlust. Eine Dame, die ich nicht persönlich kenne, hat indessen mich heute wissen lassen, Sie könnten bei ihr im Observatorium wohnen⁴ und so die grossen Hotelausgaben sparen.

Jedenfalls gut Glück und auf Wiedersehen

Ihr Georg Brandes

641 *Andreas Latzko à Georg Brandes.*

Bad Gurnigel bei Bern,
27/VII. [1925]

Lieber, sehr verehrter Herr Brandes, —

uns ist Fürchterliches geschehen. Mein lieber, schöner Junge, noch nicht ganz zweiundzwanzig Jahre alt, wurde vergangenen Dienstag, als er von München nach dem Starenberger See fuhr um dort sein gewohntes Bad nach Fabriksschluss zu nehmen, von einem Postautomobil erfasst und zertrümmert. Meine Frau ist mit mir sofort nach München gefahren, aber wir konnten nicht einmal seine Leiche mehr sehen, so grausam entstellt war der prächtige, blonde Junge, den Sie ja in Salzburg während der Pfingsttage kennen gelernt haben.

Ich weiss, ich brauche Ihnen nicht zu erklären, was dieser grauenvolle Schlag für uns alle, bis hinunter zu unserem noch nicht 1½ jährigen Kleinen bedeutet. Der hat ja seinen zukünftigen Vater in meinem Sohne verloren, es war mir das kostbarste Gefühl zu wissen, dass das kleine Wesen, wenn ich einmal nicht mehr sein werde, an seinem tüchtigen, und unendlich anhänglichen Bruder sichere Stütze haben würde.

Mein armer lieber Sohn war innerlich genau so wie sein äusseres Bild: rein, adrett, ein angenehmer Anblick für jeden, vollkommen unbelastet und lebensfroh, ohne Gier, ohne Neid, ein Geschenk für jeden, dessen Leben er kreuzte. Und durfte nicht einmal seinen 22ten Geburtstag erleben.

Es war mir notwendig Ihnen zu sagen, was mir geschehen ist, lassen Sie Zeit vergehen, antworten Sie mir nicht, es lässt sich ja gar nichts sagen über solches Unglück, es ist mir nur eine Art Erleichterung nach Ihrer Hand zu greifen.

Alles Gute Ihnen und Frau Rung

in Treue Ihr

Latzko.

642 *Georg Brandes à Andreas Latzko.*

Falsterbohus Schweden
27 August 25

Liebster Latzko

Als der unglückliche Todesfall Sie zerschmetternd traf, liessen Sie mir wissen, Sie wünschten keine Trostworte keine Antwort. Und ich habe Ihr Bedürfnis der Ruhe und Ihre Geringschätzung leerer Worte respectirt. Jetzt wo einige Zeit vergangen ist, kann ich nicht es lassen Ihnen mit ein paar Worten zu sagen, dass Sie mir theuer sind, dass ich Ihre Trauer wie ein persönlicher Schlag gefühlt habe. Sie haben mir während meines Aufenthalts in Salzburg viel Gutes verwiesen, Ihre seltene Frau nicht weniger, wir waren einige Zeit täglich verbunden, ich kann den Faden nicht als zerrissen betrachten Ich hoffe dass wir für den Rest meiner Jahre freundlich verbunden bleiben

Uebermorgen bin ich nach zweiwöchentlichem Aufenthalt in Schonen¹ wieder in Kopenhagen; ich habe nichts erlebt, nur Sonne gesehen, Seeluft geatmet und die Ihnen sehr verbundene Frau R. hier als Begleiterin wie in Salzburg gehabt. Die hatte vorher eine tüchtige Reise durch die Schweiz und ganz Norditalien hinter sich, woran ich nicht teil nahm. In Kopenhagen besuchte mich Frau Thienen, war sehr in Anspruch genommen, gegen mich äusserst liebenswürdig. Auch ihr Gatte legte in

meinen bescheidenen Häuslichkeit Besuch ab, traf mich leider nicht zu Hause². Ich habe leider nichts wertvolles hervorgebracht.

Ihrer Frau Gemahlin, die georgischen Perle bester Gruss

Ihr Georg Brandes.

643 *Andreas Latzko à Georg Brandes.*

(Adresse, ab 10/IX. ten
wieder Salzburg)
Gurnigelbad, 31/VIII. 25.

Mein sehr lieber, sehr verehrter Herr Brandes, —

Sie haben meine Bitte gewiss nicht missverstanden, ich wollte Ihnen vor allem den lästigen Zwang sparen, mir Ihr Mitgefühl zu versichern, dessen ich ohne alle Worte bei Ihnen sicher war.

Es sind nun fast 1½ Monate seit dem Unglück vergangen, und ich weiss es jetzt genau abzuwägen, was mir geschehen ist. Es ist an sich schon wider die Natur, dass Eltern ihre Kinder unter die Erde legen, statt umgekehrt, — nun war aber dieser Junge die Fleisch gewordene, oder gebliebene Erinnerung an meine erste Ehe, an fünfzehn junge, glückliche Jahre mit einer Frau, der er zum Verwechseln ähnlich war, und überdies hatte er auch genau die Psyche seiner verstorbenen Mutter, still, von einer verbissenen Innerlichkeit, so unerhört zärtlich, so mädchenhaft besorgt um mich, — — es ist mitten aus meinem Leib ein grosses unersetzliches Stück herausgerissen worden, und es wäre sinnlos zu hoffen, dass dieses Loch von 22 zertrümmerten Jahren zu heilen werde.

Morgen, am 1-ten September werde ich selbst 49 Jahre alt, und wäre mein armer Junge 22 Jahre alt geworden, es war uns ein lieber Zufall, dass wir am gleichen Tage Geburtstag feiern konnten, und oft, sehr oft hat mich in den letzten Jahren der Gedanke arg gequält, es werde später, wenn ich einmal nicht mehr bin,

eben dieser Umstand meinem armen Jungen jeden Geburtstag mit Trauer drappieren. Und nun kam es umgekehrt, ich habe mir überflüssige Sorgen um ihn gemacht, wie es fast immer kommt, wenn man die Zukunft ausrechnen will.

Ich habe damals, als ich eben von dem Begräbnis zurückkam, Ihnen von meinem Unglück geschrieben, weil ich das Bedürfnis hatte mich bei Ihnen, gerade bei Ihnen zu beklagen, über diesen namenlos sinnlosen, dummen, bössartigen Streich, — und es hat mir wohl getan, dass gerade heute, da der morgige traurige Geburtstag mich meinen Schmerz besonders scharf empfinden lässt, Ihre Antwort kam.

Ich bin so froh, dass Sie einige schöne Wochen mit Frau R. am Meere hatten, Wasser ist das Einzige, was ich von der vielgepriesenen Natur liebe, es lebt u. stirbt mit uns, die Tropfen die heute vorbei rinnen sind nicht dieselben, die über's Jahr in der Sonne glänzen, ich hasse diese Berge, die mir hier in's Fenster schauen, unbeweglich, leblos, unsterblich also teilnahmslos, gleichgültige Zuschauer während unter ihnen Augen brechen oder sich auftun, Sinnbilder des störrischen, stupiden Verharrens, das ja auch nirgends so zu Hause ist wie in der Gebirgsbevölkerung, überall hart, geizig, grausam konservativ. Es tut mir täglich leid, dass ich nicht an's Meer kann, aber ich habe wieder eine Lehre vom Schicksal bekommen, dass man nie von den Wenigen, die einem ganz nahe stehen, sich auch nur für einen Tag mehr trennen soll, als man unbedingt muss. Wie bedaure ich jetzt jeden Tag, den ich nicht mit meinem armen Jungen verbrachte, besonders das Jahr 1920, am Mittelmeer in Alassio, reut mich tief. Und da unser zweiter Junge noch vier Mittelschuljahre vor sich hat, muss ich im deutschen Sprachgebiet bleiben, das im Süden kein Meer mehr hat, und das nördliche mag ich nicht, wäre ich frei und mit den nötigen Mitteln

versehen, ich ginge nur nach Capri oder so wo hin, wo das Leben um so vieles intensiver ist in jeder einzelnen Pflanze.

Meine arme Frau ist auch sehr sehr niedergeschlagen, ich könnte sagen lebensunlustig, sie hatte an meinem grossen Jungen einen so ergebenen Ritter und Vertrauten, es war unser ganzes Familienleben von einer so harmonischen Innigkeit, dass die Aermste sich die Fortsetzung ohne den lieben Buben nicht vorstellen kann. Wir wissen einfach nicht, was wir mit uns anfangen sollen. In Salzburg bleiben, nun da unser grosser Bub nicht mehr jeden Samstag zu uns kommen kann? Wir haben in der ganzen Stadt, mit der einzigen Ausnahme der alten Baronin Thienen, die meiner Frau eine mütterliche Freundin ist, auch nicht einen einzigen lieben Menschen! Nichts, gar nichts was uns zurückzöge, im Gegenteil. Das Vernünftigste wäre wohl nach Ungarn zu gehen, meine Gesundheit ist recht elend, man ist doch am besten aufgehoben, wo man anfangt, es wäre für mich eine grosse Beruhigung meine Frau in meine Familie eingefügt zu wissen, für alle Fälle.

Schwer ist es nur wegen der menschlichen Dummheit, die dort wohl nicht grösser und allgemeiner, wohl aber siegreicher ist als anderswo, und mit 50 einen Maulkorb freiwillig sich anzulegen, den man nie, auch im Kriege sich nicht anlegen liess, ist ein Entschluss.

Arbeiten, — die kleinen, belanglosen Zeitungsbeiträge nenne ich natürlich nicht Arbeit, werde ich wohl nicht mehr können, wenigstens scheint es mir heute unmöglich. Ich bin zu wund, um mich in die Schmerzen imaginärer Geschöpfe einzufühlen. Nur die allgemein gültigen Resultate, die mir 50 Jahre aufmerksamen Zuschauens beschert haben, die Geschichte der zehn Jahre von 1914 bis 25, den Prankenschlag der sogenannten politischen «Revolution» gegen die oekonomische, diesen Sieg einer voll-

kommen entgeistigten, merkantilisierten «Gironde» möchte ich schon darstellen, die Kurve ziehen, die der atavistische Kern des Preussentums das ganze Deutschland hinunter zu schlitteln zwingt. Ob mir aber die innere, und vor allem die äussere Ruhe dazu geboten sein wird?

Wichtig ist ja freilich nur das Leben, es meiner Frau leben zu helfen, wäre ja meine erste Pflicht. Hoffentlich bringe ich mich doch noch so weit?

Sagen Sie bitte Frau R. dass wir beide in warmer, dankbarer Liebe an sie denken, und wenn Sie selbst an uns sich erinnern, dann denken Sie immer, dass Sie uns beiden ein grosses, grosses Geschenk in's Leben gelegt haben, und unsere Gedanken immer in zärtlicher Besorgtheit neben Ihnen gehen.

In dankbar herzlichem Gedenken

Ihre

Latzko's.

644 *Georg Brandes à Stella Latzko.*

Verehrte und liebe Frau Latzko,

Kopenhagen 26 April 26

Eine solche Bagatelle verdiente nicht so warmen Dank.

Wenn Sie freundlich sagen, Sie und Ihr Gemahl denken nicht selten an mich, so ist die Anziehung völlig gegenseitig gewesen. Dass ich Latzko schätze, wissen Sie längst. Und die Anmuth Ihrer süssen Seele, die sich in Ihren Zügen spiegelt, hat für die Jahre, die ich noch zu leben haben könne, sich in meinem Inneren befestigt. Ich kenne sehr, sehr wenig so liebenswürdige Menschen wie Sie. Sie bestehen aus Güte und Anmuth.

Es tat mir sehr leid dass Latzko's Wunsch nach Paris zu reisen, sich nicht diesmal realisirte.

Herzlichster Gruss an Sie beiden

Ihr

Georg Brandes.

645 *Andreas Latzko à Georg Brandes.*

Salzburg, 30ten April, 26

Lieber, sehr verehrter Herr Brandes, —

Sie verwöhnen meine Frau, und wenn es überhaupt möglich wäre sie selbstüberheblich und hochnäsigt zu machen, Ihrem Lobe müsste es gelingen. Aber zum Glück, — eigentlich sollte ich im Interesse meiner guten Frau sagen: leider, besteht nicht die geringste Gefahr, sie ist und wird immer kleinmütigt bleiben, als ein Exemplar jener wenig verbreiteten Sekte, deren Mitglieder besser von den anderen Menschen denken als von sich selbst, und ihren gesammten Konsum an allen Dingen beständig überzahlen, statt haushälterisch gegen tunlichst geringe Ausgabe an Gefühlen ein Maximum an Sympathien und Vorteilen einzuheimsen.

Aber Sie haben sie ja erkannt, auch ohne dass ich ihr den Compère gemacht hätte, es geht mir nur das Herz über, wie einem Markensammler, der seine Schätze einem andern Kenner zeigt.

Ich rechne damit, dass Sie auch mein Schweigen richtig deuten, ich kenne Ihre fürchterliche Ueberlastung mit Korrespondenz, und Sie wissen, dass Briefe keine Gewähr für Gefühle bieten. Wir sprechen so oft und gerne von Ihnen und Frau Rung, jedesmal wenn wir irgend einen gleichgültigen Fremden aus «Ihrer» Zimmertüre am andern Ende des Korridors treten sehen, überkommt uns beide das Heimweh nach Ihnen, und wir nehmen es dem unschuldigen Fremdling bitter übel, dass er sich nicht in Sie verwandeln kann.

Ich muss Sie heute um eine Erlaubnis bitten, und mich für die Bitte entschuldigen. Mein neuer grosser Roman (ich weiss, Sie lieben «dicke» Schartecken nicht, aber ich hoffe dass Einiges in dem Buche für die nahezu 500 Seiten Sie nachsichtig stimmen wird) wird nun allmählich fertig. Sie haben mir s. Z. erlaubt, das

Buch Ihnen zu widmen, aber ich habe seither meinen lieben Jungen verloren, von dem schönen, guten 22 jährigen Menschen ist nichts mehr übrig, keine andere Spur, als die zwei Worte: Paul Latzko, auf einem Grabkreuz, das in dem unübersehbaren Grabstein-Ozean des grossen Münchener Ostfriedhofes versunken ist! Es ist so hart zu denken, dass von diesem erst begonnenen Leben, mit allen seinen kaum angeschnittenen Möglichkeiten nirgends eine sichtbare Spur bleiben soll, — — und so möchte ich dieses erste Buch nach dem Tode meines Buben, auch weil ich glaube dass es mein bestes Buch wird, dem Andenken meines Sohnes widmen. Eine Illusion freilich, ich weiss, aber immerhin, einige Jahrzehnte kann ein Buch immerhin leben, geht durch viele Hände, und so wäre diesem Namen, der heute schon verklungen, ein inhaltsloser Schall geworden ist, doch für eine Weile noch Dauer gegeben, und ich hätte etwas gegen das grauenvolle Gefühl getan, das mich immer überkommt, wenn ich an den trostlosen Anblick des ungeheuren Friedhofes denke, an das Steinmeer, in dem versunken zehn eingemeisselte winzige Buchstaben die ganze Spur meines lebensfrohen, lebenswerten Jungen sind¹.

Ich hoffe sehr bald nach dem Roman andere Bücher, die zum Teil in fremdsprachigen Uebersetzungen schon erschienen sind, herauszubringen, und werde dann, wenn Sie es erlauben, in ein späteres Buch den Dank hineinschreiben², den ich Ihnen für so Vieles, am meisten aber für die schöne Erinnerung, die Sie mir und meiner Frau in's Leben gelegt haben, schulde.

Wir wünschen Ihnen von ganzem Herzen einen schönen Sommer, Gesundheit, Ruhe von den Menschen, und so viel Freude, als sich irgend mit Ihrer Weisheit verträgt!

In warmer Dankbarkeit und Verehrung

Ihr aufrichtig ergebener

And. Latzko.

INDEX

Les renvois à l'Introduction et à la Table des lettres sont indiqués en chiffres romains. Les caractères gras renvoient aux lettres du correspondant dont il s'agit, les caractères italiques renvoient aux notes. Dans la correspondance de Brandes avec Heyse et Fitger les personnes aux quelles sont adressées de simples salutations, ne sont pas comprises dans l'index.

- Aarestrup, Emil (1800-1856) poète danois. 319, 330.
- Adolphi, Felix, voir Schack.
- Ahlgren, Ernst (1850-1888) pseudonyme de Victoria Benedictsson, femme de lettres suédoise. 343.
- Alcibiade (450-404) homme d'Etat athénien. 224, 236, 246, 266, 291.
- Alfieri, Vittorio (1749-1803) poète tragique italien. 313.
- Ancher, Michael (1849-1927) peintre danois. 283, 336.
- Andersen, Hans Christian (1805-1870) poète danois. XI, XXIII, 13, 328, 331, 336, 296, 316, 326-327, 344, 376, 395.
- Andreas, Friedrich Carl (1846-1930) orientaliste allemand. 384.
- Andreas-Salomé, Lou, voir Salomé.
- Arioste, Ludovico (1474-1533) poète italien. 328, 345, 347, 354.
- Attila (432-453) roi des Huns. 394.
- Auerbach, A. B., éditeur allemand. 339.
- Auerbach, Berthold (1812-1882) romancier allemand. 193, 197.
- Augier, Emile (1820-1889) auteur dramatique français. XXV, 368, 370, 373.
- Augustin (saint) (354-430) théologien latin, Père de l'Eglise. 273, 387, 335.
- Bacon, Francis (1561-1626) philosophe et homme d'Etat anglais. 406.
- Bärthold, A., théologien allemand. 211, 323.
- Bahr, Hermann (1863-1934) écrivain allemand. 388, 499, 501.
- Baillet, André (1649-1706) érudit français. 382.
- Bain, Alexander (1818-1903) philosophe et naturaliste écossais. 404.
- Balzac, Honoré de (1799-1850) romancier français. XVIII, 55, 98, 101, 139, 161, 228, 307, 309, 325, 334.
- Bamberger, Ludwig (1823-1899) homme politique et écrivain allemand. 244.
- Bang, Herman (1857-1912) écrivain danois. 337.
- Barbusse, Henri (1873-1935) écrivain français. 498, 396.
- Barfod, Hans Peter (1834-1892) administrateur d'hôpital et homme de lettres danois. 323.
- Barine, Arvède (1840-1908) pseudonyme de Mme Charles Vincens, femme de lettres française. 350.
- Barrès, Maurice (1862-1923) écrivain français. 402.
- Barsdorf, H., éditeur allemand. 373.
- Basedow, Hans von (né en 1857) 388.
- Bauer, Bruno (1809-1882) théologien et homme politique allemand. 441.
- Bayersdorfer, Adolf (1842-1901) écrivain allemand. 279-280, 336.
- Beaconsfield, voir Disraëli.
- Belli, Giuseppe Gioacchino (1791-1863) poète italien. 192, 320.

- Bendix, Victor (1851-1926) compositeur et pianiste danois. 382.
- Benoit de Nurcie (480-547) saint chrétien. 87.
- Berendsohn, Walter A. (né en 1884) historien littéraire germano-suédois. 397, 392.
- Berg, Christen (1829-1891) homme politique danois. 283, 361.
- Bergsøe, Vilhelm (1835-1911) romancier danois. 36, 299.
- Bernardini, L., écrivain française. 402, 404, 370.
- Bernays, Michael (1834-1897) historien littéraire allemand. 38, 42, 43, 68, 71, 76, 130, 205, 271, 302.
- Bernhardt, Sarah (1844-1923) actrice française. 217, 350, 324, 347.
- Bernini, Lorenzo (1598-1680) peintre, sculpteur et architecte italien. 410.
- Bernouilli, Carl Albrecht (1868-1937) historien littéraire allemand. 383.
- Bernstein, Carl, juriste allemand. 276, 483.
- Bewer, Max (1861-1921) écrivain allemand. 388, 389, 366, 367.
- Beyer, Harald (1891-1960) historien littéraire norvégien. 397.
- Beyle, Henri, voir Stendhal.
- Biron, voir Gontaut.
- Bisgaard, M., Danois. 342.
- Bismarck, Otto von (1815-1898) homme d'Etat allemand. XII, XVIII, XIX, XXI, 35, 242, 244, 270, 297, 305, 327, 366, 367.
- Bizet, Geneviève (1849-1926) née Halévy. 311, 470, 473, 474.
- Bizet, Georges (1838-1875) compositeur français. XXIX, 311, 470, 471, 473, 388.
- Bizet, Jacques (1872-1922) fils de Georges et Geneviève Bizet, industriel français. 471.
- Bjerring, Vilhelm Jakob (1805-1879) homme politique et linguiste danois. 146, 372.
- Björck, Oscar (1860-1929) peintre suédois. 283, 336.
- Bjørnson, Bjørn (1859-1942) acteur norvégien. 200, 285, 367, 336, 349.
- Bjørnson, Bjørnstjerne (1832-1910) poète norvégien. XIII, XIV, XVI, XVII, XXI, XXVIII, 80, 86, 87, 90, 105, 175, 179, 200, 202, 205-206, 258, 270, 285, 291, 293, 295, 299, 301, 330, 354, 448, 453, 305-306, 306, 307, 308, 319, 327, 331, 338, 342, 348, 367.
- Bjørnson, Karoline (1835-1934) femme de Bjørnstjerne Bjørnson. 200, 205.
- Blaze de Bury, Henri (1813-1888) écrivain français. 43, 300.
- Bloch, William (1845-1926) metteur en scène danois. XV, 97-98, 123-124, 127.
- Blumenthal, Oskar (1852-1917) Allemand, auteur de comédies. 433.
- Boccace, Giovanni (1313-1375) écrivain italien. 372, 337.
- Börne, Ludwig (1786-1837) écrivain allemand. 314, 389, 399.
- Bonald, Louis de (1754-1840) écrivain politique français. 402.
- Bonaparte, Jérôme (1822-1891) prince français. 338.
- Bonaparte, Marie (1882-1962) princesse Georges de Grèce et de Danemark, écrivain française. 401-403.
- Borchsenius, Otto (1844-1925) écrivain danois. 330.
- Borgia, César (1476-1507) duc italien. 477, 390.
- Bouddha (né vers 560, mort vers 480). 399.

- Bourget, Paul** (1852-1935) écrivain français. 297, 339, 402.
- Brahe, Tycho** (1546-1601) astronome danois. 119.
- Brahm, Otto** (1856-1912) Allemand, directeur de théâtre et critique dramatique. 434.
- Brahms, Johannes** (1833-1897) compositeur allemand. 457.
- Brandes, Astrid** (1880-1890) fille cadette de Georg Brandes. XXV, 210, 217, 221, 223, 240, 245, 258, 260, 263, 276, 281, 283, 349, 350, 363, 366, 369, 370, 374, 378, 383, 389-390, 323, 341, 367, 384.
- Brandes, Edith**, voir Philipp, Edith.
- Brandes, Edvard** (1847-1931) écrivain et homme politique danois, frère de Georg Brandes. XV, XVIII, 44, 71, 75, 80, 81, 101, 104, 107, 109, 124, 127, 133, 143, 159, 220-221, 223, 239, 249, 273, 282, 288, 392, 493, 301, 304, 305, 306, 308, 311, 322, 324, 335, 338, 348, 350, 378, 384, 394, 395.
- Brandes, Emilie** (1818-1898) née Bendix, mère de Georg Brandes. 71, 75, 83, 95, 125, 133, 152, 166, 190, 295, 299, 315, 343, 395.
- Brandes, Ernst** (1844-1892) auteur d'écrits sur l'économie politique, frère de Georg Brandes. 143, 282, 367, 368.
- Brandes, Gerda** (1845-1931) femme de Georg Brandes; née Juliane Louise Henriette Steinhoff; mariée auparavant Strodtmann. 91, 98, 104, 119, 131, 133, 143, 151, 155, 163, 169, 171, 173, 176, 179, 180, 182, 187, 188, 189, 193, 195, 198, 199, 200, 201, 202, 204, 209-210, 217, 221, 245, 258, 263, 276, 281, 283, 350, 363, 366, 369, 374, 378, 381, 383, 390, 485, 301, 314, 315, 318, 320, 321, 323, 384.
- Brandes, Gustav**, Allemand. 187.
- Brandes, Harriet** (1856-1879) née Salomonsen, première femme d'Edvard Brandes. 322.
- Brentano, Clemens** (1778-1842) poète et romancier allemand. 197.
- Brix, Harald** (1841-1881) homme politique et rédacteur danois. 145, 312.
- Brockhaus, Albert** (1855-1921). éditeur allemand. 219, 220.
- Brøchner, Hans** (1820-1875) philosophe danois. 90, 122, 146, 404.
- Bronstein, voir** Trotsky.
- Browning, Elizabeth Barrett** (1806-1861) femme poète anglaise. 395.
- Browning, Robert** (1812-1889) poète anglais. 490.
- Brutus, Marcus Junius** (né vers 85, mort vers 42) homme d'Etat romain. 459.
- Bruun, Malthe Conrad** (1775-1826) géographe danois. 119.
- Bülow, Hans von** (1830-1894) pianiste et chef d'orchestre allemand. 441.
- Buffon, Georges-Louis Leclerc de** (1707-1788) naturaliste et écrivain français. 397, 369.
- Burckhardt, Jakob** (1818-1897) historien suisse, 441, 386, 388.
- Burleigh, W. C.** (1520-1598) homme d'Etat anglais. 406.
- Byron, George Gordon** (1788-1824) poète anglais. XXIV, XXV, 69, 241, 330, 359, 380, 370, 313, 351.
- Caesar, Cajus Julius** (100-44) homme d'Etat et écrivain romain. XXXI, 459, 504, 506, 385, 400.

- Carafa, Andria, le duc de. 409.
- Carlyle, Thomas (1795–1881) écrivain anglais. 328, 338, 341, 346.
- Carrière, Philipp Moritz (1817–1895) esthéticien et écrivain allemand. 28, 35, 76, 269, 298.
- Carstens, Asmus Jakob (1751–1798) peintre danois. 22.
- Catilina, Lucius Sergius (né vers 109, mort vers 62) patricien romain. 32.
- Caton l'Ancien (234–149) homme d'Etat romain. 400.
- Cenci, Beatrice (1577–1599) dame noble romaine. 341, 358–359, 362, 370, 346.
- Cervantes Saavedra, Miguel de (1547–1616) poète espagnol. XII, XXVI, 27, 30, 233, 320, 396, 398.
- Chambord, duc de Bordeaux, comte de (1820–1883) prince français. 37, 42.
- Chamfort, Nicolas-Sébastien Roch (1741–1794) moraliste français. 458, 385.
- Chapiro, Joseph, écrivain allemand. 435, 379.
- Chastelard, Pierre de Boscosele (1540–1564). 358.
- Chateaubriand, René, vicomte de (1768–1848) poète français. 320.
- Cherbuliez, Victor (1829–1899) romancier suisse. 370.
- Christensen, Slesvigois. 367.
- Christian IV (1577–1648) roi de Danemark 1588–1648. 414.
- Christian IX (1818–1906) roi de Danemark 1863–1906. 37, 78, 119, 132, 203, 262, 289, 365.
- Claudé, Paul (1868–1955) poète français. 402.
- Clemenceau, Georges (1841–1929) homme d'Etat français. 421, 307, 374, 395.
- Collin, Christen (1857–1926) critique littéraire norvégien. 379.
- Constant de Rebecque, Benjamin (1767–1830) écrivain français. 233.
- Copeau, Jacques (1879–1949) Français, acteur et directeur de théâtre. 395.
- Coriolan, Caius Marcius (du ^ve siècle av. J.-C.) général romain. 41.
- Cornelius, Peter Ritter von (1783–1867) peintre allemand. 356.
- Corot, Camille (1796–1875) peintre français. 419.
- Correggio, Antonio Allegri (1494–1534) peintre italien. 410.
- Credner, Hermann (1842–1924) éditeur allemand. 390, 452, 456–457, 367, 385.
- Curtius, Ernst (1814–1896) archéologue et historien allemand. 269, 271.
- Dahn, Felix (1834–1912) écrivain allemand. 358, 399.
- Dante Alighieri (1265–1321) poète italien. 398, 399, 309, 354.
- Darwin, Charles (1809–1882) naturaliste anglais. 325, 332, 357, 367.
- Daudet, Alphonse (1840–1897) romancier français. 241, 268, 345, 367.
- Daumer, Georg Friedrich (1800–1875) écrivain allemand, traducteur de Hâfis. 25, 298.
- David, Caroline (1832–1878) née Meyer, Danoise. 98, 104, 375.
- Debs, Eugène Victor (1855–1926) chef ouvrier américain. 401.
- Defoe, Daniel (1659–1731) romancier et pamphlétaire anglais. 14.
- Denikine, Anton (1872–1947) général

- russe. 397.
- Descartes, René (1596–1650) philosophe français. 382.
- Diderot, Denis (1713–1784) philosophe et écrivain français. 415.
- Dietrichson, Lorentz (1834–1917) Norvégien, historien de l'art et de la littérature. 164, 268, 269, 315, 332.
- Dingelstedt, Franz (1814–1881) Allemand, écrivain et directeur de théâtre. 193, 321.
- Diotima (1769–1802) née Susette Borkenstein, mariée Gontard, la muse de Hölderlin. 236.
- Disraëli, Benjamin, Lord Beaconsfield (1804–1881) écrivain et homme d'Etat anglais. XVII, 196–197, 198, 244, 367, 320, 321, 322, 349.
- Dönniges, Helene von (1845–1911) romancière allemande. XVII, 197, 322.
- Dostoïevski, Fédor (1821–1881) romancier russe. XXIX, 271–272, 349, 355, 473, 474, 476, 478–479, 335, 348.
- Drachmann, Holger (1846–1908) poète danois. XII, XVIII, XIX, 38–39, 178, 239, 241, 244, 246, 254, 330, 361, 319, 329, 348.
- Drachmann, Vilhelmine (1852–1935) née Erichsen, première femme de Holger Drachmann. 39.
- Dubois-Reymond, Emil (1818–1896) physiologue allemand. 274, 335.
- Dumas, Alexandre (1824–1895) écrivain français. 301.
- Duncker, Franz (1822–1888) homme politique et éditeur allemand. 65, 157, 170, 190, 191.
- Duncker, ? fils de Franz Duncker. 170, 191.
- Dyck, Antoine van (1599–1641) peintre flamand. 395.
- Ebers, Georg (1837–1898) écrivain allemand. 351.
- Eckert, Ernst Richard, traducteur allemand. 379.
- Edouard VII (1841–1910) roi d'Angleterre 1901–1910. 422.
- Eichendorff, Joseph von (1788–1857) écrivain allemand. 250.
- Eitrem, Hans Thure Smith (1871–1937) pédagogue et historien littéraire norvégien. 319.
- Elias, Julius (1861–1927) historien littéraire allemand. 324.
- Elisabeth I^{re} (1533–1603) reine d'Angleterre 1558–1603. 413, 415.
- Elster, Kristian (1841–1881) écrivain norvégien. XVIII, 235, 236, 237, 238, 238–239, 261, 263, 330, 339, 342, 354, 326, 330, 331, 346.
- Elster, Sanne (1845–1926) née Fasting, femme de Kristian Elster. XXIV, 238, 347, 349, 354, 360, 362, 346, 349.
- Elze, Karl (1821–1889) historien littéraire allemand. 313.
- Enna, August (1860–1939) compositeur danois. 392, 348.
- Essen, Siri von (1850–1912) première femme d'August Strindberg. 478.
- Essex, Robert Devereux, comte d' (1566–1601) grand écuyer d'Angleterre. 413, 415.
- Estrup, Jacob Brønnum Scavenius (1825–1913) homme politique danois. 310, 351.
- Ewald, Carl (1856–1908) écrivain danois. 346.
- Ewald, Herman Frederik (1821–1908) romancier danois. 36, 97, 300.

- Fenger, Henning (né en 1921) historien littéraire danois. 296, 309, 392.
- Feuerbach, Ludwig (1804-1872) philosophe allemand. 127.
- Feuillet, Octave (1821-1890) romancier français. 301.
- Fichte, Johann Gottlieb (1762-1814) philosophe allemand. 386.
- Fischer, Johan Christian Henrik (1814-1885) homme politique danois. 118-119, 132, 136, 136-137, 148, 203, 216, 310, 311, 324.
- Fisk, James (1834-1872) boursier américain. 302.
- Fitger, Arthur (1840-1909) poète et peintre allemand. XX, XXI, XXIII-XXVII, 274, 284, 285, 301, **319-425**, 320, 329, 335, 336, **343-377**.
- Fitger, Clärchen, fille adoptive d'Arthur Fitger. 354, 357, 363, 406, 409, 410, 412, 423, 371.
- Fitger, Clara Marie Karoline (1815-1891) née Plate, mère d'Arthur Fitger. 345, 350, 355, 363, 366, 371, 374, 378, 387, 392, 368.
- Fitger, Cornelia (1856-1940) sœur d'Arthur Fitger. 345, 349, 350, 355, 363, 366, 371, 374, 378, 381, 387, 394, 397, 400, 401, 402, 412, 413, 421, 347, 375, 376, 377.
- Fitger, Emil (1848-1917) homme d'affaires, frère d'Arthur Fitger. 319, 414, 416, 346.
- Fitger, Hermann, directeur allemand, neveu d'Arthur Fitger. 377.
- Fitger, Marie (1843-1929) sœur d'Arthur Fitger. 345, 349, 355, 363, 366, 371, 374, 378, 387, 397, 400, 402, 406, 409, 412, 416-417, 423, 425, 347, 369, 376, 377.
- Flaubert, Gustave (1821-1880) romancier français. 161, 229, 325, 327, 339.
- Flinch, Andreas Christian Ferdinand (1813-1872) xylographe danois. 301.
- Förster, Bernhard (1843-1889) colonisateur allemand. 472.
- Förster-Nietzsche, Elisabeth (1846-1935) sœur de Friedrich Nietzsche, femme de Bernhard Förster. 460, 380, 381, 382, 383, 388.
- Fontane, Theodor (1819-1898) écrivain allemand. 375.
- Franzos, Karl Emil (1848-1904) écrivain autrichien. 384, 353.
- Frederik VIII (1843-1912) roi de Danemark 1906-1912. XX-XXI, XXV, 288, 365.
- Freiligrath, Ferdinand (1810-1876) écrivain allemand. 249.
- Freud, Sigmund (1856-1939) médecin et psychologue autrichien. 383.
- Fried, Alfred H. (1864-1921) libraire et pacifiste autrichien. 497, 500.
- Friedrich II, der Grosse (1712-1786) roi de Prusse 1740-1786. 415.
- Friedrich III (1831-1888) roi de Prusse et empereur allemand 1888. XXI, 297-298, 298, 339.
- Friedrich Wilhelm IV (1795-1861) roi de Prusse 1840-1861. 349.
- Fritzsch, E. W. (1840-1902) éditeur allemand. 439, 442, 447, 450, 465, 383.
- Fritzsche-Rilke, Ruth (née en 1901) XXX, 484, **492-493**, 392, **395-396**.
- Gad, Carl (1890-1962) principal et homme de lettres danois. 396.
- Gale, communiste mexicain. 402.
- Garborg, Arne (1851-1924) écrivain norvégien. 268, 317, 333.

- Garnett, Richard (1835-1906) critique littéraire anglais. 323.
- Gast, Peter (1854-1918) pseudonyme de Heinrich Koeselitz, compositeur allemand, secrétaire de Fr. Nietzsche, 382, 383, 384, 392.
- Geibel, Emanuel (1815-1894) écrivain allemand. 399, 336.
- Geiger, Ludwig (1848-1919) écrivain allemand. 276.
- Georg II, duc de Sachsen-Meiningen (1826-1914) 380, 350-351, 373.
- Gérault-Richard, Alfred Léon (1860-1911) homme de presse français. 394.
- Gerth, Gustav, Allemand. 369.
- Gervinus, Georg Gottfried (1805-1871) historien littéraire allemand. XXVII, 404, 420.
- Gibbon, Edward (1737-1794) historien anglais. 328, 367.
- Gide, André (1869-1951) écrivain français. XXX, 491, 395.
- Gildemeister, Otto (1823-1902) écrivain et traducteur allemand. 336, 338, 345, 347, 353-354.
- Ginguené, Pierre-Louis (1748-1816) critique littéraire français. 385.
- Giorgione (1478-1510) peintre italien. 323.
- Giusti, Giuseppe (1809-1850) poète italien. XIII, XV, 60, 65, 77, 81, 85, 87, 91, 96, 121, 313, 302, 305, 309.
- Gjellerup, Karl (1857-1919) écrivain danois. XX, XXIII, 277, 279, 280, 330, 331-332, 348, 335, 344, 347.
- Gjertsen, Fredrik (1831-1904) pédagogue et traducteur norvégien. 167, 305.
- Gnudtzmann, Albert (1865-1912) écrivain et journaliste danois. 375.
- Goering, Allemand ou Suisse, chargé de cours. 350-351, 357.
- Goethe Johann Wolfgang (1749-1832) poète allemand. XI, 18-19, 22-23, 23, 27, 30, 68, 70, 139, 142, 177, 179, 274, 307, 314, 328, 354, 357, 360, 380, 395-396, 398, 401-402, 404, 413, 418, 421, 446, 448, 477, 297, 298, 302, 325, 335, 340, 364, 366, 369, 384, 386, 388.
- Goldscheider, Cecile, Française, conservatrice du Musée Rodin. 393.
- Goldschmidt, M. A., Suédois. 167, 377.
- Goldschmidt, Meir Aron (1819-1887) écrivain danois. 38, 300.
- Goncourt, Edmond de (1822-1896) écrivain français. XXIV, 268, 320, 341, 447, 322, 329, 343, 346, 384.
- Goncourt, Jules de (1830-1870) écrivain français. XXIV, 268, 320, 341, 447, 322, 329, 343, 346.
- Gontaut, Charles de (1562-1602) duc de Biron, amiral français. 413.
- Goos, Carl (1835-1917) juriste et homme politique danois. 133, 377.
- Gosse, Edmund William (1849-1928) poète et critique littéraire anglais. 415, 374, 344, 349, 374.
- Gottsched, H., Allemand. 323.
- Gran, Gerhard (1856-1925) historien littéraire norvégien. 378.
- Grandaur, Franz (1822-1896) régisseur allemand. 205.
- Greif, Martin (1839-1911) poète allemand. 279-280.
- Grundtvig, Svend (1824-1883) philologue danois. 145, 372.
- Guilbeaux, Henri (né en 1884) homme de lettres belge. 315, 343.
- Guillaume I, voir Wilhelm I.
- Guillaume II, voir Wilhelm II.
- Gustav I^{er} Vasa (1497-1560) roi de Suède 1523-1560. 213-214, 324.

- Gustav II Adolf (1594–1632) roi de Suède 1611–1632. 386.
- Gustav III (1746–1792) roi de Suède 1771–1792. 324.
- Gutzkow, Karl (1811–1878) écrivain allemand. 370.
- Hâfis (né vers 1320, mort vers 1389) poète lyrique de la Perse. 25, 298.
- Halbe, Max (1865–1944) écrivain allemand. 483.
- Hall, Carl Christian (1812–1888) homme politique danois, ministre des cultes 1854–1859 et 1870–1874. 38, 78.
- Haller, Allemand, ami d'Arthur Fitger. 413.
- Hals, Frans (1580–1666) peintre hollandais. 382.
- Hansen, Adolf (1850–1908) Danois, historien littéraire et traducteur. 156, 313, 315.
- Harden, Maximilian (1861–1927) écrivain allemand. 403–404.
- Hart, Heinrich (1855–1906) écrivain allemand. 299, 339.
- Hartmann, Eduard von (1842–1906) philosophe allemand. 192, 386, 320.
- Hauch, Carsten (1790–1872) poète danois. 377.
- Hauptmann, Gerhart (1862–1946) poète allemand. XXVII, 388, 395, 416, 429–434, 377–380.
- Hauptmann, Margarete (1875–1957) née Marschalk, seconde femme de Gerhart Hauptmann, actrice allemande. 435.
- Hebbel, Friedrich (1813–1863) poète allemand. 340.
- Hecht, Felix (1847–1909) juriste et économiste allemand. 352.
- Hegel, Frederik Vilhelm (1817–1887) éditeur danois. XIII, XIV, 21, 24, 72, 74–75, 75, 78, 80, 81, 84, 89, 92, 101, 112, 122, 156, 170, 305, 306–307, 308, 370, 379.
- Hegel, Friedrich (1770–1831) philosophe allemand. 8, 22, 451.
- Heiberg, Johan Ludvig (1791–1860) poète danois. 269.
- Heiberg, Ottilie Margrethe (1847–1875) née Hauch, seconde femme de Peter Heiberg. 124, 377.
- Heiberg, Peter (1837–1875) botaniste danois. XIV, 100, 306, 377.
- Heiberg, Peter (1837–1875) botaniste danois. XIV, 100, 306, 377.
- Heiberg, Peter Andreas (1758–1841) écrivain danois. 119.
- Heine, Heinrich (1797–1856) poète allemand. XXV, 35, 182, 314, 325, 328, 342, 343, 346, 371, 373, 382, 389, 399, 418, 421, 367.
- Heinse, Anselm, Allemand. 376.
- Helbling, Carl (né en 1897) critique littéraire et écrivain suisse. 370.
- Helene, baronne de Heldburg (1839–1923) mariée de la main gauche avec Georg II, duc de Sachsen-Meiningen. 353.
- Henckel, Wilhelm (1825–1910) écrivain et traducteur allemand. 335.
- Henningsen, Frants (1850–1908) peintre danois. 43, 307.
- Henri IV (1553–1610) roi de France 1589–1610. 374.
- Hensel, Fanny (1805–1847) femme de Wilhelm Hensel et sœur de Felix Mendelssohn Bartholdy. 32, 298.
- Hensel, Sébastien, fils de Wilhelm et Fanny Hensel. 298.
- Hensel, Wilhelm (1794–1861) peintre allemand. 298.
- Héraclite (576–480) philosophe grec. 25, 298.

- Herder, Johann Gottfried von (1744–1803) écrivain allemand. 386.
- Herrig, Hans (1845–1892) écrivain allemand. 322.
- Hertz, Wilhelm (1835–1902) écrivain allemand. 74, 76, 77, 84, 173, 177, 189, 205, 264, 273, 274, 280, 304.
- Herzfeld, Marie (née en 1855) écrivain et traductrice allemande. 395.
- Hésiode (vers 700 av. J.-C.) poète grec. 274.
- Hettner, Hermann (1821–1882) critique littéraire allemand. 6–7, 8, 211, 296.
- Heyse, Anna, née Schubart, seconde femme de Paul Heyse. 40, 45, 50, 60, 71, 73, 81, 82, 84, 94, 95, 96, 102, 109, 114, 116, 117, 120, 125, 126, 129, 131, 133, 137, 138, 146, 149, 155, 157, 159, 161, 168, 172, 173, 175–176, 176, 177, 178, 181, 183, 184, 188, 189, 204, 212, 216, 221, 223, 224, 232, 234, 241, 244, 248–249, 249–250, 251, 264, 278, 281, 284, 292, 294, 295, 304, 306, 309, 313, 312, 319, 324.
- Heyse, Clara, fille de Paul Heyse. 188, 195, 216, 223, 234, 281.
- Heyse, Ernst (1859–1871) fils de Paul Heyse. 49, 307.
- Heyse, J. Chr. A. (1764–1829) pédagogue et grammairien allemand, grand-père de Paul Heyse. 304.
- Heyse, K. W. L. (1797–1855) philologue allemand, père de Paul Heyse. 304.
- Heyse, Lulu, fille de Paul Heyse. 178, 180, 182, 184, 221, 281.
- Heyse, Paul (1830–1914) écrivain allemand. XI–XXII, XXIV, 5–315, 336, 338–339, 351, 352, 354, 358, 362, 450, 295–343, 346, 347, 353, 355, 384.
- Heyse, Wilfried (1871–1877) fils de Paul Heyse. XVI, 38, 40, 129, 168, 169, 318, 320.
- Hillebrand, Karl (1829–1884) écrivain allemand. 450–451, 454, 385.
- Hillern, Wilhelmine von (1836–1916) écrivain allemande. 307.
- Hippocrate (460–377) médecin grec. 181.
- Høffding, Harald (1843–1931) philosophe danois. 330, 340, 341.
- Hölderlin, Johann Christian Friedrich (1770–1843) poète allemand. 7, 236, 295, 355.
- Hørup, Viggo (1841–1902) homme politique danois. 283.
- Holberg, Ludvig (1684–1754) écrivain danois. XXIV, XXV, 364, 368, 370, 371–372, 380, 459, 336, 337, 349, 350, 351, 385.
- Holm, Peter Thygesen (1848–1898) homme politique danois. 349, 347.
- Holz, Arno (1863–1929) écrivain allemand. 388.
- Homère (du IX^e siècle av. J.-C.) poète épique grec. 22, 69, 274, 328, 346, 322, 325.
- Hopfen, Hans (1835–1904) écrivain allemand. XVII, 197, 223, 351, 322, 325.
- Hoyer, Andreas (1690–1739) médecin, historien et juriste danois. 357.
- Hülßen, Hans von (né en 1890) écrivain allemand. 291, 378.
- Hugo, Adèle (1806–1868), née Foucher, femme de Victor Hugo. 148.
- Hugo, Victor (1802–1885) poète français. XV, 148, 159, 342, 393, 423, 478, 375, 392.
- Humboldt, Alexander von (1769–1859) naturaliste et écrivain allemand. 191.

- Ibsen, Henrik (1828-1906) poète norvégien. XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIV, XXV, XXIX, 33, 37, 64, 86, 105, 106, 107, 110, 113, 116, 120, 126, 129-130, 140-141, 142-143, 145, 158, 160, 188, 190, 200, 206-207, 221, 223, 245, 247-248, 251-253, 258, 263, 264-266, 270, 285, 287, 291, 293, 295, 296-297, 298, 299, 300, 303, 307, 308, 314, 330, 334, 336, 345, 354, 358, 377, 380, 384, 388, 447, 453, 477, 299, 300, 302, 307, 309, 311, 312, 314, 315, 318, 320, 323, 324, 327, 328-329, 331, 337, 338, 339, 341, 344-345, 348, 367, 373, 378, 390-391.
- Iffland, August Wilhelm (1759-1814) écrivain allemand. 87.
- Immermann, Karl Lebrecht (1796-1840) écrivain allemand. 389.
- Ingemann, Bernhard Severin (1789-1862) poète danois. 314, 340-341.
- Ipsen, Alfred (1852-1922) homme de lettres danois. 348.
- Israel, médecin allemand. 416.
- Jacobsen, Jens Peter (1847-1885) écrivain danois. XII, XVIII, XIX, XX, XXX, 43, 239, 244, 254, 255, 256, 258, 260, 280, 330, 492-493, 300, 329, 395-396, 396.
- Jacoby, Johann (1805-1877) politicien et écrivain allemand. 459, 385.
- Jæger, Henrik (1854-1895) historien littéraire norvégien. 333.
- Jean Paul, pseudonyme de Paul Johann Friedrich Richter (1763-1825) écrivain allemand. 70, 261, 387.
- Jensen, J. Th., philologue danois. 156, 313.
- Jésus-Christ. 271.
- Julien (331-363) empereur romain 361-363. 37.
- Juncker, Axel, éditeur allemand. 483.
- Kalbeck, Max (1850-1921) écrivain allemand. 336.
- Kalidasa (vers 400) poète indien. 306.
- Kant, Immanuel (1724-1804) philosophe allemand. 191, 194.
- Kapp, Friedrich (1824-1884) historien et homme politique allemand. 194, 230, 244, 276.
- Kapp, Madame, 194, 230.
- Katscher, Leopold (né en 1853) écrivain allemand. 369.
- Kaufmann, Richard (1846-1894) journaliste danois. 21, 31-32, 80, 82, 84, 297, 305, 306, 307-308, 308.
- Keller, Gottfried (1819-1890) poète suisse. XIV, XV, XXIV, 108, 112, 114, 132-133, 142, 185, 186, 279, 351, 352, 362, 441, 309, 310, 311-312, 320, 326, 336.
- Kielland, Alexander L. (1849-1906) romancier et auteur dramatique norvégien. XVIII, XIX, 213, 241, 244, 254, 255, 256, 258, 260, 263, 330, 345, 349, 354, 327, 328, 329, 330, 335, 341, 345, 346, 347.
- Kierkegaard, Søren (1813-1855) philosophe danois. XVI, XVII, XXIV, XXVIII, XXX, 165-166, 170, 192, 198, 211, 353, 355-357, 448, 450, 453, 487, 492, 316, 318, 322, 323, 346, 350, 393.
- Kirchbach, Wolfgang (1857-1906) écrivain allemand. 388.
- Klingensfeld, Emma (née vers 1846) traductrice allemande. 211, 214, 219, 223, 231, 233, 239, 241, 246, 252, 258, 259, 261, 263, 276, 278,

- 280, 283, 284, 288, 302, 349, 377, 325, 328, 330, 331, 332, 336, 348.
- Klinger, Max (1857-1920) peintre allemand. XXIII, XXIV, XXVI, 192, 320-321, 321-322, 323-324, 327, 340-341, 342-343, 410, 425, 343-344, 344, 346, 372, 376.
- Klopstock, Friedrich Gottlieb (1724-1803) écrivain allemand. 387, 386.
- Koeselitz, Heinrich, connu sous le pseudonyme Peter Gast.
- Koht, Halvdan (1873-1965) historien norvégien. 317, 324.
- Koltchak, Alexandre (1874-1920) amiral russe. 397.
- Krabbe, Christopher (1833 - 1913) homme politique danois. 416.
- Krag, Peter Rasmus (1825-1891) officier et homme politique norvégien. 330.
- Kragballe, traducteur danois. 341.
- Krause, Joh. Friedr. Allemand, surintendant général, frère de la grand-mère de Fr. Nietzsche. 386.
- Krebs, Anna Margrethe. (1818-1891) femme de lettres danoise. 36, 300.
- Krøyer, Peder Severin (1851-1909) peintre danois. 283, 335, 336.
- Krohg, Christian (1852-1925) peintre et romancier norvégien. XXI, XXII, 300, 303, 340.
- Kropotkine, Pierre, prince (1842-1921) géographe et écrivain russe. 444, 374.
- Krug, Gustav, conseiller allemand. 472.
- Kugler, Hans (1839-1873) écrivain et peintre allemand, beau-frère de Paul Heyse. XII, 45, 50, 61, 126, 301.
- Kugler, Madame 126.
- Kuh, Emil (1828-1876) écrivain autrichien. 313, 314, 316.
- Kurz, Hermann (1813-1873) écrivain allemand. 40, 61, 300, 337.
- Laistner, Ludwig (1845-1896) écrivain allemand. 312, 337.
- Lammers, August, rédacteur allemand. 319, 343, 353.
- Lang, Renée, historien littéraire française. 395.
- Lange, Julius (1838-1896) Danois, historien de l'art. 302, 319, 373, 376.
- Lange, Thor (1851-1915) écrivain et traducteur danois. 244.
- Lange, Wilhelm (1849-1907) traducteur allemand, 328.
- Langen, Albert (1869-1909) éditeur allemand. 421.
- Larsen, Niels Jakob (1845-1928) homme politique et rédacteur danois. 221, 324.
- Lasker, Eduard (1829-1884) homme politique allemand. 244.
- Lassalle, Ferdinand (1825-1864) socialiste allemand. XI, XII, XIII, XV, XVII, 25, 30, 32, 34-35, 76, 77, 79, 83, 91, 96, 118, 120, 145, 197, 218, 244, 298, 298-299, 305, 308, 310, 318, 322, 335, 346, 352.
- Latzko, Andreas (1876-1943) écrivain hongrois. XXX-XXXI, 497-514, 396-400.
- Latzko, Madame (morte en 1918) première femme d'Andreas Latzko. 499, 509.
- Latzko, Paul (1904-1925) fils d'Andreas Latzko. XXXI, 507, 509-510, 511, 514, 400.
- Latzko, Stella, seconde femme d'Andreas Latzko. XXXI, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 511, 512, 512, 513, 514, 396, 400.

- Laube, Heinrich (1806-1884) écrivain allemand. 174.
- Lazarus, Moritz (1824-1903) philosophe allemand, XII, XIII, 32, 34, 74, 76, 79, 82, 84, 86, 107, 125, 137, 150, 155, 159, 173, 175, 177, 178, 181, 190, 194, 251, 276, 280, 284, 303, 304, 306, 315, 320, 336.
- Lazarus, Nahida Ruth (1849-1928) née Sturmhoefel, femme de Moritz Lazarus, femme de lettres allemande. 74, 79, 146, 194, 315, 331.
- Lecote de Lisle, Charles (1818-1894) poète français. XIII, 66.
- Lecouvreur, Adrienne (1692-1730) tragédienne française. 324.
- Leicht, Alfred, Allemand. 375.
- Lenbach, Franz von (1836-1904) peintre allemand. 88, 306.
- Lénine, Vladimir Iljitj (1870-1924) homme d'Etat russe. 397, 402.
- Léonard, voir Vinci.
- Leopardi, Giacomo (1798-1837) poète italien. XIV, XV, XVII, 60, 87, 116, 121-122, 168, 173, 175, 177, 180, 186, 187, 313, 307, 320.
- Lessing, Gotthold Ephraim (1729-1781) poète allemand. 22, 270, 273, 327, 343, 368, 459, 335, 344, 349, 385.
- Lewald-Stahr, Fanny (1811-1889) écrivain allemande. 9, 296.
- Lewinsky, Joseph (1835-1907) acteur autrichien. 305, 316.
- Leyen, von der, conseil intime allemand. 194.
- Leyen, Madame von der. 194.
- Liebenberg, Frederik Ludvig (1810-1894) homme de lettres danois. 319, 323, 385.
- Liebig, Justus von (1803-1873) chimiste allemand. 35.
- Lindau, Paul (1839-1919) écrivain allemand. 293, 329, 396, 433, 325, 338, 369, 378.
- Lindberg, August (1846-1916) acteur et directeur de théâtre suédois. 348.
- Liptzin, Solomon, historien littéraire américain. 310.
- Lloyd George, David (1863-1945) homme d'Etat anglais. 400, 402.
- Lochmann, Ernst Ferdinand (1820-1891) médecin et écrivain norvégien. 167, 377.
- Loewe-Calbe, Wilhelm (1814-1886) médecin et homme politique allemand. 160, 194, 276.
- Lorrain, Claude (1600-1682) peintre français. 228.
- Lotheissen, Ferdinand (1833-1887) historien littéraire allemand. 375, 350.
- Loti, Pierre (1850-1923) écrivain français. 394.
- Lou, Henri, voir Salomé.
- Louise (1817-1898) la reine de Christian IX. 203.
- Ludwig I (1786-1868) roi de Bavière 1825-1848. 214.
- Ludwig II (1845-1886) roi de Bavière 1864-1886. 35.
- Lütgendorff-Leinburg, Gottfried von (1825-1893) écrivain et traducteur allemand. 267, 331.
- Luther, Martin (1483-1546) réformateur religieux de l'Allemagne. 478.
- Lyng, Vilhelm (1827-1884) philosophe norvégien. 333.
- Macaulay, Thomas Babington (1800-1859) historien et homme politique anglais. 328, 406.
- Mac-Mahon, Patrice de (1808-1893) maréchal de France. 136.

- Mackey, Ilonka Schmidt, femme écrivain. 383.
- Madvig, Johan Nicolai (1804-1886) philologue et homme politique danois. 145.
- Maeterlinck, Maurice (1862-1949) écrivain belge. XXVII, 423, 375.
- Magnus, E., traducteur allemand. 400.
- Magnussen, Johannes (1848-1906) traducteur et écrivain danois. 341, 357, 360, 362, 365, 367, 341, 346, 348.
- Maire, Albert, historien littéraire français. 392.
- Maistre, Joseph de (1753-1821) homme d'Etat et philosophe français. 369, 402.
- Makart, Hans (1840-1884) peintre autrichien. 323, 324, 327, 344, 357.
- Marie-Antoinette (1755-1793) reine de France 1774-1792. 346.
- Marie-Louise (1791-1847) impératrice des Français. 470.
- Marinoccia, Italienne. 173.
- Marriot, Emil, pseudonyme d'Emilie Mataja.
- Marschalk, Margarete, voir Hauptmann, Margarete.
- Martensen, Hans L. (1808-1884) évêque danois. 89, 132, 135, 191, 199, 203, 204, 262, 307.
- Mataja, Emilie (1855-1938) femme de lettres autrichienne. 335.
- Matejko, Jan (1838-1893) peintre polonais. 386.
- Mathilde, princesse Bonaparte (1820-1904) 311, 338, 340, 403.
- Maupassant, Guy de (1850-1893) romancier français. XXII, 313, 340.
- Max, Gabriel Cornelius Ritter von (1840-1915) peintre allemand. 390.
- Maynard, l'Abbé. 391-392.
- Mehren, August Ferdinand Michael van (1822-1907) orientaliste danois. 133, 317.
- Meier, Hermann (1845-1905) Allemand, juriste et amateur d'art. 324, 327, 340.
- Meier, Johann Daniel, sénateur allemand. 325, 337, 345.
- Meiningen, le duc de, voir Georg II.
- Mendelssohn-Bartholdy, Felix (1809-1847) compositeur allemand. 32, 457, 298.
- Mérimée, Prosper (1803-1870) écrivain français. XII, XIII, XIV, 47, 51, 52-54, 55, 56, 62, 66, 70, 93, 135, 208, 211, 218, 303, 307, 323.
- Meysenbug, Malvida von (1816-1903) écrivain allemande. 472, 387, 388.
- Michelangelo Buonarroti (1475-1564) sculpteur, peintre, architecte et poète italien. 405, 410, 472, 478.
- Michelet, Jules (1798-1874) historien et écrivain français. XXVI, XXVII, 413, 414, 374.
- Mill, John Stuart (1806-1873) philosophe anglais. 8-9, 191, 194, 199, 240, 322, 327, 403-404.
- Millerand, Etienne Alexandre (1859-1943) homme politique français. 400, 402.
- Millet, Jean-François (1814-1875) peintre français. 419.
- Milton, John (1608-1674) poète anglais. XXVI, 396.
- Mirabeau, Honoré Gabriel (1749-1791) homme politique français. 341.
- Møller, Cajus, Danois. 160, 201, 322.
- Molbech, Chr. K. F. (1821-1888) écrivain danois. XIV, 106, 110, 416, 309, 375.
- Molière, Jean Baptiste Poquelin, dit

- (1622-1673) poète français. XXV, XXVI, 145, 364, 372, 373, 375, 396, 398, 350.
- Moltke, Helmuth, Graf von (1800-1891) général prussien. 460, 487, 366, 393.
- Mommsen, Theodor (1817-1903) érudit allemand. 244, 271.
- Mott, Edward Harold, écrivain américain. 302.
- Mottl, Felix (1856-1911) compositeur et chef d'orchestre allemand. 463.
- Mozart, Wolfgang Amadeus (1756-1791) compositeur autrichien. 321, 470.
- Müller, Sigurd (1844-1918) écrivain danois. 305, 312.
- Münchhausen, Karl Friedrich Hieronymus, baron de (1720-1797) officier allemand. 49.
- Musset, Alfred de (1810-1857) poète français. 177, 393, 396, 313, 369, 381.
- Napoleon I^{er} (Bonaparte) (1769-1821) empereur des Français 1804-1815. 387.
- Napoleon III (1808-1873) empereur des Français 1852-1870. 161.
- Nathansen, Henri (1868-1944) écrivain danois. 299.
- Neergaard, Niels (1854-1936) homme politique danois. 337.
- Neergaard, Robert (1840-1912) xylographe danois. 301.
- Neuville, Alphonse de (1836-1885) peintre français. 394.
- Nielsen, Laurits Christian (1871-1930) poète danois. 305, 319.
- Nielsen, Oda (1851-1936) actrice danoise. 348.
- Nietzsche, Erdmuthe, née Krause, grand-mère de Friedrich Nietzsche. 386.
- Nietzsche, Franziska (1826-1897) née Oehler, mère de Friedrich Nietzsche. 465.
- Nietzsche, Friedrich (1844-1900) philosophe allemand. XXI, XXII, XXV, XXVIII-XXIX, 293, 295-296, 297, 299, 307, 313, 382, 386, 387, 388, 394, 397, 433, 439-479, 317, 340, 366, 366-367, 369, 379, 380-392.
- Nietzsche, Ludwig, curé allemand, père de Friedrich Nietzsche. 387.
- Norfelt, Victor, pseudonyme de Peter Heiberg.
- Normann, Johannes, pseudonyme de Kristian A. Winterhjelm.
- Noufflard, Georges (1846-1897) Français, historien de la musique. 308, 318.
- Oehlenschläger, Adam (1779-1850) poète danois. XXIII, XXVI, 137, 203, 237, 251, 298, 328, 336, 338, 396, 398, 311, 326, 339, 369-370.
- Ollendorff, H. G. (1803-1865) Allemand, professeur de langue. 233.
- Oppenheim, Robert, éditeur allemand. 377.
- Oppenheim, Emil (mort en 1905) Allemand. 328, 376.
- Oppenheim, Wilhelmine, femme d'Emil Oppenheim. 328, 376.
- Oscar II (1829-1907) roi de Suède et de Norvège 1872-1907. 213, 214, 369, 324.
- Ottesen, Mary, traductrice allemande. 347.
- Overbeck, Franz (1837-1905) théologien suisse. 383.
- Ovide, Publius Naso (43 av. J.-C. - 17 ap. J.-C.) poète latin. 382.

- Paetel, Erich (né en 1875) écrivain allemand. 195, 197.
- Paludan, Julius (1843-1926) Danois, historien littéraire. XXI, 289, 336.
- Paludan-Müller, Amalie, nièce de Frederik Paludan-Müller. 332.
- Paludan-Müller, Frederik (1809-1876) poète danois. XVIII, XXIV, 63, 211, 219, 220, 241, 243, 246, 339, 342, 346, 349, 312, 327, 331-332, 346.
- Pascal, Blaise (1623-1662) philosophe français. XXIX, 127, 476, 478.
- Paulsen, Friedrich (1846-1908) philosophe allemand. 191, 194, 195, 234, 240.
- Paulsen, Madame, femme de Friedrich Paulsen. 194, 240.
- Paulsen, John (1851-1924) écrivain norvégien. XVII, XX, 213, 214-215, 222, 223, 233, 241, 242, 246, 247, 251, 259, 264, 323, 324, 327, 328, 331.
- Pecht, probablement Friedrich Pecht (1814-1903) Allemand, peintre et écrivain de l'art. 256.
- Péguy, Charles (1873-1914) écrivain français. 402.
- Petersen, Oda, voir Nielsen, Oda.
- Petersen, Viggo, Danois. 361-362, 348.
- Peterssen, Eilif (1852-1928) peintre norvégien. 283, 336.
- Petrarca, Francesco (1304-1374) poète italien. 398.
- Petzet, Erich (1870-1928) philosophe et écrivain allemand. 302, 336.
- Pfau, Ludwig (1821-1894) écrivain et traducteur allemand. 211-212, 323.
- Philipp, Edith (née en 1879) fille aînée de Georg Brandes, mariée à Reinhold Philipp en 1907. 193, 198, 199, 200, 201, 204, 210, 213, 217, 221, 223, 240, 245, 258, 260, 263, 276, 281, 283, 349, 350, 354, 357, 363, 366, 369, 370, 372, 374, 378, 383, 390, 412, 485, 489, 490, 327, 335, 384.
- Philipsen, Gustav (1853-1925) éditeur et homme politique danois. 377.
- Pierer, Johann Friedrich (1767-1832) médecin et éditeur allemand. 158.
- Piombo, Sebastiano del (1485-1547) peintre italien. 418, 421.
- Pilsudski, Jozef (1867-1935) maréchal et homme politique polonais. 397.
- Pingel, Marie (1840-1913) écrivain danoise. 322.
- Pisano, Nicola (né vers 1220, mort vers 1285) sculpteur italien. 410.
- Platen, August von (1796-1835) poète lyrique allemand. 371, 409, 350, 372.
- Plotke, Georg (1888-1918) historien littéraire et poète allemand. 313, 336.
- Ploug, Carl (1813-1894) écrivain et homme politique danois. XVI, 178-179, 306, 311, 318, 319, 331.
- Podach, Erich Friedrich (né en 1894) anthropologue et écrivain hongrois. 383.
- Poestion, Josef Calasanz (1853-1922) écrivain et traducteur autrichien. 327, 331.
- Pontoppidan, Henrik (1857-1943) écrivain danois. 368.
- Pouchkine, Alexandre (1799-1837) poète lyrique russe. 384.
- Poussin, Nicolas (1593-1665) peintre français. 228.
- Preller, Friedrich (1804-1878) peintre

- allemand. 328.
- Primoli, Joseph Napoléon, Français, docteur en droit, frère de Luigi Primoli. 403.
- Primoli, Luigi, Français, frère de Joseph Primoli. 403.
- Prozor, historien littéraire allemand. 397.
- Prutz, Robert (1816-1872) historien littéraire allemand. 364, 368, 371, 349, 350.
- Psichari, Ernest (1883-1914) écrivain français. 402.
- Rabelais, François (1494-1553) écrivain français. 398.
- Racine, Jean (1639-1699) poète dramatique français. 398.
- Ræder, Trygve (né en 1898) pédagogue et écrivain norvégien. 378.
- Raleigh, Walter (1552-1618) marin et homme d'Etat anglais. 415, 374.
- Ranke, Leopold von (1795-1886) historien allemand. 386.
- Raphaël (1483-1520) peintre italien. 321, 322, 327, 347, 418, 421, 347.
- Rappard, von, Allemand. 181.
- Rasch, Gustav (1825-1878) Slesvico-Holsteinois. 109.
- Rée, Immanuel (1845-1909) éditeur danois. 21, 30, 92, 94, 101, 106, 112, 122, 306-307, 307, 308.
- Rée, Paul (1849-1901) philosophe allemand. XXVIII, 445, 382, 383, 387.
- Rembrandt (1606-1669) peintre hollandais. 322, 367, 371.
- Renan, Ernest (1823-1892) philologue et philosophe français. 8, 338, 399, 327, 339, 372, 390, 402.
- Requardt, Walter, historien littéraire allemand. 378.
- Reuter, Fritz (1810-1874) écrivain allemand. 354.
- Réville, Albert, écrivain français. 43, 315, 300, 303.
- Ribbeck, Emma, femme d'Otto Ribbeck. 178.
- Ribbeck, Otto (1827-1898) philologue classique allemand. 178.
- Richard III (1452-1485) roi d'Angleterre 1483-1485. 414.
- Richelieu, Armand, duc de (1696-1788) maréchal de France. 374.
- Richter, Adrian Ludwig (1803-1884) dessinateur et peintre allemand. 363.
- Richter, Paul Johann Friedrich, voir Jean Paul.
- Riedel, Carl (1827-1888) chef d'orchestre allemand. 382.
- Rilke, Clara (1878-1954) née Westhoff, femme de Rainer Maria Rilke, femme sculpteur et peintre. XXX, 484, 486-487, 492, 493, 392, 393, 393, 395, 397.
- Rilke, Rainer Maria (1875-1926) poète autrichien. XXX, 483-485, 486, 487, 488-492, 383, 392-395.
- Rilke, Ruth, voir Fritzsche-Rilke, Ruth.
- Ripamonti, Riccardo (1849-1930) sculpteur italien. 395.
- Ritschl, Friedrich Wilhelm (1806-1876) philologue classique allemand, 386.
- Rode, Ove (1867-1933) homme politique danois. 375.
- Rodenbach, Georges (1855-1898) romancier et poète belge. 491.
- Rodenberg, Julius (1831-1914) écrivain et éditeur allemand. 74, 76, 77, 83, 92, 114, 115, 120, 169, 193, 195, 208, 304, 305, 308, 346.
- Rodin, Auguste (1840-1917) sculp-

- teur français. XXX, 485, 488, 490, **393-395, 395.**
- Rosenberg, Carl (1829-1885) écrivain danois. XXI, 289, 298, 336.
- Rosenstand, Julius (né en 1822) rédacteur danois. 221, 324.
- Rousseau, Jean Jacques (1712-1778) écrivain français. 415.
- Rubens (1577-1640) peintre flamand. 88, 323, 344, 367.
- Ruhkopf, Julie, traductrice allemande. 317.
- Rung, Gertrud (1882-1959) secrétaire de Georg Brandes. 504, 506, 508, 510, 512, 513, 400.
- Sachs, Hans (1494-1576) poète allemand. 372.
- Sachsen-Meiningen, le duc de, voir Georg II.
- Sahlin, Carl Yngve (1824-1917) philosophe suédois. 161.
- Sainte-Beuve, Charles Augustin (1804-1869) poète et critique littéraire français. 116.
- Salomé, Lou von (1861-1937) auteur allemande, d'origine russe, mariée avec Fr. C. Andreas. XXVIII, 445, 387, 382, 383, 383-384.
- Salomonsen, Carl Julius (1847-1924) médecin danois. 298.
- Saloviof, Vladimir Sergeitsch (mort en 1900) érudit russe. 388.
- Sand, George (1804-1876) romancière française. 55, 139, 342.
- Sarauw, Christian von (1824-1900) capitaine et traducteur danois. 244, 327, 346.
- Sardou, Victorien (1831-1908) auteur dramatique français. 347.
- Sars, Johan Ernst (1835-1917) historien norvégien. 167, 317-318.
- Sattler, W., professeur allemand. 335, 350, 347.
- Scavenius, Jacob (1838-1915) homme politique danois. 324.
- Schack, Adolf Friedrich von (1815-1894) historien littéraire, traducteur et poète allemand. 115, 370.
- Schandorph, Sophus (1836-1901) romancier danois. 241, 330 311, 330, 332.
- Scharling, Henrik (1836-1920) théologien et écrivain danois. 104, 309.
- Scheffel, Joseph Viktor von (1826-1886) écrivain allemand. 279, 358, 336.
- Scherer, Wilhelm (1841-1886) historien littéraire allemand. 276.
- Schiller, Friedrich (1759-1805) poète allemand. 396, 398, 414, 357, 386.
- Schiørn, Frederik Sigismund (1830-1908) curé et homme politique norvégien. 330.
- Schlaf, Johannes (1862-1941) écrivain allemand. 388.
- Schlegel, Joh. Elias (1719-1749) auteur dramatique et critique allemand. 386.
- Schmidt, Julian (1818-1886) historien littéraire allemand. 79, 185, 187, 211, 256, 305, 320, 329.
- Schneegans, Ludwig (1842-1922) auteur dramatique alsacien. 76, 130, 134, 205, 206, 232, 320, 326.
- Schnitzler, Arthur (1862-1939) écrivain autrichien. XXVII, 416, 372.
- Schopenhauer, Arthur (1788-1860) philosophe allemand. 451, 458, 460, 367, 385.
- Schumann, Robert (1810-1856) compositeur allemand. 457.
- Schwanenflügel, Herman (1844-1921) historien littéraire danois. 340.
- Schwartz, August (1837-1904) édi-

- teur et écrivain allemand. 376.
- Scribe, Eugène (1791-1861) auteur dramatique français. 236, 324.
- Seebass, Friedrich (né en 1887) écrivain et historien littéraire allemand. 295.
- Seligmann, Joseph (1836-1904) éditeur suédois, 167.
- Seydlitz-Kurzbach, Reinhart von (1850-après 1932) écrivain allemand. 472.
- Shakespeare, William (1564-1616) poète dramatique anglais. XII, XXVI, XXVII, 27, 30, 41, 70, 119, 141, 328, 359, 372, 375, 380, 400, 402, 403, 404-406, 406, 407-408, 413, 415, 419, 420, 459, 362, 369, 371, 371-372, 373, 385, 403.
- Shelley, Percy Bysshe (1792-1822) poète anglais. XIV, XXIV, 97, 99, 108-109, 111, 113-114, 115, 131, 135, 164, 341, 358-359, 362, 308, 310, 346.
- Siebold, Peter Friedrich (1827-1911) traducteur allemand. 371.
- Siemering, Rudolf (1835-1905) sculpteur allemand. 276.
- Simson, John, conseiller de justice allemand. 194, 276.
- Skram, Erik (1847-1923) écrivain danois. XVIII, 235, 236, 237-238, 238-239, 330, 326.
- Snoilsky, Carl (1841-1903) poète suédois. 145, 370.
- Solger, Karl Wilhelm Ferdinand (1780-1819) philosophe allemand. 22.
- Sophocle (496-405) poète tragique athénien. 236, 248.
- Spencer, Herbert (1820-1903) philosophe anglais. 444-445.
- Spielhagen, Friedrich (1829-1911) romancier allemand. XI, 24-25, 26-27, 276, 352, 298.
- Spinoza, Baruch (1632-1677) philosophe hollandais. 8, 367.
- Staël, Madame de (1766-1817) femme de lettres française. 233, 234, 320.
- Staffeldt, Adolph Wilhelm Schack von (1769-1826) poète danois. 331, 329, 330, 352.
- Stang, Fredrik (1808-1884) homme d'Etat norvégien. 324.
- Steen, Adolph (1816-1886) mathématicien danois. 133, 371.
- Steffens, Henrik (1773-1845) naturaliste et philosophe dano-allemand. 119.
- Stein, Charlotte von (1742-1827) née von Schardt, dame d'honneur allemande. 22.
- Stein, Emilie, traductrice allemande. 379.
- Steinthal, Heymann (1823-1899) philologue et philosophe allemand. 190, 191, 194.
- Steinthal, Madame. 194.
- Stendhal, Henri (1783-1842) écrivain français. 101, 116, 444, 449, 382.
- Storm, Theodor (1817-1888) poète allemand. 313, 326, 336.
- Straus, Emile, l'avocat des Rothschild. 470.
- Straus, Madame, voir Bizet, Geneviève.
- Strauss, David Friedrich (1808-1874) théologien allemand. 166, 450, 454, 384.
- Strecker, Karl (1862-1933) écrivain et critique dramatique allemand. 397.
- Stremayr, Carl Edler von (1823-1904) homme d'Etat autrichien. 193.
- Strindberg, August (1849-1912) écrivain suédois. XXIX, 459, 471, 473,

- 474, 476, 477-478, 389, 390, 391, 392.
- Strindberg, Siri, voir Essen.
- Strodtmann, Adolf (1829-1879) écrivain allemand. 12, 13, 30, 33, 38, 65, 77, 82, 105-106, 127, 190-191, 201, 230, 359, 295, 296, 298, 299, 309, 310, 315, 321, 325.
- Strodtmann, Henriette, voir Brandes, Gerda.
- Strøm, Vincens (1818-1899) Danois, écrivain d'histoire naturelle. 302.
- Strömgren, Hedvig (née en 1877) née Lidfors, dentiste danoise. 507, 400.
- Stuckenberg, Viggo (1863-1905) poète danois. 368.
- Sudermann, Hermann (1857-1928) écrivain allemand. XXVII, 394, 433, 369, 379.
- Sully-Prudhomme, René François Armand (1839-1907) poète français. 362.
- Sverdrup, Johan (1816-1892) homme d'Etat norvégien. 303, 369, 324, 349.
- Swinburne, Algernon Charles (1837-1909) poète anglais. XXIV, 91, 332, 358, 362, 362.
- Taine, Hippolyte (1828-1893) philosophe, critique littéraire et historien français. XXIII, 8, 9, 13, 34, 93-94, 116, 299, 336, 337-338, 393, 441, 444, 447, 296, 297, 339, 345, 369, 382, 383, 384.
- Tegnér, Esaias (1782-1846) poète suédois. 182, 183, 453, 316, 327.
- Tenicheff, Anna (1851-1931) princesse russe. 292, 471, 473, 338, 389.
- Thienen, le baron. 508-509, 400.
- Thienen, la baronne. 508, 511, 400.
- Thorel, Jean (1859-1916) écrivain français. 370.
- Thorvaldsen, Bertel (1770 - 1844) sculpteur danois. 336, 338.
- Tillier, Claude (1801-1844) écrivain français. 55.
- Titien (Tiziano Vecellio, dit le) (1477-1576) peintre italien. 322, 395.
- Tolstoï, Leo (1828-1910) romancier russe. 388, 402, 367.
- Tomascheck, historien littéraire allemand. 191.
- Topsøe, Vilhelm (1840-1881) écrivain et journaliste danois. 245, 306, 327.
- Tourguéniev, Ivan (1818-1883) romancier russe. 44, 54, 55, 59, 63, 163, 226, 227, 355, 471, 302, 348.
- Trotsky, Lev (1879-1940) révolutionnaire russe. 397.
- Ulfeldt, Corfitz (1606-1664) homme d'Etat danois. 59, 302.
- Unger, Josef von (1828-1913) homme d'Etat autrichien. 191, 316.
- Urussow, Alexander Ivanitsch (mort en 1900) prince russe. 471, 473, 474, 388.
- Ussing, Johan Louis (1820-1905) philologue classique danois. 146.
- Vapereaux, Louis-Gustave (1819-1906) auteur français. 132.
- Villers, Alexander von (1812-1880) écrivain allemand. 335.
- Vincens, Madame Charles, voir Barine.
- Vinci, Lionardo da (1452-1519) peintre italien. 421.
- Virchow, Rudolf (1821-1902) médecin et homme politique prussien. 244.

- Voltaire, François de (1694–1778) écrivain français. XXVI, 413, 415, 435, 374, 379.
- Voss, Johann Heinrich (1751–1826) poète et traducteur allemand. 22.
- Voss, Richard (1851–1918) écrivain allemand. 388.
- Wadstenius, Finnois. 167.
- Wagner, Cosima (1837–1930) née Liszt, seconde femme de Richard Wagner. 386.
- Wagner, Richard (1813–1883) compositeur et auteur dramatique allemand. XXV, XXIX, 293, 295, 387, 441, 451, 457, 468, 470, 472, 473, 338, 385, 386, 388, 389.
- Waldstein, voir Wallenstein.
- Wallem, Frederik Barbe (1877–1945) Norvégien, historien de la civilisation. 332.
- Wallenstein, Albrecht von (1583–1634) général allemand. 414.
- Wassermann, Jakob (1873–1934) écrivain allemand. XXVII. 416, 374.
- Watt, Robert (1837–1894) Danois, journaliste et directeur de théâtre. 302.
- Weber, Carl Maria von (1786–1826) compositeur allemand. 457.
- Wegner, Armin T. (né en 1886) poète et pacifiste allemand. 506–507, 400.
- Werechagin, Vasilij (1842–1904) peintre russe. 323, 327, 344.
- Wergeland, Henrik (1808–1845) poète norvégien. 163, 164, 299.
- Werner, Anton von (1843–1915) peintre allemand. 394.
- Wiener, Heinrich, membre de la haute cour de justice allemand. 473.
- Wilbrandt, Adolf (1837–1911) écrivain allemand. 154, 185, 186, 291, 320.
- Wilhelm I^{er} (1797–1888) roi de Prusse 1861–1888 et empereur allemand 1871–1888. 297, 339.
- Wilhelm II (1859–1941) roi de Prusse et empereur allemand 1888–1918. 422, 473, 389.
- Willatzen, Peter Johann (1824–1898) poète et traducteur allemand. 320, 379.
- Winckelmann, Johann Joachim (1717–1768) archéologue allemand. 22.
- Winterhjelm, Kristian Anastasius (1843–1915) écrivain norvégien. 256, 329.
- Winther, Christian (1796–1876) poète danois. 313, 314.
- Wolf, Friedrich August (1759–1824) philologue classique allemand. 358.
- Wordsworth, William (1770–1850) poète anglais. XV, 130, 133, 155.
- Wrangel, Petr Nikolajevič (1878–1928) général russe. 397.
- Youdenitch, général russe. 397.
- Zarncke, Friedrich (1825–1891) philologue allemand. 386.
- Zdekauer, Lodovico (1855–1924) Italien, historien du droit. 463, 387–388.
- Zola, Emile (1840–1902) romancier français. XVI, XVIII, 161, 212, 215, 217, 226, 229, 268, 273, 297, 302, 388, 402, 446, 474, 323, 325, 332, 338, 353, 367, 369, 383, 384, 389.
- Zweig, Stefan (1881–1942) écrivain autrichien. 503.

TABLE DES PLANCHES

| | |
|---|---------|
| I. Caricature de Georg Brandes 1873, lettre n° 446 | 16 |
| II. Paul et Anna Heyse vers 1878, lettre n° 501 | 17 |
| III-IV. Fin d'une lettre de Paul Heyse à Georg Brandes 7-2-1888, non imprimée | 304-305 |
| V. Arthur Fitger vers 1882, lettres n°s 559 et 577 | 320 |
| VI. Arthur Fitger vers 1905 | 321 |
| VII. Le texte de Lou von Salomé qui inspira à Nietzsche <i>Hymnus an das Leben</i> | 464 |
| VIII. Friedrich Nietzsche, lettre n° 620 | 465 |
| IX. La dernière lettre de Friedrich Nietzsche à Georg Bran- des, lettre n° 628 | 480 |

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---------------------------------------|---------|
| Avant-propos de la Société | V |
| Paul Krüger | VII |
| Table des lettres | IX |
| Correspondance de Georg Brandes | 1-514 |
| Lettres nos 431 à 645 | |
| Index des noms propres | 517-536 |
| Table des planches | 537 |